HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	J.-P. Meline, Cans et Cie.
Amsterdam,		Lutchmann et fils.
La Haye,		Les frères van-Cleef.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		J. Piatti.
Leipzig,		Brockhauss.
Turin,		Jh. Bocca.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch. Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
		Miéville.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET Ce, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME QUINZIÈME.

DEPUIS LE TRAITÉ DE PAIX DE BELGRADE JUSQU'A L'AVÉNEMENT DU SULTAN MOUSTAFA III.

1739 — 1757.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXIX

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE LXVIII.

Villeneuve. — Bonneval. — Traité d'alliance offensive et défensive avec la Suède. — Traité de commerce avec la France et Naples. — Mort de Menghli-Ghiraï. — Fondation d'une bibliothèque par le Sultan. — Émeute à Constantinople. — Révocation du grand-vizir. — Difficultés survenues dans l'exécution de la paix conclue avec les deux cours impériales. — Le comte d'Ulefeld ; l'ambassadeur turc à Vienne. — Exécution de l'interprète Ghika. — Convention avec l'Autriche et la Russie. — Ambassade persane. — Présens envoyés à Médine. — Aérolithes. — Roumanzoff. — Ambassades en France et à Naples. — Voile de la pierre du sacrifice à Moria. — Robinson Crusoë turc. — Incendies. — Destitution du grand-vizir. — Fondation d'une cuisine publique par le Sultan. — Mariage. — Mort d'une sultane. — Nadirschah devant Bagdad. — Le grand-vizir est renversé. — Délimitation de la Bosnie. — Relations avec la France, la Suède, la Pologne et la Prusse. — Bonneval. — Nadirschah assiége en vain Mossoul. — La tête du maître des cérémonies est menacée. — Médine. — Nomination de Raghib au gouvernement du Caire, de Kesrieli à celui d'Erzeroum ; le serasker marche contre la Perse. — Mission de Kesrieli. — Levée du siége de Karss. — Ambassade indienne. — Circulaire relative à la médiation. — Penkler et Bonneval. — Bataille d'Eriwan. Mort d'Yegen Mohammed-Pascha. — Préparatifs de guerre et ambassades, — Destitution du moufti Pirizadé. — Mort du kislaraga. — Changemens dans le ministère. — Constructions. — Chute du grand-vizir Esseïd Hassan. — Exécution d'un propagandiste chrétien. — Grand inquisiteur. — Prince persan. —

Tentatives de la France. — Mort de Bonneval. — Renouvellement de la paix avec la Russie. — La paix conclue avec l'Autriche est prorogée indéfiniment.

La paix de Belgrade, qui établit un nouveau règlement de frontières avantageux à la Porte et qui fut conclue avec la médiation et sous la garantie de la France, est, sous ce double point de vue, l'un des actes les plus saillans que mentionnent les annales diplomatiques ottomanes et françaises. L'influence de la France sur les affaires de l'Empire ottoman ne fut jamais aussi décisive ni avant, ni depuis, et la mission de M. de Villeneuve est assurément la plus mémorable que signale l'histoire des relations diplomatiques de la France avec la Turquie. Si l'Angleterre, cent ans auparavant, s'était la première portée médiatrice d'un traité de paix entre la Porte et la Pologne, la France venait de garantir, la première entre les puissances chrétiennes, l'exécution de conventions conformes au droit des gens, intervenues entre une autre puissance d'Europe et l'Empire ottoman. Villeneuve, revêtu du titre éclatant d'ambassadeur extraordinaire, était à la fois l'âme, le conseil et le guide de toutes les négociations entamées à cette époque auprès de la Porte par les divers cabinets européens. Auprès de lui, figurait Bonneval, l'agent le plus actif de la politique ottomane vis-à-vis des États chrétiens. Exilé à Kastemouni, parce que sa vivacité toute française et la hardiesse de son langage étaient devenues insupportables au grand-vizir Yegen Mohammed-Pascha,

dont l'humeur altière ne souffrait aucune contradiction, il avait été rappelé peu après la chute de ce dernier. Sans la protection du kislaraga, il eût probablement payé sa franchise de sa vie [1]. Pour motiver son bannissement, on lui avait imputé à grief de n'avoir pas empêché ses bombardiers d'adresser au Sultan des requêtes turbulentes à l'effet d'obtenir le paiement de leur solde ; mais la véritable cause de cette mesure avait été la haine que lui portait le grand-vizir Yegen. Sous le successeur de ce dernier, il prit de nouveau part aux affaires publiques, mais non pas toujours avec un égal succès, car il trouva dans Villeneuve, avec lequel il était brouillé, plutôt un obstacle qu'un auxiliaire à l'exécution de ses plans et de ses conceptions ; seulement, lorsque leurs intérêts politiques vinrent à se confondre, et c'est ce qui arriva dans plus d'une circonstance, un résultat prompt et sûr fut le prix de leurs efforts communs. A l'appui de cette assertion, nous citerons, comme exemple, les négociations avec la Suède que Villeneuve et Bonneval secondèrent de tout leur pouvoir. Les ministres suédois Hœpken et Carlson voulaient signer le traité d'alliance offensive et défensive projeté avec la Porte, sans attendre l'échange des ratifications de la paix conclue par cette puissance avec la Russie, afin de pouvoir en aviser les résidens russes lors de l'échange des ratifications. Le grand-vizir,

[1] *Bonneval relegato in Castemuni, attiratosi la disgrazia per la vivacità del suo spirito e per la libertà del suo parlare contra il G. Vezir. Al favore del Chislaraga ascaivesi la di lui perservazione in vita.* S. Cont., f. 895.

favorablement disposé pour l'alliance suédoise, grâce à l'influence de Villeneuve, ne voulait cependant pas, malgré les pressantes instances de l'envoyé suédois, la conclure avant l'échange des ratifications, pour ne donner à la Russie aucun prétexte d'insister sur le démantèlement d'Azof ou la cession de Chocim. Le traité fut signé le jour même où arriva à Constantinople la nouvelle de la remise de Chocim : il comprenait neuf articles, en vertu desquels le traité d'amitié et de commerce qui faisait l'objet de cette alliance recevait une nouvelle sanction, par l'engagement que prenaient les deux parties de se prêter un appui mutuel en cas d'agression de la part de la Russie[1] (20 janvier 1740).

Cette alliance offensive et défensive est la première qui ait été réellement conclue entre la Porte et une puissance européenne, car la prétendue alliance qui avait existé entre François Ier et Souleïman Ier n'était au fond qu'un traité d'amitié et de commerce[2]. Le résident russe Wischniakoff fit exprimer au grand-vizir, par son interprète, le mécontentement que cette alliance causait à la Russie, et fit offrir au reïs-efendi, dont la cupidité était bien connue, une somme de quatre cents bourses pour qu'il l'empêchât d'être ratifiée. « J'aime » l'argent tout comme un autre, » répondit naïve-

1 Voyez dans Laugier, II, p. 383, le texte du traité.

2 C'est encore par erreur que Flassan a fait remonter cette alliance à l'année 1535, tandis qu'elle fut conclue en 1536, ainsi que l'a démontré le journal asiatique dans un article sur *les premières relations diplomatiques avec la Porte*, t. X, p. 19.

ment le reïs-efendi à l'interprète de la Porte, « mais » il faut respecter les convenances et je ne vois aucun » moyen de remplir sur ce point le vœu de la Russie. » Le résident russe remit à M. de Villeneuve, de la part de sa souveraine, un présent de vingt-cinq mille roubles et l'ordre de Saint-André, sans que cette générosité changeât en rien la politique française. Wischniakoff avait pour mission de négocier à la Porte la reconnaissance du titre impérial en faveur de la Czarine, l'achèvement de la délimitation, le cérémonial des grandes ambassades et le retrait de l'alliance suédoise. Villeneuve s'efforca de prémunir contre les offres de la Russie le reïs-efendi et l'interprète de la Porte, tous deux fort sensibles à l'appât du gain. Les ministres napolitains, Finochetti et Rumiti, n'avaient dû qu'au prestige de l'or et aux efforts de Bonneval la conclusion d'un traité d'amitié avec la Porte; cet acte était vu d'aussi mauvais œil par la France que par les puissances maritimes. Comme ils s'étaient dessaisis de leur minute signée, avant d'avoir reçu la minute turque, Villeneuve trouva moyen de se la faire remettre et d'y supprimer l'article relatif aux sécurités et aux indemnités que le Sultan avait assurées aux Napolitains contre les Barbaresques. Ce traité comprit vingt-un articles et les deux minutes en furent échangées dans une audience solennelle du grand-vizir (14 avril 1740 — 17 moharrem 1153). Enfin, l'ambassadeur français négocia, en plusieurs conférences, le renouvellement des anciennes capitulations qui existaient entre la Porte et la France; il les fit convertir

en un traité formel d'amitié et de commerce conçu en vingt-quatre articles, que rompit la campagne d'Egypte et qui fut de nouveau métamorphosé en un traité de paix ; c'est celui qui régit encore aujourd'hui les relations de la France avec l'Empire ottoman (30 mai 1740 — 4 rebioul-ewwel 1153).

Le khan de Crimée, Menghli-Ghiraï, étant mort peu de temps après la conclusion du traité de Belgrade, eut pour successeur son frère, l'ancien kalgha, Sélim-Ghiraï [1]. A cette occasion, son chargé d'affaires, Moustafaaga, auquel ses talens comme chanteur avaient fait donner le surnom de Naati Damadi ou le gendre du chanteur d'hymnes, et que le grand-vizir Yegen avait déjà voulu révoquer de ses fonctions, fut éloigné des affaires publiques [2].

Le rétablissement de la paix à l'extérieur ramena dans l'Empire les fêtes et les festins. Le grand-vizir donna l'hospitalité au Sultan dans le palais d'été de Behariyé; son propre palais ayant été réduit en cendres par deux incendies successifs, il fut obligé de se rendre à l'ancien palais des grand-vizirs qui était situé près

[1] Soubhi, f. 70 et 71. *Siestrenzcewicz* (*Histoire du royaume de la Chersonèse taurique*), p. 406, dit par erreur que son avénement eut lieu deux ans plus tard, en 1741; c'est à tort également qu'il affirme que le traité de paix avec la Russie ne fut signé qu'en février 1740, tandis que les ratifications en furent échangées dès le 28 décembre 1739.

[2] Soubhi, f. 170, profitant de la réputation qu'avait le chargé d'affaires d'être grand musicien, emploie dans le passage où il parle de sa révocation, les noms de toutes les notes auxquelles il donne un double sens, telles que : *Pest*, *rost*, *koutschouk*, *büfürk*, qui signifient en même temps *degré*, *grand*, *petit*, *etc.*

du seraï. Le Sultan visita la bibliothèque fondée par lui à la mosquée d'Aya Sofia et où se trouvaient déposés, entre autres raretés précieuses, deux Korans koufes de la main des Khalifes Osman et Ali [1], trois autres de la plus belle écriture *neschi*, due à la plume d'Yakout, le plus célèbre calligraphe en ce genre d'écriture, et deux exemplaires du livre de la tradition intitulée : *les Orients*, pareillement écrits par Yakout. A cette bibliothèque étaient attachés dix lecteurs *du Boukhara*, c'est-à-dire du recueil le plus complet de traditions qui soit connu, lesquels devaient, au lever du soleil, en lire tous les jours une partie. Tous les mardis, entre la prière du matin et celle de l'après-midi, le premier imam de la mosquée du sultan Ahmed lisait les préceptes du Koran ; tous les mercredis, le chef des lecteurs du Koran commentait des versets de ce livre sacré et tous les jeudis, il expliquait des passages de la tradition. Le Sultan assista en grande pompe à l'une de ces prédications (21 avril 1740 — 24 moharrem 1153). Le commentateur de la tradition expliqua plusieurs passages du *Boukhara;* un autre monta en chaire et prêcha ; des cassolettes chargées d'ambre et d'aloës embaumaient le visage des assistans, joignant ainsi leurs parfums à ceux du Koran et de la Sounna.

La flotte, commandée par le kapitan-pascha Souleï-

[1] *Meschabikoul-ewwar*, c'est-à-dire, les orients des lumières. Il existe deux ouvrages de ce titre ; l'un est du juge Ayadh ben Mousa al-Yahssebi, mort en 1149 (544) ; l'autre de l'imam Radhineddin Hasan ben Mohammed es-Fsaghani.

man, mit à la voile sur ces entrefaites, après les trois stations de rigueur; l'une devant le kœschk du rivage où le kapitan-pascha prend congé du Sultan; la seconde au mouillage de Beschiktasch, devant le tombeau de Barbarossa, la troisième enfin, devant le château des Sept-Tours (30 avril 1740 — 3 safer 1153). Les sultanes qui avaient atteint l'âge de puberté furent mariées vers le même temps : la sultane Safiyé, c'est-à-dire la Pure, au vizir Bekir-Pascha, ancien gouverneur de Djiddé, qui se trouvait alors à Constantinople; la sultane Salilné, c'est-à-dire la Probe, au vizir Ali-Pascha, gouverneur de Belgrade, et la sultane Aïsché, c'est-à-dire la Bien-Vivante, au vizir Ahmed-Pascha, receveur des contributions de Morée. Les fêtes occasionnées par ces événements, furent troublées par un soulèvement imprévu de la populace qui, mécontente du prix des vivres que la guerre et les rigueurs de l'hiver avaient contribué à élever, sortit du marché aux fripiers et des boutiques de chaudronniers qui y sont situées, en criant de fermer les boutiques, après en avoir mis plusieurs au pillage (6 juin 1740 — 11 rebioul-ewwel 1153). Instruit de ce qui se passait par le nischandji Ahmed-Pascha, le grand-vizir qui était allé se promener dans la direction des eaux-douces, revint aussitôt après avoir fait prendre les armes à tous les gens de sa suite. Le vizir Hasan, aga des janissaires, se hâta d'armer quelques centaines d'ouvriers inscrits sur les contrôles de cette milice; le colonel du poste des janissaires établi devant la mosquée du sultan Bayezid, harangua en termes énergi-

ques les mutins qui, après avoir vu tailler en pièces quelques-uns des leurs, s'enfuirent et se dispersèrent. Le Sultan qui faisait une promenade sur l'eau, près de la côte asiatique du Bosphore, et qui se trouvait à Begkoz, d'où il se disposait à aller visiter une maison de plaisance nouvellement élevée par ses ordres à Korfouz, s'empressa également de rentrer au seraï. Le lendemain, les vizirs et les agas qui avaient été si prompts à réprimer l'émeute, reçurent des vêtements d'honneur, et un édit impérial porta peine de mort contre quiconque oserait fermer ses portes et suspendre ainsi le marché (7 juin 1740 — 12 rebioul-ewwel 1143). Comme le noyau de l'émeute se composait d'Albanais ou d'une populace semblable qui affluait dans la capitale, ils furent soumis à une enquête très-sévère, et tous ceux d'entre eux qui ne purent justifier d'un séjour de dix ans à Constantinople furent renvoyés au lieu de leur naissance.

Huit jours après l'émeute que nous venons de mentionner, une fausse alarme faillit en causer une nouvelle. Un marchand de drap, juif, pressé par un janissaire, son créancier, et voyant que ce dernier voulait user de violence à son égard, s'avisa de crier que c'était un rebelle. L'aga des janissaires qui était dans le voisinage, envoya son sergent [1] pour savoir d'où provenait le bruit qu'il entendait. En un clin d'œil, tout le marché fut en émoi; les boutiquiers, armés de bâtons et de gaules, donnèrent la chasse

[1] *Salma tschokadarsi.* Soubhi, f. 178.

au janissaire qui s'enfuyait. Bientôt, néanmoins, le tumulte fut apaisé, mais le grand-vizir qui, peu de jours auparavant, avait, sur le rapport du tschaousch-baschi, annoncé au Sultan que la tranquillité était entièrement rétablie, ne put se dispenser de lui rendre compte de cet incident, qui d'ailleurs ne serait pas demeuré secret, et le Sultan, ou plutôt le kislaraga, mécontent du grand-vizir pour n'avoir pas su maintenir l'ordre dans la capitale, lui fit redemander le sceau qui fut confié au nischandji Ahmed-Pascha (23 juin 1740—28 rebioul-ewwel 1153). En même temps, le tschaouschbaschi, pour avoir annoncé à tort le rétablissement de la tranquillité publique, fut révoqué de ses fonctions, et envoyé comme mihmandar au-devant de l'ambassadeur qui devait prochainement arriver de Perse. Quant au grand-vizir déposé, il fut d'abord nommé gouverneur de Djiddé, à la place du gendre du Sultan, le vizir Bekir-Pascha, rappelé à la Porte, et quelques jours après, commandant de la Canée. Un rescrit impérial notifia aux agas des sept milices de Constantinople (les janissaires, les sipahis, les silihdars, les djebedjis, les topdjis, les toparabadjis et les khoumbaradjis) le renvoi du grand-vizir, en punition de sa négligence à maintenir l'ordre et la tranquillité, à la conservation desquels il les invita à veiller de concert avec le nouveau grand-vizir. Jusqu'alors, il avait été sans exemple, dans l'Empire ottoman, qu'un souverain eût rendu compte à l'armée d'un changement de grand-vizir : cette notification a depuis passé en usage. Ce précédent semblerait im-

pliquer vaguement l'idée d'un compte-rendu par le souverain à ses sujet des changemens les plus importans survenus dans l'Etat; il est à remarquer toutefois que l'autographe impérial dont il s'agit n'était adressé ni aux gouverneurs du pays, ni aux notables des provinces, ni aux oulémas, ni aux membres du diwan, encore moins au peuple, mais purement et simplement à la force armée dont le siége est dans la capitale. Dans les Etats soumis au régime despotique, l'armée et la capitale donnent seules le pouvoir, comme autrefois les empereurs romains n'avaient de puissance que celle que leur donnait la garde prétorienne. Le despote n'a de rapports qu'avec ses satellites.

Le nouveau grand-vizir était fils de Djaafer-Pascha, qui avait été l'âme damnée du kiaya Osman, exécuté après la prise d'Oczakow et celle de Nissa. Entré au service par la protection de Bekir-Pascha, ancien gouverneur de Djiddé, il s'était élevé successivement aux rangs de maréchal de l'Empire et de grand-chambellan; s'étant distingué au commencement de la guerre contre la Russie, notamment lors du ravitaillement d'Oczakow, et depuis, par le zèle qu'il avait déployé dans l'Aïdin contre les rebelles sous les ordres de Sarioghlis, il avait été nommé kaïmakam, et il était nischandji-vizir de la coupole lorsque le sceau de l'Empire lui fut confié [1]. La veille de sa

[1] *Biographies des grands-vizirs*, par Mohammed Saïd. Ce dernier représente le nouveau grand-vizir comme versé dans différentes sciences;

nomination, le vaisseau de guerre suédois destiné à acquitter le reste de la dette contractée par Charles XII était entré dans le port de Constantinople. Gagné, selon toute apparence, par l'or de la Russie, le nouveau grand-vizir déclara aux ministres suédois, malgré la convention passée à ce sujet, que la Porte ne consentait pas à accepter en paiement le vaisseau de guerre dont il s'agit (19 juillet 1740). Quoi qu'il en soit, les ministres russes Cagnoni et Wischniakoff ayant échoué dans leurs négociations au sujet du titre impérial, les ratifications de l'alliance avec la Suède n'en furent pas moins échangées. Les ministres russes témoignèrent du mécontentement à ce sujet; ils demandèrent et obtinrent que l'ambassadeur ottoman envoyé en Russie fût conduit à la frontière par un pascha à trois queues, attendu que le général russe qui devait accompagner l'ambassadeur de sa nation était de rang égal; que le pascha conduisît l'ambassadeur jusqu'à Bender, lui donnât l'hospitalité dans cette ville, et l'y revêtît d'une pelisse d'hermine; que l'échange des ambassadeurs eût lieu à l'est du Dnieper, aux bords de la Salia; que le soin de déterminer la frontière aux alentours d'Oczakow fût confié aux commissaires, et que les prisonniers fussent peu à peu mis en liberté, car l'effervescence populaire trahie par la dernière émeute faisait un devoir d'user de prudence à cet égard. L'inquiétude

mais, s'il faut en croire le rapport déposé aux archives impériales, il ne savait ni lire ni écrire.

que la Porte avait conçue du retard apporté au démantèlement d'Azof cessa, lorsqu'elle apprit que le comte Roumanzoff était nommé ambassadeur extraordinaire, et que le prince Repnin et Nepluïeff, étaient désignés comme commissaires chargés de la délimitation. De son côté, elle avait nommé ambassadeur à Vienne Ali-Pascha, auquel elle conféra, à cette occasion, le rang de beglerbeg de Roumilie, et qui, dès la fin de mai, avait reçu en audience solennelle ses lettres de créance. La nomination de l'ambassadeur impérial fut retardée par diverses difficultés survenues dans l'exécution du traité ; la cour de Vienne se plaignit par l'organe de l'ambassadeur médiateur du mauvais vouloir des commissaires turcs. La démolition des fortifications de Belgrade avait été interrompue, plusieurs actes de violence, de la part des Turcs, ayant donné lieu à des demandes d'indemnité. Afin de satisfaire la cour impériale, et sur la médiation circonspecte[1] de Villeneuve,

[1] Amillot à Villeneuve, 3 avril 1740. « Je conçois partout ce que vous me marquez qu'il est fort dangereux de s'ouvrir jusqu'à un certain point avec les Turcs, non-seulement à cause du peu de secret du drogman et des ministres de la Porte, mais aussi parce que ces mêmes ministres pourraient bien avoir d'autres vues dans leurs menaces, que d'effrayer la cour de Vienne pour en tirer des conditions avantageuses, sans aucun dessein cependant de renouveler la guerre ; en ce cas, nous serions la dupe de nos confidences, et encore plus, si le roi faisait dépendre ses arrangemens de la réalité des promesses du grand-vizir. Sa Majesté le roi de France, continue-t-il, desire rester neutre, mais si elle se trouve forcée de se déclarer, ce ne sera jamais au préjudice des intérêts de l'Empire ottoman à l'égard de la Russie ; le roi a lieu d'être infiniment mécontent de ses procédés en tout genre ; Sa Majesté ne souhaite pas que vous vous en embarrassiez à l'avenir à moins que l'intérêt des Turcs ne l'exige nécessairement.

la Porte se décida à rendre à l'Autriche les onze villages du territoire de Vieux-Orsova qui étaient en litige, à punir les auteurs des exactions commises et à révoquer le pascha d'Orsova. Schmettau écrivit à Villeneuve, pour l'inviter à se plaindre de ce que les Turcs avaient ouvert dans la vallée de Mehadia, à trois ou quatre lieues au-dessus de Vieux-Orsova, le canal qui, aux termes du traité, devait conduire les eaux de la Czerna à l'embouchure de la Bella, c'est-à-dire bien plus loin qu'il n'était stipulé ; il avait proposé d'abandonner sa demande d'indemnité si les Turcs voulaient renoncer à la possession de Vieux-Orsova et à l'établissement de ce canal. Villeneuve appuyait cette motion d'autant plus vivement, que les ingénieurs turcs avaient eux-mêmes déclaré n'être pas en état de détourner entièrement le cours de la Czerna, comme on le leur demandait, et ne pouvoir répondre des dommages qu'occasionnerait aux villages riverains le creusage du canal. Néanmoins, comme le grand-vizir Aouz Mohammed tenait beaucoup à l'ouverture de ce canal, l'examen de l'affaire fut renvoyé aux commissaires pour la délimitation. Ces derniers partirent pour la frontière, et le comte Ulefeld, nommé ambassadeur, reçut ordre de se rendre à Constantinople, mais le reïs-efendi ne voulut pas que son échange eût lieu avant que les Autrichiens eussent évacué Belgrade.

Sur ces entrefaites, le chancelier de la cour, comte Sinzendorf, fit à la Porte, par l'intermédiaire de Vil-

leneuve, une nouvelle proposition[1] en vertu de laquelle l'Empereur s'engageait à céder la Syrmie aux Ottomans, si, de son côté, la Porte consentait à lui abandonner la langue de terre comprise entre la Drina et l'Unna qui, par le fait, dépend plutôt de l'Esclavonie que de la Servie. Mais, Schmettau lui ayant écrit dans un sens opposé, Villeneuve jugea que ce qu'il y avait de mieux à faire était de s'en référer à la décision des commissaires pour la délimitation. Dans les conférences qu'eurent ces derniers avec le feld-maréchal lieutenant Guadagni, commissaire impérial pour la délimitation, les commissaires ottomans insistèrent sur le détournement de la Czerna, bien que cette opération fùt impraticable; sur la cession à la Porte des montagnes situées en face de Vieux-Orsova, bien que le traité eût formellement assigné pour borne au territoire ottoman le pied de ces montagnes; enfin sur la réunion à ce même territoire de l'île Velik Ostrova située près de Belgrade, bien que cette île, plus rap-

1 Lettre du comte Sinzendorf à Villeneuve, en date du 30 mai 1740. Archives impériales. « Le refus des Turcs de restituer les hauteurs vis-à-vis d'Orsova est directement contraire à l'art. V du traité de paix. M. Neipperg a très-bien fait de rejeter, dès le commencement, avec fermeté toute demande tendante à ce que les Turcs eussent un pouce de la Save et de vouloir que la cession de la Servie ne s'étendît qu'au confluent du Danube. L'Esclavonie est parfaitement distincte de la Servie, et la Syrmie ne l'est pas moins. Si Neipperg, aux conférences de la paix, a fait passer la Syrmie pour une partie de la Servie, il s'est trompé; tout ce qui est en deçà de la Save s'appelle Syrmie, mais, de l'autre côté, depuis le confluent, une partie de la Servie tire vers l'Unna. Sabaz y est situé et cette partie se termine à la Drina. C'est de cette langue que l'on a entendu parler, et, sous ce rapport, l'Empereur ne désavouera pas ce que Neipperg avait accordé sans permission. »

prochée du Banat que de la Servie, eût été cédée par le traité à la cour impériale. A l'instigation de Villeneuve, le grand-vizir chargea les gouverneurs de Bosnie et de Widdin de veiller à la délimitation et d'en hâter la fin. En juillet, l'ambassadeur impérial, comte Ulefeld, gendre du dernier ambassadeur, comte Wirmond, arriva à Constantinople avec une suite nombreuse (11 juillet 1740)[1]. L'accueil qu'il y reçut ne répondit pas à son attente. Les ambassadeurs étrangers qu'il avait priés de lui envoyer leurs chevaux de main pour orner son cortége, s'en excusèrent sous différents prétextes. Le tschaouschbaschi, qui tout récemment, lorsque l'ambassadeur français, Villeneuve, avait fait son entrée dans la capitale, s'était tenu à une grande distance en avant de ce dernier, se plaça à la droite du comte Ulefeld, quelques protestations que pût faire ce diplomate, et malgré l'engagement pris par la Porte de se conformer en tout,

1 Le secrétaire d'ambassade *Heinrich de Penkler*, précédemment interprète de la cour; les interprètes *Selescoviz, Momars* et *Elias Linski*; douze jeunes de langues, *Baumeister, Preyner, Bianchi, Mandaller, Sachi, Echtinger, Greitter, Augustin, Mouska, Schmid*, un second *Baumeister*, le fils de *Selescoviz*, le prédicateur, le secrétaire d'ambassade; douze cavaliers d'ambassade, les comtes *Goës, Saint Julien, Kotulinski, Brandeis, Hamilton, Hohenfeld, Hardegg, Bertold, Pereny, Beleredi, Wicques, L. Gramb;* trente laquais; douze heiduques; douze pages; un corps de musique; un garde du corps; un caissier; un horloger; un capitaine du génie; le lieutenant *Schade* et le secrétaire *Kempelen*, qui tous deux écrivaient le journal de l'ambassade, l'un en français, l'autre en latin (ces deux versions se trouvent à la bibliothèque de la cour impériale); un médecin; un écuyer; deux archivistes; deux courriers.

dans cette circonstance, au cérémonial adopté lors de l'entrée du comte Wirmond. Lorsque l'ambassadeur voulut prendre la droite, le tschaouschbaschi vint se placer derrière lui, en sorte que l'ambassadeur le précéda, comme le tschaouschbaschi avait précédé l'ambassadeur français; le tschaouschbaschi refusa également de manger à la même table que l'ambassadeur, incident des plus fâcheux que n'avaient pas prévu les instructions en vingt-deux points, données au comte Ulefeld[1]. Il avait reçu en outre des instructions secrètes qui contiennent l'histoire de la paix de Belgrade, laquelle ne comprenait pas moins de cent soixante documents, à partir de la médiation de Ville-

[1] 1° Au sujet de la paix de Belgrade; 2° mission de la confirmer donnée à l'ambassade; 3° Schmettau désigné pour l'échange des ambassadeurs; 4° lettres de créance; 5° si l'ambassadeur turc n'est porteur d'aucune lettre du Sultan pour le président du conseil de cour et de guerre, ne remettre au grand-vizir que celle de ce dernier et non celle de l'Empereur; 6° se conformer pour le cérémonial à celui qui avait été adopté à l'égard du comte Wirmond; 7° voyage jusqu'à Semlin par terre et ensuite par mer; 8° s'enquérir des honneurs rendus à l'ambassadeur français lors de l'échange des ratifications; 9° ordre de paraître en manteau; 10° se conformer en ce qui concerne les prisonniers à l'article XI; 11° la protection et la suzeraineté des trinitaires et des franciscains appartiennent à l'Empereur, en sa qualité d'*advocatus ecclesiæ romanæ catholicæ;* 12° sécurités à obtenir contre les Barbaresques et les Dulcignotes; 13° s'opposer à l'institution de consuls et de schahbenders, le traité de commerce n'étant pas compris dans la paix de Belgrade; 14° délimitation; 15° se concilier les ambassadeurs des autres puissances; 16° se mettre en relations avec les hospodars par l'intermédiaire de leurs agens; 17° réclamations des sujets; 18° éloigner des frontières Csaky, Illeshazy et Csai; 19° juridiction accordée à l'ambassadeur sur les gens de sa suite, moins toutefois le droit de prononcer la peine de mort; 20° présens; 21° entretenir des agens pour être informé de tout; 22° le reste était laissé à la sagacité de l'ambassadeur.

neuve, jusqu'à la signature du traité, par Neipperg[1]. Les présents se composaient de vases d'argent, de miroirs, de cadres et de tables pour le Sultan, la Walidé, les sept vizirs de la coupole, le reïs-efendi et le moufti[2].

L'ambassadeur turc envoyé à Vienne amena avec

[1] Ces instructions, déposées aux Archives impériales, ne forment pas moins de trente-deux feuilles. La soixante-neuvième des cent soixante pièces qui l'accompagnent contient l'histoire du comte Neipperg. Cette histoire de la paix de Belgrade et des fautes commises par le comte Seckendorf, par Wallis et Neipperg est au fond semblable à celle que contient le rescrit adressé aux ambassadeurs publié dans le traité de paix de Belgrade par Moser.

[2] Les fonctionnaires les plus importans de sa suite étaient : le *khazinedar*, ou trésorier ; le *silihdar* ou porte-épée ; le *mühürdar* ou gardien du sceau ; le *tschokodar* ou porte-manteau, valet de chambre ; le *kiayabeg*, substitut ; le *diwan-efendi*, secrétaire d'ambassade ; le *tschaouschbaschi*, maréchal ; le *kapidjiler kiayasi*, grand chambellan ; le *selamagasi*, maître du salut ; les *tellitschaouschs*, tschaouschs du diwan, porteurs de cannes ornées de fils d'argent ; *l'alaïtschaousch*, tschaousch des parades ; le *kouakdjiaga* ou quartier-maître ; le *sakiredji-aga* ou commissaire pour l'approvisionnement ; *leyemekliaga* ou commissaire pour la dépense ; *l'odoun emini* ou contrôleur du bois ; le *silahschor*, écuyer ; le *wekilikhardj* ou pourvoyeur des cuisines ; le *mirakhor* ou maître des écuries ; le *serradjbaschi* ou premier garçon de selle ; le *sarbanbaschi* ou chef des chameliers ; l'*akkiambaschi* ou chef des dresseurs de tentes ; le *kassabbaschi* ou maître boucher ; l'*aschdjibaschi* ou chef de cuisine ; le *toufenkdjibaschi* ou chef des fusiliers ; l'*yedekschebaschi*, chef des palefreniers, le *sakabaschi* ou chef des porteurs d'eau ; le *naalbend* ou maréchal-ferrant ; le *sandjakdar* ou enseigne ; le *seïsbaschi* ou chef des garçons d'écurie ; le *kharbendbaschi* ou chef des muletiers ; les *mehterkhans* ou chapelains ; l'*iskemléagasi* ou maître du siége ; le *kaftanagasi* ou maître du kaftan ; les *kapidjilerbaschis* ou chambellans ; les *itschagalers* ou officiers de ménage, tels que ; le *kahwedji* ou cafetier ; le *scherbetdji* ou préparateur du sorbet ; le *halwadji* ou confiseur ; le *berberbaschi* ou chef des barbiers ; *toutoundjibaschi* ou gardien du tabac ; le *lüledjibaschi* ou gardien des pipes ; le *mataradjibaschi* ou porteur des bouteilles à eau ;

lui, dans cette ville, une suite composée de neuf cent vingt-deux personnes, de cent trente-cinq chameaux, de cent soixante-dix mulets et de neuf cents chevaux. Ses prétentions furent des plus exagérées. Déjà, lors de l'échange qui avait eu lieu sur la Save et auquel avaient présidé le général de l'artillerie, Schmettau, le vizir serasker de Belgrade et Ali-Pascha, commandant des troupes turques stationnées aux frontières, ce dernier n'avait pas voulu dépasser le rivage, et il avait fallu toute la fermeté de Schmettau pour le contraindre à se rendre sur le pont de bateaux élevé au milieu de la Save (10 juin 1740). Sur la Schwechat, où il campa pour la dernière fois avant d'arriver à Vienne, il prit l'engagement ordinairement exigé de tous les ambassadeurs ottomans, de se conformer à tous les usages auxquels s'étaient soumis ses prédécesseurs; cependant, lorsque vint le jour de son entrée solennelle dans la capitale, il refusa de reconduire jusqu'au pied de l'escalier le maréchal de la cour chargé de venir le chercher et de l'installer dans son palais, en sorte qu'il fallut ajourner son entrée (4 août 1740). Il y souscrivit enfin sur les représentations que lui fit l'ambassadeur français Mirepoix, qui avait cru devoir se porter médiateur dans cette circonstance; mais, quand vint le moment de l'exécuter, il refusa de nouveau. Il obtint, pour son entretien journalier, une somme de cinq cent soixante pias-

les *kapidjilers*, portiers, *saradjs*, garçons de selle; les *sakas*, porteurs d'eau; les *aschdjis*, cuisiniers; l'*etmekdjibaschi*, chef des boulangers.

tres[1], c'est-à-dire, cent soixante piastres de plus que n'en recevait l'ambassadeur impérial à Constantinople. Dans cette allocation, n'étaient compris ni le bois, ni les fourrages. L'ambassade ottomane fut logée, à Vienne, dans la Cité-Léopold, où douze auberges, cent dix appartemens et vingt-neuf chambres furent mis à sa disposition; en route, elle fut accompagnée par un interprète de la cour, un commissaire du conseil aulique, un commissaire de la chancellerie de la cour et un chambellan. Lorsque vint l'audience solennelle de l'ambassadeur, une nouvelle difficulté s'éleva au sujet du cérémonial: l'ambassadeur ne voulut ni baiser le manteau impérial, ni déposer ses lettres de créance sur une table voisine du trône et se retirer ensuite à reculons; il insista au contraire, pour remettre à l'Empereur ces lettres en mains propres. Déjà l'audience paraissait impossible, et on allait en référer à la Porte, lorsque la lecture d'un billet de l'ambassadeur français changea les dispositions de l'ambassadeur ottoman qui se décida, enfin, à faire comme ses prédécesseurs. La conférence impériale[2] eut à ce

[1] Cinq cent soixante piastres valaient six cent quatre-vingts florins; par conséquent la piastre valait un florin et douze kreuzer; quatre cents piastres représentaient quatre cent quatre-vingt-quatre florins: le florin coté à deux francs trente centimes, faisant donc onze cent treize francs vingt centimes.

[2] La conférence se composait du chancelier de la cour d'Autriche, comte Sinzendorf, du land-maréchal comte Harrach, du président du conseil aulique comte Harrach, du premier comte de la chambre comte Herberstein, du grand-écuyer comte Starhemberg, du comte Kœnigseggs, du comte Starhemberg et du comte Wurmbrand, commissaire de la cour près l'ambassade ottomane.

sujet plusieurs réunions successives où elle résolut toutes les questions de cérémonial, sur lesquelles il était si nécessaire que la cour fût fixée, entre autres, celle de savoir, « si la grande gouvernante devait paraître ou non, avec les dames de la cour, » ce qui, sur le rapport de la conférence, fut considéré comme *sans importance*. Ce fut dans une voiture de gala que l'ambassadeur fut conduit à l'audience par l'interprète et le commissaire de la cour (23 août 1740). L'audience eut lieu dans la chambre du conseil, où ne furent admis que l'ambassadeur, son interprète et les douze personnes les plus marquantes de sa suite. Vêtu d'un manteau à l'espagnole et le chapeau sur la tête, l'Empereur était assis sous un baldaquin d'or; derrière lui, se trouvaient les capitaines de ses gardes du corps; à sa gauche, le vice-chancelier de l'Empire qui répondit en son nom à l'ambassadeur. Bien qu'il ne fût pas vizir, mais seulement beglerbeg, ce dernier parut coiffé du turban kallawi de forme pyramidale que parcourt une bande d'or, et qui est l'insigne habituel des vizirs. Il offrit en présent à l'Empereur une tente en maroquin de couleur verte à l'extérieur et brodée de rouge au dedans, garnie de tapis[1] et de tentures[2] de Perse, de matelas[3] et de coussins[4] recouverts de satin jaune, trois housses de sofas en écarlate vénitienne doublées de satin jaune, ornées de franges en argent

[1] *Kalidjé.*
[2] *Kedjé.*
[3] *Mioudér.*
[4] *Makaad.*

et en soie bleue; tous ces objets faisaient partie de son ameublement. Les balustrades des sofas étaient incrustées de nacre de perle, et les chapiteaux des tentes, ornés d'argent; les planches du parquet étaient de noyer et parsemées de clous d'or. L'ambassadeur offrit, en outre, un triple panache de héron orné d'une grosse émeraude, de onze rubis et de quatre vingt-six diamans; un harnais d'or dont le frontal était orné de quatre cent vingt-deux diamans, la sous-gorge de quatre cent soixante-deux, et la gourmette[1] de douze diamans, de treize rubis et de huit émeraudes; une paire d'étriers en argent doré, ornés de vingt diamans, de cent soixante-huit rubis et de vingt-quatre émeraudes; une sangle[2] en fils d'or et une bride de même métal, dont la gourmette était d'argent[3]; un coussin de selle[4], une couverture de selle en velours ornée de trois roses, une selle en velours rouge, ornée de dix roses d'or, de deux cent trois rubis moyens et petits et de vingt-une émeraudes; une couverture ronde de cheval ou caparaçon[5] en écarlate brodée d'or et d'argent, doublée de satin jaune; une chabraque couleur de bezoar[6], ornée de trois roses en perles, de neuf cent trente-trois émeraudes et de trente-six rubis-balais; les roses étaient entourées de soixante-deux émeraudes et de dix-sept rubis-balais; une massue

1 *Bilameschmé.*
2 *Tapkour.*
3 *Kiam.*
4 *Tekelti.*
5 *Yapouk.*
6 *Seïnpousch.*

de commandement[1] en argent pendant à droite de la selle, et dont la courroie[2], en velours rouge, était richement brodée en perles; un harnais de diwan en argent doré, dont le frontal était orné de trente-quatre émeraudes et de trois cent douze rubis, la sous-gorge, de trois cent vingt-deux rubis, le collier, de quatre cent soixante-trois rubis, et la gourmette de six rubis, de deux émeraudes et d'un galon d'or; un collier orné de dix émeraudes, d'autant de rubis et d'autant de galons d'or; une massue de commandement, en argent, ornée de treize émeraudes et de trois rubis; un ruban pour la suspendre, en velours rouge couvert de riches broderies, avec un anneau d'argent, une chaîne et un licou en vermeil; une chabraque ornée de quinze roses en perles, de vingt-cinq émeraudes et de treize rubis, dont le fond argent était parsemé de perles; une sangle de selle garnie d'anneaux en argent, une bride et des étriers en vermeil ornés de huit émeraudes, de deux cent quarante-huit rubis; une selle recouverte de velours teint en kermès; des fontes de selle en vermeil; un coussin de selle en velours rouge orné de trois roses en perles; un caparaçon en écarlate vénitienne brodée d'or et d'argent; un abreuvoir[3] en argent; trois chaînes d'attelage[4] de l'argent le plus fin, des étrilles[5], des brides et des étriers de même

1 *Topouz.*
2 *Topouzlik.*
3 *Satal* (*situla*).
4 *Kœstek.*
5 *Kaschak.*

métal ; deux tapis de Perse ; deux pièces d'étoffes persanes en satin rouge croisé de fils d'or[1] ; vingt-deux pièces d'étoffes à fleurs fabriquées à Constantinople ; cinquante pièces de fine mousseline parsemée de raies d'or[2] ; cinquante tapis fabriqués par les Turkomans Ouschakis ; trente-huit pierres de bezoar ; deux tapis de laine d'Alger[3] ; vingt vessies de musc ; deux pièces de lourde étoffe fabriquée à Constantinople[4] ; quatre pièces d'étoffes brodées de fleurs[5] ; trois cent cinquante miskales d'ambre ; trois chevaux blancs de race turkomane[6], un cheval bai[7] brun de même race ; un cheval aubère[8] ayant les pieds blancs. L'entretien de l'ambassade turque coûta à la cour, environ cent mille florins.

Tandis que les négociations relatives à la délimitation des frontières suivaient leur cours sous la médiation de l'ambassadeur français, le comte Ulefed, ambassadeur impérial à Constantinople, se trouvait placé dans une position difficile, car les Turcs persistaient dans leurs réclamations injustes à l'effet d'obtenir la cession des hauteurs situées au-delà de Vieux-Orsova, celle du territoire de cette ville et de l'île du

1 *Schehreng,* c'est-à-dire couleur de schah, peut-être le Σαραγγες des Grecs.

2 *Kkounkari destar.*

3 *Djezaïr ihrami.*

4 *Dimi diba.*

5 *Aghir zerbeft.*

6 *Kir At.*

7 *Yaghiz at.*

8 *Tola* et un autre *tori at.*

Danube située devant Belgrade. A ce sujet, le comte Ulefeld fit observer avec raison que la Porte substituait ses convenances aux clauses du traité [1]. Le reïs-efendi voulait que la délimitation fût opérée sauf la réserve de ces trois points qui eussent été réglés ultérieurement par une convention spéciale. Fort de son bon droit, Ulefeld demeura inflexible [2] (31 août 1740). Le dernier mot du grand-vizir fut que les commissaires pour la délimitation eussent à reprendre leurs travaux à commencer par la Save et le Danube, en laissant de côté l'île de ce dernier fleuve, qui était en litige, et que, lorsqu'ils seraient arrivés à Orsova, si les eaux de la Czerna n'étaient pas entièrement détournées (comme le voulait le traité), Vieux-Orsova appartiendrait à l'Empereur. Ce détournement projeté de la Czerna, au moyen d'un canal qui ne pouvait contenir la quinzième partie des eaux de cette rivière, était une entreprise extravagante des ingénieurs ottomans, ou plutôt de l'avide reïs-efendi Moustafa, dont l'influence sans bornes dominait toute la politique extérieure de la Porte. L'idée toutefois ne lui appartenait pas; elle avait germé dans la tête du dernier grand-vizir Aïwaz Mohammed-Pascha, mais le reïs-efendi s'en était emparé, soit pour être agréable au grand-

[1] Laugier, II, p. 173. « La lettre du C. Ulefeld était appuyée sur un raisonnement très juste. »

[2] Laugier, II, p. 177. « Cet ambassadeur, qui avait la raison et la justice de son côté, persista dans ses premières demandes avec une rigueur inflexible, prévenu qu'il était que plus de souplessse de sa part ne servirait qu'à rendre les Turcs plus fiers et moins accommodans. »

vizir, soit pour tirer profit de la somme destinée à cette entreprise et amener, sinon la Czerna dans le canal, du moins une grande partie de l'argent dans sa bourse. Deux mille ducats et un gros diamant dont Ulefeld l'avait gratifié, n'assouvirent pas cette soif de lucre à laquelle il était en proie. Lorsqu'on apprit à Constantinople que le canal venait d'être ouvert, la Porte communiqua le fait aux ambassadeurs européens en le représentant comme étant de la plus haute importance. Bien que parfaitement convaincu de l'inutilité d'une entreprise commencée sans résultat par son prédécesseur, le nouveau grand-vizir la laissa poursuivre, afin d'en prendre occasion pour renverser le reïs-efendi, contre lequel il nourrissait une haine implacable. L'un de ceux qui l'avaient conseillée était un muderris, ancien juge de camp à Kaffa en Crimée qui, adjoint au mewkoufatdji, commissaire turc pour la délimitation, a écrit en partie l'histoire de cette délimitation au point de vue le plus mesquinement étroit et le plus personnel, dans le second volume de son ouvrage intitulé *Conseils agréables* [1].

[1] *Tedbirati pesendidé*, voir aux pièces justificatives du VII[e] volume. Les autres ouvrages qu'il cite dans celui-ci, sont : 1° une Narration rimée des malheurs qui l'assaillirent pendant qu'il était moufti de Tebriz (sous le gouvernement de Hekkimzadé) en 1148 (1735); cet ouvrage est une imitation du *Sakhatnamé* (livre de santé) du célèbre moufti Abdoulaziz-Efendi; 2° *Destiari tahdid il houdoud*, c'est-à-dire guide de la délimitation des frontières, dissertation spéciale et détaillée sur la partie de la délimitation qui concerne la Czerna (f. 26); *Tebjini aamal il misahat*, c'est-à-dire explication de la pratique de l'arpentage; 4° *Isbatoul-houkouk*, c'est-à-dire confirmations des vérités; 5° *Mewarid djemioul mezahib*, c'est-à-dire

Sur ces entrefaites, la mort de l'empereur Charles VI vint exercer une influence défavorable sur les négociations du comte Ulefeld. Habituellement, les résidens impériaux recevaient à chaque changement de règne le titre d'internonces; mais comme Ulefeld avait déjà celui d'ambassadeur, il ne reçut de la reine de Hongrie et de Bohême que de nouvelles lettres de créance; dès-lors il n'eut plus que la qualité d'ambassadeur royal, d'impérial qu'il était, et encore la Porte fit-elle des difficultés pour lui reconnaître ce titre. Elle ne pouvait assurément refuser d'ajouter foi à ses lettres de créance, ni de lui donner audience, comme à l'ambassadeur de la reine, mais son but était de gagner du temps et de baser sa conduite sur celle des autres cours d'Europe. Ulefeld eut à ce sujet et à celui de la délimitation, une conférence avec le grand-vizir (13 janvier 1741). Il offrit un espace de terrain de quatre-vingts à quatre-vingt-dix aunes de large en échange de la langue de terre située en face d'Orsova et de l'extension de la frontière servienne jusqu'aux bords de la Drina. Après s'être concerté à cet égard avec l'ambassadeur français qui, depuis la mort de Charles VI, n'avait reçu aucune instruction de sa cour, il posa son ultimatum en demandant qu'une ligne parallèle à la Drina depuis l'ouverture du canal de la Czerna jusqu'au ruisseau qui sépare la Valachie du Banat, marquât la frontière d'Orsova, et que celle de Bosnie restât telle qu'elle avait été posée par le traité de

abreuvoir (réunion) de toutes les sectes; cet ouvrage s'étend longuement sur la cinquième secte, celle des Djaaferis introduite par Nadirschah.

Carlowicz. Au sujet de sa reconnaissance, Ulefeld dut se contenter de faire remettre ses lettres de créance par le secrétaire d'ambassade Penkler au grand-vizir, qui, en donnant avis de leur réception à l'ambassadeur [1], l'assura que la réponse du Sultan aux précédentes lettres de l'Empereur serait remise directement à Vienne par l'ambassadeur Ali-Pascha, et que, quant à lui, comte Ulefeld, il obtiendrait, avant son départ, une audience de congé. A l'égard de la frontière bosnienne, Ulefeld, en consentant à céder la langue de terre en litige jusqu'aux bords de la Drina, renouvela des prétentions touchant le Banat et déclara que, si elles n'étaient pas accueillies, il ne pourrait faire aucune autre concession. Le grand-vizir, toujours guidé par sa haine contre le reïs-efendi et l'interprète de la Porte, son fidèle auxiliaire, saisit cette occasion pour les perdre tous deux, en alléguant que leur cupidité et leurs intelligences avec l'ambassadeur français faisaient traîner les négociations en longueur et les empêchaient d'arriver à une issue quelconque. Le reïs-efendi fut révoqué, emprisonné et exilé à Koutahia (5 février 1741 — 19 silkidé 1153); quant à l'interprète de la Porte, il fut mis à mort devant le kœschk du seraï après une détention de quatorze jours [2]; l'intercession des ambassadeurs français et au-

[1] Voir la lettre d'Ulefeld et la réponse du grand-vizir dans Laugier, II, p. 234 et 237; voir l'original de la lettre du grand-vizir dans les archives particulières.

[2] Rapports d'Ulefeld, de Fawkener et de Calcoen; Archives impériales. Malgré ces rapports et le passage de l'histoire de Soubhi qui ne taxe l'interprète de la Porte que d'indiscrétion et de vénalité, f. 187, des doutes pla-

trichiens ne fit que hâter son exécution. Aussi vindicatif qu'avide, l'interprète Ghika avait juré la perte du premier interprète hollandais Karadja et il avait donné asile dans sa maison au patriarche révoqué. Sa mort, en délivrant l'un d'un ennemi redoutable, compromit la sûreté de l'autre. Ghika eut pour successeur Jean Callimachi. Le lendemain de son exécution, il y eut un grand diwan auquel assistèrent les chefs des oulémas et des troupes et où le règlement des frontières à arrêter de concert avec l'Empereur fut lu et approuvé. La nouvelle de la marche de l'armée prussienne sur la Silésie força l'Autriche à fermer les yeux sur les prétentions de la Porte, quelque injustes qu'elles fussent. Le nouveau reïs-efendi profita de l'embarras où il voyait la reine pour réclamer obstinément la cession de la langue de terre qui s'étend jusqu'à l'Unna et celle de Vieux-Orsova, toutefois sans y comprendre son territoire (2 mars 1741). Une convention en quatre articles fut donc signée, en vertu de laquelle les frontières déterminées par le traité de Carlowicz furent rétablies jusqu'à l'Unna; l'île neutre du Danube, Velik Ostrova, fut partagée par moitié et l'île des Bohémiens, dans la Save, fut, avec celles de Pavizza, de Kizilova et de Hissardjé situées dans le Danube, attribuée à la Porte [1].

nent encore sur les véritables causes de la mort de Ghika. Fawkener, dans sa lettre à Newcastle, en date du 3 mars, après avoir dit que le principal grief articulé contre lui était d'entretenir des relations trop suivies avec la France, ajoute que, s'il est vrai que Villeneuve ait écrit en sa faveur au kislaraga, il n'en a pas fallu davantage pour décider sa perte et que l'intercession du comte Ulefeld n'a pu que lui être funeste.

[1] Voir cette convention dans Laugier, II, p. 372, qui lui assigne la

La Russie employa vis-à-vis de la Porte le même système de finesses diplomatiques dont cette dernière puissance s'était servie pour abaisser l'Autriche, en profitant de la position critique où se trouvait Marie-Thérèse[1]. Le prince Repnin différa le démantèlement d'Azof, jusqu'à ce qu'on eût déterminé le circuit de de la nouvelle forteresse qu'aux termes de l'article III de la convention, l'Impératrice était en droit de con-

fausse date du 5 mai, tandis qu'elle est du 2 mars ; elle est citée également dans l'article II du traité de Sistow et elle est transcrite tout au long dans Soubhi, f. 188. Les concessions faites par Ulefeld aux Turcs dans cette convention dépassaient en partie les limites de ses instructions et il s'excuse des deux grandes fautes qu'il commit dans cette circonstance par sa lettre datée de Philippopolis, 19 mai 1741, où il dit : qu'il avait considéré comme une dépendance de l'Esclavonie le district composé de cinq villages qui appartenait à la Croatie et que quant au fort à étoile voisin de Belgrade, il ne savait pas même où il était situé ; ainsi toute l'histoire du traité de Belgrade, depuis ses préliminaires jusqu'à la convention complémentaire du 2 mars, atteste l'incurie et l'incapacité de négociateurs autrichiens. *Ich betrachte den zu Kroatien gehorigen District, welcher in fünf, jenseits der Unna gelegenen Dorfern bosteht, als Slavonien einverleibt, indem ich niemalem auf dieser Skite der Unna Kroatien gesucht hatte; die Türken nannten es das Land zwischen der Verbas und Unna, so aus obbemeldtem Verstoss fur Alles eins angesehen worden, weil die Landkarte keinen Untersehied anzeigte; Arglist war nicht von Seite der Turken, indem man gar wohl so hatte abschliessen konnen, dass der Verbas die Granze gewesen. Die Rasirung der Palanken betreffend, ist nicht ohne dass ich selbe hatte begehren konnen, wenn ich geglaubt hatte, dass einige diesseits gewesen waren, wusste aber nicht, dass etwas uber die Sau begehret worden. Von der Sternschanz, die auch unter den Cessionen begriffen war, wuste ich gar nicht, wo sie liege, weil nicht auf der Karte.*

[1] « La Russie employait à l'égard de la Porte les mêmes détours dont celle-ci usait vis-à-vis de la Cour de Vienne, en refusant d'exécuter les articles convenus jusqu'à ce que la négociation sur les articles indécis fût terminée. » Laugier, II, p. 180.

struire en face de l'île Tscherkes. Il voulut ensuite l'élever, non à Tscherkes, lieu situé à huit lieues d'Azof, mais sous les murs même ou tout au plus à quatre lieues de cette ville. Dans une conférence qu'eurent les ministres russes Cagnoni et Wischniakoff avec le reïs-efendi, les Turcs se bornèrent à demander le démantèlement d'Azof, sans s'expliquer sur les questions soulevées par la Russie, telles que la mise en liberté des esclaves, la reconnaissance du titre impérial en faveur de la Czarine et l'emplacement des nouvelles forteresses (24 novembre 1740). Au reste, on tomba d'accord sur la route qu'auraient à prendre les ambassadeurs des deux puissances, et l'on convint qu'ils seraient défrayés de tout. L'ambassadeur turc avait dressé une liste d'objets qu'il disait lui être nécessaires et dont la somme quotidienne s'élevait à seize cents roubles ; les prétentions de l'ambassadeur russe comte Roumanzoff, furent encore plus exagérées [1], car il demanda, pour faire la satire des exigences de l'ambassadeur turc, qu'on lui fournît tous les jours du champagne, du bourgogne, du pontat, du tokay, de l'eau des Barbades, des élixirs d'ambre et d'aloës dans les steppes de Boudjak où on trouvait à peine de quoi subsister. Le grand-vizir examina la liste des subsides fournis au comte Ulefeld et fixa ceux du comte Roumanzoff à un taux un peu inférieur, pour établir une différence dans les faveurs accordées à l'ambassadeur russe et à l'am-

[1] Chetardie, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, écrivit à Villeneuve le 19 mars 1740 au sujet de la nomination de Roumanzoff.

bassadeur impérial[1]. La mort de la Czarine et les troubles intérieurs de la Russie avaient placé le comte Roumanzoff dans une position aussi défavorable vis-à-vis de la Porte que l'était celle de l'ambassadeur autrichien. Après quelques négociations relatives au cérémonial à suivre en ce qui le concernait et auxquelles il prit part sans sortir de San Stefano, il fit son entrée solennelle dans la capitale (28 mars 1741). Quant à Villeneuve, dont l'influence avait beaucoup baissé depuis la destitution du reïs-efendi et l'exécution de l'interprète de la Porte, les principaux instruments de sa politique, il vit arriver avec joie son successeur, le marquis de Castellane. De concert avec lui, il s'occupa de lever les obstacles qui s'opposaient à la franche exécution du dernier traité de paix, et qui, de la part des Russes, avaient trait au démantèlement d'Azof et à l'adoption pour limites de la rive droite du Dnieper, de la part des Turcs à la délivrance des prisonniers russes et au titre impérial. La Porte prétendait que la reconnaissance du titre impérial serait une pure complaisance de sa part, et que le démantèlement d'Azof était la première condition de cette reconnaissance en garantissant l'exécution du traité. Villeneuve appuya de son côté les demandes de la Russie; il remit avant son départ, en audience solennelle, la ratification de la garantie qu'il avait donnée au traité de Belgrade

[1] Laugier, II, p. 207, tombe dans une grande erreur en disant que le comte Ulefeld n'avait obtenu que soixante piastres par jour, c'est quatre cent soixante qu'il faut lire. Roumanzoff en obtint quatre cents. Rapport d'Ulefeld.

(16 avril 1741); il ajouta pareillement à la convention passée avec l'Autriche, le 2 mars, la garantie de la France; ce qu'il avait refusé de faire jusqu'alors, attendu que Marie-Thérèse n'avait pas encore été reconnue par Louis XV en qualité de reine de Hongrie. Dans une nouvelle entrevue qu'eut le comte Roumanzoff avec le reïs-efendi, ce dernier consentit à accorder la reconnaissance du titre impérial, à condition que le bord de la mer Méotide compris entre les embouchures des petites rivières Berda et Mious resterait inhabité, qu'Azof serait démantelé, et que la nouvelle forteresse serait élevée à une distance convenable de cette place. Enfin l'on s'entendit et il fut convenu entre les deux parties qu'Azof serait démantelé et que la Czarine Elisabeth Petrowna serait reconnue par la Porte en qualité d'Impératrice. Après la convention du 2 mars, la ligne frontière entre l'Autriche et l'Empire ottoman le long de la Save et de l'Unna, entre le Banat et la Servie, entre la Transylvanie et la Valachie[1], fut déterminée par les commissaires nommés à cet effet et fut l'objet de règlemens spéciaux. Une convention spéciale, conclue à Constantinople entre le comte Roumanzoff et le reïs-efendi Raghib, régla les intérêts de la Russie (7 septembre 1741); en vertu de cette convention, le dé-

[1] Règlement des frontières transylvaniennes, 28 juin 1741, Archives imperiales. L'historien de cette délimitation (voir les pièces justificatives du tome VII) qui se trouvait à Hermanstad, décrit une église de cette ville dont l'orgue fut pour lui le sujet du plus grand étonnement. (Ce passage est traduit dans les archives historiques de Hormayr.)

mantèlement d'Azof, la construction d'une nouvelle forteresse à trente werstes de cette place, la suzeraineté de la Russie sur les Zaporogues et la reconnaissance des Czars par la Porte en qualité d'Empereurs furent arrêtés et consacrés définitivement. Ainsi il fallut deux ans pour que le traité de Belgrade, aussi désavantageux à la Russie qu'à l'Autriche, reçût, en vertu de conventions spéciales, sa pleine et entière exécution. Les Ottomans s'étaient perfectionnés à vue d'œil dans l'art de la diplomatie que leur avaient enseigné les puissances chrétiennes, et qu'ils avaient tourné contre elles [1]. Le grand-vizir d'alors était d'un esprit élevé, plein d'amour pour la justice et de considération pour les ministres européens, auxquels il allait jusqu'à donner des fêtes, ce que ses prédécesseurs n'avaient jamais fait que par exception et seulement pour des ambassadeurs [2]. Le reïs-efendi Raghib, que nous avons déjà vu figurer comme ministre plénipotentiaire pour la conclusion des traités avec la Perse, l'Autriche et la Russie, était doué comme lui d'une sagacité remarquable, d'une instruction solide et d'une grande modération; aussi s'entendait-il à merveille avec le grand-vizir; car il

1 L'ambassadeur hollandais Calcoen écrivait au greffier Fagel, le 28 août 1740 : « Vous avez raison de dire, monsieur, qu'on voit éclore tout-à-coup de nouveaux traités secrètement négociés ici; il paraît que l'art de traiter est parvenu à sa perfection à Constantinople, à l'utilité près qui en devrait revenir aux puissances chrétiennes, qui y sont intéressées.»

2 Fawkener à Robinson, 24 novembre 1741, et Finochetti, ministre napolitain, à Carpinstero, chargé d'affaires espagnol, à Vienne 17 novembre 1741.

n'était ni un sophiste, ni un ministre avide, comme son prédécesseur le reïs-efendi Moustafa. Ce dernier, sommé par le comte Ulefeld de détourner en entier les eaux de la Czerna, comme le voulait la lettre du traité, répondit que les conventions l'obligeaient, en effet, à détourner la Czerna, telle qu'elle est à sa source, mais non ses divers affluens. Des défaites moins spécieuses avaient été suggérées aux Turcs par les ministres suédois et napolitains, et par Bonneval qui les faisait mouvoir comme des marionnettes sur le théâtre diplomatique qu'il s'était érigé dans la capitale de l'Empire ottoman [1]. Cependant, les premiers qui, n'ayant pas aperçu le changement introduit dans la politique de leurs gouvernemens, s'étaient livrés à des manœuvres hostiles à Marie-Thérèse, aussitôt après la mort de Charles VI, avaient reçu, à ce sujet, une réprimande de leurs cours; et le projet conçu par Bonneval de transplanter en Turquie la population protestante de Zurich et de Berne, projet dont le receveur prussien de Neufchâtel secondait l'exécution, avait pareillement échoué [2].

[1] Rapport de Finochetti, en date du 20 janvier 1740, sur la paix de Belgrade. « On donna au vizir l'ordre de faire immédiatement la paix à quelles conditions que ce pût être, et on réitéra cet ordre par cinq courriers. Malgré cela, la paix ne se conclut qu'en cédant Belgrade, et l'on fut bien étonné lorsqu'on l'apprit, car les Turcs n'étaient pas en état de s'en emparer. L'ambassadeur de France ne s'étant pas opposé au traité d'alliance avec les Suédois, la Porte, assistée des conseils du C. Bonneval, a réussi à le conclure, mais on en a toujours gardé le secret jusqu'à l'arrivée du S. Cagnoni, qui a signé à Belgrade les préliminaires de la paix et qui est ici pour solder les comptes et porter l'ordre de S. André en diamans à M. de Villeneuve. »

[2] Lettre du nommé Commun, receveur des droits du roi de Prusse à

Pendant tout le cours de son grand-vizirat, Ahmed continua à vivre en bonne harmonie avec les représentans des puissances européennes et à les traiter avec avec les plus grands égards. Cette ligne de conduite était d'ailleurs tracée à la Porte par l'attitude menaçante de Nadirschah. Pour pouvoir concentrer toutes ses forces contre lui, elle avait dû hâter l'exécution du traité de Belgrade, au moyen des conventions passées avec l'Autriche et la Russie. L'arrivée de l'ambassadeur persan, qui était parti de Bagdad suivi de quatre ou cinq mille hommes, et avait traversé les gouvernemens de Diarbekr, de Rakka, de Haleb, d'Adana et d'Anatolie, produisit donc à Constantinople une impression d'autant plus grande que personne n'ignorait les projets belliqueux du gouvernement. L'ancien defteremini Khalil avait été envoyé à sa rencontre avec une escorte à Fenerbagdjé; toutefois, il avait reçu l'ordre de se tenir pendant la route, à la droite de l'ambassadeur ; ce dernier n'ayant voulu y consentir à aucun prix, le commissaire chargé de l'escorter se rendit par un autre chemin au lieu où ils devaient prendre leur repas, mais où l'ambassadeur refusa tous les mets qui lui furents présentés, et se contenta d'un peu de pain et de lait caillé. Cinq jours après (5 mars 1741 — 17 silhidjé 1154), les éléphans qu'il avait amenés, furent embarqués pour Beschiktasch sur des radeaux, et l'ambassadeur lui-

Neufchatel, donnant avis que le projet pour l'établissement des sujets des cantons de Zurich et Berne dans les états du G. S. a échoué. »

même, après avoir été traité somptueusement à Scutari, se rendit par eau à Eyoub, où il fut logé dans la métairie du directeur des douanes [1], avec les deux khans de sa suite et Oghouz Alikhan, qui, dès l'année précédente, avait été envoyé en Turquie par Nadirschah. Il fut reçu à son débarquement par le tschaousch-baschi à la tête de tous les tschaouschs, par les généraux de la cavalerie et les maîtres aux revues (11 mars 1741 — 23 silhidjé 1154). A son audience du grand-vizir, l'historiographe de l'Empire, Soubhi-Efendi vint le recevoir au pied de l'escalier. Au moment où l'on allait le revêtir de la pelisse d'honneur, il déclara, en présence du grand-vizir, qu'il ne pouvait recevoir de ses mains cette marque de distinction. Oghouz Ali khan, qui était à Constantinople depuis l'année précédente, les deux khans et l'historiographe de l'ambassadeur, furent seuls revêtus les uns de pelisses d'hermine, les autres de pelisses de zibeline et les derniers en rang, de simples kaftans. Cinq jours après, l'ambassadeur fut admis en audience solennelle au diwan et en présence du Sultan (30 mars 1741 — 12 moharrem 1154) [2]. A partir de la porte centrale

[1] Soubhi, f. 190, dit par erreur que le 22 silhidjé était un samedi ; le 22 silhidjé (10 mars) était un vendredi ; il faut donc lire le 23 (11 mars), et c'est ce jour que l'ambassadeur impérial indique, dans son rapport, comme ayant été celui de l'arrivée de l'ambassadeur persan.

[2] Le rapport de Penkler, en date du 22 avril, indique l'ordre du cortége; on y voyait figurer : 1° les janissaires ; 2° trente Tatares (courriers) ; 3° vingt-quatre delis (téméraires, gardes du corps à cheval) ; 4° quatre-vingt tschaouschs ; 5° trente viziragarleris (officiers de la maison du grand-vizir) ; 6° quarante mouteferrikas (fourriers d'état) ; 7° vingt-quatre

du seraï et dans la direction de la salle du diwan, étaient rangés à gauche plus de vingt chevaux de main appartenant au Sultan, dont les harnais étincelaient de diamans et d'autres pierres précieuses et aux flancs desquels étaient appendus des boucliers ornés de pierreries; leurs couvertures et leurs chabraques étaient brodées de perles; leurs brides et leurs étriers étaient d'or pur, et leurs cavaliers portaient des turbans d'état de forme cylindrique.

Plus loin se tenaient les gardes du corps du Sultan, les archers et les lanciers avec leurs casques dorés et leurs habits d'étoffe d'or, leurs panaches mouvans et leurs manteaux [1] flottans. Près d'eux, on voyait les mouteferrikas, possesseurs de fiefs; à droite étaient rangés dix mille janissaires, et cinquante colonels que distinguaient leurs bonnets surmontés d'un panache; les généraux de la cavalerie étaient placés devant la porte de la Félicité (la troisième du seraï), ainsi que le vizir-aga des janissaires; à droite de cette porte, étaient postés cinquante chambellans, revêtus de pelisses de zibelines et porteurs de baguettes d'argent; enfin, sous la coupole de la salle du diwan, se tenaient

gedüklü-saïms (écrivains possesseurs de fiefs); 8° les maîtres aux revues des sipahis ; 9° douze présidens des chancelleries des chambres : 10° dix-huit chambellans ; 19° les defterdars ; 20° trente lewends ; 21° les kapidjis ; 22° vingt-huit mouhzirs (huissiers); 23° trois colonels des janissaires ; 24° l'intendant et secrétaire des tschaouschs ; 25° le grand chambellan ; 26° le maître des cérémonies ; 27° le reis-efendi ; 28° les schatirs (coureurs du grand-vizir); 29° le grand-vizir ; 30° vingt-quatre de ses pages ; 31° les agas du khan ; 32° les chapelains et 33° les ministres de la Porte.

[1] *Kantouret.*

le grand-vizir, le kapitan-pascha et le defterdar, avec tous les seigneurs du diwan, rangés suivant l'ordre hiérarchique. Le tschaouschbaschi alla chercher l'ambassadeur dans son habitation avant le lever du soleil. Lorsque le cortége fut arrivé dans le voisinage du mehterkane (maison de la chapelle), on récita la prière du matin; lorsqu'il entra dans le seraï par la porte centrale, et que les dix mille janissaires, guettant leur proie comme l'aigle, se précipitèrent sur les plats de riz écossé, étalés dans la cour, l'ambassadeur demeura stupéfait. Il était, suivant la mode persane, revêtu d'une courte pelisse de zibeline qui n'atteignait pas même ses genoux; autour de son bonnet, haut d'une aune et semblable à la coiffure des derwischs, il portait un turban vert brodé d'or, et les spectateurs riaient beaucoup de ce singulier costume, qui, à ce qu'il paraît, n'avait été inventé que pour ne point exciter la cupidité de ceux qui envient l'élégance d'autrui [1]. Lorsque le grand-vizir fut passé de la salle, dite du gardien de l'écritoire, dans la salle du diwan et que les tschaouschs d'état lui eurent rendu son salut, en appelant sur lui la protection de Dieu, l'ambassadeur qui jouissait du rang de vizir, fut installé au diwan à la place occupée ordinairement par le nischandji. A l'issue du diwan, l'ambassadeur dîna à la table du grand-vizir; tandis que les trois autres khans dont il était accompagné et l'historiographe de l'ambassade, dînèrent à celle du kapitan-pascha; les autres

[1] *Issabeti aïni biganeden Mewlayi sigin misch heïyeti adjoubenouma.* Soubhi, f. 192.

personnages de sa suite étaient les hôtes du defterdar. Lorsqu'après le repas, le Sultan eut pris place dans la salle d'audience, et que le grand-vizir, les deux vizirs de la coupole (le kapitan-pascha et l'aga des janissaires), le defterdar, le reïs-efendi et les agas, auxquels ce privilége est accordé, eurent pris leurs places à côté du trône, l'ambassadeur fut introduit : mais il était si troublé que, hors ces deux mots : « Mon schah ! » il ne put prononcer une parole. Il se borna donc à remettre ses lettres de créance et la liste des présens dont il était porteur [11]. En arrivant à sa sortie de l'audience, près de la porte de la Félicité, la foule des janissaires qui se retiraient était telle, qu'il fut obligé d'y stationner pendant plus d'une heure ; ayant monté ensuite un cheval que le Sultan lui avait fait offrir en présent, il lui fallut attendre encore longtemps, dans la première cour du seraï, en face de la Monnaie, avant que la foule se fût entièrement dissipée. Le cérémonial usité aux audiences de la cour ottomane, fut observé dans cette circonstance avec d'autant plus de rigueur, que l'ambassadeur avait amené une suite de douze cents personnes et une escorte de quatre mille hommes, ce qui n'était jamais arrivé, et ce qui est demeuré sans exemple.

Peu de temps après, le grand-vizir donna, près des Eaux-Douces, à l'ambassadeur une fête brillante, où il eut soin de faire paraître au grand complet le personnel de ses gardes du corps, de ses valets, de ses tschaouschs, de ses pages et des officiers de sa maison, et où il déploya un grand luxe en vaisselle d'or et de

porcelaine. Oghouzkhan, les deux khans adjoints à l'ambassadeur et l'historiographe de l'ambassade y furent revêtus de pelisses d'hermine et de zibeline (1er mai 1741 — 14 safer 1154) [1]. L'objet spécial de la mission confiée à l'ambassadeur, c'est-à-dire la reconnaissance de la cinquième secte fondée par Nadirschah, celle des Djâferis, fut traité dans une autre fête que donna à l'ambassadeur le kapitan-pascha, et à laquelle furent conviés, outre les oulémas, le premier iman du seraï, Sahib-Efendi, le juge du camp impérial, Esaad-Efendi, l'ancien grand-juge d'Anatolie, révoqué de ses fonctions, Neïli-Efendi, l'ancien ambassadeur en Perse, Abdoullah-Efendi, le mihmandar de l'ambassadeur, Khalil-Efendi et le reïs-efendi Raghib (29 avril 1741 — 12 sâfer 1154). On n'osa pas opposer un refus formel à la demande de l'ambassadeur, mais on lui fit une réponse évasive, en lui déclarant que l'on se conformerait en tout aux préceptes de la vraie loi. Le vizir-aga des janissaires, reçut à son tour l'ambassadeur à Daoud-Pascha, et ne le traita pas avec moins de magnificence que n'avait fait le kapitan-pascha. L'ambassadeur n'étant pas muni de pouvoirs suffisans pour traiter de la paix, et la teneur de son message ne permettant pas de juger clairement si Nadirschah voulait ou la paix ou la

[1] Soubhi cite à l'occasion de cette fête donnée pour la satisfaction de l'hôte (*mihmam*) et de celui qui le traitait (mizban), ce distique persan :

Der rezm tschou ahenim der bezm tschou moun
Ber dost moubarekim wé ber douschmen schoum.

Dans les combats je suis d'acier, et de cire dans les fêtes.
Je suis la perte de mon ennemi et la joie de mon hôte.

guerre, on jugea nécessaire d'envoyer, avant de rien conclure, une ambassade à ce dernier. Cette mission fut confiée au maître des requêtes du fisc [1], le savant et élégant Mounif-Efendi, auquel fut adjoint le directeur de la douane de Constantinople [2], Nazif [3] Moustafa-Efendi.

La demande itérative de Nadirschah à l'effet d'obtenir la reconnaissance de la cinquième secte et l'accomplissement du pèlerinage persan, en cours d'exécution depuis la conclusion de la dernière paix, avaient exalté le zèle religieux du Sultan, à titre de protecteur des deux villes saintes, de la Mecque et Médine. Suivant les traces d'Ahmed Ier et de Mourad IV, qui tous deux avaient affecté les plus riches joyaux à l'ornement du tombeau du prophète, il fit remettre au porteur des présens annuels une magnifique pendeloque composée de huit solitaires entourés de quatorze saphirs et de trente-sept diamans gros, petits et moyens, et un soleil de pierreries, « le troisième entre les deux « grands astres [4]. »

Peu de temps après le départ de la sourre, eut lieu le mariage de la sultane Heïbetoullah [5] qui épousa Alibeg, fils de Kel Ahmed-Pascha. Les fendeurs de bois du vieux seraï promenèrent par toute la ville, suivant un ancien usage, le trousseau dans des tasses

1 *Maliy étezkeredjisi.* — 2 *Istambol moukataadjisi.*

3 Jones dans son *histoire* de Nadirschah, VI, f. 17, lui donne à tort le nom de *Nefiz ;* on y lit pareillement *Yeken* pour *Yegen.*

4 *Salisi neïreïn.* Soubhi, f. 180.

5 Soubhi, f. 184, ajoute qu'elle était fille de Sirké Osman-Pascha et par conséquent d'une sultane.

et des corbeilles à jour (10 novembre 1740 — 20 schaaban 1153). Avec cette fête et celles qui furent offertes aux deux ambassadeurs extraordinaires, Ulefeld et Roumanzoff, aux ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Hollande et aux envoyés suédois et napolitain, alternèrent celles que l'aga des janissaires Hasan-Pascha et le grand-vizir donnèrent au Sultan. Vers le même temps, éclatèrent plusieurs incendies, entre autres celui qui réduisit en cendres les magasins situés dans le voisinage du grand bain près du marché aux cuillers (1er novembre 1740 — 11 schaaban 1153) et celui, plus considérable encore, qui, ayant pris naissance non loin de la mosquée du sultan Bayezid, se divisa en deux foyers, dont l'un embrasa le marché au papier situé en face de la mosquée, et l'autre tout le quartier avoisinant la rue du diwan jusqu'à l'atelier des tireurs d'argent (27 décembre 1740 — 8 schewwal 1153). Huit jours après, un troisième incendie éclata près de l'Aya Sofia, et on ne put en arrêter les ravages qu'en abattant les maisons qui encombraient cette partie de la ville [1].

A peu près à la même époque, un phénomène extraordinaire apparut à Hezargrad; c'était un météore igné qui, au milieu d'un orage effroyable et de coups de tonnerre multipliés, lança deux grands aérolithes dont l'un pesait dix-neuf okkas [2] et l'autre deux, et dont la composition était de nature ferrugineuse

[1] Soubhi, f. 186. Un troisième incendie éclata, dit-il, à *Koullé Bostani*.

[2] Soubhi, f. 185. L'okka pèse deux livres un quart. Voici, du reste, les poids et mesures turcs. Les poids turcs sont la *drachme* et l'*okkas* composée

(25 octobre 1740 -- 4 schaaban 1153). Le grand-vizir rendit compte de ce phénomène au Sultan, et les naturalistes et astronomes turcs virent dans cette chute de deux aérolithes sur la frontière septentrionale de l'empire le présage de la mort prochaine de deux souverains du Nord, attendu, disaient-ils, que ces aérolithes provenaient des étoiles qui forment le carré de la Cynosure; or les peuples orientaux voient dans cette partie de la constellation l'image d'un cercueil, et dans les trois étoiles qui la précèdent et en forment le complément celle de trois pleureuses ouvrant le cortège funèbre [1]. Cette prédiction fut en effet pleinement réalisée; car on ne tarda pas à apprendre que, cinq jours avant l'apparition du phénomène ci-dessus mentionné, l'empereur Charles et trois jours après l'impératrice Anne étaient décédés. Sans doute, il eût été plus agréable à la Porte que la chute des aérolithes eût eu lieu à l'est, d'où Nadirschah, comète sinistre, ne cessait de menacer l'Empire. Son ambassadeur n'ayant pas apporté la ratification du

de 400 drachmes = 2 liv. + 8 onces + 4 gros + 4 grains, poids de marc. Les mesures sont de 2 pieds grecs ou 22 pouces + 8 lignes du pied-de-roi. Les mesures des terres sont le *stremma*, qui est de 22 perches carrées. Les Turcs comptent pour le toisé et pour la sonde par *orgye* de 6 pieds grecs, partagés en 12 spithames de six doigts; chaque spithame est égale à 6 grains de riz et chaque grain de riz à 6 grains de cheval. Ce phénomène n'a pas été consigné jusqu'à ce jour dans les histoires des aérolithes, non plus que celui du même genre survenu vers l'année 1440 à Aïdin en Asie-Mineure et décrit par Ibn-Batouta, dans ses relations de voyages. *The travels of Ibn Batuta by Lee*, 1829, p. 72.

[1] *Benatou-naasch*, c'est-à-dire les filles du cercueil; c'est ainsi que les Orientaux désignent les trois étoiles qui forment le timon du chariot; les quatre autres représentent le cercueil.

dernier traité de paix, mais seulement une nouvelle demande à l'effet d'obtenir la reconnaissance de la cinquième secte, la Porte se voyait dans la nécessité de faire des préparatifs de guerre contre ce souverain. A cet effet, Nououman-Pascha, ancien gouverneur de Bender, puis d'Oczakow, fut nommé serasker et gouverneur d'Anatolie; Weli, ancien gouverneur d'Anatolie, fut envoyé à Erzeroum, et le tchetedji-pascha ou commandant des tirailleurs Abdoullah-Pascha, fut confirmé dans le gouvernement de Wan. La Porte saisit cette occasion pour faire tomber la tête de Gendj Ali-Pascha que nous avons vu figurer dans les guerres de Perse et de Hongrie en qualité de serasker et depuis comme ambassadeur auprès de Nadirschah. Les circonstances avaient contraint la Porte à passer sous silence la faute qu'il avait commise en ne prêtant pas au grand-vizir, à Orsova, l'appui dont il avait besoin, mais ses torts ne lui avaient pas été pardonnés; toutefois, les ayant oubliés lui-même et se croyant indispensable au cas où une guerre viendrait à éclater entre la Perse et l'Empire, il donna d'autant plus facilement dans le piége qu'on lui avait tendu, en lui offrant un poste en Asie. Empressé de répondre à cet appel, il avait quitté Oczakow, où sa qualité de gouverneur lui eût permis de défier les chambellans-exécuteurs et il était déjà parvenu jusqu'à Andrinople, d'où il devait se rendre à Gallipoli, lorsque le bostandji-baschi l'assaillit inopinément avec quarante bostandjis et mit fin à ses jours. Yahya-Pascha, gouverneur d'Oczakow, qui, lors de la prise de cette forteresse

par Münch, avait été fait prisonnier par les Russes, et depuis lors avait été retenu dans leur pays, revint dans sa patrie avec l'ambassadeur russe comte de Roumanzoff, et obtint, à titre d'argent d'orge, le sandjak de Brousa. L'effet que produisit l'entrée du comte Roumanzoff à Constantinople fut d'autant plus grand que l'ambassadeur impérial comte Ulefeld et celui de France venaient d'obtenir leur audience de congé [1]; cependant la faculté de sonner en entrant dans la ville fut refusée à ses trompettes, comme elle l'avait été à ceux de l'ambassadeur impérial. Ce dernier offrit au Sultan, à l'occasion de son départ, suivant l'usage établi depuis l'ambassade extraordinaire de Leslie, une voiture à six chevaux; quant à l'ambassadeur de Russie, il offrit en présent de riches fourrures, des étoffes d'or, des porcelaines, du thé et de la rhubarbe. La Porte choisit pour son envoyé en France, Mohammed Saïd, qui avait rempli en Servie les fonctions de commissaire pour la délimitation et qui était fils de l'ancien ambassadeur en France, Mohammed Tschelebi; elle accrédita à Naples, en la même qualité, Houseïnbeg qui s'embarqua pour cette résidence à bord de deux bâtimens de guerre napolitains avec des présens qui consistaient en tentes de soie, en étoffes, en ambre et en dents d'éléphant. L'envoyé de France fut chargé d'offrir à Louis XV des chevaux, des tentes, des sabres et des fusils.

1 L'ambassadeur français obtint son audience le 25 moharrem (12 avril) et l'ambassadeur impérial le 18 avril. Voir Soubhi, f. 193, et les rapports déposés aux Archives impériales.

Le Sultan, qui avait pris à tâche d'imiter la munificence de ses ancêtres, le sultan Ahmed I et le sultan Mourad IV, à l'égard de la ville de Médine, voulut aussi étendre ses bienfaits sur la troisième ville sainte, celle de Jérusalem. Il renouvela la couverture usée du saint rocher de Moria sur lequel Abraham voulut immoler son fils au Seigneur, et où le Prophète monta, la nuit de son ascension, le cheval de lumière : où descendit l'ange Gabriel, et où sa trace est restée imprimée, comme celle d'Adam ou de Bouda à Ceylon, et celle d'Abraham à la Mecque. Cette couverture formée d'une étoffe d'or est destinée, comme celle de la Kaaba, à protéger le sanctuaire, moins contre les intempéries de l'air que contre les regards impies [1] et le contact des mains profanes. Le Sultan affecta en outre deux Korans à la consécration de ce saint lieu, afin que leur lecture se mariât aux hymnes des chérubins rassemblés autour de cette pierre, la plus sainte entre toutes les pierres et qui a seule ce privilége. Nous avons dit plus haut qu'Ahmed, le tout-puissant reïs-efendi, avait été envoyé de Constantinople à la Mecque comme inspecteur des constructions : à l'époque où nous sommes arrivés, le reïs-efendi Moustafa, révoqué peu de temps auparavant, et le defterdar Aatif reçurent la permission ou plutôt l'ordre d'entreprendre le pèlerinage de la Mecque. L'interprète de la Porte, Alexandre Ghika, était tombé en disgrâce, ainsi que nous l'avons vu au commencement de ce livre, en même temps

[1] *Issabeti aïnol-kemal.* Soubhi, f. 201.

que le reïs-efendi : son exécution entraîna la chute de son frère Grégoire qui était investi de la principauté de Moldavie et qui eut pour successeur le hospodar de Valachie, Constantin Maurocordato; ce dernier fut remplacé par Michel Rakoviza, appelé pour la deuxième fois, après une disgrâce de dix ans, à la dignité de hospodar (13 septembre 1741 — 2 redjeb 1154). Le khan de Crimée, Sélim-Ghiraï, fut mandé à Constantinople, la Porte ayant désiré le consulter au sujet de la guerre de Perse (4 avril 1740), car les lettres des commandans des frontières s'accordaient avec celles de l'ambassadeur Mounif-efendi pour annoncer que Nadirschah, à son retour de l'Inde, avait marché en toute hâte et sans passer à Issfahan, sur la frontière septentrionale de la Perse, afin de châtier les Lesghis et les peuples du Daghistan.

L'arrivée de deux personnages, qui survint à la même époque, fit diversion pour quelque temps aux rumeurs populaires excitées par la crainte d'une nouvelle guerre. C'étaient deux aventuriers, dont l'un était arrivé à Constantinople par terre et l'autre par mer, et qui attirèrent sur eux l'attention de la capitale entière, au point que le grand-vizir crut devoir en donner connaissance au Sultan. L'intérêt général qui s'attacha à eux témoigne non-seulement de la crédulité du peuple, mais de celle de l'historiographe impérial lui-même. L'un se donna pour fils de Charles VI; il prétendit être né à Barcelonne[1] de ce prince et d'Hé-

[1] Soubhi, f. 196, écrit par corruption *Sepalona*.

lène, fille de son porte-épée (maréchal de la cour?) qui lui avait donné le jour dans un couvent de femmes; il ajouta qu'élevé à Rome sous les yeux du clergé et dans toute la splendeur de son rang, il avait été frappé, dans les entretiens qu'il avait eus avec quelques moines, des vérités de l'islamisme, et que, pénétré du néant de la doctrine chrétienne, il était venu par Alger à Constantinople, afin de rendre hommage à la religion du Prophète et à la Sublime-Porte. L'interprète de la Porte ayant déclaré authentique l'acte de sa naissance, cet aventurier fut revêtu d'une pelisse de zibeline et on lui assigna un logement dans la maison du reïs-efendi.

Les aventures de l'autre, nommé Hasan et capitaine d'un navire ottoman[1], ont quelque similitude avec celles de Robinson Crusoé. Chargé d'une mission pour la Crimée, il fut, à son retour de ce pays, assailli par une de ces effroyables tempêtes qui ont fait donner à la mer Noire le surnom d'inhospitalière, et vint échouer contre l'île des Serpents (l'ancienne Leucé), située en face de l'embouchure du Danube qui vient joindre la mer près de Sounna. Là, les naufragés, au nombre de vingt-cinq, construisirent des huttes avec les débris de leur navire et ils passèrent plus d'un an dans cette île déserte, disputant leur vie aux éléments et aux gros poissons[2], leur seule nourriture. Leur nombre se trouvait réduit à quatre, auxquels les restes de

[1] *Kandjabasch.* Soubhi, 209.
[2] *Ayoubalighi.*

leurs compagnons servaient d'aliments [1], lorsque l'arrivée d'un bâtiment vint les soustraire à tant de dangers et d'infortune ; ils revinrent à Constantinople, où Hasan montra, sur ses épaules et sa poitrine, les traces de blessures reçues, disait-il, dans un combat qu'il avait soutenu contre un requin du poids de neuf cents livres [2].

Un fait qui n'excita pas moins l'attention que cette délivrance fut la mort d'un riche marchand, dont les magasins étaient situés dans le port des galères, où venait d'éclater un incendie ; il mourut de peur de les voir consumés par les flammes, au moment même où le feu cessait ses ravages, de sorte qu'il perdit la vie en conservant son bien. Quatorze jours auparavant (4 décembre 1741 — 25 ramazan 1154), un autre incendie s'était manifesté dans le voisinage de l'Aya-Sofia, et s'était propagé dans trois directions différentes, vers la caserne des Armuriers, derrière les bains de l'Aya-Sofia en face de la ménagerie aux lions, et enfin, du côté de la mosquée du sultan Ahmed, vis-à-vis de Kaba-Sakal ; la présence du grand-vizir et celle du Sultan, qui encourageaient eux-mêmes les pompiers, put seule en arrêter les ravages. Un autre incendie qui avait pris

[1] *Ez-zarourat tebeyedjel mahzourat,* c'est-à-dire, nécessité n'a pas de loi.

[2] Quatre cents okkas ou neuf cents livres. Soubhi cite à propos de ce récit merveilleux ce dicton arabe : *inné haza scheyoun oudjaboun,* c'est-à-dire chose singulière, et celui-ci : *saliket-ibretoun li oulioul-ebsar,* c'est-à-dire, exemple de perspicacité; enfin ce verset du Koran : *tedjra er-riyahou bi ma la teschtehünné essefaïnou,* c'est-à-dire les vents ne soufflent pas au gré des navires.

naissance dans la cuisine du palais de la défunte sultane, épouse de Mohammed-Pascha, fils du grand-vizir Ibrahim-Pascha, fut promptement éteint, grâce au désintéressement du kiayabeg auquel ce palais avait été assigné pour le logement de ses chancelleries, et qui, sans se préoccuper de son propre bien, l'abandonna tout entier aux flammes pour sauver les maisons voisines. Une si noble abnégation de ses intérêts privés dans l'intérêt public, fut récompensée par le don que le Sultan lui fit de l'emplacement du palais brûlé.

Cependant, comme les nouvelles de la frontière persane devenaient chaque jour plus inquiétantes, et que le peuple élevait des murmures, le kislaraga, craignant pour le Sultan et pour lui-même un mouvement populaire, résolut de le prévenir : à cet effet, le grand-vizir Elhadj Ahmed fut révoqué et Ali Hekkimzadé, c'est-à-dire, le fils du docteur, fut élevé, pour la seconde fois, à la plus haute dignité de l'Empire (7 avril 1742 — 1er safer 1155). Le grand-vizir, dont la destitution n'avait pas entraîné la disgrâce, resta en possession de son palais et de sa fortune s'élevant à cent cinquante bourses d'argent ; mais, ce que le Sultan lui avait laissé, le ciel ne tarda pas à le lui enlever : car, peu de temps après, son palais, et tout ce qu'il possédait, devinrent la proie des flammes.

Le nouveau grand-vizir remania le ministère, comme c'était l'habitude[1]. Deux des anciens ministres

[1] Les principales charges, après celles des trois ministres, le defterdar,

les plus influens, le reïs-efendi Moustafa, et le defterdar Aatif étant revenus du pèlerinage de la Mecque, le dernier d'entre eux fut rendu à son poste, mais il mourut peu de temps après. Le bruit courait que le grand-vizir était dans l'intention de réintégrer pareillement les sept vizirs de la coupole que son prédécesseur avait éloignés peu à peu, pour rester seul maître du gouvernement[1]. Quelques exécutions méritées prouvèrent que ce haut fonctionnaire savait allier, au besoin, une juste rigueur à la douceur bien connue de son caractère. Un corsaire fut pendu à l'une des vergues de son navire ; des voleurs d'Ostranidja subirent le même supplice, devant le palais impérial et devant Akseraï. Le farouche moutesellim de Karli Ili, qui, jadis, engagé dans une contestation, au lieu de suivre une action légale contre son adversaire, l'avait fait arracher du tribunal et mettre à mort par ses seghbans, fut

le reïs-efendi et le tschaouschbaschi, étaient celles des présidens : 1° du *rouznameï bouyouk;* 2° *koutschouk,* c'est-à-dire du grand et du petit journal ; 3° de la *mouhasebeï-ewwel,* c'est-à-dire de la première chambre des comptes ; 4° de la *mouhasebeï Anatoli ;* 5° *djizié* et 6° *haremeïn*, c'est-à-dire de la chambre des comptes d'Anatolie, des capitations, des deux villes saintes ; 7° des fondations pieuses ; celles des contrôleurs (*moukabelé*) ; 8° de la cavalerie et 9° de l'infanterie ; 10° celles d'intendans (*amanet*) du defter ; 11° de la monnaie ; 12° de la ville ; 13° de la fonderie ; 14° de l'arsenal ; celles d'inspecteurs (*nazaret*) ; 15° celles de secrétaires ou maîtres aux revues (*ketabet*) des janissaires ; 16° des sipahis ; 17° des silihdars et 18° de l'arsenal ; 19° des *mewkoufatdjis ;* 20° celles des *malié tezkeredjisi,* c'est-à-dire maître des requêtes du fisc. Soubhi, f. 214.

[1] Rapport de Penkler daté de fin avril. On lit dans le même rapport : *Nomina Hungarorum qui in patriam redire cupiunt ! Michael kovacs, Michael Holl, Steph. Horvath, Mart. Macizi, Elias Hotiankaï, Joannes Monus, Mich. Tott, Steph. Takara, Ant. Teuer.*

mandé à Constantinople, et s'y étant rendu avec cette confiance que donne une longue impunité, il y expia son forfait par le dernier supplice. Des cabaretiers grecs de Galata, qui, s'étant pris de rixe avec des matelots, en avaient tué ou blessé plusieurs, périrent à la potence.

Non content d'avoir pourvu à la nourriture de l'esprit, par la fondation d'une bibliothèque à la mosquée de l'Aya-Sofia, le Sultan songea également à celle du corps, en établissant pour les pauvres, en face du même édifice une cuisine, qu'il visita en compagnie de tous ses ministres. Toute la maison avait été tapissée de guirlandes de fleurs à cette occasion, et des plats de sucreries furent offerts à ses augustes hôtes; l'administrateur de cette fondation pieuse, l'architecte[1] et le directeur des constructions[2], reçurent, dans la même circonstance, des vêtement d'honneur (19 janvier 1743—23 silkidé 1155).

Un mois après, fut célébré le mariage de la princesse sultane Aassima, fiancée à Yakoub-Pascha, gouverneur d'Adana, et qui venait d'atteindre l'âge de puberté. Le cortége de la nouvelle mariée, qui eut à se rendre du seraï au palais qui lui était destiné dans le port des galères, fut ouvert, comme de coutume, par le lieutenant de police et le prévôt de la ville avec les soldats du guet, suivis des messagers d'état[3] et des seigneurs du diwan[4], des fourriers d'état[5] et des se-

[1] *Mimaraga.* — [2] *Bina emini.* — [3] *Serhengan.*
[4] *Khodjagan.*
[5] *Mouteferrika.*

crétaires à fiefs [1], auxquels succédèrent les canonniers, les armuriers et les janissaires avec leurs officiers, les généraux de la cavalerie, les chambellans et enfin les ministres de la Porte, marchant deux à deux; après ces derniers, vinrent le ministre des finances [2] avec le directeur des chancelleries [3], le kapitan-pascha et l'aga-pascha, le premier et le second maître des requêtes, le reïs-efendi et le tschaouschbaschi, le grand-vizir, derrière lequel on portait trois palmes richement ornées d'agréments en argent; enfin, les concierges et les fendeurs de bois du seraï, au nombre de plusieurs centaines, portant les palmes et les corbeilles à jour où était exposé le trousseau de la mariée. Le kislaraga fermait le cortége, en sa qualité de gouverneur en chef du harem; il en est de même pour toutes les cérémonies qui ressortent de cette dignité, pour les funérailles, comme pour le mariage des sultanes. C'est ainsi que le kislaraga dut présider, peu de temps après, aux obsèques de la sultane Khadidjé, fille du sultan Mohammed IV (7 juillet 1745 — 15 djemazioul-ewwel 1156) [4].

Cependant les rapports d'Ahmed-Pascha, gouver-

1 *Gedüklü saïm.*

2 *Defterdar.*

3 *Defter-emini.*

4 Le Sultan dit au grand-vizir qui lui annonçait la marche victorieuse de Nadirschah : *Nitschoun beni bou deredjiyé tekdir edersin,* c'est-à-dire, pourquoi m'affliges-tu ainsi ! Le kislaraga, qui était présent, ayant reproché sa franchise au grand-vizir, le Sultan l'interpella en ces termes : *Aga oïlé heroket benüm musulmanligha el wermez,* c'est-à-dire, agir ainsi (dissimuler toujours les événemens fâcheux) serait contraire aux égards qu'il doit à mon caractère de chef des musulmans.

neur de Bagdad, que la Porte soupçonnait d'incliner vers la cause de Nadirschah, devenaient de jour en jour plus inquiétans. Il résultait de ces rapports que le schah, mécontent de ce qu'en retour de son ambassade confiée à un khan (dont le rang était égal à celui de vizir), la Porte n'avait accrédité auprès de lui que deux légistes, Mounif et son compagnon, exigeait l'entière liberté du commerce, le droit de fournir à son tour la couverture de la Kaaba, la reconnaissance de l'orthodoxie du cinquième rite introduit par lui, et l'établissement à la Mecque d'un cinquième lieu de prières affecté aux pratiques de ce rite [1], à défaut de quoi il était prêt à déclarer la guerre. Un demi-million fut aussitôt expédié aux gouverneurs d'Erzeroum et de Bagdad, pour servir à l'armement des lewends. Peu de temps après, Ahmed-Pascha écrivit à la Porte que Nezar Ali-khan et Mirza Saki, surnommé Ghaïri Meschhour, c'est-à-dire sans gloire, étaient venus lui annoncer que le schah marchait contre Erzeroum et Diarbekr, décidé à s'emparer de force de Bagdad, si cette ville ne lui était volontairement remise. Dans le conseil extraordinaire tenu à ce sujet, la nécessité de la guerre fut reconnue; en conséquence, Ali-Pascha, gouverneur de Diarbekr, fut nommé serasker contre la Perse. Cette mesure fut jugée indispensable, malgré la mortelle inimitié qui divisait Ali et le gouverneur de Bag-

1 Voir à ce sujet les rapports de Penkler plus circonstanciés que l'ouvrage de Soubhi où il n'est fait aucune mention, f. 216, des soupçons qu'inspirait Ahmed-Pascha, ni des prétentions de Nadirschah relatives à la Kaaba.

dad, Ahmed-Pascha. Peu après, on fut informé que Nadirschah avait paru devant Bagdad, avait ravagé les environs de cette ville et s'était emparé de ses fermes. Ces nouvelles causèrent à Constantinople une vive rumeur, que contribuèrent à augmenter des écrits incendiaires jetés dans le marché des Selliers. Cette circonstance détermina le vizir-aga des janissaires à redoubler de précautions pour le maintien de l'ordre dans la capitale, et à défendre tous les rassemblemens oiseux qui avaient lieu dans les cafés. Le kapitan-pascha Moustafa fut révoqué, sur le rapport du grand-vizir, pour avoir failli à l'armement d'une galère, et eut pour successeur Yahya-Pascha, gouverneur d'Égypte. Deux envoyés d'Ousmaïkhan, prince des Kaïtaks, vinrent, sur ces entrefaites, rendre compte à la Porte des victoires remportées par ce prince, dans le cours du printemps passé, sur les armées de Nadirschah, la première dans la vallée d'Amid, sur Loutf Alikhan et Haïderbeg, et la seconde dans la vallée de Kœrli sur Atakhan, Mohammedkhan et Djelilkhan, mort dans la bataille; le butin qui en avait été le fruit s'élevait à quarante mille ducats; cependant la joie que causèrent ces nouvelles fit place à de vives inquiétudes, lorsqu'on apprit l'irruption de Nadirschah, à Owar, le ravage des villages de Soghrot, de Moha Abouk et de Djouk (août 1743 — redjeb 1156), et les intelligences qui existaient entre lui et Sourkhaï. Ahmedkhan Ousmaï fut, en récompense de ce service signalé, investi par le drapeau, et le kaftan, de la dignité de khan des

Kaïtaks. Mohammedaga, kiaya du gouverneur de Bagdad qui, sur l'ordre de ce dernier, s'était rendu au camp du schah, en compagnie de l'ambassadeur Nezàrkhan, revint accompagné de Moustafakhan, porteur de nouvelles depêches du schah, qui, faisant revivre ses anciennes exigences, menaçait la Porte des siéges de Mossoul et de Kerkouk, dans le cas où elle refuserait d'adhérer à ses demandes. Afin de prévenir la guerre, le gouverneur Ahmed écrivait à Maabirkhan, premier ministre de Nadirschah, qu'il avait proposé à la Porte de désigner deux de ses premiers légistes, pour travailler à la solution de la difficulté relative au cinquième rite.

La Porte confia, à la même époque, le gouvernement de Rakka à l'ancien grand-vizir révoqué, Ahmed-Pascha, et la place d'emirolhadj, vacante par suite du décès de Souleïman-Pascha, à Esaad-Pascha de Hamid. Elle tira en même temps de l'obscurité où il végétait depuis la paix conclue avec Nadirschah, l'aventurier persan Safi Mirza, qui se donnait pour fils du schah Houseïn, et qu'elle proclama avec éclat légitime héritier du trône de Perse. L'historiographe Soubhi Mohammed-Efendi écrivit un mémoire pour justifier ses prétentions à cette couronne; ainsi reconnu, Safi fut conduit avec la plus grande pompe à l'audience solennelle du Sultan. Le reïs-efendi rédigea, en son nom, des circulaires en langue persane; des mihmandars et des commissaires chargés de pourvoir aux besoins de sa cour, furent attachés à sa personne, et le defterdar reçut l'ordre de veiller à ce

qu'il pût paraître dans tout l'éclat dû à son rang (22 août 1743—2 redjeb 1156). Cependant, on apprit que Kerkouk était tombée au pouvoir des Persans, qui cernaient en même temps Bagdad et Bassra. En raison de ces faits, et pour couper court aux rumeurs populaires, le sceau de l'Empire fut retiré pour la seconde fois au grand-vizir Ali Hekkimzadé (20 septembre 1743 — 1er schâban 1156).

Bien que, dans le cours de son dernier vizirat, Ali Hekkimzadé se fût montré beaucoup plus grave et plus sombre, que durant sa première administration [1], il n'en avait pas moins porté son attention spéciale sur les relations diplomatiques des ministres européens résidant à la Porte. Après le départ du comte Ulefeld, le secrétaire d'ambassade Henri de Penkler était resté à Constantinople avec le titre de résident; il avait remis, en cette qualité, ses lettres de créance au Sultan lui-même, ainsi que le portaient ses dernières instructions. Autrefois les résidens n'étaient jamais admis à cet honneur et ils devaient remettre au grand-vizir leurs lettres de créance; Renninger, et après lui, Kunitz, Hofmann, Fleischmann et Dirling, avaient les premiers présenté les leurs au Sultan sans intermédiaire. A l'audience qu'obtint Penkler à cette occasion et à laquelle il se présenta accompagné de dix jeunes de langues [2], cinq personnes (au lieu de quatre),

[1] « Je trouve le vizir actuel beaucoup plus sérieux, grave et taciturne qu'autrefois. » Lettre du secrétaire hollandais Rigo au secrétaire Dort à Vienne. 21 mars 1742.

[2] Puys, Bianchi, Mantaller, Scachi, Edtinger, Gritter, Baumeister, Augusti, Monzla, Schmidt. Archives impériales. Baumeister fut envoyé

furent admises avec lui par une faveur spéciale; de plus, il fut revêtu d'une pelisse de zibeline, au lieu d'une pelisse d'hermine ou même d'un kaftan qui, jusqu'à ce jour, avaient seuls été accordés aux résidens. Les ministres suédois Hœpken et Carlson se plaignirent de ce que Penkler leur avait notifié sa nomination aux fonctions de résident, par l'entremise, non de son premier, mais de son troisième drogman (5 septembre 1742).

Le grand-vizir destitué qui, pendant la dernière guerre et lors de la conclusion du traité de Belgrade, avait pris si chaudement, comme gouverneur de Bosnie, les intérêts de ce pays, avait accueilli avec une faveur marquée, pendant son second grand-vizirat, les réclamations de cette province-frontière; c'est pourquoi, malgré la dernière convention, la délimitation de la Bosnie était toujours pendante. Bien qu'il ne fût jamais venu à la pensée de la cour impériale de céder la portion de territoire qui, s'étendant à partir du confluent de la Save du côté de la Bosnie, entourait l'Ancien-Novi, cependant elle n'avait pas relevé la faute commise à ce sujet par l'ambassadeur Ulefeld, et elle se bornait à demander la démolition du pont jeté sur l'Unna à l'Ancien-Novi, en alléguant que l'intention de l'Autriche était d'élever une barrière près du pont de Coztanizza. Conformément aux fermans rendus dans ce sens, le pont de l'Ancien-Novi fut jeté à bas; mais les

dans le cours de la même année à Peterwardein pour y remplacer, en qualité d'interprète, M. Desain qui venait de mourir.

Bosniens, alarmés de voir que celui de Coztanizza était encore debout, réclamèrent contre l'occupation de l'île d'Ostorgha (Strugh) par les troupes impériales, tandis qu'eux-mêmes étaient en possession des îles de Suhaniz, de Sapliza, de Bivniak, de la grande et de la petite Ottoka. Le dernier mot du grand-vizir fut qu'Ostrogha serait réuni à la Bosnie et Suhaniz à la Croatie; en conséquence, le ban de Croatie, Batthyany, qui s'était trouvé à Constantinople en même temps que l'ambassadeur comte Wirmond, fut chargé de procéder dans l'est à la délimitation; mais, lorsque les commissaires furent réunis dans la presqu'ile de Strugh, d'interminables difficultés s'élevèrent au sujet de Suhaniz et de Sumiza, sur la possession desquelles il fallut renoncer à s'entendre (11 août 1743 — 20 djemazioul-akhir 1156). Suhaniz est une ile de l'Unna, située à une demi-lieue au-dessus de Novi; Sumiza est le nom du territoire de Sirovaz, compris entre l'Unna et la petite rivière de ce nom. Les Croates revendiquaient comme afférens à ce territoire l'ile de Suhaniz, et les Bosniens réclamaient le territoire de Sumiza, comme dépendant de Suhaniz. Ce fut seulement après la révocation d'Ali, protecteur des Bosniens, que le différend fut réglé par une convention passée entre le reïs-efendi Raghib et le résident impérial (18 janvier 1744 — 3 silhidjé 1156), et dont le préambule éclaircit le malentendu philologique survenu entre les Croates et les Bosniens; en même temps, cette convention établit que, pour éviter à l'avenir de semblables contestations, le

territoire de Sirova, qui fut circonscrit dans la ligne des frontières impériales, ne porterait plus le nom de Sumiza; par compensation, l'île de Suhaniz et la presqu'île de Strugh furent cédées aux Bosniens, à condition que cette dernière serait complétement isolée de la Croatie au moyen d'un fossé plein d'eau.

Le résident russe Wischniakoff s'étant plaint de ce que les Cosaques zaporogues avaient été troublés dans l'exploitation de salines que leur avaient concédées les traités, par les Tatares qui leur avaient pris cent six chevaux et vingt-huit bœufs (août 1743), le Sultan lui donna toute satisfaction à ce sujet, en écrivant au khan de faire cesser de semblables agressions et en donnant des ordres en conséquence au serasker de Boudjak. L'année suivante, la Porte ayant à son tour exprimé, par l'organe de son interprète Jean Callimachi, des inquiétudes au sujet des rassemblemens de troupes qui avaient lieu sur les frontières russes, le résident Wischniakoff lui donna, en lui communiquant un rescrit impérial qu'il venait de recevoir, les meilleures assurances du désir où était sa cour de maintenir la paix [III].

Le sentiment de défiance où était la Porte à l'égard de la Russie, était entretenu avec soin par l'ambassadeur français qui avait communiqué à la première de ces deux puissances le traité conclu entre la seconde et Nadirschah, et qui soutenait auprès de la Porte les intérêts de la Suède. Castellane fut le premier ministre chrétien qui obtint la faveur de visiter quelques-uns des appartemens du seraï : elle lui fut

accordée en considération de ce que le dernier ambassadeur turc à Paris, Saïd Mohammed, avait été admis à parcourir ceux de Versailles. A la suite de cette visite, le kislaraga remit à l'ambassadeur et aux gens de sa suite, enveloppés dans un morceau de drap, trente à quarante ducats ou médailles sur lesquels était gravé le chiffre du Sultan. A cette époque, Mohammed Saïd était de retour; il avait été ramené par deux bâtimens de guerre français et rapportait des présens du roi et du cardinal Fleury pour le Sultan et le grand-vizir. Les présens se composaient d'un grand tapis brodé d'or, de quatre plus petits, de deux miroirs, d'une table, de douze tasses, de cuillers en argent doré, d'un plat pesant cinquante-cinq marcs, de huit palmes en argent, chacune du poids de six cent vingt-quatre marcs, d'une cafetière, d'une théière, d'une coupe en cristal, de plusieurs autres en noix de coco montées sur or, d'une cassette en bois d'Inde, de deux pièces d'étoffe d'or, de douze pièces d'étoffe à franges d'or, de douze aunes de franges d'or, de vingt-cinq aunes de franges d'argent, d'un caveau portatif garni de six bouteilles, d'une table en nacre de perle, enrichie de diamans, de six coupes, d'un sucrier en bois d'Inde plaqué d'or, de vingt-cinq aunes de galon d'argent, de vingt-deux aunes de galon d'or, de soixante-dix coussins de sophas des fabriques de Lyon; enfin de vingt-deux artilleurs qui furent incorporés dans les bombardiers de Bonneval : la France fut ainsi la première puissance européenne qui contribua au perfectionnement

de l'artillerie turque. Le Sultan avait envoyé l'un de ses valets de chambre à Paris, pour y apprendre à jouer de l'orgue, et Mohammed Saïd avait ramené l'organiste ottoman, afin qu'il enseignât la musique à Constantinople; mais cet art n'y fut pas reçu avec la même faveur que celui de l'imprimerie introduit dans l'Empire ottoman par son père, lors de son ambassade, vingt-cinq années auparavant. Le renégat hongrois Ibrahim, directeur de l'imprimerie turque, et son fils, qui se nommait aussi Ibrahim, étaient avec Bonneval les principaux instrumens dont se servait l'ambassadeur français pour prévenir la Porte en faveur de la Suède et l'indisposer contre la Russie, en même temps qu'il négociait pour la première de ces deux puissances un nouvel envoi de numéraire à titre de subside [1]. Lorsque la paix fut retablie entre la Suède et la Russie, le ministre suédois protesta contre l'interprétation donnée par Wischniakoff au traité conclu à cet effet et qui aurait eu pour résultat de placer la Suède sous la dépendance de la Russie; interprétation qui valut au résident russe les reproches de sa cour. Finochetti fut remplacé par le chevalier Majo comme envoyé extraordinaire de Naples. Le présent offert au Sultan par le souverain de ce pays, en échange de l'éléphant que lui avait envoyé le grand-vizir Ali, se composa d'une vaste

[1] *La Porte accorde à la Suède un nouveau subside de cinq cents bourses.* Rapport de Penkler. La dernière pièce que contienne l'*Inscha* de Legrand (bibliothèque de la cour, nº 425), est un ferman obtenu par Castellane en 1156 (1743), et relatif à l'héritage d'un consul de Chypre.

lanterne magique dont la boîte était montée en or.

Quant à la Pologne, elle envoya à Constantinople, sous le second grand-vizirat d'Ali Hekkimzadé, l'internonce Benoe, accompagné de l'interprète polonais Giustiniani, et chargé d'une triple mission, la première : de soumettre à la Porte les excuses de la Pologne, pour n'avoir pas observé une stricte neutralité pendant la dernière guerre entre la Russie et l'Empire ottoman; la deuxième, de réclamer une indemnité pour les ravages commis par les Tatares; la troisième, d'obtenir la cession d'une portion du territoire des Cosaques zaporogues pour être réunie à celui de la Pologne. Cette ambassade dut frapper tous les diplomates quelque peu instruits des affaires de ce royaume, et par le manque d'unité qui régnait entre les vues politiques de ses différens membres et par la contradiction dans laquelle se trouva le message verbal de l'ambassadeur avec ses lettres de créance. Benoe, et presque toute sa suite, servaient les intérêts de Stanislas Leczinski, tandis que l'interprète de la cour, Giustiniani, et quelques autres étaient dévoués au roi Auguste III. Le secrétaire d'ambassade était Paul Starynski, secrétaire privé de Potocki. Ce dernier écrivait au grand-vizir par son intermédiaire : que Benoe n'avait d'autre mission que de régler le différend, déjà ancien, relatif à la portion de territoire appartenant aux Zaporogues, que s'étaient partagée la Porte et la Russie [1]. Benoe écrivit de Kirkkelisé, par l'intermé-

[1] *Litteræ Illustrissimi Excellentissimi Domini Potocki Palitini*

diaire du vieil interprète Marini, au prince de Moldavie, et demanda à se reposer quelques jours dans le village de Makro Khori (hors des Sept-Tours)[1]. Il arriva à Constantinople dans les premiers jours de janvier (8 janvier 1743). Ce fut alors qu'apparut la contradiction choquante qui existait entre le message dont on l'avait verbalement chargé et la teneur de ses lettres de créance. Celles que Benoe remit par mégarde à la Porte, avaient été rédigées avant la bataille de Czaslau, et étaient par conséquent tout en faveur de Charles VII, car on avait oublié de les remplacer. Lorsque le roi[2], électeur de Saxe, accéda à la paix de Breslau, son envoyé dut tenir un tout autre langage, que celui dont la nature de sa mission lui avait fait un devoir pendant la guerre de l'Empereur contre la Prusse et la Pologne (28 juillet 1742). Potocki s'empressa donc d'envoyer à Benoe de nouvelles lettres de créance; mais, lorsqu'elles lui parvinrent, les

Kyoviæ supremi exercitum regni ducis ad Cels. Portæ Ott. Maximum Vezirium. 26 octobre 1742. On y trouve encore une autre lettre de Potocki au prince de Moldavie datée de Stanislapolii, 20 juillet 1741. « *Permittat quæso Cels. Vra quatenus dominus Demetrius Guilbeiaz* (blanc de rose) *aulæ ipsius officialis ad me delegatus fideliter repetat demonstrationes nostras hoc in passu factas, et tunc Cels. Vra sane intelliget et recte judicabit, cum non de toto sed de particula tantum avulsionis hujus* (*districtus*) *apud Portam agatur, non adeo prout putatur molestam ac injucundam fore confidentiam, vero de obtinenda communicatione instrumenti granicialis,* [*quoniam vicissim ac acqualiter tam ad præfulgidam Portam etiam ad Moscovitarum protocollum recurrimus.*

[1] *Epistola Pauli Benæ ad Principem Gregorium Gika.* Kerkkelise, 26 décembre 1742.

[2] Elles étaient du 21 mai 1742.

premières étaient déjà remises. A l'audience qu'il obtint du grand-vizir, Benoe fit écarter l'interprète du roi, Giustiniani, sous prétexte qu'il ne parlait pas assez bien la langue turque, et se servit de l'interprète Marini; il exposa ensuite, à l'appui de sa triple mission, les considérations que lui avaient suggérées Castellane, Carlson, Potocki et Bonneval (21 mai 1743). Le grand-vizir l'écouta jusqu'à la fin, puis il lui répondit: « Que peut-on entreprendre de concert avec un royaume où il faudrait réunir trente mille têtes dans un bonnet, avant de songer à prendre une résolution? » Dans ses lettres de recréance, la Porte se borna à déclarer qu'elle excusait la rupture de la neutralité commise par la Pologne, en ouvrant, à l'armée russe, le passage de son territoire, et que pour fixer ses relations ultérieures, elle attendrait la grande ambassade qu'on lui avait annoncée (5 mai 1743). Conformément à cette résolution, Giustiniani resta à Constantinople avec le titre de chargé d'affaires; l'ambassadeur y laissa aussi l'agent Lumaca [1], et le négociant Hübsch [2], ancien facteur de la compagnie austro-orientale, qui continuèrent à correspondre avec Bunau, envoyé du roi de Pologne à Vienne.

[1] « Lumaca Perote, orfévre et joaillier de profession, envoyé en France avec cinq cent mille ducats pour faire travailler pour le serail ». Lumaca écrivit à Bunau le 30 mai 1741, en parlant de Stadnicki : « M. de Stadnicki est un homme qui a assez long-temps diffamé le nom de roi en charge; il n'a jamais rien dépensé et a laissé agir la Porte contre son oncle Sierakowski.

[2] Hübsch, protestant, vint en 1722 à Constantinople, en qualité de facteur de la compagnie orientale. Rapport de Penkler.

Le palatin de Kiow, le prince déposé de Moldavie, Ghika et Carlson, ministre de Suède, aidaient de toute leur influence le roi Frédéric II à nouer les relations amicales qu'il désirait établir entre la Prusse et l'Empire ottoman. Frédéric II avait notifié, par écrit, son avénement au prince de Moldavie, qui lui avait répondu, par une lettre de condoléance, au sujet de la mort de son père, et de félicitation au sujet de son avénement (10 janvier 1741). Peu de temps après, le général prussien, comte Seewald, entra au service du palatin de Kiow : sa mission principale était d'entretenir de là une correspondance secrète avec la cour de Prusse. De son côté, le prince de Moldavie envoya Marini Pazegna, à Kiow, dans le même but (24 juillet 1741). Frédéric II écrivit au prince de Moldavie, pour le remercier des vœux et des regrets qu'il lui avait exprimés, et lui mander qu'il n'avait pas eu connaissance de la lettre adressée par le grand-vizir Ali à son père : or, ceci était un défaite, car le reçu de cette lettre restée sans réponse, se trouvait, signé par Maréchal, entre les mains de Carlson [1]. Un certain Ghisen, envoyé à Yassy, pour y diriger la correspondance des agens prussiens, y mourut subitement, et l'on a quelques raisons de croire qu'il fut empoisonné. [2] Les communications de la Prusse avec les

[1] Les lettres échangées entre Carlson et le prince de Moldavie sont déposées aux Archives impériales. *Copia della lettera al Principe di Moldavia,* 28 *maggio* 1742. *Lettera di Maurocordato al Carlson,* 24 *maggio* 1740. *Lettera del C. Seewald al commandate di Brody.* 30 septembre 1742.

[2] Carlson et Bonneval affirmèrent que les Russes l'avaient empoisonné,

Ottomans se trouvèrent ainsi interrompues de nouveau, malgré tous les efforts de Bonneval pour les renouer encore une fois. Quant à ce dernier, il s'épuisait en projets, l'un relatif à une nouvelle alliance suédoise [1], l'autre à l'établissement de colonies protestantes [2], un troisième à celui d'un corps d'ingénieurs, en même temps qu'il remettait sur le tapis [3] un plan en vingt-cinq articles soumis à la Porte, vingt-cinq ans auparavant, par l'officier français Rochefort, et tendant à établir une corporation d'arpenteurs étrangers; tantôt enfin, il exaltait l'esprit du grand-vizir, en lui remet-

parce qu'ils avaient suborné précédemment un certain Hauer, chargé en Moldavie de la même mission. Frédéric II accueillit au reste un peu légèrement le bruit d'un soi-disant complot formé pour l'assassiner ou l'empoisonner, car le secrétaire d'état français Amelot écrivait à Villeneuve le 3 décembre 1740 : « Le roi de Prusse prétend avoir découvert un complot formé par la cour de Vienne pour le faire assassiner et il a envoyé dans toutes les cours de l'Europe un rescrit pour notifier cet attentat : je joins ici une copie de ce rescrit, vous jugerez bien que désormais les cours de Berlin et de Vienne doivent être irréconciliables. »

1 Proposition d'une convention entre le roi de Suède et la Porte ottomane.

2 Proposition faite en 1738 et 1739 aux cantons de Zurich et de Berne pour l'établissement d'une colonie protestante. Lettre écrite par Taxelhofer, advoyer de Berne, à Bonneval, du 19 septembre 1743, par laquelle les cantons évangéliques ont reconnu comme moralement impossible de pouvoir par eux-mêmes suffisamment appuyer le projet de l'établissement des protestans au Levant et lui annoncent qu'ils ont résolu d'en informer le roi de Prusse et quelques autres souverains protestans. Taxelhofer, général-major au service de l'Empereur, s'était retiré par dégoût et était lié d'amitié avec Bonneval. Lettre de Bonneval au nommé Cummun, receveur des droits du roi de Prusse à Neufchatel, donnant avis que son projet pour l'établissement des sujets des cantons de Zurich et de Berne, dans les Etats du Grand-Seigneur, a échoué. 1740.

3 Projet pour l'établissement d'une troupe d'ingénieurs étrangers au service de la Porte, donné en 1717 par M. de Rochefort.

tant des mémoires sur l'état des puissances de l'Europe [IV]. Toutefois l'aventurier Beaujeu, qui, en sa qualité d'agent du roi Théodore Neuhof, promettait de rendre la Corse tributaire de la Porte, ne fut pas même soutenu par Bonneval.

Le nouveau grand-vizir, Esseïd Hasan-Pascha, élevé du rang de simple janissaire à celui d'aga de cette milice, et appelé à la plus haute dignité de l'Empire, par la confiance du kislaraga, qui avait vu en lui l'homme le plus propre à tenir le gouvernail de l'Etat pendant ces temps d'agitation et de guerre incessante, s'occupa exclusivement de soutenir la lutte engagée contre Nadirschah. Mohammedaga, kiaya du gouverneur de Bagdad, qui l'avait envoyé à Constantinople, pour prévenir par ses conseils, s'il était possible, l'explosion des hostilités contre Nadirschah, après l'avoir chargé de la même mission auprès de ce souverain, avait trouvé à Mendeli, cinquième campement à partir de Bagdad, vingt mille Persans qui venaient de s'emparer de toute la récolte du pays. Plus loin, il avait rencontré le généralissime persan revêtu du titre de Khalife des Khalifes, qui était en pleine marche sur Hellé avec vingt mille hommes : mais celui-ci l'avait renvoyé à Bagdad. De Bagdad, le gouverneur Ahmed-Pascha l'avait envoyé une seconde fois à Kerkouk, au camp de Nadirschah, qu'il trouva à la tête d'une armée de cent mille Persans, sans compter un nombre égal de Kurdes et d'Arabes. Nadir, après avoir jeté sur le petit Tigre et le Sab, deux ponts pour la protection desquels il avait fait construire des palanques, avait pillé

toute la récolte, en sorte qu'une affreuse disette régnait à Bagdad [1]. Nadirschah avait congédié Mohammedaga, en lui donnant l'assurance amicale que son but n'était point la guerre, mais la paix et qu'il n'était armé que pour obtenir la reconnaissance du rite Djâferi.

Après la révocation du grand-vizir Ali, Mohammed-aga fut renvoyé à Ahmed-Pascha, avec ordre de le prévenir que toute correspondance désormais était inutile; en même temps, Abdoullahbeg fut chargé de porter à Houseïn-Pascha, gouverneur de Mossoul, le fetwa qui, déclarant la cinquième secte contraire à la loi, légitimait la guerre de Perse. Le grand-écuyer Abdoullahbeg quitta la capitale chargé de remettre au gouverneur de Diarbekr une somme de vingt mille piastres destinées à des levées de troupes [2]. Aussitôt que la réponse négative de la Porte eut été notifiée à Nadirschah, ce dernier quitta Kerkouk pour aller assiéger Mossoul, et planta ses étendards à l'est de cette ville, sur le tombeau du prophète Jonas [3] (13 septembre 1743 — 24 redjeb 1156). Il éleva autour de la ville quatorze batteries armées de cent

[1] Le taghar (les 20 kilos de Constantinople) de farine s'éleva jusqu'à cent quatre-vingts piastres; le taghar de riz jusqu'à trois cent soixante. Soubhi, f. 223.

[2] Soubhi, f. 233 et 234. Mehdi commet une erreur en donnant à Abdoullah le titre d'*efendi* et non celui de *beg;* le grand-écuyer est sinon *beg,* du moins *aga,* mais jamais *efendi.*

[3] Soubhi, f. 255, dit que le 25 était un vendredi; mais le vendredi tombait le 24, car le 25 était un samedi. Mehdi dit qu'il arriva le 23. Soubhi n'est pas conséquent avec lui-même, lorsqu'il cite le 8 schâban (27 septembre) comme étant un vendredi. Deux vendredis ne pouvaient tomber le 27 et le 14 du même mois, mais bien le 27 et le 13.

soixante pièces de canon et de deux cent trente mortiers qui ne cessèrent de foudroyer la place; quatorze mines firent explosion en arrière au lieu d'éclater en avant, en sorte qu'elles devinrent fatales aux mineurs persans. Douze assauts furent donnés à la ville, dont sept furent généraux; la garnison de la place qui se composait de trente mille hommes, parmi lesquels figurait le gouverneur de Haleb [1] à la tête de ses troupes, fit des prodiges de valeur. Après un siége de trente jours, Nadirschah, ayant perdu trente mille hommes, renonça à prendre Mossoul; ses troupes étaient démoralisées, et il venait d'apprendre que le prétendant au trône Saffi Mirza, soutenu par la Porte, marchait d'Erzeroum sur Karss (20 octobre 1743 — 2 ramazan 1156). Pendant sa marche rétrograde, il fut attaqué et battu par les Turcs dans le défilé de Senné [2]. Cette victoire était due aux seraskers de Mossoul et de Bagdad, qui ayant chacun sous ses ordres une armée de cent mille hommes, avaient paru de deux côtés différens, et poursuivi l'ennemi jusque dans le défilé. Après cette victoire, qu'annoncèrent à la capitale les canons du seraï et ceux de la fonderie [3], le ministère

[1] On trouve le récit de la délivrance de Mossoul dans l'*Histoire du Temeswarien Melek-Efendi*.

[2] Voir, à ce sujet, deux relations françaises jointes au rapport de Penkler et plus détaillées que le compte rendu de Soubhi, f. 235, que l'histoire de Mehdi, l. VI, et que la relation de Hanway. La relation française évalue à quarante ou cinquante mille hommes la perte essuyée par Nadir dans le défilé de Senné ou de Sonna. Le rapport circonstancié adressé, à ce sujet, par le serasker de Mossoul Houseïnaga à la Sublime-Porte est déposé aux Archives impériales.

[3] La relation de Penkler donne le bouyourouldi du grand-vizir adressé

subit le remaniement qui était la conséquence naturelle de chaque nouveau grand-vizirat [1]. Le khan de Crimée, Selamet-Ghiraï, dont la négligence à délivrer les prisonniers avait excité les plaintes de la Russie fut révoqué, et son poste fut confié, pour la seconde fois, à Selim-Ghiraï, fils de Kaplan-Ghiraï [2]. Le Sultan en lui envoyant son brevet, y joignit trois pelisses d'honneur, deux panaches de héron, un carquois, un sabre et quatre mille ducats qui lui furent remis par le fauconnier Ibrahimaga. L'ancien khan obtint la permission d'habiter sa métairie, située près de Gallipoli. Dans le Daghistan, les princes des Kaïtaks, des Koumouks et celui des Ghazi-Koumouks, c'est-à-dire l'Ousmaï, le schemkhal et le khan du Schirwan, qui, lors de l'irruption de Nadirschah dans le Daghistan, avaient reconnu sa souveraineté, furent révoqués, et le khanat des Ghazi-Koumouks échut à Mohammed-

au topdjibaschi, pour lui enjoindre de faire tirer des salves d'artillerie.

1 Le reïs-efendi fut confirmé; on nomma defter-emini l'ancien reïs-efendi Moustafa; nischandji, l'ancien defterdar Yousouf; *rouznamei-ewwel*, Kesrieli; *mouhasebeï-ewwel*, l'ancien defter-emini Mohammedbeg; petit *rouznamé*, Abdoulbaki-Efendi; on nomma aussi à la présidence de la chambre des comptes (*mouhasebé*), des capitations de la Mecque, de Médine, d'Anatolie et des fondations pieuses; aux présidences des contrôles (*moukabelé*), de la cavalerie et de l'infanterie, aux places de secrétaires ou de maîtres aux revues des janissaires, des sipahis, des silihdars et des djebedjis; aux places de sous-secrétaires du tezkeredji (maîtres des requêtes); du beglikdji (chancelier du reïs-efendi); ce dernier emploi fut confié à l'historiographe de l'Empire, Soubhi Mohammedbeg. Ce *tewdjihat*, ou liste de mutations est le premier qui soit joint aux rapports d'ambassade.

2 Soubhi, f. 236. Le khanat de Selamet-Ghiraï est entièrement passé sous silence par Siestrenzcewicz.

beg, fils de Sourkhaï, ancien khan du Schirwan [1]. Un fait digne de remarque fut la disgrâce du maître des cérémonies Aakif Mohammedbeg-Efendi, par la faute duquel il advint, lors du baise-main qui a lieu aux fêtes du baïram, que les chefs des armuriers, des canonniers et du train d'artillerie, qui viennent immédiatement après eux, furent admis, avant les janissaires, à l'honneur de baiser le manteau impérial. Aussitôt qu'il s'en fut aperçu, le Sultan, craignant la colère des janissaires au sujet de ce passe-droit inouï, donna ordre de mettre à mort le maître des cérémonies. Le grand-vizir, le reïs-efendi et l'aga des janissaires intercédèrent pour lui et obtinrent, non sans peine, que sa condamnation fût commuée en un exil perpétuel dans l'île de Tenedos. Après la fête du mois de jeûne, époque à laquelle sont publiées d'ordinaire les mutations survenues dans les emplois de gouverneurs et ceux qui relèvent de la Porte, deux festins, dont l'usage s'était introduit depuis le règne d'Ahmed, eurent lieu, savoir : celui que l'aga des janissaires donne au grand-vizir, et celui que le grand-vizir offre au Sultan. Ces festins terminent et couronnent ceux que le grand-vizir offre pendant les vingt-trois premières nuits du mois de ramazan aux ministres de la Porte, aux quatorze scheïkhs prédicateurs des quatorze mosquées impériales, au moufti, au kapitan-pascha, aux deux grands-juges d'Anatolie et de Roumilie, et, pendant les douze nuits suivantes, aux mollas et aux muderris, puis à

[1] *Histoire de Mehdi*, l. VI, chap. 7. Jones donne par erreur à Sourkhaï le nom de *Serkhaï*.

l'état-major général des janissaires, aux généraux de la cavalerie, à ceux des armuriers, des canonniers et des soldats du train, au defterdar, ainsi qu'à tous les présidens des chambres, au porteur de l'étendard sacré, ainsi qu'aux seigneurs de l'étrier impérial, enfin aux anciens ministres et gouverneurs. Le Sultan fut traité cette fois par le grand-vizir dans le palais même de la Porte, où, aux vivats répétés des tschaouschs [1], il entra dans la salle d'audience du grand-vizir, conduit par ce dernier et par le silihdar qui le tenaient sous le bras.

A Médine, plusieurs soldats de la garnison s'étaient oubliés au point de tirer les uns sur les autres, dans l'intérieur même du sanctuaire, où l'usage des armes est interdit, et leurs balles n'avaient pas épargné les joyaux magnifiques dont le Sultan avait récemment fait hommage au sanctuaire. Le soin de punir ce sacrilége fut confié au scherif, au juge et au scheïkh de la Mecque. A cette occasion, le gouverneur de Djiddé fut remplacé par le vizir Eboubekr-Pascha, qui avait déjà occupé ce poste pendant vingt ans, et qui était alors receveur des impôts en Morée. Yahya-Pascha, ancien gouverneur d'Egypte, et depuis kapitan-pascha, fut, après avoir été remplacé en cette dernière qualité par Pir Moustafa-Pascha, envoyé à Belgrade, où il fut préposé à la défense de cette forteresse. Des troubles avaient

[1] Les tschaouschs s'appellent *serhengani diwan;* les mots : *douaï bakaï omr ou dewlet* expriment les vœux pour la durée de la vie du Sultan et de l'Empire qui terminent cette formule : *bin yil yascha,* c'est-à-dire, qu'il vive mille ans.

éclaté en Egypte : Osmanbeg, conducteur de la caravane des pèlerins égyptiens, avait été chassé du Caire, par ses ennemis, et Saïd Mohammed, le dernier ambassadeur de la Porte en France, fut envoyé dans cette ville avec la triple mission de prendre possession, au nom de la Porte, de ce qui appartenait à Osmanbeg, de répartir entre les chrétiens, les koptes et les juifs, les bulletins de l'impôt de la capitation, à partir du mois de touti, et de passer en revue les équipages des bâtimens impériaux à l'ancre dans le port d'Alexandrie.

Les mesures propres à remplir les caisses du trésor et à augmenter les finances de l'Etat, mesures que rendait si nécessaires la guerre engagée avec la Perse, fixaient l'attention de la Porte depuis le dernier grand-vizirat d'Ali Hekkimzadé. Kabakoulak, ancien grand-vizir qui, depuis dix ans, était gouverneur de Retimo, fut mis à mort, et ses biens furent confisqués. Djanib Ali qui, après sa grande ambassade à Vienne, avait été directeur de l'arsenal, et depuis defterdar, étant venu à mourir, son héritage fut frappé d'une contribution de cinq cents bourses; il eut pour successeur Seadoullah, riche et octogénaire, et, à ces deux titres, doublement agréable au fisc, parce que sa succession ne devait pas se faire attendre long-temps; Yahya-Pascha, fut remplacé, comme vizir-gouverneur d'Egypte, par le kiayabeg Mohammedaga; Kaïtas Ali-Pascha exilé à Kos, dut payer au fisc une somme de quatre cents bourses; la place du tschaousch-baschi Sirouzi, échut à l'agent fiscal Abdiaga, dont

le poste lucratif fut confié à Molladjikzadé Aliaga, beau-frère du reïs-efendi Raghib. Le cours des ducats hollandais, hongrois et vénitiens fut abaissé [1], et l'ambassadeur hollandais Calcoen, qui, à l'audience solennelle de congé que lui avait accordée le grand-vizir, avait reçu les lettres de recréance du Sultan, réclama en vain le rapport de cette ordonnance (4 avril 1744 — 20 safer 1157). Le reïs-efendi Raghib, qui avait assisté à son audience en cette qualité, fut, peu de temps après, promu au rang de vizir-gouverneur d'Egypte. Les fonctions de reïs-efendi furent confiées de nouveau à Elhadj Moustafa-Efendi, qui avait participé, comme plénipotentiaire, à la conclusion des traités de Perse et de Belgrade, et qui, depuis son retour de la Mecque, avait été directeur de l'imprimerie[2] (24 avril 1744—11 rebioul-

[1] Plusieurs fetwas, relatifs au cours des monnaies d'alors, se trouvent dans le recueil du moufti Abdoul-Kerim qui a été imprimé à Constantinople en deux vol. in-folio en 1243 (1827); ainsi l'on y voit (t. Ier, p. 197) que la piastre, dont la valeur était autrefois de cent quatre-vingts aspres, fut portée à une valeur de trois cents (t. Ier, f. 477); que la piastre fut frappée au taux de neuf drachmes (t. II, p. 85); que trente mille huit cents aspres équivalaient à cent drachmes et le drachme à vingt-deux aspres au lieu de neuf, d'après le nouveau cours (t. II, p. 11); que la piastre valait de six à neuf drachmes (t. II, p. 87); que le réal avait été porté à sept drachmes et l'ancienne bonne piastre à 140 aspres au lieu de quatre-vingts (t. II, p. 89); que le soumn (quart de pièce) qui valait autrefois quatorze aspres en valut dix-huit d'après le nouveau cours (II, p. 139); que l'écu au lion valut cent trente et même cent quarante aspres (p. 140) au lieu de cent.

[2] Izi, f. 5. Defter-emini, historiographe de l'Empire, fait observer, au sujet de la nomination de Raghib aux fonctions du gouverneur d'Égypte, sous le titre de *Saniha* (pensée ascendante), combien était grande la puis-

ewwel 1157). Le principal motif de la promotion du reïs-efendi Raghib au rang de vizir, et de son éloignement de la capitale, fut l'amitié intime qui existait entre ce dernier et Ahmed-Pascha de Bagdad, suspect à la Porte à cause de ses prétendues sympathies pour Nadirschah. De son côté, le grand-vizir, ancien janissaire, ne sachant ni lire ni écrire, n'était pas moins jaloux de l'influence de ce savant reïs-efendi, que de celle de Kesrieli, favori du Sultan, qu'il éloigna du seraï en l'envoyant à Erzeroum, en qualité de defterdar du camp. Le jour de cette nomination, il alla féliciter le kislaraga de ce que le Sultan avait enfin saisi le pouvoir suprême dont Kesrieli était naguère en possession exclusive, manière adroite de faire accepter au kislaraga, jaloux de sa suprématie, une mesure à laquelle il n'avait pas pris part et qui pouvait le blesser, car il était l'ami du pascha disgracié.

De peur que le grand-vizir, s'il dirigeait en personne les opérations de la guerre, ne s'emparât au détriment du kislaraga du pouvoir sans bornes que lui aurait donné son titre de serasker-grand-vizir, les trois hommes qui se partageaient au seraï le gouvernement de l'Empire, c'est-à-dire le premier et le second eunuque, ou, en d'autres termes, le kislaraga et le trésorier, et l'imam Piri-Efendi, homme orgueilleux qui prenait vis-à-vis des ministres européens le titre de cardinal du Sultan, convinrent, dans l'intérêt

sance du Sultan, qui, au moindre signe de sa faveur, investit des esclaves du gouvernement de l'Egypte et de celui de la Tatarie.

de leur conservation, que le grand-vizir resterait à Constantinople. Cependant, comme il était urgent de renforcer les trois armées expéditionnaires de Perse, et que tous les regards étaient fixés sur la ville de Karss, où fut envoyé le prétendant au trône persan, on arrêta que des secours y seraient dirigés sans retard. Nadirschah, de son côté, se mit en campagne avec trois armées dont l'une, commandée par un khan, marcha sur Karss; la seconde, placée sous les ordres de Schahrokh, fils de Nadir, s'avanca sur Eriwan, et la troisième, à la tête de laquelle était Nadirschah lui-même, prit la route de Tebriz. Les trois armées de la Porte, commandées par autant de seraskers, marchèrent sur Karss, Diarbekr et Bagdad. Ahmed Hamalzadé, c'est-à-dire le fils du portefaix, vizir de Rakka, fut remplacé, en raison de son grand-âge, par l'avant dernier grand-vizir Ahmed-Pascha, auquel fut accordé en même temps un présent de quinze mille piastres. Le serasker de Diarbekr, Ali-Pascha, qui était décédé, eut pour successeur Houseïn, gouverneur de Haleb [1]; il reçut à cette occasion une somme de quinze mille piastres applicables aux armemens de la prochaine campagne; Ahmed, gouverneur de Bagdad, fut nommé serasker (mars 1744 — safer 1157). La garde de Mossoul fut confiée au vizir gouverneur Abdouldjelilzadé Houseïn (dans la famille

[1] Izi, f. 6. L'ordre daté de mi-rebioul-akhir 1157 (mi-juin 1744) est déposé aux Archives impériales, ainsi que les fermans adressés aux gouverneurs de Tripoli, d'Anatolie, de Roumilie, de Siwas et de Karss en faveur du prétendant au trône, Safi Mirza (février 1744).

duquel ce gouvernement est resté depuis héréditaire), et le vizir Mohammed fut investi du gouvernement d'Aïdin. Le voïévode de Valachie, Michel Rakoviza, fut révoqué en punition des criantes exactions dont il s'était rendu coupable (28 mai 1744 — 15 rebioul-akhir 1157). Non content d'avoir rétabli la taxe précédemment supprimée sur les bêtes à cornes [1] il avait ajouté un cinquième quartier d'impôt aux quatre qui existaient déjà [2]; c'est pourquoi Constantin Maurocordato fut nommé voïévode pour la quatrième fois, mais pour trois ans seulement, comme son prédécesseur; sa nomination lui coûta douze mille bourses. Rakoviza fut exilé à Mitylène. Trois semaines auparavant, la flotte, placée sous les ordres du kapitan-pascha Ahmed, avait fait voile, comme d'habitude, vers la mer Blanche (la Méditerranée) (25 avril 1744 — 12 rebioul-ewwel 1157). Les réparations, ou plutôt la reconstruction des fortifications d'Oczakow, dont jusqu'alors le kapitan-pascha Ahmed, avait été chargé en personne, furent confiées au gouverneur d'Oczakow, de concert avec le beg de Rhodes; à cet effet, on envoya dans la mer Noire tous les bâtimens de troisième rang qui faisaient partie de la flotte [3]. Le grand-vizir manda auprès de lui, l'un après l'autre, les ministres des puissances maritimes, afin de s'en-

1 *Vacarit. Histoire de la Valachie,* par Engel, p. 21.
2 *Swert.* Izi, f. 6.
3 On trouve aux Archives privées impériales une copie envoyée par Penkler de l'ordre donné à cet effet au kapitan-pascha et au beg de Rhodes.

tendre avec eux au sujet des principes à établir relativement à l'étendue de la domination ottomane sur mer, au point de vue de la neutralité à observer, en cas de guerre, entre l'Angleterre et la France; c'était encore une idée de Bonneval. D'après les conventions arrêtées, on traça sur la carte maritime, à partir du golfe de Sidra jusqu'à celui d'Arta, une ligne dans l'intérieur de laquelle il fut défendu à tout corsaire de se montrer, et on demanda à l'envoyé d'Angleterre une déclaration en vertu de laquelle toute hostilité entre les vaisseaux anglais, français, hollandais et autrichiens fut interdite dans les mers ottomanes. Cette déclaration de neutralité, conforme au droit des gens, est la première qu'ait faite la Porte [1].

Retournons maintenant auprès de Nadirschah que nous avons laissé se repliant sur Kerkouk, après avoir levé le siége de Mossoul, et pendant les négociations entamées avec Ahmed-Pascha, gouverneur de Bagdad. Nadirschah, malgré l'échec qu'il venait d'éprouver, avait déclaré ne vouloir traiter qu'avec Ahmed-Pascha, et la Porte s'était vue contrainte, à la fin, de condescendre à la volonté du souverain persan. En envoyant au serasker Ahmed ses pleins pouvoirs, elle y joignit un présent de cent bourses d'argent, un

[1] Rapport de Penkler daté de mai 1744. La déclaration elle-même datée du 1er redjeb 1157 (10 août 1744) est déposée aux Archives impériales, ainsi qu'un ordre ultérieur portant que nul corsaire ne sorte d'un port ottoman, jusqu'à ce que les navires de commerce aient pris une avance suffisante et que les biens des sujets ottomans soient garantis par ls déclarations des consuls. 1er octobre 1744.

kaftan et une pelisse d'honneur qui lui furent remis par l'intermédiaire de son kiaya. Cependant le secrétaire d'Ahmed était entré en conférence avec les deux envoyés de Nadirschah. Ces derniers s'étaient désistés, au nom du schah, de la demande relative à l'établissement d'un cinquième lieu de prières à la Mecque; mais ils demandaient, pour lui, l'abandon en toute souveraineté des tribus de Houweïzé, l'extradition du prétendant au trône, la délivrance des prisonniers et l'affranchissement pour les pèlerins de toutes les redevances qui leur étaient imposées et dont le total s'élevait, par homme, à une somme de vingt-cinq piastres. Nadirschah avait, de son côté, réuni tous les légistes de Balkh, de Boukhara, de Kerbelé et de Hellé, qui déclarèrent orthodoxe le cinquième rite Djâferi. Profitant de cette circonstance, il lança un manifeste religieux ayant pour but de gagner à son opinion les oulemas turcs, en leur faisant connaître la sentence de juges compétens, leurs confrères de Perse. Nadir avait accompli lui-même un pèlerinage au tombeau de l'imam Abou Hanifé et à ceux des martyrs Ali et Houseïn, situés à Nedjef et à Kerbeli, et comme il avait fait dorer, à cette occasion, le dôme de la mosquée de Kerbelé, il avait été complimenté partout où il avait passé, par des envoyés d'Ahmed-Pascha de Bagdad. Au printemps suivant, Nadirschah, au lieu des nouvelles pacifiques qu'il s'attendait à recevoir, eut avis de la circulaire émise par la Porte, en faveur du prétendant au trône Safi Mirza, et de l'alliance que s'était ménagée cette

puissance avec les princes du Daghistan, Osmaï et Sourkhaï.

Sur ces entrefaites, Yousouf-Pascha d'Akhiska, qui s'avançait en Géorgie, fut complétement défait par Tahmouraskhan, prince de Kakheti et Alikhan Kildischi. Nadirschah récompensa Tahmouras, en lui donnant le gouvernement de Karthli, et en confiant à son fils Irakli (Héraclius), celui de Kakheti, dont il resta en possession durant un demi-siècle, sa mort n'étant arrivée que vers la fin du dix-huitième ; c'est le dernier des princes de cette maison qui ait administré la province du Kakheti [1].

Quant à Nadirschah, il marcha sur Karss, ville située aux bords du lac du même nom, et la plus forte place-frontière qui défende l'accès de l'Empire ottoman du côté de la Perse : car c'était là qu'était réunie l'élite de l'armée turque. Il campa au sommet d'une hauteur située au sud et à deux lieues de la place, où fut livré un combat dans lequel il repoussa l'ennemi après cinq heures d'une lutte acharnée (31 mai 1744 — 18 rebioul-akhir 1157). Deux jours après, Nadir s'établit près du village de Künbed, situé à une lieue et demie à l'ouest de la ville, au bord du fleuve, et près de la grande route d'Erzeroum. Maître de cette position, il y éleva un château en briques destiné à

[1] *Histoire de Mehdi*. Le nom d'Irakli y est transformé en celui de *Czéikeli*. Irakli mourut en 1798. Voir la généalogie des rois de Kakheti dans le voyage de Klaproth, deuxième partie, et leur histoire dans son ouvrage intitulé : Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase. 1827.

surveiller les travaux entrepris pour intercepter le courant qui alimentait d'eau les habitans de Karss; mais le serasker l'empêcha de mettre ce projet à exécution ; il fit avorter avec le même bonheur celui que le schah avait conçu de pénétrer dans la vallée en forçant le défilé situé à l'entrée du village de Kemssour. Au bout d'un mois, rempli par des escarmouches continuelles, Nadirschah, après s'être établi à Fanikœi, en-deçà du village de Künbed, se retrancha à Kemssour et dans le village d'Azadkœï, presque en face du camp ottoman. Ce fut de là qu'il disposa son armée, divisée en douze corps, pour la bataille qui fut sanglante et qui dura huit heures. Deux khans, deux paschas, et plusieurs milliers de cadavres jonchèrent le champ de bataille [1] (24 août 1744 — 15 redjeb 1157). Nadirschah n'en continua pas moins à suivre sa politique, qui consistait à amener le serasker à une négociation par ses incessantes propositions de paix. Bien que ce dernier ne fût nullement autorisé par la Porte à accueillir ces propositions, les murmures de l'armée, et surtout l'influence de l'artificieux defterdar Kesrieli, le contraignirent cependant à les entendre. Il choisit pour négociateurs [2] Kesrieli, Mourteza-Pascha et

[1] Izi. Il n'est nullement question de cette bataille dans Mehdi, non plus que dans les diverses histoires de Nadirschah. La bataille fut livrée le jour de la Saint-Barthélemy, de sanglante mémoire.

[2] Izi, f. 10. *L'histoire de Mehdi*, l. VI, chap. 14, cite à tort Abdourrahman-Pascha et Kesrieli comme ayant été chargés de cette négociation. Les historiographes persans et ottomans se contredisent diamétralement à cet égard, car ils s'attribuent mutuellement l'initiative des propositions de

Ali-Efendi, qui se rendirent au camp de Nadirschah.

Kesrieli, ancien favori du Sultan, persuada au schah, ou se laissa persuader lui-même que, pour hâter la conclusion de la paix, il était nécessaire de traiter avec le Sultan sans aucun intermédiaire, combinaison qui aurait enlevé au grand-vizir et au serasker la conduite ultérieure des négociations. Kesrieli méconnut ses devoirs au point de partir pour Constantinople en sortant du camp de Nadirschah, au lieu de retourner au camp du serasker; mais la nouvelle de sa mission l'avait précédé dans cette capitale, et il rencontra en route un khattischérif qui, approuvant la conduite du serasker et blâmant sévèrement la sienne, punissait son excès de zèle en ordonnant qu'il fût emprisonné à Samsoun [1].

A cette nouvelle, Nadirschah pressa le siége de Karss avec une nouvelle vigueur (13 septembre 1744 — 5 schâban 1157). Quant aux forces ottomanes, elles furent réparties de la manière suivante : au poste le plus important de la montagne de l'Espion [2] fut placé le beglerbeg de Tirhala, Mourteza-Pascha, avec le quatrième lieutenant-général des janissaires [3] et les volontaires d'Adana; sur le bastion des fabriques de fil de fer [4] et à la porte de Behram-Pascha,

paix; mais il résulte des rapports d'ambassade que ces propositions furent faites par Nadir et déterminées par les manœuvres de Kesrieli.

[1] Izi, f. 10. Mehdikhan, l. VI, chap. 14, écrit *Kisreli* au lieu de Kesrieli, *Akhezké* au lieu de Akhiska, *Akhelkhilk* au lieu de Akhalkalek, *Cang* au lieu de Gendjé et ainsi de suite.

[2] *Goezedji depe.* — [3] *Tournakdjibaschi.* — [4] *Tellü tabiyé.*

le gouverneur de Trabezoun, Sélim-Pascha, les sandjaks d'Angora, de Yenischehr, de Nikdé et de Koutahia; dans le grand faubourg, devant une mosquée construite sur un bastion, le gouverneur d'Erzeroum, Weli-Pascha, avec trois autres paschas, jusqu'au bastion de gauche; sur ce bastion, le sandjak de Nicomédie, et de là en descendant jusqu'au bord de l'eau, le serasker Ahmed-Pascha, avec les milices territoriales et les audacieux [1]; l'espace compris entre la droite de Weli-Pascha et le pont de bois était occupé par Mousa-Pascha; le tschaouschbaschi du camp commandait l'artillerie placée en avant de la mosquée susdite et la colline, située sur l'autre bord de la rivière qui coule auprès de cet édifice, était occupée par les sandjaks d'Alayé, de Karahissar, d'Itschil et le baïrakdar Ahmed-Pascha, avec les compagnies des téméraires [2] nouvellement recrutées; sur les retranchemens du bastion de Timour-Pascha et jusqu'au bord de la rivière, le premier lieutenant-général des janissaires était posté avec toute sa milice, et au-dessus de ce bastion, près de la porte, là où le roc est le plus escarpé [3], le beglerbeg de Karamanie, Abdoullah-Pascha, était embusqué, en sa qualité de général des tirailleurs [4], avec les sandjaks d'Amassia et les Yurüks [5]; quant au serasker, au lieu de se rendre sous sa tente dressée en avant de la forteresse, il avait

[1] *Lewend ou Diwané.* — [2] *Dalkilidj.*
[3] *Djebelli schahika kapousi.*
[4] *Tschetedjibaschi.*
[5] *Ewladi fatihan,* fils des conquérans.

établi son quartier général dans une maison voisine du pont de bois. Nadir, quittant le village de Künbed, s'était rapproché de la ville qu'il environna de tours et de redoutes. Déjà il avait fait braquer des canons de campagne [1] sur la hauteur à pic qui s'élève à l'ouest du bastion de Timour-Pascha, et il projetait pour le lendemain un assaut général, lorsqu'avant l'aube du jour, les Persans, assaillis par des forces supérieures, abandonnèrent cette position, et s'enfuirent laissant entre les mains des Ottomans neuf canons de campagne et tous leurs bagages [2] (19 septembre 1744 — 11 schâban 1157). Trois semaines après, les Persans qui avaient pris position dans une vallée aboutissant à la ville, commencèrent à la canonner avec seize grosses pièces du calibre de 30 à 40, et quoiqu'ils ne lui fissent pas beaucoup de mal, ils n'en continuèrent pas moins leur feu jusqu'à ce qu'un froid rigoureux les contraignît à se retirer [3] (9 octobre 1744 — 2 ramazan 1157).

Pendant le siége de Karss, arriva à Constantinople un envoyé du grand-mogol Nassireddin-Mohammed, schah de l'Indostan. Cet envoyé, nommé Seïd-

1 *Senberek*, coulevrines portées à dos de chameaux.

2 Toutes ces circonstances ont été consignées dans le rapport du serasker, dont la copie, envoyée par Penkler, figure aux Archives impériales. Ici ressort de nouveau la négligence de l'historiographe de l'Empire à l'endroit des dates, car l'attaque dont il s'agit eut lieu le 11 schâban (Izi, f. 11), et non le 11 redjeb, ainsi qu'il le prétend.

3 Izi, f. 11. Voir le *rapport du serasker* (Archives impériales) et l'*histoire de Mehdikhan*, l. VI, chap. 14 (traduction allemande, p. 385), qui ne disent pas un mot du siége.

Atallah, ancien marchand de Boukhara, avait passé vingt-deux ans auparavant par Constantinople, en accomplissant un pèlerinage à la Mecque, et il avait reçu d'Ibrahim, qui alors était grand-vizir, une lettre affectueuse pour son souverain. Celle qu'il rapporta cette fois de la part du nouveau schah de l'Indostan ne contenait, il est vrai, que des protestations amicales conçues en termes généraux; mais les lettres des ministres indiens faisaient une description lamentable des maux que l'invasion de Nadirschah avait répandus sur l'Inde, et imploraient l'assistance et l'alliance ottomane contre l'usurpateur du trône persan. L'ambassadeur indien fut reçu en audience solennelle, et la Porte, en réponse au message dont il était porteur, fit partir avec lui, en qualité d'ambassadeur, le maître des requêtes du fisc [1], Salim, le savant biographe de quatre cents poëtes contemporains. Dans sa réponse, le Sultan s'adressa directement au souverain de ce pays tandis que le grand-vizir écrivit seulement à ses deux vizirs, dont le premier portait le titre de *nizamoulmülk* ou ordre de l'Empire, et le second celui de *kamreddin*, c'est-à-dire, lune de la foi. Le moufti, le kislaraga et l'aga des janissaires répondirent pareillement aux lettres qui leur avaient été adressées; mais tous se bornèrent à de vagues protestations d'amitié [2]. Il est à croire que cette ambassade

[1] *Maliyé tezkerhedjisi*. Izi, f. 14.

[2] Voyez, *ibidem*, la lettre du Schah, et, f. 15, les deux lettres de récréance et de créance délivrées par le Sultan, tant à Atallah qu'à Salim,

indienne était le résultat des intrigues de Bonneval; car on en trouve des traces dans un mémoire que ce fidèle ami de la Porte avait adressé, trois ans auparavant, au ministère français, et dans lequel il s'attachait à démontrer la nécessité d'une alliance entre le grand-mogol et le Sultan contre Nadirschah.

Le reïs-efendi Moustafa, ancien secrétaire d'ambassade à Vienne, et depuis, plénipotentiaire à Niemirow et à Belgrade, à force d'entendre parler de médiation et de garantie, avait conçu le projet de réconcilier les puissances belligérantes d'Europe, en les invitant à rechercher la médiation de la Porte [1]. Bonneval fut le premier à desapprouver ce plan aventureux, qui ne tendait à rien moins qu'à ériger la Porte en médiatrice des puissances chrétiennes. Il savait qu'une médiation entre des parties belligérantes ne peut avoir d'effet, si le médiateur n'a pas lui-même les armes à la main : autrement, c'est une prétention ridicule et la Porte n'avait à sa disposition ni flottes, ni armées. Mais, quelques représentations que pût faire Bonneval, une circulaire relative à cette médiation[2], n'en fut pas

toutes deux parsemées, la première d'une douzaine, et la seconde de deux douzaines de maximes arabes. La mention faite par les rapports diplomatiques d'une alliance offensive et défensive qui aurait été conclue antérieurement entre l'Inde et la Porte ne paraît aucunement fondée; du moins il n'existe pas la moindre trace de cette alliance dans le récit de l'historiographe, ni dans les lettres de créance remises à Salim.

[1] La gazette d'Utrecht ayant annoncé que la médiation était le résultat des deux conférences tenues le 27 janvier et le 7 février 1745, le vieux et le jeune Ibrahim, qui avaient trahi ce secret, tremblèrent pour leurs têtes.

[2] Voir la lettre tout entière dans l'ouvrage d'Izi, f. 21-23. Les copies

moins adressée à tous les cabinets d'Europe, qu'elle jeta dans un grand embarras, car aucun d'eux ne voulait rompre en visière au reïs-efendi, de qui émanait le plan. Les réponses se firent attendre et furent évasives (mars 1745). La cour de Naples consentit seule à accepter la médiation [1]. Venise qui, dans la circulaire concernant la neutralité entre la France et l'Angleterre, n'avait pas même été comprise au nombre des puissance maritimes, répondit la première par les protestations d'une amitié éternelle que le baile Donado, successeur d'Erizzo [2], fut chargé de transmettre à la Porte. Comme on avait déjà reçu la réponse de la France, et que celle de l'Autriche n'était pas encore arrivée, le reïs-efendi fit différer jusqu'à sa réception, l'envoi des lettres de félicitation adressées à l'empereur François Ier, au sujet de son couronnement. Enfin, l'Autriche répondit par une note, où elle se plaignait de la conduite de ses ennemis, et protestait du désir sincère où elle était de conclure la paix, mais sans faire aucune mention de la médiation proposée (avril 1745). Ce fut alors seulement qu'on pria dans l'église de Smyrne pour l'empereur François Ier.

Penkler, chargé de notifier à la Porte le couron-

de trois de ces circulaires sont jointes au rapport de Penkler, en date du 5 mars 1745.

[1] Lettre du marquis de Salas au grand-vizir, juillet 1745; rapport de Penkler. Voir aussi les instructions qui lui furent adressées, le 10 janvier 1743.

[2] Erizzo partit en août 1742; son prédécesseur était Venier.

nement de ce souverain et élevé, à cette occasion, des fonctions de résident à celles d'internonce, obtint, pour les franciscains de Khios, un ferman qui leur permit de réparer leur église, faveur qu'on avait constamment refusée au comte Wirmond lui-même [1]. Cette négociation était d'autant moins facile que, lorsque les Ottomans avaient reconquis l'île de Khios, les Grecs de cette île avaient obtenu un khattischérif, portant que les chapelles des jésuites, des franciscains et des dominicains, détruites pendant la guerre, ne pourraient être rebâties. Il obtint même la permission d'agrandir à Péra l'église des Trinitaires, en disant qu'il ne s'agissait que d'y faire élever une tribune pour sa famille; cependant il refusa d'appuyer une demande des jésuites, qui voulaient s'établir à Syra [v]. Il avait d'autant plus d'intérêt à se mêler le moins possible des affaires de religion, qu'une persécution dirigée contre les catholiques arméniens venait d'éclater pour la troisième fois dans ce siècle. Un ferman défendit à tous les Arméniens d'entrer dans les églises catholiques, sous peine des galères ou de la potence. Penkler, habile négociateur, avait su mettre dans les intérêts de la reine Marie-Thérèse et dans ceux de sa religion deux puissans auxiliaires : c'étaient le vieux et omnipotent kislaraga, qui, antérieurement déjà, avait pris parti pour l'impératrice contre ses ennemis, et le savant Pirizadé, premier imam, qui se disait le cardinal du Sultan. Penkler avait également corrompu le gardien de la

[1] Le ferman est du 1er moharrem 1157 (15 février 1744); Archives impériales.

chancellerie [1] du reïs-efendi et le trésorier [vi] de ce dignitaire. Quant au profond politique et à l'infatigable Bonneval, le plus dangereux de ses antagonistes, il avait trouvé moyen de neutraliser ses efforts à l'aide de son propre entourage, et en subornant son confident, le chancelier de la légation napolitaine, son fils naturel Souleïmanbeg, et le jeune Ibrahim, fils du vieux renégat hongrois, qui lui livrait le secret des traductions de son père. C'est ainsi que ces deux renégats, après avoir trahi leur foi et l'Empereur, furent trahis par leurs propres fils. Le résident russe Wischniakoff, étant mort subitement d'une fièvre chaude, Penkler géra également la légation russe, jusqu'à l'arrivée du nouveau résident, qui était le jeune Nepluïeff (août 1745).

De même que Pirizadé, premier chapelain de la cour, s'employait pour l'Autriche, de même le grand-juge Esaad-Efendi avait pris à cœur les intérêts du roi de Prusse. Esaad suggéra au ministre suédois Carlson (Hœpken était depuis quelque temps retourné en Suède), l'idée de déterminer le roi de Prusse à annoncer officiellement, à la Sublime-Porte, le mariage de sa sœur avec l'héritier du trône suédois, comme l'avait fait le roi de Suède. Bien que jaloux, ainsi que Castellane, de Bonneval, dont la facile conception et l'activité l'éclipsaient complètement [2]. Carlson unit cependant ses efforts aux siens, pour dé-

[1] *Itsch mehter.*

[2] Bonneval dit : en parlant de Castellane : « Il ne sait pas s'attirer des ordres, il n'ose rien conseiller ni prendre sur lui et craint toute sorte de dépenses. »

terminer la Porte à se rapprocher des puissances protestantes du Nord; le premier surtout eut soin de lui représenter ses coréligionnaires comme moins portés au fanatisme que les catholiques qui, disait-il, avaient juré une guerre d'extermination aux disciples de Luther aussi bien qu'aux Turcs. D'un autre côté, Bonneval travaillait activement, de concert avec Castellane, à indisposer la Porte contre l'Autriche et à susciter des troubles en Hongrie; mais tous leurs efforts n'aboutirent à rien et l'élévation du grand-duc de Toscane à la dignité impériale réduisit au néant les plans de Majo, de Carlson et de Bonneval.

L'ancien grand-vizir Ahmed, serasker de Karss, perdit son commandement peu après la levée du siége de cette ville, soit, comme le prétend l'historiographe de l'Empire, qu'il eût lui-même demandé son rappel pour cause de maladie, soit, comme le disent les rapports d'ambassade, que le souvenir de son ancienne puissance l'eût entraîné à s'exprimer trop librement sur la nécessité de pousser avec plus de vigueur la guerre engagée contre Nadirschah. Il eut pour successeur l'ancien grand-vizir Yegen Mohammed-Pascha. Le général commandant l'avant-garde composée de tirailleurs, Abdoullah-Pascha, reçut, avec la troisième queue de cheval, l'ordre de ravager les provinces persanes, de concert avec Ahmed, khan d'Ardelan. A cet effet, on plaça sous ses ordres un corps de douze mille lewends pour l'entretien desquels on mit à sa disposition la somme de dix-sept cents bourses. Cinquante mille piastres tirées du trésor

impérial furent envoyées également à Ahmed-Pascha, gouverneur de Bagdad. L'armée de Yegen Mohammed-Pascha fut renforcée des sandjaks de Scutari, de Yanina, d'Okhri, d'Ouskoub, de Perzerin, de Doukagin, de Delonia, de Kirkkilisé, de Tirhala [1]; en un mot, de toute la milice albanaise de la Porte [2]. Le khan d'Ardelan, qui avait demandé la permission de paraître en personne devant le Sultan, obtint cette faveur. Ibrahim, aga des janissaires, reçut, avec la troisième queue de cheval, le gouvernement d'Erzeroum, et le moufti décédé eut pour successeur le savant Pirizadé, premier imam du Sultan (4 mars 1745 — 30 moharrem 1158). Le défunt était fils du célèbre moufti tué quarante ans auparavant, lors du soulèvement populaire qui avait amené un changement de règne; alors grand-juge de Roumilie, il avait été relégué à Brousa, où il avait vécu vingt-cinq ans dans l'exil; enfin, il avait été rappelé à Constantinople, lors de l'avénement du Sultan régnant, et, depuis dix ans, il était en possession de la plus haute dignité législative de l'Empire. Récemment il avait

[1] D'après les rapports d'ambassade : « De l'Asie le pascha di Cutaya, Kangri, Karaman, Trapezunt, Cildir, Aidin, Rumili, chacun cinq cents à mille hommes à propres frais et cinq cents payés du Miri ; de l'Europe dix-sept paschas à deux queues avec cinq cents hommes, deux cent cinquante à propres frais et cinq cents aux frais du Miri, trois mille de Bosnie, trois mille de Salonique, huit mille Timars et Zaims de Roumelie, trois mille Juruk, dix mille Tatars avec le Noureddin qui est la troisième personne après le chan et le prince héréditaire (Kalgha). » Novembre 1745.

[2] Izi, f. 19, qui donne aussi le dénombrement des troupes particulières (*kapou khalki*) de chacun.

fondé, dans le voisinage d'Eyoub, un couvent de derwischs Nakschbendis et, à Constantinople, une fontaine située près du marché aux Selliers. Le magasin à plomb de l'arsenal, qui avait été la proie des flammes, fut reconstruit et, par suite de cet incendie, l'inspecteur de l'arsenal, Molladjikzadé Ali-Pascha, fut destitué ainsi que l'écrivain du magasin. Le gouverneur de Rakka, Hamawizadé Ahmed-Pascha, qui avait commis de notables exactions, fut pareillement révoqué; mais, lorsque le premier-écuyer, Abdoullahbeg, lui signifia, à Haleb, l'ordre du Sultan, la milice de sa province refusa d'obéir à cet ordre, et lui-même s'excusa à ce sujet envers le premier-écuyer en disant « que tel était » l'usage des lewends. » A cette nouvelle, le Sultan appela la malédiction du ciel sur la tête du gouverneur rebelle, et la mort naturelle de ce dernier, qui survint peu de temps après, fut considérée comme un effet de cette malédiction [1].

Le khan des Tatares, Sélim-Ghiraï, qui avait reçu, avec une somme de quarante mille ducats et quarante vêtemens d'honneur, l'invitation de rejoindre l'armée destinée contre la Perse, s'était rendu par mer, avec dix mille Tatares, de Baliklawa à la côte asiatique, où des vents contraires le retinrent dans les ports de Keresoun et d'Ounïa. Dix mille autres Tatares se mirent en marche, divisés en deux colonnes. L'une était commandée par le kalgha Sélim-

[1] Izi, f. 25. Le Sultan prononça ce vers : *Tschok gœrmischüz zewalini ghaddarolanlarün*, c'est-à-dire, nous avons assisté à la perte de beaucoup d'oppresseurs « et celui-ci ne tardera pas à les rejoindre. »

Ghiraï; l'autre par le noureddin Kasim-Ghiraï. Ce corps avait pour guide l'iskemletschaousch ou tschaousch du prince, chargé de le conduire à travers les provinces d'Asie. Arrivés à Bouyoukderé, les princes tatares se rendirent au port de Sultania. Là, le grand-seigneur envoya au khan un présent de chevaux et fit distribuer à ses principaux officiers deux cent quaquarante kaftans (7 avril 1745 — 5 rebioul-ewwel 1158).

Peu de temps après, on reçut de la frontière de Perse la nouvelle satisfaisante que le commandant persan de Mekri, Mohammed-Koulikhan, et ses frères avaient émigré avec deux mille familles, les uns à Khoï les autres à Belbas; que l'efschare Kasim-Khan, le khan de Khoï, Mourtesa-Kouli et celui de Denbeli, Mohammed-Tahir, s'étaient établis autour de Wan avec sept tribus kurdes[1] (22 juillet 1745 — 22 djemazioul-akhir 1158); que Sélimaga avait battu avec ses Tatares les environs de Bayezid, franchi l'Ararat et s'était emparé de Makou; enfin qu'Abdoullah-Pascha, général des tirailleurs, avait, de son quartier général de Mossoul, fait une incursion sur le territoire ennemi et s'était avancé jusqu'à Saoukboulak et Serdesch. Des prières furent adressées au ciel dans toutes les mosquées pour la continuation de ces premiers succès, mais de fâcheuses nouvelles ne tardèrent pas à en troubler la joie. Le serasker Yegen Mohammed-

[1] Les tribus *Denbeli*, *Keré Sewenli*, *Akschè*, *Koyaunli*, *Khizrlü Toloulü*, *Tabnaklü*, *Totoklü*. Izi, f. 26.

Pascha s'était aventuré avec toute son armée [1], forte de plus de cent mille hommes, sur le territoire persan, pour aller attaquer le camp retranché de Nadir-schah, établi à six lieues d'Eriwan, dans le voisinage de Kaghawerd non loin de Mouraddepé. C'était à l'endroit où, douze ans auparavant, l'ancien grand-vizir Topal Osman-Pascha avait perdu et la bataille et la vie : lieu funeste, comme on voit, aux seraskers anciens grands-vizirs. Mohammed Yegen, comptant sur la supériorité de son armée, espérait, suivant cette sentence d'or des tacticiens ottomans, anéantir son ennemi avec *la poussière de ses pieds* [2] (10 août 1745 — 12 redjeb 1158). Le sort de l'action, qui fut des plus meurtrières, flotta indécis jusqu'à midi, heure à laquelle quinze mille miliciens des provinces d'Asie s'enfuirent du champ de bataille [3]. Après avoir, pendant quatre jours, combattu les Persans et tenu en échec les mutins de son armée, le serasker mourut : on ignore s'il fut tué par le chagrin de sa défaite ou

1 Suivant Mehdi dix mille hommes d'infanterie, quarante mille de cavalerie ; suivant Hanway, chap. XXXII, cent mille. Abdoullah-Pascha, le tschededji, n'appartient pas à la famille Kœprülü, comme le prétend Hanway.

2 *Assicurano che il Seraskere fosse d'opinione d'attacare il Sciah sue trinciere al primo arrivo, senza dare tempo ne motivo alle sue truppe di esaminare il sito e le forze del inimico secundo il detto Turcho Ajak tosi ile.* Le second rapport en langue italienne est joint à celui de Penkler.

3 *Per una querella per mancanza di provisioni la cavalleria dei Leventi, milizia colletizia radunata per contanti, della quale la maggior parte era nativa di questi cantoni, in un istante piu di* 15 *mille di loro abbandonando il campo si retirarono indisposte.* L'un des trois rapports sur cette bataille est joint à celui de Penkler.

par la balle d'un rebelle [1] (14 août 1745 — 16 redjeb 1158). La perte des Ottomans s'éleva à plus de vingt mille hommes. Nadirschah évacua la colline de Mourad, vainqueur, comme déjà douze ans auparavant, d'un serasker ancien grand-vizir, et d'une armée ottomane dont la supériorité avait menacé de le réduire en poussière. Le défunt serasker, Yegen Mohammed, fut remplacé par l'ancien grand-vizir Elhadj Ahmed-Pascha, précédemment gouverneur de Karss. Son gouvernement de Haleb, qu'il occupait alors, échut à l'ancien grand-vizir Ali Hekkimzadé, qui quitta celui de Bosnie. Le kiayabeg Khalil-Efendi, homme d'une érudition peu commune, qui, sous le règne d'Ahmed III, avait traduit en langue turque l'histoire arabe d'Aïni et celle de Perse par Khouandemir, et avait ainsi réalisé le louable projet du grand-vizir Ibrahim, sortit du ministère et fut nommé vizir-gouverneur de Karamanie[2]; mais, peu de temps après, le gouvernement d'Aïdin étant venu à vaquer par la mort de Yedekdji[3] Mohammed-Pascha, il l'échangea contre celui de Karamanie, qui fut donné à Tschelik Mohammed-Pascha [4]. Le président de la première chancellerie

1 Izi dit que sa mort fut naturelle; mais on lit ce qui suit dans le premier rapport italien : *Il ministro pretende d'essersi alterato a tal segno, che gli sopravenne il suo male ipocondriaco con violenza, e di rabbia e cordoglio arrivato al campo avanti mezza notte fosse morto; il più veridico pare d'essere stato ferito da schioppettata dalli sollevati.*

2 Izi, f. 32, cite à ce sujet le dicton persan déjà mentionné plus haut, f. 24 : *schewed maaloum kari her kesi tschoun wakti kiar ayet*, c'est-à-dire, « chacun montre ce qu'il est, quand vient le moment d'agir ».

3 La traduction de Mehdi, f. VI, p. 16 change ce nom et en fait *Geteschi*.

4 *Ibidem*, où son nom est métamorphosé en celui de *Gelik-Pascha*.

du journal, Elhadj Moustafa-Efendi, fut nommé kiayabeg ou ministre de l'intérieur.

Aussitôt après la mort de Yegen Mohammed, Houzourkan avait adressé, de la part de Nadirschah, au serasker Elhadj Ahmed-Pascha, deux dépêches contenant de nouvelles propositions de paix tendant à obtenir, non plus la reconnaissance du cinquième rite, et l'érection d'un monument dans la cinquième mosquée de la Mecque, mais la cession de Wan, du Kurdistan, de Bagdad, de Bassra et des deux villes illustrées par les tombeaux des saints martyrs, Nedjef et Kerbelé. Ce message inacceptable ne servit qu'à hâter les nouveaux préparatifs de guerre qui se faisaient dans l'Empire ottoman. Quarante mille ducats destinés à récompenser les seghbans et à fournir aux armements de la prochaine campagne furent envoyés au khan des Tatares, ainsi que quarante nouveaux habits d'honneur. L'un des princes du Daghistan, qui se prétendent descendants de Djenghiz et prennent le titre de Djengtaïkhans, avait été promu, l'année précédente à la dignité de schemkhal des Koumouks, peuplade du Daghistan. Bien que cette dignité appartînt alors à Khasspouladkhan, fils d'Aadil-Ghiraï, la Porte crut qu'il était de son intérêt de borner l'autorité du premier au khanat de Djengtaï, et d'envoyer au second le brevet de schemkhal des Koumouks qu'elle accompagna d'un présent de deux mille ducats; elle nomma en même temps Seadet-Ghiraï, frère de ce dernier, schemkhal de Crimée en Daghistan (2 août 1745—4 redjeb 1158). Ainsi, à cette

époque, six khans du Caucase se trouvaient sous le vasselage de la Porte : c'étaient, outre Djengtaï et les deux schemkhals des Koumouks et de Crimée, Ousmaï, khan des Kaïtaks, Sourkhaï, khan des Ghazikoumouks et du Schirwan et le khan d'Ardelan. Elhadj Ahmed-Pascha, qui avait succédé à Yegen Mohammed-Pascha, comme serasker de Karss, fut remplacé, en cette qualité, par Ali-Pascha Hekkimzadé qui, passé récemment du gouvernement de Bosnie à celui de Haleb, venait d'être nommé en outre gouverneur d'Anatolie et serasker de Karss. Il reçut les quinze mille piastres alors attribuées aux seraskers pour frais d'entrée en campagne. Le gouverneur d'Egypte, province qui n'avait pas encore fourni un seul homme à l'armée de Perse, reçut l'ordre d'y envoyer le contingent habituel de trois mille hommes que devaient fournir les sept corporations du Caire : mais on fut obligé de faire droit à la demande pressante par laquelle Raghib-Pascha supplia la Porte de vouloir bien accepter, aux lieu et place de ce contingent, la somme nécessaire à l'armement et à l'entretien de trois mille cavaliers. Les frais de l'armement et de l'entretien de mille hommes, s'élevant chaque année, à deux cent quarante bourses, et pour trois mille hommes à sept cent vingt bourses, le total de la somme à payer était, pour trois ans, de deux mille cent soixante bourses. Au lieu de cette somme, Raghib-Pascha n'envoya que deux cents bourses, en se fondant sur les troubles qui agitaient le pays pour demander avec instances qu'on le dispensât, quant à présent, de fournir le complément de la somme exigible. Cette requête excita au diwan un

grand étonnement, mais le mal était irrémédiable. Les gouverneurs d'Asie et d'Europe furent invités à se mettre en mouvement avec leurs troupes particulières et les lewends nouvellement enrôlés : en conséquence, on vit arriver successivement au camp du serasker les possesseurs des sandjaks asiatiques de Khoudawendkiar, de Karasi, de Begschehri, d'Akschehr, de Karahissar, de Nikdé, d'Angora, de Sultanœni, d'Amassia, de Tschoroum, d'Itschil, d'Alayé, de Kodja-Ili, d'Adana et des quatorze sandjaks européens de Scutari, d'Okhri, de Valona, de Delvino, d'Ilbessan, de Doukagin, de Perzerin, d'Ouskoub, de Yanina, de Selanik, de Hersek, de Klis, de Swornik et de Bosna ; chacun était suivi de trois ou quatre cents hommes composant leurs troupes particulières et de quelques centaines de lewends, en tout soixante ou quatre-vingt mille hommes. A ces troupes vinrent se joindre les vizirs gouverneurs de Siwas, Selim-Pascha, de Trabezoun, Weli-Pascha, de Karamanie Mohammed Tschelik-Pascha, et d'Erzeroum, Ibrahim-Pascha, chacun avec mille ou douze cents hommes de troupes particulières; la cavalerie des sipahis et des silihdars à haute paie et quatre compagnies; enfin les feudataires d'Anatolie, de Karamanie, de Siwas, d'Adana, de Rakka, d'Erzeroum, de Haleb et de Meràsch. En même temps, tous les gouverneurs d'Asie reçurent l'ordre de faire rechercher partout les lewends fugitifs dont la trahison honteuse avait causé la perte de la bataille d'Eriwan, de casser leurs officiers des divers grades au nombre

de cinq[1], et d'envoyer leurs têtes à la Porte. L'île de Chypre, qui depuis vingt-cinq ans avait cessé d'être un gouvernement, et dont les revenus avaient été attribués au grand-vizir, fut de nouveau, dans l'intérêt de sa défense et afin que ses fortifications et sa cavalerie feudataire pussent être rétablies sur leur ancien pied, érigée en gouvernement. La Porte en investit avec les trois queues de cheval, le premier écuyer Abdoullah-beg, fils du fameux Hasan-Pascha le Fugitif. Les cent vingt-deux mille piastres, montant des revenus de Chypre, dont le grand-vizir avait joui jusqu'à ce jour, lui furent assignées à titre d'indemnité sur les fermes d'Azaz et de Klis, situées près de Haleb.

Au milieu de tous ces préparatifs, l'ambassadeur persan Feth Alikhan, qui était déjà venu à Constantinople en cette qualité, et qui se trouvait à Bagdad depuis plusieurs mois, arriva à Scutari. Il y fut complimenté par les inspecteurs de l'arsenal et des cuisines et il fut logé à Constantinople dans le palais de Raghib-Pascha; Nazif Moustafa, l'un des seigneurs du diwan, fut attaché à sa personne à titre de mihmandar. Un khattischerif[2] impérial ordonna que les propositions du prince persan fussent discutées en plein diwan (1er février 1746 — 9 moharrem 1159). En conséquence, les lettres de créance du schah auxquelles était joint un écrit de sa main, et

[1] *Bouloukbaschi*, colonel, *odabaschi*, capitaine, *baïrakdar*, enseigne, *tschaousch*, sergent-major, *souyatar*, caporal. Izi, f. 39.

[2] Le khattischerif se trouve dans Izi, f. 42, ainsi que la traduction de la lettre du Sultan, et f. 45, la déclaration de l'ambassadeur.

la déclaration verbale que l'ambassadeur avait faite de lui-même dans un entretien avec le grand-vizir, furent traduites en langue turque pour être soumises à cette assemblée, comme objets sur lesquels devaient porter ses délibérations. Nadirschah renonçait à l'établissement d'un cinquième monument dans l'enceinte de la Mecque, et se bornait à demander que les Persans, sectateurs du rite Djâferi, fussent admis, à l'avenir, dans les mosquées ouvertes aux quatres rites orthodoxes des sunnites; toutefois, il insistait sur l'abandon à la Perse des deux lieux saints de sépulture, Nedjef et Kerbelé, ainsi que de la totalité des provinces de l'Azerbeïdjan et de l'Irak. Le diwan, auquel assistaient, outre le grand-vizir, le moufti, le kapitan-pascha et le nouveau vizir, gouverneur de Chypre, déclara (4 février 1746 — 12 moharrem 1159) que, du moment où Nadirschah abandonnait ses prétentions à l'égard du cinquième rite et de la cinquième mosquée, la paix était rétablie, au moins dans ses conditions essentielles, c'est-à-dire en matière de religion; qu'à la vérité, il était impossible de céder à Nadirschah aucune parcelle du territoire ottoman, mais que le souverain de Perse pouvait en toute sûreté renoncer à la cession de territoire par traité, la cour ottomane voulant cimenter la paix par un abandon pur et simple. On convint enfin qu'un envoyé turc serait adjoint à l'envoyé de Nadir, comme naguère un ambassadeur ottoman avait accompagné les ambassadeurs persans, Hadjikhan et Bakikhan. A la suite de cette délibération, Nazif-Efendi, mihmandar de Feth Alikhan, fut

nommé ambassadeur et élevé à cet effet au rang de maître des requêtes du fisc [1]. La réponse du Sultan aux deux lettres de Nadirschah et celle du grand-vizir à la dépêche de Schahrokh, furent remises à l'ambassadeur. Quant à l'envoyé Nazif-Efendi, indépendamment des lettres du Sultan et du grand-vizir dont il était porteur pour Schahrokh Mirza, fils de Nadirschah, il reçut une lettre du moufti pour le chef des légistes persans. Les cinq dépêches s'accordaient à représenter comme une condition rigoureuse de la paix la renonciation au cinquième rite et à la cinquième mosquée. Comme la base de cette paix, la Porte offrit de rétablir les frontières, telles qu'elles avaient été fixées pour les deux empires par le traité conclu avec Mourad IV [2].

La lettre arabe du moufti Pirizadé, le célèbre traducteur d'Ibn Khaldoun, au chef des légistes persans, fut la dernière dépêche officielle qu'il écrivit en cette qualité, car, peu de temps après, il fut révoqué, sous prétexte que sa santé trop faible ne lui permettait plus de s'acquitter de ses fonctions; mais en réalité parce que le parti du seraï avait cessé de lui être favorable. Il eut pour successeur le médecin du Sultan, Hayatizadé Mohammed Emin. Le médecin du Sultan et l'astronome de la cour sont toujours pris dans le corps

1 *Malié tezkeredjisi*, f. 44, page antépénultième.

2 Les cinq lettres se trouvent dans l'ouvrage d'Izi, f. 45-51 ; la copie déposée aux Archives impériales d'un ferman adressé à Weli-Pascha, possesseur du sandjak d'Angora (à titre d'argent d'orge), contient les détails de l'ambassade de Feth Ali.

des oulémas et, après avoir été grands-juges de Roumilie, ils sont aptes à obtenir la plus haute dignité législative de l'Empire. Cependant, il est sans exemple qu'un astronome de la cour soit devenu moufti. Le seul exemple qu'offre l'histoire d'Orient de l'élévation d'un astronome au rang de vizir est celui de Nassireddin de Tous, qui, en cette dernière qualité, brisa la domination de l'ordre des Assassins et provoqua la chute du khalifat de Bagdad, en appellant au secours de sa vengeance les Mogols de Mangoukhan (5 avril 1746—13 rebioul-ewwel 1159). La place de médecin du Sultan, devenue vacante, par suite de la promotion de Hayatizadé, fut donnée à Mohammed Saïd, ancien juge de Smyrne, qui, du rang de molla d'Andrinople, fut élevé à celui de molla de la Mecque, où l'ancien moufti se rendit en pèlerinage. Le premier acte du nouveau moufti fut de se transporter à l'arsenal, avec le grand-vizir et les autres ministres, pour y voir lancer un vaisseau de guerre (7 avril 1746 — 15 rebioul-ewwel 1159) qui fut baptisé *le Conquérant de la mer* [1]. Bien qu'on n'eût rien à reprocher au kapitan-pascha, Moustafa, et que, l'hiver précédent, il se fût particulièrement distingué en sauvant, à l'aide des radeaux et des ouvriers de l'arsenal, l'équipage et les marchandises d'un navire égyptien échoué à l'entrée du port de Constantinople, il fut néanmoins mis à la retraite et reçut à titre d'argent d'orge le sandjak de Selanik (16 avril 1746 — 24 rebioul-

[1] *Fatihi bahri.* Izi, f. 56.

ewwel 1159). Sa place fut donnée au grand-chambellan Mahmoud, surnommé Soghan Yemez, c'est-à-dire qui ne mange pas d'oignons, qualité aussi peu recommandable aux yeux des marins, qui la plupart du temps ne vivent que d'oignons et d'olives, que le titre de grand-chambellan ou de grand-écuyer (dont ses ancêtres avaient été revêtus), supposait peu de connaissances maritimes et d'expériences nautiques.

Un changement beaucoup plus important et qui en entraîna une foule d'autres, fut celui qu'amena au seraï la mort du tout-puissant kislaraga Beschir, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, dont il avait régné trente au seraï et sur l'Empire ottoman[1] (3 juillet 1746. — 13 djemazioul-akhir 1159). Jadis esclave abyssinien, acheté pour trente piastres, il laissa vingt millions, dix-huit mille bourses d'argent, cent soixante harnais et huit cents montres ornées de pierreries. Il avait fondé à Constantinople la mosquée de l'Aga, à Eyoub, l'école de la tradition, une école élémentaire, une fontaine, une bibliothèque, et, dans le voisinage du palais du grand-vizir, une autre école près de laquelle il fut enterré[2]. Il était devenu, dans les derniers temps,

[1] Izi, f. 59. Le rapport de Penkler, en date du 4 juillet 1746, dit qu'il mourut le 3 juillet, ce qui prouve que dans l'*histoire des kislaragas*, par Resmi Ahmed (XXXVIIme biographie), le 13 djemazioul-ewwel (3 juin) indiqué comme la date de sa mort est mis pour le 13 djemazioul-ewwel; par suite d'une erreur de plume cette faute se retrouve dans l'ouvrage intitulé : *Jardin des mosquées*, où la mosquée Aga-djami, fondée par lui, est indiquée comme la cinquante-neuvième de la lettre *Elif*.

[2] *Hadikatoul-dschewami*, c'est-à-dire le *Jardin des mosquées*, par Houseïn ben Elhadj Ismaïl.

faible et apoplectique et comme le Sultan lui-même souffrait d'une fistule, la puissance du grand-vizir, placée entre ces deux valétudinaires, ne cessa de s'accroître; aussi son premier soin fut-il, aussitôt après la mort du kislaraga, d'éloigner toutes ses créatures. A son lit de mort, Beschir avait recommandé au Sultan de désigner pour lui succéder l'aga du vieux seraï Nezir, espérant encore régner sur le seraï du fond de la tombe où il allait descendre; mais le pouvoir était déjà passé aux mains du grand-vizir. Le protégé du défunt kislaraga, Nezir, et deux confidens du Sultan, Kebabdji Ali et Yakoubaga, furent exilés du seraï au Caire, et les fonctions de kislaraga furent dévolues suivant l'ordre établi pour l'avancement des eunuques, c'est-à-dire au trésorier, qui se nommait pareillement Beschir. Ce personnage est le dernier des trente-huit grands eunuques dont Resmi Ahmed-Efendi a réuni les biographies dans un ouvrage spécial intitulé : *Amulette des grands* [1]. Ce dernier Beschir (évangeliste), calligraphe distingué, excellent cavalier, n'était point eunuque d'esprit, car il ornait le sien de poésies et honorait celui des écrivains qui lui dédiaient leurs ouvrages [2].

[1] *Hamiletoul-koubera*. Le mot amulette n'est autre que le mot arabe *hamilet*.

[2] Ahmed-Resmi lui dédia ses *Biographies des Kislaragas*, à la suite desquels il cite l'ouvrage d'Ibn el Djousi, sur l'excellence de la race nègre; *Tenwirol-ghabesch fi fazlis-soudan wel Habesch*, c'est-à-dire lueur dans la nuit noire propre à montrer les éminentes qualités des Noirs et des Abyssiniens, où il console les Noirs en leur citant sept choses excellentes qui toutes sont pareillement noires, savoir : *la noix de coco, l'aimant, la*

Le grand-vizir s'empressa également d'éloigner le kiayabeg, qui était une créature du défunt kislaraga et qu'il envoya comme gouverneur à Tripoli de Syrie, en lui accordant la troisième queue de cheval; il lui donna pour successeur l'inspecteur de l'arsenal Elhadj Mohammed, qui avait rempli les fonctions de commissaire pour la délimitation des frontières serviennes après la paix de Belgrade. Du temps que le grand-vizir était aga des janissaires, Mohammed-Efendi, ou maître aux revues de cette milice, vivait avec lui dans la meilleure intelligence, et, depuis cette époque, lui était resté entièrement dévoué : c'était un homme d'un esprit cultivé et éclairé, mais méchant et vindicatif. Behdjet-Efendi, qui avait été, pendant quinze ans, secrétaire du cabinet du defterdar [1], fut choisi pour defterdar lui-même. « Sa gestion, dit l'historiographe » de l'Empire, fut droite comme le roseau de la plume » et ses comptes liquides comme l'encre. » Le commandement des djebedjis fut confié au grand-chambellan Elhadj Salih, qui fut remplacé en cette dernière qualité par Abdiaga, gendre du grand-vizir. Quant à l'ancien grand-chambellan, il fut chargé des répara-

pierre de touche, l'antimoine, le musc, l'ambre et *l'aloès :* Il cite ensuite quatorze eunuques fameux, à savoir : *Soulkarneïn* (le premier Alexandre) *Lokman;* parmi les compagnons du prophète : *Salim Ibn Hodaïfa, Belal Ibn Hamama, Sané Ibn Seïd*; parmi les oulémas célèbres : *Atta Ibn Ebi Rebah, Habib Ibn Ebi Sabit, Bedis Ibn Ebi Habib, Mahkoul Schami;* parmi les scheïkhs : *Soun-noun al Mizsri, Eboulkhasr al Bostoni ;* enfin, parmi les poètes : *Antar Ibn Schedad, Nassib Ebou Mahdjin, Ebou Dalama.*

[1] *Defterdar mektoubdjisi.* Izi, f. 62.

tions à faire aux aqueducs de la Mecque ; à cet effet, il reçut quarante mille piastres pour les frais des réparations et quinze mille pour ses frais de voyage.

Une mission plus importante avait été confiée au général des armuriers, Moustafaaga. Il était chargé de se rendre en Egypte pour relever la digue située entre Aboukir et Maadia [1], qui depuis quelque temps, était tombée en ruines. Par suite de ce désastre, la mer avait englouti plusieurs villages, endommagé, près d'Arakil, le canal qui porte les eaux du Nil à Alexandrie et menaçait d'inonder les plantations de riz et tous les champs environnans, jusqu'à la hauteur de Fayoum. Raghib, gouverneur d'Egypte, reçut ordre de pousser avec la plus grande activité l'exécution d'un travail qui intéressait à un si haut degré la conservation de la côte septentrionale de l'Egypte. Les begs et les sept corps des troupes égyptiennes, avaient, à trois reprises différentes, signalé, par des suppliques pressantes, l'urgente nécessité de relever la digue sur une largeur de dix aunes et une hauteur de deux ; mais on se demanda alors s'il suffisait d'opposer une digue à l'irruption de la mer sur l'intérieur des terres, l'ancienne digue ayant été rompue dans une étendue de cinq cent cinquante aunes, ou s'il valait mieux en construire une nouvelle dont l'étendue serait de six mille aunes. Quoi qu'il en soit, tous les moyens nécessaires pour l'exécution du plan jugé le plus avantageux, furent mis à la

[1] Izi, f. 28. Ce n'est pas *Mahadia*, comme on l'écrit sur presque toutes les cartes, mais bien *Maadia* par un *aïn*.

disposition de l'ancien général des armuriers. On lui adjoignit, en qualité d'inspecteurs des travaux, le capitaine Tschelibaki et le colonel Mahmoud avec les conducteurs, les tailleurs de pierres, les charpentiers, les sondeurs et les ouvriers nécessaires à la confection des outres dont on pouvait avoir besoin.

A Constantinople, bon nombre de constructions eurent également lieu, soit aux frais de l'Etat, soit à ceux du Sultan. Le général de l'artillerie, Moustafa, avait dû la confiance qui lui valut la direction des travaux de la digue de Maadia à la construction d'une fonderie de canons qu'il avait établie telle qu'elle est encore aujourd'hui. L'arsenal fut doté d'un nouveau magasin à bois qui fut entièrement recouvert en plomb [1]. Sur le promontoire européen du Bosphore, dont le nom turc *Boghazkesen*, c'est-à-dire qui sépare les gouffres, avait remplacé l'ancien nom byzantin, *Laïmokopas* qui sépare les flots [2], la mosquée de Hafiz Kemaleddin, qui était de bois, ayant été incendiée, elle fut reconstruite en pierres. Sur la côte asiatique du Bosphore, le château de Tokat, que Souleïman le Législateur avait élevé derrière la montagne des Géans, en commémoration de la prise de cette ville, fut rendu à son éclat primitif et orné de nouveaux agrémens, de jets d'eau et de nouveaux kœschks, sans parler des

[1] Izi, f. 63, cite à ce sujet un chronogramme en douze distiques dû à la plume d'Abdourrizak-Efendi.

[2] Λαιμοκοπας; Constantinople et le Bosphore, t. II. Ducas s'est trompé lorsqu'il a traduit *Beghazhesen* par coupe-tête; il a confondu *Boghazkesen* avec *Basch Kesen* (Πασχεσεν).

bassins et des berceaux de rosiers. Vers le même temps, s'éleva à Begkoz, ville située dans l'ancienne baie d'Amykos, une nouvelle fontaine. «Sa coupole,» dit le pompeux historiographe Izi, dont l'emphase laisse bien loin derrière elle toute celle de ses devanciers, « semblable au dôme du ciel, est un diamant «taillé; ses conduits sont comme autant de langues «d'où s'échappent incessamment les flots de la vie, «comme de la bouche des beaux esprits découlent, les «sources vivifiantes de l'éloquence.» Les beaux esprits du temps, tels qu'Abdourrizak, Newres et Izi, s'épuisèrent au sujet de toutes ces constructions en louanges insipides, contenues dans de fades chronogrammes.

Au milieu de ces travaux et à peine un mois après la mort du kislaraga, le grand-vizir fut tout à coup renversé (10 août 1746—22 redjeb 1159). Ainsi, la mort du vieux kislaraga ne lui servit à rien, non plus que les précautions qu'il avait prises contre son successeur. De plus, le khattischérif qu'il avait rendu immédiatement après l'installation de ce dernier, portant défense de s'adresser, pour aucune affaire (si ce n'est pourtant celles qui concernent les fondations pieuses de la Mecque et Médine), au kislaraga, n'avait pu que faire germer la haine dans l'âme du titulaire; le même khattischérif ordonnait en outre de s'adresser, pour les affaires de fondations pieuses, au diwan que le kislaraga est obligé de tenir tous les jeudis, jours consacrés à l'examen de ces sortes d'affaires ; il portait enfin que nul ne pourrait s'adresser au kislaraga pour tout autre motif, sans en avoir obtenu d'abord l'autorisation du

grand-vizir et du moufti. Malgré ces mesures, le parti du seraï, à la tête duquel était le nouveau kislaraga, renversa le grand-vizir à l'aide du moufti, et réussit à élever le kiayabeg Elhadj Mohammed à la plus haute dignité de l'Empire. Ce dernier, surnommé Teryaki, le mangeur d'opium, était fils d'un derwisch begtaschi de Constantinople et avait commencé par être derwisch lui-même. Lors de l'ouverture de la dernière campagne contre la Russie, il avait dû à la protection du kiaya Osman, alors tout-puissant, l'emploi d'écrivain de l'armée, et, à la fin de la guerre, celui de mewkoufatji ou président de la chancellerie des taxes ; plus tard, il avait été nommé commissaire pour la délimitation des frontières de Servie, puis maître aux revues des janissaires, intendant de l'arsenal et enfin ministre de l'intérieur [1]. Il fut remplacé en cette dernière qualité par l'ancien intendant de la chambre, Mohammed Saïd, fils de Mohammed Tschelebi, qui de retour de ses missions en Suède et en Russie, avait été nommé depuis commissaire pour le règlement des frontières entre l'Autriche et l'Empire ottoman, et s'était, en dernier lieu, rendu en France comme ambassadeur. Le reïs-efendi fut Moustafa ; dix ans auparavant, il avait rempli à Vienne les fonctions d'internonce; depuis, il avait pris part, comme plénipotentiaire, au congrès de Niemirow et était un des signataires du

1 « Le grand-vizir (nommé le 8 août 1746) auparavant kiaya, était Hadji, septuagenaire, qui avait passé par la plupart des emplois de plume ; il avait été chargé du règlement des limites du côté du Banat, tandis que Said-Efendi était chargé de les régler du côté de la Save et de Bosnie ». Castellane à Argenson, 11 août 1746.

traité de Belgrade. Sans être formellement disgracié, l'ancien grand-vizir fut éloigné à Rhodes, et l'installation du nouveau fut notifiée à l'Empire par un khattischérif. L'intendance vacante de la chambre fut donnée à Bekirbeg, qui l'avait déjà occupée précédemment. Le silihdar du Sultan, Moustafabeg, fils du célèbre grand-vizir, Baltadji, signataire du traité du Pruth, qui, admis au seraï après l'exécution de son père, y avait exercé pendant dix ans l'emploi de premier porte-épée, fut envoyé en Morée comme gouverneur et pascha à trois queues, et Aliaga, kiaya du trésor, c'est-à-dire président de la seconde chambre des pages, fut nommé silihdar. Des successeurs furent désignés au bostandjibaschi et au grand-chambellan, et les vizirs-gouverneurs furent déplacés sur presque toute la surface de l'Empire [1]; les principaux emplois du diwan furent répartis conformé-

[1] Le vizir de Morée, Ahmed-Pascha fut envoyé à la Canée; le commandant de la Canée, Nououman-Pascha à Belgrade; le gouverneur de Belgrade, Yahya-Pascha, fut nommé gouverneur de Roumilie; l'ancien grand-vizir Mouhsinzadé Abdoullah-Pascha, alors beglerbeg de Roumilie, fut admis à la retraite; le sandjak de Djiddé, le scheïkh de la Mecque, Osman-Pascha fut nommé gouverneur de Saïda; celui de Saïda, Mohammed-Pascha, gendre du grand-vizir Osman-Pascha, fut envoyé à Kaffa; le receveur des impôts d'Aïdin, Khalil-Pascha, passa à Trabezoun en la même qualité; celui de Trabezoun, Weli-Pascha, permuta avec lui; le gouvernement d'Adana fut confié au vizir Tschetedji Abdoullah-Pascha de Diarbekr; celui de Diarbekr au gouverneur de Karamanie, Tschelebi Mohammed-Pascha; celui de Karamanie au gouverneur d'Abyssinie, Elhadj Moustafa-Pascha; Ahmed-Pascha de la Canée, fut envoyé à Karli Ili et à Négrepont; le commandant de Négrepont, Kœsé Ali, à la Canée; le gouvernement de Karss échut au gouverneur de Mossoul, Abdouldjelilzadé Housseïn-Pascha; celui de Mossoul au gouverneur de Siwas, Selim-Pascha; celui de Candie à Kœprülü Ahmed-Pascha, etc, etc. Izi, f. 68.

ment aux vues de ce nouveau ministère, vraiment éclairé, et dont les trois principaux membres, le grand-vizir, le ministre de l'intérieur et le reïs-efendi, avaient eu, soit comme ambassadeurs, soit comme plénipotentiaires, des rapports avec les hommes d'Etat d'Europe, et s'étaient versés ainsi dans la politique de ce pays. La seule exécution qui eut lieu à l'occasion du changement de ministère, fut celle d'un juif, facteur de l'ancien grand-vizir; trois autres juifs avaient été mis à mort par le grand-vizir précédent, pour avoir battu un seïd à Balata.

Une exécution non moins digne de remarque fut celle du Bosnien ou Croate Ibrahim, originaire d'Agram, qui, pris en flagrant délit de prosélytisme au profit de la religion chrétienne, n'avait sauvé sa tête qu'en embrassant l'islamisme. Plus tard, il n'avait cessé, du lieu de sa résidence qui était l'île de Chypre, d'accabler le grand-vizir de lettres turques et latines, où il se représentait comme « le prophète de Dieu » toujours victorieux; » en même temps, il proclamait partout que, depuis seize ans, il était chargé d'une mission divine, ajoutant qu'il était Mohammed ressuscité et qu'il était venu, le dernier des prophètes, à l'effet de proclamer la vérité du christianisme, de la sainte Trinité et de la doctrine de Jésus. Le moufti décida que cet homme n'était pas fou, mais un infidèle dangereux que la loi ordonnait de mettre à mort [1].

[1] Izi, f. 58, se livre à ce sujet à une longue diatribe contre les Francs maudits qui parcourent l'Empire, en se donnant pour musulmans, dans le but de convertir les gens au christianisme.

L'avénement du nouveau grand-vizirat fut signalé par plusieurs incendies qui éclatèrent à Constantinople, et par l'envoi des têtes d'un certain nombre de lewends mutinés, que des sommations réitérées avaient été impuissantes à disperser et contre lesquels on avait été obligé de prendre des mesures de rigueur. Le premier de ces incendies, qui s'était borné à consumer le toit de l'un des minarets de la mosquée du sultan Bayezid, provoqua une foule de jeux de mots, car le mot minaret signifie *phare* à proprement parler, et le toit ou la coiffure du minaret ayant seul été endommagé, on ne manqua pas d'appliquer à cet événement un dicton turc ainsi conçu : *la tête qui est saine et sauve ne manque pas de coiffure*[1] (11 octobre 1746—25 ramazan 1159). Neuf jours après, deux incendies éclatèrent simultanément à Galata et dans l'enceinte de Constantinople, à Balata, quartier des juifs, dont les maisons, par trop amoncelées, furent presque toutes la proie des flammes (20 octobre 1746 — 4 schewwal 1159). Après les fêtes du baïram, les révocations ou les confirmations habituelles eurent lieu parmi les fonctionnaires du diwan[2].

[1] *Kelle ssagh olsoun djihandé bir koulah eksik deïl.* Izi, f. 68.

[2] Voici les fonctionnaires du diwan qui figurent dans la liste (*tewdjihat*) donnée par Izi : (les ministres) le kiayabeg, le defterdar, le reïs-efendi, le tschaouschbaschi, le nischandji, le sous-secrétaire d'État, le mektoubdji (secrétaire du cabinet du grand-vizir), le tezkeredji (maître des requêtes), le teschrifatdji (maître des cérémonies), le beglikdji (directeur de la chancellerie), les deux procureurs fiscaux, le premier (*baschbakikouli*) et le second, celui des capitations, le second et le troisième defterdar, les six intendans (*emin*) de la chambre, de la monnaie, de l'arsenal, de la ville, de la cuisine impériale, de l'orge ; les six inspecteurs (*nazir*) de la fonderie, du biscuit, des poudrières de Constantinople, de Gallipoli et de Selanik ; les sept se-

La plus importante mutation fut celle du moufti, dignité dont le Sultan dépouilla son ancien médecin, après sept mois seulement d'exercice, pour en revêtir l'octogénaire Seïd Mohammed-el-Houseïni, fils [1] du défunt chef des émirs, Ak Mahmoud (26 octobre 1746 — 10 schewwal 1159). Hayatizadé Mohammed s'était attiré cette révocation par sa conduite superbe et son ambition ; sa destitution entraîna celle des principaux dignitaires de la loi, ses subordonnés immédiats, tels que le grand-juge de Roumilie, le chef des émirs et le médecin du Sultan [2].

Weli-Pascha, gouverneur d'Aïdin, fut nommé grand-inquisiteur des lewends rebelles d'Asie et s'acquitta de cette mission avec toute la rigueur que comportait son titre; mais il ne se borna pas à anéantir les lewends partout où il les rencontra; il ravagea aussi les pays qu'il eut à parcourir. Arrivé au village de Goumrouk, il y mourut subitement; et le plus indulgent de tous les historiographes de l'Empire, Izi, dont tout le travail consiste à cacher la nullité de ses aperçus

crétaires des janissaires, des sipahis et des quatre corps de troupes, et les présidens des vingt-sept chancelleries.

[1] « Le changement de moufti, tant désiré par le grand-vizir, arriva le 25 octobre 1746; il s'était rendu odieux par son ingérence et ses exactions. Son successeur Ak Mahmoud (Zadé) est en grande vénération parmi le peuple à cause de ses charités; il est émir, et, comme nakib, il avait poursuivi les Juifs que le grand-vizir voulait soutenir; il a quatre-vingts ans. Le munedjim a été fait Hekimbaci, bon homme, assez modeste, incapable de donner de jalousie. » Rigo à Burman, 12 novembre 1746.

[2] Le grand-juge de Roumilie, Mohammed Esaad (fils du moufti Ismaïl), le nakib Boulewizadé Mohammed Emin, le médecin du Sultan Mohammed la place de Saïd fut donnée à Khalil-Efendi. Izi, f. 72.

historiques sous un pompeux étalage de fleurs de rhétorique, ne peut s'empêcher de faire observer lui-même à ce sujet que sa mort fut sans doute l'effet de la malédiction des pauvres, et que les sujets de l'Empire durent à cet événement d'échapper aux cruautés de l'inquisiteur. Ali-Pascha Hekkimzadé, ancien grand-vizir, dont la rigueur salutaire n'avait pas peu contribué à briser la puissance des lewends, fut complimenté à ce sujet par une lettre autographe du Sultan, qui lui envoya en présent des chevaux et une pelisse d'honneur. Un autre rescrit confirma dans leurs dignités les vizirs-gouverneurs de Haleb, de Rakka, de Damas, de Jérusalem, de Wan, de Chypre, de Widin et de Bender. Le kapitan-pascha Mahmoud (Soghan-yemez), qui ne mangeait pas d'oignons, et qui avait indisposé toute la flotte contre lui pour avoir infligé des punitions à ceux qui en mangeaient [1], fut exilé à Mitylène, et eut pour successeur le premier écuyer Schehsouwarzadé Mourtezabeg (28 novembre 1746 — 14 silkidé 1159). Peu de temps après, de nouvelles mutations eurent lieu parmi les gouverneurs, et celui de Roumilie, Yahya-Pascha, reçut ordre de se rendre à Nissa, pour y apaiser une révolte des janissaires, qui venait d'éclater dans cette ville [2].

1 Izi, f. 79. Ahmed-Pascha, ancien grand-vizir, gouverneur de Haleb, fut envoyé à Candie; Kœprülü Ahmed, gouverneur de Candie, à Haleb; Rakka échut, à titre de malikané du revenu de douze cent mille piastres, à Abdoullah-Pascha, receveur des impôts à Chypre; Chypre, dont le produit était de cinquante mille piastres, échut au même titre à Pir Mourteza, gouverneur de Rakka.

2 Mouhsinzadé Abdoullah-Pascha, ancien grand-vizir, fut envoyé à

Sur ces entrefaites, on reçut à Constantinople l'heureuse nouvelle que Nazif-Efendi, qui s'était rendu auprès de Nadirschah, en compagnie de l'ambassadeur persan, avec le titre d'envoyé, venait de signer un traité de paix au camp de Kerden, situé entre Kazwin et Teheran (4 septembre 1746 — 17 schâban 1159). Nadirschah l'avait reçu en audience, assis sur un trône indien, qui avait la forme d'un paon et qu'il avait apporté de Delhi; il portait sur sa tête, dans cette circonstance, un diadème en diamans, orné d'un panache de héron; des bracelets en perles et en émeraudes ceignaient ses bras; à son cou pendait un collier de diamans; un écu de diamans couvrait sa poitrine, et le milieu de son corps était enfermé dans une ceinture formée des mêmes pierreries. Devant son trône étaient rangés le mayarkhan, le premier des mollas, et les sept plus grands dignitaires de sa cour, dont les habits étaient d'étoffes d'or. Après le discours que prononça l'envoyé ottoman au nom du plus glorieux, du plus puissant, du plus fort et du plus grand [1] souverain de l'époque, le sultan Mahmoud, et la remise de ses lettres de créance, Nadirschah lui demanda, suivant les formes consacrées de la politesse persane, si le cerveau royal [2] était sain et lucide [VII]. Il invita ensuite l'envoyé ottoman à s'approcher de son trône,

Bender; son fils, gouverneur de Bender, passa en cette qualité à Meràsch; Ali-Pascha Hekkimzadé devint pour la troisième fois gouverneur de Bosnie; le gouverneur de Bosnie, Souleïman-Pascha, fut nommé gouverneur d'Anatolie.

[1] *Schewketlü, Azmetlü, Koudretlü, Mehabetlü.*

[2] *Dimaghi mouloukaneleri yakhschi wé tschaghmidir.* Izi, f. 88.

et se répandit en protestations d'amitié pour le sultan Mahmoud; puis, glissant sur ses demandes relatives à la reconnaissance du rite Djâferi, à l'érection d'un cinquième monument à la Mecque, au territoire contesté et aux trésors[1], il dit que son désir était de voir succéder à la guerre qui régnait entre les deux empires une amitié sincère[2]. Après cinq conférences entre l'envoyé ottoman, le mayarkhan et le mollabaschi, le traité fut signé. Il adoptait comme base la délimitation fixée par le traité conclu avec le sultan Mourad IV, et ne contenait que trois nouveaux articles, dont le premier portait que les pèlerins persans jouiraient, comme les pèlerins ottomans, de la protection de l'emirol-hadj; le second, que les deux cours s'enverraient mutuellement des chargés d'affaires à demeure, qu'elles changeraient tous les trois ans; et le troisième, que les prisonniers des deux nations seraient renvoyés dans leurs foyers respectifs (16 décembre 1746)[3].

A peine la conclusion de ce traité fut-elle connue à

[1] *Mezhebou roukn mülkou mal.*

[2] *Bigan eligi yekaneligé.*

[3] Voir dans l'ouvrage d'Izi, f. 81, la lettre du schah transcrite tout au long et dont le sceau porte cette inscription : *Bergzüideï Kadir, der djihan boud Nadir,* c'est-à-dire, Nadir est l'élu de Dieu en ce monde ; voyez aussi, f. 82, la lettre du prince héréditaire Schahrokh au grand-vizir dont le sceau porte cette devise : *Si nami Schahrokh tschoun mihr ez teïyidi rebbani noumayan est firri dewleti assari djihanbani*, c'est-à-dire, à l'égal du soleil brille, par la grâce de Dieu, le nom de Schahrokh, la gloire de l'Empire et l'héritier de la domination du monde ; voir aussi, f. 83, les deux traités de paix ; le traité persan, f. 85 ; f. 86-91 le compte rendu circonstancié de la mission de Moustafa à Nazif-Efendi.

Constantinople, que la nouvelle en fut publiée dans un diwan solennel. On commença dès-lors à faire les préparatifs de l'ambassade brillante que la Porte se proposait d'envoyer au souverain de Perse. Cette ambassade fut confiée à Kesrieli qui, peu de temps après la mort du dernier kislaraga, était revenu à Constantinople, où il était rentré en grâce. Désirant ajouter à l'éclat de son ambassadeur, le Sultan l'investit du gouvernement de Siwas et le nomma président de la première chancellerie du journal. Pour que son cortége fût aussi magnifique que possible, les sandjaks asiatiques de Siwas, de Karamanie, d'Adana, de Haleb, de Meràsch, de Rakka, d'Erzeroum et de Diarbekr, furent invités à fournir chacun quelques grands feudataires (saïm) et une douzaine de petits (timarli). Chaque saïm reçut une bourse d'argent et une tente; chaque timarli cent piastres et une tente pour lui neuvième: tous réunis formèrent ainsi à l'ambassadeur une suite de quatre cents cavaliers. Ahmed, gouverneur de Bagdad, fut chargé de procéder à l'échange des ambassadeurs. Celui que Nadir avait choisi fut Moustafa-khan, auquel fut donné le titre de khalife des khalifes: ayant appris que ce dernier apportait avec lui un trône en or, garni, comme celui de Delhi, de rubis et de perles, nombre d'étoffes d'or de nouvelle invention, et amenait en outre quatre rangs d'éléphans, la Porte ne négligea rien pour ne pas faire mentir le proverbe qui exalte la magnificence ottomane [1]; elle fit recher-

[1] *Mal der Hindostan, akl der Frengistan, hischmet der ali Osman,*

cher dans l'Anatolie quatre-vingt-dix chevaux turcomans de la plus grande beauté; l'un des plus savans muderris de l'Empire, Nououman-Efendi, fut adjoint à l'ambassadeur en qualité de juge du camp, ainsi que l'un des poètes les plus distingués de l'époque, Rahmi, originaire de Crimée, en qualité d'historiographe de l'ambassade; en même temps, une foule de présens qui s'éclipsaient l'un et l'autre par leur éclat et leur magnificence, furent mis à sa disposition [VIII].

Les présens surpassèrent en nombre et en somptuosité tous ceux que la Porte avait envoyés jusqu'à ce jour aux divers souverains d'Asie ou d'Europe. Nous avons vu que le nombre des présents offerts à l'occasion du traité de Passarowicz, avait été de quarante-neuf, et que leur valeur ne s'était élevée, y compris tous les frais de l'ambassade impériale, qu'à une somme de deux cents mille piastres. Cette fois, le nombre des présens fut de soixante-neuf, et leur valeur de sept cents bourses; la suite de l'ambassadeur se composa de mille personnes. Quelques jours après que le kiaya du trésor impérial eut fait porter les présens dans le palais de la Porte affecté à la demeure du grand-vizir, où ils furent exposés, le grand-vizir, le moufti, le kapitan-pascha et l'aga-pascha, se rendirent à la salle d'exposition avec l'ambassadeur Kesrieli, le defterdar, le defteremini et les deux grands-juges des provinces, pour en dresser la liste et les

c'est-à-dire, trésor dans l'Indostan, intelligence dans le Frengistan, magnificence dans la famille d'Osman.

mettre dans les caisses, qui furent scellées du grand sceau de l'Etat; on les rapporta ensuite au seraï, où ils furent remis à l'ambassadeur (20 décembre 1746 — 6 silhidjé 1159); peu de temps après, il reçut, en audience solennelle de congé, la ratification du traité et partit muni de cinq lettres de créance (19 janvier 1747 — 6 silhidjé 1159) [1].

Une occasion de fêtes pour la capitale fut, vers le même temps, l'arrivée du khan de Crimée, Selim-Ghiraï, qui n'avait pas encore paru à Constantinople; invité à se rendre dans cette ville, il y fut comblé de marques de distinction. Il descendit de cheval hors des murs de la capitale, dans la métairie de la Porte de Fer [2], où il fut reçu par son chargé d'affaires auprès de la Porte, lequel n'était rien moins que le reïs-efendi lui-même (4 janvier 1747 — 21 silhidjé 1159). Le lendemain, il fit son entrée solennelle dans la ville, accompagné du grand-vizir, du moufti, des vizirs kapitan et aga des janissaires, des tschaouschs, des mouteferrikas, des seigneurs du diwan et des agas des troupes. A la suite d'un banquet splendide qui lui fut offert, il fut revêtu d'une pelisse d'honneur : le sultan Mesoud-Ghiraï qui était venu avec lui, le khazinedar et le schirinbeg, reçurent également des pelisses de renard et d'hermine.

[1] Izi, f. 99; les lettres de créance du Sultan, f. 100, la ratification du traité, f. 103, la lettre du grand-vizir à Nadirschah, f. 105, la lettre du grand-vizir à Schahrokh, f. 106, la lettre du moufti au grand-molla de Perse.

[2] *Timour kapou Ischiftlighi.* Izi, f. 97.

Admis trois jours après à l'audience du Sultan, il y fut revêtu d'une pelisse de zibeline et gratifié d'un poignard enrichi de diamans, d'une montre garnie de pierreries, de deux bourses de ducats, d'une boîte d'or de la valeur de cinq mille piastres, contenant deux tenzous ou pastilles parfumées du seraï, et d'un bracelet d'or, dans lequel était enchâssé un bezoar incomparable. Le grand-vizir, le moufti et les ministres de la Porte, lui donnèrent ensuite séparément des fêtes magnifiques; à l'audience solennelle de congé que lui accorda le Sultan, il fut de nouveau revêtu de la kapanidja (2 février 1747 — 20 moharrem 1160); il vit ensuite lancer à l'arsenal un vaisseau de guerre nommé l'Aile de la Mer [1]; enfin, il sortit de la capitale en grande pompe, accompagné du grand-vizir, de tous les ministres et de tous les généraux. Le Sultan se rendit ce jour-là à l'embranchement des quatre routes d'Akseraï (9 février 1747 — 28 moharrem 1160), où il vit passer le cortége du haut de la colline sur laquelle il avait fait construire nouvellement une fontaine: après avoir parcouru les rangs du cortége, en saluant à droite et à gauche, le grand-vizir vint se placer auprès du khan, et s'avança côte à côte avec lui. Pour ses frais de voyage, le khan reçut du Sultan deux mille ducats par les mains du grand-vizir qui, de son côté, lui fit présenter par le kiaya un cheval richement harnaché. Le grand-vizir, les ministres et les généraux, l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la ville et le reïs-efendi,

[1] *Peri bahri*. Izi.

comme son chargé d'affaires, l'escorta jusqu'à la métairie de la Porte de Fer.

Quant au prétendu fils du schah Houseïn, qui aspirait au trône de Perse, et dont le départ pour la dernière campagne avait eu lieu avec une si grande pompe, il revint vers la même époque, dépouillé de toutes ses espérances de grandeur. Lorsqu'avait éclaté la guerre contre la Perse, il avait été entouré de tous les honneurs dus à un prince persan; de fortes sommes avaient été mises à sa disposition, et, suivi d'une armée formidable, il s'était dirigé sur les frontières, car la Porte se flattait de l'espoir qu'il remplacerait Nadirschah sur le trône de Perse. Mais, lorsque l'usurpateur de ce trône eut réduit la Porte à acheter une paix humiliante au prix de toutes ses conquêtes, lorsque Constantinople trembla devant Teheran, le prince persan, légitime ou supposé, fut d'abord envoyé sous bonne garde à Karahissar Scherki; puis, comme cette ville, ouverte en partie et située près de la grande route, ne paraissait point une prison assez sûre, il fut relégué à Samssoun. Un pareil sort était réservé au khan persan, Mirza-Sam, qui, d'abord enfermé à Trabezoun, puis à Tokat, fut confiné à Sinope, de peur qu'il ne s'échappât de l'une ou l'autre de ces deux villes.

Sur ces entrefaites, l'aga des janissaires, Ibrahim-Pascha, fut nommé gouverneur d'Aïdin, et le bostandjibaschi fut admis à la retraite. Ils furent remplacés, suivant le kanoun, par ceux qui venaient immédiatement après eux dans l'ordre hiérarchique :

le premier eut pour successeur le koulkiaya, premier lieutenant-général des janissaires, et le second le khasseki-aga ou lieutenant-général des bostandjis. Il fut également pourvu au remplacement de trois autres dignitaires éminens: le kiayabeg (ministre de l'intérieur), le tschaouschbaschi (maréchal de la cour) et le defteremini (président de la chambre des comptes). Mohammed Saïd, ancien commissaire pour la délimitation, ancien envoyé en Suède, en Russie et en France, qui excitait la jalousie du grand-vizir, fut rendu à ses anciennes fonctions de directeur des comptes; celles qu'il occupait furent confiées au tschaouschbaschi Esseïd Abdiaga, qui fut lui-même remplacé en cette dernière qualité par Moustafa, gardien du sceau du grand-vizir Tschorli Ali-Pascha, tué à la bataille de Peterwardein. L'ancien moufti Pirizadé Mohammed-Efendi et son gendre Osman-Molla, qui venaient d'accomplir le pèlerinage de la Mecque, furent autorisés par un ordre impérial à jouir à Gallipoli du revenu qui leur avait été attribué à titre d'argent d'orge (16 mars 1747 — 4 rebioul-ewwel 1160).

Cette année, comme la précédente, Constantinople eut à déplorer la perte de l'un des plus grands poëtes mystiques des temps modernes. L'année précédente, était mort dans la soixante-sixième année de son âge (8 février 1746 — 16 moharrem 1159) le scheïkh des nakschbendis du couvent de Beschiktasch, Moustafa Riza-Efendi, surnommé Nedjarzadé, c'est-à-dire fils du menuisier, traducteur de l'ouvrage persan,

intitulé : *Compendium de sainteté* [1], et auteur de quatre recueils d'hymnes à la louange du Prophète. Dans le cours de l'année de l'hégire 1160, mourut à l'âge de quatre-vingt-treize ans, en grand renom de sainteté, le scheïkh Noureddin, scheïkh des scheïkhs [2], dont le grand-père, qui dès le règne du sultan Ahmed Ier était scheïkh du couvent du vieux Moustafa-Pascha, s'était rendu en pèlerinage au tombeau du premier de tous les scheïkhs mystiques, Oweïs-al-Karni (19 février 1747 — 8 safer 1160). Le scheïkh Noureddin était en telle vénération que le Sultan allait souvent le visiter et lui demander sa bénédiction; ce fut le moufti qui récita la prière des morts auprès de son cercueil, et le grand-vizir, au milieu d'un concours de plusieurs mille hommes, aida lui-même à son inhumation. Il fut enterré, près du marché, à côté du tombeau du dernier et tout-puissant kislaraga Beschir; peu de temps après, trois de ses fils furent pareillement ensevelis : le quatrième, Koutbeddin, héritier de sa suprématie spirituelle, siégea sur la peau de mouton [3], en qualité de scheïkh du couvent ci-dessus mentionné.

Pendant les négociations préliminaires du traité conclu avec la Perse, l'ambassadeur français Castel-

[1] *Moukhtassirol-welayet*, par le scheïkh Ebou Abdoullah Seïd Mohammed de Samarkand. Izi, f. 52.

[2] *Scheïkhi-schouyoukh*. Izi, f. 110. Voir *ibidem* deux chronogrammes, l'un du grand-juge Neïli, l'autre de l'inspecteur des aqueducs d'Eyoub, Nedjeb-efendi.

[3] *Postnischin*, attendu que les derwischs s'asseoient sur des peaux de mouton, et non sur des tapis.

lane et Bonneval [IX] n'avaient cessé de presser la Porte de conclure avec la France un traité d'alliance offensive et défensive. Trois conférences secrètes avaient été consacrées par les ministres ottomans à l'audition et à la discussion du projet de Castellane, qui comprenait dix articles conçus dans les termes suivans : Article premier : les plénipotentiaires de la Porte assisteront au congrès qui aura lieu à l'effet de rétablir la paix en Europe ; article second : la France et la Porte prennent l'engagement de forcer le grand-duc de Toscane à renoncer à la couronne impériale ; article trois : le Sultan conservera ses conquêtes de Hongrie ; article quatre : la guerre sera continuée jusqu'à ce que le grand-duc ait renoncé à la couronne impériale ; article cinq : dans le traité conclu avec le roi de France, seront compris les alliés de ce souverain ; article six : aucune des puissances comprises dans ce traité ne pourra entamer isolément aucune négociation avec le grand-duc de Toscane ou la reine de Hongrie [1]. La nouvelle du traité conclu à Dresde entre Marie-Thérèse et Frédéric (29 juillet 1746), coupa court à cette négociation, et les efforts tentés l'année suivante par Castellane, dans le but de la renouer, demeurèrent infructueux, bien qu'il eût pour auxiliaires, dans cette circonstance, le kiayabeg Saïd-Efendi et le moufti Hayatizadé, le docteur (tous deux dévoués à la

[1] Le projet est joint au rapport de Penkler en date du 3 février 1746. La communication qu'en obtint Penkler lui coûta quatre bourses d'argent.

France)[1] : en effet, Mohammed Saïd, naturellement timide et indécis, n'osa rien prendre sur lui, et le moufti fut révoqué. Quelle que fût sa cupidité, le reïs-efendi était trop circonspect pour vouloir contribuer à l'exécution d'un plan qui eût pu lui coûter sa tête; d'ailleurs, les ministres de la Porte étaient persuadés que l'intention de la France n'était pas de continuer la guerre contre l'Autriche, et que dès-lors la Porte se serait trouvée seule engagée dans une lutte dangereuse.

Bonneval ne réussit pas mieux à resserrer les rapports qui existaient entre la Prusse et l'Empire ottoman, bien qu'il eût profité du retour de Carlson pour écrire au comte Podwils que la Porte désirait vivement le rétablissement de la correspondance qu'elle entretenait naguère avec le feu roi Frédéric-Guillaume Ier[2]. Le projet d'alliance avec l'Espagne trouva chez cette puissance à la cour de Naples un obstacle

[1] « Après la mort de Charles VII, le grand-vizir fit formellement déclarer à l'ambassadeur de France, que la Porte verrait avec chagrin que la couronne impériale entrât dans la maison d'Autriche, et sur les avis du prochain raccommodement de la Bavière avec la reine de Hongrie, le grand-vizir s'empressa d'écrire à la cour de France pour l'exhorter à suivre avec constance son système. Les deux déclarations furent suivies de la déclaration que la cour de France ne reconnaîtrait le grand duc de Toscane que quand la Porte l'aurait reconnu. » *Mémoire de Castellane à la Porte*, du 29 juillet 1746, pour engager la Porte à une diversion aux frontières de Hongrie par des démonstrations.

[2] Le roi de Prusse écrivit de Potsdam au comte Godwills, le 22 novembre 1746 : « Une déclaration de guerre des Turcs ne pourrait me deplaire, mais je suis persuadé qu'il n'en sera rien avant que le temps de la trève faite entre les Turcs et les Autrichiens ne soit expiré, ce qui ne sera qu'en 1748. »

invincible dans la bulle des croisades, à l'aide de laquelle l'Espagne percevait chaque année des sommes considérables [1].

Bonneval était toujours animé d'une haine implacable contre la cour impériale, dont il n'avait pu obtenir une somme de vingt-quatre mille cinq cents florins qu'il réclamait d'elle, non plus que son fils naturel le comte de la Tour, tué plus tard à la bataille de Guastalla, une indemnité pour la bibliothèque de deux mille volumes, et les meubles qui avaient été enlevés à son père [2]. Bonneval était d'ailleurs fort mécontent de sa position actuelle, à cause de l'inexactitude qu'on apportait au paiement de sa solde; de son côté, le reïs-efendi n'était pas très-disposé à le satisfaire sous ce rapport, car il savait que Bonneval était le pensionnaire de plusieurs puissances européennes [3]. Ce fut alors que ce dernier songea en secret à retourner en France, et entra en négociations

1 « Ce qui empêcha l'Espagne de conclure en 1741 et 1742 un traité d'alliance avec la Porte comme avec Naples, c'est qu'elle eût perdu la bulle des croisades en vertu de laquelle elle lève tous les ans huit millions de pièces de huit. »

2 « Bonneval irrité surtout parce qu'il n'avait jamais pu obtenir ni les vingt-quatre mille cinq cents florins d'arrérages, ni le prix de sa bibliothèque et meubles, etc., dont son fils naturel, la Tour, fait par l'empereur Charles VI comte de l'Empire, et tué à la bataille de Guastella, n'a pu jamais rien obtenir. Son confident projeta de le gagner avec cinq cents ducats destinés à Soliman, son fils adoptif, afin qu'il n'insistât plus sur l'envoi d'une ambassade à Stockholm, voie de Berlin, et conclût deux traités d'alliance avec la Suède et la Prusse. »

3 « Castellane peignit Bonneval au naturel; sa pension était irrégulièrement payée; le reïs-efendi dit de lui qu'il mangeait avec trois bouches, comme pensionnaire du Sultan, de la France et des Deux-Siciles. »

à ce sujet avec Desalleurs, désigné pour succéder à Castellane; celui-ci lui donna, au nom du ministre d'Argenson, la mission de déterminer la Porte à un armement contre l'Autriche [x], et L'Hopital, ambassadeur de France à Naples, lui écrivit dans le même sens [1]. La lettre qui l'autorisait à rentrer en France lui fut remise déchiffrée par Peyssonel; mais, le lendemain, il mourut d'une goutte remontée, sans testament, et laissant plus de dix bourses de dettes (23 mai 1747). Son fils adoptif, qui se donnait pour son fils naturel, le renégat milanais Souleïman, âgé de quarante-cinq ans, le remplaça comme chef des bombardiers (juin 1746), de même que le jeune Ibrahim, fils du renégat hongrois Ibrahim, mort l'année précédente, avait succédé à son père comme directeur de l'imprimerie.

Bonneval s'était entremis auprès de Tessin, le nouveau ministre suédois, pour obtenir que Carlson demeurât à Constantinople; mais ce dernier fut néanmoins rappelé et remplacé par Celsing, d'abord comme chargé d'affaires, ensuite comme résident

[1] Extrait de la lettre de M. de L'Hôpital à Castellane. Il lui annonce qu'il a expédié ses lettres en Suède et au sieur Bellet, puis il continue ainsi : «V. E. ne saurait faire rien de plus agréable au roi et de plus glorieux pour elle que d'établir une parfaite union entre la c our ttomane et celle de Berlin, d'obtenir l'exclusion du ministre de Suède à la Porte comme étant totalement dévoué à nos ennemis, de lui en faire substituer un mieux intentionné, et de conduire à un entier succès le grand objet que V. E. s'est proposé par son mémoire du 29 août 1746. S'il est vrai que la disette tient les Turcs et les Persans dans un armistice forcé, c'est le moment favorable d'amener ces deux nations à la paix ou du moins à une longue trève.»

(1745). L'ambassadeur anglais était alors Porter [1], auteur d'un petit écrit sur le gouvernement des Turcs, non moins estimé que celui laissé sur le même sujet par Businello [2], qui se trouvait en même temps que lui à Constantinople, où il était attaché comme secrétaire à l'ambassade vénitienne. A la même époque, le jésuite Borowski, vint, avec une suite de six personnes, demander, au nom de la Pologne, le rétablissement des missions de Tatarie et la fondation d'un hospice à Sira : il fut traité avec distinction, et obtint les fermans nécessaires pour se rendre dans ce pays. Depuis la lettre qu'avait adressée, deux ans auparavant, le grand-vizir à l'hetman Potocki, pour lui demander s'il était vrai que la Russie armât contre l'Ukraine [3], la Porte n'avait pas eu d'autres rapports diplomatiques avec la Pologne.

En appelant le khan des Tatares à Constantinople et en lui faisant l'accueil pompeux dont nous avons parlé plus haut, la Porte n'avait consulté que les intérêts de sa politique; elle venait de conclure la paix avec la Perse, et elle espérait produire sur la Russie, par cette démonstration, une impression favorable à ces

1 *Observations on the religion, law, government and manners of the Turks*. Lyon, 1768.

2 Pierre Businello, *Rapport sur le gouvernement, les mœurs et les usages des Ottomans*. Leipzig, 1788.

3 *Lettera che il G. V. Hasanpascha ha scritta al generale di Polonia Potocki (febbrajo 1744) per saper se sia vero che la Imperatrice di Russia manda dei eserciti e grandi apparecchj verso la Stoliza con preparamenti in Ucraina, per dove si dice verrà sotto pocho di visitare i corpi santi di Kiow.*

mêmes intérêts. Le khan des Tatares se plaignit de ce que les Russes voulaient assujettir à leur domination les habitans de la Kabarta, que le dernier traité avait déclarés peuple indépendant, et les Zaporogues dont le territoire, Ergad, se trouvait dans les mêmes conditions. Le résident Nepluïeff en rendit compte à sa cour; mais à sa proposition d'accréditer un consul russe auprès du khan, il fut répondu que les Tatares étaient des sauvages qui venaient de faire essuyer au consul de France les plus mauvais traitemens, et qu'avant de rien arrêter à ce sujet, il fallait que le khan fût de retour dans ses Etats. Deux mois après, Nepluïeff négocia le renouvellement de la paix et de la dernière convention, sans autre but que celui de faire effacer du traité le nom du prince Iwan pour y substituer celui de l'impératrice Catherine. Bien que, du reste, le traité conclu à perpétuité n'eût pas besoin d'être renouvelé, le reïs-efendi qui vit pour lui, dans cette circonstance, une nouvelle source de bénéfices, consentit volontiers à la demande de la Russie, et la convention, y compris la paix perpétuelle, fut renouvelée par un acte spécial, au nom de l'impératrice[1] (10 avril 1747 — 29 rebioul-ewwel 1160).

[1] Rapport de Penkler. Voir aussi la négociation et l'acte dans l'*histoire d'Izi*, f. 160 et 161. Schœll n'en a pas eu connaissance, bien qu'à l'époque où son histoire parut (en 1818), l'*histoire d'Izi*, imprimée à Constantinople, eût paru depuis trente-quatre ans et qu'une traduction italienne de la minute de l'acte fût jointe au rapport de Penkler en date du 2 août 1747; la minute turque est précédée d'une longue introduction dont l'objet est de faire connaître les causes de la modification introduite dans l'acte, préambule qui manque à la minute russe.

La Porte avait déjà fixé le jour de l'audience solennelle dans laquelle le baron de Penkler [1], nommé après le couronnement de l'empereur François Ier, internonce ou ambassadeur extraordinaire, devait notifier à la Porte l'avénement de ce souverain, lorsque le reïs-efendi prit ombrage de la qualification de roi de Jérusalem qu'on donnait à l'Empereur dans ses lettres de créance. Il est vrai que ce titre avait cessé de figurer, dans les pièces de même nature adressées à la Porte depuis la contestation élevée à ce sujet sous le règne de Souleïman le Législateur ; c'était une méprise de la chancellerie de l'Empire qui, ignorant cette circonstance, avait fait la mention dont il s'agit. Le reïs-efendi demanda au baron de Penkler ce qu'elle signifiait, et s'il lui conviendrait que le Sultan prît le titre de roi de Hongrie, parce qu'il avait autrefois possédé ce pays. Penkler se borna à répondre que ce titre, porté depuis long-temps par les ducs de Lorraine, avait peu d'importance ; cependant toutes ses observations n'aboutirent à rien, et il fut forcé de l'effacer, d'autant mieux que le roi de Naples avait également été obligé de le supprimer dans ses lettres de créance. Il fallut donc que celles de Penkler fussent modifiées, et l'historiographe de l'Empire, qui relate ce fait en style triomphal et en prend texte pour s'étendre longuement sur le traité de Bel-

[1] Penkler délivra dans le cours de cette année G. Strasaldo qui avait été pris par les Tripolitains et offert au Sultan à titre de présent. Deseuffi, parent de Czaki, vint le voir à Constantinople.

grade[1], y trouve la confirmation des paroles du sultan Mahmoud qui, se voyant contraint de modifier quelques expressions introduites dans la convention supplémentaire du traité de Belgrade, se serait écrié : « S'il » plaît à Dieu, on nous paiera cela dans l'occasion[2]. »

Après avoir eu ses audiences, Penkler entama une double négociation tendant à obtenir la conclusion d'un traité d'amitié avec l'Empereur, en sa qualité de grand-duc de Toscane, et la prorogation indéfinie du traité de Belgrade. La première idée de cette paix perpétuelle vint du reïs-efendi qui s'entendait merveilleusement à provoquer les affaires et les négociations susceptibles de l'enrichir, puis à susciter ces difficultés que l'or seul peut lever. Dans le cours de la négociation relative au traité de paix et d'amitié à conclure avec la Toscane, il opposa à Penkler une objection que lui avaient suggérée Castellane et Bonneval : il allégua que, dans l'histoire de Florence par Varcki, Côme de Médicis était cité comme le fondateur de l'ordre de Saint-Étienne, dont les chevaliers sont, comme ceux de Malte, en guerre ouverte avec les musulmans; que dès-lors aucune

[1] A l'occasion de la contrainte imposée à la Porte au sujet de quelques expressions du traité de Belgrade qu'elle se vit obligée de modifier, sacrifice bien compensé du reste par la suppression du titre de roi de Jérusalem dans les lettres de créance du baron de Penkler, Izi cite, dans son érudition historique, le traité de Hodaïba, où les Koreïschites forcèrent le Prophète de changer quelques mots : ce à quoi il se résigna, sachant bien que la violence dont il était l'objet serait expiée par la bataille de Saffaïn. Izi, f. 91.

[2] *Inschallah waktiilé moukabelé wé moukafat olour.*

amitié ne pouvait exister entre la Porte et la Toscane. Penkler lui répondit avec beaucoup de présence d'esprit : Si les anciennes inimitiés devaient être éternelles, comment la Porte pourrait-elle vivre en paix et entretenir des relations d'amitié avec les puissances chrétiennes, puisqu'il est écrit dans le Koran : «Frappez de mort tous les infidèles? » Chaque prince, ajouta-t-il, doit viser à concilier le bien de ses Etats avec sa conscience, et il faut espérer que la Porte est dans les mêmes dispositions. Une autre difficulté soulevée par la Porte contre la perpétuité du traité de Belgrade, était fondée sur l'emploi du mot : éternel, qu'on disait contraire à la loi; mais ce refus était d'autant plus singulier que la Porte avait déjà conclu avec la Russie un traité éternel [1], et venait tout récemment de le renouveler. Le reïs-efendi voulait qu'on employât seulement le mot de : longue durée [2]. L'internonce tenait pour ceux de : continu et éternel [3]; enfin l'on s'arrêta à ceux de : continu et durable [4]; mais ces deux mots furent accompagnés dans la minute turque d'une clause additionnelle portant : de longue durée, en tant que le permet la loi [5]. Toutes ces difficultés étaient suscitées par le moufti Hayatizadé, dévoué aux intérêts de la France, et qui, impuissant à engager la Porte dans

1 *Mœbedé.*
2 *Memdoud*, c'est-à-dire *in longævum protracta perennis.*
3 *Daïm ou moebed.*
4 *Daïm ou berkarar.*
5 *Mesaghi seherii oldighi wedjiilé mouddetti memdoudé.* Izi, f. 116.

une guerre contre l'Empire, voulait au moins entraver les démarches qui avaient pour but d'établir des relations d'amitié entre ces deux puissances; il avait été l'un de ceux qui avaient le plus énergiquement blamé le titre de roi de Jérusalem attribué à l'Empereur. Après sa révocation et celle du moufti octogénaire Ak-Mahmoudzadé Seïnoulabeddin, le reïs-efendi, libre d'agir comme il l'entendait, consentit à ce que l'Impératrice reçût, dans la minute autrichienne du traité, le titre de seule héritière de l'Empire d'Allemagne, et à ce que, dans la minute turque, le titre de roi de Jérusalem, ajouté à ceux du Sultan, fût supprimé comme insolite. En revanche, il se fit donner pour chaque traité, pour celui conclu avec la Toscane, comme pour celui renouvelé à perpétuité, une somme de trois mille ducats. Le traité de Belgrade, si funeste à l'Empire, lui avait déjà valu quinze cents ducats et une bague de grand prix. Ainsi, malgré l'intervention de Castellane et les manœuvres de Bonneval, qui était mort depuis deux jours, la Porte signa un traité perpétuel avec l'Autriche et la Toscane (25 mai 1747). Dans l'espace de sept mois, cette puissance avait conclu un traité avec la Perse et en avait renouvelé et perpétué deux autres avec la Russie et l'Autriche.

LIVRE LXIX.

La salle du manteau du Prophète. — Destitution du grand-vizir et son remplacement par Seïd-Abdoullah. — Mort de Nadirschah. — Retour en Perse de l'ambassadeur extraordinaire Kesrieli. — Massacre des Mamlouks. — Nomination de plusieurs gouverneurs. — M. de Desalleurs. — Khatti Moustafa internonce à Vienne. — Mariages, constructions et chronogrammes remarquables. — Insurrection à Constantinople et à Bagdad. — Ambassades de Perse et de Naples. — Mort du khan de Crimée. — Nominations et changemens de plusieurs vizirs. — Le moufti Esaad. — Mort de Neïli et de l'imam des couteliers. — Phénomènes naturels. — Mort de Kesrieli, de Pirizadé et du reïs-efendi Moustafa. — Réformation de l'islamisme accomplie parmi les Bédouins par Abdoulwehab. — Doctrine de ce sectaire. — Nouvelles désastreuses d'Arabie. — Découverte d'un trésor de monnaies koufes. — Troubles en Arabie. — Le présent de la Mecque. — Le prince de Valachie, le moufti et le grand-vizir sont révoqués. — Construction du palais de l'aga des janissaires et d'un kœschk dans le seraï. — Arrivée d'un ambassadeur indien. — Evénemens de Perse. — Opinion de la Porte sur la paix d'Aix-la-Chapelle. — Efforts des ministres européens à Constantinople. — Construction de casernes, de maisons de plaisance et de forteresses. — Troubles dans l'intérieur. — Evénemens maritimes. — Destitution du grand-vizir et exécution du kislaraga. — Tremblement de terre. — Ouragan. — Soulèvement des Grecs. — Changemens des interprètes de la Porte et des hospodars. — Efforts des ambassadeurs français et suédois et d'un envoyé danois. — Venise et Raguse. — Correspondance avec la Pologne. — Différends survenus dans la Nouvelle Servie et dans la Kabarta. — Evénemens de Géorgie et d'Irak. — Constructions et visites du Sultan. — Inauguration de la bibliothèque de Galata Seraï. — Tremblement de terre. — Mort du scheïkh Yousouf et du sultan Mahmoud Ier.

Sous l'égide d'une paix ainsi renouvelée de toutes parts, le sultan Mahmoud put se livrer tout entier à son

goût dominant pour les constructions. Par malheur, les siennes furent presque toutes insignifiantes ou inutiles, si l'on en excepte celle d'un nouveau château qu'il éleva dans l'île d'Atschou, pour tenir en bride les Tatares du Kouban, et maintenir la paix avec la Russie, qui tout récemment s'était plainte de leurs irruptions. Nimet et Newres-Efendi célébrèrent dans des chronogrammes rimés l'achèvement du palais d'été de Beschiktasch, en le plaçant à côté des sept palais les plus renommés de l'Orient : ceux de Khosroës Nouschirwan sur le Tigre [1], de Khosroës Perwiz à Medaïn [2] et celui de son épouse, la belle Schirin, sur l'Oronte [3], et en le comparant aux deux palais du roi arabe Naaman dans l'Irak [4], et aux deux autres élevés dans l'Hadhramout et dans l'Yémen par les rois de la famille Homyar [5]. L'historiographe de l'Empire employa sa prose poétique avec non moins de succès, à décrire le trône en argent pur qu'on venait de placer dans le kœschk nouvellement réparé de Sinan-Pascha, et pour lequel le trésor avait fourni quatorze mille drachmes de ce métal ; l'auteur, dans la description pompeuse qu'il fait de ce meuble magnifique, le place au-dessus du fameux trône de paon [6] de l'ancien roi perse, Keïkawous. Le nom de ce sou-

1 *Taki Kesra.*
2 *Taki Mouschgou.*
3 *Kassri Schirin.*
4 *Khawrnak* et *Sedir.*
5 *Kassri Mouscheyed* dans le Hadramout et Ghomedan à Sana.
6 *Takhti Taous; Takhti Keïkawous.*

verain presque inconnu en Europe et oublié en Asie, retentit de nouveau. lorsque, de retour de son expédition à Delhi, Nadirschah exposa à Hérat le célèbre trône de paon de l'empereur de l'Inde. C'est avec des éloges plus dignes de l'histoire qu'il décrit la magnificence de la salle des reliques au seraï, dans laquelle sont conservés, près de la chambre à coucher du Sultan, l'étendard sacré de couleur verte du Prophète, son sabre, son arc et son manteau de drap noir, appelé la *borda*[1], objets considérés comme les joyaux les plus précieux de l'Empire. L'étendard du Prophète est la bannière de l'Empire qui, au moment du départ de l'armée pour la guerre, est remise solennellement et en grande pompe aux mains du grand-vizir commandant en chef les troupes, et, qu'à son retour, celui-ci restitue avec les mêmes cérémonies. Le sabre du Prophète sert à ceindre les reins du Sultan le jour de son avénement, et le *noble vêtement*[2] est offert solennellement chaque année, dans le milieu du mois de ramazan, à la vénération des officiers du seraï, des grands et des ministres; l'eau dans laquelle on trempe un coin du manteau du Prophète, est considérée comme bénite et distribuée à la cour et aux principaux de la ville. L'étendard et le manteau sacrés sont conservés chacun dans quarante couvertures et déposés dans un coffre en argent. Outre un nouveau coffre, pour la confection duquel Mah-

[1] On y voit encore les sabres d'Eboubekr, d'Omar, d'Osman et de six autres compagnons du Prophète.

[2] *Khirkaï scherifé.*

moud donna soixante-dix-huit mille drachmes d'argent, on employa vingt et quelques mille autres drachmes de ce métal pour l'ornement de la salle des reliques dont le fond était bleu azur. L'historiographe cite à cette occasion les témoignages qui constatent l'identité du saint vêtement avec celui que le Prophète ôta de son corps pour le donner au poëte Kaab Ben Soheïr, lorsque, dans le célèbre panégyrique, il vint à lire ce vers : *Le Prophète est un glaive dont les étincelles se répandent partout ; c'est un glaive courbé à l'indienne, tiré du fourreau par Dieu même.*

Les khalifes, successeurs du Prophète, et les Sultans ottomans, successeurs des khalifes d'Egypte, ne se sont regardés pendant long-temps que comme le glaive de Dieu tiré du fourreau pour imposer sa loi à l'univers; mais, depuis le commencement du dix-huitième siècle, sous les règnes des sultans Ahmed III et Mahmoud Ier, un esprit plus doux et plus tolérant, dû à l'influence de la civilisation européenne, pénétra dans la cour de Constantinople, et les khalifes d'Istambol, tout en continuant à se parer du titre de glaive de Dieu, se montrèrent moins avides du sang de leurs semblables. Jadis, le prétendu prince persan, dont l'esprit inquiet, avait souvent mécontenté la Porte et dont la conduite ne laissait pas de donner matière à des plaintes, aurait été infailliblement mis à mort, en cessant d'être un utile instrument politique; mais, vu ce changement survenu dans ses habitudes, la Porte se contenta de le renvoyer de Samsoun et de l'embarquer pour Rhodes, lieu d'exil habituel des

princes tatares. Sur les plaintes élevées par les sujets moldaves contre la tyrannie de leur prince, Jean Maurocordato [1], le grand-vizir le destitua et nomma à sa place Grégoire Ghika, frère de l'interprète de la Porte, Alexandre Ghika, qui se trouva ainsi pour la troisième fois élevé à la dignité d'hospodar (24 août 1747 — 17 schâban 1160). La chute de Ghika fut suivie de près de celle du grand-vizir. Esseïd Mohammed avait rempli pendant longues années les fonctions les plus importantes de l'Empire et, à l'époque du traité de Belgrade, il avait joué un rôle important dans les négociations dont il fut précédé; dans les derniers neuf mois de son administration, il avait renouvelé ou rétabli la paix avec la Perse, la Russie et l'Autriche, et signé un traité d'amitié avec le grand-duc de Toscane. Mais tous ces services ne purent le préserver d'une disgrâce, qu'il hâta lui-même par son esprit querelleur et rancuneux qui le poussa à s'attaquer même au corps des oulémas. Son goût pour l'opium, qui lui valut le surnom de Teryaki (le mangeur d'opium), était d'ailleurs un scandale pour la masse du peuple. Le khatti-schérif, qui annonça la nomination de Seïd-Abdoullah au grand-vizirat, blâma en même temps avec sévérité la conduite du grand-vizir destitué envers les oulémas. Ce précédent, duquel il résultait suffisamment que la voix des sujets mécontens commençait à trouver

[1] Izi, f. 128. Tous les deux portent le nom de Scarlatzadé, parce que Ghika était parent de Maurocordato du côté maternel.

accès au diwan et pénétrait déjà jusques dans l'intérieur du seraï, s'est depuis renouvelé à chaque changement de grand-vizir. Dans ces occasions, le khattischérif du Sultan ne manque jamais de blâmer le ministre destitué, soit comme trop violent ou trop rude, lorsqu'il a été choisi parmi les seigneurs du sabre, soit comme trop négligent ou trop inexpérimenté dans l'art de la guerre, lorsqu'il est sorti du rang des seigneurs de la plume, c'est-à-dire suivant qu'il a été militaire ou fonctionnaire civil, et que son successeur est choisi dans l'une ou l'autre de ces classes [1].

Le nouveau grand-vizir Seïd Abdoullah était fils de Hasan-Pascha, kiaya du grand-vizir Houseïn Kœprülü. Sous le grand-vizirat d'Ali de Tschorli, Hasan-Pascha, alors beglerbeg de Roumilie, avait été appelé à Constantinople pour être élevé à la dignité de grand-vizir; son compétiteur, plus heureux, l'envoya comme gouverneur en Egypte, où il fut exécuté peu de temps après. Seïd Abdoullah, son fils, avait, à l'époque où il n'était encore que grand-écuyer, étouffé dans l'Aïdin la rébellion de Saribeg-

[1] Le grand-vizir est toujours choisi dans les rangs des hauts dignitaires de l'armée ou des chancelleries et jamais parmi les oulémas; car le second Kœprülü lui-même qui avait commencé sa carrière comme muderris, avait ensuite passé dans l'administration d'où il fut appelé au grand-vizirat. La traduction du khattischérif rendu à l'époque du changement du grand-vizir (14 septembre 1824) et qui blâme le vizir destitué en l'accusant de pédantisme est donc erronée, car ce blâme n'atteignait pas les oulémas, ce que jamais le Sultan n'a osé faire, mais la pédanterie des employés de la chancellerie.

oghli ; après avoir occupé, successivement les postes de gouverneur de Chypre, de Rakka et d'Aïdin, il fut rappelé à Constantinople et investi de la dignité de premier ministre de l'Empire. Son prédécesseur Esseïd Mohammed fut envoyé en exil dans l'île de Rhodes; son exil coïncida avec la mort du précédent moufti Hayatizàdé, le Médecin, qui venait de mourir à Damas. Le reïs-efendi Abdoullah partagea le sort du grand-vizir disgracié, son ami et ancien collègue au congrès de Niemirow. Cependant les causes principales de sa chute furent la jalousie du kiayabeg et son extrême avidité qui le brouilla avec le defterdar. Accusé de n'avoir donné au fisc que la somme de cinq cents bourses sur l'héritage du vieux Mourteza, qui l'avait nommé tuteur de ses enfans et dont la fille avait été mariée avec le fils d'Abdoullah, le nouveau grand-vizir l'envoya en exil à Kastemouni ; cependant il lui accorda sur sa demande l'autorisation de séjourner à Andrinople [1]. Naïli Abdoullah, poëte d'un grand mérite, fut nommé chef des écrivains de la chancellerie d'Etat, et l'historiographe Izi fut élevé à la dignité de maître des cérémonies.

Outre le reïs-efendi, dont le rang et l'influence politique ont si souvent appelé notre attention, Seïd Abdoullah changea, à l'instar de tous ses prédé-

[1] Nououmanzadé donne, dans ses *conseils agréables*, la relation d'un entretien qu'il eut à Andrinople avec le reïs-efendi Abdoullah sur les affaires de Perse, dans laquelle il le surnomme Taoukdjibaschi (chef des marchands de volaille).

cesseurs, les premiers fonctionnaires du ministère; il révoqua le kiayabeg, le tschaouschbaschi, le nischandji, les trois defterdars, le sous-secrétaire d'Etat, le beglikdji, le mektoubdji et les deux tezkeredjis (maître des requêtes), les six intendans [1] et inspecteurs [2], les six secrétaires inspecteurs des revues de la cavalerie [3], ceux de l'infanterie [4] et les directeurs des chancelleries principales du trésor [5]; de plus, il fit permuter entre eux douze des principaux gouverneurs de l'Empire. La première mesure administrative du nouveau grand-vizir fut une ordonnance par laquelle il défendit, sous des peines sévères, le débit public du vin dans les tavernes de Pera et de Galata. « La fille de la vigne[6], l'ivrognerie, dit Izi, » que le Prophète appelle la mère de tous les vices [7], » ne put plus se montrer sans voile, et les hommes » efféminés [8] de ce temps durent échanger [9] contre le

1 Du trésor, de l'arsenal, de la monnaie, de la ville, de la cuisine et de l'orge.

2 De la fonderie, du biscuit de mer, des quatre moulins à poudre.

3 Ceux de sipahis, des silihdars, des ouloufedjiyemin, des ouloufedjianiyebars, des ghourebaïyemin et des ghourebeïyezar.

4 Ceux des janissaires, des djebedjis, des topdjis et des toparabadjis.

5 La liste de ces mutations (tewdjihat) se trouve dans Izi, f. 140.

6 *Bintol-aneb* en persan *dokhteri rez*.

7 *Oummol khabaïs*.

8 *Sourezaï zeman*.

9 Ils faisaient, dit Izi, des gloses de cinq à six lignes (*takhmis* et *tesdis*) sur le thème du vers suivant :

« *Khoumler schikesté djam tehi yok woudjoudi meï*,
« *Etlün esir kahwé bizi heï zemamé heï;* »

C'est-à-dire : Les bocaux sont brisés, le verre est vide, il n'y a plus de vin; oh café! c'est toi qui nous tiens captifs; toi nouvelle apparition de l'époque.

» verre de cristal rempli de vin, la porcelaine de la » tasse à café. » Lorsque, peu de temps après, le feu prit à Psamatia, le quartier de Constantinople où se trouvaient le plus grand nombre de cabarets, les poëtes, dans leur langage amphibologique, représentèrent cet incendie comme alimenté par les soupirs des amateurs de vin et qui, s'exhalant de leurs gosiers brûlés par la soif, soufflèrent et attisèrent la flamme (4 novembre 1747. — 1er silkidé 1160).

Un incendie d'une autre nature menaçait d'éclater sur la frontière de Perse. Depuis peu on avait reçu la nouvelle de la rébellion d'Eriwan contre Nadirschah ; quelque temps après, on apprit la mort violente de ce monarque. Emirkhan, le neveu de Djelilkhan de Kermanschahan, le général en chef de l'artillerie de Nadirschah, Gourd Houseïnkhan et Ali Koulikhan, fils d'Ibrahim, frère du souverain de Perse, sachant que leurs noms figuraient sur une liste de proscription dressée par le tyran, rassemblèrent trois mille hommes, et résolurent de sauver leur vie en assassinant le schah. Ils se liguèrent à cet effet avec le keschekdjibaschi Kodjabeg et le djezaïrdjibaschi Salihbeg, les deux commandans de sa garde du corps. A l'époque où Nadir avait quitté Meschhed dans le Khorassan, pour s'avancer sur Khotschan, il avait

Nous ferons remarquer en passant aux orientalistes que si l'on prononçait indistinctement la vocale *feth a* ou *e*, et si par conséquent on lisait *maï* au lieu de *meï*, il faudrait traduire *eau* au lieu de *vin*. La même distinction existe entre *heï* et *haï*. Le reïs-efendi dont nous parlons ici s'appelle Naïli (avec un *élif*) et le juge d'armée son comtemporain Neïli (sans *élif*).

envoyé à la forteresse de Kalat, ses trois fils, où ils furent retenus sous bonne garde; c'étaient, Riza Kouli Mirza, que tout récemment, sur un soupçon mal fondé, il avait fait aveugler, Nazroullah Mirza et Schahrokh Mirza, l'héritier présomptif du Schah, fils de Riza Kouli et de la fille de Tahmasip. Plus tard, ne pouvant plus douter que sa tyrannie, l'atteinte qu'il avait portée à la religion de l'Etat, et l'oppression qu'il faisait peser sur le peuple et les prêtres, ne lui eussent enlevé son ancienne popularité, et qu'il fût un objet de haine pour tous les schiis orthodoxes, il concerta avec les chefs des Ouzbegs et des Afghans une vêpre persane. Mais son projet avait transpiré, et, pour le déjouer, les deux capitaines de sa garde, Kodjabeg et Salihbeg, profitèrent du privilége de leur charge pour passer nuitamment au milieu des gardes de l'extérieur et pénétrer dans la tente où le tyran était endormi. Nadir, se voyant assailli, se défendit avec courage, mais un coup de sabre que lui porta Salihbeg mit fin à son existence[1] (23 juin 1747 — 14 djemazioul-akhir 1160).

La matinée qui suivit le meurtre de Nadirschah fut signalée par un désordre affreux. L'afghan Ahmed-khan, secondé par un corps d'Ouzbegs, attaqua les troupes persanes; mais il fut battu, et s'enfuit à Kan-

[1] Izi, f. 135. Mehdi en nomme encore deux autres. Jones, dans sa traduction, écrit achri au lieu d'akhir; ce n'était pas le 8 juin, mais le 20. Izi fait remarquer que Nadir était né dans le signe de Mars, et que le jour de sa mort, Mars s'était brûlé, c'est-à-dire qu'il était arrivé au point de sa révolution le plus rapproché du soleil.

dahar. Nazar Alikhan tomba victime de la fureur de l'armée; Mayarkhan et le mollabaschi, premier dignitaire de la loi, prirent la fuite. Le gardien du sceau de Nadirschah plaça le cadavre de son maître sur un chameau, pour se rendre à Meschhed; mais un parti de Kurdes, qu'il rencontra en chemin, le força de jeter le cadavre dans un ravin et de le couvrir de terre [1]. A Constantinople, on célébra la mort de Nadirschah comme une nouvelle preuve de la protection de Dieu, qui avait rappelé à lui, les uns après les autres, les ennemis les plus dangereux du Sultan; l'historiographe de l'Empire explique comment, après la mort de l'empereur d'Allemagne, Charles VI, et celle de l'impératrice de Russie, Anne, il était infaillible que le troisième monarque, qui avait osé faire la guerre au khalife, pérît aussi, d'après cette sentence du Koran: *Ce n'est rien que deux il en faut trois* [2]. Le jour même où Nadirschah succomba sous les coups des assassins, l'ambassade extraordinaire, chargée d'apporter au Schah les riches présens du Sultan, avait passé la frontière de Perse. Le juge du camp de l'ambassade, le muderris Nououman, que nous avons vu participer comme commissaire à la délimitation des frontières de Servie et qui a transmis à la postérité une relation détaillée de cette mission [3],

[1] Cette circonstance ne se trouve dans aucune des histoires précédentes de Nadirschah.

[2] *Esscheyoun la yousenna illa wé kad yousellis*. Izi, f. 134.

[3] Dans le troisième volume de son ouvrage intitulé: *Conseils agréables* (*Tedbirati pesendidé*).

prouve, en invoquant le témoignage du traité des bons et des mauvais présages, que Nadirschah devait nécessairement tomber sous le sabre, parce qu'un sabre garni de pierreries se trouvait parmi les présens du Sultan. Il rappelle à cette occasion la mort du kiayabeg Osman, victime du congrès de Niémirow qui, dit-il, fut exécuté peu de temps après que Pirizadé, l'imam du Sultan, lui eut envoyé des ciseaux artistement découpés en papier. L'auteur s'étend ensuite longuement sur les signes qui présagent la chute des souverains et des grands, ou d'autres malheurs; dans ce nombre, figurent les cas où le turban se détache de la tête de la personne menacée, où les tentes sont renversées, où les queues de cheval et autres enseignes tombent à terre, et une foule d'autres. Il n'énumère pas moins de sept de ces mauvais présages qui, étant tous le fait de l'ambassadeur Kesrieli, donnaient facilement à prévoir l'issue peu satisfaisante de sa mission.

A peine la nouvelle du meurtre de Nadirschah se fut-elle répandue que Sam Mirza [1], prétendu fils de schah Houseïn, éleva dans l'Azerbeïdjan ses prétentions au trône de Perse, et ceignit le sabre de la souveraine puissance à Ardebil, la ville du sacre et de la sépulture des rois persans. Son général Ibrahimkhan, l'Ouzbeg, parcourut avec quelques mille

[1] L'inscription gravée sur le sceau de ce prétendant, se trouve dans Nououman, f. 130; la voici : *Bé men ez Ghirdigar ilhamest Ismem es loutfi schiri-Hakk Sam est*, c'est-à-dire, la révélation me vint de la main de Dieu; chien d'Ali (le lion de Dieu) je pris le nom de Sam.

hommes les pays situés autour de Hamadan, dans l'espoir de s'emparer de l'ambassadeur ottoman et des riches présens dont il était porteur, et de les conduire ensuite à Teheran. Sam Mirza et Ibrahimkhan, qui tous les deux convoitaient une aussi riche capture, essayèrent d'abord de tromper l'ambassade en lui représentant la mort de Nadir comme un vain bruit, dans l'espoir de l'attirer plus avant dans l'intérieur du pays. Mais en comparant la date des lettres qui furent adressées à l'ambassade turque, l'ambassadeur en second, Redjeb-Pascha, le kiaya defterdar et le juge Nououman parvinrent à découvrir la vérité que des rapports arrivés plus tard ne tardèrent pas à confirmer [1]. Nououman, qui engagea l'ambassadeur avec insistance à retourner sur ses pas, se chargea de constater, par un acte judiciaire, la nécessité de cette mesure. Kesrieli regagna la frontière, et se rendit par Sina à Bagdad, où il arriva heureusement, grâce aux mille cavaliers feudataires qui formaient son escorte. Cette troupe lui avait été adjointe principalement pour défendre, en cas d'attaque de la part

[1] Nououman contient plus de détails sur la mort de Nadir qu'aucun autre auteur, seulement il se trompe en écrivant le 12 djemazioul-akhir (21 juillet) au lieu du 14. La relation de cette ambassade remplit dans l'ouvrage de Nououman, 85, f. in-4° depuis 86-161. Le géographe y relate les noms des stations suivantes : Hamadan, le village de Hemekezé, la plaine d'Isfendabad, Sina, Dewisé d'où, après six heures de marche, on arriva à Tschokaabad ; Scheïkhabar, cinq lieues ; Aassarabad, cinq lieues ; Sindjabad, deux lieues ; Emirabad, trois lieues ; Mendjoutié, deux lieues ; près de là, on passa la frontière de Perse et on arriva à Kizildjé, trois lieues ; Batan, deux lieues, dans le district du même nom ; de Karatscholan Yenidjé, on arriva en sept heures de marche à Bagdad.

des Kurdes, des Ouzbegs et des Efschares, les présens que le Sultan destinait à Nadirschah. Cinq jours après l'arrivée de la dépêche annonçant le meurtre du Schah, le Sultan convoqua dans la capitale un diwan extraordinaire, dans lequel on convint de maintenir la paix sur la frontière de Perse et d'attendre les événemens (25 août 1747—18 schâban 1160). Quelques semaines plus tard, la Porte fut instruite de la mort du gouverneur de Bagdad, Ahmed-Pascha, qui avait administré cette province à deux reprises différentes [1]. Avant de mourir, il avait encore réduit à l'obéissance le Kurde rebelle Sélimkhan [2]. Le Sultan lui donna pour successeur l'ancien grand-vizir Ahmed-Pascha. En même temps, il nomma l'ambassadeur Kesrieli gouverneur de Bassra. Moustafabeg, second écuyer de Mahmoud Ier, fut chargé de ramener à Constantinople les présens que la Porte avait destinés au Schah et de confisquer les biens du défunt gouverneur. L'ambassadeur en second, Redjeb-Pascha, le defterdar Moustafabeg, le juge du camp Nououman-Efendi et l'historien Rahmi, tous attachés à l'ambassade de Kesrieli, reçurent, par la même occasion, l'ordre de revenir à Constantinople. Nououman passa à un rang plus élevé que celui qu'il avait occupé jusqu'alors parmi les muderris; mais cet avancement fut loin de le satisfaire, et il s'en plaignit au

[1] La première fois pendant onze ans; la second fois pendant douze ans. Voyez Niebuhr, liste des gouverneurs de Bagdad, II, p. 253. Izi se trompe lorsqu'il dit qu'il fut gouverneur pendant trente ans.

[2] Voyez *l'Histoire de Selimkhan* dans Nououman, p. 143.

moufti, en lui représentant que les services qu'il avait rendus en Servie, lors de la délimitation des frontières, ceux qu'il venait de rendre à l'ambassadeur Kesrieli, et la circonstance d'avoir été revêtu deux fois, en présence du Sultan, du kaftan d'honneur, auraient, pour le moins, mérité le rang de juge de Bagdad. Cependant, ce ne fut que plus tard qu'il obtint la place de muderris des *huit*, attachée à la Souleïmaniyé, place qu'il échangea ensuite contre celle de juge de Magnésie. C'est en cette qualité qu'il écrivit l'ouvrage intitulé, *Conseils agréables*, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois.

La nouvelle de l'assassinat de Nadirschah était à peine arrivée à Constantinople, qu'on y apprit que Raghib-Pascha, gouverneur d'Egypte, avait réussi à étouffer la rébellion des begs mamlouks, dont les têtes furent jetées sur le seuil de la porte du seraï. Depuis sa conquête sous Sélim I[er], l'Egypte a toujours été considérée par la Porte comme le pays des Pharaons, et les begs mamlouks comme des oppresseurs imposés à cette riche contrée; aussi avons-nous eu occasion, plus d'une fois, de rapporter les scènes meurtrières dont cette province a été si souvent le théâtre. Vingt ans s'étaient passés depuis que la révolte de Kaïtasbeg avait trempé le sol d'Egypte du sang ottoman. Depuis cette époque, presque tous les gouverneurs envoyés de Constantinople n'avaient été que des esclaves plus ou moins puissans, suivant que les begs mamlouks, ou comme les appelle l'historiographe de l'Empire, les begs katamites, le jugeaient

conforme a leurs intérêts. Il était de leur politique de n'admettre comme gouverneurs, que ceux des paschas qui semblaient disposés à faire bon marché de leurs prérogatives; on les épiait à leur arrivée, on les sondait, et si on les croyait dangereux, on mettait tout en œuvre pour obtenir leur révocation. Raghib-Pascha avait d'abord paru aux begs un homme d'un caractère facile. Il avait vécu trois ans avec eux dans une parfaite harmonie, se contentant, en apparence, du pouvoir qu'on lui avait laissé, et évitant soigneusement de se roidir contre leur volonté. Mais enfin le moment arriva où il crut devoir mettre à exécution le khattischerif qu'il avait reçu de Constantinople, et qui lui ordonnait d'anéantir les begs rebelles. La position de Raghib-Pascha était critique; le parti des mamlouks katamites[1] était très-puissant; il comptait dans ses rangs les sept begs suivants : le scheïkhol Beled, Ibrahim le Long, l'émirol-hadj Khalilbeg, le beg de Damiat, Alibeg, Tscholak Mohammed, beg de la trésorerie, Poulad Omerbeg, commandant de Bohaïra, et Omerbeg, surnommé le *Petit*. La tyrannie et l'arrogance de l'émirol-hadj, fournirent bientôt à Raghib-Pascha l'occasion de frapper le coup qu'il méditait depuis long-temps. Ibrahimbeg, après avoir injustement mis à mort un négociant mogrebin et s'être approprié sa fortune, exaspéra contre lui tout le pays en s'excusant de ne pouvoir conduire plus long-

[1] Izi, f. 137-139. C'est là la véritable étymologie des Catamites des Anglais.

temps la caravane des pèlerins, à moins que Raghib ne s'engageât à lui payer une somme de cent vingt bourses d'argent. Poussé à bout, Raghib usa de perfidie ; une troupe d'hommes dévoués, apostée par lui, fut chargée de massacrer les begs pendant qu'ils siégeraient au diwan. Le guet-apens ne réussit qu'en partie; quatre des begs, le defterdar, le khazinedar, et les begs de Damiat et de Bohaïra périrent sous les coups des assassins [1], mais les trois autres, le scheïkhol Beled à leur tête, durent leur salut à leur courage (10 août — 3 schâban). Après ce meurtre, Raghib-Pascha se rendit, avec l'étendard sacré, qui est censé, comme celui de Constantinople. avoir appartenu au Prophète, à la Porte des Azabs. Bagidjellibeg [2], qu'il venait de nommer émirol-hadj, occupa le poste de Mahdjar près de la Porte des Janissaires. Ibrahim, tschaousch de Kaztagh (l'Ida de Phrygie), s'établit à la Porte des Janissaires, tandis que Ridwan-kiayabeg prit possession de la mosquée du sultan Hasan et du quartier de Sebilol-Mouminin (auberge des fidèles). Le même jour, Raghib-Pascha invita les troupes de sept corporations du Caire à jurer de nouveau fidélité aux drapeaux du Sultan.

Cependant Ibrahimbeg et le petit Omerbeg avaient

[1] Izi, f. 139: et « *Relation tragique à l'occasion que le gouverneur Raghib-Pascha au grand Caire, selon ses instructions secrètes de la Porte, fomenta à détruire la grande autorité des vingt-quatre begs mal intentionnés en Egypte, le jour de jeudi* 10 *août* 1747. Rapport de Penkler.

[2] La relation tragique l'appelle Baguigelli, et Izi, par erreur, Belfiali.

rassemblé six mille mamlouks et partagé entre les begs katamites les premiers emplois de l'Egypte. Du côté du gouverneur se trouvaient, outre trois mille hommes de troupes régulières des sept corporations, l'ancien beg de Djirdjé, Moustafabeg, celui de Schefer, Khalilbeg, et le defterdar du Caire, Abaza Mohammedbeg. Raghib-Pascha, après avoir stimulé le courage de sa petite armée par la promesse d'une gratification de six mille aspres en sus de leur solde, attaqua les mamlouks dans le quartier de Sebilol-Mouminin. Le combat, soutenu de maison en maison, dura depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à deux heures après le coucher du soleil. Quatre des begs mamlouks, le grand Ibrahimbeg, le petit Omerbeg, Souleïmanbeg [1] et Hamzabeg, l'ancien gouverneur de Bohaïra, s'enfuirent à la faveur de la nuit du côté de la haute Egypte. Le même soir, Raghib investit de la dignité de beg le colonel des mouteferrikas et l'aga des azabs, auxquels était principalement dû le succès de cette journée. L'aga des janissaires, le lieutenant de la police du Caire et tous les begs reçurent ordre de monter à cheval et d'assurer, pendant la nuit, la tranquillité de la ville. Le lendemain, qui était un vendredi, on rouvrit les mosquées et le gouverneur assista, comme à l'ordinaire, mais avec moins de pompe, à la fête de l'ouverture du Nil, qui avait lieu au moyen d'une saignée pratiquée à la digue qui resserre les eaux du fleuve.

[1] Deschisché Naziri. Izi, f. 139.

L'arrivée à Constantinople des têtes des mamlouks rebelles y causa à peine autant de joie que l'entrée dans le port de deux navires chargés de cent cinq musulmans que le grand-duc de Toscane renvoyait à la Porte, en vertu du traité qu'il avait nouvellement conclu avec cette puissance [1]. Ils furent présentés, deux à deux, au Sultan qui leur fit distribuer cinq mille piastres ; le kislaraga et le grand-vizir leur firent don chacun de mille piastres. La même somme leur fut donnée par le kiayabeg, Yegen-Ali, que le Sultan nomma plusieurs jours après vizir, puis percepteur des impôts (moukassilik) en Morée ; le poste de kiayabeg fut dévolu à l'intendant de l'arsenal, Yousouf-Efendi. Le précédent moukassilik de Morée, le vizir silihdar Moustafabeg, fut promu à la dignité de gouverneur de Négrepont, et reçut à titre d'argent d'orge les revenus des sandjaks de Karli-Ili. Son prédécesseur dans le gouvernement de Négrepont, le vizir Ahmed-Pascha, fils du grand-vizir, Osman-Pascha, fut envoyé en qualité de percepteur dans l'Aïdin, dont les revenus lui furent attribués par une lettre autographe du Sultan. La minutie avec laquelle l'historiographe de l'Empire rapporte ces diverses nominations, jette un grand jour sur la position respective des gouverneurs et des commandans de sandjaks. Le possesseur réel (*moutessarif*) du sandjak est seul investi du titre de gouverneur (*wali*); si un sandjak est

[1] Les navires jetèrent l'ancre à Constantinople, le 7 décembre 1747. Rapport de Penkler.

donné à un officier de la Porte, à titre d'argent d'orge (*arpalik*), et s'il le fait administrer par un autre, son mandataire s'appelle *moutesellim*. Ceux qui commandent aux frontières et dans les forteresses (*mouhafiz*) jouissent d'ordinaire de ces sortes de revenus nommés arpalik ; enfin, lorsque la Porte abandonne à un pascha le revenu entier des impôts d'un sandjak, le possesseur s'appelle *mouhassil*, c'est-à-dire, le percepteur des revenus, et la manière dont il possède est désignée sous le nom de *malikiané*, c'est-à-dire, en forme de propriété.

Malgré tous les efforts de M. de Castellane pour exciter la Porte à la guerre, cette puissance avait conclu avec l'Autriche un traité de paix perpétuelle. Six mois après la conclusion de ce traité, l'ambassadeur français, M. de Desalleurs, le successeur de M. de Castellane, fit son entrée à Constantinople. L'audience qu'il obtint du Sultan eut lieu avec la pompe accoutumée; vingt-quatre tschaouschs, six janissaires, six palefreniers, tenant en lesse les chevaux de main de l'ambassadeur, l'écuyer et le grand-maître de la cour, dix tschokadars, seize laquais, deux valets de chambre à cheval, douze interprètes, l'intendant et le secrétaire des tschaouschs et le secrétaire d'ambassade, portant les lettres de créance, précédaient l'ambassadeur. Celui-ci, vêtu d'un habit de soie ponceau tout brillant d'or, et d'un gilet en étoffe d'argent, entouré de huit heiduques, avait à sa droite le tschaousch-baschi et à sa gauche le mihmandar; le baron de Tott, à la tête de soixante négocians français, fer-

mait le cortége [1] (21 novembre 1747). Ce dernier, originaire de Hongrie, et alors au service du roi de France en qualité d'officier du génie, avait déjà été employé par le marquis de Villeneuve pour porter à Louis XV la déclaration par laquelle le grand-vizir acceptait la médiation de la France. Depuis, il était resté dans ce royaume. Le cabinet de Versailles comptait beaucoup sur ses talens et l'employa activement dans ses relations avec les Turcs et ses compatriotes les Hongrois exilés à Rodosto, à la tête desquels se trouvaient alors Czaky et Zay; mais leurs démarches n'eurent pas plus de succès que celles de l'agent polonais Zierzanofsky, qui s'adressa à M. de Desalleurs pour se plaindre de l'intervention de la Russie dans les affaires de Pologne, et de l'atteinte portée à leurs libertés par cette puissance (1748). Desalleurs resta long-temps inactif comme s'il avait voulu sonder le terrain sur lequel il voulait agir. Enfin, il présenta au grand-vizir un mémoire tendant à déterminer le Sultan à protester contre la marche d'une armée russe de trente mille hommes à travers l'Allemagne et son entrée en Flandre. Mais la Porte, satisfaite de voir que les Russes tournaient leurs armes ailleurs que contre ses frontières, garda le silence. En somme,

[1] Lettre de madame de Desalleurs, née princesse Lubomirska, ambassadrice de France, à madame la comtesse Rutofsky, née princesse Lubomirska, à Dresde, le 21 novembre 1747. Izi, f. 164, donne les détails de l'audience de congé de Castellane. Le rapport de Chevrier, peint ainsi M. de Desalleurs, « *c'était un homme de grand sens, pensif, parlant peu, allant au fait, un air simple, naturel, mais fin et délié.* »

sa politique, à cette époque, fut très-pacifique envers la Russie et envers l'Autriche, d'autant plus qu'elle n'avait aucune connaissance de l'article secret, joint au dernier traité d'alliance conclu entre l'impératrice Anne et l'empereur d'Allemagne. Par cet article, resté inconnu jusqu'ici, les deux cours s'étaient engagées, en cas d'attaque de la Porte, à lui déclarer simultanément la guerre et à joindre leurs armées pour la combattre [1]. La Porte éluda avec adresse de répondre aux sept mémoires que Desalleurs lui avait successivement fait remettre au sujet de la marche des troupes russes à travers les Etats d'Autriche; il ne fut pas plus heureux dans sa tentative pour négocier une quadruple alliance entre la Porte, la France, la Suède et la Prusse: alliance par laquelle ces puissances se seraient engagées à réprimer l'ambition de la Russie et à ne conclure aucun traité séparé avec les cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg [2]. Néanmoins, la Porte s'adressa à Desalleurs pour obtenir, par l'intervention de la France auprès des chevaliers de Malte, la restitution de la galère de Moustafa, ancien kapitan-pascha et alors beg de Rhodes. Moustafa venait de débarquer sur les côtes d'Itschil (Cilicie), nouveau gouvernement du précédent grand-vizir El Hadj Mohammed-Pascha Teryaki que Mahmoud I[er] avait exilé à Rhodes, lorsque, au milieu du port de Megri (Telmisos), cent quatre-vingts chrétiens, atta-

[1] *Articulus secretissimus* : il manque dans le traité du 11 juin 1746, publié dans la collection de Schœll.

[2] Rapport de Penkler, auquel sont joints ceux de Chevrier.

chés aux bancs de sa galère, rompirent leurs chaînes, avec l'assistance de douze Napolitains; ils se rendirent maîtres du navire, après un combat avec l'équipage turc, qui, outre qu'il était composé de jeunes soldats nouvellement recrutés, leur était très-inférieur en nombre. Malgré la rapidité avec laquelle le nouveau gouverneur d'Itschil et le kapitan de Rhodes firent parvenir aux commandans des garde-côtes d'Antalia, de Megri et de Fenika, l'ordre d'arrêter les fuyards, ceux-ci eurent le temps de gagner le large et de conduire la galère à Malte (9 janvier 1741 — 10 Moharrem 1161). Desalleurs promit d'écrire à sa cour, afin que celle-ci engageât les chevaliers de Saint-Jean à renvoyer la galère capturée.

Le baron de Penkler, ministre impérial, résidant à Constantinople, avait remis à la Porte, deux mois après la signature du dernier traité, la ratification de l'Autriche, et reçu en retour celle du Sultan (29 juillet 1747). Les présens en argent destinés au grand-vizir, au reïs-efendi, au secrétaire du cabinet du grand-vizir, à l'interprète de la Porte et son aide, le jeune Ibrahim, s'élevèrent à cinq mille ducats, somme peu importante, si l'on considère que le reïs-efendi avait demandé pour lui seul six mille ducats, et si l'on se rappelle que Naples, indépendamment des cent mille piastres que lui avait coûté le dernier traité avec la Porte, avait été obligée de faire présent au grand-vizir, lors de l'échange des ratifications, d'une bague estimée dix-sept mille cinq cents piastres. Pendant son séjour dans la capitale, Penkler détermina la Porte à envoyer

en Afrique l'aga Sougour Ali afin de négocier un traité de commerce entre les deys d'Alger, de Tunis et de Tripoli, et le grand-duc de Toscane. L'envoyé ottoman, accompagné de l'interprète impérial Gaspar Momars et du commissaire toscan Ippoliti, se rendit d'abord à Alger, d'où, après avoir signé le traité de commerce en question, il partit avec les deux briks impériaux qui l'avaient amené pour se rendre à Tunis et delà à Tripoli[1]. En sa qualité d'internonce extraordinaire, Penkler avait obtenu de la Porte dix piastres en sus de la somme qu'elle avait jusque-là fournie journellement à ses prédécesseurs pour leur entretien, et qui était de quatre-vingt-dix-huit piastres; de plus, le jour de son audience, il fut escorté, non-seulement par l'intendant et le secrétaire des tschaouschs, mais encore par deux chambellans. Voulant répondre dignement à l'ambassade de Penkler, le grand-vizir, en nommant Khatti Moustafa-Efendi ambassadeur à Vienne, l'éleva au rang de nischandji. On voit que Khatti Moustafa était d'un rang supérieur à l'internonce Moustafa, que la Porte avait envoyé, seize années auparavant, en Autriche, avec une suite de soixante-deux personnes, et le simple titre de second defterdar. Depuis cette époque, il avait rempli deux fois les fonctions de reïs-efendi, et, après avoir signé en cette qualité le traité de paix de Belgrade, il l'avait changé tout récemment en une paix perpétuelle.

[1] Le traité avec Alger fut signé le 18 octobre 1740; celui avec Tunis le 18 décembre 1740 et le traité avec Tripoli le 27 janvier 1749.

Khatti Moustafa-Mewkoufatdji (président de la chancellerie des taxes), marié avec une esclave sortie du harem impérial, avait déjà été employé lors de la dernière délimitation des frontières de Russie. Il partit de Constantinople avec une suite de cent personnes [I], et des présens d'une valeur de deux cent cinquante à trois cents bourses d'argent [II]. Le but principal de la mission était de féliciter François Ier à l'occasion de son couronnement comme empereur d'Allemagne. Le nombre des présens destinés à l'Empereur était moindre de six que ceux que le secrétaire de l'ambassadeur extraordinaire avait apportés à Vienne, lors de la ratification du traité de Passarowicz; mais en revanche, Moustafa était porteur de vingt-deux objets pour l'Impératrice. Moustafa avait des lettres de créance pour François Ier, empereur d'Allemagne, et pour Marie-Thérèse reine de Hongrie et de Bohême; se prévalant de cette double mission, il demanda le double de la somme fixée pour son entretien et celui de sa suite. La cour de Vienne fit droit à sa réclamation et lui paya journellement douze ducats de plus que n'avaient reçu ses prédécesseurs. Avant son audience, l'ambassadeur ottoman dut s'engager par écrit à se conformer à l'usage consacré par l'étiquette et qui réglait la marche du cortége le jour de sa présentation, à remettre la liste de sa suite et des présens qu'il apportait, ainsi que la copie du discours qu'il devait adresser aux deux souverains. Il fut convenu encore que toute sa suite musulmane, à l'exclusion des grecs, des juifs

et des renégats, descendrait de cheval à son arrivée dans la première cour du palais impérial : que lui seul, accompagné du secrétaire d'ambassade et du kiayabeg, pourrait entrer à cheval dans la seconde cour : qu'après avoir déposé ses armes et fait les trois saluts d'usage à son entrée dans la salle d'audience, au milieu de cette salle et à l'approche du trône, il mettrait ses lettres de créance et la liste des présens sur une table dressée à cet effet à côté du trône, et retournerait à sa place, en ayant soin de marcher à reculons, et qu'il déposerait ensuite lui-même les présens au pied du trône; enfin, Moustafa-Mewkoufatdji s'engagea à baiser le manteau impérial, qui représente la kapanidja du Sultan, et à sortir de la salle à reculons, en saluant l'Empereur trois fois. L'interprète de la cour, M. de Schwacheim, fut désigné pour accompagner l'ambassadeur dans les courses qu'il ferait pour visiter les curiosités et les monumens de la ville, Schœnbrunn, la trésorerie, la bibliothèque, les musées et les théâtres. Dans toutes ces excursions, on eut soin de lui servir des rafraîchissemens. Au palais de Schœnbrunn, l'ambassadeur s'entretint avec Marie-Thérèse et le prince Joseph, âgé de huit ans, auquel le père jésuite François, celui-là même qui assistait l'Empereur dans ses expériences chimiques, et qui plus tard, fut premier directeur de l'académie orientale, apprenait alors à lire dans la relation de l'ambassade de M. de Kuefstein à Constantinople [1]. Khatti Moustafa a écrit une relation dé-

[1] Ce livre se trouve à la bibliothèque de l'Académie orientale de Vienne

taillée de son ambassade, qui est annexée à l'histoire de l'Empire ottoman, d'Izi; les détails relatifs aux audiences d'arrivée et de congé qu'il obtint du président du conseil aulique, de l'Empereur et de l'Impératrice, ont été publiés dans le supplément de la gazette de Vienne [1]. On trouve aussi dans le supplément de cette feuille la description des audiences qu'obtint l'internonce autrichien à Constantinople, lequel, après avoir pris congé comme internonce extraordinaire, resta près de la Porte en qualité d'internonce ordinaire. Ce fut le premier dignitaire accrédité à la Porte avec un pareil titre, car avant lui, tous les internonces avaient été ambassadeurs extraordinaires, et non pas ministres permanens.

La paix étant rétablie avec toutes les puissances limitrophes de l'Empire, le Sultan reprit avec une nouvelle activité l'exécution des projets de constructions, de fêtes et de mariages que les dernières dix années de guerre avaient forcément interrompus, et qui, sous le règne d'Ahmed III, étaient à l'ordre du jour. La sultane Sobeïdé, âgée de dix-neuf ans et fille d'Ahmed III, fut fiancée, par ordre de Mahmoud, au gouverneur d'Anatolie, Souleïman-Pascha (2 janvier 1748—1er moharrem 1161). Aussitôt qu'on eut

avec cet autographe de l'empereur Joseph I. « J'ai appris à lire dans ce livre. Josephus Archidux Austriæ, 1748. »

[1] Izi, f. 190-196. *Archives pour l'année* 1823, nos 27 et 28, par Hormayer. Description de l'audience de congé de l'ambassadeur turc dans le supplément de la gazette de Vienne du 16 octobre 1748; supplément, no 44, du 1er juin 1748, et no 49, du 19 juin 1748.

désigné le paranymphe et représentant du fiancé, le moufti bénit cette union dans la personne du premier et du mandataire de la fiancée, qui était le kislaraga, en faisant mention, conformément à la loi, de la dot et du présent de noces (nischan) [1]. Ce présent consistait en pierres précieuses d'une valeur de soixante mille piastres, et en sept mille cinq cents piastres d'argent monnayé. La princesse Fatima Khanüm, fille du vizir Moustafa-Pascha et de la sultane Saliha, fille d'Ahmed III, fut donnée en mariage à Ibrahim-beg, frère du gouverneur de Roumilie, Yahya-Pascha; le paranymphe de ce dernier fut chargé de porter le présent de noces au palais de la sultane, mais le mariage ne fut célébré que trois mois après avec le cortége ordinaire dit des palmes nuptiales. Quant à la sultane Sobeïdé, son fiancé étant venu à mourir quelques jours avant l'accomplissement du mariage, elle devint l'année suivante l'épouse du vizir Nououman-Pascha (6 janvier 1749 — 16 moharrem 1162).

Outre quelques nouveaux kœschks, le Sultan fit construire à cette époque un grand bassin à Beschiktasch, élever sur la rive européenne du Bosphore une nouvelle mosquée à la place de l'ancienne, et bâtir un kœschk superbe aux environs de Dolmabaghdjé. Mahmoud I[er] posa, peu de temps après, en présence du moufti, la première pierre d'une nouvelle mos-

[1] La dot de la femme s'appelle *mihri mouadjel* et le présent de noces que fait le nouveau marié, le lendemain de son mariage, porte le nom de *mihri mouadjel* ou *sadak* ou *nischan*, c'est-à-dire, le signe d'honneur.

quée qui devait s'élever près du Vieux-Marché (Bezestan); cette cérémonie fut, comme d'ordinaire, suivie du sacrifice de cent moutons. Izi, à cette occasion, a rempli des pages entières de son histoire de l'Empire, de pâles chronogrammes, destinés à transmettre à la postérité la date de ces diverses constructions [1]. Le même auteur nous a laissé, dans six pages in-folio, une description de la fête que le grand-vizir donna au Sultan à Dolmabaghdjé, à la fin du jeûne prescrit pour le grand baïram; mais cette description, où des chronogrammes rimés, lourdement prosaïques, alternent avec une prose singulièrement poétique, ne contient pas, malgré son étendue, ce qu'il importait le plus de savoir, et ce que nous apprennent en trois lignes les rapports des ambassadeurs : à savoir, qu'en cette occasion, le grand-vizir fit présent au Sultan de vingt-cinq mille ducats, et distribua aux officiers de la cour une autre somme de douze mille ducats, afin de se

1 C'est une des attributions des historiographes ottomans que celle de composer des chronogrammes sur les événemens qui marquent le règne d'un Sultan, et cela par la singulière raison que les Arabes, les Persans et les Turcs désignent l'histoire et les chronogrammes du même mot arabe *tarikhi*. *Tarikh* signifie fixer les dates, et comme l'oriental ne demande à l'histoire qu'une grande précision chronologique, l'historiographe du Sultan est par ses fonctions mêmes, appelé à relater tous les événemens; du reste, il lui importe peu que les annales de son pays soient écrites en prose ou en chronogrammes rimés. C'est par la même raison que les historiens orientaux accompagnent presque toujours la relation des événemens les plus mémorables de chronogrammes rimés, dont la dernière rime fait connaître par le nombre des lettres, la date de l'année. Les histoires nationales de cette époque, celle de Soubhi et d'Izi, se font surtout remarquer par un mélange continuel de prose et de rimes; la première est tout aussi boursoufflée que la seconde est plate et dépourvue de goût.

maintenir en place (7 octobre 1748 — 14 schewwal 1161). C'est ainsi que, par un sacrifice momentané, Esseïd Abdoullah avait détourné l'orage qui, par suite d'une émeute populaire survenue à Constantinople, avait menacé, sinon son existence, du moins sa position comme grand-vizir, ainsi qu'il était arrivé à plusieurs de ses prédécesseurs. Le 20 juillet précédent, une foule de Kurdes sans aveu ni patrie (Izouli), espérant piller le Bezestan au milieu du désordre, qu'ils susciteraient, avaient parcouru les rues de la capitale en criant qu'on allait démolir les boutiques. Mais leurs desseins furent déjoués par l'énergie de l'aga des janissaires, qui rassembla en toute hâte les troupes stationnant dans les trois corps de garde situés près de la mosquée du sultan Bayezid, de Parmakkapou et de Merdjan, fondit avec elles et les propriétaires des boutiques du marché sur les brigands, en tua quelques-uns et dispersa les autres. Avec l'assentiment du moufti, le grand-vizir avait fait proclamer que les Grecs et les Arméniens pouvaient, sans que personne fût en droit de leur demander le prix du sang, se jeter impunément sur les malfaiteurs et les tuer [1]. Seïd Abdoullah-Pascha fut revêtu d'une pelisse d'honneur pour avoir si heureusement dispersé ce rassemblement. Les soldats de chacun des trois corps de garde reçurent une récompense de quinze cents piastres, et ceux du guet [2]

[1] L'historiographe de l'Empire ne dit pas un mot de cette curieuse proclamation.

[2] *Salma kouli tschokadari.*

cinq cents; deux mille cinq cents autres piastres furent distribuées à ceux des marchands dont les boutiques avaient été pillées dans le premier moment du trouble. Depuis long-temps, une foule d'Arméniens et de Grecs de Nikdeh étaient venus s'établir à Constantinople où, peu à peu, avec leur hotte sur le dos, ils s'étaient mis en possession presque exclusive du marché; ce désordre ayant augmenté au point qu'à l'arrivée des navires chargés de marchandises, il était impossible aux habitans d'acheter de première main les objets dont ils avaient besoin, le grand-vizir rendit une ordonnance qui enjoignit à ces étrangers de retourner dans leur patrie.

Une émeute plus dangereuse que celle de Constantinople avait éclaté, vers le même temps, parmi les janissaires de Bagdad. Furieux du retard que la Porte mettait à payer l'arriéré de leur solde, ils avaient expulsé de la ville le gouverneur Elhadj Ahmed-Pascha, et forcé le Sultan à leur compter la somme de deux cent mille piastres, montant de leur solde, et à confirmer le choix qu'ils avaient fait de Kesrieli-Pascha pour être gouverneur de Bagdad. La Porte dédommagea Elhadj Ahmed, en lui donnant, à titre d'argent d'orge, le sandjak d'Itschil; le possesseur actuel de ce sandjak, l'ancien grand-vizir Mohammed-Pascha Teryaki, passa au gouvernement de Mossoul, et Abdouljelil-Pascha, alors gouverneur de cette province, succéda à Kesrieli dans le sandjak, devenu vacant, de Bassra. La condescendance de la Porte envers les rebelles de Bagdad, la jeta dans de

nouvelles difficultés ; à peine la nomination de Kesrieli fut-elle connue, que l'émir des Arabes, beau-père de feu Ahmed-Pascha, prédécesseur d'Elhadj Ahmed, vint bloquer Bagdad [1], de dépit de ce que le gouvernement de cette ville et de ses dépendances n'eût pas été donné à Souleïman, l'époux de sa petite-fille. Pour secourir Bagdad et aider Kesrieli à relever ses fortifications fortement endommagées par l'artillerie de Nadirschah, le grand-vizir envoya au gouverneur de Merâsch l'ordre d'y marcher avec toutes ses troupes.

La mort de Nadirschah avait laissé vacant le trône de Perse ; les chefs qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leur souverain, convinrent d'y placer son neveu Ali-Koulikhan, qui commandait alors un corps de troupes considérable dans le Sistan. Aussitôt qu'il eut pris possession du trône, il envoya le khan de Kermanschahan, Abdoulkerim, pour annoncer au Sultan son avénement. A son arrivée à Scutari, l'ambassadeur du Schah fut invité à un dîner somptueux par l'intendant de la cuisine impériale, puis il s'embarqua pour Constantinople, où il fut logé près du magasin aux poudres. Ce fut un mois après, seulement, qu'il fut admis à l'audience du grand-vizir et du Sultan. Ce jour-là, Abdoulkerimkhan se rendit à la Porte, suivi

[1] « Un roi des Arabes, beau-père de feu le gouverneur de Bagdad Ahmed-Pascha, lequel avait donné de son vivant sa fille à son kiaya Souleïman, piqué de n'avoir pas pu obtenir le gouvernement pour l'époux de sa petite fille, s'avance sur Bagdad et le tient bloqué. » Hochepied aux États Généraux. 6 août 1748.

de cinquante personnes de sa suite et escorté par trente tschaouschs, précédés du chambellan Ali de Sistow, qui remplissait par intérim les fonctions du tschaouschbaschi, et par les gardes du lieutenant de police et du prévôt de la ville (1er mai 1748 — 3 djemazioul-ewwel 1161). Conduit en présence du Sultan, il lui remit la lettre de créance du nouveau Schah, et présenta au grand-vizir celles dont l'avaient chargé pour lui l'itimadeddewlet (chancelier d'Etat), Ibrahim Mirza, le frère du monarque persan, ainsi que le mollabaschi, (chef de la secte des schiis). A la fin de son séjour, qui dura six mois, le grand-vizir lui remit, dans une dernière audience, sa réponse à l'itimadeddewlet, celle du moufti au mollabaschi et celle du Sultan au Schah [1]; en le congédiant, il lui fit présent de soixante bourses d'argent. Par ces trois lettres, la Porte félicita Ali Koulikhan au sujet de son avénement, en protestant de son désir de maintenir la paix conclue avec son prédécesseur, Nadirschah.

Tandis qu'Ali Koulikhan, qui avait pris le titre d'Aadilschah ou le Schah juste, cherchait, par ses prodigalités, à faire oublier le meurtre de treize fils ou petits-fils de Nadir, son frère Mirza Ibrahim ne songeait qu'à le précipiter du trône. Son inimitié éclata bientôt en

[1] La lettre du Schah se trouve dans Izi, f. 161. L'inscription de son sceau portait : *Bendeï Schahi welayet Ali*, c'est-à-dire, le serviteur du Seigneur de la sainteté; celle d'Ibrahim Mirza : *Ez inayati Ghirdigari Kerim, daret oumidi rahmet Ibrahim*, c'est-à-dire, Ibrahim espère miséricorde de la grâce du Créateur, le tout gracieux ; l'inscription du sceau du mollabaschi était : *Wé refaanahou mekianen alien*, c'est-à-dire, et nous lui avons donné une place élevée.

une révolte ouverte, et, secondé d'un côté par un parti d'Ouzbegs et d'Afghans, de l'autre par Arslankhan, il disputa le trône à son frère dans la plaine qui s'étend entre Sultanieh et Sendjan. Le sort se déclara pour Ibrahim, qui, après avoir fait crever les yeux à son frère, prisonnier, se proclama seul souverain de Perse. Mais son règne fut moins long encore que celui de son prédécesseur. A peine avait-il pris le titre de Schah, que la dissension se mit entre lui et Arslankhan, qui naguère avait été son allié principal. De part et d'autre, on en appela aux armes. Arslankhan, complétement battu entre Kazwin et Tebriz, fut tué, et son frère Sarikhan fait prisonnier et mis à mort dans cette dernière ville. Ce fut alors que Schahrokh, fils de Riza Kouli et d'une fille de schah Houseïn, et que Nadirschah avait déclaré son successeur, surgit à Meschhed, dans le Khorassan, où il fit valoir ses droits au trône. Ibrahim, usurpateur des pays situés à l'ouest de l'empire persan, comme Ahmedkhan, chef de la tribu afghane Abdalli, avait usurpé à l'est le royaume de Kandahar, imagina dès-lors d'envoyer à Constantinople deux ambassadeurs à la fois; l'un était Moustafakhan, qui déjà, avant la mort de Nadirschah, devait être envoyé à la Porte, en cette qualité, mais qui depuis avait été retenu à Bagdad; l'autre, Mehdikhan, un de ses confidens. Mais la Porte, qui venait de renvoyer l'ambassadeur Ali Koulikhan, et qui, ne sachant encore lequel des deux prétendans au trône s'y maintiendrait, voulait garder sa neutralité, se défendit de recevoir cette am-

bassade, en la représentant comme d'autant plus inutile que la paix avait été confirmée tout récemment. Cependant le grand-vizir envoya à chacun des deux ambassadeurs une montre garnie de pierreries et, de la part du Sultan, un présent de deux mille ducats pour le premier et de mille pour le second ; il prit soin en outre de leur entretien pendant leur séjour à Bagdad.

La Porte accueillit avec plus d'empressement l'ambassadeur du nouveau dey de Tripoli, Mohammed-Pascha, parent du dey défunt, Ibrahim-Pascha, qui, arriva à bord d'un bâtiment suédois, apportant des présens pour le Sultan, le grand-vizir, le kislaraga et le kapitan-pascha. Les présens du dey consistaient en cinquante esclaves francs, qui furent envoyés au bagne pour servir dans l'arsenal, en un panache de héron orné d'une aigrette en diamans, en chapelets de corail, en peaux de tigre, en lions et en léopards vivans, en perroquets et en nègres eunuques. Pour reconnaître ces présens, le Sultan fit don à son vassal de quatre canons nouvellement fondus à Constantinople, et de quelques mortiers avec leurs accessoires, de mille aunes de toile à voiles, de mille quintaux de fil de fer et de la même quantité de ce métal pour être employé à la construction des navires de la régence (21 mars 1748 — 21 rebioul-ewwel 1161).

Malgré les guerres qui se succédaient presque sans interruption, la marine ottomane était plus florissante que jamais, et par le nombre de ses vaisseaux, et par

la solidité de leur construction. A l'époque dont nous parlons, on lança à Constantinople, en présence du Sultan et des grands dignitaires de l'Etat, deux vaisseaux à trois ponts, dont l'un reçut le nom de Nassiribahri (vainqueur de la mer), et l'autre celui de Noussretnouma (contemplation de la mer). Le kapitan-pascha Esseïd Moustafa fut maintenu au poste de grand-amiral, et le Sultan, en le faisant revêtir d'une pelisse d'honneur, lui témoigna sa satisfaction au sujet de la valeur que la flotte avait déployée sous ses ordres, dans son dernier voyage aux îles de l'Archipel. La riala, ou vaisseau du troisième amiral, avait rencontré dans sa croisière, devant Napoli di Romania, deux scampavias de Malte qui, après avoir capturé un garde-côte à trois mâts de Damiat, avaient conduit leur prise dans le port de l'île Gœsterelik. Les deux Maltais s'échappèrent pendant la nuit, et vinrent se réfugier dans le port de Karatova, voisin de la petite île de Mis; mais ils y trouvèrent Ibrahim, capitaine de Stankhio, chargé de la garde de ces parages; après un combat meurtrier, il s'empara des deux navires ennemis, et dix-neuf Maltais tombés vivans entre ses mains furent envoyés comme esclaves au bagne de Constantinople (5 novembre — 14 silkidé). Ce même capitaine, commandant la station de Stankhio, avait l'hiver précédent, fait prisonnier, dans les eaux de l'île Deghirmenlik (Milo), un certain Paulo, l'un des plus fameux corsaires de Malte, et avait conduit son navire et tout son équipage à Constantinople; au moment où la flotte ottomane leva

l'ancre et sortit du port pour gagner la pleine mer, Paulo fut pendu à l'une des vergues du premier vaisseau-amiral (la kapitana).

Les troubles dont la fuite en Pologne du kalgha destitué, Schahin-Ghiraï, et ses tentatives pour insurger les Bohémiens de la Bessarabie, menaçaient la Crimée, furent heureusement apaisés par son retour volontaire dans sa patrie. Sur l'intercession du khan auprès de la Porte, le Sultan se contenta de l'exiler à Rhodes; plus tard, il lui permit d'aller s'établir à Khios, et autorisa son frère Mahmoud-Ghiraï à se retirer à Yanboli, sur les terres acquises aux descendans de Djenghizkhan. Cinq mois après, mourut d'hydropisie le khan de Crimée, Sélim-Ghiraï, fils de Kaplan-Ghiraï; sa place fut donnée au fils de Dewlet-Ghiraï, l'ancien kalgha Arslan-Ghiraï, qui alors vivait dans la retraite à Wizé. Le grand-écuyer Torak Mohammedbeg fut chargé de lui porter le diplôme qui l'élevait à la dignité d'ilkhan et de kân, c'est-à-dire de prince du pays et de l'armée, dignité de tout temps héréditaire dans la famille de Djenghizkhan. Outre la solde honorifique d'un million d'aspres que la Porte avait coutume de donner à chaque nouveau khan, elle lui fit remettre les six autres insignes de la domination chez les Tatares, savoir : la pelisse de zibeline (kapanidja), le kalpak de zibeline, le double panache de héron orné d'une aigrette en diamans, le sabre, l'arc et le carquois. Une lettre autographe du Sultan, en l'invitant à ajourner à un autre temps sa présentation à la cour, lui enjoignit de partir sans retard pour la

Crimée, et le khasseki ou second officier des bostandjis, lui remit à cet effet, et pour frais de voyage, une autre somme de mille ducats.

De toutes les nominations au rang de vizir et de toutes les mutations survenues parmi les gouverneurs, et qui, à cette époque du règne de Mahmoud Ier, augmentèrent dans une progression inouïe jusqu'à ce jour, nous ne mentionnerons que les plus importantes. Les deux hospodars de Moldavie et de Valachie, Grégoire Ghika et Constantin Maurocordato, permutèrent dans le cours de cette année. Ghika, qui avait occupé déjà trois fois le siége ducal de Moldavie obtint, pour la seconde fois, le brevet de prince de la Valachie; et Maurocordato, après avoir occupé quatre fois le poste d'hospodar de Valachie, devint pour la troisième fois hospodar de Moldavie (27 juillet 1748 — 1 schâban 1161). L'ancien médecin de la cour, Mohammed Saïd, reprit ses fonctions, et son prédécesseur Ahmed, fut consolé de la perte de sa place par son élévation au rang de juge de Constantinople. L'île de Chypre fut assignée à titre de khass, ou bien de la couronne, au grand-vizir. Le gouverneur d'Anatolie, le vizir Mohammed-Pascha, et le sandjakbeg de Karahissar, le vizir Souleïman-Pascha, qui, tous deux, ne possédaient ces provinces qu'à titre d'argent d'orge, permutèrent entre eux sur l'ordre exprès du Sultan. Au Caire, Rhaghib-Pascha avait été renversé par le parti des begs mamlouks dont il médita l'extermination ; cet acte de violence des rebelles, quoiqu'il déplût beaucoup, fut

passé sous silence par la Porte [1], d'autant que l'époque approchait où l'Egypte devait effectuer l'envoi du tribut, la perception des taxes frappées sur les villages des begs [2], et faire partir les grains destinés à la Mecque [3] (3 septembre 1748 — 19 ramazan 1161). Mahmoud Ier donna le gouvernement d'Egypte à l'ancien grand-vizir Ahmed-Pascha, alors gouverneur de l'Itschil, où lui succéda Kœsé Ali-Pascha commandant de Retimo; quant à Raghib-Pascha, il fut rappelé à Constantinople pour prendre place parmi les vizirs de la coupole, en qualité de nischandji. Elhadj Ahmed-Pascha, ancien gouverneur de l'Itschil, et le kiaya ou ministre de l'intérieur, Nououman-Pascha, reçurent, avec la dignité de vizir, les sandjaks de Selanik et de Kawala, à titre d'argent d'orge (16 décembre 1748 — 25 silhidjé 1161). L'ancien kapitan-pascha Sehehsouwarzadé-Moustafa, qui jusqu'alors avait possédé ces sandjaks, fut envoyé comme gouverneur à la Canée, d'où Kœprülüzadé Ahmed-Pascha partit pour se rendre à Tirhala. Souleïman, kiaya du précédent gouverneur de Bagdad, celui-là même que les Arabes avaient demandé à la Porte, les armes à la main, pour être gouverneur de cette

[1] Le 14 juillet, Ibrahim ciaus des janissaires, conjointement avec Rizvan Kiaja des Arabes, ont eu le secret de découvrir les fourberies « du parti du pascha », et sept régimens du parti du Pascha ont été obligés de prendre la fuite après un rude combat, le pascha ayant été arrêté et conduit en lieu de sûreté, son kiaya blessé à mort. Lettre de M. Chassier à M. Dantan, drogman français à Constantinople.

[2] *Holwani Kera.*

[3] *Ghilal.*

province, et qui alors administrait en cette qualité le sandjak d'Adana, fut promu à la dignité de pascha à trois queues de cheval; cependant, il ne put prendre possession de son nouveau gouvernement de Bassra, que lorsqu'il eut payé à ses créanciers de Bagdad les dix-huit cents bourses d'argent qu'il leur devait, et qu'il se fut acquitté envers le trésor public d'une dette de quarante-huit mille piastres. En attendant, la Porte envoya le chambellan Abbaszadé Mohammed à Bassra, pour apaiser les troubles qui avaient éclaté parmi les tribus arabes du voisinage au sujet du pascha actuel de cette province, Abdouldjelilzadé, qui fut appelé au gouvernement d'Adana. A Bagdad, Kesrieli Ahmed-Pascha, n'ayant pu contenir les janissaires, fut révoqué de ses fonctions, bien qu'il eût fait preuve d'énergie en envoyant à la Porte la tête de son propre kiaya, accusé d'entretenir des intelligences avec Souleïman, kiaya du précédent gouverneur; le Sultan nomma à sa place le gouverneur de Mossoul, l'ancien grand-vizir Mohammed Teryaki, et recommanda à Kesrieli d'attendre tranquillement une autre destination. Le gouvernement de Mossoul fut donné à l'ancien beglerbeg de Roumilie, Yahya-Pascha, qui venait de refuser le sandjak d'Aïdin, que le Sultan lui avait donné à titre de malikhané; la perception des impôts de cette province fut en conséquence donnée à l'ancien gouverneur d'Egypte, Raghib-Pascha. Ce dernier brillait entre tous les vizirs par son esprit et son immense érudition, de même qu'Esaad-Efendi, fils

de l'ancien moufti Ismaïl, et qui venait de succéder au vieux moufti Akmahmoudzadé, éclipsait les plus savans oulémas de son époque (20 juillet — 24 redjeb). Esaad-Efendi a laissé un ouvrage philologique très-estimé, sous le titre de *Sihahoul djewahir* (la preuve des pierres précieuses); il a composé, en outre, des gloses en strophes de cinq à six lignes sur quatre panégyriques célèbres : le *Bordet,* l'*Hemziyet,* le *Damiatiyet* et le *Mezariyet;* il écrivit lui-même deux *kassidés* très-estimés, un *Bülbüinamé* ou livre de la cigale, un ouvrage intitulé *Tezkeret Khouanandegan* ou *Mémoires des chanteurs,* un dictionnaire turc-arabe-persan, imprimé à Constantinople, sous le titre de *Lehdjetoul loughat*, ou *choix des mots*, et quelques poésies arabes et turques [1]. Quatre mois avant la nomination d'Esaad-Efendi, mourut un savant turc des plus éminens : c'était le grand-juge septuagénaire de Roumilie, Neïli Ahmed-Efendi, fils du savant juge de Constantinople au temps de Mohammed IV, Mirza Mohammed, et frère cadet du moufti Mohammed, qui, au commencement du règne de Mahmoud I[er], occupait la plus haute dignité législative. Neïli Ahmed-Efendi traduisit l'ouvrage de l'historien arabe Ibnol Djouzi, sur la descendance du Prophète, qui a pour titre *Kitabol-wifak* ou la Noblesse de l'Elu. Il complèta le dictionnaire arabe annexé à l'histoire de Perse, par

[1] Wassif, p. 179, célébra la nomination d'Esaad à la dignité de moufti par un chronogramme.

Wassaf, chef-d'œuvre de style historique en langue persane, et que la mort du savant reïs-efendi Ebou-bekr Schirwani avait laissé inachevé; il expliqua en outre l'ouvrage du poète mystique arabe, le scheïkh Ibnol [1] Arabi, et fit copier soixante exemplaires du traité dogmatique de Birgeli, base de l'instruction religieuse des Ottomans; trente exemplaires furent déposés par lui à la mosquée d'Aya-Sofia, et les autres à la mosquée du sultan Mohammed, où il fonda deux places de professeurs et deux écoles, chacune de trente élèves, qui devaient être formés à la lecture de ce saint livre. Abdoullah-Efendi, célèbre sous le nom d'imam des couteliers (bitschakdjiler-imami), le plus grand des scheïkhs mystiques qui vivaient alors à Constantinople, était mort deux mois avant lui (24 janvier — 23 moharrem). Le jour où on porta ses restes à leur dernière demeure, il arriva que le cortége funèbre rencontra sur la place de la fontaine des Juges le cadavre d'un pauvre étranger, qui, malade et abandonné de tout le monde, avait été dévoré par les rats pendant la nuit et avait été laissé gisant dans la neige. La pieuse corporation des couteliers qui suivait le cercueil du scheïkh, s'arrêta pour réciter la prière mortuaire sur les restes défigurés du malheureux étranger, comme sur ceux d'un martyr, suivant cette maxime du Prophète, d'a-

[1] Voyez la liste de ses ouvrages au t. II. L'ouvrage de Neïli porte le titre : *El-djanib el gharbi fi halli mousckkilati Ibnol-Arabi*, c'est-à-dire Côté occidental dans l'explication des difficultés d'Ibnol Arabi. Izi, f. 160.

près laquelle *celui qui meurt dans un pays étranger, meurt de la mort des martyrs* [1]. Il fut enterré à côté du scheïkh, dans le cimetière, près d'Anatolikawak. A quelque temps de là, mourut également le premier imam du Sultan, Hafiz Moustafa, renommé pour la beauté de sa voix. Parmi les vizirs, l'Empire eut à regretter la mort d'Ishak-Pascha, gouverneur du Tschildir, auquel succéda son fils Ahmed, et celle du gouverneur du Diarbekr, l'ancien grand-vizir Hasan-Pascha, qui, dans la dernière guerre contre l'Autriche et la Russie, s'était tant distingué, notamment lors de la prise d'Azof, et à la bataille de Krozka. Il fut remplacé par le gouverneur de Mossoul Yahya-Pascha; Ibrahim-Pascha, gouverneur de Merâsch, lui succéda à Mossoul, tandis que l'ancien gouverneur de Bagdad, Ahmed Kesrieli, prit la place d'Ibrahim.

Deux éclipses de soleil et de lune [2] qui avaient eu lieu dans les mois de juillet et d'août, à moins de quinze jours de distance, ne produisirent pas sur les astrologues une impression aussi profonde que la rencontre du Soleil, de la Lune et de Mercure dans le signe de la Balance, circonstance dont ils prirent texte pour prédire de violens ouragans et des pluies continuelles; en effet, un ouragan, suivi d'une averse inonda les belles vallées du Bosphore, et entraîna le pont des Eaux-Douces (24 septembre 1148 — 1er schewwal 1161).

[1] *Men maté ghariben fekad maté schéhiden.* Izi, f. 152.

[2] L'éclipse du soleil eut lieu le 25 juillet 1748 (29 redjeb 1661), et celle de la lune le 9 août 1748 (14 schâban 1161).

Les orages de l'équinoxe du printemps de l'année suivante égalèrent en violence ceux de l'équinoxe d'automne de l'année précédente. La neige tomba en abondance; le vent déracina les arbres les plus gigantesques et enleva les toits des maisons et des tours. Cette fureur des élémens fut généralement considérée comme un présage de la mort d'hommes éminens, et en effet cette année vit, comme la précédente, descendre au tombeau six des premiers dignitaires de l'Etat et du corps des savans. Outre le kiayabeg Yousouf, qui repose dans le couvent des Ouschakis, construit par lui à Kasim-Pascha, et qui eut pour successeur, comme ministre de l'intérieur, Abdi-Pascha : outre l'ancien grand-vizir Mouhzinzadé Abdoullah-Pascha, en dernier lieu gouverneur de Bosnie, l'historiographe de l'Empire eut à enregistrer la mort du vizir Ahmed-Pascha, surnommé Kesrieli, c'est-à-dire natif de Kastoria. Très-jeune encore, ce dignitaire avait fait le voyage de la Mecque, en société d'un de ses parens, chargé d'y conduire la sourre en qualité de commissaire; plus tard, à l'époque où l'ambassadeur persan Abdoulbakikhan vint à Constantinople, il avait lui-même été envoyé à la Mecque pour réparer l'aqueduc de cette ville, et pour diriger à Médine la construction d'une mosquée que l'influent kislaraga Beschir avait fondée près du tombeau du Prophète. L'habileté avec laquelle il avait conduit ces constructions, lui ayant valu sa nomination comme président de la première chambre du journal de l'Etat et la haute faveur du kislaraga, le grand-vizir l'éloigna par jalousie, en

l'envoyant comme defterdar au camp d'Erzeroum. Il fut arrêté à Samssoun, lorsque, sans prendre les ordres du général en chef, il voulut se rendre à Constantinople, porteur des propositions de paix faites par le Schah de Perse. A l'époque de son rappel dans la capitale, il fut nommé vizir et ambassadeur extraordinaire auprès du Schah, puis gouverneur de Bagdad; enfin il mourut au moment où il se disposait à prendre possession de son nouveau gouvernement de Meràsch (mai 1749 — djemazioul-akhir 1162). Kesrieli a transmis son nom à la postérité par plusieurs fondations où constructions d'utilité publique; il reconstruisit à ses frais la mosquée de Kouroutscheschmé; il établit une fontaine en pierre à Kasim-Pascha, agrandit le couvent des derwischs du scheïkh Mourad, dans le quartier Nischandjiler, près d'Eyoub, et fonda à Kastoria, sa ville natale, un grand collége qu'il dota d'une magnifique bibliothèque. Un mois plus tard, mourut, à l'âgede soixante-quinze ans, le moufti Pirizadé, un des savans ottomans les plus célèbres de l'époque. Dans sa jeunesse, Pirizadé avait eu l'avantage de recevoir les leçons des poëtes Tahir et Ahmed, surnommé Ishak-Khodjasi; plus tard, il devint imam des grands-vizirs Daltaban-Pascha et Rami-Pascha; enfin, après avoir parcouru tous les degrés de la hiérarchie des muderris, il fut élevé au rang d'imam du Sultan, poste dans lequel il prenait habituellement le titre de cardinal du Sultan, à cause de l'influence qu'il exerçait sur les affaires politiques, surtout vis-à-vis de l'Autriche au

temps de Marie-Thérèse, qu'il favorisait de tout son pouvoir. Lorsque Mahmoud Ier le révoqua de ses fonctions de moufti, Pirizadé entreprit le pèlerinage de la Mecque; à son retour, il s'établit pour quelque temps à Gallipoli, et alla terminer sa carrière à Rodosto (25 juin — 9 redjeb). Auteur de quelques milliers de gloses et d'observations sur les ouvrages qui ont fait le sujet de ses études, il a éternisé son nom en traduisant les *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun, le Montesquieu arabe. La mort enleva encore dans cette année le chef des émirs, Bolewizadé Esseïd Mohammed Saïd, vieillard âgé de plus de soixante-dix ans. Le Sultan choisit pour lui succéder le savant Esseïd Mohammed Saïd, qui venait d'être rappelé de Jérusalem, où il occupait le poste de juge. Le juge de la Mecque, Elhadj Ahmed, surnommé Kazabadi, de son lieu de naissance Kazabad en Anatolie, auteur de plusieurs commentaires sur l'*Éthique* (Adab) de Birgeli, sur le *Traité des métaphores* (Istiaré) de Samarkandi et sur les *Quatre Prolégomènes de la philologie* (Moukaddemati erbaa), mourut, laissant après lui la réputation d'avoir été un second Serkhasi et un second Ibn Hadjr. Mais la plus grande perte qu'eut à déplorer l'Empire à cette époque, fut celle du dernier reïs-efendi Elhadj Moustafa. Né à Gœl dans le voisinage de Kastemouni, en l'année 1100 de l'hégire, il fut servi par le préjugé commun aux Turcs, aux Persans et aux Arabes, à savoir que, parmi ceux qui naissent au commencement d'un siècle, se trouve toujours un homme destiné à exercer une haute influence

sur les événemens de ce même siècle. Gendre du taoukdjibaschi, ou chef du marché aux Volailles à Constantinople, il succéda à son beau-père dans cet emploi, qui cependant l'occupait bien moins que l'étude pour laquelle étaient toutes ses sympathies. A force de veilles et de persévérance, il fut bientôt cité parmi les érudits de son époque, et obtint un emploi dans la chambre. Lors de la révolution qui coûta le trône à Ahmed III, son successeur, Mahmoud Ier, le désigna, en l'élevant au rang de second defterdar, pour annoncer son avénement à la cour d'Autriche. Pendant son séjour à Vienne, Elhadj Moustafa ne négligea aucune occasion d'acquérir une connaissance exacte de la politique des cabinets européens, politique sur laquelle il devait dès ce moment exercer lui-même une si grande influence. A son retour d'Autriche, il accompagna, en qualité de beglikdji ou vice-chancelier, le reïs-efendi Ismaïl au camp de Babataghi. Quelque temps après, il fut nommé reïs-efendi, et envoyé comme plénipotentiaire au congrès de Niemirow. A la suite de la bataille de Krozka, il signa avec le grand-vizir la fameuse paix de Belgrade. Le changement de quelques expressions du traité, que la cour d'Autriche demandait avec instance, et qui amena la convention conclue l'année suivante, fut un des motifs qui déterminèrent le Sultan à ordonner l'exécution de l'interprète de la Porte et à révoquer le reïs-efendi de ses fonctions. Cette disgrâce détermina Taoukdji Moustafa à entreprendre le pèlerinage de la Mecque. Lorsque son successeur au poste de reïs-efendi,

Raghib-Pascha, fut envoyé comme gouverneur en Egypte, Taoukdji Moustafa fut nommé pour la seconde fois chef de la chancellerie ottomane. Ce fut lui qui, pendant ce nouveau ministère, offrit à toutes les puissances chrétiennes la médiation de la Porte pour mettre fin à la guerre dont les ravages s'étendaient sur toute l'Europe; ce fut encore sur ses conseils que la Porte remit, aux ambassadeurs résidant à Constantinople, la déclaration de la neutralité des mers ottomanes dans la guerre entre l'Angleterre et la France. Taoukdji Moustafa négocia et conclut des traités d'amitié et de commerce avec la Suède, Naples et la Toscane; il renouvela les anciennes capitulations qui existaient avec la France, et signa la paix éternelle conclue avec la Russie et l'Autriche. Destitué pour la seconde fois, il vécut pendant quelque temps dans une retraite absolue à Andrinople, et ne revint à Constantinople que comme président de la première chambre du journal. Il mourut quelques mois après dans sa maison de campagne à Kialar, sur la rive européenne du Bosphore (1er septembre 1749 — 18 ramazan 1162). C'était un homme d'un esprit pénétrant, d'une mémoire extraordinaire et d'une éloquence facile et élégante. Toujours maître de lui, il possédait cette gravité noble qui n'exclut pas une raillerie fine et spirituelle. A ces avantages naturels, il joignait une connaissance parfaite des langues turque, persane et arabe, que doivent au reste posséder tous les Ottomans bien élevés. Prosateur et poëte, il aimait la société des savans, et étonnait les Arabes par

la pureté avec laquelle il parlait leur langue. Il était affable et exempt de tout sot orgueil; mais, en revanche, il était extrêmement avide d'argent. Les affaires qu'il avait eues à traiter avec les puissances étrangères lui avaient valu de riches présens; cependant si, comme le dit Pirizadé, il était, à proprement parler, le grand pensionnaire des puissances européennes, il n'enfouissait pas, comme les avares, les immenses sommes qu'il en recevait, et ne les consacrait pas au luxe et aux plaisirs : mais il les employait à des constructions utiles et à des fondations de bienfaisance, protégeant ainsi et hâtant le développement de la civilisation ottomane au moyen de l'argent chrétien. Il construisit à Bagdad une mosquée et une medrésé; à Goel et à Ferwadj près de Kastemouni, il fonda une école et une bibliothèque, et Constantinople, Médine et la Mecque lui doivent plusieurs fontaines ou écoles; cette dernière ville obtint en outre de lui un présent annuel en argent [1].

Le dix-huitième siècle de l'ère chrétienne fit germer de nouvelles réformes, non-seulement en Europe, mais encore en Asie. A la vérité, les réformes, qui devaient s'opérer dans les institutions politiques de l'Empire ottoman, ne se firent jour qu'à la fin de ce siècle; mais, même avant la fin de sa première moitié, l'Arabie, la patrie du Prophète, le berceau de l'Is-

[1] Sa biographie se trouve dans Izi, f. 108 et 109, et dans Resmi, *Biographies des reïs-efendis*, la LXVe. Son beau-fils Bekir-Efendi, qui devint son héritier, fut mis en prison et ne fut relâché qu'après avoir payé la somme de deux cent cinquante bourses. *Rapport de Penkler*.

lamisme, s'embrasa au contact de la nouvelle doctrine d'Abdoulwehhab, le nouvel apôtre des Bédouins. Vingt ans avant que Niebuhr [1], le célèbre voyageur allemand, eût fait connaître à l'Europe Abdoulwehhab et sa nouvelle doctrine, l'histoire ottomane parlait déjà, mais sans s'y arrêter, de ce sectaire et de sa doctrine hérétique et révolutionnaire. Ce n'est qu'au commencement du dix-neuvième siècle qu'un autre voyageur allemand célèbre, Burkhardt [2], a rectifié les notions incomplètes que Niebuhr nous avait transmises sur cette secte. Grâce au journal, qu'il tint avec une scrupuleuse exactitude pendant son long voyage dans les déserts d'Arabie et de Syrie, nous avons moins à regretter le silence que gardent à ce sujet les historiens turcs. C'est donc lui qui va nous servir de guide dans le rapide aperçu que nous donnerons de l'histoire des Bédouins et du réformateur de l'islamisme, Abdoulwehhab.

La liberté habite les déserts, et le Bédouin, fils des arides plaines d'Arabie, porte de nos jours, comme aux siècles les plus reculés, le cachet de ses mœurs et de son caractère primitifs; ses vertus comme ses vices n'ont changé en rien depuis des milliers d'années. Avide, dévoré de désirs, menteur et artificieux, la ruse dirige toutes ses relations d'homme à homme; mais brave et généreux, doux de caractère et reconnaissant, hospitalier au-delà de toute imagi-

[1] Niebuhr, *Description de l'Arabie*, 1779, II, p. 206.

[2] Burkhardt, *Notes on the Bedouins and Wahabis*. Londres, 1830.

nation et fidèle à sa parole', même envers son plus implacable ennemi, l'Arabe se distingue avantageusement de l'Ottoman, dont la science politique ne recule ni devant la trahison ni devant la plus noire perfidie, dont la loi absout à ses yeux l'emploi, toutes les fois qu'elles lui paraissent utiles et possibles. A toutes ces qualités, l'Arabe joint la sobriété et l'abstinence, une gaîté franche et communicative, une élocution facile et une imagination ardente et poétique. Chaud défenseur de son honneur et surtout de celui de son harem, il lave son outrage dans le sang, et brûle de le verser, lorsqu'il s'agit de venger sur un ennemi la mort de son parent. *Incendie pour incendie; mais la honte jamais! Vengeance pour vengeance; mais le déshonneur jamais!*[1] Tel est encore de nos jours le cri de guerre du Bédouin combattant pour son honneur ou celui de ses femmes. Cependant il est encore plus hospitalier que sanguinaire, plus noble qu'implacable. Tout ce que la tradition nous dit de l'hospitalité de *Hatim Taï*, de la valeur de *Maadi Kerb*, le brave et vigoureux lancier, et de la faculté d'improvisation poétique départie à *Antar*, *le père des cavaliers*, est confirmé de nos jours encore par de nombreux exemples semblables. Le soir, les Bédouins se réunissent pour écouter des contes ou chanter en plein air au clair de la lune[2]. Les jeunes gens des deux sexes, formés en groupes, répètent en chœur le vers chanté par le pre-

[1] *En-nar en-nar wé la el aar, et-thar et-thar wé la el aar!*

[2] *Mousameret.*

mier chanteur, et accompagnent ce chant de claquemens de main et de toutes sortes de contorsions. Deux ou trois jeunes filles voilées vont en dansant au-devant du chœur des jeunes gens que la décence leur défend d'appeler par leur nom; il ne leur est donc permis de leur adresser la parole que sous le nom de jumelle. La mélodie du chant nocturne [1] est la même que celle du champ de bataille [2]. Dans les occasions joyeuses, le *lili* des femmes (*l'alleluya de Lilith*) trouble seul, à quelques lieues à la ronde, le silence magique du désert [3]; et les cris plaintifs que poussent, à la mort d'un membre de la tribu, les femmes chargées de le pleurer, font frissonner le voyageur. L'Arabe n'a qu'une tente pour domicile; son mobilier se compose d'une selle à chameau, d'une outre et d'une marmite à trois pieds; il se contente pour vêtement d'une chemise en laine et d'un manteau (*abba*) dont les raies blanches et brunes imitent la peau du zèbre. Son plus grand luxe est dans ses armes, consistant en sabres, lances, casques, flèches et cuirasses : quelques tribus seulement se servent d'armes à feu. Il se nourrit de lait de chameau, de pain, de beurre, de dattes et de truffes du désert. Le chameau et le cheval dont

[1] *Esamir*. Les cavaliers viennent, *oh Dieba;* les cavaliers viennent comme des voleurs (diebe); les cavaliers viennent de *Dieba*, oh amour!

[2] Hadou, p. 424. Suspends, ô mort, l'exercice de ton droit sur nous, jusqu'à ce que nous nous soyons vengés, *ibidem*, p. 424. Vous, oiseaux à tête chauve, — toi vautour, et toi épervier, — mêlez vous aux rangs des combattans, si vous êtes avides de chair humaine.

[3] Burkhardt l'appelle *tagraïb;* plus généralement *tehlil*.

il existe cinq nobles races forment sa principale richesse. Le nombre cinq, qui est sacré suivant Pythagore, se retrouve aussi dans ses principales institutions religieuses et politiques. Le soin de venger le sang versé se transmet jusqu'à la cinquième génération inclusivement. Les droits et actes de protection et de soumission sont également au nombre de cinq; les cinq doigts de la main sont le symbole du droit souverain. Le *scheïkh*, c'est-à-dire l'Ancien, le Gris (ainsi nommé de la couleur ordinaire de sa barbe), est le chef de la tribu et le directeur de son administration intérieure; l'*akid*, c'est-à-dire le commandant de la tribu en temps de guerre, oppose, par son autorité et son influence, un sage contre-poids au pouvoir du scheïkh; le *kadhi* ou juge décide des affaires importantes en litige, et ses sentences conformes à la volonté de la loi sont sacrées; le *wassi*, c'est-à-dire tuteur ou patron, veille, non-seulement aux intérêts et à l'éducation des mineurs, mais encore il est choisi par les faibles pour les protéger contre les puissans; enfin le *dakhil* est celui qui s'est réfugié sous la protection d'un autre pour sauver sa vie ou sa fortune. Afin que les voleurs et les brigands ne puissent acquérir de droits à la protection de ceux qui les tiennent prisonniers, soit en mangeant avec eux le pain et le sel, soit en touchant seulement leur vêtement, il est d'usage de les cacher dans une fosse souterraine; mais, si le criminel réussit à cracher au visage d'un homme libre, il est en droit de réclamer sa protection, et celui-ci doit l'aider

à recouvrer sa liberté. Le voleur s'appelle *harami*, dénomination qui lui est commune avec le pourceau, la charogne et le sang, trois objets qu'il est défendu au Bédouin de toucher. Cette abstinence, l'accomplissement de la prière cinq fois par jour, l'observation des jeûnes du ramazan et la fête du Sacrifice, étaient jadis et ont été jusqu'à la réforme d'Abdoulwehhab, les seuls devoirs religieux imposés aux Bédouins.

Abdoulwehhab, c'est-à-dire *le serviteur de celui qui dispose de tout*, issu de la tribu Wahhabi, une des branches de la grande tribu Temim, est le Calvin de l'islamisme. De même que celui-ci voulait ramener le christianisme à sa pureté primitive, ainsi Abdoulwehhab entreprit de rétablir dans sa pureté originelle la loi du Prophète et de relever la piété éteinte des musulmans. Préparé à cette entreprise par de longues études juridiques et par de grands voyages, il commença sa réforme en publiant les dogmes de sa nouvelle doctrine; elle était si peu contraire aux principes de l'islamisme, que ni les légistes de l'Egypte, ni ceux de Syrie, n'osèrent la condamner comme œuvre d'hérésie. Dès son entrée dans la carrière si dangereuse de novateur, il trouva un appui dans Mohammed Ibn Sououd de la tribu Mesalih, qui est une branche de la tribu Wouldi Ali, et qui faisait dans l'origine partie de celle des Anèzes. Le premier de tous, celui-ci embrassa avec ardeur à Dariyé la nouvelle doctrine; s'étant marié avec la fille d'Abdoulwehhab, il fondit en un corps politique les sectateurs de son beau-père, et constitua le gouverne-

ment des Wehhabis. Par la suite, le chef politique se confondit avec le chef religieux; dans l'origine, la direction des affaires était partagée entre Abdoulwehhab, fondateur de la secte, et Mohammed Ben Sououd, dont le fils Aziz et le petit-fils Sououd, continuèrent, à l'exemple de leur père, à propager la nouvelle doctrine dans l'Arabie, les armes à la main, et à exterminer, comme avait fait jadis le Prophète, ceux qui ne voulaient pas accepter la réforme. Abdoulwehhab combattit avec chaleur la vénération exagérée qu'on professait pour le Prophète, et surtout le culte que les musulmans vouaient aux saints [1]. Leurs tombeaux devinrent le point de mire de la fureur destructive de ses partisans, qui, par la suite, les porta à ne pas même épargner les tombeaux vénérés de Mohammed et de ses petits-fils. Les aumônes prescrites par le Koran, les lois somptuaires qu'il contient, l'abstinence qu'il prescrit de tout spiritueux, l'intégrité ordonnée aux juges, la sévérité qui doit présider à l'administration de la justice, et jusqu'à l'esprit guerrier qui distinguait les premiers musulmans, tout avait été interprété, faussé et déserté. En présence de cet oubli des premières lois du Prophète, Abdoulwehhab s'éleva avec force contre toutes les jouissances condamnées par le Prophète, particulièrement contre le plaisir hideux et immonde si familier aux Turcs, contre l'usage des matières enivrantes, telles

[1] *In facto the Mohammedan saints are venerated as highly as those of the catholic church and are said to perform as many miracles as the latters.* Burkhardt, p. 280.

que le vin, le tabac et l'opium; enfin contre l'usage du chapelet. Mohammed Ibn Sououd devint le chef spirituel et temporel des partisans de la nouvelle doctrine dans toute l'Arabie. Le catéchisme des Wehhabis, que Mohammed Ibn Sououd publia par la suite, lors de la conquête de la Mecque, ramena l'islamisme, comme partie constituante de la nouvelle religion, à ses plus simples élémens. Toute science du salut, y est-il dit, consiste en trois points : la connaissance de Dieu, la connaissance des principes religieux, et celle du Prophète. Il n'y a qu'un Dieu, le tout-puissant, le seul qu'il faille adorer. Les principes de la religion sont aussi au nombre de trois : l'*islamisme*, c'est-à-dire la soumission à la volonté de Dieu, la foi et les bonnes œuvres. L'islamisme se divise en cinq points : 1° la profession de foi : il n'y a qu'un Dieu, et Mohammed est son Prophète; 2° réciter la prière cinq fois par jour ; 3° faire l'aumône prescrite, et qui est du cinquième de la fortune totale; 4° observer le jeûne du mois de ramazan ; 5° faire une fois dans sa vie le pèlerinage de la Mecque. La profession de foi embrasse les six articles de foi suivans : 1° La croyance en Dieu; 2° la croyance aux anges ; 3° la croyance aux saintes écritures ; 4° la croyance au Prophète ; 5° la croyance en ses qualités; et 6° la croyance au jugement dernier. Les bonnes œuvres consistent dans ce seul commandement : Adore Dieu comme si tu le voyais, car si tu ne peux pas le voir, sache bien qu'il te voit. La connaissance du Prophète forme la partie la plus impor-

tante de la nouvelle doctrine, parce qu'elle détruit l'abus de la vénération exagérée dont le Prophète était l'objet. Elle dit: Mohammed, le fils d'Abdoullah, le Prophète, est un homme mortel, envoyé par Dieu, non pas à un seul peuple, mais à tous; aucune religion, si ce n'est la sienne, ne peut être considérée comme vraie; aucun prophète ne viendra après lui, car il forma le dernier anneau de la chaîne des prophètes. Pas un de ces dogmes ne contient un principe d'hérésie; au contraire, l'islamisme y apparaît dans sa pureté originelle, et tel était le but de la doctrine d'Abdoulwehhab. Malheureusement l'islamisme ne sut pas s'affranchir, même avec l'épuration qu'il venait d'éprouver, de cette intolérance et de ce fanatisme qui ont signalé sa formation; la reconnaissance du Prophète, l'obligation pour tout musulman de réciter cinq fois par jour la prière, de faire l'aumône, d'observer le jeûne et de se rendre en pèlerinage à la Mecque, sont dans la réforme d'Abdoulwehhab des préceptes de religion aussi essentiels que la croyance au Koran, aux anges et au Prophète. Elle réprouve toute autre religion; la négligence apportée dans l'accomplissement des devoirs religieux est punie sévèrement par elle, et, fidèle aux erremens de Mohammed, elle ne laisse aux confesseurs d'une autre religion que le choix entre la soumission et l'extermination.

Cet exposé rapide de la doctrine d'Abdoulwehhab et du caractère national de ses premiers adhérens, les Bédouins, suffit au but que s'est proposé cette his-

toire. Il reste à faire connaître l'impression que la nouvelle de cette révolution religieuse produisit au seraï, au diwan et dans la capitale, et à mentionner quelques autres troubles, moins sérieux il est vrai, qui avaient éclaté en Arabie, mais qui ne laissaient pas de vivement inquiéter la Porte. Ces événemens feront suffisamment concevoir les motifs politiques qu'eut le Sultan à cette époque d'envoyer à la Mecque un présent magnifique.

La première nouvelle des troubles d'Arabie fut donnée à la Porte par Souleïman-Pascha, gouverneur de Bassra. Il manda qu'il avait attaqué et défait à Aardja les Arabes insurgés du désert, les Beni Mountefiks qui s'étaient réunis à Kawarna aux Beni Lams, aux Arabes de Houweïzé, et à ceux de la tribu Mouidé d'Ahwaz; qu'il leur avait tué plus de mille hommes, parmi lesquels se trouvait leur chef Bourhané et son fils Kelb Ali; qu'il avait délivré les environs de Bassra de la présence des Arabes, et réduit le criminel Kiabi, qui par ses pirateries avait jeté l'effroi parmi les marins du golfe Persique et surtout parmi les négocians du port de Bassra; enfin qu'avec le secours de la fidèle tribu Dewasir, établie aux bords de la mer, il avait saccagé et réduit en cendres le repaire des pirates. Mais quelques mois à peine s'étaient écoulés, que le gouverneur de Bagdad, l'ancien grand-vizir Mohammed-Pascha, informa la Porte, que, par suite d'une collision provoquée par les Arabes, Souleïman-Pascha menaçait d'assiéger Bagdad avec une armée nombreuse com-

posée de gens de cette nation. Le grand-vizir Esseïd Abdoullah-Pascha envoya aussitôt au gouverneur de Siwas, Savelizadé, l'ordre de se mettre en marche avec les begs kurdes et les troupes des gouverneurs du Diarbekr, de Mossoul, de Haleb, de Rakka, de Merâsch et du voïévode de Mardin, afin de délivrer Bagdad. En apprenant la marche du serasker, Souleïman-Pascha s'empressa de conjurer l'orage qui allait fondre sur lui; il protesta de son inviolable fidélité au Sultan et s'excusa sur la famine qui l'avait forcé de sortir de Bassra. La Porte voulant sonder les véritables intentions du Pascha, lui envoya le second grand-écuyer, Moustafabeg, muni d'un ferman impérial et chargé de concilier les différends qui divisaient les deux gouverneurs. D'autres fermans furent expédiés au gouverneur de Djidda, qui remplissait en même temps les fonctions de scheïkh du sanctuaire de la Mecque; au gouverneur d'Egypte, l'ancien grand-vizir Ahmed-Pascha, et au schérif de la sainte ville, Mesououd Ben Saad [1], pour leur recommander la plus parfaite harmonie, et pour les encourager à se concerter sur les moyens les plus efficaces « d'étouffer au berceau la doctrine impie par laquelle » Mohammed Ben Abdoulwehhab, d'Aïyiné, village » situé dans la province de Nedjd, attaquait les principes fondamentaux de l'islamisme, et se constituait » chef d'une nouvelle religion. »

Les mauvaises nouvelles que la Porte recevait coup

[1] Burkhardt, *Travels III*, p. 223, place par erreur sa nomination en l'année 1750.

sur coup d'Arabie furent compensés bien faiblement par la découverte d'un trésor. Le gouverneur de Mossoul, Mohammed-Pascha, précédemment vizir de la coupole, manda qu'en travaillant à la terre, quelques ouvriers avaient trouvé deux vases remplis de monnaies d'or, dont l'antiquité remontait aux temps des Abbasites; que ces pièces de monnaies, tant grandes que petites, étaient au nombre de trois mille quatre cent cinquante-quatre, pesant ensemble quatre mille neuf cent soixante-dix drachmes, ce qui, d'après le cours de la monnaie alors en vigueur, c'est-à-dire en évaluant onze drachmes à dix ducats, formait une valeur de quatre mille cinq cent vingt-trois ducats. Ce trésor fut déposé dans les caisses de la trésorerie de l'Etat, et la superstition générale se prévalut de cette trouvaille pour représenter le règne de Mahmoud Ier comme particulièrement favorisé du ciel. Ces quatre mille et quelques cents ducats, que la voix du peuple grossit outre mesure, firent oublier pour un certain temps le mauvais effet qu'avaient produit dans la capitale les fâcheux événemens d'Arabie. Afin d'en effacer tout à fait le souvenir, et afin de retenir dans les bornes du devoir, par le prestige de sa magnificence, ceux qui, ébranlés par la doctrine d'Abdoulwehhab, flottaient irrésolus entre l'ancien culte et la réformation, le Sultan envoya à la Mecque un des plus riches présens qui jamais eussent été offerts à la sainte maison de la Kaaba, imitant ainsi l'exemple des sultans Ahmed Ier et IIIme, de Mourad IV et de Mohammed IV. Plus l'esprit de la nouvelle ré-

forme était hostile aux pompes du culte extérieur, plus aussi Mahmoud I[er] tenait à parler aux yeux des fidèles par l'éclat des diamans et des pierres précieuses, et à témoigner ainsi de sa vénération pour le saint temple, vers lequel tous les croyans ont le regard fixé en faisant leur prière. Le kiaya de la trésorerie[1], sous la direction duquel avait été confectionnée la nouvelle couverture de la Kaaba, fut chargé, ainsi que le kislaraga, de porter à la Mecque la pieuse offrande du Sultan, ainsi que les ornemens magnifiques en pierreries qu'il destinait à la Kaaba, et dont la vive lumière devait rivaliser avec celle de l'idéal tabernacle de rubis qui brille au haut des cieux. Les joyaux qui composaient le présent du Sultan [2], consistaient en une émeraude hexagone « dont la lumière » brillait comme celle de Canope, » enchâssée entre deux autres pierres semblables qui pesaient, la première sept cent soixante-huit, la seconde sept cent cinquante-deux karats. Ces trois émeraudes, provenant d'une mine ancienne, étaient entourées de douze gros diamans, de quarante moyens, et de soixante-six d'une dimension plus petite; ce faisceau de pierres précieuses était encadré dans un cercle où brillaient dix-neuf gros diamans; treize rangs de grosses perles, composés de trois cent cinquante perles, étaient terminés chacun par une émeraude de la plus belle eau; « le tout formait, suivant l'historiographe,

1 *Maarizet, Nazaret ou moubascheret.*

2 Izi, f. 220. D'après le traité du secrétaire du kislaraga, le commissaire Osmanaga.

» un œil brillant comme le soleil [1] qui plonge sur la » verdure soyeuse [2] de prairies vivifiées par l'eau des » diamans. »

Mahmoud Ier témoigna aussi à Constantinople de son zèle pour la religion et les sciences; il y fonda une seconde bibliothèque, et créa à la mosquée du sultan Mohammed II dix places de lecteurs pour l'explication des traditions de Bokhara, comme il avait déjà fait précédemment pour la mosquée d'Aya-Sofia. Les annales ottomanes mentionnent encore, vers cette époque, quelques nominations à la dignité de vizir, et plusieurs destitutions ou mutations survenues parmi les grands dignitaires de l'Etat. C'est ainsi qu'Abdiaga, nouvellement promu à la dignité de kiaya-beg, et le grand-écuyer Torak Mohammedbeg, furent élevés au rang de pascha à trois queues de cheval, et reçurent, le premier le sandjak de Tirhala, le second celui de Karamanie. L'hospodar de Moldavie, Constantin Maurocordato, fut déposé et envoyé en exil à Ténédos, sous prétexte que, blessé par le dernier changement opéré dans les principautés au-delà du Danube, il avait manifesté sa mauvaise humeur en administrant avec la dernière négligence la province qui lui était dévolue; mais, en réalité, parce que, à l'occasion des fêtes du baïram, il n'avait pas fait des avances de fonds suffisantes aux officiers du seraï impérial (août 1749 — ramazan 1162). Sa place échut à Constantin Rakoviza, fils du vieux Michel Rakoviza,

[1] *Aïni Khorschid kibi nourbaksch.*
[2] *Ezahir sebzin tschemeni.* Izi, f. 220.

celui-là même qui avait occupé deux fois le siége ducal de Valachie et trois fois celui de Moldavie. A raison de leur fréquence même, ces changemens excitèrent bien moins l'attention publique que n'avait fait, un mois auparavant, la destitution du moufti, le savant Esaad-Efendi. Le triomphe du grand-vizir ne fut pas de longue durée; lui-même fut révoqué bientôt après, l'opinion publique n'ayant pu lui pardonner l'éloignement du moufti. Le khattischérif qui avait précédé la nomination d'Esseïd Abdoullah, avait accusé son prédécesseur au grand-vizirat, Elhadj Mohammed-Pascha Teryaki, de la négligence qu'il avait apportée à l'approvisionnement des places frontières; celui qui motiva la révocation d'Abdoullah-Pascha fut basé sur la mollesse de son administration. Dans le fait, elle se distingua avantageusement de celle de ses prédécesseurs en ce qu'elle ne fut souillée par aucune exécution injuste, et, si l'on en excepte celui de quelques falsificateurs des fermans du Sultan, pris en flagrant délit, pas une goutte de sang ne fut versée par ses ordres.

Le nouveau grand-vizir Mohammed-Emin, surnommé Diwitdar (le gardien de l'écritoire), avait été employé en cette qualité par Ibrahim-Pascha, favori et grand-vizir d'Ahmed III, et s'était marié avec la fille de son kiaya, l'influent Mohammed. Depuis, il avait occupé successivement la présidence des diverses chancelleries des finances, et l'intendance de la ville, de l'arsenal et de la chambre des comptes; nommé tout récemment ministre de l'intérieur à la

place d'Abdi-Pascha, le Sultan lui confia, de préférence aux autres ministres, le sceau de l'Empire (3 janvier 1750 — 23 moharrem 1163). Son père était Mohammed-Pascha Aschdjizadé, c'est-à-dire fils du cuisinier, qui, lors de la rébellion des Arabes, l'année qui suivit la paix de Carlowicz, avait rendu à la Porte de si grands services à Bassra et à Kawarna. La nomination d'Emin Mohammed coïncida avec celle du grand-juge de Roumilie, Mohammed Saïd, qui succéda à Esaad-Efendi dans la dignité de moufti.

Dix jours avant la destitution du grand-vizir Esseïd Abdoullah, on avait signalé une éclipse de lune (23 décembre 1749 — 13 moharrem 1162) qui avait duré quatre heures. Le présage fâcheux qu'on avait tiré de ce phénomène fut réalisé, dit-on, par la chute d'Abdoullah, car le vizir, que, dans son langage figuré, l'Oriental représente comme la lune de l'Empire, ne brille qu'autant qu'il reçoit la lumière du soleil de l'État, c'est-à-dire le Sultan. Ce phénomène occupait déjà tous les esprits, lorsque, cinq jours après la révocation d'Abdoullah, le soleil fut également éclipsé : le peuple, superstitieux de sa nature, se préoccupa vivement de ce nouveau phénomène, et le considéra comme de mauvais augure pour le Sultan lui-même; son inquiétude s'accrut encore de la découverte qu'on fit dans le calendrier d'un passage tiré des ouvrages du scheïkh Ibnol Arabi, célèbre mystique arabe, et qui prédisait une éclipse simultanée de la lune et du soleil. La police de la capitale reçut

ordre de veiller activement au maintien de la tranquillité, et fit étrangler plusieurs astrologues qui voulaient semer le trouble et l'anarchie sur la terre en interprétant la marche éternelle et invariable des astres. Défense fut faite en même temps à l'astronome de la cour d'accompagner à l'avenir l'annonce des éclipses de lune ou de soleil d'observations qui pourraient donner lieu à des bruits inquiétans. Cependant la superstition populaire trouva un nouvel aliment dans le grand incendie qui éclata à Constantinople quatre semaines après, et tout le monde y vit la confirmation du présage en question (3 février 1750 — 26 safer 1163). Le feu éclata dans une maison située près de la porte d'Ayazma, et dévora, dans l'espace de trente heures, six mille six cent soixante-sept maisons, entre autres la porte de l'aga des janissaires. Le Sultan, craignant que cet incendie n'occasionnât des troubles, envoya aussitôt à cette milice quatre-vingts bourses d'argent [1] destinées à la reconstruction de l'édifice. La nouvelle Porte des janissaires s'éleva avec rapidité, grâce aux sommes provenant, soit du trésor public, soit de la cotisation des ministres. Quarante distiques de Niimet-Efendi, l'habile faiseur de chronogrammes, inscrits sur les portes intérieure et extérieure du palais, sur la fontaine et le bassin du jet d'eau, exaltèrent la libéralité du Sultan et la « reconstruction des sept chambrées que regardent avec » étonnement les sept planètes qui se meuvent autour

[1] Quarante mille piastres.

» d'elles[1]. » Dix-huit jours après ce sinistre, le feu éclata de nouveau, et cette fois dans la maison du moufti Saïd, qui perdit dans cette circonstance ce qu'il avait de plus précieux, à la grande joie des janissaires, ses ennemis déclarés. Cet incendie fut attribué à la malveillance, comme celui qui, deux mois plus tard, jeta la consternation parmi les habitans du marché aux Armes. A la première nouvelle de cet incendie, le Sultan envoya au grand-vizir et à l'aga des janissaires l'ordre d'occuper, avec un corps de troupes suffisant, les deux rues qui aboutissaient au marché, car on craignait que le peuple n'assaillît ses nombreux magasins, assez bien fournis pour armer quarante mille hommes au moins. Ces deux grands dignitaires veillèrent eux-mêmes à ce que rien ne pût être sauvé de cet immense incendie, dans le seul but d'assurer la tranquillité de la capitale. On distribua de l'argent aux janissaires, et, pour apaiser les murmures du peuple, le grand-vizir révoqua de ses fonctions l'aga Güldjé Moustafa, sous prétexte qu'il avait agi avec trop de sévérité dans cette circonstance; depuis, on lui donna le surnom de l'aga incendiaire (Yanghindjiaga). Sa place fut donnée au koulkiaya Esseïd Ahmedaga. Pendant les travaux ordonnés pour réparer les désastres causés par ces trois incendies,

[1] Izi, f. 217, cite ce chronogramme : *Sebaï seyarcwsch olsa adjebmi lemaatab yedi odjaghilé pur zib oldi tschoun erkiani din*, c'est-à-dire, faut-il s'étonner que semblables aux planètes, elles nous réjouissent de leur éclat, quand on considère que les sept chambrées sont l'ornement de l'Empire et de la foi.

le Sultan fit continuer avec la même activité la construction d'une écluse pour l'aqueduc de Topkhané (la fonderie des mortiers), et celle d'un palais près de la Porte du Canon (Top Kapou), dans l'enceinte du seraï. Ce palais s'éleva sur l'emplacement d'une maison de plaisance nommée Mahboubiyé (lieu de prédilection), qui y avait été bâtie quelques années auparavant. L'inscription gravée sur cette écluse, due à la plume du rimeur Niimet-Efendi, nous apprend que Mahmoud I[er] voulut, par cette construction, effacer la gloire d'Alexandre à deux Cornes, et de Khizr le gardien de la source de vie [1]; celle que le maître des requêtes, Abdi, a composée pour le palais de Top Kapou, où elle figure en lettres d'or sur un champ d'azur tout alentour de la salle principale, décrit la beauté des glaces qui ornent les murs, des cristaux, des fenêtres et des ciselures qui y représentent des fleurs et des feuillages, comme infiniment supérieures aux meilleurs ouvrages de Senamar, le célèbre architecte des palais de Sidir et de Khawrnak.

Dans le cours de cette même année, on lança à la mer un nouveau trois-ponts qui reçut un nom tout aussi pompeux que les deux précédens : celui de *Courrier de la victoire* (büridez-zafer). Le sultan Mahmoud avait hérité de la passion de son prédécesseur, Ahmed III, pour les constructions ; mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'étaient les présens que lui offraient les ambassadeurs des puissances étrangères.

1 *Tschekoub bou bend ilé seddi schæhreti Iskender ou Khizr.*

Outre les cadeaux magnifiques qui tout récemment lui avaient été adressés par la cour d'Autriche [III], outre ceux qu'il avait reçus des envoyés des deys de Tunis et d'Alger, consistant en fusils, en pistolets, en peaux de tigre et de léopard, en lions et en léopards vivans, en chapelets de corail, en tapis de fabrique barbaresque, en esclaves chrétiens et en nègres eunuques, le grand-mogol Nassreddin Mohammed-schah et son nizammoulmülk (premier ministre) lui avaient envoyé, avec des lettres de félicitation, de riches présens. Yousouf, secrétaire de l'ambassadeur ottoman, Salim de Trapezoun [1], mort dans les premiers jours de son arrivée sur les frontières de l'Inde, avait été chargé de les apporter à Constantinople. On y remarquait, entre autres objets, un magnifique panache de héron brillant d'or, de diamans et de roses en rubis, un poignard dont la poignée en jaspe était ornée d'émeraudes et le fourreau entouré de vingt-sept anneaux d'or, onze pièces de la mousseline la plus fine pour turban, quinze autres brodées d'or, un grand nombre de pièces d'étoffes et de châles de l'Inde, enfin des extraits d'eau de rose et du bois de sandal [IV]. Ces présens étaient donnés moins pour resserrer les liens d'une ancienne alliance, que comme un gage de bienveillance et d'amitié : car, depuis que, par la mort de Nadirschah, la Perse, livrée à toutes les horreurs de l'anarchie, était la proie de sept prétendans qui se disputaient ses dépouilles, ni le Sultan,

[1] Il est l'auteur de la biographie des poëtes contemporains.

ni le Grand-Mogol, ne jugeaient nécessaire de renouer cette alliance.

Tahmas et son fils Héraclius avaient appris l'art de la guerre sous Nadir. L'un était maître de Tiflis, l'autre prince du Kakheti. Tous deux disputaient au khan des tribus Djowanschi et Saridjeli Penah la possession de la Géorgie. Bakhili Mohammedkhan, l'Efschare, sortit de Kerni pour faire le siége d'Eriwan; mais les khans des pays environnans ayant appelé à leur secours les princes de Géorgie, Tahmas et Héraclius, il fut battu et forcé de se retirer à Kerni, qui fut saccagé. Loin d'être découragé, Bakhili Mohammed se retira à Schoureghil sur l'Arpatschaï, et ravagea le territoire des tribus Irmelü et Taschanlar. Pendant que le khan de Roumiyé, jaloux de venger la mort de son frère, assiégeait Tebriz, Razadkhan, l'Afghan, s'empara de Roumiyé, et se fit proclamer maître souverain de l'Ardelan et de Megri. Au centre de l'empire persan, Ali Koulikhan, neveu de Nadirschah, celui-là même qui, sous le nom d'Aadilschah, avait envoyé à Constantinople l'ambassadeur Abdoulkerim, avait été défait, pris et aveuglé par son frère Ibrahimkhan, gouverneur de l'Irak. Celui-ci ne jouit pas long-temps du fruit de son usurpation: battu par les troupes de Schahrokh, petit-fils de Nadirschah, que ce dernier avait désigné pour son successeur, il fut tué à Meschhed, ainsi que son frère Aadilschah, qui y avait été conduit prisonnier. Schahrokh, que sa beauté et son caractère doux et humain avaient fait aimer du peuple, fut la victime

d'un ambitieux qui, profitant de la confusion générale, s'empara de la couronne en perdant ce jeune prince. Seïd Mohammed, fils d'une fille du schah Souleïman II, père du malheureux schah Houseïn, avait, pour arriver à ses fins, répandu le bruit que Schahrokh avait hérité de toute la haine de son grand-père pour la religion nationale. Appuyé dans ses prétentions par le corps des légistes, il attaqua son souverain avant que celui-ci eût eu le temps de rassembler ses troupes, et, l'ayant fait prisonnier, il lui fit crever les yeux. Son pouvoir fut de peu de durée. Yousoufkhan Djan, généralissime de Schahrokh, marcha contre lui, désireux de venger son maître, le battit et le tua. Après sa victoire, il replaça sur le trône Schahrokh et régna en son nom. Depuis longtemps les habitans du Khorassan étaient divisés en deux partis, dont l'un tenait pour Schahrokh, l'autre pour Ismaïl Mirza qui, ainsi que lui, descendait d'une fille de schah Houseïn. Plusieurs chefs, tous ambitieux du pouvoir souverain, se révoltèrent contre Ismaïl; au nombre de ceux qui lui disputaient le trône, étaient Salihkhan, Ali Koulikhan, Ibrahim, Schahrokh, Seïd Mohammed, Ismaïl Mirza Salih et beaucoup d'autres dont nous parlerons plus bas.

Au milieu de cette anarchie sans cesse croissante, les habitans de Tebriz envoyèrent prier la Porte de prendre leur ville sous sa protection, et de la considérer comme faisant partie de ses Etats; d'un autre côté, Moustafakhan, l'ancien ambassadeur de Nadirschah à Constantinople, écrivit au grand-vizir, et lui

demanda de l'aider à conquérir les territoires de Hamadan, de Kermanschahan, d'Isfahan et de Kazwin, qu'il promettait d'administrer sous la suzeraineté de la Porte, en s'engageant à payer un tribut égal à celui que ces pays avaient jusqu'alors fourni aux Schahs de Perse [1]. La Porte, fidèle à son système pacifique, répondit à ces deux demandes, qu'elle ne pouvait les accueillir sans violer les traités existans.

Parmi les changemens et les mutations qui eurent lieu dans le cours de la même année, il faut mentionner la destitution du kapitan-pascha Schehsouwarzadé Moustafa, qui eut pour successeur Elhadj Eboubekr-Pascha, le plus riche et le plus âgé des vizirs; quarante années auparavant il avait occupé la place de gouverneur d'Egypte, et sa fortune était estimée à un million de piastres [2]. La révocation du moufti et la nomination de Mourteza-Efendi méritent d'autant plus d'être rapportées ici, que cette dernière fut marquée par une lettre que le Sultan adressa au nouveau titulaire, et par laquelle il l'exhorta à choisir ses fonctionnaires parmi les plus dignes, en blâmant la gestion de son prédécesseur; cette lettre commence par cette citation du Koran, dont tous les ministres qui préfèrent pour les emplois publics des ignorans sans caractère à des hommes instruits et indépendans, devraient se pénétrer: « Parle, ceux qui savent quelque

[1] Cette lettre et la réponse du grand-vizir se trouvent dans Izi, f. 128 et 129.

[2] Hochepied au secrétaire Dorde à Vienne, 4 novembre 1750. Archives de Vienne.

» chose peuvent-ils être assimilés à ceux qui ignorent » tout[1] ? »

Les ministres européens, accrédités près la Sublime-Porte, étaient encore les mêmes qu'à l'époque où avait été conclu le dernier traité de paix avec la Russie, si toutefois l'on en excepte l'ambassadeur hollandais, comte de Hochepied et le nouveau baile vénitien, le chevalier Lezze, successeur du baile Venier. Lezze, dans son audience de congé, reçut avec le cérémonial d'usage ses lettres de recréance, et fut revêtu d'une pelisse de zibeline à larges manches. La paix d'Aix-la-Chapelle, en forçant la France à reconnaître l'empereur d'Allemagne, François de Lorraine, époux de Marie-Thérèse, et à chasser de son territoire le dernier des Stuarts, avait rétabli la paix sur le continent européen; mais elle n'avait pas pu changer la politique des puissances belligérantes, et leurs ministres continuèrent à présenter à la Porte les événemens qui se passaient en Europe, sous le jour le plus avantageux à leurs gouvernemens. Nous avons dit plus haut que la Porte leur avait offert sa médiation, à l'instigation du reïs-efendi Moustafa, qui aspirait à la gloire de pacifier l'Europe entière; mais voyant ses offres repoussées de tous les côtés, elle se consola de la continuation de la guerre entre les infidèles, en invoquant les maximes qui régissent la politique des musulmans envers les chrétiens, et que l'historiogra-

[1] *Koul hel yestewi elleziné yaalimouné wellleziné la yaalimouné?* Izi, f. 228.

phe de l'Empire rappelle à l'occasion du traité de paix d'Aix-la-Chapelle : « Dieu donna au chien la puis-» sance sur le cochon [1]; lorsqu'un infidèle est tué, » c'est un gain pour l'islamisme [2]; les infidèles ne » forment qu'un seul et même peuple [3]; que Dieu les » livre tous à la damnation éternelle [4]. »

Bien que parfaitement instruits de ces principes du droit public ottoman, l'ambassadeur français, M. de Desalleurs, et celui de Suède, M. Celsing, ne cessaient d'obséder la Porte pour qu'elle conclût un traité d'alliance avec la Prusse; cependant ils ne purent réussir; le grand-vizir leur fit connaître par écrit l'intention où il était de n'entamer aucune négociation à ce sujet [5]. L'intervention de la France auprès du grand-maître des chevaliers de Malte, à l'effet d'obtenir la restitution de la galère que des esclaves chrétiens avaient amenée, du port de Megri à Malte, à la suite d'une révolte, n'avait pas été reconnue autrement que par une obligeante lettre de remercîmens, que le grand-vizir avait adressée au comte de Puisieux. Les intermédiaires à l'aide desquels Desalleurs espérait faire agréer à la Porte [v] les propositions de sa cour furent à cette époque le moufti Esaad et Souleïmaga, trésorier du kislar-aga, qui jouissait alors d'un grand crédit au seraï.

1 *Sallatalahoul-kebbé alel-khiaziri.*
2 *Beher taraf ki schewed küschté soudi islam est.*
3 *El küfroun milletoun wahidetoun.*
4 *Demerouhoum allahou bil-khaza wel-khouzlan.*
5 Le 3 juillet 1750. Rapport de Penkler.

Le harem du Sultan, dans lequel se trouvait, si l'on en croit le rapport du résident impérial [1], une favorite du kislaraga, visitait fréquemment la femme de M. de Desalleurs, car, ainsi que jadis Putiphar, l'eunuque trésorier de Pharaon, les chefs des eunuques du harem impérial, entretiennent, par ostentation et pour compléter leur train de cour, malgré leur état d'impuissance, des harems et des favorites. Un médecin français, nommé Bellet, qui arriva à Constantinople, porteur d'une lettre adressée par Louis XV au Sultan, et d'une cassette remplie de joyaux estimés douze mille ducats, essaya d'abord de négocier, par l'entremise de cette femme, et sans la participation de Desalleurs, un traité d'alliance et de commerce entre la Porte, la France et la Prusse; mais il n'eut pas plus de succès, dans cette tentative isolée, que lorsqu'il agit de concert avec l'ambassadeur. Dès lors, Desalleurs et Celsing se contentèrent de faire comprendre à la Porte le danger qui pourrait résulter pour elle du traité du Hanovre, et du dessein qu'avait la Russie d'incorporer la Suède et tout le nord de l'Europe à son empire gigantesque; en conséquence, ils l'invitèrent à offrir sa médiation à l'effet de régler définitivement les affaires d'Europe. Cependant, sur l'observation faite par l'ambassadeur anglais et l'internonce d'Autriche, que l'offre de la médiation du Sultan était sans objet, puisque nulle hostilité

[1] La copie de cette lettre datée du 9 septembre 1749 se trouve aux Archives de Vienne.

n'avait éclaté encore, le reïs-efendi conseilla à l'ambassadeur suédois d'engager son maître à faire sa paix avec la Russie. L'année d'auparavant, le comte Tessin avait notifié au grand-vizir le mariage du prince royal de Suède, et celui-ci, dérogeant aux habitudes de ses prédécesseurs, lui avait écrit une lettre de remercîmens. Outre l'ambassadeur suédois, celui de Naples, le comte Ludolf, était, par ordre de sa cour, obligé d'agir de concert avec l'ambassadeur de France, qui, s'appuyant sur le traité d'alliance conclu entre Naples et la Porte, employa tout son crédit à obtenir en faveur du commerce napolitain un traité avec les Etats barbaresques, sous la garantie du Sultan. Les frais de cette négociation furent évalués à un demi-million de piastres, mais si cette somme parut exorbitante, elle resta encore au-dessous des pertes que les pirates barbaresques causaient chaque année à la navigation napolitaine (mars 1750). Les relations de la Pologne avec la Porte se bornèrent dans ces dernières années à une lettre que le roi écrivit au grand-vizir pour intercéder en faveur du kalgha de Crimée qui s'était réfugié dans ses Etats[1]. L'hetman des Cosaques appuya dans une lettre la tentative que fit le général en chef des Tatares du Boudjak pour

[1] *Litteræ Augusti III. Regis Poloniæ ad Vezirum ddo, Dresdæ, 1747, 7 Junii. Cum autem infelicem casum experiatur, illustrissimus Szachin Gieray Galga Sultan qui nuper intra fines regni nostri advenit et asylum tantisper quærit, donec Cels. Tart. Hanum omni submissione ac fidelitatis testimonio placare valeat et amicam nostra ex parte intercessionem exposcit.*

entrer en relations avec le roi de Prusse [1]. Cette démarche n'eut aucun succès, non plus que les intrigues ourdies par les agens français, Issard et Castère, pour irriter les magnats de Pologne contre le roi Auguste III, afin d'appeler la haine sur la famille Czartoryski, et de faire élire le prince de Conti, au cas où le trône viendrait à vaquer. La Russie déclara de nouveau, par l'organe du résident Nepluïeff, que les assertions des ambassadeurs de Suède et de France, relativement au projet qu'avait sa souveraine de conquérir la Suède, étaient dénuées de tout fondement; mais, en même temps, Nepluïeff signifia, qu'en vertu de l'article 7 du traité d'Abo [2], elle ne pouvait permettre que la forme du gouvernement de ce royaume fût en rien altérée [3]. Quant aux affaires de Crimée, le grand-vizir, sur la demande que le khan Sélim-Ghiraï lui en avait faite pendant son dernier séjour dans la capitale, avait écrit au chancelier de l'empire russe,

[1] Lettre du G. général de Pologne au roi de Prusse: « La haute renommée des grandes vertus qui ornent Votre Majesté étant répandue, a déterminé le Sultan Kiarin Kirai, Serasker de Budjak, d'envoyer vers Votre Majesté Mustafaaga, à l'effet de redemander un Tatare qui se trouve dans les Etats de Votre Majesté ». Septembre 1750.

[2] Rapport de Nepluïeff, daté du mois d'août 1750. Le mémoire que la Porte lui fit remettre est relatif aux affaires de Pologne; il porte la date du 14 mai 1750.

[3] « La Russie tâcha de faire considérer le refus que faisait la Suède d'entrer dans la convention proposée par la Russie, au sujet de la forme d'un gouvernement, comme un *Casus fœderis* qui réclamait l'intervention de l'Impératrice Reine, manière de voir que le ministère anglais ne partagea pas; celui-ci s'employa à détourner la Russie de l'agression qu'elle projetait. »

comte de Bestoujeff, pour se plaindre d'un agent russe qui s'était introduit dans la Kabarta pour y soulever le peuple. Le résident Nepluïeff étant venu à mourir à Constantinople, comme son prédécesseur Wischniakoff, Penkler fut chargé pour la seconde fois des affaires de Russie. Les députés d'Alger et de Tunis, qui tout récemment étaient venus apporter des présens au Sultan, signèrent avec Penkler une nouvelle convention, en vertu de laquelle les bâtimens, naviguant sous pavillon autrichien, et sortis de Nieuport et d'Ostende, furent compris dans le traité qu'il avait conclu l'année précédente avec les Etats barbaresques au nom de l'Empereur et du grand-duc de Toscane, pour la sûreté de la navigation de ses Etats, et celle des navires appartenant aux ports de Trieste, de Fiume, de Buccari et de Zeng. Le grand-vizir envoya à ce sujet une lettre circulaire aux deys et aux odjaks d'Alger, de Tunis et de Tripoli, qui, cette fois, obéirent aux injonctions de la Porte, et comprirent dans le traité les ports désignés [1]. L'Autriche reconnut ce service, en faisant un présent de deux mille ducats au reïs-efendi, un autre de mille ducats au commissaire Sounkor-Ali [2], et au kapitan-pascha,

[1] Cet article fut signé à Tripoli, à la date du 15 septembre 1750; il est contresigné par le defterdar, le kiaya, le capitaine du port, par le sandjakbeg et le beglerbeg de Tripoli.

[2] Izi donne l'extrait du rapport de ce commissaire, f. 199 et 200. Voyez encore : « *Relazione del viaggio delle due Imp. barche de Costantinopoli spedite verso la Barbaria annesso il Protocollo esatto della commissione che concerne la pace da trattarsi dai due commisarii Ces. con tutti tre Cantoni d'Algier, Tunis et Tripoli,* 1748.

et un troisième de cinq cents ducats à l'interprète de la Porte, Callimachi. Penkler fut chargé du choix des consuls à nommer dans les différentes stations du Levant. Peu de temps après, on vit arriver à Vienne l'ambassadeur de Tripoli, Hasan-Efendi, accompagné du ministre des finances de l'armée, ou defterdar de l'odjak, mot dont les Européens ont fait celui de *canton*. Hasan apporta quelques présens destinés à l'Empereur; mais comme leur valeur était très-médiocre, il était facile de deviner l'intention du dey, et son ambassadeur eut la satisfaction de retourner en Afrique chargé de présens dignes d'un souverain. Jamais jusqu'à ce jour les ministres des puissances chrétiennes ne s'étaient montrés aussi prodigues des trésors de leurs souverains qu'à cette époque, où chaque concession de la Porte était achetée au grand-vizir, au reïs-efendi et à l'interprète de la Porte, moyennant de fortes sommes. Depuis quelque temps, il s'était introduit, pour toutes les fêtes données ou reçues par le Sultan, un usage en vertu duquel les ministres européens envoyaient au seraï des bouquets de fleurs et des fruits confits. Dans ces occasions, chaque ambassadeur cherchait à éclipser ses collègues, afin de mériter les louanges que le Sultan ou le kislaraga ne manquaient pas d'adresser à celui des ambassadeurs qui avait envoyé les objets les meilleurs et le plus artistement confectionnés.

Si les suffrages du Sultan ou du kislaraga étaient enviés à ce point par les ministres résidens à Constantinople, c'était bien autre chose chez les janis-

saires qui exaltaient la moindre faveur dont ils étaient l'objet. Quelque futiles que puissent paraître à nos lecteurs de telles circonstances, il est nécessaire d'en rapporter de temps à autre un exemple, ne fût-ce que pour mieux faire connaître les usages du pays qui nous occupe. Les solennités qui marquèrent une des faveurs dont Mahmoud Ier honora cette milice doivent par cette raison trouver ici leur place. Souleïman le Législateur, en inaugurant les nouvelles casernes des janissaires, avait prescrit, comme règle invariable, que, toutes les fois qu'il passerait devant les vieilles casernes, situées en face de la mosquée des Princes, le colonel du soixante-unième régiment, lui présentât une tasse de sorbet, et que le wekilkhardj (officier des vivres) du même régiment, en offrît une autre au kislaraga. De son côté, le Sultan rendait toujours cette tasse pleine de ducats. En souvenir de cet acte de son illustre ancêtre, Mahmoud Ier chargea le reïs-efendi de porter solennellement à l'état-major des janissaires, assemblé à la Porte de l'aga de cette milice, une ordonnance écrite de sa main, par laquelle était accordée à l'aga une haute faveur. Il y était dit, que chaque fois que le Sultan viendrait à passer devant le palais de l'aga des janissaires, le premier lieutenant-général (koulkiaya) aurait à lui apporter une tasse remplie de sorbet et que l'aga la lui présenterait; quant au kislaraga, il était dit que la tasse de sorbet lui serait apportée par le troisième lieutenant-général (sagardjibaschi)[1], et offerte par le premier lieutenant-

[1] Chefs des gardiens des furets.

général (samssoundjibaschi)[1]. Un autre règlement prescrivait que le grand-vizir serait servi d'abord par le procureur ou kiayayeri, puis par le premier lieutenant-général. Tous les tschaouschs et les procureurs des janissaires allèrent à la rencontre du reïs-efendi jusqu'à la mosquée du sultan Souleïman. Arrivé devant le palais de l'aga des janissaires, il fut reçu par les lieutenans-généraux et les inspecteurs aux revues, qui le conduisirent dans la salle du diwan. Après la lecture du khattischerif, l'imam du corps fit la prière ordinaire, en appelant sur le Sultan les bénédictions du ciel. Le préambule de cette pièce est rempli par les louanges que le Sultan donne aux janissaires, et mérite d'autant plus être rapporté ici qu'il fait mieux ressortir les reproches et les malédictions consignés dans le khattischérif que rendit, soixante-seize ans plus tard, le monarque aujourd'hui régnant, pour justifier la destruction de cette milice turbulente. Il était ainsi conçu : « Les janissaires de ma Sublime- » Porte forment un grand corps composé de braves » champions de la foi, sur lequel plane la bénédic- » tion de celui qui est l'ombre de Dieu sur la terre, » et le regard des hommes de Dieu. Les soins que » nous prenons pour augmenter sa dignité et sa con- » sidération, nous garantissent un bonheur temporel » et éternel. Comme les officiers et les simples soldats » de cette milice nous ont rendu des services signa- » lés, et ont fait preuve de zèle pendant la guerre et

[1] Chefs des gardiens des dogues.

» pendant la paix, et que par là, ils ont mérité notre » satisfaction impériale, nous leur en gardons un sou- » venir profond, et nos faveurs augustes et innom- » brables tendent à augmenter journellement leur » dignité et leur considération [1]. » A peu de temps de là, les janissaires, qui dix-huit mois auparavant avaient eu le malheur de perdre, par suite d'un vio- lent incendie, le palais de leur aga, virent consumer une grande partie des vieilles casernes par un autre incendie qui, dans l'espace de dix heures, dévora trois mille maisons. Les janissaires étaient alors di- visés en cent quatre-vingt-dix-neuf chambrées ou régimens, dont cent portaient le nom de djemaat ou corporations, soixante-et-un celui de boulouk ou sol- dats réunis en compagnie, trente-quatre celui de segh- bans ou chasseurs, et quatre celui de solaks ou arba- létriers. De ces cent quatre-vingt-dix-neuf chambrées, vingt-six seulement habitaient les vieilles casernes, le reste était logé dans les nouvelles. Il était urgent de trouver les sommes nécessaires à la reconstruction des casernes incendiées, afin de prévenir le mécon- tentement des troupes, peut-être même un nouveau soulèvement. Dans l'incendie qui avait signalé les dernières années du siècle précédent, trente-sept

[1] Telle est la traduction fidèle de ce passage que Mouradjeah d'Ohsson, sans égard pour la vérité, a modifié ainsi : « Un corps illustre par ses anciens exploits, éminent par ses vertus guerrières et religieuses, qui n'avait compté dans ses rangs que des héros et des martyrs ; qui n'avait cessé d'être comblé des bénédictions divines, de jouir de l'assistance des légions célestes et de mériter les éloges et les bienfaits des empereurs ottomans, ses maîtres et protecteurs. »

chambrées seulement avaient été la proie des flammes; ce nombre était donc inférieur de quatre-vingt-neuf à celui des chambrées détruites dans l'incendie de 1751 dont il est ici question. Cette raison, et plus encore les événemens de la guerre, avaient permis alors de suspendre pendant cinq ans leur reconstruction. A cette époque, chaque compagnie avait reçu une gratification de mille neuf cent trente-trois piastres et demie, et les autres régimens (les djemaat et les seghbans), une de onze cent soixante-six piastres et demie. Le total de la somme que la Porte avait ainsi employée en gratifications, était donc de deux cent douze bourses d'argent; mais soixante-dix seulement étaient sorties des caisses du trésor impérial; le reste avait été donné par les ministres, qui, à cet effet, s'étaient cotisés entre eux. Cette fois encore, on calcula les dépenses sur le même pied; mais comme il y avait quarante-une compagnies, et cent vingt-une chambrées de djemaat et de seghbans, elles se montèrent à quatre cent quarante-une bourses. Toutefois, par une faveur spéciale, le Sultan ajouta à la somme donnée en 1693 à chaque boulouk, cinq cent soixante-six piastres et demie, en sorte que chaque boulouk reçut deux mille cinq cents piastres, et les autres chambrées deux mille piastres, ce qui présenta un total de six cent quatre-vingt-neuf bourses d'argent. L'état-major des janissaires fut invité à aller toucher cette somme au diwan impérial, où elle lui fut comptée par le defterdar, en présence du tschaouschbaschi, du maître des cérémonies, et de l'historiographe de

l'Empire, Izi. Lorsque le montant en eut été vérifié par l'aga, la somme entière fut déposée à la mosquée du sultan Souleïman, en attendant qu'elle trouvât son emploi dans les travaux ordonnés pour la reconstruction des casernes. Mahmoud ordonna également la reconstruction, sur un nouveau plan, des casernes des djebedjis. Aux bords du canal du Bosphore, à Koutschouksou, il fit élever une maison de plaisance dont chaque façade présentait une longueur de cent quarante-huit aunes ; de plus, le palais de Kandilli, qui se distinguait entre tous par son site magnifique aux bords du Bosphore, au milieu des paysages les plus ravissans, fut entièrement remis à neuf.

Tout en ayant soin de prévenir tout ce qui pouvait faire naître de nouveaux troubles, et en se livrant à son goût pour les constructions, Mahmoud ne négligea pas de récompenser et d'encourager les hommes vraiment utiles. C'est ainsi qu'il envoya au khan de Crimée, Arslan-Ghiraï, une pelisse d'honneur et un présent de mille ducats, en y joignant une lettre autographe pour lui marquer son contentement du zèle qu'il avait mis à réparer les redoutes d'Arkapou, à assurer la défense du château d'Arbat, et à veiller en personne à l'embarquement des troupes, qui de Kaffa, devaient passer sur le continent. Mahmoud Ier veilla avec une égale sollicitude à ce que les réparations des fortifications de Belgrade, qui avaient été commencées immédiatement après la paix conclue sous les murs de cette ville, fussent promptement terminées. L'inscription, placée au-dessus de la porte

qui de Belgrade conduit à Constantinople, et qui a pour objet de faire connaître à la postérité, en termes pompeux, la gloire de son fondateur et le renom que cette forteresse avait d'être inexpugnable, fut depuis transportée par le feld-maréchal Laudon, le dernier qui prit Belgrade, à Vienne, où elle est déposée, ainsi que la pierre tumulaire du gouverneur turc de Belgrade, celui qui signa comme ambassadeur le traité de Carlowicz, dans les bosquets de Hadersdorf, à côté du tombeau de Laudon. Ainsi placées, toutes deux témoignent des victoires de l'Autriche et de la chute de Belgrade, dont la possession avait été, depuis tant de siècles, le but constant des efforts de la Turquie, de la Hongrie et de l'Autriche [1].

Pendant que les historiographes et les faiseurs de chronogrammes exaltaient, fidèles à la mission qu'ils tenaient du maître, le mérite du Sultan qu'ils représentaient comme le fondateur d'un nouvel ordre de choses, des dissensions intestines assaillirent l'Empire de tous les côtés. A Bassra, le capitaine commandant la flottille de l'Euphrate avait levé l'étendard de la révolte, et, réuni aux Arabes de la tribu Mountefik, il avait saccagé les environs de cette ville. Grâce à l'énergie du gouverneur, il fut contraint de se retirer au château de Menawi, d'où, après un siége de peu de durée, il s'enfuit à Abouschehr à bord d'une frêle embarcation [2]. Mais, saisi par les capitaines des na-

[1] Les inscriptions de ces deux pierres tumulaires se trouvent dans les *Mines d'Orient*, t. V, p. 330.

[2] *Kilis*. Izi, f. 244.

vires qui stationnaient dans le port de Bassra, il fut livré aux Ottomans et subit la peine réservée aux rebelles (janvier 1751 — rebioul-ewwel 1164).

En Bosnie, Abdourrahman-Efendi était en guerre ouverte avec Derwisch Kapitan, originaire de Bosna-seraï, qui lui disputait le rang de premier ayan du pays, c'est-à-dire l'honneur attribué au propriétaire le plus riche et le plus influent de la province. Malheureusement les janissaires se mêlèrent du différend, et leur intervention fit couler le sang de toutes parts. Ce ne fut qu'après avoir envoyé dans cette province plusieurs commissaires chargés d'accommoder les partis et de sévir contre les auteurs de ces troubles, que la Porte parvint à rétablir la tranquillité.

En Karamanie, un bouloukbaschi des lewends, profitant de l'abandon momentané où se trouvait cette province par suite du départ du gouverneur Torak Mohammed-Pascha, qui venait d'être nommé grand-amiral, et par suite de la lenteur de son successeur à prendre possession de son gouvernement, avait levé l'étendard de la révolte. Non content de piller le village d'Ilitsch, dans le sandjak de Kaïssariyé, ce rebelle avait fait mourir vingt-six hommes, vingt-neuf femmes et quarante-trois enfans, en faisant allumer un grand feu à l'entrée de la caverne où ces malheureux s'étaient réfugiés.

Aux environs de Hessargrad [1] et de Rousdjouk, les habitans de neuf villages du district de Bala, après

[1] Izi l'appelle *Razgrad*.

s'être livrés à toutes sortes de brigandages dans les campagnes, avaient poussé l'audace jusqu'à assaillir à main armée la ville de Rousdjouk. Grâce à la fermeté du gouverneur, ils furent réduits à l'obéissance. Vingt-cinq des principaux meneurs furent condamnés à être emprisonnés à Silistra, à Warna et à Yerkœï; les autres furent obligés de signer un acte par lequel ils s'engagèrent solidairement à veiller au repos du pays, et à payer au trésor, en cas de nouveaux troubles, une amende de cent trente mille piastres. Pour mettre un terme aux exactions des magistrats qui, le plus souvent, étaient seules cause de ces soulèvemens partiels, la Porte dépêcha aux gouverneurs des provinces d'Asie et d'Europe des ordres dits *de justice*, par lesquels elle défendit, sous des peines sévères, toute exaction aux commissaires, aux voïévodes, aux administrateurs et aux inspecteurs des fondations pieuses. En réglant les taxes auxquelles ils avaient droit, le grand-vizir abolit une douzaine d'impôts arbitraires [1], à l'abri desquels ils extorquaient l'argent des sujets. Malgré la sévérité de ces ordres, Deli Ahmed de Simaw en Anatolie, continua, comme par le passé, à désoler de ses brigandages son pays natal; mais enfin, saisi près du village de Sadj Ayak, aux

[1] Izi, f. 260, nomme les suivans : 1° *dewr* (impôt du district) ; 2° *kaftanbeha* (impôt sur les kaftans) ; 3° *sakhirébeha* (impôt pour les provisions de bouche); 4° *naaleha* (impôt sur les fers à cheval); 5° *aaschri dit* (dîmes pour le rachat du sang) ; 6° *yazidji akdjé* (taxe de l'écrivain) ; 7° *sarrafiyé* (taxe sur le change); 8° *mouft moudja naïm* (taxe sur les lieux où les voyageurs se reposent gratuitement), etc.

environs d'Alaschehr, par le sandjakbeg de Khoudawendkiar et de Karasi, Elhadj Moustafa Kara Osmanoghli, il eut la tête tranchée, et avec lui huit de ses principaux compagnons (6 septembre 1751 — 15 schewwal 1164). Dans le voisinage de Malatia, Kalenderoghli, de la tribu Alhassili, menaçait de renouveler les scènes qui, sous le règne d'Ahmed Ier, avaient donné une si triste célébrité à son homonyme, le fameux rebelle Kalenderoghli. A la tête de quelques mille lewends, gens sans aveu accourus de toutes les parties de l'Empire, Kalenderoghli osa marcher à la rencontre du gouverneur de Merâsch, Rischwanzadé Souleïman-Pascha. Il se mesura même avec lui en bataille rangée : mais, ayant été battu et fait prisonnier, sa tête et celles des principaux capitaines de son armée furent jetées devant le seuil de la Sublime-Porte (26 mars 1752—10 djemazioul-ewwel 1165). En Syrie, Raghib-Pascha, qui tout récemment avait échangé le gouvernement d'Aïdin contre celui de Rakka, usa de cette même politique perfide qui l'avait déjà guidé lorsque, gouverneur du Caire, il avait médité le massacre des begs mamlouks. Depuis long-temps Beschar, l'iskanbaschi de la tribu des grands Moullis, inquiétait par ses brigandages les habitans de Rakka, et surtout la tribu Dœkerli qui erre aux environs de cette ville. Pour couper le mal dans sa racine, Raghib-Pascha feignit pour Beschar les sentimens les plus bienveillans; mais, après plusieurs entrevues, il l'arrêta tout-à-coup, et, pour nous servir de l'expression de l'historiographe turc, « sa tête

» roula à terre comme un melon, exemple fait pour » intimider ceux qui auraient pu suivre le sien [1] » (mai 1752 — redjeb 1165). Le même châtiment frappa plusieurs chefs des lewends qui, après s'être joints à des Kurdes de Tschoroum, avaient commis dans le sandjak d'Amassia toutes sortes de brigandages, et mis le pays à feu et à sang.

L'Arabie n'était pas exempte de ces troubles intestins. Le schérif Mesououd étant mort peu après avoir envoyé au Sultan, à titre de présent, l'ancienne couverture de la Kaaba, la dignité de schérif de la Mecque, avait été dévolue à son frère cadet Mousaïd. La Porte l'y maintint, sous la condition expresse qu'il protégerait la sainte ville et la caravane des pèlerins contre les attaques des Arabes du désert, et particulièrement contre la nombreuse tribu des Beni Harb qui erre dans les plaines comprises entre la Mecque et Médine. Mousaïd rencontra une vive opposition à son installation parmi les autres schérifs, dont le chef, Mohammed-Schérif, renforcé des Arabes de Taïf, menaçait d'ensanglanter le sanctuaire et de le troubler par le bruit des armes. Grâce aux ordres de la Porte et à l'intervention du gouverneur de Djiddé, l'ancien grand-vizir Esseïd Mohammed-Pascha, signataire du traité de Belgrade, cette querelle fut vidée à l'amiable et sans effusion de sang.

La sécurité du commerce maritime n'était pas moins compromise à cette époque de troubles que la tran-

[1] *Hindwnaneï meïdani ibred kilindi.* Izi

quillité des provinces. De nombreux corsaires infestaient les mers de l'Archipel, malgré la vigilance des capitaines de la flotte. Emeksiz-kapitan s'empara, dans les eaux de la Maïna, en face de l'île Bora [1], d'une grande galère [2] maltaise à onze bancs de rames; arrivé à la hauteur d'Ipsara, le capitaine ottoman eut à disputer sa prise à un autre corsaire de Malte [3]. Une schahtie corsaire [4], armée de neuf canons et montée par treize hommes, tomba dans cette occasion au pouvoir d'Emeksiz, qui entra en triomphe dans le port de Constantinople (16 avril 1751 — 20 djemazioul-ewwel 1164). Quelque temps après, ce même capitaine rencontra dans le port de Vetiloz [5] la petite escadre du corsaire maltais Paulo, composée d'un trois mâts, de deux schahties et d'une grande galère nouvellement construite. Il l'attaqua, le vainquit et brûla un de ses navires; les trois autres ornèrent l'entrée du kapitan-pascha à Constantinople (12 novembre 1751 — 23 silhidjé 1164). Le vaisseau commandé par Emeksiz était le trois ponts qui, sorti cinq années auparavant des chantiers de la capitale, avait reçu le nom de *Peribahri* (l'aile de la mer). Deux mois après le retour du kapitan-pascha, on lança à la mer un nouveau vaisseau de guerre, long de cinquante-cinq aunes, qui fut appelé *Siweribahri* (ornement de

[1] Sans doute, les îles *Formigues*.

[2] *Firkata*.

[3] Izi dit : du frère du maudit corsaire maltais, Masko.

[4] *Korzan Schehtousi;* ces navires s'appellent plus communément *schahtur*.

[5] *Vitulo?*

la mer). Parmi le grand nombre de chronogrammes et de poésies qui furent composés en souvenir de cet événement, le panégyrique du maître des requêtes Enis Nououman, l'un des poëtes les plus estimés du temps, fut le seul jugé digne de figurer dans l'histoire de l'Empire. Sur le rapport du kapitan-pascha Torak Mohammed, successeur d'Eboubekr-Pascha, le baile vénitien fut invité à donner au consul de Patras les ordres nécessaires, pour que le bâtiment du capitaine tripolitain, Mina, que quelques vaisseaux vénitiens avaient poursuivi jusque dans le port de Lepanto, pût se retirer en toute sûreté, demande à laquelle la république s'empressa de satisfaire.

De tous les changemens et mutations nécessités vers cette époque par la mort des titulaires, nous ne mentionnerons que les plus mémorables. Le gouverneur de Djidda, Elhadj Osman-Pascha, étant venu à mourir, sa place, qui était restée vacante pendant quelque temps, fut conférée, sur le rapport du schérif de la Mecque, au kiaya Moustafa, mais seulement avec le titre de kaïmakam; il fut chargé de faire rentrer au trésor la somme de cent soixante-cinq mille trois cent trente-quatre piastres, dont Osman était resté débiteur (13 janvier 1751 — 15 safer 1164). Un changement analogue eut lieu dans le gouvernement de Karahissar, où Kœsé Ali-Pascha était mort sans avoir eu le temps de mettre ordre à ses affaires; pour ne point frustrer le trésor public des sommes qu'Ali lui devait, la Porte confisqua tous ses biens. Le miri-alem Khalilaga, qui avait échangé dix-neuf fois la

place d'aga des sipahis contre celle d'aga des silihdars, et qui, pendant sa longue carrière militaire, avait su divertir de la solde de ses troupes des sommes telles qu'elles lui constituaient par jour un revenu de mille trois cent quatre-vingts aspres, mourut âgé de quatre-vingt-dix ans ; sa fortune, qui fut confisquée, dédommagea le fisc de ses longues déprédations (15 février — 19 rebioul-ewwel). La mort de l'ancien grand-vizir Elhadj Mohammed-Pascha Teryaki (mangeur d'opium), et gouverneur de Bagdad après la révocation de Kesrieli-Pascha, coïncida avec la perte de toute sa fortune détruite par le feu et par l'eau. Toutes ses maisons de Constantinople furent dévorées par les flammes, et le vaisseau qui portait sa fortune mobilière, sombra à l'entrée des Dardanelles, le jour même où il mourut à Retimo, de retour du gouvernement de Bagdad, qui lui avait été retiré. Ainsi les trésors qu'il avait amassés avec tant d'avidité dans le cours de sa vie, le suivirent au tombeau (19 août — 27 ramazan). Rahmi de Crimée, un des poëtes les plus célèbres de l'époque, mourut victime de la peste. Il nous reste à mentionner la mort qui frappa, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le précédent moufti, Akmamoud-Efendizadé Esseïd Mohammed Seïnoul aabidin El-Houseïni (20 octobre — 30 silkhidé) ; enfin la sultane Aïsché, fille du sultan Moustafa II et sœur du Sultan régnant, mourut par le poison, suivant toute apparence; elle avait figuré naguère dans l'intrigue du seraï qui amena la chute du kislaraga. Ses restes furent déposés, avec toute la pompe usitée aux funé-

railles des princesses du sang, près de la mosquée de la sultane Walidé, à côté de son oncle Ahmed III et de son grand-père Mohammed IV.

Nous ne dirons que peu de mots des changemens qui eurent lieu à cette époque parmi les fonctionnaires de l'Etat. En première ligne, figurent l'élévation de l'aga des janissaires, Esseïd Ahmed, au rang de vizir, et sa nomination au gouvernement de Saïda, qui entraîna un remaniement dans tout l'état-major. Le remplacement du silihdar ne fut pas dû, cette fois, à une disgrâce, mais à l'état maladif du titulaire. Par une faveur spéciale, le Sultan, en lui permettant de se retirer, lui assigna une pension de trois cents aspres par jour, et ordonna qu'il fût nourri aux frais du seraï. Le gouverneur de Haleb dut sa révocation à une supplique des habitans de cette province qui avaient demandé son changement. Torak Mohammed-Pascha succéda, dans la dignité de kapitan-pascha, au vieux et opulent Eboubekr-Pascha, qui, bien qu'âgé de près de quatre-vingt-dix ans, voulait faire une seconde fois le pèlerinage de la Mecque. Sa nomination au gouvernement de Djiddé fut l'œuvre du grand-vizir, qui, après avoir éloigné l'aga des janissaires en l'envoyant à Saïda, se débarrassa également du kiaya et du defterdar. En revanche, il replaça quatre hommes dont l'influence sur les affaires du gouvernement avait excité au plus haut point la jalouse susceptibilité de son prédécesseur. C'étaient Saïd, Bedjet, Mounif-Efendi et Nazif. Mohammed Saïd, précédemment ambassadeur à la cour de Versailles,

puis nischandji et deux fois ministre de l'intérieur, reçut la permission de quitter Gallipoli, son lieu d'exil, et de revenir à Constantinople. Le poëte Mohammed Bedjet, que d'injustes préventions, fruit de la calomnie, avaient fait révoquer de ses fonctions de defterdar et auquel elles avaient valu un dur emprisonnement, fut rendu à la liberté, et rappelé quelque temps après à Constantinople. Pendant son court bannissement à Seres, Bedjet, l'Ovide turc du Pont, envoya à ses amis de Constantinople, un ghazel qui, commenté par eux et reproduit dans des strophes de cinq ou six lignes, fut inséré dans l'histoire de l'Empire. L'auteur de tous les malheurs de Bedjet n'était autre que le kiaya Memisch-Efendi; mais cet envieux ne jouit pas long-temps de son triomphe. Disgracié à son tour, il avait été envoyé en exil à Ténédos, et ce ne fut que plus tard que, rappelé à Constantinople, il obtint la place d'intendant de la chambre. Après la destitution de Memisch, revêtu des hautes fonctions de kiaya, le grand-vizir avait nommé à sa place Nazif Moustafa, homme d'un esprit cultivé, et qui deux fois avait rempli auprès de Nadirschah les fonctions d'ambassadeur.

Des incendies qui éclatèrent coup sur coup firent craindre des changemens bien autrement importans que ceux dont nous venons de parler. Le mécontentement des janissaires, auxquels on avait retenu jusqu'alors une faible portion de leur solde pour subvenir aux frais de reconstruction de leurs casernes incendiées, faisait appréhender une nouvelle ré-

bellion, et peut-être une révolution[1] (30 juin 1752— 17 schâban 1165). Pour prévenir ce malheur, le kislaraga Beschir, âgé seulement de vingt-huit ans, qui, à peine entré en fonctions, avait su prendre le même ascendant et exercer un pouvoir aussi illimité sur le harem et le Sultan que son homonyme et prédécesseur, révoqua le grand-vizir Emin Mohammed-Pascha, et nomma à sa place le grand-écuyer Moustafa. Le lendemain de la destitution d'Emin Mohammed et de son départ pour Retimo, un khattischerif du Sultan informa les hauts dignitaires assemblés en grand-diwan, qu'en révoquant le grand-vizir, il l'avait puni de la conduite dure et offensante qu'il avait tenue envers les janissaires et leur aga. Mais si l'exil d'Emin Mohammed appaisa les murmures des troupes, il n'en fut pas de même du corps des oulémas, que l'arrogance du kislaraga et de ses créatures avait blessé dans maintes occasions jusqu'au fond de l'âme. Tout récemment encore, un des tschokodars du jeune kislaraga avait osé donner un coup de cravache dans la figure à un kadi de Scutari. Celui-ci s'en étant plaint à la Porte, on parvint à apaiser son ressentiment par de riches présens; mais peu de temps après, les gens du kislaraga pénétrèrent dans sa maison et l'étranglèrent; puis on répandit le bruit qu'il avait péri sous les ruines de sa maison qui s'était écroulée au milieu de la nuit. Cet assassinat réveilla la haine à peine as-

[1] Rapport de Penkler. L'historiographe de l'Empire garde le silence sur cette retenue de la solde.

soupie des oulémas, et dès lors ils ne songèrent plus qu'à se venger en soulevant le peuple. Le moufti conseilla au Sultan d'éloigner de sa cour le kislaraga, en lui disant que c'était l'unique moyen de sauver le trône; il est probable qu'il l'instruisit aussi de la manière dont il fallait s'y prendre, car tout le seraï était aux ordres de Beschir.

Le Sultan, fidèle à cette dissimulation qui est l'arme principale des souverains despotes, se rendit, accompagné de son favori, avec lequel il paraissait être dans le meilleur accord, à l'une de ses maisons de plaisance située aux bords du Bosphore; mais, au moment de descendre à terre, il ordonna au bostandji-baschi, qui conduisait la barque, de pousser au large et de conduire le kislaraga à la *tour de la Fille* (la tour de Léandre). L'intention du Grand-Seigneur n'était d'abord que de l'exiler en Egypte; mais lorsqu'on lui rapporta que cette punition paraissait insuffisante aux oulémas, il donna l'ordre de le mettre à mort. Beschir, jeune nègre doué d'une grande force, en voyant se précipiter sur lui les laquais du seraï le sabre à la main, tira son poignard, mais ce fut en vain. Vaincu par le nombre, le chef préposé à la garde des jeunes filles du harem impérial expira sous le sabre, dans la tour de Léandre, que la douleur de Héro a rendue si célèbre. L'effusion de son sang étouffa la rébellion qui devait éclater le lendemain. Le Sultan prit soin que la tête du kislaraga et celle de son favori Souleïman figurassent sur les créneaux du seraï, devant le kœschk des parades, avant sa ren-

trée au palais impérial. Aussi tout rentra-t-il dans l'ordre. La fortune du supplicié était évaluée à cinquante millions de piastres, bien qu'il en eût employé une partie à fonder des écoles qui, aujourd'hui encore, portent à Constantinople le nom de médresés du jeune kislaraga, pour les distinguer de celles fondées par son prédécesseur le vieux kislaraga et son homonyme Beschir. Trente pages qu'on savait lui être dévoués, le khasseki ou premier officier du seraï après le bostandjibaschi, le kiaya du médecin de l'Empereur, le chef des boulangers et quelques palefreniers, furent envoyés en exil dans les îles de l'Archipel. Beschir ne tarda pas à être remplacé dans les bonnes grâces du Sultan qui choisit pour ses favoris le silihdar et le médecin de la cour. Le tschokodar qui, se fiant au crédit de son maître, avait si témérairement appliqué des coups de cravache au juge de Scutari, et dont la conduite irréfléchie et insolente avait causé la mort du kislaraga et l'expulsion de tant d'eunuques, expia lui-même, vingt jours après, sous le glaive du bourreau, son manque de respect envers le corps des oulémas. Mohammed, secrétaire de Souleïman et principal favori du défunt kislaraga, fut mis à la torture, qu'on lui infligea dans l'espoir de lui arracher l'aveu que son maître avait des trésors cachés. Il fut décapité ensuite, ainsi que le fiscal, autre créature du kislaraga, à l'endroit même où son maître avait subi la peine de mort. Non contente de ces supplices, la vindicte publique exigea encore le bannissement du second imam du Sultan.

Parmi les nombreuses lettres ou suppliques adressées au kislaraga Beschir, on trouva une foule de reconnaissances souscrites envers lui par des ambitieux qui lui avaient demandé des emplois; de ce nombre était celle qu'avait consentie, pour une somme de quatre-vingts bourses d'argent, Bekir-Efendi, gendre du défunt reïs-efendi Moustafa, et qui était payable le jour de sa nomination à la dignité de reïs-efendi. Bekir-Efendi fut obligé d'acquitter le montant de la somme qu'il s'était engagé à payer. La mort du kislaraga opéra un changement dans la position du grand-vizir destitué, qui, d'abord exilé à Retimo, fut ensuite nommé commandant de cette île. Le jour de la fête du baïram, le Sultan se rendit résolument à la mosquée impériale, malgré la fermentation qui régnait encore dans les esprits. Cet acte de courageuse confiance en imposa à la capitale, et tout resta paisible. Quinze jours auparavant, un tremblement de terre d'une extrême violence avait presque détruit en entier la ville de Hafssa et fortement endommagé les plus grandes mosquées d'Andrinople (30 juillet 1752 — 18 ramazan 1165). Ce ne fut pas le seul phénomène naturel dont la superstition se prévalut pour présager de grands malheurs, car, l'année précédente et dans ce même mois de jeûne, une averse, qui avait duré dix heures consécutives, avait tellement grossi, aux environs de Constantinople, les Eaux-Douces, que, dans leur débordement, elles avaient entraîné à Kasim-Pascha cent soixante-cinq maisons, six fours publics et des moulins; cette même

averse avait détruit à Scutari (Chalcédoine), en face de la capitale, un cimetière, et conduit à la mer, dans sa course impétueuse, les bières et les monumens funèbres (15 août 1751 — 23 ramazan 1164). Deux mois plus tard, un ouragan avait fondu sur la ville, couvert les campagnes d'une neige épaisse, et coulé à fond, dans le seul golfe de Nicomédie, quarante navires, et, dans la mer de Marmara, plus de deux cents bâtimens chargés de provisions (23 octobre 1751 — 3 silhidjé 1164). Les astronomes et les historiens remarquèrent, comme une chose extraordinaire, qu'un ouragan semblable avait désolé le pays cent années lunaires auparavant et juste dans le même temps.

Les dangers dont les murmures des janissaires et le mécontentement des oulémas avaient menacé le trône, mais que l'exécution du kislaraga et celle de son favori avaient conjurés pour le moment, furent entièrement éloignés, grâce à la sagesse et à la persévérence du grand-vizir. Moustafa-Pascha déploya dans ces circonstances difficiles cette fermeté politique qui en impose presque toujours aux masses. C'est ainsi qu'à l'entrée du baïram, il s'acquitta de tous les devoirs imposés par l'usage et la religion à cette époque de l'année, tout comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé, et comme si rien n'avait entravé l'action gouvernementale. Huit jours après que le Sultan se fut solennellement rendu à la mosquée impériale, pour assister à la prière usitée à l'entrée du baïram, et qu'il eut reçu dans le seraï les félicitations des grands

dignitaires de l'Etat, l'aga des janissaires invita le grand-vizir au festin qu'une ancienne coutume l'oblige de lui donner pendant le baïram, de même que le grand-vizir doit à son tour inviter son souverain à un festin splendide (20 août 1752 — 9 schewwal 1165). A cette occasion, on publia la liste des hauts fonctionnaires de la cour nouvellement promus, ainsi que celle des fonctionnaires maintenus dans leurs emplois. Ces deux listes[1] étaient remplies exclusivement par les noms des ministres, des sous-secrétaires d'Etat, des chefs des chancelleries, des agas et des inspecteurs aux revues, des intendans et des tschaouschs, et enfin des gouverneurs des provinces et des sandjaks. Le reïs-efendi Neïli, le tschaouschbaschi Mohammedaga le Bosnien, que le grand-vizir envoya peu de temps après dans sa patrie pour y rétablir la tranquillité fortement compromise, et les trois defterdars furent confirmés dans leurs fonctions; le nischandji Mohammed Saïd, fils de l'ambassadeur de France, Mohammed Tschelebi, fut seul mis à la retraite; sa place échut à Memisch, qui deux années auparavant avait été ministre de l'intérieur. Khatti Moustafa, dernier ambassadeur turc à Vienne, fut maintenu en place comme chef de la chancellerie de la première chambre des comptes[2], ainsi que Resmi

[1] Ces deux listes *tewdjihat* se trouvent dans Izi, f. 243. On y voit figurer deux intendans qui ne se trouvent pas dans les listes précédentes, savoir : l'*emini kiaghadi enderoun* ou intendant des papiers de l'intérieur et l'*emini kiaghadi biroun* ou intendant des papiers de l'extérieur.

[2] *Basch mouhasebé.*

Ahmed, plus tard ambassadeur à Vienne, comme directeur de la fabrique de poudre à Gallipoli, et Izi, l'historiographe de l'Empire, comme maître des cérémonies. Les gouverneurs des provinces furent également, à quelques exceptions près, confirmés dans leurs fonctions. Parmi ces gouverneurs, on comptait deux anciens grands-vizirs, le gouverneur d'Erzeroum Elhadj Ibrahim-Pascha, celui de Trabezoun Ali-Pascha, et plusieurs fils d'anciens grand-vizirs, tels que le gouverneur de Bosnie, Kœprülüzadé Ahmed-Pascha, celui de Roumilie, Mohammed-Pascha, fils d'Osman-Pascha mort à la bataille de Kerkouk, livrée contre Nadirschah, celui d'Oczakow, Mouhsinzadé Mohammed-Pascha, qui par la suite devint lui-même grand-vizir, de même que le gouverneur actuel de Rakka, Mohammed Raghib-Pascha. La tranquillité que ces confirmations des hauts dignitaires, tant à la Porte que dans les provinces, paraissaient avoir garantie, fut troublée peu de temps après, dans la capitale, par une émeute des sujets grecs. Quatre mille d'entre eux pénétrèrent pèle-mêle dans le Patriarchat, insultèrent au chef de leur religion, en lui reprochant d'avoir exilé un moine fanatique au couvent du mont Athos, et menacèrent même les maisons des Fanariotes, qu'ils savaient avoir provoqué cette mesure. Ils demandèrent tumultueusement la destitution du patriarche; le grand-vizir, ne se doutant pas que la tranquillité pût être menacée de ce côté, n'avait pris aucune mesure pour prévenir ou étouffer ces troubles à leur naissance et satisfit à leur demande.

Cependant, revenu de sa surprise, il fit pendre quelques-uns des meneurs devant le palais du patriarche; il rétablit ainsi l'ordre parmi les Grecs de la capitale, qui du reste n'avaient pas songé à se révolter contre les Turcs, et ne s'étaient soulevés que contre leurs propres archontes, les seigneurs du Fanar et le patriarche.

Une année avant cette émeute, le grand-vizir Emin Mohammed-Pascha avait fait arrêter inopinément l'interprète de la Porte Callimachi et le patriarche, parce que les habitans de l'île de Chypre, dont les revenus appartenaient encore aux grand-vizirs à titre de gratification, l'avaient accusé d'exaction auprès du Sultan, et que dans leur plainte ils avaient invoqué le témoignage de l'interprète et du patriarche. Il voulut d'abord les faire pendre tous deux, cependant il se ravisa, envoya le premier en exil à Ténédos, et fit enfermer le second dans un couvent du mont Athos. La place de Callimachi fut donnée au fils du prince de Valachie, Mathias Ghika[1], âgé seulement de vingt-trois ans; son père lui adjoignit comme conseil et guide dans l'exercice de ces fonctions, l'ancien drogman suédois, Lukaki; lui-même choisit pour son agent auprès de la Porte, un certain Jakovaki Riso. La nomination de son fils aux fonctions d'interprète de la Porte avait coûté au prince valaque une somme de deux cents bourses d'argent. Il ne lui fut pas donné de jouir des fruits de cette politique, car il mourut

[1] Engel, *Histoire de Valachie*, p. 22; Sulzer, III, p. 385.

une année après à Bukharest, où il est enterré dans le couvent et hôpital Saint-Pantaléon, qu'il y avait fait construire pour les pestiférés [1]. Les boyards envoyèrent aussitôt une députation à Constantinople pour demander qu'on leur donnât pour hospodar Scarlat Ghika, fils aîné du prince défunt. Dans une supplique que les députés avaient mission de remettre au grand-vizir, les boyards demandaient en outre qu'il fût défendu aux Turcs de s'établir en Valachie, et représentaient que pour le bien du pays, il était désirable que la Porte cessât de changer si fréquemment leurs princes, et surtout de les confirmer tous les ans. Les envoyés étaient encore en route, lorsqu'ils apprirent la nomination du second fils du prince défunt, l'interprète de la Porte, Mathias Ghika, auquel succéda dans cette fonction le vieux Callimachi, qui fut immédiatement rappelé de Ténédos, lieu de son exil. Le nouveau prince de Valachie ne tarda pas à s'aliéner tous les esprits. Son père avait ajouté aux six espèces de *swerts* ou impôts déjà existans, deux impôts nouveaux, dont l'un avait la dénomination de présent du baïram, l'autre, celle de complément d'impôt. Mathias, non content de ces nouvelles taxes, poursuivit de toute sa haine les envoyés des boyards qui avaient été demander son frère pour prince de Valachie. Des plaintes réitérées

[1] La nouvelle de la mort de Ghika arriva à Constantinople, le 7 sept. Izi, f. 285, dit : *Ghourreï silkidé,* c'est-à-dire dans les trois premiers jours du mois de silkidé ; c'est trop tard, car le 1er silhidé coïncidait avec le 10 septembre.

bien que de peu d'importance, qui arrivèrent à Constantinople de la part des boyards, déterminèrent enfin la Porte à envoyer à Bukharest un commissaire chargé d'une mission conciliatrice. A son arrivée, les habitans s'assemblèrent dans la maison commune, et, emmenant avec eux le métropolitain et les boyards, ils se rendirent à la demeure du commissaire turc pour y déposer leurs plaintes contre le prince. Sur le rapport que le commissaire envoya à Constantinople, Mathias Ghika reçut ordre de se rendre à Yassy en qualité d'hospodar de Moldavie, dont le prince alors en exercice, Constantin Rakoviza, passa en Valachie en la même qualité. La Porte avait ainsi rendu justice aux plaintes de la nation, mais les boyards qui n'avaient pas craint de s'adresser directement au Sultan, furent tous bannis.

Pour assurer la tranquillité de la capitale, une ordonnance du ministre de l'intérieur enjoignit aux patriarches arménien et grec de veiller à ce que tous les métropolitains et évêques résidant à Constantinople se rendissent, dans les huit jours, à leurs siéges respectifs. Une seconde ordonnance obligea les kadis de renvoyer dans leurs terres tous les possesseurs de grands et de petits fiefs (timar et siamet); enfin une troisième ordonnance [1] commanda, sous peine de mort, l'expulsion de Constantinople de tous les Grecs et Arméniens qui, depuis dix ans, s'étaient introduits dans les maisons des grands-vizirs en

1 *Bouyourouldi.*

qualité de portiers et de poteurs de litières [1].

Tous les Fanariotes qui ambitionnaient les principautés de Valachie ou de Moldavie, avaient coutume de s'adresser à l'ambassadeur français, Desalleurs, dont l'influence sur la cour ottomane était à cette époque presque sans rivale. A leur tête se trouvait Rodolphe Cantacuzène, qui promit à Desalleurs que, si le Sultan l'investissait de la principauté de Valachie, non-seulement il lui paierait un tribut annuel de dix mille ducats, mais qu'il s'engageait aussi à le remettre en possession du Banat de Temeswar [2]. Ce même ambassadeur mit de nouveau sur le tapis le projet d'une alliance de la Porte avec la France et la Prusse, qui déjà avait échoué deux fois. Quelque temps après, il remit à la Porte une lettre écrite par Louis XV en faveur de la Suède, que ce monarque déclarait vouloir défendre au cas où elle serait attaquée par la Russie [3]. Desalleurs appuya aussi, de concert avec le ministre suédois, M. de Celsing, les efforts de l'agent danois, M. Gælher, pour négocier à Constantinople un traité de bonne amitié entre la Porte et le Danemarck [4]. Enfin, il proposa à la Porte l'alliance de la France pour défendre la Pologne contre la Russie, que cette puissance avait déjà menacée deux fois de morceler, en faisant mine de

[1] Portieri e portinari.

[2] Rapport de Penkler, d'après une confidence du résident russe, 1752.

[3] *Lettera del ré di Francia ddo*, 29 *settembre* 1752.

[4] *Mémoire donné par l'ambassadeur de France, le* 8 *décembre* 1752, *pour appuyer la demande de Gæhler.* Archives de Vienne.

lui enlever la ville de Dantzig (1753). Le grand-vizir, tout en faisant une réponse évasive, pria l'ambassadeur de vouloir bien ne point la considérer comme un refus. L'ambassadeur suédois, M. de Celsing, en notifiant à la Porte la mort de Frédéric Ier. roi de Suède et landgrave de Hesse-Cassel, et l'avénement du prince Frédéric de Holstein-Gottorp, remit au grand-vizir, pour le Sultan, une lettre de ce dernier [1]; en même temps. il lui déclara que son nouveau maître comptait ne changer en rien la forme du gouvernement de son royaume, déclaration que la Russie apprit avec une vive satisfaction, et qui la tranquillisa sur les intentions du nouveau souverain (17 juin 1751). Peu de temps auparavant, le premier ministre de Suède, comte de Tessin, avait remercié le grand-vizir des démarches que la Porte avait faites en faveur de la Suède auprès de la Russie, et lui avait fait remettre une note dans laquelle il disculpait son souverain de l'accusation portée contre lui par la Russie, de troubler la paix dans le nord de l'Europe [2]. Le successeur du comte de Tessin comme premier ministre du cabinet suédois, fut M. de Hœpken [3] qui, pendant son long séjour à Constantinople, avait conclu quatorze années auparavant, en sa qualité de mi-

1 La traduction de cette lettre se trouve dans Izi, f. 148 et 149; elle est datée du 26 mars (vieux style) 6 avril 1752.

2 *Copia della lettera del primo ministro di Suezia conte Tessin a S Al. il G.-V.* et la traduction turque dans les Archives de Vienne.

3 *Lettera del primo ministro di Suezia conte Hœpken al G.-V.* 15 apr. 1752.

nistre accrédité, un traité d'amitié entre la Porte et la Suède (15 avril 1752). Hœpken, qui, ainsi que Desalleurs, s'était activement employé en faveur de Gæhler, que la Porte refusait de reconnaître en qualité de ministre résident, n'avait pu attendre le résultat de ses démarches; mais son successeur, M. de Celsing, en travaillant à atteindre le même but, apprit de la bouche du grand-vizir que la Porte tenait à terminer elle-même cette affaire sans aucune intervention étrangère. M. de Gæhler, écuyer du roi de Danemarck, avait, à son arrivée à Constantinople [1], remis au grand-vizir une note dans laquelle il se présentait comme ministre plénipotentiaire du Danemarck; quatre années auparavant, cette puissance avait conclu un traité de paix avec les Etats barbaresques. Jalouse de maintenir ses anciens usages, la Porte répondit à cette note que les envoyés et les ambassadeurs des puissances étrangères ne pouvaient prendre ce titre qu'autant qu'ils s'étaient fait connaître en cette qualité dès leur arrivée à la frontière, et qu'ils avaient été conduits à la capitale sous la protection d'une escorte envoyée par le Sultan; que, du reste, elle n'avait pas l'habitude de reconnaître aux premiers venus la qualité d'ambassadeurs.

Le reïs-efendi Naïli, musulman orthodoxe, avait, à cette occasion, soumis au moufti Mourteza-Efendi, la question de savoir si la loi permettait de contracter

[1] Il arriva à Constantinople le 8 juin 1752, porteur d'une lettre du premier ministre, comte de Bernstoff.

de nouvelles alliances avec les infidèles? La réponse de ce dernier, formulée en un fetwa, était ainsi conçue : « Non, à moins que ce ne soit à l'avantage du » Sultan et de l'Empire. » On s'occupait alors beaucoup à Constantinople des démêlés du ministre napolitain, comte Ludolf, avec son secrétaire, M. Chenevrier de Genève, le confident et le conseiller de l'intrigant Bonneval. Chenevrier, convaincu d'avoir donné communication à l'internonce impérial de la dernière lettre que le ministre de France, Voyer d'Argenson, avait écrite à Bonneval, et des intrigues tramées par lui dans le but de faire rappeler M. de Ludolf par la cour de Naples et de le ramener à Constantinople en qualité de ministre résident, fut embarqué de force et renvoyé en Italie (6 juin 1752). C'était ce même diplomate genevois qui, dix années auparavant, avait soumis à Bonneval un plan tendant à faire venir des cantons suisses quelques milliers de protestans, à l'effet de coloniser certaines parties du territoire de l'Empire ottoman [1].

Le péage auquel les navires ragusains, naviguant dans le golfe de Venise, étaient soumis depuis quelque temps, n'avait pas laissé de faire naître de grandes difficultés entre la république vénitienne et celle de Raguse. Cette dernière chargea M. Braccoli de soumettre à la Sublime-Porte les griefs qu'elle avait à articuler contre les Vénitiens. Le grand-vizir, pressé de

[1] Lettre de Taxelhofer, advoyer de Berne, à Bonneval, 19 septembre 1753.

terminer ce différend, envoya au gouverneur de Bosnie l'ordre d'instruire cette affaire et de concilier les parties intéressées [1]. Sous sa médiation, l'agent vénitien, le colonel Giuseppe Canobe, signa, de concert avec le commissaire ragusain Matteo Sorgo, une convention en vertu de laquelle Raguse s'obligeait à offrir, tous les trois ans, un vase d'argent d'une valeur de vingt ducats à l'amiral commandant dans l'Adriatique, à titre de dédommagement du péage dont il abandonnait la perception. De son côté, la république vénitienne s'engagea à laisser naviguer librement les navires et les felouques ragusains dans le golfe de Venise, et à les laisser se livrer sans obstacle à la pêche du corail. Il fut convenu, en outre, que les navires et les sujets de la république ne pourraient, dans aucun cas, couper du bois dans les forêts ragusaines; enfin on renouvela le traité que les deux républiques avaient conclu dans l'île de Soussar, cent soixante-douze ans auparavant [2] (6 juillet 1754 — 15 ramazan).

Les relations de la Porte avec la Pologne se bor-

[1] Le baile vénitien demanda dans cette circonstance que cette expression contenue dans le ferman du Sultan : *sujets de la république de Venise*, fît place à celle-ci : *sujets des Vénitiens*. Cette demande est la meilleure preuve que l'aristocratie vénitienne avait en horreur, dès cette époque, le nom de république. Voyez *Memoriale del ambasciatore venet. per difender il diretto di passaggio nel golfo di Venezia estabilito da* 521 *anni quà*. 1er décembre 1753. Archives I. R.

[2] Ce document se trouve en turc et en italien aux Archives de Vienne et porte la date du 16 ramazan 1167, cioè 5 iuglio 1754. Ni Engel, *Histoire de Raguse*, ni Martens ne parlent de ce document pas plus que du traité conclu en 1592 dans l'île Soussar.

nèrent à cette époque à quelques lettres échangées entre le grand-vizir et Potocki, généralissime de la couronne; l'une d'elles était relative aux bergers polonais qui menaient paître leurs bestiaux sur le territoire de Moldavie et en faveur desquels Potocki réclamait aussi les bons offices de l'ambassadeur français, M. de Desalleurs [1]; l'autre avait trait aux Minorites qui, établis depuis plus d'un siècle en Moldavie, y étaient souvent exposés à de dures vexations [2]. Le prince de Moldavie, Constantin Rakoviza, lui écrivit, sur l'ordre de la Porte, que le grand-vizir lui avait enjoint d'exécuter en tous points les conventions existantes [3]. En même temps, Potocki calomniait, par l'organe des agens qu'il entretenait en Crimée et à Constantinople, la famille Czartorysky et la Russie, qu'il représentait comme les ennemis implacables des libertés polonaises. Le khan des Tatares, Halim-Ghiraï, envoya sur-le-champ un ambassadeur à la diète de Varsovie pour se plaindre, au nom de la Porte, des complots que les puissances étrangères tramaient contre la liberté de la Pologne. L'ambassadeur tatare Mahmoudaga en conféra avec sept magnats du royaume, mais sans pouvoir obtenir d'eux d'éclaircissemens réels à ce sujet [4] (1er mars 1751).

1 Lettre de Potocki à Desalleurs, 25 janvier 1751.

2 Lettre de Potocki datée du 2 octobre 1752.

3 *Lettera del principe di Moldavia Constantin Rakoviza*, 26 avril 1754. *Mandato per il messo Luzonsky*. Arch. I.

4 « Rapport de la conférence tenue dans le palais de Son Excellence le grand-maréchal de la couronne avec l'envoyé du khan des Tatares Mahmud-

L'internonce impérial, M. de Penkler, obtint le premier de la Porte un ferman ordonnant aux princes de Moldavie et de Valachie de livrer dorénavant à l'Autriche les déserteurs de cette nation qui s'y seraient réfugiés; et bien qu'une note spéciale remise par la Porte à l'ambassadeur impérial lui eût exprimé le désir que rien ne fût changé relativement à l'introduction dans ces principautés d'écus allemands et de fusils, il parvint cependant à obtenir un ferman qui autorisait cette importation (17 juin 1752). Par une autre note remise en même temps à l'internonce autrichien [VI] et à l'ambassadeur anglais, Porter, le grand-vizir, en invoquant leur loyauté, leur amour de la vérité et leur sagacité à apprécier les faits [1], leur demanda si la construction de deux nouvelles forteresses, que le résident russe Obreskoff lui avait dit devoir être élevées entre Kiow et Oczakow, l'une à trente lieues, l'autre, Archangelsky, à dix-sept lieues seulement des frontières, ne constituait pas une infraction aux traités existans, lesquels n'autorisaient que la construction de deux forteresses, dont l'une devait être élevée par la Russie à Tscherkesk et l'autre sur le Kouban, par la Porte. La Porte prétendit que la nouvelle Servie était une terre neutre qui n'appartenait

aga, à laquelle étaient présens l'évêque de Cujavin Dembocowski, le Castellan de Cracovie Poniatowski, le grand-maréchal de la couronne Bielinski, le grand-chancelier de la couronne Malachowski, le grand-chancelier de Lithuanie, le comte Czartoriski, le vice-chancelier de la couronne Wodzicki, le maréchal de la couronne Minsziek, le 19 août 1754. »

[1] *Dirayet ou Hakaniet ou moulahaza moussifané.*

ni à la Pologne ni à la Russie[1]; Obreskoff soutint le contraire; toutefois le cabinet de Saint-Pétersbourg fit cesser les constructions commencées. D'autres différends éclatèrent entre la Porte et la Russie à l'occasion de la Kabarta. Dès son entrée en fonctions, Obreskoff, successeur de Wischniakoff près la cour de Constantinople, s'était plaint dans une note de l'infraction commise au traité par les deux sultans tatares[1], fils du khan, qui avaient voulu chasser les Russes de la Kabarta; il avait demandé qu'une commission nommée de part et d'autre fût chargée d'instruire cette affaire, et que la Porte rappelât les deux princes (septembre 1751). A peine la Porte eut-elle satisfait à ces griefs de la Russie[2], que le khan des Ta-

[1] *Die Sultane, Sœhne des Chans der Krim, wollten die Russen aus der Kabartai verjagen, weil sie russische Unterthanen belæstigten, seitdem sie erwachsen seyen, wiewhol sie ehe sich ruhig verhalten hætten. Diess sey, sagte Obrescows Note, wider den VI und VIII. Artikel des Tractates; des einen Mutter sey eine kabartensische Fürstinn gewesen, des anderen nicht; der Chan, ihr Vater, lasse sie in der Kabartai, um sein Spiel wider die Russen zu treiben; Russland habe doch seiner Zeit des berühmten Dunduk's Kinder, ja sogar ihre Mutter welche kabartensische Prinzessin gewesen sey, herausgezogen, und man habe sie nicht zurückkehren lassen in die Karbatai, aus Furcht, der Pforte Eifersucht rege zu machen.* Rapport d'ambassade.

[2] *Lettera d'Iwan Bulkin (governatore russo) ai sultani Sciamhirei (Schahin-Ghiraï) Casahirei (Kazi-Ghiraï). «Noi essendo nel anno 1747 in Cabarta, avete chiamato costà da Cuban il figlio di Bachtigirai ed il Vostro fratello Kasigerai ovvero Sapelech sultan figlio di Bachtigirai con i loro eserciti, li quali entrando di viva forza in Cabarta volevano extirpare la famiglia d'uno di quei principali per nome Cassai Ata giuchin.» — Lo Sciahingirai ha cagionato del dissapore col avere preteso dei dazii dei sudditi russi, e in anno 1750 ha accettato un disertore di Kisslar, suddito russo.* Il dit ensuite qu'il apprenait avec le plus

tares se plaignit de ce que les Russes lui avaient aliéné six tribus de l'Abaza Kesik, qui de tout temps lui avaient été soumises[1]. Obreskoff, dans sa réponse à cette accusation, déclara qu'il ignorait absolument le fait en question et dit que la commission instituée pour régler les indemnités dues pour les pillages commis à Pérékop, n'avait cessé ses travaux que par la faute des Tatares et après la cinquième conférence. Cependant le khan persista dans ses réclamations relatives aux tribus de l'Abaza Kissik dans la Kabarta [VII], et la Porte lui ordonna de veiller au maintien des frontières, telles que les avait fixées le dernier traité de paix [VIII].

Après avoir fait connaître en peu de mots les relations diplomatiques de la Porte avec les puissances européennes et les différends qui faillirent amener de nouveaux conflits, il est temps de revenir aux événemens bien plus importans qui se passaient sur la

grand étonnement que le troisième sultan aussi, et le *nipoti figlie di Sapellech S. hanno nuovamente ridotto li Cabardesi in contese per nome di Battoch Gianbulat et il Chan Murza loro aderenti con gli altri Popoli Mohammed Corhachin, Cassai Asagiuchin, loro parenti, che non aderiscano a loro;* que, pour cette raison, il avait envoyé le chef de Kislar, Mourza Arslanbeg Scheïdacow, pour rétablir l'ordre dans la Kabarta; que cependant il venait d'apprendre que le Sultan voulait anéantir jusqu'à la famille de Mohammed Kassaï; que dès-lors, il protestait par la bouche de ce chef contre toute entreprise ultérieure de leur part jusqu'à l'arrivée de nouveaux ordres de la Porte Celle-ci envoya le même jour Selami-Efendi au khan avec ordre de rappeler ses deux fils de la Kabarta.

[1] *Discorso tenuto dal G. V. al Interprete Pini*, 5 Sett. 1751. Arch. imp. *Littera scritta al Han di Crimea,* 1 Aprile 1752.

frontière de Perse. Comme ces événemens sont intimement liés à ceux qui signalèrent l'interrègne en Perse et qu'ils ne sont consignés dans aucun ouvrage persan ou européen avec autant d'exactitude et de conscience que dans les rapports des gouverneurs ottomans de cette partie de l'Empire et que l'historiographe Izi a reproduits dans ses annales, cet auteur nous servira de guide dans l'exposé succint que nous allons tracer des troubles qui déchiraient la Perse.

Azadkhan, l'Afghan qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, s'était rendu maître de Roumiyé, avait fait marcher sur Eriwan ses généraux Mousa et Ahmedkhan; mais tenus en échec par Tahmouras et le prince de Tifflis, Azadkhan vola à leur secours. Tahmouras l'attaqua près de Metriskoeï, le battit, le poursuivit pendant six jours et le força de se replier sur Roumiyé. Des douze mille hommes dont se composait son armée avant cette expédition, Azadkhan y en ramena à peine un tiers (8 mai 1751—12 djemazioul-akhir 1164). Nous avons déjà dit qu'outre Azadkhan, sept autres prétendans se disputaient le trône de Perse. Un neuvième se présenta dans la personne de Houseïn Mirza, qui, se disant fils de schah Tahmasip, prétendait s'être enfui en Russie à l'époque du massacre des princes de la dynastie Saffi. Il parut d'abord à Meschhed et à Kerbela où l'ancien capitaine des gardes de Nadirschah, Mohammed Rizakhan, puis Mehdikhan que Nadirschah avait chargé de la reconstruction du dôme du mausolée d'Ali, et enfin Mirza Ibrahim

et quelques autres grands de l'Etat vinrent lui rendre hommage comme au véritable fils de schah Tahmasip. Ce fut aussi dans ce sens que Moustafa-khan, dernier ambassadeur de Nadirschah, qui n'avait pas encore quitté Bagdad, écrivit à la Porte en faveur du prétendu prince. Nous avons déjà vu que cet ambitieux, après avoir introduit à Bagdad le mirza Abdoulmoumin, porteur d'une supplique formée par les habitans d'Isfahan à l'effet d'obtenir du Sultan l'installation sur le trône de Perse d'un prince de la famille des anciens schahs, avait lui-même offert à la Porte de se reconnaître pour son vassal, à condition qu'elle l'investirait du gouvernement de l'Irak persan. Le grand-vizir qui avait à cœur de maintenir la paix sur la frontière, répondit au khan, que le traité de paix qu'il avait conclu naguère, ne lui permettait pas de s'immiscer dans les affaires de Perse; en même temps, il ordonna au gouverneur de Bagdad, Souleïman-Pascha, d'éloigner de ces contrées le prétendu prince; toutefois il lui fit remettre un présent de mille ducats[1] (7 septembre 1751 — 16 schewwal 1164). Guidé par cette même politique pacifique, et pour ne donner aux Persans aucun sujet d'alarme, il lui enjoignit, ainsi qu'au gouverneur de Bassra, également appelé Souleïman-Pascha, qui de Kerkouk avait marché sur Erdebil où il avait défait un corps de Kurdes rebelles, de se retirer de ces contrées. La Porte, conséquente avec elle-même, répondit par

[1] La lettre du grand-vizir Moustafa-Pascha se trouve dans Izi, f. 255.

un nouveau refus à une supplique des habitans de l'Azerbeïdjan, semblable à celle que le Mirza Abdoulmoumin avait apportée à Bagdad et que Rizakhan, fils de Feth-Alikhan, ancien diwanbeg de Tebriz, avait remise au gouverneur d'Erzeroum Abdoul-Pascha, de la part des khans et des ayans de Tebriz, de Roumiyé, de Karadjatagh, d'Erdebil, de Meragha, de Denbeli et de plusieurs autres districts. Abdoullah-Pascha se contenta d'envoyer cette supplique à Constantinople. Par sa réponse conçue dans les termes les plus convenables, le grand-vizir exprima le regret de ne pouvoir accueillir leurs propositions [1]. Les riches présens que l'ambassadeur Ahmed Kesrieli-Pascha avait été chargé d'apporter à Nadirschah avaient été laissés jusqu'alors à Bagdad, parce qu'on avait toujours espéré qu'ils pourraient être utilement employés à l'occasion de l'avénement du nouveau schah et qu'ils serviraient à cimenter la paix; mais comme en présence du grand nombre de prétendans qui se disputaient la Perse, cet espoir s'évanouissait chaque jour davantage, les gouverneurs de Bagdad, de Mossoul, de Diarbekr, de Siwas, de Schehrzor, de Malatia et de Meràsch, ainsi que les voïévodes de Mardin, de Boli et autres, furent invités à conduire ces présens sous bonne escorte, d'une province à l'autre jusqu'à Constantinople, et d'en remettre la liste, ainsi que les autres pièces relatives à l'ambassade de Kesrieli,

[1] Izi, f. 258, loue beacoup ce système de non intervention qu'un journal ministériel anglais blâme fortement.

à la première chambre des comptes, pour être de là transférés à la trésorerie impériale. Deux autres fermans adressés au gouverneur de Bagdad et à l'écuyer Mohammedaga, que le grand-vizir avait choisi pour escorter les présens dont nous venons de parler, leur ordonnèrent de veiller à la sûreté de l'ambassadeur de Nadirschah, Moustafakhan, auquel la Porte venait enfin, sur sa demande réitérée, d'accorder la permission de se rendre dans la capitale [1]. Moustafakhan était sur le point de se mettre en route pour Constantinople lorsqu'il reçut la nouvelle que Send Kerim, l'usurpateur d'Isfahan, avait fait prisonniers deux de ses fils; qu'un millier environ de ses amis et partisans s'étaient enfermés dans le château-fort de Peri de Mousdekhan, résolus d'y braver les forces supérieures de Kerimkhan, enfin que deux khans et les juges du Loristan, accompagnés de vingt-cinq notables du pays, étaient arrivés à Kermanschahan suivis de quelques troupes, et n'attendaient plus que son arrivée et celle de Houseïn-Mirza pour agir. Ces nouvelles déterminèrent Moustafakhan à modifier son premier plan et à attendre les événemens.

Cependant de nouveaux ordres adressés au gouverneur de Bagdad, lui enjoignirent de veiller avec soin à la sûreté de Moustafakhan et à celle de Hou-

[1] Ces fermans sont datés du 1er rebioul-akhir (17 février), et sont joints aux rapports de Penkler, où l'on trouve également la traduction d'une lettre du grand-vizir à Souleïmanaga de Bagdad, du 7 rebioul-akhir (23 février).

seïn Mirza ; un khattischérif lui recommanda de respecter la frontière persane, et de faire en sorte qu'aucun homme armé ne pût la franchir [1] ; enfin les ordres qui avaient été donnés pour faire rapporter à Constantinople les présens destinés à Nadirschah, furent révoqués. Le khattischérif envoyé par le Sultan au gouverneur de Bagdad, lui prescrivait d'en envoyer seulement la liste, les présens eux-mêmes étant réservés au futur schah de Perse. Avant de partir de Bagdad, Moustafakhan avait adressé à la Porte un rapport détaillé sur la situation de la Perse, et sur les chefs qui se disputaient ce royaume. Ahmedkhan, l'Afghan, s'était fixé à Kandahar, et avait gagné à sa cause les habitans du Beloudjistan. Schahrokh Mirza, aveugle et hors d'état d'agir, dominait à Meschhed. Dans l'Irak, régnait au nom d'Ismaïl Mirza, jeune prince âgé de dix-neuf ans [2] et issu d'une sœur de schah Houseïn, Alimerdankhan, chef de la tribu Bakhtiari. Alimerdan s'étant enfui après la défaite qu'avait fait essuyer à son général Send Kérim, chef de la tribu Send, ce dernier avait remplacé son antagoniste auprès du jeune prince. Les gouverneurs de Houweïzé, du Loristan, de Schouster, de Dizfoul et de Dorak, dont le titre de khan était héréditaire dans leurs

[1] Voyez la traduction du khattischérif daté du 15 redjeb 1165 (29 mai 1752); un autre ordre, écrit dans le même sens et daté du 30 redjeb (13 juin), se trouve dans le *Rapport* de Penkler.

[2] « Après eux sont deux rois, l'un nommé Ismaïl Schiah, âgé de » dix-neuf ans, fils d'une sœur du Schiah Oczein (Houseïn), » Lettre d'Ali-Pascha à Penkler, 1er octobre 1751. On lit dans Malcolm, III, p. 169 : « Il avait entre huit et neuf ans. »

familles, régnaient en maîtres absolus dans leurs provinces ou districts respectifs. Kazwin était entre les mains des Loutis rebelles; Teheran obéissait à Mirza Nizam; Hamadan était au pouvoir de la tribu turcomane des Karagœzlous; enfin AdbAlikhan du Khorassan, s'était emparé de Kermanschahan, immédiatement après la mort de Nadirschah, qui l'y avait installé comme gouverneur. Quant à Azadkhan, maître de Ramian, et possesseur de l'Azerbeïdjan, il ne cessait de guerroyer contre Tahmouras, prince du Gourdjistan. Son général, le khan Mousakhan, dans une expédition qu'il entreprit à la tête de sa cavalerie, contre Erzendjan et Sultaniah, fut totalement défait par le khan Safi Yar, fils de Gourbistoukhan, qui siégeait à Engouran.

Dans le Gourdjistan (Géorgie), Tahmouras de Tiflis, et son fils Héraklius, princes des Kakhetis, étaient depuis long-temps en guerre contre le khan lesghi de Scheki, Hadji Tschelebi [1]. Pour assouvir leur haine privée, le khan lesghi de Karadjatagh, Kœr Kazim, celui de Gendjé, Schahwerdi, et le chef de la tribu Djowanschir, Saroudjeli Penah, se joignirent à Tahmouraskhan. Mais, pendant que l'armée de Grusie était retenue à Berdaa par le débordement du Kour, Tahmouras rendit suspects à son armée les khans leghis qui lui étaient sincèrement dévoués, et les fit mettre en état d'arrestation. Peu de jours après, il s'avança sur Gendjé et y mit

[1] Izi, f. 275. On y lit Elkeré au lieu de Héraklius.

le siége. Hadji Tschelebi, mettant à profit la conduite impolitique de Tahmouras, passa le Kour à la tête de six mille hommes, se jeta inopinément près d'Outschdepeler sur l'armée de Grusie, la battit et la força à une fuite précipitée (août 1752 — schewwal 1165). A la suite de cette victoire, les tribus turcomanes du Gourdjistan, entre autres celles des Timourdjis et des Hasanlus firent leur soumission au vainqueur. Un mois à peine s'était écoulé, que Tahmouras se présenta de nouveau avec une armée composée des troupes de Tiflis, de Kakhetis et de quelques mille Tscherkesses, et, débouchant de la province de Géorgie, alla à la rencontre de Hadji Tschelebi (4 septembre 1752). Celui-ci divisa son armée en trois corps de bataille. Le premier avait ordre d'attaquer les troupes de Tiflis, le second devait combattre contre les Kakhetis, et le troisième contre les Tscherkesses. Hadji Tschelebi fut complètement battu, et Tahmouras menaça dès ce moment de vouloir, à son tour, imposer pour souverain à la Perse, un prétendu prince de l'ancienne dynastie [1]. Lorsqu'il eut renvoyé dans leur patrie ses auxiliaires, les Tscherkesses, dont les brigandages avaient désolé le pays, plus encore que le passage de l'ennemi, les tribus turcomanes des Kazaks et des Bortschalus [2] vinrent implorer leur pardon, qu'il s'em-

[1] *Questo Principe (Taimuras) havendo nelli suoi stati conservato un figlio del Re antico e vero della Persia, ha avvisato assieme a quelli (Lesghi), che uniti assieme dovessero mettere in trono questo Re Persiano.*

[2] *Certi paesi dei Turchi che si chiamano Casachi a Borsialu.*

pressa de leur accorder, à condition qu'elles donneraient une juste indemnité pour les dégâts qu'elles avaient commis pendant la dernière campagne. Le jeune prince d'Imirette, dont le père était mort l'année précédente, implorait à Akhiska le secours des Ottomans, depuis qu'il avait été chassé de sa principauté par sa mère et ses deux oncles[1]. Héraklius battit de nouveau les Lesghis près des frontières des Kazaks et des Bortschalus[2] au commencement du printemps suivant; d'un autre côté, les Lesghis pillèrent les environs d'Akhiska, et le pascha, pour obtenir d'eux la mise en liberté d'une douzaine de personnes qu'ils avaient emmenées en esclavage, fut obligé de donner pour leur rançon, cent vingt pantalons, autant de bottines et sept chevaux. Hadji Tschelebi, le plus puissant des chefs lesghis, continua par ses incursions à ravager les pays sous la domination de Tahmouras et de son fils Héraklius, jusqu'au moment où l'Afghan Azadkhan, qui depuis peu s'était réconcilié avec ces derniers, devint si puissant dans l'Irak, qu'il osa prétendre au trône de Perse. Dès lors, Hadji Tschelebi se présenta aux princes de Grusie comme l'ennemi de leurs ennemis, et l'ami de leurs amis[3]. Pendant qu'Azadkhan était occupé à construire l'édifice de sa future grandeur,

[1] *Estratto di lettera scritta in data di 4 dec. 1752. Rapport* de Penkler.

[2] *I Lesghi battuti da Eraclio in poco numero però nel mese di Maggio sui confini di Kazach e Borciaü.*

[3] *Lettera di Akalzike, 4 marzo 1754.*

d'autres événemens se passaient dans les provinces méridionales de la Perse. Alimerdan le Bakhtiare, c'est-à-dire le chef des tribus du Loristan, et Kerim, khan de la tribu Send, se disputaient à Isfahan la domination de la Perse au nom du prince mineur, Ismaïl Mirza, fils d'une sœur de schah Houseïn. Alimerdankhan, renforcé des troupes de son parent Ismaïlkhan, gouverneur du Loristan, de celles des commandans de Houweïzé et de Schousteri, et enfin des tribus Senghine et Kelhour qui errent aux environs de Kermanschahan, se disposa à marcher sur Isfahan. Kerimkhan nomma son frère Mohammed serasker de ses troupes, et l'envoya avec douze mille hommes à la rencontre d'Alimerdan. Arrivé au village de Hadjiabad, près de Kermanschahan, Mohammed y laissa ses bagages, pour surprendre avec sept mille hommes le camp ennemi. Mais il y fut si bien reçu, qu'il resta sur la place ainsi que deux de ses frères et trois mille des siens; le reste dut son salut à une fuite précipitée. Alimerdan, fier de sa victoire, marcha contre le château-fort de Peri, que Kerimkhan avait fait construire entre Isfahan et Hamadan et où il avait déposé ses trésors. Après la prise de Péri, Alimerdan marcha sur Isfahan ; mais Send Kerim le vainquit à Nehawend dans une bataille qui dura deux jours, grâce à la perfidie des troupes du Loristan, dont la plus grande partie déserta les rangs d'Alimerdan au moment le plus décisif de la bataille, et vint combattre sous les drapeaux de Kerimkhan. Alimerdan et Ismaïlkhan s'enfuirent à Bagdad, où le

gouverneur, Souleïman-Pascha, leur assigna un logement dans la maison de l'ambassadeur persan, Moustafakhan. Sur ces entrefaites, Send Kerim avait repris le château-fort de Péri, et ayant entendu dire qu'Alimerdan et Ismaïlkhan avaient trouvé un refuge à Bagdad auprès de l'ambassadeur Moustafa, il saccagea Sawa, lieu où étaient situées les propriétés de ce dernier, et emmena deux de ses fils prisonniers à Isfahan. Le juge du Loristan et deux khans étant venus lui apporter cette triste nouvelle à Bagdad, Moustafa partit en toute hâte pour la Perse, accompagné du prétendu prince Houseïn Mirza dont il voulait soutenir les prétentions au trône. A cet effet, il appela à son secours l'Afghan Azadkhan de Roumiyé qui, après avoir battu Send Kerim sous les murs de Péri, mit le siége devant ce fort [1]. De son côté, Send Kerim implora l'assistance de Mohammed Houseïnkhan, chef de la tribu turque des Katschares établie dans l'Astrabad aux bords de la mer Caspienne. Battu près de Kazwin par Azadkhan, Send Kerim se vit obligé d'abandonner Isfahan et Schiraz et de chercher un refuge dans la grande chaîne de montagnes qui séparent les hautes et fertiles vallées du Fars, de l'aride contrée qui s'étend depuis leur pied jusqu'au bord du golfe Persique, et porte le nom de Germasir ou Région de la chaleur. Découragé par ses revers et la désertion d'une grande partie des siens, il était sur le point, dit-on, de s'enfuir dans l'Inde, lorsque

[1] *Histoire de Wassif*, p. 21, imprimée à Constantinople en 1219 (1804).

Roustemkhan, chef du village de Khischt, situé dans une petite vallée que forme presque à son sommet l'une de ces montagnes qui dominent le Germasir, lui représenta combien il serait facile de détruire l'armée d'Azadkhan au moment où elle s'engagerait dans l'étroit passage de Kenné, qu'il lui fallait traverser pour arriver à Kischt.

Le défilé de Kenné a deux milles de longueur. Le sentier qui tourne autour du sommet de la montagne n'a pas plus de deux pieds de large dans beaucoup d'endroits. Ce fut sur le sommet des collines escarpées qui dominent cette route, que Roustemkhan posta ses hommes, tandis que Send Kerim attendait l'ennemi dans la vallée inférieure. Lorsque les troupes d'Azadkhan se furent engagées dans le défilé, les belliqueux montagnards commencèrent un feu meurtrier. La confusion devint extrême, et Azadkhan, complétement battu, fut forcé, comme avant lui Alimerdankhan, tombé depuis peu sous le poignard d'un assassin, de se réfugier à Bagdad. Comme il n'y trouva qu'une protection généreuse, et non pas les secours qu'il espérait, il essaya, mais sans succès, de gagner à sa cause le prince de Géorgie, Héraklius. Par la suite, fatigué de cette vie errante, il alla implorer la générosité de son vainqueur, qui le reçut avec tant de bonté, qu'il fit d'un dangereux rival un ami fidèle.

Le plus redoutable de tous les ennemis que Kerimkhan avait à combattre était, après la défaite d'Azadkhan, Mohammed Houseïnkhan, chef des Katschares, fondateur de la dynastie qui règne au-

jourd'hui sur la Perse. Afin de mieux comprendre la lutte qui, après la mort de Nadirschah, s'était engagée entre les douze chefs qui se disputaient le trône de Perse, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur les tribus auxquelles ils appartenaient et de rappeler l'influence prédominante que quelques-uns de ces chefs exerçaient déjà sous le règne des Saffewis, et les efforts qu'ils firent après la chute de cette dynastie, pour dicter leur loi à la nation entière. Les princes Schahrokh, Ismaïl Mirza, Houseïn Mirza, et Safi Mirza, tous descendans réels ou prétendus de la sœur de schah Houseïn, étaient les seuls qui fondassent leurs prétentions au trône sur leur parenté avec la famille des Saffewis; les autres n'étaient que des chefs de tribus puissantes. Ahmedkhan dans le Kandahar et Azadkhan dans l'Azerbeïdjan appartenaient aux Afghans, cette tribu qui avait mis fin à la domination des Saffis en Perse. Alimerdan était le chef des Bakhtiares dans le Loristan; Kerimkhan commandait à la tribu de Send Alikoulikhan; les autres parens de Nadirschah étaient des Efschares, et Mohammed Houseïnkhan se trouvait à la tête des Katschares. On voit d'après cela que les chefs des Saffewis et des Afghans luttaient avec les tribus turcomanes des Efschares et des Katschares et avec les tribus persanes des Bakhtiares et des Sends, dans le but de régner en maîtres absolus sur le pays.

Bien que les trois listes rendues publiques immédiatement après la mort du kislaraga Beschir et qu'il était d'usage de publier tous les ans dans les pre-

miers jours du mois de sche,vwal (mois de jeûne), afin de porter à la connaissance du peuple tous les choix faits par le Sultan pour les postes d'oulemas [1], de seigneurs du diwan [2] et de vizirs [3] de la coupole, ne continssent, en grande partie, que des confirmations d'anciens titulaires, plusieurs changemens furent cependant opérés plus tard dans quelques ministères. Le plus important de tous fut l'éloignement du kiayabeg Nazif Moustafa-Efendi, qui, après avoir été envoyé en Perse en qualité d'ambassadeur auprès de Nadirschah, conjointement avec l'historiographe de l'Empire, Raschid-Efendi, y était retourné une seconde fois et seul. Il eut pour successeur l'intendant de l'arsenal, Moustafabeg, qui fut remplacé à ce titre par l'opulent et ambitieux Bekir-Efendi, gendre du défunt reïs-efendi Moustafa. Le kapitan-pascha, Mohammed, fils du défunt kapitan Souleïman, obtint la troisième queue de cheval. Les deux grands-juges de Roumilie et d'Anatolie, ainsi que le juge de Constantinople, permutèrent entre eux. Le chef de la chambre des pages du trésor, que le Sultan avait éloigné du seraï, fut envoyé comme gouverneur à Tirhala, le grand-vizir craignant de trouver en lui un rival dangereux [4]. L'ancien grand-vizir Kœr Ahmed-Pascha, qui après s'être vaillamment comporté au siége d'Orsova, avait signé comme grand-

1 *Tewdjihati ilmiyé.* Izi, f. 283. Wassif, p. 11 et 29.

2 *Tewdji diwaniyé.*

3 *Tewdji Wouzera.*

4 Peukler et Desalleurs croyaient qu'il serait nommé grand-vizir.

vizir, immédiatement après la paix de Belgrade, la convention qui réglait les frontières avec l'Autriche, étant venu à mourir, le Sultan lui donna pour successeur dans son gouvernement, le gouverneur du Caire, l'ancien grand-vizir Abdoullah-Pascha, qui lui-même fut remplacé en Egypte par un ancien grand-vizir, Mohammed-Pascha. Le moufti Esaad[1] mourut également peu de temps après (10 août 1753 — 10 schewwal 1166). Outre les œuvres scientifiques qu'il laissa et dont nous avons déjà parlé plus haut, il avait fondé des medresés et des écoles, et méritait, s'il faut en croire l'historiographe Wassif, d'être placé, comme musicien à côté de Faryabi, et comme rhétoricien à côté de Weïsi et de Nabi. Le grand-vizir Moustafa-Pascha était alors occupé de la construction d'un couvent de derwischs Nakschbendi, dans le faubourg d'Ortakdjiler près d'Eyoub[2]. Il y installa comme supérieur le scheïkh Mouradzadé Mohammed, qui, depuis son retour d'un voyage en Syrie, avait obtenu du gouvernement les fonds nécessaires pour construire une mosquée, à Galata, sur l'emplacement du magasin de plomb ; ce scheïkh prétendait avoir découvert que ce magasin occupait la place où les Béni Oummeïyé avaient élevé la première mosquée[3]

[1] Il traduisit aussi en vers l'*Atwak ez-zeheb*, c'est-à-dire *les colliers d'or* de Schamakhschari, qui forment le pendant de l'*Atbak ez-zeheb*, c'est-à-dire *les feuilles d'or* d'Adoulmmoumin Isfahani.

[2] Wassif, p. 15. Dans le *Jardin des Mosquées* de Hafiz Housein d'Aïwanseraï ; le 39me parmi ceux d'Eyoub.

[3] Les Byzantins conviennent que le siége eut lieu, mais Wassif va jusqu'à dire que Constantinople fut prise par les Arabes.

pendant le siége de sept ans que Constantinople avait eu à endurer de la part des Arabes[1].

Ce même scheïkh avait découvert tout récemment, pendant son voyage à Médine et à la Mecque, dans la première de ces saintes villes, le tombeau du père du Prophète; la piété du Sultan pourvut à ce que ses restes fussent déposés dans une bière magnifique, enveloppés dans une riche couverture, et offerts dans la mosquée de Médine, à la vénération des croyans. Mahmoud, qui se montrait toujours fidèle à ses devoirs religieux, encouragea souvent de sa présence les lecteurs qu'il avait institués aux mosquées d'Aya-Sofia et du sultan Mohammed, à l'effet d'expliquer les traditions de Bokhara. Cependant sa piété ne l'absorbait pas au point de le faire renoncer aux plaisirs du monde. Il assista aux solennités qui accompagnèrent la mise à flot d'un yacht destiné à son usage; peu de temps après, il honora de sa présence la fête qui précède d'ordinaire le moment où un vaisseau de guerre sort des chantiers. Un trois-ponts qui fut lancé reçut le nom superbe de Phénix de la mer (Ankaï bahr). Ce bâtiment apparut au Sultan tout bariolé de riches étoffes, dont le grand-vizir et les autres ministres l'avaient fait recouvrir pour

[1] Dans le *Jardin des Mosquées: Kourschounli Makhzen djami*; c'est la septième des mosquées de Galata; on y trouve aussi le songe du scheïkh qui prétendait avoir découvert dans le magasin de plomb plusieurs tombeaux musulmans remontant à l'époque du siége fait par les Arabes. Comme le grand-vizir appartenait lui-même à la confrérie des Nakschbendis, il y fonda une place de lecteur du Koran, chargé de lire en entier le Koran tous les jeudis pour le salut de l'âme du fondateur.

que la nudité du navire ne blessât pas les yeux du souverain. Il fit essayer également en sa présence des pompes à incendie d'une nouvelle invention, qui obtinrent son approbation. Elles avaient l'avantage sur les anciennes d'être munies de tuyaux en cuir, au moyen desquels elles pouvaient être remplies d'eau et recevoir même celle de fontaines assez éloignées; de plus, l'élasticité des tuyaux permettait de diriger le jet d'eau dans toutes les directions voulues et jusque dans les coins les plus inaccessibles des maisons incendiées. Cette amélioration était d'autant plus nécessaire, que les incendies devenaient plus fréquens que jamais [1]. Si cette partie de la police laissait encore beaucoup à désirer, le grand-vizir maintint avec sévérité celle de la capitale. Un voleur qui avait escaladé le toit d'un magasin du marché, et brisé une fenêtre pour pénétrer à l'intérieur, fut pendu; le sandjak d'Azir, qui s'était rendu coupable de brigandages sur la voie publique, fut étranglé, et sa tête fut jetée à côté du cadavre du voleur pendu. Les soins que Moustafa-Pascha prit pour assurer la tranquillité et la prospérité de l'Etat, s'étendirent aussi à toutes les autres branches de l'administration intérieure. Il visitait fréquemment l'arsenal et les fonderies, et surveillait attentivement les chantiers

[1] Un de ces incendies éclata dans le voisinage de la nouvelle porte de Lanka, le 9 djemazioul-ewwel 1167 (4 mars 1754); un autre à Ayakapou; un troisième près des bains d'Ibrahim-Pascha, le 7 ramazan de la même année (28 juin), et un quatrième près de l'Ouzoun-Tscharschou, le 5 moharrem 1168 (22 octobre 1754).

et les usines de l'un et de l'autre de ces établissemens. La bibliothèque, nouvellement construite par le Sultan près du seraï de Galata, fut richement dotée de livres, pris dans le vieux seraï impérial. Le jour où le transport de ces livres eut lieu, l'aga du seraï de Galata alla les recevoir, suivi de tous les baltadjis et des officiers du palais. Le silihdar impérial, le khodja de la nouvelle bibliothèque, les trois khodjas (professeurs) de la chambre des pages, le scheïkh des lecteurs du Koran, l'inspecteur des fondations pieuses de la Mecque et de Médine, l'administrateur et le secrétaire de la bibliothèque, et trente sous-maîtres des professeurs avec tous les pages, s'assemblèrent dans la grande salle de l'édifice, où, lecture faite de dix versets du Koran, l'un des assistans expliqua la première sourre du Koran, d'après Beïdhawi. A cette occasion, des tuyaux des fontaines pratiquées à droite et à gauche de la bibliothèque, jaillit, au lieu d'eau, un sorbet délicieux, comme pour indiquer que ceux qui fréquenteraient ce lieu, pourraient à tout moment satisfaire à leur soif physique et intellectuelle. Six jours après l'inauguration de la bibliothèque, le Sultan s'y rendit en personne pour assister à la lecture du Koran.

Cette visite à la bibliothèque de Galata-Seraï fut le dernier acte solennel et public du Sultan. Mahmoud avait signalé le commencement de son règne par la fondation de deux bibliothèques dont il dota les mosquées de l'Aya-Sofia et de la sultane Walidé : il le termina par l'inauguration de la bibliothèque des pages du seraï de

Galata. Depuis quelque temps déjà, sa santé était fortement altérée, et les deux tremblemens de terre, qui, dans l'espace d'une année, avaient ébranlé dans leurs fondemens les deux capitales de l'Empire, Andrinople et Constantinople, étaient généralement considérés comme le présage de fâcheux événemens. Au mois d'octobre de l'année précédente, un tremblement de terre, d'une extrême violence, avait failli renverser les palais et les mosquées d'Andrinople, et dans la nuit du 2 au 3 septembre de la présente année, la terre trembla quatorze fois à Constantinople [1]. Une partie des murailles de la ville, ainsi que l'une des sept tours du château de ce nom, s'écroulèrent dans cette nuit. Les deux plus belles et plus anciennes mosquées de la capitale, celles d'Aya-Sofia et du sultan Mohammed, furent lézardées par de larges crevasses, et cinquante ou soixante personnes furent écrasées sous les ruines de leurs maisons. Le Sultan ordonna de réciter dans les mosquées les prières publiques que prescrit la liturgie de l'islamisme lors des grandes calamités telles que la famine et l'inondation, de même que lors de l'apparition de phénomènes extraordinaires, tels que les éclipses de soleil ou de lune et les tremblemens de terre. Du sol encore chancelant des mosquées, et à travers leurs murs crevassés, on entendit s'élever au ciel la prière

[1] Le *Rapport* de Penkler dit le 2 septembre à onze heures de la nuit; Wassif dit le 15 silkidé 1167 (3 septembre 1754); cette différence n'est qu'apparente, et provient de ce que le 15 silkidé commence au coucher du soleil du 2 septembre.

de la sublime sourre [1] du tremblement de terre: « *Lorsque la terre frémit d'angoisse, lorsqu'elle me-* » *nace de rejeter au loin le poids qui l'oppresse, lorsque* » *les hommes se demandent : Que possédons-nous* » *encore? et que les secousses leur répondent, etc.* »

Les murs crevassés de la mosquée du Conquérant et l'écroulement d'une des sept tours, cet antique boulevard de la ville, ne pouvaient, dans l'esprit superstitieux des Ottomans, que présager la chute ou la mort de quelques hommes éminens, soit dans les sciences, soit en administration. En effet, la mort du grand scheïkh Yousouf-Efendi, lecteur du Koran à la mosquée impériale, qui eut lieu six semaines après ce sinistre, sembla justifier en partie la croyance générale (14 octobre 1754 — 26 silhidjé 1167). Précepteur du grand-vizir Ali de Tschorli, Yousouf-Efendi avait entrepris un immense commentaire de la collection des traditions de Bokhara; lorsque, après vingt-huit ans de travail, il présenta son ouvrage au Sultan, celui-ci le récompensa par un don de mille ducats, et fit déposer plus tard ce manuscrit volumineux à la bibliothèque qu'il avait fondée près de la mosquée du sultan Mohammed II. Le jour où eut lieu ce dépôt, Mohammed Ier fit appeler le scheïkh en sa présence et lui fit un nouveau don de six mille piastres. Outre ce commentaire très-estimé, Yousouf-Efendi écrivit des gloses sur le commentaire de Beïdhawi, et commenta toute

[1] La 191e.

la première moitié de la collection des traditions de Moslim; de plus, il laissa vingt traités sur une foule de sujets tirés de la Tradition [1], et vingt-sept traités sur plusieurs sciences; enfin il écrivit, sous le nom de poëte Hilmi (le Doux), plusieurs poésies religieuses [2] en langues turque et persane. Il mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, après avoir rempli pendant soixante les fonctions de professeur, de lecteur et de prédicateur dans les mosquées impériales. La mort du Sultan, qui le suivit au tombeau deux mois après, acheva de justifier le présage qu'on avait tiré du tremblement de terre. Déjà très-malade, Mahmoud Ier voulut se rendre nonobstant à la mosquée pour assister à la prière du vendredi (13 décembre 1754 — 27 safer 1168). Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le silihdar et les autres agas de la cour, qui, jouissant du privilége de soutenir à l'occasion le souverain, sont désignés sous la dénomination de vizirs de l'Epaule, purent le mettre à cheval et l'y maintenir [3]. A son retour de la mosquée, il expira sous la porte extérieure par laquelle il rentrait

1 Des gloses sur les ouvrages de *Khiali*, de *Kara Daoud*, d'*Edab*, de *Miri* et de *Kazimir*.

2 *Ilahiyat*, c'est-à-dire *divines*.

3 *Koultouk wezirleri*. Voyez *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, II, p. 11 et 61. On en compte une douzaine dans le seraï : le silihdar, le tschokodar, le rikiabdar, le dülbendar, l'ibrikdar, c'est-à-dire le porte-épée, le porteur du manteau, le porteur de l'étrier, le porteur de l'aiguière, le porteur du turban et le premier valet de chambre; puis le bostandji-baschi, le grand-chambellan, les deux grands-écuyers et l'aga des janissaires.

au seraï. Aussitôt les canons du palais impérial et les crieurs placés sur les minarets annoncèrent à la capitale l'avénement de son frère, sultan Osman III, fils de Moustafa II.

Le long règne du sultan Mahmoud, premier de ce nom (il avait duré vingt-quatre ans), avait été heureux en général ; il marque dans l'histoire ottomane et par la douceur qui présida aux actes administratifs de Mahmoud, et par le brillant succès qu'il obtint en signant la paix de Belgrade. La fondation de quatre bibliothèques dans la capitale, dont il dota les mosquées de l'Aya-Sofia, de Mohammed II, de la Walidé et le seraï de Galata, sont de nouveaux titres à la gratitude de sa nation. Des seize grands-vizirs qui se succédèrent sous son règne, les douze premiers lui avaient été présentés par le tout-puissant kislaraga, l'octogénaire Beschir, qui dominait, sans partage, le souverain et l'Empire ; les quatre autres avaient été les instruments du jeune kislaraga Beschir, qui avait expié l'abus de son immense pouvoir dans la tour de Léandre. Au nombre de ces vizirs, avaient brillé entre tous le brave et chevaleresque Topal Osman, mort sur le champ de bataille de Kerkoud en combattant Nadirschah, et Ali Hekkimzadé, homme politique qui deux fois gouverna l'Etat avec une rare sagesse : tous deux véritables colonnes de l'Empire. Durant le règne de Mahmoud, les ministres de l'intérieur et de l'extérieur, presque tous formés par des ambassades remplies auprès des cours européennes ou éclairés par Bonneval sur la situation des affaires en Europe, exercèrent la plus

grande influence sur la politique extérieure de la Porte. De ce nombre furent le mewkoufadji Mohammed Teryaki, qui avait réglé en dernier lieu la délimitation des frontières avec l'Autriche et la Russie, et qui lui-même avait administré l'Etat pendant une année en qualité de grand-vizir; Moustafa-Efendi, ambassadeur à Vienne, connu pour avoir offert la médiation de la Porte comme moyen de mettre fin à une guerre qui désolait toute l'Europe; Mohammed Raghib, l'âme de toutes les négociations de paix suivies avec la Russie, l'Autriche et la Perse; Mohammed Saïd, ambassadeur d'abord à la cour de Versailles, puis en Suède et en Russie, et plus tard ministre de l'intérieur; enfin Naïli Abdoullah, alors reïs-efendi. Ces trois derniers devinrent eux-mêmes grands-vizirs sous le règne d'Osman III. Malgré les déplacemens continuels auxquels ces fonctionnaires étaient exposés, leur voix ne cessa de conserver une influence légitime sur les délibérations du diwan qui décidait des plus graves intérêts de l'Etat. Dirigée par eux, la Porte avait conclu avec l'Autriche et la Russie, le traité de paix de Belgrade, renouvelé la capitulation qui la liait à la France, et souscrit à un traité d'alliance avec la Suède; ce fut encore sous leurs auspices que furent conclus la paix avec Nadirschah, et des traités d'amitié avec Naples et la Toscane. Le règne du sultan Mahmoud I[er] est l'époque la plus brillante de la diplomatie ottomane : il fut marqué par de nombreuses ambassades et des négociations conduites avec bonheur, dont plusieurs valurent à la Porte une extension de frontières. Le zèle du Sultan pour agran-

dir les connaissances de son peuple et hâter sa civilisation, zèle dont témoigne la fondation de quatre nouvelles bibliothèques, mérite les justes éloges de l'histoire. En considérant le règne de Mahmoud Ier sous ce point de vue, l'historien européen peut joindre ses louanges à celles que lui accordent les historiens nationaux, lorsque, faisant allusion à son nom qui signifie le Béni, ils représentent sa domination comme bienfaisante et heureuse [1].

[1] Mahmoud saad essnoud, c'est-à-dire Mahmoud l'astre le plus heureux parmi les astres heureux.

LIVRE LXX.

Avénement du sultan Osman III. — Révocation du moufti et du grand-vizir. — Élévation au grand-vizirat d'Ali Hekkimzadé et son rèmplacement par Naïli Abdoullah-Pascha. — Grossièreté du reïs-efendi. — Incendie à Constantinople. — Exécution du grand-vizir Nischandji Ali-Pascha. — Troubles en Égypte et en Arménie. — Le dey d'Alger est assassiné. — Ambassades d'Autriche, de Russie, de Pologne et d'Angleterre; arrivée d'un négociateur prussien. — La mosquée Nouri-Osmani. — Apparition d'un météore. — Grossièreté de Welieddin. — Changement successif de deux grands-vizirs. — Mort d'hommes illustres et du sultan Osman.

L'avénement du sultan Osman III eut lieu avec toute la pompe usitée en pareille circonstance. Après avoir été enfermé pendant un demi-siècle dans l'appartement du seraï réservé aux princes, il fut tiré de sa prison pour monter sur le trône, d'où la rébellion avait précipité son père, Moustafa II. Disgrâcié de la nature, Osman avait les traits fortement dessinés et la figure charnue; sa tête, qu'on eût dit n'avoir pas de cou, était presque cachée par ses épaules dont l'une était plus haute que l'autre, difformité qu'il partageait avec son frère Mahmoud Ier. Son caractère était sérieux et emporté, mais non sanguinaire. Sa longue réclusion, son éloignement des affaires publiques et

sa tardive entrée dans la vie active avaient aigri son caractère et augmenté en lui la prévention défavorable que les souverains éprouvent d'ordinaire contre tout ce que leurs prédécesseurs immédiats ont fait ou voulu faire. Sans cesse disposé à blâmer les actes de son frère et à montrer des goûts opposés aux siens, Osman fut cependant assez prudent pour ne rien innover immédiatement, et pour signaler le commencement de son règne en confirmant dans leurs emplois les deux premiers dignitaires de l'Etat : le grand-vizir et le moufti. Le cinquième jour qui suivit son avénement au trône, sa mère (qui n'était pas celle du sultan défunt) fut amenée d'après un ancien usage, du vieux seraï ou palais impérial, dans une litière que précédaient le kislaraga et le kiaya (grand-maître d'hôtel) de la vieille sultane, et qu'escortaient les gardes du corps et les eunuques du seraï [1]. Le neuvième jour [2] de son règne, par conséquent quatre jours plus tard que d'ordinaire, Osman se rendit à la mosquée d'Eyoub pour y ceindre solennellement le sabre (19 décembre 1754—14 rebioul-ewwel 1168). Chemin faisant, il visita dans la mosquée du sultan Mohammed le tombeau du septième souverain ottoman, c'est-à-dire celui du Conquérant, et la bibliothèque fondée par son frère, Mahmoud Ier, le vingt-

1 Wassif, p. 43. C'était donc le cinquième jour après son avénement et avant qu'on lui eût ceint le sabre, et non pas dix ou quatorze jours après, comme le prétend M. Andréossy dans son ouvrage, *Constantinople et le Bosphore*, 1828.

2 Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 125.

quatrième descendant d'Osman. On lui présenta le Koran écrit de la main de son prédécesseur, dont celui-ci avait doté la bibliothèque, et il en lut dix versets. De retour au seraï, il signa un khattischérif en vertu duquel il renonçait à l'impôt dit de l'avénement, c'est-à-dire à la retenue que, d'après le kanoun, les possesseurs de fiefs et les fonctionnaires soldés de l'Etat avaient supportée jusqu'alors à chaque changement de règne. Le présent d'avénement qu'on distribua aux troupes s'éleva à la somme de deux mille trois cent quatre-vingt-quatorze bourses [1]. Des ambassadeurs furent chargés de notifier aux souverains des Etats limitrophes du nord de l'Empire l'avénement d'Osman III. Le chambellan et ancien fiscal, Aliaga de Sistow, partit pour la Pologne; l'ancien garde du sceau, Izet Ali-Pascha, depuis inspecteur aux revues des silihdars, se rendit accompagné de Derwisch-Efendi, à Saint-Pétersbourg; enfin, le précédent second maître des requêtes, Khalil-Efendi, fut chargé de porter cette nouvelle à Vienne. Tous les trois reçurent avant leur départ, de la munificence du Sultan, des vêtemens d'honneur. Le premier acte du gouvernement d'Osman, directement émané de lui, fut un édit qui prescrivait la fermeture de tous les cabarets, interdisait l'accès des promenades aux femmes et réglait l'habillement des rayas. La première de ces mesures était préjudiciable à l'aga des janissaires, au bostandjibaschi, au topdjibaschi et au voïévode

[1] 1,197,000 piastres. Wassif, p. 45.

de Galata, en ce qu'elle diminuait de beaucoup leurs revenus; elle ne laissa donc pas d'exciter des murmures. La seconde défendait aux femmes de se montrer dans les rues les dimanches, les jeudis et les vendredis, le Sultan ayant désigné ces jours pour ses promenades. Il paraît qu'il voulait faire expier aux femmes la longue réclusion dans laquelle il avait vécu pendant un demi-siècle, et étendre à la ville entière les usages despotiques du harem. C'est ici le cas de faire connaître un autre usage de la cour ottomane, lequel montre bien les caprices du despotisme oriental. Lorsque le Sultan se rend au harem, il porte des bottes garnies de gros clous en argent, afin que le bruit de ses pas retentissant sur les dalles des corridors, annonce de loin aux femmes et aux esclaves la présence du maître et les avertisse à temps de se retirer dans leurs chambres; car, comme le Sultan en possède plus de cinq cents, leur présence, si elle n'était pas réclamée, pourrait lui devenir importune. Aucune d'elles ne doit oser se présenter devant le maître sans y être appelée, ni essayer de le captiver par ses charmes. En ce qui concerne l'habillement des rayas, Osman se contenta de renouveler les anciens réglemens. Ces trois ordonnances, dictées par le Sultan lui-même, ne survécurent pas long-temps à leur publication, car à Constantinople comme ailleurs, bon nombre d'ordonnances ne durent, dit un vieil adage populaire, que de midi à une heure[1]. Le vin

1 *Oïleden ikindiyé.*

se débita comme par le passé ; seulement, on y mit plus de circonspection. Les femmes purent sortir sans que personne les molestât et le Sultan se réserva de punir les rayas qui contrevenaient à son ordonnance sur les vêtemens. Il éloigna du seraï les chanteurs, les musiciens et les confidens intimes qui avaient joui de la faveur de son frère, en reléguant les uns au vieux seraï, et en exilant les autres au Caire. Les mutations qu'il opéra parmi les imams-chapelains de la cour, présagèrent un changement plus important, qui fut la destitution du moufti. Cinq semaines plus tard une révocation frappa également le grand-vizir, Moustafa-Pascha (16 février 1755—4 djemazioul-ewwel 1168). Le poste du moufti échut au doyen des oulémas, l'octogénaire Wassaf Abdoullah, et celui de grand-vizir fut donné pour la troisième fois, au gouverneur de Kutahia, Ali-Pascha Hekkimzadé, que la fermeté de sa politique et son talent administratif rendaient le plus digne d'occuper ce poste éminent.

Dans le cours de cet hiver, le froid devint si intense à Constantinople, que la mer se couvrit de glace sur toute la surface du port, en sorte qu'on put aller à pied depuis le débarcadère du Defterdar jusqu'à Südlüdjé. Depuis la prise de Constantinople par les Turcs, ce phénomène n'était arrivé qu'une seule fois, sous le règne d'Osman II. Cependant sous les Byzantins les eaux du Bosphore s'étaient plus d'une fois congelées, de telle manière qu'on avait pu passer d'Asie en Europe en marchant sur la glace. Sous le règne d'Arcadius,

la mer resta pendant vingt jours [1] dans cet état; sous celui de Constantin Copronymos, elle charriait d'énormes glaçons; dix ans après [2], les eaux se congelèrent jusqu'à une distance de cent pas du rivage; puis, au dégel, les glaçons, poussés par le courant du Bosphore, vinrent ébranler les murailles de la ville. Sous l'empereur Romanus, à l'époque où les Turcs envahirent pour la première fois les provinces de l'empire de Byzance, le Bosphore se couvrit de nouvelles glaces [3]; enfin, au temps où l'empereur Ducas conclut sa première alliance avec les Ottomans [4] pour préserver le reste de ses Etats de leurs dévastations, la mer se prit de glace pour la septième et dernière fois, autant du moins que l'histoire ancienne nous l'apprend.

Le nouveau grand-vizir, Ali Hekkimzadé, était arrivé vers la fin du mois de mars à Scutari, en face de Constantinople; malgré son âge avancé et quoique au plus fort d'un hiver rigoureux, il était venu de Trabezoun où le khasseki lui avait remis le sceau impérial (27 mars 1755 — 13 djemazioul-akhir 1168). A cette occasion, comme lors de ses deux nominations précédentes, il lui fut présenté une foule de poésies qui, péniblement formulées en chronogrammes, exaltaient sa rentrée au pouvoir; quelques-unes étaient des poésies composées en l'honneur du printemps dont le retour coïncidait avec son arrivée [5]. Parmi les chan-

[1] *Chronicon paschale*, p. 400.
[2] En 763. Theophanes.
[3] En 928 et 934. Simon Lagotheta.
[4] En 1232. *Acropolita*, 37. Niceph. Greg. II, 5.
[5] Dans l'histoire d'Ali-Pascha, écrite par son fils Siayi, ces poésies rem-

gemens opérés par le nouveau grand-vizir, il faut mentionner en première ligne le déplacement du directeur en chef de la douane, le riche et influent Ishak, et la destitution du kapitan-pascha, Mohammed, qui eut pour successeur dans le grand amiralat Karabaghi Souleïman-Pascha. D'autres mutations eurent lieu parmi les grands dignitaires de l'Etat et les gouverneurs des provinces. Le kaïmakam de Constantinople, Moustafa-Pascha, fut envoyé à Trabezoun, en qualité de gouverneur, et le vieux et riche Eboubekr-Pascha, que le précédent grand-vizir avait tout récemment éloigné de la capitale en lui donnant le gouvernement de Djidda, fut rappelé à Constantinople, moins par égard pour sa femme la sultane Safiyé, que grâce à ses immenses richesses et eu égard à sa vieillesse. Le médecin de la cour, Tschelebi Moustafa, tomba en disgrâce et fut remplacé, parce que les compotes dont il avait prescrit l'usage au Sultan ne lui avaient pas paru bonnes. Une raison non moins frivole avait déterminé la destitution du grand-écuyer Sâdik; le cheval du souverain despote, impatient de la charge qu'il portait, avait failli désarçonner son maître, par un saut de côté. Les oulémas ne tardèrent point à faire connaître le mécontentement que leur causait la nomination d'un renégat à la place de médecin de

plissent neuf feuillets in-4o, de 132 à 141. Voici les quatorze poëtes qui se sont le plus distingués : Aasim Ismaïl, Osman Molla, Nimet, Tewfik, Reefet, Koutbi, Fethi, Danisch, Raïf, Esseïd Mohammed, Sirwet Osman, Tabri, Emin, Ahmedbeg.

la cour; quant à la destitution de Sâdik, elle passa inaperçue. Le grand-vizir choisit pour son kiaya (ministre de l'intérieur), Welieddin, homme d'un grand savoir. L'ancien defterdar Alimi, qui en sortant des rangs des khodjagans avait été envoyé en qualité de beglerbeg à Saïda en Syrie, renonça aux deux queues de cheval et rentra au seraï en qualité de seigneur de la chambre. Le nouveau kapitan-pascha reçut d'Osman III un présent de quatre-vingt-dix bourses, lorsqu'à l'époque du départ de la flotte pour les îles de l'Archipel, il vint prendre congé et baiser le vêtement du Sultan dans le kœschk du rivage. Le Grand-Seigneur pour récompenser le capitaine Djâfer, qui, après avoir combattu avec la galère construite et armée à ses frais, contre trois bâtimens de la religion de Malte, avait coulé bas l'un d'eux, forcé à la fuite le second et pris le troisième, lui fit aussi don du navire capturé, le jour où il vint lui amener sa prise, sous les fenêtres du kœschk de Sinan-Pascha, situé comme le kœschk du rivage aux bords de la mer. La mort avait rendu vacans les postes occupés par six hommes illustres. C'étaient : le dernier ministre de l'intérieur, anciennement ambassadeur en Perse, Nazif-Efendi, proche parent du célèbre reïs-efendi Sari Abdoullah, le commentateur du *Mesnewi* et l'un des scheïkhs de l'ordre des Beïramis; le moufti Karakhalilzadé Mohammed Saïd, traducteur d'une partie de l'histoire arabe d'Aïni ; le maître des cérémonies et historiographe, Izi-Efendi, que Wassif-Efendi juge être meilleur prosateur que poëte;

le beglerbeg de Meràsch, Abdoullah-Pascha, ancien ministre de l'intérieur; enfin le defterdar Behdjet-Efendi de Seres, célèbre pour ses ghazèles, et auquel l'historiographe de l'Empire rend le témoignage flatteur qu'il possédait à un haut degré les qualités qui constituent l'homme de finance [1]. La place de ce dernier fut donnée à Hakim-Efendi; celle du maître des cérémonies, Izi-Efendi, fut dévolue à l'ancien maître des cérémonies, Aakif, qui avait failli payer de sa tête l'inadvertance qu'il avait commise en prenant le pas sur les janissaires, un jour qu'ils se rendaient au seraï pour féliciter le Sultan à l'occasion de la fête du baïram. Izi eut plus tard pour successeur, comme historiographe de l'Empire, Enweri, auteur d'une histoire des règnes du sultan Osman III, de Moustafa III et d'Abdoulhamid I[er], et que l'histoire de Wassif, imprimée à Constantinople, n'a reproduite qu'en abrégé.

Ali-Pascha Hekkimzadé avait à peine eu le temps de se mettre au courant des affaires dont la direction venait de lui être confiée, lorsqu'il fut destitué cinquante-trois jours après sa nomination au grand-vizirat, à la suite d'un terrible incendie qui avait éclaté de nuit. Du reste, ce sinistre ne fournit que le prétexte de sa révocation, dont le véritable motif fut la mésintelligence dans laquelle il vivait, depuis sa rentrée au pouvoir, avec le silihdar favori du Sultan. Siayi, biographe de son père Ali-Pascha Hekkimzadé, grand-vizir, en parlant de cette destitution, assigne à cet

[1] *Itaridiler* (homme inspiré par Mercure) de *Itarid*, Mercure.

événement trois causes qui ne laissent pas de faire connaître le point de vue sous lequel les Ottomans, même les plus instruits, envisagent les actes du souverain et les incidens les plus naturels. « Ali Hek-» kimzadé, dit l'auteur, fut destitué, d'abord parce » que ses anciennes connaissances, les Bosniens sur-» tout, l'importunaient sans cesse ; en second lieu, » parce que ses ennemis le calomniaient auprès du » Sultan ; enfin, parce que, le jour où il reçut le sceau » de l'Empire, son horoscope se trouva sous l'in-» fluence du signe du Cancer, que la lune entrait alors » dans son troisième quartier et que toutes les autres » planètes lui étaient contraires ; enfin, parce que, la » nuit même où on lui remit le sceau de l'Empire, » il y avait eu une éclipse de lune, ce qui est toujours » d'un mauvais présage pour les grands-vizirs, qui » sont les lunes de l'Empire comme le Sultan en » est le soleil. » Ali Hekkimzadé ne fut pas conduit, comme l'étaient habituellement les grands-vizirs disgrâciés, à la maison des pêcheurs du seraï, mais il fut transféré immédiatement à la tour de Léandre, construite sur un rocher isolé dans la mer : sévérité qui dut remplir son âme de sinistres pressentimens, car c'était dans le même lieu que le jeune et puissant kislaraga Beschir avait trouvé une fin si tragique. Le khasseki des bostandjis, à la garde duquel il avait été confié, le pria de lui pardonner l'accomplissement d'un si triste devoir, en lui rappelant cette maxime arabe : *Le devoir excuse*[1]. « Je sais fort bien, lui dit Ali-Pascha,

[1] *Elmemour maazour.*

» que personne n'est coupable de ce qui m'arrive, si » ce n'est le silihdar, que la mort atteindra sous peu.» Ces paroles furent considérées comme prophétiques, lorsque par la suite le silihdar fut en effet condamné à avoir la tête tranchée [1]. Cependant le grand-vizir destitué fut grâcié le lendemain et envoyé en exil à Famagosta. Le Sultan investit du pouvoir suprême Naïli Abdoullah-Pascha, qui, employé dès sa jeunesse dans la chancellerie impériale, avait rempli deux fois les fonctions de reïs-efendi, devenues vacantes par la retraite du reïs-efendi Moustafa Taoukdji; plus tard, élevé au rang de maître des cérémonies, il avait mis en ordre les vieux protocoles du cérémonial où régnait une extrême confusion [2]; il occupait la place de premier defterdar lorsque le choix du Sultan, l'appela à la dignité de premier ministre. Homme instruit, versé dans la littérature de son pays, Naïli a laissé une relation des dernières négociations de la Porte avec Nadirschah, qu'Izi a insérée dans son histoire de l'Empire; cet écrit tout pragmatique témoigne de son talent d'écrivain; il est le digne pendant de l'histoire des négociations qui précédèrent la première paix de la Porte avec l'heureux usurpateur du trône de Perse, histoire due à la plume de Raghib-Pascha.

Comme toujours, le changement du grand-vizir amena à sa suite une foule de promotions et de mutations. La plus importante fut l'élévation du silihdar

[1] *Histoire de Siayi*, f. 142.
[2] *Biographies des grands-vizirs*, par Mohammed Saïd.

au rang de vizir à trois queues de cheval, et sa nomination aux fonctions de secrétaire gardien du chiffre du Sultan, avec droit de siéger au diwan parmi les vizirs de la coupole. Sa qualité de favori du Grand-Seigneur, lui valut encore le gouvernement titulaire d'Aïdin, dont les revenus lui furent alloués à titre d'argent d'orge. Damadzadé Feïzoullah-Efendi succéda comme moufti à Wassaf Abdoullah, celui-là même qui avait pris part aux intrigues tramées par les boyards moldaves à l'effet de réinstaller sur le trône l'hospodar destitué, Constantin Maurocordato. Mais, grâce à l'active intercession de l'ambassadeur français, M. Desalleurs, Maurocordato et les boyards, coupables de ces menées, furent envoyés en exil à Lemnos. Des manœuvres secrètes d'une autre nature divisaient le clergé grec de Constantinople, depuis que le patriarche avait déclaré, contrairement à l'avis du métropolitain, que, pour donner valablement le baptême, il fallait immerger tout le corps des nouveau-nés (juin 1745). La Porte trancha la question, en renvoyant dans leurs diocèses les métropolitains dissidens. Le khan de Crimée étant venu à mourir, le Sultan lui donna pour successeur le kalgha Halim-Ghiraï (août 1755).

Sous le grand-vizirat de Naïli Abdoullah-Pascha, Osman III ordonna la reconstruction de la vieille mosquée des Dresseurs de tentes, un jour qu'en passant par le faubourg du même nom, contigu à celui d'Eyoub, il vit cet édifice qui tombait en ruines. Mais Naïli ne gouverna pas assez long-temps pour voir s'achever cette construction; il fut destitué quatre-vingt-

dix-sept jours après sa nomination. Sa chute coïncida presque avec l'installation de Mohammed Saïd, ancien ambassadeur en France, dans le poste de kiaya-beg, qu'il avait déjà occupé deux fois précédemment. Naïli était redevable de sa disgrâce au silihdar Ali, alors nischandji et vizir de la coupole, auquel son ambition faisait briguer depuis long-temps la plus haute dignité de l'Empire (24 août 1755 — 16 silkidé 1168). Le même jour, l'ordre fut donné de conduire en exil aux Dardanelles le reïs-efendi Abdi, homme loyal et incorruptible, mais de formes grossières et d'un caractère intraitable. L'appréciation que l'historiographe Wassif a jointe à l'article de sa relation qui mentionne la destitution d'Abdi, prouve quels progrès les Ottomans avaient déjà faits dans ces habitudes de convenance et de politesse diplomatiques qui distinguent si éminemment la haute société européenne; il y est dit : « qu'Abdi était un homme de » vieille roche, fuyant la société des hommes et connu » par la grossièreté qu'il apportait dans ses relations » d'affaires [1]. » La destitution d'Abdi fut suivie immédiatement de celle du kislaraga Beschir, qui fut exilé au Caire, sous prétexte qu'il était trop vieux pour remplir convenablement ses fonctions; sa place échut au second eunuque, le khazinedar (trésorier) Ahmed.

Osman III aimait à se promener dans la ville sous un déguisement et à se mêler aux conversations du

[1] *Khalkilé ikhtilatden idjtinab wé khidematdé dakhi khouschoun-etilé schœretschab.* Wassif, p. 60.

bas peuple. Dans une de ses excursions, il rencontra un jour, sous un groupe d'arbres près de Scutari, un vieux naïb (substitut du juge) destitué; celui-ci, ami d'Ali Hekkimzadé, exilé à Famagosta, reconnut son interlocuteur, et profita de l'occasion pour faire rentrer le vieil Ali dans les bonnes grâces du Sultan. Le naïb rapporta à Siayi, fils du grand-vizir banni et son biographe, la conversation qu'il avait eue avec le Sultan. Siayi fit si bien sa leçon au naïb que, lorsqu'Osman III vint au rendez-vous convenu entre eux, le naïb obtint non-seulement le rappel d'Ali Hekkimzadé, mais sa nomination au gouvernement d'Egypte, province qu'il avait déjà administrée une fois. Le Sultan choisit, pour lui porter cet heureux message, son second fils, Ghalilbeg. C'était du reste à ces promenades dans les rues et aux environs de Constantinople et à ses conversations avec le peuple, que se bornait l'action incessante et personnelle du sultan Osman sur les affaires publiques. Il est vrai qu'une ordonnance émanée de lui avait tout récemment fulminé contre le luxe des vêtemens de femmes et, rappelant le texte du Koran, d'après lequel les femmes ne doivent s'occuper de plaire qu'à leurs maris, leur avait défendu de porter à l'avenir des vêtemens de dessus étroits, de couleurs variées et de longues fraises. La même ordonnance défendait à tous ceux qui n'étaient pas vizirs de faire ferrer d'argent leurs chevaux ou de les couvrir de housses tissées en fils de ce métal [1].

[1] *Sim kabarcli ghaschié.*

Un incendie, qui avait éclaté dans la boutique d'un épicier, dans la nuit du premier au deuxième jour du baïram, avait, en moins de seize heures, réduit en cendres près de deux mille maisons (12 juillet 1755 — 2 schewwal 1168). L'historiographe Wassif dit que cet incendie n'était que partiel [1]; on peut juger dès lors des dégâts causés par celui qui se déchaîna contre la ville trois mois après, et qu'il appelle un incendie complet [2]. Pendant trente-six heures, le feu sévit dans toutes les directions, et consuma jusqu'à la Sublime-Porte, ou palais du grand-vizir et la Porte du defterdar. On nomma des commissaires chargés de surveiller la reconstruction de ces palais et du Mehterkhané, où se trouvaient la chapelle et les tentes de l'armée. Dans un khattischérif, le Sultan remercia le grand-vizir de l'activité qu'il avait déployée pour arrêter les progrès de l'incendie; cependant, quatre semaines après, il fut destitué et eut la tête tranchée sous la porte centrale du seraï. Deux heures à peine s'étaient écoulées, qu'Osman se repentit d'avoir sacrifié son favori [3], qu'il avait cependant accusé de négligence dans l'exécution de ses ordres, de mensonges et de corruption. Nischandji Ali-Pascha était de naissance obscure; entré au seraï

1 *Djüzi.*
2 *Külli.*
3 Wassif cite cette maxime arabe : *La teadjelouni liemri kounté tefaalehou ferroubema youassir el insanou min adjelin*, c'est-à-dire : Ne te presse pas, quoi que tu fasses, fais-le avec réflexion : car la précipitation coûte souvent cher à l'homme.

comme simple baltadji (fendeur de bois), il avait dû à sa belle voix d'être attaché comme muezzin (crieur de la prière) à la troisième chambre des pages. Plus tard, la faveur du Sultan l'éleva successivement aux rangs de silihdar et de vizir; puis, ayant renversé deux grands-vizirs, il s'était chargé lui-même des hautes fonctions de premier ministre. Osman III choisit pour lui succéder Mohammed Saïd-Pascha, fils de Mohammed Tschelebi, ambassadeur en France, et qui lui-même avait été envoyé en cette qualité à la cour de Versailles. Depuis son retour à Constantinople, Mohammed Saïd avait occupé à diverses reprises le poste d'intendant de la chancellerie et de l'arsenal, et rempli trois fois les fonctions de kiayabeg ou ministre de l'intérieur. Cette dernière place, étant devenue vacante par suite de son élévation au grand-vizirat, fut donnée au reïs-efendi Kamil Ahmed, auquel succéda, dans son ancien poste, Hamza Hamid, secrétaire intime du cabinet du grand-vizir.

La position de l'ancien grand-vizir Ali-Pascha Hekkimzadé, alors gouverneur d'Egypte, était des plus difficiles. Depuis long-temps la puissance des begs de cette province était telle, qu'ils traitaient avec mépris les gouverneurs envoyés de Constantinople. Cet état d'anarchie ne laissait pas de compromettre gravement les intérêts de la Porte, et il arrivait souvent que les convois de grains que l'Egypte devait envoyer tous les ans pour être distribués aux habitans de la Mecque, ainsi que le tribut dont les gouverneurs étaient obligés de faire chaque année parvenir le

montant à la Porte, étaient interrompus. Ibrahimkiaya, le plus puissant de tous ces begs, était mort l'année précédente (23 novembre 1754); mais, avant d'expirer, il avait désigné pour lui succéder Abdourrahman Kaztaghli, qui, après la fuite d'Osmanbeg au Kaire, avait long-temps vécu dans l'exil à la Mecque. Abdourrahman Kaztaghli s'adjoignit, pour le seconder dans les affaires du gouvernement, Alibeg, Osmanbeg de Djirdjé et Rizwankiaya, qui du vivant d'Ibrahimkiaya avait été le chef des Azabes [1]. Rizwan se souleva contre Abdourrahman de Kaztagh (c'est-à-dire du mont Ida); mais, complétement défait après un combat de quatre heures, il fut forcé de s'enfuir avec quatre begs de son parti; plusieurs autres furent bannis [2] (16 mai 1755). Sur ces entrefaites, arriva Ali Hekkimzadé pour prendre possession de son gouvernement. Il fut reçu avec les honneurs dus à son rang par les vingt-quatre begs mamlouks, les chefs des sept corps de milices et le moufti des quatre rites orthodoxes. Hekkimzadé visita, comme c'était la coutume de tous les gouverneurs ottomans nouvellement arrivés, le tombeau de l'imam Schafii, et, dès les premiers jours de son administration, il fit partir pour la Mecque et Médine les convois de blés qui re-

[1] *Lettera di Alessandria*, ddo, 2 dec. 1754, jointe au *Rapport* de Penkler.

[2] *Ali Kiaja Karbatli ed Ismail Kiaja Tabane sono stati esiliati a Gidda. Soliman Kiaja ed Osman Kiaja Gelfi anche essi sono rilegati in Rossetta, e non si sà che fine avrà Alibeg Emir Hagi genero del Karbatli, frattanto Abdi Rahman Kiaja rimane padrone del Commando di Cairo.*

venaient à ces deux villes saintes. Il veilla avec le même zèle au départ du tribut arriéré de l'Egypte pour Constantinople, et fit renouveler la couverture de la Kaaba.

D'autres troubles avaient éclaté sur les frontières d'Autriche et de Perse, à Belgrade et à Erzeroum. Le gouverneur de Belgrade, Ahmed Kœprülü-Pascha s'était enfui pour échapper aux janissaires soulevés contre lui. Abdoullah-Pascha d'Erzeroum luttait contre plusieurs chefs de rebelles qui infestaient les pays environnans [1]. De ce nombre, était Alaeddin de Mousch, qui, renfermé dans le château-fort de Merdjimek, bravait depuis quelque temps son autorité; le gouverneur marcha contre lui, s'empara du château et le rasa. Le même succès couronna son entreprise contre Nouhbeg de Melazkerd, dont il démolit les deux châteaux-forts. Deux autres rebelles, Mihrab de Mahmoudi et le Tatarkhan de Hatschari, qui avaient osé lui résister, furent réduits à la soumission. Afin de prévenir le retour de ces troubles, Abdoullah-Pascha fit signer aux habitans de Mousch et de Bidlis un acte, en vertu duquel ils s'engagaient à expulser ces rebelles de leur territoire, au cas où ils se présenteraient de nouveau, et à fermer leurs portes à Bourhankhan, le gouverneur destitué de Bidlis [2]. Cependant le fils d'Alaeddin de Mousch

[1] *Commandamento al vezir Cetegi Abdullah Gov. di Erzerun.* Silhidjé 1167 (octobre 1754). *Rapport* de Penkler.

[2] Supplique des habitans de Wan; elle se trouve jointe à un ferman daté du mois de djemazioul-akhir 1167 (avril 1754). *Ibid.*

continua à suivre la marche tracée par son père ; tous les ans, il levait une contribution de mille à deux mille piastres sur les districts de Tatouwan et de Tschardjighan, et saccageait les environs d'Akhlath et d'Aadildjouwaz, assuré qu'il était de trouver toujours un refuge contre les forces supérieures du gouverneur dans le château-fort de Kheleres, qu'il avait fait construire pour protéger ses expéditions et servir d'entrepôt à ses prises. A Alger, le dey septuagénaire Mohammed-Pascha [1], qui, durant son administration, s'était distingué par sa modération, avait péri sous le poignard d'un assassin, un jour qu'il payait la solde des troupes (11 décembre 1754). Comme il donnait encore quelques signes de vie, on l'acheva à coups de fusil. Son meurtrier voulut se faire proclamer dey d'Alger, mais il fut massacré par le général de la cavalerie, Ali, qui fut proclamé successeur de Mohammed-Pascha. La Porte, en apprenant le choix qu'avaient fait les habitans d'Alger pour les gouverner, s'empressa de confirmer le sipahiler Ali dans sa nouvelle dignité.

Pendant la première année du règne d'Osman, on vit successivement arriver à Constantinople les ambassadeurs des cours d'Autriche, de Russie et de Pologne, en retour des ambassades que la Porte leur avait envoyées pour leur notifier l'avénement du Sultan. L'Autriche offrit à la Porte ses félicitations par

[1] *Così terminò i giorni suoi in età di 70 e più anni Mohamet pascia Dei d'Algeri, il più savio, il più accorto, il più disinteressato Prencipe che abbia regnato dopo l'epoca della turca dominazione.*

l'organe de l'internonce, baron de Schwachheim, qui succéda à M. de Penkler comme ministre résident. Schwachheim remit, en audience solennelle, ses lettres de créance, dans lesquelles le cabinet de Vienne exaltait beaucoup la connaissance qu'avait son nouveau représentant des langues orientales [1]. Jusqu'alors il avait été d'usage, qu'à chaque changement de règne, les ambassadeurs des puissances européennes apportassent des présens au nouveau Sultan. Schwachheim fut le premier ministre autrichien qui vint offrir les félicitations de sa cour sans se conformer à cet usage [2] (17 juillet 1755 — 7 schewwal 1168). Comme son prédécesseur Penkler, il harangua le Sultan en langue italienne et non en allemand, ainsi que l'avaient fait plusieurs ambassadeurs du seizième et du dix-septième siècles, sous les règnes de Souleïman-le-Grand et de Mourad IV. L'ambassadeur turc Khalil, qui avait fait son entrée à Vienne avec une suite composée de cinquante personnes seulement, et non de cent, comme son prédécesseur Khatti-Efendi, fut le premier des ambassadeurs ottomans qui visita le chancelier de l'Empire, au lieu du président du conseil aulique; circonstance qui mérite d'être signalée ici, parce que, dès ce moment, les relations de la Porte avec l'Au-

[1] *Experta ejusdem in rebus agendis solertia, linguarum peritia orientalium.*

[2] Il est vrai que Talman était arrivé aussi en 1731 sans apporter des présens; mais on dut lui en envoyer, car il ne fut pas reçu aussi bien que l'ambassadeur russe, Scherbatoff, et que celui de Pologne, Sieracowski, tous deux porteurs de riches présens. *Rapport* de Penkler du 3 janvier 1755.

triche devinrent plus amicales. Schwachheim étant porteur de deux lettres de créance, l'une signée par Marie-Thérèse en sa qualité de reine de Hongrie et de Bohême, l'autre par l'empereur François et grand-duc de Toscane, l'interprète de la Porte réclama un présent de deux cents ducats au lieu de cent qu'il recevait d'ordinaire. Ce fut sous la direction de Schwachheim que les deux premiers élèves de l'Académie orientale, fondée à Vienne en 1754 pour la formation de jeunes de langues et d'interprètes, débutèrent dans cette carrière. C'étaient Jenisch et Thugut, tous deux bien connus des orientalistes et des hommes d'Etat [1].

A Tripoli, le consul autrichien Cosmo Conti renouvela, d'accord avec Ali-Pascha, successeur du feu dey Mohammed-Pascha, le traité d'amitié que l'Empereur avait naguère conclu avec cette régence [2].

Un jeune Persan ou Arménien, âgé de dix-huit ans, qui se prétendait fils de Nadirschah, mais sans pouvoir fournir la preuve de cette filiation, s'enfuit vers ce temps de Belgrade à Semlin [3]. La Porte ne fit aucune réclamation à son sujet, mais elle demanda, en vertu de l'article 18 du traité de Belgrade, le renvoi

[1] Les interprètes de Schwachheim étaient M. Bianchi, qui avait succédé à Selescovich, promu au rang d'interprète de la cour de Vienne, et Testa. Augusti était interprète à Temeswar depuis la mort de Montaler. Les jeunes de langues étaient Monzka, Thugut et Jenisch.

[2] Schewwal 1168.

[3] Penkler démontre clairement la fausseté de ses prétentions. Ce Persan, ou plutôt cet Arménien, connu sous le nom de Semlin, mourut, il y a quelques années, doyen des colonels de l'armée autrichienne.

de quatre-vingt-cinq familles qui, de Bosnie, avaient émigré en Croatie. Le cabinet de Vienne s'étant refusé à cette extradition, l'interprète de la Porte déclara au ministre résident à Constantinople, que ce refus constituait une violation du traité existant, et n'était pas moins inquiétant que la construction par les Russes de deux forteresses dans la Nouvelle-Servie. La Porte se plaignit de cette construction à l'ambassadeur extraordinaire de Russie, prince Dolgorouki, arrivé depuis peu à Constantinople pour féliciter le sultan Osman sur son avénement. Derwisch Mohammed-Efendi, que la Porte avait envoyé à Saint-Pétersbourg pour notifier à l'Impératrice l'avénement d'Osman, remit à son retour au grand-vizir une relation de son ambassade, que Wassif a annexée à son histoire de l'Empire. Dans cette relation, l'ambassadeur s'étend longuement, comme jadis Mohammed Tschelebi, lors de sa mission auprès du régent de France, sur les mœurs et les usages des Russes, sur les bals, les spectacles et les opéras de la cour. En parlant des spectacles il les représente comme « des » jeux donnés dans les nuits de noces [1], et inventés » par les amoureux pour se concerter entre eux et se » donner des rendez-vous, le tout sans que des tiers » s'en aperçoivent ; » ce qui l'étonnait surtout, c'était de voir l'Impératrice se mêler à la danse et se mouvoir avec grâce dans tous les sens [2]; à ce sujet,

1 *Leïletol nikab.* Wassif, f. 64.
2 *Bin naz ilé kametiné ihtizaz.*

il cite le proverbe arabe : *Les hommes se livrent à leurs plaisirs et les ours dansent dans les déserts* [1].

Le roi de Pologne avait offert au Sultan ses félicitations par l'entremise de son ambassadeur, le comte Mnizek, dans la suite duquel se trouvait Komorowski, qui avait accompagné, quelques années auparavant, l'ambassadeur Benoe à Constantinople. Jusqu'alors, les rois de Pologne avaient eu pour habitude de faire précéder leurs ambassadeurs extraordinaires par des internonces; à l'occasion de l'avénement d'Osman, le généralissime de la couronne, Branicki, envoya au grand-vizir, en vertu d'un ancien privilége attaché à ce poste, le colonel Malczewsky, qui devança ainsi l'ambassadeur du roi [I]. Les instructions de Malczewski lui enjoignaient d'éclairer la Porte sur les différends de la Pologne avec la Saxe, et de lui persuader que la tranquillité était rétablie dans ce royaume (21 mai 1755). Le lendemain de son arrivée à Constantinople, l'ambassadeur français, M. de Vergennes, qui avait ordre d'agir de concert avec l'ambassadeur polonais, fit également son entrée dans la capitale. Vergennes reçut des ministres de la Porte un meilleur accueil que celui fait quelques mois auparavant à l'ambassadeur d'Angleterre, M. Porter, par le reïs-efendi Abdi, homme redouté pour son extrême grossièreté, et que l'historiographe de l'Empire lui-même n'a pu s'empêcher de blâmer fortement (15 janvier 1755). Le jour où Porter lui remit, en audience solennelle, la lettre

[1] *En nasou fi hawesanihim wed-doubbou yerkass fil djebel.*

par laquelle le roi d'Angleterre, Georges II, félicitait le Sultan au sujet de son avénement[1], Abdi lui appuya la lettre du Sultan sur le front, tandis qu'une personne de sa suite lui prenait la tête pour le forcer à baiser cet auguste écrit. Lors de son audience de congé, Abdi fit retirer à l'ambassadeur le tabouret qui lui était destiné, pour l'obliger à se tenir debout devant le grand-vizir qui venait de s'asseoir (juillet 1755). Le comte Ludolf, chargé d'affaires de la cour de Naples, avait été nommé ambassadeur, et chargé à ce titre d'offrir au Sultan les félicitations de son souverain. Comme les fréquens changemens qui avaient lieu parmi les grands-vizirs, obligeaient les ambassadeurs des puissances européennes à se rendre à la Sublime-Porte toutes les fois que le Sultan avait fait choix d'un nouveau premier ministre, le comte Ludolf, pour éviter tout conflit de préséance, eut soin de s'y rendre constamment dix jours après ses collègues, privilége que Finochetti avait acheté moyennant deux mille ducats, à l'époque où il avait conclu le premier traité d'amitié entre la Porte et Naples. Malgré ce traité, Naples ne cessait pas d'être en guerre avec les Etats barbaresques[2].

[1] Rapport de Penkler. La réponse était en anglais. Voyez aussi : *Lettera colla quale S. Osman notifica il suo avvenimento al trono ;* rebioul-akhir 1168 et : *Copia della lettera del G.-V. al re d'Inghilterra.* Dec. 1754.

[2] *Relazione della presa di un Sciabecco di un Algerino commandato dal reis Maometto Storimbone con 14 Canoni et 115 Turchi dalle due galere di S. M. Sicilina S. Antonio e S. Gennaro al di* 11 maggio 1755 *(tradotto dallo Spagnolo).*

L'ambassadeur suédois à Constantinople, M. de Celsing, avant d'avoir reçu les lettres par lesquelles Alphonse Frédéric II félicitait le Sultan au sujet de son avénement, appuya, dans un mémoire remis au grand-vizir, la demande du chargé d'affaires prussien, Rexin, conseiller de commerce à Breslau, et par l'entremise duquel Frédéric II renouvelait l'offre d'un traité d'amitié avec la Porte, malgré le peu de succès des tentatives faites antérieurement dans ce but par le voïévode Ghika, par Carlson et par Castellane (19 mars 1755). Rexin, qui était en même temps porteur d'une lettre de félicitations adressée par le roi de Prusse au Sultan [II], avait été d'abord commis-marchand dans la maison Hübsch de Breslau, et avait servi plus tard comme enseigne dans un régiment autrichien [1]. Frédéric II agit dans cette circonstance, comme dans tout ce qui avait rapport aux affaires de Turquie, d'après les conseils du Florentin Cagnoni qui avait signé, comme ministre de Russie, le traité de paix de Belgrade; plus tard, Cagnoni avait été envoyé en mission à Constantinople avec Wischniakoff; mais, mécontent du gouvernement russe, il avait renoncé à son poste pour passer au service de la Prusse [2]. La Porte adressa au moufti, comme la première fois, la question, de savoir : si la loi permettait d'entrer en relations d'amitié avec la Prusse.

1 Cornette dans le régiment Birkenfeld; en l'année 1754, il revint à Breslau; il arriva à Constantinople le 17 mars et repartit par eau le 11 juillet.

2 Il obtint du roi vingt mille reichsthalers d'appointemens; il était alors âgé de soixante-et-un ans. Rapport de Schwachheim.

Bien que sa décision fût favorable à cette puissance, le reïs-efendi s'opposa à l'adoption du traité; en conséquence, Rexin fut renvoyé sans avoir pu rien conclure, et ne rapporta au roi qu'une simple réponse du Sultan à sa lettre de félicitations. Toutefois, une note du grand-vizir fit savoir à l'ambassadeur de Suède que la Porte attendrait, si telle était la volonté de Dieu le tout-puissant, une autre année de l'heureux règne du Sultan pour cimenter la bonne intelligence où elle était déjà avec le roi de Prusse [1].

Le premier acte solennel de l'administration du grand-vizir Mohammed Saïd fut l'inauguration de la mosquée que le sultan Mahmoud avait commencé à construire sept années auparavant, et qui ne reçut pas le nom de son fondateur, mais bien celui de *Nouri Osmani* (la lumière d'Osman), par allusion à celui du souverain régnant. Cette dénomination, en rappelant le nom du Sultan régnant et celui d'Osman, le troisième khalife qui a réuni dans un seul livre les versets du Koran [2], et qui, à raison de son mariage avec deux filles du Prophète, a été surnommé le *possesseur des deux lumières*, faisait encore allusion à la clarté qui règne dans l'intérieur de la mosquée. Cet édifice présente un carré de soixante-seize pas sur chaque façade, et a cela de particulier qu'il est recouvert d'une coupole de même diamètre et n'a pas de

[1] *Inschallahou teaala boundan boïlé bir schérif sali moïmenet ischtimali intizaren.* Cette note, ainsi que la réponse du Sultan au Roi, se trouve aux Archives I. R. en version et en original.

[2] *Djamioul-kouran.*

coupoles latérales [1]. L'absence qu'on y remarque de belles colonnes de marbre et de péristyle témoigne de l'époque où elle fut construite et la font différer essentiellement des autres mosquées. Le verset du Koran : *C'est de Dieu qu'émane la lumière du ciel et de la terre* [2], est inscrit dans l'intérieur de la coupole; il orne également la coupole de l'Aya-Sofia. Le jour où Osman se rendit pour la première fois à la nouvelle mosquée pour y assister à la prière du vendredi, il fit revêtir, à l'issue de l'office divin, les vizirs et le moufti, les grands-mollas et les seigneurs de la chambre, de pelisses et de vêtemens d'honneur. Le grand-vizir, le kislaraga et le moufti reçurent de la munificence impériale une pelisse de zibeline; les grands-mollas, des pelisses doublées d'hermine; les scheïkhs des mosquées du

[1] M. Le Roi, architecte, pendant le séjour qu'il a fait à Constantinople en 1753, ayant été conduit à la mosquée que faisait bâtir le sultan Mahmoud, n'a pu s'empêcher d'admirer le procédé simple et facile avec lequel l'architecte grec, chargé de la construction de cet édifice, élevait la grande voûte qui le couvrait entièrement. Une perche placée au centre de l'échafaudage qui remplissait l'intérieur de la mosquée, se mouvant circulairement en tout sens, décrivait successivement tous les différens cercles de la voûte et désignait la place de chaque brique qui entrait dans sa construction. Lorsque par ce procédé la perche, en s'élevant peu à peu, fut parvenue à la ligne perpendiculaire, on ferma la voûte avec une pierre qui en faisait la clef. » Guys, II, p. 2. Voyez aussi, Andréosi, *Constantinople et le Bosphore.*

[2] Le verset trente-sixième de la vingt-quatrième sourre : « *C'est de Dieu qu'émane la lumière du ciel et de la terre; sa lumière est comme une niche pratiquée dans le mur où brûle une lampe recouverte d'un verre ; le verre brille comme une étoile; la lampe est nourrie par l'huile d'un arbre sacré qui ne croît ni dans l'Est ni dans l'Ouest. Dieu brille aux yeux de qui il lui plaît.*

Sultan et autres oulémas, des pelisses garnies de petit-gris ; tous les autres oulémas subalternes furent revêtus de surtouts en laine (ferradjé); enfin les généraux et les chefs des chancelleries reçurent des kaftans (5 décembre 1755 — 1er rebioul-ewwel 1169). Le vendredi suivant, Osman, en sortant de la mosquée du sultan Ahmed, fit un détour pour se rendre au bord de la mer, à l'effet d'encourager par sa présence les travailleurs occupés à sauveter un navire égyptien qui venait d'échouer. Douze jours après, la veille de la fête de Noël, à deux heures après minuit, on vit paraître au firmament un immense globe de feu qui, en se rapprochant de la terre, se divisa en trois tourbillons de flammes, puis disparut avec un bruit semblable à l'explosion d'une arme à feu (24 décembre 1755 — 20 rebioul-ewwel 1169). Ce météore occupait encore tous les esprits superstitieux, lorsque plusieurs incendies [1] vinrent justifier les sinistres présages qu'en avaient tirés des astrologues. Ces derniers purent, du reste avec autant de raison, voir dans ce phénomène un présage de la mort d'Osmanoghli d'Aïdin, l'un des hommes les plus considérés du pays, dont la tête fut, peu de jours après, exposée sur une pique, à l'entrée du seraï. La Porte chargea Derwisch Mohammed-Efendi, naguère ambassadeur en Russie, de confisquer ses biens et de verser dans les caisses du trésor le montant de ses immenses richesses.

[1] L'un, entre autres, le 28 rebioul-ewwel 1169 (1er janvier 1756).

Mohammed Saïd rappela de l'exil le reïs-efendi Abdi et l'ancien kiayabeg, Yegen Mohammed, que le précédent grand-vizir avait exilé à Gallipoli. Le mot *Yegen* signifie en turc *aide*, et plus d'une fois, dans cette histoire, nous avons mentionné des vizirs ou grands-vizirs qui portaient ce surnom. Mohammed devait le sien à une grossière plaisanterie de Welieddin, son prédécesseur au ministère de l'intérieur. A l'époque où Yegen Mohammed était encore intendant des registres du trésor (defter-emini), Welieddin lui demanda un jour son nom. Cette question était en elle-même très grossière, puisque le nom d'un fonctionnaire aussi élevé en rang que le directeur de la chambre des Comptes, ne pouvait être inconnu à aucun des ministres; cependant Yegen lui déclina son nom. Mais lorsque Welieddin lui demanda, fidèle à ses habitudes discourtoises, depuis combien de temps il était en fonctions, il lui répondit d'une manière aussi adroite que piquante : « Depuis le jour du *Oui général*, c'est-» à-dire depuis le jour où, d'après les préceptes du » Koran, Dieu le maître de l'univers adressa, avant la » création du monde, cette question à toutes les âmes » qui par la suite des temps devaient recevoir un corps, » Ne suis-je pas votre Seigneur? [1] et où toutes lui » répondirent : *Oui! oui!* [2] » Cette tradition, pleine d'un

[1] *Elest birebbikûm;* le *rauzi elest,* c'est-à-dire le jour de la soumission des âmes se trouve fréquemment mentionné dans les poètes persans et dans Hazif, lettre Θ, ghazèle 37 et lettre M, ghazèle 15.

[2] *Beli! beli!* Il paraît que ce mot n'est qu'une contraction de *Baali, Baali,* ô mon *Baal!* (Seigneur.)

sens religieux et philosophique, établit qu'avant la création, il existait un pacte par lequel les âmes pures de tout contact terrestre avaient fait leur soumission à Dieu le souverain maître; elle suppose que l'obéissance de la créature envers son créateur est basée sur ce pacte et que la liberté de la volonté humaine a son origine dans la volonté divine. « Ainsi, dit Welieddin, » vous êtes en fonction depuis le jour du *oui général ?* » cependant je n'ai jamais entendu dire qu'un aide » (yegen) ait été son propre maître. Probablement » alors vous êtes chargé de tenir les registres des âmes » qui ont prononcé ce *oui.* » Une autre fois, il s'adressa au fils du moufti Pirizadé, pour lui demander son nom; celui-ci lui ayant dit qu'il s'appelait Osman, il remarqua que son nom avait quelque similitude avec le mot de *serpent* [1]. C'est avec la même courtoisie, qu'il pria un jour le grand-écuyer Ali-Pascha de lui montrer son cachet, puis, après l'avoir regardé, il le lui rendit en disant : « C'est bien, votre nom est Ali [2]. » Le grand-écuyer se vengea sur-le-champ en lui demandant à son tour de voir le sceau de ministre de l'intérieur. Welieddin ayant satisfait à sa demande, Ali le rendit en ajoutant : « Comment! vous vous » appelez Welieddin? » Ces échantillons de plaisanterie turque ne méritent une place ici que parce que l'historiographe de l'Empire a consigné ces platitudes dans son ouvrage, en les faisant valoir comme des saillies piquantes ou des jeux d'esprit.

1 *Ala wezni saban* (serpent). Wassif, f. 55.

2 *Maschallah ybmünüz ali imisch. Ibid.*

Nous avons déjà eu occasion de dire que l'action gouvernementale du sultan Osman III se bornait à changer ses premiers ministres et à rendre des ordonnances contre le luxe des vêtements. Dès la première année de son règne, il avait changé quatre fois de grand-vizir. Mohammed Saïd-Pascha le fut le plus long-temps ; il était au pouvoir depuis six mois déjà, lorsqu'il fut révoqué, sous prétexte qu'il voulait introduire de nouveaux impôts. Sa place fut donnée, pour la seconde fois, à Moustafa-Pascha, le dernier grand-vizir sous Mahmoud Ier, et le premier du règne d'Osman (1er avril 1756—1er redjeb 1169), celui-là même qui avait causé la chute du puissant kislaraga Souleïman. Un ordre du Sultan défendit aux seigneurs du diwan et aux chefs de l'armée de se présenter à l'avenir au seraï vêtus de kaftans doublés de peaux de renards ou d'écureuils et leur enjoignit de ne porter que des pelisses de zibeline.

Le nouveau grand-vizir arriva, au bout d'un mois, de la Morée, où depuis sa disgrâce il avait occupé le poste de receveur-général des impôts. Le jour même de son entrée dans Constantinople, il fut installé dans ses fonctions avec les solennités d'usage (3 mai 1756 — 3 schâban 1169). A sa sortie du seraï, il monta le cheval richement harnaché qui lui avait été amené des écuries impériales et se rendit, accompagné de tous les vizirs, au palais qui lui était destiné. Trois semaines après son installation, Constantinople fut de nouveau alarmée par le feu qui éclata dans un de ses quartiers. Les dégâts causés par cet incendie

étaient de peu d'importance en comparaison de ceux qu'amena, quatre semaines plus tard, un incendie qui ravagea la ville pendant deux jours entiers. Suivant le témoignage de l'historiographe de l'Empire, ce fut le plus terrible de tous les incendies qui ont désolé Constantinople depuis sa conquête par Mohammed II. Le feu avait pris naissance, comme tant de fois déjà, dans le quartier des Juifs, en dehors de la porte de Djoub-Ali; de là, il s'était communiqué à la ville, où il se fraya un passage dans treize directions différentes (6 juillet — 8 schewwal)[1]. Le lendemain du désastre, l'œil ne découvrit que des ruines et des monceaux de cendres depuis le magazin aux farines jusqu'à la Souléïmaniyé, depuis la place Wefa jusqu'à la mosquée des Princes et les anciennes casernes des janissaires, depuis la colline de Seïrek jusqu'aux marchés des Selliers et des Bouchers, depuis les mosquées du sultan Sélim et du sultan Mohammed jusqu'aux Portes d'Aya-Kapou et de Yeni-Kapou. Le nombre des maisons incendiées s'élevait à huit mille, parmi lesquelles cinq cent quatre-vingts moulins et fours, soixante-dix établissements de bains, un khan,

[1] Tott, Mémoires, I, p. 12, raconte cet incendie, mais sans ordre de date, commme ayant eu lieu avant la destitution de Mohammed Saïd. Il commet la même faute relativement à l'exécution du grand-vizir silihdar qu'il place après le retour au pouvoir de Moustafa-Pascha. — Il dit encore, p. 23 : « L'intervalle de Selictar et l'élévation de Racub (Raghib) avait été rempli par un grand nombre de vizirs dont quelques-uns n'étaient pas restés quinze jours en place. » Mais il n'y avait eu que deux grands-vizirs entre le grand-vizir exécuté; Nischandji-Ali et Raghib; l'un d'eux, Mohammed-Saïd, ne resta que cinq mois en place, l'autre, Moustafa, dix mois.

deux cents mosquées et près de mille boutiques. Si les soins que le grand-vizir donnait à la reconstruction de la ville réclamaient la meilleure partie de son temps, il ne négligea pas de surveiller les travaux d'un château, dont les premiers fondemens avaient été jetés par le kapitan-pascha dans le port occidental de l'île de Medüllü. Grâce à son activité, le château, formant un pentagone régulier d'un développement de douze mille aunes, fut achevé dans l'espace de six mois [1].

Le retour au pouvoir de Moustafa-Pascha amena, comme toujours, quelques changemens parmi les hauts dignitaires. Le moufti Damadzadé-Feïzoullah reçut la permission de se retirer dans sa maison de campagne, située à Beïkoz sur le canal du Bosphore, et sa place fut donnée au savant Dürrizadé Moustafa-Efendi [2]. Osman, fils de l'ancien moufti Pirizadé, qui remplissait au seraï impérial les fonctions d'iman, comme autrefois son père, fut promu au rang de grand-juge de Roumilie; la dignité de grand-juge d'Anatolie fut donnée à Monla-Osman. Osman Pirizadé était digne de cette haute distinction, car l'histoire nationale nous le présente comme un second Teftazani pour les sciences législatives, et comme un

1 Wassif, f. 82, dit l'avoir vu lors de son retour de son ambassade en Espagne.

2 Tott, p. 12, dit avec son exagération ordinaire : « Murad Mollah de la famille de Damadzadé, qui depuis la conquête de Constantinople a donné dans chaque génération des muftis à l'Empire. »—Damadzadé s'appelait Feïzoullah et non pas Mourad, et avant lui il n'y eut d'autre moufti de ce nom que Damadzadé Ahmed.

second Bedii Hamadani pour la rhétorique. Le grand-maréchal de la cour, le premier porte-épée et le grand-écuyer, dignités qui donnent droit aux places de vizirs, furent tous les trois élevés au rang de paschas à trois queues de cheval [1].

Un changement plus important fut celui du grand-vizir Moustafa-Pascha (13 décembre 1755 — 20 rebioul-ewwel 1170). Le Sultan choisit pour lui succéder l'ancien reïs-efendi, Raghib Mohammed-Pascha, l'heureux négociateur des traités de paix avec la Russie, l'Autriche et la Perse, et en dernier lieu gouverneur d'Egypte. Il est probable qu'avec le caractère indécis et flottant du sultan Osman, Raghib n'aurait pas pu se maintenir dans son poste plus d'une année, si la mort n'était pas venue délivrer l'Empire d'un souverain aussi avide de changemens. L'administration de Raghib-Pascha, qui dura encore cinq ans, imprima une nouvelle marche à la machine gouvernementale et releva, pour un certain temps, l'autorité du Sultan à l'intérieur et à l'extérieur; elle brille dans l'histoire moderne des Ottomans par la fermeté et la sagesse avec lesquelles il sut maintenir la tranquillité dans la capitale comme dans les provinces, par la politique à la fois ferme et habile qu'il garda envers les puissances étrangères, et enfin par la protection qu'il accorda aux sciences et aux lettres. Mais avant de raconter l'histoire du ministère de Raghib Mohammed, le plus savant de tous les grands-vizirs de l'Empire

1 C'étaient le tschaouschbaschi Abdourrahman-Pascha; le silihdar Mohammed-Pascha, le grand-écuyer Ali-Pascha, fils de Kall Ahmed-Pascha.

ottoman et le dernier qui ait mérité le nom d'un homme d'état accompli, il nous reste à mentionner les hauts dignitaires qui ont devancé le sultan Osman au tombeau.

Trois mois avant son avénement, la mort avait enlevé l'ancien gouverneur d'Oczakow, Yahya-Pascha, qui, de retour de sa captivité en Russie, en vertu d'un article du traité de paix de Belgrade, avait depuis occupé le poste de sandjak de Tirhala [1]. Pendant le règne d'Osman III, qui dura près de trois ans, moururent aussi les deux anciens grands-amiraux, Torak Mohammed-Pascha dans son exil à Retimo, et Moustafa-Pascha, fils de Kara Mohammed-Pascha, qui, après avoir successivement occupé les postes de grand-écuyer, d'ambassadeur auprès du schah de Perse, de gouverneur de Belgrade et de kapitan-pascha, avait été éloigné de la capitale avec le titre de sandjak d'Okhri, où il termina sa carrière. L'année d'après, mourut le célèbre calligraphe Mohammed Rasim, à la plume duquel sont dus plusieurs des plus beaux Korans manuscrits connus et que les annales ottomanes citent pour son amour infatigable du travail et sa piété qui était telle, que tous les mois il récitait soixante-dix mille fois la première sourre du Koran[2]. Trois mois plus tard, les savans de Constantinople accompagnèrent à sa dernière demeure l'ancien nakibol-eschraf ou chef des émirs, Riza-Efendi, qui pour donner au khan des Tatares un témoignage de son

[1] Wassif, f. 61; mort le 10 silhidjé 1168 (17 septembre 1755).

[2] *Ibid*, p. 70; mort le 15 schâban 1169 (15 mai 1756).

attachement, traduisit pour lui, du persan en turc, la célèbre histoire de Ghazan-Khan [1]. La mort s'introduisit aussi dans le seraï, où elle enleva, outre un cousin et une cousine du Sultan, la mère octogénaire d'Osman, la sultane Walidé-Schehsouwar [2], originaire de Russie (27 avril 1756.—27 redjeb 1169). L'historien Wassif nous raconte comme une preuve de l'extrême piété de cette princesse, qu'elle ne se levait jamais de son sofa pour mettre pied à terre, sans avoir fait auparavant ses ablutions et que, dans une seule nuit, elle récitait souvent quinze cents fois la sourre de l'Unité [3]. Aussi Wassif, après lui avoir donné les louanges qu'on donne d'ordinaire aux femmes, à savoir qu'elle était pure comme Marie, sage comme la reine de Saba, modeste comme Asia, la sœur de Moïse, ajoute qu'elle était pieuse comme Rabia Adouyé, une des plus saintes femmes de l'islamisme. La mort de la sultane Sobeïdé [4], fille du sultan Ahmed III, mère bienfaisante des pauvres et des orphelins, n'excita pas moins les regrets de toute la capitale que celle du prince Mohammed, cousin du Sultan régnant, sur lequel reposaient les espérances de l'Empire (22 décembre 1756 — 29 rebioul ewwel 1169). Le bruit s'étant répandu qu'il était mort empoisonné, sa fin tragique fixa sur lui l'intérêt général ; plus

[1] Wassif, p. 34 ; mort le 1er silhidjé 1169 (27 août 1756).

[2] Le rapport de Schwachheim fixe sa mort au 26 avril.

[3] La 112me du Koran : *Dis, il n'y a qu'un Dieu ; il est de toute éternité ; il n'a pas engendré, il n'a pas été créé ; personne ne lui ressemble* ; cette sourre porte le nom de *tewhid* ou *ikhlazs*.

[4] Morte le 4 juin 1756 (6 ramazan 1169).

de cinq mille hommes accompagnèrent ses restes au tombeau de son père, où il repose à côté de lui. Osman III ne lui survécut pas une année. Son cadavre, après avoir été visité par les généraux des Janissaires, à l'effet de constater sa mort naturelle, fut transporté à la mosquée de la Walidé, et déposé à côté de son frère Mohammed-Khan, en présence du grand-vizir, du moufti, du kapitan-pascha, des deux grands-juges de Roumilie et d'Anatolie, du chef des émirs, du juge de Constantinople et de tous les généraux de la cavalerie (30 octobre 1757 — 16 safer 1171).

Le sultan Moustafa, troisième de ce nom, fils d'Ahmed III, était plus jeune de quelques jours seulement que son frère, le prince Mohammed, mort il y avait dix mois. Il était né comme lui quarante et un ans auparavant, dans l'année si désastreuse pour les armes ottomanes et qui coûta à l'Empire tout le banat de Temeswar. Depuis la fondation de l'Empire par Osman, le nom de Moustafa était marqué dans l'histoire ottomane du sceau du malheur. Le premier prince de ce nom, fils de Bayezid, avait disparu dans la bataille d'Angora, où son père fut fait prisonnier par Timour-Khan ; on n'a jamais su ce qu'il était devenu, à moins que Dœzmé Moustafa, qui prétendait être fils du Sultan captif n'ait eu réellement des droits à ce titre. Dœzmé, après avoir disputé le trône à Mohammed Ier et à Mohammed II, avait été gardé prisonnier à Bysance, puis, vaincu dans la bataille d'Oulouboubad, il avait été pendu à une tour d'Andrinople. Bœreklüdjé Moustafa, le chef des derwichs rebelles de l'Asie-Mineure,

avait subi le supplice de la croix et expira après avoir vu massacrer sous ses yeux tous ses partisans. Moustafa, le jeune frère de Mourad II, âgé de treize ans, prétendant au trône comme les trois précédens, fut trahi par son échanson Elias et pendu à un figuier sous les murs de Nicée. Moustafa, fils de Mohammed II, gouverneur de Karamanie et commandant en chef les troupes de son père stationnées dans cette province, mourut à la fleur de l'âge, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par ordre de son père. Le prince Moustafa, fils de Souleïman, ardent protecteur des sciences et de la poésie, périt victime de la haine de Roxelane et de son gendre; il fut étranglé à Erekli en présence de son père. Moustafa, fils de Sélim II, partagea, à l'avénement de Mourad III, le sort de ses cinq frères, qui, d'après le kanoun, périrent tous étranglés par les mains des bourreaux. Le prince Moustafa, le seul des dix-neuf fils de Mourad III qui donnait de lui les plus grandes espérances, après avoir déploré dans une élégie pleine de nobles sentimens la mort de son père, vit se réaliser ses pressentimens et le suivit au tombeau. Après la mort violente de huit princes ou prétendans au trône, tous du nom de Moustafa, le Sultan Moustafa Ier sortit de sa prison du seraï pour y retourner une seconde fois, à la suite d'une révolte provoquée par son état d'imbécillité. Moustafa II, après s'être enfui du champ de bataille de Zenta, et avoir conclu à Carlowicz la paix la plus honteuse que, jusqu'à lui, jamais Sultan ait signée, fut détrôné et termina ses jours dans la cage du seraï. Enfin, Moustafa III, onzième

prince de ce nom et le vingt-sixième des sultans ottomans [1], monta sur le trône, qu'à la vérité il ne perdit pas par la violence, mais qu'il occupa sans gloire, du moment où Raghib Mohammed-Pascha, son illustre grand-vizir, vint à mourir.

[1] Le vingt-sixième si l'on compte les personnes, mais le vingt-septième si l'on considère les règnes, Moustafa II étant remonté une seconde fois sur le trône.

FIN DU TOME QUINZIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU QUINZIÈME VOLUME.

LIVRE LXVIII.

I. — Page 18.

Pour le Sultan : 2 glaces hautes de 76 pouces, avec cadres dorés; 12 lustres en argent; 6 guéridons du même métal; 2 rafraîchissoirs, idem; 6 flacons en vermeil; 6 bouquetiers en argent; 1 plateau rond pour table, en argent; 2 encensoirs en argent; 2 vases et aiguières en vermeil; 2 cafetières en argent; 2 autres plus petites; une autre en vermeil; 2 chenets en argent; une bouilloire en argent; 1 moule pour confitures, en argent; 2 plaques de pendules, idem; une pendule jouant dix menuets; une autre jouant quatre menuets; 12 pièces de riches étoffes; 2 glaces hautes de 60 pouces, avec cadres en verre; plusieurs lustres; 12 lustres à bras, en verre. — *Pour la Sultane :* une montre en argent ouvrée; une table à café du même métal; 2 bouquetiers en argent; une cafetière, idem;

1 service à café de 12 pièces en vermeil; 2 glaces hautes de 54 pouces, avec cadres en verre. — *Pour le grand-vizir :* 1 vase et une aiguière en vermeil; 1 rafraîchissoir en argent; une tasse d'argent ouvrée; 6 plats et assiettes d'argent; une corbeille d'argent avec ses anses en vermeil; une cafetière en argent; 2 guéridons; 2 grandes pendules; une autre à boîte, ornée d'incrustations. — *Pour le serasker de Nissa :* 2 flacons en argent; une cafetière, idem; une autre plus petite; 6 plats et assiettes en argent; une tasse d'argent ouvrée, un lavoir et une aiguière en argent; une grande pendule; 2 montres. — *Pour le troisième vizir :* un lavoir et une aiguière en argent; 4 plats et assiettes à sorbet, idem; une pendule.— *Pour les quatrième et cinquième vizirs :* un lavoir et une aiguière en argent; 2 plats et assiettes à sorbet, idem; une pendule. — *Pour le sixième vizir* : un lavoir et une aiguière en argent; 7 plats et assiettes à sorbet; une pendule noire. — *Pour le septième vizir:* un lavoir et une aiguière en argent; 2 tasses d'argent ouvrées; un plat et une assiette à sorbet; une pendule noire. — *Pour le reïs-efendi :* une écritoire en vermeil à tiroirs; 4 lustres à bras en argent; une cafetière; une pendule à boîte incrustée. — *Pour le moufti :* une corbeille en argent à anses vermeilles; un plat et une assiette à sorbet; un lavoir et une aiguière en vermeil; une grande pendule. — *Pour le gouverneur de Bosnie Ali-Pascha :* un plat et une assiette à sorbet, dorés; une grande pendule; un lavoir et une aiguière en argent. — Les autres présens sans destination déterminée, se composaient ainsi qu'il suit : une tasse d'argent pour confiture; une cafetière en argent; 2 plats à sorbet, idem; deux autres plus petits; deux rafraîchissoirs, idem; un lavoir et une aiguière dorés; un sucrier et sa cuiller, idem; quatre jattes fabriquées à Paris; deux montres à répétition en or; quinze montres en argent, avec ou sans chaînes; deux bouquetiers en argent, deux lustres et deux autres à bras.

II. — Page 40.

Liste des présens apportés par l'ambassadeur persan. (Voyez, Soubhi, f. 193.)

1° Un panache de héron (djigha) en or, orné d'émail et de pierreries; les roses étaient entourées de 105 diamans; dans celle du milieu brillaient 12 gros diamans; 6 autres formaient un demi-cercle en forme de croissant; les 123 diamans pesaient ensemble 46 miskales 6 grains; entre les roses, on remarquait 10 rubis et 32 émeraudes, dont la valeur montait à 150,000 piastres persanes.

2° Un poignard à poignée d'or; le fourreau, en velours rouge, était orné de roses formées de diamans, de rubis et d'émeraudes; à la partie inférieure, on remarquait dix rangées de perles, chaque rangée de 80 perles. Ces perles étaient estimées à 43,468 piastres.

3° Un sabre, sur le dos duquel on lisait en lettres d'or: *Il n'y a pas de puissance que celle de Dieu;* la poignée était d'acier surmontée d'une pomme en or, le fourreau, dans sa partie inférieure, était orné de diamans, de rubis et d'émeraudes. Des boutons formés de rubis, une boucle en or et une agrafe ornaient la partie supérieure; cette dernière était composée à l'extérieur de petits rubis et d'émeraudes, et à l'intérieur de rubis seulement. Sur les deux côtés de la poignée, on voyait deux roses, dont le milieu présentait de gros diamans de la plus belle eau, le reste était composé de rubis et de diamans. A l'extrémité supérieure du fourreau, on remarquait 12 roses; au centre brillaient des diamans entourés d'émeraudes; quatre de ces roses avaient, au milieu, des rubis entourés d'émeraudes, quatre autres, des émeraudes entourées de rubis; deux étaient entièrement composées de rubis, etc.

4° Un baudrier pour sabre, appelé en persan *perdelé*, garni des deux côtés de pierres fines suivant le goût turc,

on y remarquait 3 roses, chacune d'elles avait au milieu 7 diamans. Trois boucles en or servaient à l'attacher; les courroies étaient recouvertes de satin vert et d'or filé. Le nœud était orné de 15 roses formées de diamans, de rubis et d'émeraudes ; 12 autres roses étaient composées de 3 grands diamans, de 8 saphirs et de 4 émeraudes, 11 roses de 3 diamants de grandeur moyenne, de 4 saphirs et de 2 émeraudes; 11 roses enfin de 12 petits diamans, de 4 saphirs et de 4 émeraudes, etc. La valeur de ce sabre était de 60,000 piastres environ.

	piastres
5° Une bague ornée d'un diamant oblong de la grandeur de deux pois, pesant 3 miskales 1/4, d'une valeur de	27,026
6° Une idem, pesant 4 miskales 4 danks, 1/2 valant	6,000
7° Une bague octogone en saphir jaune de la grosseur d'un pois, pesant 3 miskales,	2,432
8° Une idem, de 2 miskales 1/2,	4,030
6° Une bague de saphir bleu, de forme ronde, pesant 3 miskales 2 danks et gros de la moitié d'un pois,	1,192
10° Une idem, pesant 2 miskales 4 danks,	2,026
11° Une bague ornée d'un rubis oblong, du poids de 4 miskales,	20,000
12° Une idem ovale, pesant 4 miskales 2 danks,	14,000
13° Une bague ornée d'une émeraude, avec cette inscription : *Oh! Tout-Puissant.*	550
14° Une boite octogone en or et en émail blanc, pesant 150 miskales,	950
15° Une boîte en fil d'or ornée de 4 grandes perles,	600
16° 57 pièces de riches étoffes,	4,275
La valeur du panache de héron, du poignard, du sabre, du baudrier, des bagues et de la boîte en fil d'or, était de	286,330

Il n'est pas sans intérêt de comparer cette liste avec celle qui se trouve jointe au rapport de l'ambassadeur vénitien Emmo : « Regalo fatto al Sultano dall' Ambasciatore di » Persia : una Scatola gioellata sopra sotto con i seguenti » anelli : due di diamanti a 26 carat, due di Zafiro, due di Ru- » bino, uno di Zafiro bruno, uno di Smaraldo (ici manque » une bague), une aironne (*la Dschigha*) lavorato alla Chinese, » sciabla gioellata, Cangiaro gioellato con otto fiochi di perle » grosse come avellane, 9 pezzi d'oro d'India, 27 pezzi di » Scial, 25 fascie di turbante, nove coltre (abiti di donna), » sette elefanti. 4 Aprile 1741. »

III. — Page 61.

« L'infrascritto Ministro Residente Imperiale Russo hà » l'onore di rifferire alla fulgida Porta : Che coll' arrivo d'un » suo corriere hieri sera egli hà ricevuto dei Supremi Ordini » di Sua Imperiale Maestà la Sua Clementissima Sovrana, in » risposta al quanto l'Infrascritto era in obbligo di rifferire » humilissimamente toccante le voci sparse quà al fin del » mese di Gennaro ultimo passato, e nel Febraro, intorno » delli ingiusti sospetti concepiti quà contro la sincera ami- » cizia della Suprema Corte di Sua Imperiale Maestà verso » la fulgida Porta, malgrado le assicurazioni del contrario » fatte, e dall' infrascritto per mezzo del suo Interprete, e » poi per il proprio Dragomanno della fulgida Porta, l'illus- » trissimo Signore Giovanni Callimachi; verbalmente e per » scritto immediatamente avanti li grandi rumori delle dis- » posizioni per le mosse di diversi Pascià con truppe verso » le frontiere, e dell' armamento per il mar Negro. Con » questi Ordini viene essere commandato all' infrascritto di » esporre alla fulgida Porta, quanto ingiusti e pregiudi- » chevoli sono questi tali sospetti, li quali non potevano es- » sere concepiti, se non dalle maligne insinuazioni delli in-

» vidiosi del felice riposo trà questi due Imperii; il che non » potendo fare meglio, e per prova della sua sincerità l'infrascritto non farà, che trasmettere qui sotto le proprie » parole del supremo rescritto Imperiale in data del 8 del » scorso Maggio, in cui si dice : « Dopo che vi fù mandato » l'Interprete della Porta : Noi habbiamo osservato con molta » maraviglia il sparso, e tutt' affato falsamente insinuato alla » fulgida Porta rumore, comme se vi fossero radunati molti » dei nostri eserciti in Ukraina : che i magazzini si pienis» cono di provisioni; che l'artiglieria si prepara, e che più e, » come se vi fossero già alquanti regimenti intrati in Polonia; » ed al fine, che l'intenzionata nostra mossa per Kiow avesse » in mira qualche dissegno coperto contra Sua Sultanea » Maestà; e con tutto, che voi già avete confutato questi tali » iniqui spargimenti fatti con malizia, unicamente per fare » nascere qualche freddura trà noi e la fulgida Porta, e per » indebolire il trattato della perpetua pace, che felicemente » sussiste per il beneficio dei sudditi rispettivi; nulla dimeno, » a benchè noi non siamo obbligati, ne doviamo render conto » a nissuno della Nostra condotta, principalmente, quando » quel tale concepito sospetto è senz' alcun fondamento, mà » per maggiore assicurazione, quiete, e per levare il minimo » dubbio della Porta Ottomanna, voi averete da communi» care convenevolamente per ordine nostro, che non solo » in Ukraina, mà in nissun luogo verso le frontiere della » Porta Ottomanna non si ha fatto, ne si fà, qualsisia appa» recchio di guerra, non si pienisce de' magazzini, nè si » apronta d'artiglieria. Al quanto poi risguarda l'intrata » d'alcuni regimenti in Polonia, ne meno merita pena, di » farne menzione. Perchè tal cosa si haverebbe saputa im» mediatamente, non solo nell' Ukraina Polonese, mà anche » in Moldavia e nei altri luoghi Turchi sopra Niester. Per » conseguenza la falsità di cio è chiara da per se stessa, sen» sibilmente, e tanto si dimostra, che pare, tutt' affatto su» perfluo era l'informarsi ne tanto meno sottomano dai

» Esteri, quantomeno ancora di cercane da voi qualsisia
» spiegazione. Poichè anche l'intenzionata Nostra mossa per
» Kiow in questa estate haverà da esseguirsi unicamente per
» divozione secondo la Nostra legge, et non nasconde in se,
» qualunque essersi voglia, premeditata da Noi, e meno an-
» cora pregiudichevole ai Nostri vicini mira ed intenzione,
» di ciò nissuno tanto meno dovrebbe dubitar, essendo che
» Noi da bel principio del Nostro assunto all' appartenente
» a Noi legitimamente per sangue Trono Imperiale di tutte
» le Russie, anche nel tempo della passata guerra colla corona
» di Suezzia habbiamo sufficientemente persuaso tutte le
» Potenze imparziali, e desiderose sinceramente della tran-
» quillità nell' Europa colla Nostra prontezza, per farla
» cessare, e per tutti gl'altri Nostri procederi : che Noi non
» abbiamo niente tanto bramato, che la buona harmonia e
» l'infrangibile constante tranquillità colle vicine a Noi
» Potenze, ed in avvenire lo desideriamo basta, che qual-
» cheduno non intraprendesse qualche cosa contra di Noi e
» li Nostri Dominii. In tal caso, benchè contra la Nostra vo-
» glia ci trovaressimo pure obbligati d'aventi Iddio d'impie-
» gare le forze dateci dalla sua omnipotenza in diffesa e
» sicurtà Nostra, di tal maniera, che l'infrattor delli stabiliti
» santamente ed essistenti trattati non risichi, e non habbi
» l'ardire di principiar così facilmente nuove torbolenze, e
» per inquietare li Nostri fedeli sudditi. La prudenza del
» Supremo Vezirio, e de' altri Ministri della Porta non Ci
» permette di dubitar, ch'eglino medesimi non riconoschino,
» che le insinuazioni, che si li fanno, toccante i Nostri sen-
» timenti ed intenzioni, non siano tutt' affatto contrarii alla
» verità, e non contengano altro in se medesimi se non un
» iniquo, e coperto veneno per mezzo del quale si cerca di
» fare nascere nuovi disturbi, e freddure trà Noi et Sua Sul-
» tanea Maestà, invidiando a quella tranquillità, in cui per
» adesso questa parte dell' Europa si trova, desiderando
» d'impicciare un simile fuoco anche in queste parti, come

» quello, che già da qualche anni in quà arde quasi in tutte
» le parti d'Europa ; col medesimo fine si continuava anche
» la passata Nostra guerra colla Suezzia, malgrado di tutta
» la Nostra Inclinazione per farla cessare, essendo che questi
» medesimi invidiatori della commun quiete per le loro in-
» sidie secrete impedivano molto tempo di portarla al fine;
» di modo che, quanto d'una parte è necessario di essere in
» continua precauzione contra simili intrighi e maligne insidie,
» tanto dall' altera parte non conviene di prestare a questi la
» minima fede : la mutazione inaspettata delli Pascia sopra
» confini colli armamenti per il mar Negro, benchè ci poteva
» dare ugualmente legitimo sospetto; Noi però, non inquie-
» tandosi di ciò in alcun modo, Ci riposiamo sopra le assicu-
» razioni della Porta Ottomanna per la conservazione con
» Noi della perpetua concordia; essendo persuasi, che nè
» Noi nè Sua Sultanea Maestà non abbiamo alcun' interesse
» in una nuova freddura, nè Ci ne venirà alcun utile, mà
» bensi pregiudizio. In conseguenza di ciò, non lasciandosi
» prevenire da questi tali inganni, maliziosi spargimenti, ed
» insinuazioni, che si fanno per proprii fini, bisogna mante-
» nere li reciprochi popoli confiniarii nell' un continuo freno,
» e di confermare tanto più spessamente con rigorosissimi
» ordini la permanenza nel riposo, mentre che ancora in tutti
» la memoria è troppo fresca, findove la leggierezza e l'in-
» constanza di quelli è in stato di ridurre ambidue l'imperii :
» poichè a niente meno, che fino à l'effusione del sangue, e
» fin guerra, che già una volta hanno portato. Per ciò Noi
» habbiamo prescritto d'una maniera tale ai Nostri Cosachi
» Zaporoviani la conservazione della buona harmonia coi
» Tartari di Crimea, ed altri, che fin adesso dal canto loro
» non si ha fatto la minima trasgressione, come speriamo, che
» anche in avvenire non faranno niente, e per il piccol nu-
» mero, che loro sono, ne meno, come si può sperar, che
» succedesse qualche cosa per l'interruzion del trattato.

» Tali sono li precisi amichevoli sentimenti ed espressioni

» di Sua Imperiale Maestà, a che non resta più niente da giun-
» gere, li quali l'infrascritto giudica essere tanto più necessa-
» rio di communicare alla fulgida Porta, perchè li medesimi
» invidiatori della commun quieté altra volta ricomminciano
» di nuovo spargere le medesime loro maliziosamente pre-
» meditate instigazioni, insinuando nel popolo la diffi-
» denza contra la suprema corte di Sua Imperiale Maestà,
» ed eccitandolo certamente contro la volontà e l'intenzione
» della medesima fulgida Porta, afinch' essa prendesse le
» sue misure di fare cessare simili insidie a essa medesima
» inconvenevoli. Fatto in Pera Costantinopoli il 1 Giugno
» 1744. »

IV. — PAGE 69.

Le mémoire que nous donnons ici fait mieux connaître les menées politiques de Bonneval, que tout ce qui a été écrit sur ce sujet dans des mémoires apocryphes, et dans ceux publiés par le prince de Ligne.

Mémoire du comte de Bonneval, adressé à Aly-Pascha, grand-vizir, au mois de juin 1742.

Dans le dessein que j'ai d'exposer à Votre Altesse l'état présent des affaires de l'Europe, et les causes de la guerre presque universelle qui est actuellement allumée entre les princes chrétiens, au sujet du dernier empereur d'Allemagne, Charles VI, il est absolument nécessaire, pour la parfaite intelligence des motifs de tous ces troubles, que je remonte jusqu'au commencement de ce siècle, et à la mort de Charles II, roi d'Espagne.

Ce monarque, qui était de la maison d'Autriche, la même que celle qui régnait en Allemagne sous le nom de l'Empe-

reur, étant tombé dans une maladie incurable, tous les prétendans à sa succession firent éclater leurs prétentions; le roi de France et l'empereur d'Allemagne étaient les principaux; le dernier, comme étant de la même maison que le roi d'Espagne, ne doutait nullement qu'un de ses enfants ne fut déclaré l'héritier de Charles II; le roi de France et ses enfants étaient les plus proches à succéder par le droit du sang, car, comme ce royaume passe aux filles, la mère de Louis XIV, de même que son épouse, dont l'une était sœur du père de Charles II, et l'autre sa sœur, avaient laissé au dauphin de France, son fils unique, et à ses enfans tous leurs droits sur cette couronne; il en avait trois enfans: l'aîné s'appelait le duc de Bourgogne, père du roi de France d'à-présent, le second se nommait duc d'Anjou, lequel est actuellement roi d'Espagne, et le troisième, duc de Berry, qui est mort sans postérité. V. A. sait aussi bien que moi que le nom de Dauphin ne se donne, en France, qu'au fils aîné des rois ou à leurs successeurs immédiats descendus d'eux.

Les droits de la monarchie de France étaient incontestables sur toute la monarchie d'Espagne, suivant les lois les plus anciennes; mais la maison d'Autriche, d'Allemagne, prétendait avoir en sa faveur plusieurs contrats faits entre les deux familles par où elles s'appelaient réciproquement à leurs successions, en cas que l'une des deux vînt à manquer; mais la maison d'Autriche regardait ses prétentions comme infaillibles, à cause de la haine invincible des Espagnols pour la nation française, avec laquelle ils avaient eu une guerre qui avait duré près de 200 ans, et laquelle n'avait été interrompue que par des paix ou des trèves de peu de durée; cependant, contre l'attente de la maison d'Autriche, Charles II, roi d'Espagne, étant à l'article de la mort, appela le second des fils du dauphin de France, Philippe, duc d'Anjou, à la succession de tous les royaumes, principautés, duchés et autres états dans les quatre parties

du monde : cette monarchie étant la plus grande par l'étendue de sa domination qu'aucune de celles qui sont possédées par des monarques chrétiens. Ce prince s'étant rendu à Madrid, capitale d'Espagne, il y a environ 41 ans et demi, fut reçu sans contestation et reconnu pour roi de tous les états qui relevaient de cette couronne. Si cette augmentation de puissance dans la maison de France déplut infiniment aux autres princes chrétiens, ce fut un coup de foudre pour l'empereur Léopold qui régnait alors en Allemagne ; ce prince avait deux enfans, dont l'aîné s'appelait Joseph et le second Charles, qui lui ont succédé l'un après l'autre dans ses pays héréditaires en Hongrie et à l'Empire ; il arma immédiatement pour conquérir les états d'Espagne en Italie, qui étaient le duché de Milan, et les deux royaumes de Naples et de Sicile, et pendant ce temps-là, il employa quantité de ministres dans toutes les cours des princes chrétiens, pour leur représenter que, si depuis près de soixante ans les Français avaient été victorieux de toutes les puissances réunies, que la monarchie d'Espagne, tombant dans une maison aussi puissante, achéverait de les accabler tous ; il soutint cela par quantité d'écrits, où il prétendait démontrer ses droits sur la couronne d'Espagne, lesquels les Français refutèrent facilement. Il y avait déjà près de trois ans que la France soutenait la guerre contre l'Empereur et ses alliés, lorsque ceux-ci résolurent d'attaquer l'Espagne dans l'Espagne même, et pour cela l'on déclara à Vienne l'archiduc Charles, cadet de Joseph, roi d'Espagne et successeur légitime de Charles II, sous le nom de Charles III ; mais pour appuyer son droit par un titre légitime en apparence, l'empereur Léopold et son épouse l'impératrice Madeleine obligèrent l'archiduc Joseph, qui était déjà élu roi des Romains, et, par conséquent, successeur de l'Empire après la mort de son père, à renoncer à tous ses droits sur la monarchie d'Espagne en faveur de son frère cadet ; il eut beaucoup de peine à s'y résoudre, ces deux frères n'ayant aucune amitié l'un pour

l'autre, mais enfin il se rendit aux désirs de l'Empereur, son père, et aux prières de tous ses alliés, à condition, cependant, que sa renonciation ne regarderait que son frère, et ses descendants mâles, et qu'à leur défaut, s'il arrivait que l'un et l'autre n'eussent que des filles, celles de Joseph hériteraient, non-seulement de tous les pays héréditaires de l'Allemagne et de la Hongrie à perpétuité, mais encore seraient préférées aux filles de Charles pour la monarchie d'Espagne et les états qui en dépendaient; cette transaction entre les deux frères, autorisée par l'Empereur leur père, eut bientôt après son exécution. Les Anglais et les Hollandais ayant transporté, avec une armée considérable, l'archiduc Charles, appelé Charles III roi d'Espagne (ainsi nommé par toutes les puissances ennemies de la France), d'abord chez le roi de Portugal son allié, et puis en Catalogne, cette province et deux royaumes d'Aragon et de Valence se révoltèrent contre le roi Philippe, mais tout ce qu'on appelait les anciens royaumes de Castille lui étant restés fidèles, Charles perdit bientôt après le royaume d'Aragon, et celui de Valence, et fut réduit à la seule Catalogne. Environ deux ans après le départ de Charles pour l'Espagne, l'empereur Léopold mourut, et Joseph, roi des Romains, son fils aîné, devint empereur à sa place. La fortune ayant été contraire aux Français en Italie, ils furent obligés de l'abandonner : le duché de Milan et le royaume de Naples ayant été conquis par le nouvel Empereur et ses alliés, furent remis à l'archiduc Charles, qu'on appelait Charles III roi d'Espagne : ces deux états faisant partie de cette monarchie. Le duché de Limbourg, dans la Flandre espagnole, ayant été conquis par les Anglais et les Hollandais, Charles III y fut reconnu pour souverain, de sorte que la transaction qui avait été faite entre les deux frères eut son exécution autant qu'il dépendit de l'empereur Joseph par sa démission de tous les pays qu'il avait conquis avec ses propres armées ou celles de ses alliés sur la maison de France appartenant à la

monarchie d'Espagne, et l'acception de Charles, qui les reçut, marque aussi que de sa part il a exécuté et a eu pour agréable ladite transaction, qui le mettait en état de vivre en souverain, en cas qu'il fût obligé de sortir d'Espagne, et que son frère vînt à avoir des enfans mâles pour lui succéder en Allemagne. Il y avait environ onze ans que cette guerre sanglante durait entre l'Empereur, ses alliés et le prétendu roi Charles III contre la monarchie de France, et il ne restait à Charles, de toutes ses conquêtes en Espagne, que les villes de Barcelone, de Tarragone et quelques autres postes en Catalogne de peu d'importance, lorsque l'empereur Joseph, son frère aîné, mourut, sans enfans mâles, ne laissant que deux filles, dont l'une dans la suite a épousé l'électeur de Saxe, aujourd'hui roi de Pologne, et la seconde, l'électeur de Bavière, nouvellement couronné empereur ; le père de ce dernier et son père l'électeur de Cologne, qui étaient frères de la mère du roi d'Espagne, Philippe V, épouse du dauphin de France, furent les seuls de tous les princes chrétiens qui osassent se déclarer pour leur neveu. Mais comme la guerre n'avait pas été fort heureuse pour la France en Allemagne non plus qu'en Italie, ils perdirent leur électorat, et tous leurs autres états, et furent obligés de se retirer en France. Les enfans de l'électeur de Bavière, au nombre de six ou sept, ayant été faits prisonniers, furent confinés par la maison d'Autriche dans une petite ville vers l'Italie, où on leur donnait une très médiocre subsistance.

La mort de l'empereur Joseph obligea Charles III à repasser en Allemagne pour recueillir la succession de son aîné; il fut même, peu de temps après, reconnu empereur à sa place et couronné à Francfort; il avait épousé une princesse de la maison de l'électeur d'Hannover qui règne aujourd'hui en Angleterre : il la laissa en Espagne pour maintenir les Catalans dans son parti, et n'en avait point encore eu des enfans, quoiqu'il y eût trois ans qu'ils fussent mariés. Cette élévation de Charles à l'Empire, et l'ample suc-

cession de son frère qu'il avait recueillie, fit craindre en Angleterre à plusieurs personnes qui commençaient à se lasser d'une aussi longue et aussi dispendieuse guerre, que si sa puissance s'augmentait encore de toute la monarchie d'Espagne, on ne vît renaître sous Charles VI les mêmes craintes que l'on avait eues sous Charles V, qui avait été empereur d'Allemagne et roi d'Espagne en même temps, il y a environ 220 ans, lequel aurait envahi la chrétienté, si Soliman le Magnifique, empereur des Ottomans, et François I[er], roi de France, ne se fussent alliés ensemble pour s'opposer à son ambition, ce qui lui fit perdre Bude, la capitale d'Hongrie, et la plus grande partie de ce royaume, qui fut conquis par la valeur des Turcs; et si la France perdit en Italie le Milanais qui lui appartenait, elle fit dans son voisinage une conquête bien plus importante et qui était beaucoup plus à sa bienséance, ce sont les trois provinces qu'on nomme Metz, Toul et Verdun, lesquelles couvraient sa frontière du côté de l'Allemagne; ainsi, on peut dire avec vérité, que tous les princes chrétiens durent alors leur salut à Soliman le Magnifique et à son allié François I[er], roi de France; mais, pour revenir aux affaires du temps présent, je dirai à Votre Altesse, que la France, par la longue guerre qu'elle avait soutenue pendant onze ans contre presque tous les souverains de la chrétienté, lesquels s'étaient ligués contre elle et son petit-fils le roi d'Espagne, était fort épuisée; elle apprit avec plaisir, par des émissaires secrets qu'elle avait en Angleterre, et entre autres par un général de ses armées, qui était prisonnier dans cette île, nommé le maréchal de Talart, les dispositions d'une grande partie de la nation pour la paix. Louis XIV, empereur des Français, qui régnait depuis près de soixante-neuf ans, le plus habile homme du monde dans la science du gouvernement, et le plus capable de profiter d'une conjoncture favorable, n'épargna ni soins, ni argent pour fomenter la crainte de la plupart des Anglais sur l'augmentation de la puissance de Charles VI, s'il unissait ses états

héréditaires avec toute la monarchie d'Espagne, et étant parvenu à faire changer tout le ministère et à mettre dans ses intérêts la reine d'Angleterre Anne, qui régnait alors, ayant employé à cet effet mademoiselle Masham, favorite de la reine. Cette princesse fit choix de deux nouveaux ministres qui étaient entièrement portés à la paix, laquelle se fit séparément, la douzième année de la guerre, entre la France et l'Angleterre, ce qui déconcerta toutes les mesures des autres alliés et les força bientôt à suivre cet exemple, d'autant plus que, depuis la séparation de l'armée anglaise d'avec la leur en Flandres, les Français avaient gagné sur eux une bataille considérable, et pris ensuite trois places des plus importantes en moins de trois mois de temps, lesquelles ils n'avaient conquises qu'en trois années dans leur plus grande prospérité : ce qui leur fit craindre, avec beaucoup de raison, qu'ils ne prissent sur eux la supériorité qu'ils avaient maintenue pendant plus de soixante ans, et les força tous à la paix. L'Empereur seul voulut soutenir la guerre, mais, il s'en trouva, dès la première campagne, très-mal ; le roi de France lui enleva les deux principales forteresses qui couvraient l'Empire, lesquelles sont Landau et Fribourg ; il ne put obtenir la paix, qu'en cédant la première et en rétablissant dans leurs électorats, et autres pays à eux appartenans en Allemagne, les deux électeurs de Bavière et de Cologne, qui, comme j'ai déjà dit, étaient les oncles du roi d'Espagne, et avaient tout perdu pour le maintenir sur le trône dont il avait hérité.

L'Empereur fut aussi obligé de rendre tout ce qu'il avait pris de meubles, d'argenterie, et de pierreries à l'électeur de Bavière et de lui restituer ses enfans : d'un autre côté, le duché de Milan et le royaume de Naples furent cédés à l'Empereur en Italie, et on lui remit aussi l'île de Sicile (dont Messine est la capitale) trois ou quatre ans après, en forçant le duc de Savoie, à qui on l'avait donnée, et qui en avait pris le titre de roi, de se contenter de celle de Sardaigne,

et c'est pourquoi il est nommé aujourd'hui roi de Sardaigne. Le roi d'Espagne renonça aussi à la Flandre espagnole en faveur de l'Empereur, puisque c'était le pays qui donnait le plus de jalousie aux Anglais et aux Hollandais, si elle était restée entre les mains de la maison de France, à cause du voisinage de leurs états. Le roi d'Espagne, d'autre part, conserva l'empire d'Espagne, celui du Nouveau-Monde, les grandes îles Philippines, auprès de la Chine et du Japon, enfin tout le reste de la monarchie d'Espagne, ce qui fit un effet contraire à ce qu'avaient prétendu ses ennemis; car, ayant conservé tous les pays qui lui rapportaient l'or et l'argent, les perles et les pierreries, et ses forces n'étant plus divisées, mais réunies à la seule Espagne, il est devenu beaucoup plus puissant, et, après l'empereur de France, c'est lui qui est le plus formidable parmi les princes chrétiens dont il est réellement le plus riche.

La paix entre Philippe V, roi des Espagnes, et Charles VI, empereur d'Allemagne, ne se fit point en même temps que celle de France avec ce dernier : les Allemands, au contraire, qui avaient promis d'évacuer la Catalogne, encourageaient secrètement les révoltés, et leur envoyaient des secours d'argent, de vivres, et de munitions de guerre, contre les promesses qu'ils avaient faites à la France, à l'Angleterre et à la Hollande, ce qui obligea le roi Louis XIV d'envoyer des secours au roi d'Espagne, son petit-fils, pour réduire les révoltés, ce qui fut bientôt fait à la grande honte de Charles VI, empereur d'Allemagne, après qui les pays chrétiens jouirent d'une très-profonde paix pendant quatre ans. Mais l'empereur d'Espagne, qui n'avait cédé la Sicile au duc de Savoie qu'à condition que ce royaume serait reversible à la couronne d'Espagne au défaut des héritiers mâles, ayant appris que l'on traitait avec le duc pour lui faire renoncer à cette couronne en faveur de l'Empereur, afin de l'unir comme elle était autrefois au royaume de Naples, profita de la guerre, qui était entre le

Sultan et les Allemands, et pour attaquer ledit royaume de Sicile à dessein de le conquérir, et de s'en conserver le droit de réversibilité comme étant maître du fonds, lequel on lui voulait faire perdre, en l'unissant à la domination allemande. Il vint même alors de la part du roi d'Espagne un envoyé à la Sublime-Porte nommé le chevalier de Boisimen, colonel de ses troupes; mais, par les intrigues de tous les ambassadeurs des puissances chrétiennes résidant à Constantinople, ce ministre espagnol fut renvoyé d'Adrianople sans rien obtenir que des honneurs et les plus beaux complimens du monde, avec un présent de seize bourses d'argent, que lui fit donner Ibrahim-Pascha grand-vizir du sultan Hachmet, pour qu'il s'en retournât en Espagne.

Voilà comme la Sublime-Porte perdit alors l'occasion de faire une alliance fort avantageuse pour le grand Sultan, ayant eu assez de condescendance pour se laisser guider par les intérêts de quelques princes chrétiens au préjudice des siens propres. Cependant le roi d'Espagne fit débarquer ses troupes en Sicile, laquelle il conquit presque toute en deux mois de temps, et il l'aurait entièrement subjugée la même année, si la France, l'Empereur et l'Angleterre ne se fussent réunis ensemble contre les Espagnols, lesquels, ayant trop compté sur les promesses du vieux prince Rakotzi, au sujet de l'alliance de l'empereur Hachmet III avec le roi d'Espagne, laquelle ne se fit point, ce qui fut cause que les troupes espagnoles furent obligées d'abandonner la Sicile.

Il est certain cependant, que, si la Sublime-Porte eût fait alors une alliance avec l'Espagne, elle aurait très-facilement rétabli les affaires en Hongrie, et que la France et l'Angleterre n'auraient osé se déclarer contre l'Espagne alliée de la Sublime-Porte, laquelle par cet appui aurait reconquis très-aisément tous les Etats quelle avait perdus en Italie. Tout ceci s'est passé dans l'année où les Allemands prirent Belgrade, la paix ayant été faite peu de temps après et les troupes espagnoles ayant évacué la Sicile et la Sardaigne; la

première resta aux Allemands, et la seconde fut remise au duc de Savoie, lequel en porte actuellement le nom. Ensuite les puissances chrétiennes jouirent pendant treize, quatorze ans d'une paix continuelle jusqu'à la mort de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, après laquelle les Polonais ayant élu pour leur souverain Stanislaus Leszinsky, père de la reine de France d'aujourd'hui, les Moscovites s'y opposèrent et engagèrent Charles VI, empereur d'Allemagne, à lui faire la guerre, afin de mettre sur ce trône le fils du défunt roi, lequel règne actuellement; mais il en coûta à l'Empereur les deux beaux royaumes de Naples et de Sicile, que les Espagnols unis aux Français conquirent. Il lui en coûta de plus deux ou trois batailles, qu'il donna contre les armées de France et de ses alliés, dans lesquelles il perdit tous les vieux soldats de ses armées, et généralement tous ses officiers généraux et particuliers, car il resta une si petite portion des derniers que ses armées n'étaient plus en état d'agir. La paix se fit et le duc de Lorraine échangea son duché contre le duché de Toscane en Italie, qu'il céda à la France, et duquel on donna les revenus, sa vie durant, au roi Stanislaus Leszinky, pour le dédommager de la perte du royaume de Pologne. Tout le duché de Milan fut restitué à l'Empereur, qui l'avait perdu dans cette guerre, de sorte qu'il ne lui restait plus dans l'Italie que la seule ville de Mantoue, laquelle était encore assiégée et prête à se rendre aux Espagnols quand ladite paix se fit.

La cour d'Espagne n'en fut point contente, car, pour dédommager l'Empereur de la perte des deux royaumes de Naples et de Sicile, qu'avait conquis en personne le fils du roi des Espagnes l'Infant Don Carlos, on donna aux Allemands les duchés de Parme et de Plaisance, qui lui appartenaient du chef de sa mère, et dont il était déjà en possession, comme aussi le grand-duché de Toscane, dont il était déclaré l'héritier, au duc de Lorraine en échange de son duché, qui était à la bienséance de la France. Les Moscovites, qui seuls

avaient tiré tous les avantages de cette guerre, aux dépens de leur allié l'empereur d'Allemagne, l'entraînèrent peu de temps après dans leurs injustes entreprises contre le Grand-Seigneur. Ils attaquèrent et prirent Assow, il y a environ cinq ans, et la Sublime-Porte qui ne s'attendait point à une guerre avec cette nation, qui la déclara par cet acte d'hostilité, fut encore plus surprise d'apprendre peu de jours après qu'ils avaient pris Horkapy, et que leur grosse armée était dans la Crimée où elle mettait tout à feu et à sang. L'on fit le plus de diligence que l'on put pour rassembler un corps capable de résister à leur invasion. La cour de Vienne offrit d'abord sa médiation à la Sublime-Porte, mais seulement dans le dessein de l'amuser jusqu'à ce que l'Empereur eût retabli ses armées, qui revenaient fort délabrées d'Italie, et pendant toute cette première année de la guerre avec les Moscovites, la cour de Vienne ne chercha qu'à tromper les ministres de la Sublime-Porte, dont les principaux ajoutaient plus de foi qu'il ne fallait aux discours de Talman, résident d'Allemagne à Constantinople depuis plusieurs années, et ce fut en vain que Hachmet-Pascha Combaragi-Paschi (Bonneval) fit avertir, et avertissait lui-même les ministres de S. H. que les Allemands les trompaient, et qu'ils armaient de toute leur puissance pour seconder les Moscovites en attaquant cet empire par la Bosnie, par Nice, et par la Valachie, et c'était si peu un secret chez les puissances chétiennes, que cela fut mis sur les gazettes publiques quatre ou cinq mois avant qu'ils entreprissent le siége de Bagnaluca en Bosnie, et qu'ils se fussent emparés de Nice en Servie. Ce fut en vain que Hachmet-Pascha envoya de Constantinople les mêmes gazettes avec leur traduction en turc à Osman, kyaya du grand-vizir à Babadaghi, son entêtement et sa prévention pour Talman, résident de l'Empereur, et les conseils de quelques Grecs de religion qu'il avait auprès de lui effaçaient toutes les impressions les plus vraies et les plus raisonnables qu'on tâchait de lui donner. Il se

laissa tromper par l'espérance que tout s'accommoderait au congrès de Niemirow où il envoya le reis-efendi, et Raghib-Efendi, aujourd'hui reis-efendi, et Said-Efendi, actuellement ambassadeur en France, pour plénipotentiaires, les ayant fait partir de Babadaga; mais ils s'aperçurent bientôt par les propositions ridicules des plénipotentiaires allemands et moscovites, qu'ils s'étaient moqués de la Sublime-Porte et n'avaient cherché qu'à l'amuser pour attaquer au dépourvu. Osman kyaya apprit bientôt après que les Moscovites avaient assiégé et pris Assow, et que les Allemands marchaient à Nice avec quatre-vingt mille hommes et que le prince de Saxe-Hildbourghausen, avec plus de vingt-cinq mille hommes de troupes réglées allemandes, et toutes les milices de Croatie, d'Esclavonie et de Hongrie, montant en tout à plus de soixante mille hommes, se disposait à passer la Save pour entrer en Bosnie, et y faire le siége de Bagnaluca. Tant de mauvaises nouvelles à la fois étourdirent si fort Osman kyaya qu'il en devint comme bête; il voyait les dangers où sa crédulité avait plongé cet Empire, il n'y trouvait aucun remède, et il paya bientôt de sa tête, aussi bien que le petit defterdar Halil-Efendi, les mauvaises mesures qu'ils avaient prises pour la défense de ce glorieux Empire; on ne fut pas moins consterné bientôt après à Constantinople d'apprendre que Nice s'était rendue sans défense, joint à la considération que le passage de l'armée ottomane de Babadaghi à Cartal par le pont d'Isakchi était un faible remède à tant de maux.

Comme toute la force du gouvernement était entre les mains d'Osman kyaya, qui avait usurpé l'autorité sur le grand-vizir Mehmed Sélictar, qui était un homme de bien, mais peu instruit des affaires de l'importance de celles dont il s'agissait alors, Osman kyaya fut le seul avec Halil-Efendi, defterdar, qui souffrirent la mort qu'ils avaient bien méritée. Abdullah fut fait grand-vizir à la place de Mehmed Sélictar; le kaimakam Hachmet Kiuperly avait été envoyé à Sophie en qualité de sérasquier et le grand-douanier : Mehmed Yeghen,

qui lui avait servi de kyaya, fut fait kaimakam. D'abord que les nouvelles de la prise de Nice furent arrivées à Constantinople par deux soldats français qui avaient déserté de l'armée allemande, et qu'on avait envoyés ici les faisant courir nuit et jour par la poste, le kaimakam Yeghen-Pascha envoya chercher Hachmet-Pascha pour les interroger; et il apprit d'eux, à n'en pouvoir douter, que Nice était passée au pouvoir des Allemands sans aucune résistance, faute de garnison; le kaimakam parut frappé et interdit de cette nouvelle, et fut près d'un quart d'heure sans parler, les larmes lui coulant des yeux; ensuite, ayant demandé à Hachmet-Pascha, quel remède il y avait à tant de dangers, le Sultan n'ayant aucune armée à opposer aux ennemis de ce côté-là, celui-ci répondit qu'il fallait faire marcher de toute la Romélie tout ce qu'il y avait de gens en état de porter les armes à pied et à cheval pour joindre le sérasquier Hachmet Kiuperly à Sofia, et qu'en même temps, qu'on ordonnerait la marche de ces gens, à tous les mollas, cadis et vaivodes on leur commanderait d'envoyer de ce côté des orges, des fromens et de la farine pour la subsistance des hommes et de leurs chevaux; Hachmet-Pascha Combaragi-Paschi lui dit ensuite, que la prise de Nissa n'était pas fort importante, puisque, étant au milieu du pays de Romélie, il serait facile de les en chasser, mais qu'il n'en était pas de même de la forteresse de Viddin, qui, étant sur le Danube, deviendrait une place mortelle à ce glorieux Empire, si elle tombait entre les mains des Allemands, et qu'il était nécessaire d'ordonner à Hachmet Kiuperly, séraskier, d'envoyer d'abord tout ce qu'il y avait de gens en état de porter les armes à Sophie et aux environs avec la subsistance nécessaire, qui se trouverait dans les villes, Casabas, et villages circonvoisins pour secourir Evlia Mehmed-Pascha, qui lui avait écrit, qu'il n'avait pas six cents hommes en état et en volonté de se défendre dans cette forteresse.

Les conseils d'Hachmet-Pascha ayant plu à Mehmet Yeghen

kaimakam, celui-ci ordonna de les mettre par écrit, ce qui fut fait promptement et les courriers furent dépêchés dès le lendemain par toute la Romélie pour porter les ordres du Sultan, et c'est par ces milices que l'armée du duc de Lorraine, qui était de quatre-vingt mille hommes de troupes réglées, fut battue partout et que, cette même campagne, Hachmet-Pascha Kiuperly reprit Nice avec la même facilité que les Allemands s'en étaient emparés. Evelia Mehmet-Pascha de Viddin, ayant été renforcé à propos, battit l'armée des ennemis qui venait le sommer de se rendre, et brûla une partie de leur flotte sur le Danube.

Le bras invincible de Son Altesse avait déjà en Bosnie où elle était pascha pour lors, détruit toute l'armée allemande que commandait le prince de Saxe-Hildbourghausen, qu'il assiégeait Bagnaluca, malgré sa résistance opiniâtre, et elle le chassa pour toujours de toute la Bosnie. Il est bien vrai, que ses débris s'étant réunis à l'armée du duc de Lorraine ils tentèrent, par la suite, treize ou quatorze entreprises contre elle; mais par son courage et sa prudence, elle fut victorieuse autant de fois qu'elle fut attaquée, et leurs armées qui s'étaient réunies pour opprimer sa province, et qui étaient de plus de cent mille hommes en entrant en campagne, se trouvèrent par des exploits glorieux réduites à dix-neuf mille trois cent quarante selon la liste qu'en envoya à Vienne le feldmaréchal comte de Philippe, qui la commandait depuis le départ du duc de Lorraine et du comte de Seckendorf; ainsi l'on peut dire, sans flatterie, que c'est à sa valeur et à sa prudence, que le Sultan doit la destruction de la plus belle armée que ses ennemis eussent mise sur pied contre ce glorieux Empire.

Les Suédois, depuis qu'ils avaient écouté favorablement les propositions de la Sublime-Porte avaient toujours été tourmentés par les Moscovites, soit par des trahisons, et d'autres abominations secrètes, ou tout ouvertement par le refus de l'exécution des traités faits avec eux, jusqu'à em-

pêcher l'extraction des bleds pour leur argent qu'ils étaient convenus de leur laisser prendre dans les pays que le roi de Suède leur avait cédés, quand au contraire ils permettaient à toutes les autres nations d'en enlever autant qu'ils voulaient. Ils maltraitaient même les marchands suédois dans tous les ports moscovites jusqu'à défendre de leur rien vendre ; et, non content de cela, le ministre russe à Stockholm, où les rois de Suède font leur résidence, avait tramé une conjuration avec un des principaux seigneurs du pays, qui aurait renversé Sa Majesté suédoise et tout son gouvernement, si un parent de M. de Carlsohn, qui est ici ministre à la Sublime-Porte, n'avait pas eu le bonheur de la découvrir. Votre Altesse comprend que toutes ces infractions, jointes à l'infâme assassinat du baron Sinclair, fait par ordre de la Czarine, lorsqu'il retournait de Constantinople en Suède, ainsi que je l'ai insinué ci-dessus, ont enfin forcé la nation suédoise à se défendre de tant de trahisons et d'infractions par la force ouverte : la guerre étant moins dangereuse avec une nation si remplie de fraudes, qu'une paix aussi mal observée et remplie d'embûches.

Après avoir conduit ce narré jusqu'à la guerre de Suède, je dois présentement débrouiller à Votre Altessse les causes de cette guerre, et les intérêts différens des rois et des princes, qui prétendent actuellement, les armes à la main, à la succession de l'empereur d'Allemagne Charles VI, lequel, contre tout droit et raison, avait établi héritière universelle de tous ses biens et de tous ses Etats sa fille aînée, Marie-Thérèse, et au défaut des enfans de cette première, sa seconde fille, sans aucun égard aux filles de son frère aîné. L'empereur Joseph, dont l'aînée, comme je l'ai dit, a épousé l'électeur de Saxe roi de Pologne, et la seconde l'électeur de Bavière, élu empereur depuis quatre mois et demi, à la place de Charles VI, lequel n'a pas fait plus d'attention aux justes prétentions de quelques rois et princes sur une partie de ses provinces, qui par leurs constitutions ne peuvent point passer aux filles, et sont dé-

volues à la disposition de son successeur à l'Empire : tels sont les duchés de Milan, de Parme et de Plaisance, ceux-ci sont en Italie, et les provinces appelées vulgairement d'Autriche qui sont l'Autriche propre, la Stirie, la Carintie, la Carniole et les Vingt Marc (Windische Mark), ce dernier comprenant une partie du Frioul, l'Istrie, le Marquisat de Cilli et la Morlaquie : ces derniers pays sont sur le golfe Adriatique. Cette dernière maison d'Autriche avait aussi usurpé une grande partie de la riche province de Silésie sur les ancêtres du roi de Prusse d'à-présent. Ainsi, les principaux prétendans à ladite succession du défunt empereur d'Allemagne Charles VI, sont l'empereur Charles VII de Bavière, le roi de Pologne, qui est aussi électeur de Saxe, et le roi de Prusse, qui sont tous des souverains dont les Etats sont enclavés dans l'Allemagne, et ensuite le roi d'Espagne, qui a ses prétentions en Italie pour lui ou pour ses enfans.

Le roi de France, qui a le plus contribué à mettre la couronne impériale sur la tête de l'empereur Charles VII, par reconnaissance pour la maison de Bavière, qui avait été dépouillée de tout ce qu'elle possédait de souverainetés et de dignités, lors de la guerre que Louis XIV avait eue à soutenir pour maintenir son petit-fils sur le trône d'Espagne, s'est rendu comme le chef de toute cette ligue contre la fille de Charles VI, épouse du duc de Lorraine; mais pour faire voir que la France n'agit pas seulement par reconnaissance en faveur de l'électeur de Bavière, mais encore avec justice pour le fils d'un prince qui avait tout sacrifié pour elle, jusqu'à ses enfans, qui ont souffert pendant huit ans une prison fort dure, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, il est nécessaire que je mette sous les yeux de Votre Altesse les droits incontestables des filles de Joseph, contre celles de Charles; après quoi, je passerai à la nature des fiefs dont le nouvel Empereur peut disposer incontestablement comme Empereur.

Votre Altesse aura la bonté de se souvenir que dans le temps de la guerre commencée, il y quarante et un ans et demi

pour la succession d'Espagne lorsque l'empereur Léopold, père des archiducs Joseph et Charles, résolut d'envoyer ce dernier en Espagne pour disputer la couronne à Philippe V, petit-fils de Louis XIV, qui y règne à présent. Léopold, comme législateur de ses enfans, leur fit passer une transaction entre eux, par où l'aîné, Joseph, renonçait à tous ses droits sur la monarchie d'Espagne, en faveur de son frère cadet l'archiduc Charles et ses enfans mâles, se réservant qu'au cas qu'il n'y eût que des filles pour héritières tant de l'un que de l'autre père, les filles de Joseph, l'aîné, hériteraient non-seulement de tous les pays héréditaires d'Allemagne et des royaumes de Bohême et de Hongrie, mais aussi de la couronne d'Espagne, et de tous les États, royaumes et pays qui en dépendaient, et comme cette transaction avait déjà eu son exécution de la part de Joseph et de Charles pendant la guerre pour la couronne d'Espagne, il était non-seulement injuste mais encore fort extraordinaire, que Charles VI eût cru qu'un seul acte de sa volonté en pût renverser un autre que son père et sa mère, comme vrais législateurs, avaient fait contracter entre leurs enfans, pour servir de règle perpétuelle dans leurs successions. Ainsi rien n'est plus juste que les secours que l'empereur de France donne à son oncle l'électeur de Bavière et empereur Charles VII, qui a épousé la cadette de l'empereur Joseph, et en conséquence à l'électeur de Saxe, roi de Pologne, époux de l'aînée. Il n'est pas moins juste aussi qu'il soutienne le roi de Prusse, son allié, dans ses justes prétentions sur la Silésie, étant de notoriété publique que les fiefs qu'il réclame avaient été usurpés sur ses prédécesseurs, et quant aux droits de son oncle l'empereur d'Espagne sur quelques États d'Italie, le roi de France soutient en cela autant les droits du nouvel Empereur et de l'Empire, que ceux d'Espagne, et il me suffira de faire voir à Votre Altesse la nature de tous ses fiefs pour la convaincre que, si l'on rendait une justice exacte à la fille de Charles VI, épouse du duc de Lorraine, et à la sœur cadette, ni l'une ni

l'autre ne devrait avoir aucune part à la succession d'Autriche, mais seulement des pensions en argent pour subsister suivant leur naissance.

L'Allemagne avait été, il y a environ quinze cents ans, près de quinze ans sans empereur, un roi d'Espagne que l'on avait élu, nommé Alphonse de Castille, n'ayant jamais voulu quitter son royaume pour prendre possession de l'Empire, et Richard, frère du roi d'Angleterre, qui avait été élu presque en même temps, n'ayant fait qu'un voyage fort court en Allemagne, d'où il s'en retourna en Angleterre après avoir dépensé tout son argent ; la confusion que le manque de chef causait dans toute l'Allemagne, obligea enfin les princes qui avaient le pouvoir d'élire un empereur à se rassembler pour en faire l'élection, et ne pouvant convenir entre eux, ils remirent à Louis le Sévère, un des ducs de Bavière, la nomination, jurant tous qu'ils s'en rapporteraient à son choix : c'est un des aïeux du nouvel Empereur. Ce duc élit Rodolphe, comte d'Absbourg, espérant que ce nouveau monarque lui rendrait justice en lui restituant ses fiefs d'Autriche, qui avaient autrefois très légitimement appartenu à ses ancêtres ; mais Rodolphe, qui était un pauvre prince, ne se vit pas plus tôt empereur, qu'il oublia tout ce qu'il devait à son bienfaiteur, et ayant disputé, peu de temps après son avénement à l'Empire à Ottocar, roi de Bohême, l'héritage du dernier marquis d'Autriche, dont il avait épousé la sœur et pris toute la succession, qu'il prétendait appartenir à sa femme comme héritière et dont il avait joui quatorze ou quinze ans ; Rodolphe, qui cherchait à profiter de sa dignité pour établir sa famille, étant fort pauvre comte avant que d'être empereur, prétendit qu'au défaut des mâles, tous les fiefs dépendant de l'Autriche retournaient à la disposition de l'Empereur pour en investir qui bon lui semblait. Ottocar, roi de Bohême, ayant été tué dans une bataille qu'il perdit en Autriche, Rodolphe investit de tous ses États autrichiens son fils Albert, comte d'Absbourg, sur le fondement

qu'il en pouvait disposer, le dernier duc d'Autriche n'ayant point laissé d'enfans mâles.

Depuis Albert jusqu'à la mort de Charles VI, il s'est passé quatre cent soixante-et-quinze ans solaires, où de mâle en mâle cette maison d'Absbourg, qui prit le nom de duc d'Autriche, a toujours conservé ces pays-là, malgré les protestations des ducs de Bavière; et comme le même comte d'Absbourg dit Rodolphe, élu empereur, est le premier de la maison d'Autriche, lui et son fils l'empereur Albert I[er] ont toujours prétendu, pour appuyer leur possession sur ces États enlevés à l'épouse et à la famille d'Ottocar, roi de Bohême, qu'ils ne pouvaient point passer aux filles; il est à croire que le nouvel Empereur, Charles VII de Bavière, se servira sans doute des mêmes raisons pour en chasser la duchesse de Lorraine Marie-Thérèse, reine de Hongrie, afin de rentrer en possession de tous ces grands duchés et pays, qui appartenaient légitimement à ses ancètres, et dont l'empereur appelé Conrad de Franconie, et qui était leur ennemi, les avait injustement privés, l'Empereur d'aujourd'hui pouvant tout ce qu'a pu autrefois autrefois Rodolphe, comte d'Absbourg, premier empereur de la dernière maison d'Autriche, éteinte par la mort de Charles VI, arrivée il y a environ vingt mois.

Quant au royaume de Bohême, il appartenait de droit aux filles de Joseph; ainsi, si l'électeur de Bavière en a pris possession en cédant quelques États considérables, qui en dépendaient, à l'électeur de Saxe, roi de Pologne, le comté de Tyrol, autre province d'Autriche, a été aussi autrefois à la maison de Bavière, et c'est sur ce fondement qu'il a déjà ordonné aux Tyroliens de le reconnaître pour souverain, ce qu'ils feront sans difficulté.

Le royaume de Hongrie a profité de cette occasion pour rétablir le droit d'élection de ses rois, qu'il avait autrefois, ainsi que la principauté de Transilvanie. Quoique ces derniers princes relevassent de la Sublime-Porte, elle confirmait

d'ordinaire celui que les Transilvains avaient élu, pourvu que ce fussent des personnes non suspectes aux intérêts du Sultan, car on a vu, du temps de l'empereur Mahomet IV, les Transilvains élire Kemeni pour leur souverain, lequel était partial à la maison d'Autriche, auquel la Sublime-Porte opposa Michel Apaffi, qui fut victorieux de Kemeni et des Autrichiens par le secours des Ottomans; il se maintint jusqu'à la mort dans cette province, et eut même le crédit de faire élire son fils qui lui succéda après sa mort; mais celui-ci étant un prince imbécile, quitta le parti des Ottomans, et, s'étant fié aux Autrichiens, il alla à Vienne où l'empereur Léopold l'avait invité de se rendre : mais il y fut arrêté, et les Allemands se servirent de cette occasion pour se rendre les maîtres absolus de la principauté de Transilvanie, qui, depuis ce temps-là, est demeurée dans leur domination. Hachmet-Pascha a connu ce prince à Vienne, à qui on avait accordé une pension de seize mille florins par an pour sa subsistance et celle de sa femme, laquelle pension était fort mal payée; ils sont morts tous deux à Vienne sans enfants.

Je doute fort qu'on laisse la reine de Hongrie paisible maîtresse de son royaume, à cause des cruautés que les troupes hongroises ont exercées dans la Bavière l'hiver dernier, pendant que l'électeur en était éloigné pour se faire couronner empereur et son épouse impératrice dans la ville de Francfort. Après tout ce détail mon devoir m'oblige de représenter à Votre Altesse qu'il est absolument de l'intérêt de la Sublime-Porte que le royaume de Hongrie recouvre la liberté et ses anciens priviléges, et n'appartienne jamais à un roi qui ait des Etats en Allemagne ou ailleurs : ainsi, pourvu qu'il ne reste à l'archiduchesse Marie-Thérèse que le seul royaume de Hongrie, sans aucun pays du côté de l'Allemagne, ce sera une utilité pour la Sublime-Porte, et quant à la Transilvanie, le Grand-Seigneur pourra profiter dans la suite des discordes qui pourront arriver dans ce pays-là, pour y établir un prince qui relève comme autrefois de

Sa Hautesse et reprendre ainsi la ville de Temesvar, qui est absolument nécessaire pour la subsistance de Belgrade.

Il me reste à expliquer à Votre Altesse la nature des duchés de Milan, de Parme et de Plaisance, que prétend l'Espagne. Il y a plus de cinq cents ans que tous ces pays-là ne dépendaient que des empereurs d'Allemagne; mais la division s'étant mise encore depuis plus long-temps entre les partisans de ces monarques et les papes de Rome dans toute l'Italie, sous le nom de Guelfes et de Guibelins, l'on ne vit pendant long temps que des massacres et des exils entre les deux partis; on appelait guelfes les partisans des papes et guibelins les partisans des empereurs. Il arriva qu'au milieu de tous ces troubles, un empereur étant à Milan, le chef des guelfes, appelé Touriani, homme fort puissant dans cette grande ville, résolut de massacrer ce prince pendant la nuit, et il en serait venu à bout, dans son palais, pendant qu'il dormait et qu'il ne se défiait de rien, si, d'autre part, Visconti, chef des guibelins, n'eût armé tous ses partisans, et ne fût revenu au secours de ce monarque. Il se donna une furieuse bataille pendant la nuit entre ces deux factions; mais les Visconti ayant eu le bonheur de la gagner, les Touriani furent chassés pour toujours du pays, et l'Empereur, pour le maintenir dans son obéissance contre les factions des papes, fit Visconti duc de la ville de Milan et d'un territoire aux environs. Les guibelins ayant aussi pris le dessus par la succession des temps, dans Parme et dans Plaisance, par le secours des Visconti, les reconnurent pour souverains et s'unirent au duché de Milan. Quantité d'autres pays eurent recours à eux pour chasser les partisans des papes, et ainsi les ducs de Milan devinrent très formidables, en peu de temps, par leur bravoure et par leur habileté à savoir profiter des conjonctures favorables, et les Allemands leur envoyaient même du secours quand ils en avaient besoin, parce qu'ils restèrent fort fidèles aux empereurs. Les Visconti ont régné à Milan plusieurs générations, mais enfin le dernier duc

de cette race des Visconti mourut sans enfans légitimes; il avait une sœur qui s'appelait Valentine, laquelle épousa, il y a plus de trois cents ans, le frère d'un roi de France et duc d'Orléans. Après la mort du dernier Visconti, ses enfans prétendirent à ce duché par le droit de leur mère; mais l'empereur Frédéric, de la maison d'Autriche, prétendit que les filles ne pouvaient point porter le duché de Milan dans une autre famille, et qu'au défaut des mâles cet Etat retournait à la disposition de l'Empereur, et pour maintenir les droits de l'Empire, il donna ce duché à un nommé Sforze, général des armées de ce dernier duc; lequel fit valoir l'investiture impériale, et transmit cette souveraineté sans contestation à ses enfans; il est bien vrai qu'environ cent ans après, un duc d'Orléans, descendu de Valentine Visconti, étant parvenu à la couronne de France sous le nom de Louis XII, attaqua les Sforzes, et les chassa du Milanais, dont il jouit sa vie durant; mais son successeur, François Ier, eut de grandes guerres à soutenir contre Charles V, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, lequel prétendit que tant qu'il y avait des ducs de la famille Sforze, les investitures qui avaient été données à Louis XII, par Maximilian, son grand-père et fils de Frédéric, avaient été forcées, et François Ier ayant été fait prisonnier à la bataille de Pavie, il remit les Sforzes en possession du Milanais et des Etats qui en dépendaient. Mais le dernier Sforze étant mort dans la suite sans héritiers, Charles V, en donnant l'investiture, sans égard aux droits de Valentine Visconti et de ses héritiers, à Philippe, son fils unique, qui devint empereur d'Espagne après sa mort, et par le droit que les empereurs d'Allemagne ont toujours prétendu que ce fief ne passait point aux filles, fut encore confirmé par Charles V, à l'exemple de Frédéric, son bisaïeul.

Votre Altesse voit clairement par tout cet exposé au sujet du duché de Milan, que les empereurs de la maison d'Autriche, et aïeuls de la reine de Hongrie, ont toujours soutenu

que ce fief ne passe point aux filles, et que, par conséquent, la reine de Hongrie n'a rien à y prétendre. L'Empereur d'à présent, Charles VII de Bavière, en pouvant disposer, comme ont fait ses prédécesseurs Frédéric et Charles V, il faut sans doute, puisque l'Espagne a fait de si grands armemens pour chasser de cet Etat la reine de Hongrie, Marie-Thérèse, que Charles VII de Bavière en ait disposé en faveur d'un de ses cousins, un des enfans de l'empereur des Espagnes, son droit étant appuyé par tous les décrets des empereurs autrichiens, contre lesquels le duc de Lorraine ni son épouse ne peuvent rien opposer de raisonnable. Votre Altesse aura vu par cet écrit la cause de toutes les brouilleries des princes chrétiens, et qu'en toute justice ceux qui font la guerre à la fille et héritière du feu empereur Charles VI, sont fondés en droit et en raison.

Pendant que ces choses se passaient aux frontières de ce glorieux Empire ; Hachmet-Pascha croyait ne pouvoir rendre au Sultan un plus grand service que de continuer auprès des ministres de la Sublime-Porte le projet de Votre Altesse au sujet de l'alliance de notre Empereur avec la couronne de Suède. Ce fut en vain qu'il en parla plusieurs fois à Osman Kyaya Bey, lorsque l'on avait, de toutes parts, des avis certains que les Moscovites faisaient de grands préparatifs pour attaquer avec toutes leurs forces l'Empire ottoman; il représenta vainement que l'union de la Sublime-Porte avec la Suède était le seul moyen d'empêcher cette nation de rompre ses traités, puisque la crainte qu'elle aurait d'un ennemi aussi brave que la nation suédoise, l'empêcherait de poursuivre ses mauvaises intentions contre cet Empire. Il ne fut point écouté, quoiqu'il eût disposé le roi et le conseil de Suède à suivre les projets de Votre Altesse, que son absence ne lui a jamais fait abandonner, non plus qu'aux deux ministres de Suède résidant à Constantinople, lesquels conservaient toujours dans leurs cœurs, aussi bien que lui, une parfaite vénération pour Votre Altesse.

Abdullah-Pascha ne fut pas longtemps vizir sans appeler auprès de lui Hachmet-Pascha Combaraggi Bachi, auquel il dit qu'ayant trouvé quantité de ses lettres et des mémoires, parmi les papiers d'Osman Kyaya, étranglé à Cartal, il avait jugé nécessaire de se servir de lui auprès de sa personne; mais Hachmet-Pascha ne partit pas de Constantinople sans avoir réglé et conclu auparavant, par ordre de Mehmet Yeghen-Pascha Kaimakam, le traité des dettes du feu roi de Suède, Charles XII, et les équivalens que la Suède devait donner à la place des sommes que le sultan Achmet avait avancées à ce défunt monarque, lorsqu'il était à Bender et à Demotica; Mehmet Yeghen était dans ce temps-là tout-à-fait porté à suivre les projets de Votre Altesse pour l'alliance avec la Suède.

Hachmet-Pascha arriva à Cartal, où il fut parfaitement bien reçu d'Abdullah-Pascha-Vizir, qui lui dit que, sur les relations qu'il avait données ou envoyées à la Sublime-Porte, lesquelles étaient entre ses mains, il l'avait fait venir auprès de lui pour se servir de ses conseils sur les affaires du temps; il lui assigna un train suffisant pour sa subsistance et lui fit donner des tentes fort magnifiques, pas loin de son quartier. Les honnêtetés qu'il recevait tous les jours de ce grand-vizir, et la confiance qu'il lui témoignait, lui firent espérer que le temps était venu pour conclure le traité d'alliance avec la Suède. Abdullah-Pascha-Vizir lui ordonna de dresser un mémoire bien circonstancié de tout ce qui s'était passé sur cette affaire, depuis le commencement jusqu'à la fin, où les soins que Votre Altesse s'était donnés pour lier l'amitié entre la Sublime-Porte et le royaume de Suède, étaient amplement déduits avec les raisons qui vous avaient porté à faire ce projet; il le lut avec beaucoup d'attention et de plaisir, et puis il dit qu'une affaire d'aussi grande importance ne se pouvait point régler à Cartal, mais qu'il en connaissait toute l'utilité, surtout dans la circonstance où l'on était pour séparer les forces des Moscovites, qui étaient unis

avec les Allemands, et qu'ils traiteraient cette affaire plus commodément à Constantinople, puisque les ministres de Suède y étaient, avec lesquels il fallait faire ce traité; mais à peine fut-il arrivé dans cette capitale, qu'il fut déposé, et Mehmet Yeghen-Pascha fut fait grand-vizir à sa place. Comme Hachmet-Pascha avait parfaitement disposé ce dernier pour les affaires de la Suède, avant son départ pour Cartal, il ne douta nullement de la réussite du projet de Votre Altesse sous ce nouveau vizir. Une lettre du roi de Suède pour le convier à faire une alliance avec la Sublime-Porte, dont Votre Altesse pourra voir l'original, qui est encore chez le reïs-efendi; et, non content de cela, ce grand-vizir ordonna à Hachmet-Pascha d'écrire au roi de Suède pour l'assurer que la Sublime-Porte était toute portée à conclure ladite alliance; la lettre d'Hachmet-Pascha lui fut dictée par la Sublime-Porte, et le drogman Gikka, qu'on a décapité, lui en porta la traduction sans rien ajouter ni diminuer, à laquelle il se conforma. Sa majesté suédoise envoya tout d'abord à Constantinople un ministre de confiance; mais Mehmet Yeghen-Pascha-Vizir changea bientôt de sentiment à la sollicitation de l'ambassadeur de France, M. le marquis de Villeneufve, qui avait autant d'envie que de besoin de faire valoir sa médiation pour la paix de la Sublime-Porte avec les Allemands et les Moscovites, réunis contre elle, et qui trouvait par là un moyen de faire beaucoup d'argent, comme, en effet, il y a réussi au grand préjudice de ce glorieux Empire et de la Suède. Personne ne sait mieux que Votre Altesse ce qui s'est passé sur ce sujet à Belgrade, avec le comte de Neipperg; ainsi il serait fort inutile de le lui répéter. Cependant, quoique la paix ait été conclue à Belgrade entre la Sublime-Porte et les Allemands, les deux ministres de Suède qui, depuis long-temps, avaient leur plein pouvoir pour conclure l'alliance du Sultan avec la Suède, poursuivirent le projet; mais ils se cachèrent beaucoup de M. de Villeneufve, et ladite alliance fut conclue dans l'espé-

rance que la mauvaise foi des Moscovites obligerait la Sublime Porte à leur déclarer la guerre, et effectivement ce ne fut que lorsque les Suédois eurent commencé les hostilités contre eux, que Romanzoff, grand ambassadeur des Russes, eut ordre de sa cour de faire un nouveau traité, le premier ayant été rompu par son inexécution de près de deux ans, Assow n'ayant point été démoli, comme on avait promis de le faire quatre mois après le traité de Belgrade et la convention de Nice ; mais si la Sublime-Porte a eu la bonté de leur accorder une pareille grâce, elle doit considérer qu'ils ne se sont résolus de la demander que quand ils y ont été contraints par la crainte des armes de la Suède, qui leur allaient tomber sur le corps avec celles des Ottomans, qui, suivant leur traité d'alliance avec la Suède, les auraient accablés au cas qu'ils tardassent davantage à la satisfaire au sujet d'Asrak, tous les traités de Belgrade et de Nice ayant été annulés faute d'exécution. Votre Altesse n'ignore pas qu'aussitôt que le roi de Suède eut reçu la lettre de Mehmet Yeghen-Pascha, grand-vizir, il fit des armemens considérables tant par mer que par terre, les Moscovites firent assassiner le ministre que le roi de Suède avait envoyé à la Porte avec ses pleins-pouvoirs, comme il retournait à Stokholm, et ils enlevèrent toutes les réponses de la Sublime Porte dont il était chargé, et, depuis la paix, ils avaient fait marcher tant de troupes aux frontières de Suède, que ce dernier royaume était obligé de se tenir toujours sur ses gardes, et de faire des dépenses considérables de peur de quelque surprise, de sorte qu'une bonne guerre convenait mieux à la Suède qu'une paix que les Moscovites paraissaient disposés à rompre à tous momens.

Hachmet-Pascha s'opposait à la paix le plus respectueusement qu'il pouvait auprès de Mehmet Yeghen grand-vizir, en le faisant souvenir de ce qu'il avait écrit, et lui avait fait écrire de sa part au roi de Suède; mais alors l'ambassadeur de France sollicita son exil et l'obtint : il fut envoyé dans le château de Kastambol ; on lui ôta tous ses revenus et toutes

les grâces que lui avait accordées le Sultan par la protection de Votre Altesse; tout son crime était de représenter alors, que non seulement l'alliance de la Suède mettait ce glorieux Empire à couvert des mauvaises intentions des Moscovites, mais détruisait encore toutes leurs espérances du côté de la Perse, car Schah Nadir, voyant les Moscovites entièrement occupés à se défendre des Suédois, n'aurait jamais l'audace d'attaquer la Sublime-Porte, qui pendant l'alliance de Suède n'avait qu'à envoyer ses Tatares et de très médiocres armées contre les Moscovites, pendant que la plus grande partie des forces de ce glorieux Empire tomberait sur les Persans, et les accablerait infailliblement, surtout dans l'état misérable où se trouve aujourd'hui la Perse à cause de son gouvernement tyrannique. Personne n'ignore qu'il y a depuis longtemps une allience entre Schah Nadir et les Moscovites, et qu'alors la résolution était prise entre eux pour attaquer conjointement l'Empire ottoman, au retour du premier de la guerre des Indes; mais ils ne s'attendaient pas l'un et l'autre que les Moscovites seraient attaqués par les Suédois alliés de la Sublime-Porte, ce qui les mit hors d'état d'agir contre le grand Sultan, la czarine ayant cru que par sa paix de Belgrade et sa convention de Nice elle avait rompu tous les obstacles à ses pernicieux desseins, et que l'alliance de la Sublime-Porte avec la Suède ne se ferait plus après ladite paix de Belgrade; tout le monde sait qu'elle reçut la nouvelle de l'alliance et de la ratification du Sultan avec la Suède, avec une surprise d'autant plus grande que cela rompait toutes les mesures qu'elle avait prises avec Schah Nadir.

Quant à Hachmet-Pascha, il resta à Kastambol, lieu de son exil, environ six mois, et comme le vizir avait fait prendre tous ses livres et tous ses papiers, que sa maison se trouva ouverte et au pillage pendant plusieurs jours, tout son monde l'ayant abandonné, il perdit tout ce qu'il avait de meilleur, son fils Souleïman Bey ayant été exilé en même temps que lui, de sorte qu'il ne lui resta personne à Con-

stantinople, pour prendre soin de ses meubles; et depuis ce temps-là on ne lui rendit que sa pension sur la Douane, et ensuite peu à peu on lui a rendu la moitié des huit bourses qu'il avait sur la Chermikékane (Ssirmakeschkhané), quoiqu'il ait fait encore beaucoup de dépenses dans le nouveau traité qu'il avait fait conclure entre le grand Sultan et le roi des Deux-Siciles, par où Votre Altesse peut juger que ce n'est pas toujours ceux qui servent avec le plus de zèle, qui sont le mieux traités ni le mieux récompensés. »

La lettre suivante du Genevois Chénier, qui dévoila au ministre impérial toutes les démarches de Bonneval, contient des détails fort curieux sur les projets de l'établissement d'un corps d'ingénieurs, conçu par Rochefort en 1717.

« J'ai reçu mon mémoire et votre billet qui y était inclus, par lequel vous souhaitez que je vous dise mon sentiment sur la rémunération ou reconnaissance qu'on pourrait accorder à celui qui révélerait le projet formé pour procurer à l'Empire ottoman un corps d'excellens ingénieurs, établir une colonie de certains étrangers, et qui pourrait aussi montrer les moyens pour empêcher qu'il eût son effet; vous me demandez d'avoir avec vous sur ce sujet une entrevue secrète et de nuit; mon opinion est que pour ne point donner d'ombrage à mes supérieurs et ne point m'exposer à me perdre et ainsi vous priver des moyens par lesquels je puisse vous servir utilement, le meilleur est de ne point affecter de mystère; il suffirait qu'on sût que j'ai été chez vous de nuit, pour me faire tous les torts imaginables. Je sais combien les ministres étrangers sont ici appliqués à savoir ce qui se passe, et combien facilement ils réussissent à être instruits de ceux qui entrent et qui sortent les uns de chez les autres, de nuit et de jour; assurément, il n'est aucun particulier qui à cet égard fût plus remarqué que moi. Ainsi, permettez que je n'aille jamais chez vous de nuit, mais plutôt en plein jour, en usant du prétexte que j'ai déjà eu l'honneur de vous indiquer et de pratiquer

une fois; mais comme il est aisé que par le canal de ce chiffre je vous mette parfaitement au fait, et que je vous procure l'entière satisfaction que vous pouvez souhaiter, j'en userai, si vous le trouvez bon, comme étant le plus sûr moyen de ne point vous compromettre, ni moi non plus, et nous ménagerons en plein jour, comme je l'ai dit ci-dessus, quelque briève entrevue, lorsque la nature des choses le requerra. Il s'agit donc à présent de rentrer en matière, mais auparavant je vous prie de me permettre de faire quelques réflexions qui n'intéressent que moi. Je n'ai jamais pensé d'avoir ni n'ai jamais eu d'emploi semblable à celui que j'ai pour vous servir, la nécessité m'a contraint de prendre cette partie; je ne m'y suis engagé que pour vous informer de tout que faisait ou pourrait faire proposer et dire Bonneval contre l'intérêt de Sa Majesté votre souveraine ; voilà l'idée de la condition directe et précise de mon engagement, et je n'étais nullement obligé de vous instruire de quoi que ce soit hors de là, et c'est en conséquence que j'ai reçu de vous, Monsieur, cent quatre-vingt séquins fondus pour paiement de trois mois d'avance; mais j'ai considéré que les ayant reçus j'étais engagé, et que qui s'engage en recevant une rétribution si raisonnable, doit servir fidèlement et révéler tout ce qui peut être utile à ceux qui l'ont engagé; c'est par ce principe, qui est tout-à-fait selon la raison et conforme aux devoirs de l'honnête homme (!), desquels je ne me départirai jamais tant que je serai assez heureux pour être conservé dans le parti que vous m'avez fait embrasser, et c'est en conséquence, que je vous ai indiqué le projet de procurer aux Turcs des colonies de certains étrangers, et un corps des meilleurs ingénieurs. Je finirai cette digression par vous prier de remarquer que je pouvais sans contravention ne point vous révéler ce secret, parce qu'il n'est point une opération de Bonneval, qu'il est beaucoup plus ancien que lui, et qu'il n'implique point directement, mais par accident, et que sans lui ni par lui il pourrait avoir tout son effet; j'espère

donc que vous ne me blâmerez pas, si, pour vous informer et pour détruire un dessein séparé de toute convention entre vous et moi et dont l'importance de l'annuler est capitale pour les intérêts de Sa Majesté la reine votre souveraine, je vous ai prévenu d'une récompense particulière à ce sujet; je suis assuré que vous y consentirez dès que vous aurez vu de quoi il s'agit, et que vous ne refuserez point ce qui sera juste et raisonnable pour captiver ma fidélité et animer mon zèle. Pour entrer donc en matière sur le projet en question, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il y a environ vingt-sept ans, que quelques protestans français imaginèrent de tenter de se réfugier dans les Etats du Grand-Seigneur et d'y attirer leurs frères, et cela pour deux motifs principaux : le premier, la persécution générale et continuelle à laquelle ils sont exposés partout où ils se trouvent sous quelque dépendance des catholiques romains; le second, la tolérance universelle et constante, que les Turcs ont pour toute sorte de religion jusqu'à en permettre le libre exercice dans leurs Etats; les protestans détachèrent quelques émissaires de leur parti qui se rendirent à Constantinople à la fin de l'année 1717; entre autres un officier réformé qui avait été capitaine d'infanterie, homme de condition surnommé Rochefort, qui entendait bien le métier de la guerre et était habile ingénieur; je fis sa connaissance à son retour sur la fin de 1718. Il ne fut pas assez habile ou assez heureux pour cacher ses menées, qui furent découvertes par le marquis Bonnac, qui le fit échouer dans son projet presque en même temps que le chevalier de Boisimen; celui-ci était envoyé de la cour de Madrid pour conclure un traité secret entre la Porte et le roi d'Espagne, qui offrit alors un puissant secours au prince Ragozzi; l'habile Bonnac fut la cause que ces deux étrangers s'en retournèrent sans rien conclure, mais comme Rochefort avait eu diverses conférences avec le kaimakan, qui fut ensuite fait vizir, c'était Ibrahim Bassa, et que ce même Rochefort avait insinué son projet à beaucoup

d'autres puissances de la Porte, en leur représentant que les protestans n'avaient rien dans leur culte qui pût déplaire aux Turcs; que comme eux ils ne rendaient aucun culte aux images des Saints et de la Vierge; qu'ils n'en exposaient jamais dans leurs églises et qu'ils étaient d'une fidélité inviolable pour leur souverain; que le Grand-Seigneur les établissant dans ses Etats y introduirait les arts, les sciences et les manufactures; que bientôt par eux il se pourrait passer des étoffes de laine et de soie, et de quantité d'autres marchandises que les étrangers apportaient et répandaient dans tout l'Empire ottoman, lesquelles leur donnaient des profits immenses toujours au préjudice des sujets du Grand-Seigneur, qui, n'ayant pas de leur crû assez de quoi changer pour faire la balance d'un tel commerce, y suppléaient par l'argent comptant, et que c'était la principale cause pourquoi les espèces se rendaient rares dans l'Empire, parce que ces mêmes étrangers les emportaient chez eux; qu'il était aisé de parer à tous ces défauts et de conserver et même d'augmenter infiniment l'or et l'argent dans les Etats du Grand-Seigneur en y faisant venir les protestans, qui étaient sous la domination des puissances catholiques, lesquels possédaient toutes les meilleures fabriques de la chrétienté, et souhaitaient de se retirer en quelque lieu pour y vivre en liberté de conscicnce; que Sa Hautesse pourrait leur assigner des lieux de refuge, des terres dans la Moldavie ou la Valachie, pour s'y établir, ou dans quelques autres endroits qui, comme ceux-là, ne pourraient point causer d'ombrage aux sujets musulmans. Rochefort ajouta à tout cela un projet pour établir un corps d'habiles ingénieurs, lequel corps ne serait composé que de ces mêmes protestans, lesquels formeraient une école où les jeunes Turcs apprendraient facilement l'art d'attaquer les places, et de les défendre, et apprendraient aussi parfaitement les fortifications, en telle sorte qu'en peu d'années chaque orta de Janissaires serait pourvue, ainsi que tous les autres corps des milices,

d'une suffisante quantité d'ingénieurs habiles. Rochefort produisit encore à la Porte un modèle de capitulations pour la sûreté et l'avantage de ces colonies protestantes et pour la plus grande utilité de Sa Hautesse et de ses sujets; tout ceci fit de grandes impressions sur quelques puissances de la Porte, d'autant mieux que cet étranger ne proposait rien que des choses qui avaient beaucoup de rapport à ce qu'avait dit souvent en plein diwan et en particulier Gin Ali Bassa grand-vizir qui fut tué à la bataille de Petervardin. Celui-ci voulait absolument établir des manufactures de toute sorte et empêcher les étrangers d'Occident de trafiquer en Levant. Deux choses, comme je l'ai déjà remarqué dans mon précédent écrit, empêchèrent Rochefort de réussir; la première, qu'il fut traversé par l'ambassadeur de France, qui pénétra son secret; et la seconde, que les Turcs, si fort humiliés alors par les Allemands, craignirent de s'attirer de nouveaux embarras; cette tentative produisit pourtant quelque bien aux protestans. Le marquis de Bonnac en instruisit sa cour, et je sais qu'il fit dans la suite des représentations, qui contribuèrent beaucoup à empêcher qu'on n'effectuât le terrible édit qui avait été fait contre eux en 1724 en France, dans le mois d'avril.

Le retour de Rochefort et son coup manqué n'a point rebuté les protestans qui sont dépendans des puissances catholiques romaines; ils ont toujours entretenu quelque correspondance à Constantinople afin d'épier le moment de s'établir d'une façon bien constante et tranquille dans les Etats du Grand-Seigneur; je n'hésite point à vous dire que tout le temps que j'y ai été, excepté le moment que je partis pour Naples, qui fut le onzième juin 1740, dès lors j'entrai dans des intérêts différens et principalement par l'emploi dont Sa Majesté le roi des Deux-Siciles m'a honoré, qui est d'être titré par lui-même, et avec patent de chancelier de son ambassade à Constantinople, je n'ai plus travaillé directement, ni indirectement, à faire réussir les protestans dans

leur projet; ce n'est pourtant pas manque de sollicitations de leur part; j'y ai répondu continuellement par des raisons qui ne pouvaient ni augmenter ni diminuer leurs espérances; mais, puisque mes malheurs, je veux dire la ruine de mon commerce, et mon état déplorable m'ont jeté dans un état opposé et particulièrement dans celui de vous servir conséquemment aux intérêts de Sa Majesté la reine de Hongrie, Votre Souveraine, j'y soutiendrai inviolablement le caractère d'honnête homme, et je vous serai fidèle en tout et partout: bien entendu, qu'en nos premières conditions vous n'exigerez jamais rien de moi, qui puisse être contraire ni heurter les intérêts du roi mon maître. Vous me permettrez bien de vous informer que ce qui m'a déterminé à vous être utile au sujet de Bonneval, c'était le dessein de me procurer quelque ressource au cas que l'emploi que j'occupe vînt à me manquer; et, bien que je m'y comporte avec toute la fidélité possible, et que même notre cour et son ministre ici, me donnent sans cesse des marques qu'ils sont très contens de ma capacité, et qu'ils me disent que je leur suis essentiellement utile pour l'établissement de leur commerce en Levant, je me regarde toujours comme chancelant dans mon emploi, à cause de ma religion, dans laquelle je veux vivre et mourir. Il est vrai qu'on m'a donné plus d'une fois la consolation de me dire que ma croyance n'était point un obstacle à ma fidélité, et qu'on était très-persuadé de ma probité; cela ne m'empêche pas que je n'appréhende toujours quelque changement, lequel je ne saurais prévoir, ne fasse éclipse dans mon emploi: et en effet c'est un espèce de phénomène de voir un protestant, surtout un Genevois, être chancelier de l'ambassade des Deux-Siciles. Je ne mets point ici en considération ce que vous pouvez penser de ce que j'abandonne la cause de ceux de ma religion, et que, non content de ceci, je m'engage à les détourner de ne plus penser à s'établir en Levant; je ne chercherai point à me défendre sur ces accusations; je

dirai seulement que je les ai servis tout autant que j'ai pu; que ma misère ayant fixé mon pouvoir en m'obligeant de chercher à vivre, j'ai embrassé le premier moyen qui s'est présenté, parce que je ne pouvais pas mieux faire, et lequel ne me produit que des expédiens d'être utile à une autre société, qui fait également partie du genre humain, et qui, par conséquent, est aussi soutenue et protégée de la divine providence; enfin que je ne pense pas à persécuter les protestans, en laissant de les aider pour leurs établissemens en Levant. A Dieu ne plaise! que je contribue jamais à molester quelque secte que ce soit; je dirai de plus que je crois rendre un grand service à la cause commune, en révélant au ministre d'une tête couronnée, le projet formé des protestans pour passer en Levant, et surtout à celui qui y a le plus d'intérêt, parce qu'il pourra donner part à sa cour, et représenter qu'il conviendrait que, pour ne pas les contraindre à cette demande désespérée, qui pourrait être d'une très dangereuse conséquence, surtout pour les Etats frontières des Turcs, on devrait les traiter avec plus de douceur dans la Pologne, et dans les pays catholiques du Nord et de l'Allemagne. En effet, plusieurs des plus accrédités de ceux-ci sont informés du projet, et s'y intéressent fortement, selon la rigide, mais fausse politique qui engage bien souvent les souverains et leurs ministères à faire plus que Machiavel indique. Il faudrait, pour couper court à cette transplantation des protestans en Levant, faire périr celui qui dit qu'il pourrait aujourd'hui en être le principal moteur s'il n'était pas engagé ailleurs. Cette maxime n'aboutirait à rien, parce que ce serait détruire celui qui peut le plus sûrement les arrêter, et cela est vrai, particulièrement pendant le règne de ce Grand-Seigneur, qui est si fort amateur des ouvrages de mécanique reçus dernièrement de Sicile, avec quantité des ouvrages de toutes sortes de manufacture; ce qui l'a si fort frappé, qu'il a donné à ce sujet des marques d'émulation et de jalousie, de ce que toutes ces sciences si utiles n'étaient

pas possédées par les Ottomans, en sorte que j'attends de jour en jour qu'il réveille la mémoire de ses ministres et de Bonneval, pour effectuer le projet en question, et alors il est indubitable que l'on s'adressera à moi, pour tâcher de mettre la dernière main à l'établissement des manufactures étrangères. Mais si je n'existais plus, il leur serait facile de continuer sans moi leurs pratiques en Chrétienneté, au lieu qu'étant vivant et ici, je puis les distraire et empêcher, par des prétextes spécieux et plausibles, que le projet ne réussisse. Je ne dis point ceci par le désir de conserver mon individu; et cela est si vrai, que, selon ma façon de penser, je fais si peu cas de la vie, que je trouve heureux ceux qui meurent, et je vous assure que si je ne me détruis pas moi-même, c'est que la religion m'enseigne qu'il ne m'est pas permis de le faire et que mon existence est un dépôt dont je suis responsable à la divine Providence. Par tout ce que j'ai dit ci-dessus, vous voyez, Monsieur, que c'est moi, qui peux empêcher qu'on ne pense plus à ce projet, et voilà donc le moyen d'accomplir sûrement une demande que vous m'avez faite par un de vos derniers billets. L'autre demande consiste dans ce qu'on pourrait m'accorder; c'est à vous, Monsieur, à la décider; mais si vous exigez de moi de vous indiquer ce qui pourrait me satisfaire, j'aurai l'honneur de vous dire avec franchise, que ce serait de m'assurer la pension que vous me faites de cent quatre-vingt séquins tous les trois mois, pendant ma vie durant, sous condition que je serais toujours exact et fidèle à pratiquer les mêmes moyens secrets, pour bien servir Sa Majesté la reine de Hongrie, et qu'ensuite vous me remissiez par don gratuit cinq cents séquins, indépendamment des cent quatre-vingt séquins tous les trois mois, lesquels cinq cents séquins j'emploierais à m'acheter un équipage de cheval et deux chevaux, pour m'en servir cet été afin de vous rencontrer, parce que je prévois que j'aurai bien des choses à vous communiquer, et qui seront fort importantes, pendant que vous serez à la cam-

pagne, et le surplus, nécessaire pour un équipage et deux chevaux, j'emploierais à calmer quelques créanciers qui me chagrinent. J'espère que vous aurez examiné bien sérieusement la nature de mes services; vous ne trouverez pas que je mette à trop haut prix ma récompense, surtout en considérant que je n'étais point obligé à cet acte de fidélité, qui est assurément de la plus haute importance, après quoi je tâcherai de vous donner copie du projet, pour l'établissement d'un corps desdits ingénieurs protestans à Constantinople même, et aussi une copie des capitulations, pour établir des colonies de protestans dans l'Empire ottoman ; ce sont des pièces curieuses et parfaitement bien digérées; elles sont entre les mains d'une puissance du pays, Bonneval ni moi nous n'avons point de copies; mais avec le temps et quelque précaution, j'espère réussir à les avoir; alors je vous en ferai une copie, laquelle je vous remettrai. Vous avez parfaitement bien fait d'intriguer secrètement le jeune homme qui m'appartient, je pourrai par son canal, et sans qu'il soit au fait de rien, plus aisément et plus sûrement vous communiquer toute chose, et je pourrai vous montrer d'autres expédiens, pour qu'il ne puisse jamais rien soupçonner, bien que ce soit une personne de toute confiance, mais qui cependant ne doit pas être du secret. J'ai l'honneur, etc.»

V. — Page 90.

Rapport de Penkler du 4 avril 1744. En l'année 1745, le Sultan reçut une supplique d'un Augustin dont voici les termes : « Altissimo et Omnipotentissimo G. S. Io Fra Do-
» menico Barbis sacerdote Agostiniano di Lesin sono in sup-
» plicazione d'impetrarmi il posto Cardinalizio vacante per
» la morte del Card. Tirau fu protettore della religione Agos-
» tiniana. Sotto la guerra di Memet II nello attaco di Bosna
» scrisse al Santissimo Pontefice per ottenere il Cardinalato

» per un noto frate, che includo in copia: O di piccolo prete » farete Cardinale il padre Domenico Barbis, o quando nò » tutti gli frati di Gerusalemme saranno impalati. »

VI. — Page 91.

Kesedar. Les dépenses secrètes de Penkler se montaient annuellement de 4 à 5,000 ducats. Penkler a laissé un compte qui contient quelques détails sur le cours des monnaies en l'année 1744; d'après ces comptes, 2,763 piastres 20 paras représentaient 921 ducats 40 aspres; en l'année 1743, 6,088 piastres 24 paras étaient égales à 2,029 ducats 1 piastre 24 paras; en l'année 1744, 2,230 piastres 30 paras équivalaient à 740 ducats 1 piastre 30 paras; en l'année 1745, 11,025 piastres, 34 paras équivalaient à 3,675 ducats 34 paras; en l'année 1741, Penkler comptait le ducat à 3 piastres. D'après ce compte, 11,362 piastres 21 paras, qu'il dépensa dans l'intérêt de sa cour, en l'année 1741, équivalaient à 3,787 ducats 1 piastre, et la somme de 7,318 piastres, qu'il dépensa l'année suivante, équivalait à 2,493 1/2 ducats.

VII. — Page 117.

Price, dans sa grammaire (Londres, 1823), traduit les mots: *dimaghi schüma tschaghest* par how do you do (comment vous portez-vous)? Morier, dans la relation de son voyage, Hadji Baba et autres voyageurs, disent que ces mots veulent dire: *votre cerveau ou votre nez* sont-ils gras? c'est-à-dire: vous mouchez-vous bien? Mais le commentaire d'Ahmed Hayati, sur le glossaire de Wehbi, nous apprend que le mot *tschagh* signifie, en langue tschaghataïe, *le temps*, et que, dans cette locution, le mot *tschagh* se rapportait au temps, c'est-à-dire à l'état du cerveau, et que de là venait cette locution: *Basched dimaghet koktschagh*, ou que ton cerveau soit comme

le temps de la salade, c'est-à-dire qu'il soit frais et agréable comme elle. Ce commentaire, peu connu des persologues européens, contient une foule d'exemples tirés des poëtes, et un grand nombre d'explications et de rectifications fort curieuses.

VIII. — Page 120.

Liste des présens, suivant Izi, f. 95.

	piastres.
1. Un panache de héron, au milieu duquel on remarque une grande émeraude; à la partie supérieure on voit un rubis entouré de vingt gros diamans et cent trente-huit petits; l'enchâssure en forme de petites chaînes, en or, avec une bourse en étoffe d'or; le tout estimé à	30,000
2. Un sabre, avec son fourreau d'or, placé dans un étui de chagrin; la poignée du sabre et le fourreau ornés de trois gros diamans et de 439 de grandeur moyenne, provenant des mines orientales. Les roses de la ceinture et ses soixante cordons, garnis de deux cents diamants; une boucle et des suspensoirs en or; le tout placé dans une bourse d'étoffe d'or et de velours, était estimé à	60,000
3. Un fourrure de zibeline, doublée d'une étoffe blanche de Constantinople; les six boutons se composaient de trente-six gros diamans et de huit cent dix de grandeur moyenne. A ce présent étaient joints douze colliers et banderoles de perles et un trousseau de riches étoffes d'Europe; le tout valait	30,000
4. Un poignard en or; le pommeau présentait une montre entourée d'émeraudes; sur la poignée on voyait trois grandes émeraudes, douze gros	
	120,000

Piastres.

Report. 120,000

diamans et cent vingt-quatre petits ; à la pointe brillait une émeraude percée à jour; l'enchâssure des pierres était en or, le fond gravé avec incrustations d'émail ; la poignée était de la forme de çeux du sultan Sélim, et placée dans une bourse d'étoffe d'or, étincelante de diamans, de rubis et de perles, avec une chaîne en or. Le tout était estimé à 20,000

5. Un carquois recouvert de velours vert; sur ses atours d'or on voyait trois gros diamans et quatre cent soixante-dix-huit de taille moyenne et petite, deux grands rubis et soixante-dix rubis et rubis balais; les soixante-dix cercles d'or étaient ornés de cent quarante diamans, de trente-cinq émeraudes et de trente-cinq rubis ; sur les attaches d'or, fixées sur du velours vert, on remarquait deux cent trente diamans moyens et petits, quatorze émeraudes, trente-neuf rubis; cent seize diamans, vingt-neuf émeraudes et vingt-neuf rubis sur les cinquante-huit suspensoirs; le fond était garni de douze diamans; les huit étuis pour les flèches étaient ornés de saphirs. Les trente chaînettes en or et les trois bandoulières étaient garnies de vingt et un diamans, la ceinture était ornée d'une rose en émeraudes, de cinq diamans et de cinq rubis ; sur les cinquante agrafes, cent cinquante diamans. Le tout, renfermé dans un étui écarlate, valait 30,000

6. Un coussin jaune, de riche étoffe de Constantinople, garni de cinq rubis, cent vingt émeraudes et de houppes en perles et en or, estimé à 2,000

7. Un arc doré, peint et orné à ses deux extrémités de quatre diamans. 100

8. Un paquet de flèches, dont les baguettes étaient en baleine et les pointes d'acier, ornées

172,100

	Piastres.
Report.	172,100
d'incrustations en or.	50
9. Un licou en satin blanc, brodé d'or.	100
10. Une ceinture en or, ornée d'un gros diamant, de cent deux moyens et onze cent deux petits, avec trois suspensoirs ; dans un étui de velours écarlate; valant	25,000
11. Une boîte à cellules (*tenzou*) remplies de musc et d'ambre. Le couvercle représentait une montre garnie à l'intérieur, de vingt-quatre diamans, et à l'extérieur, de trois gros diamans et de quatre-vingt-treize plus petits; l'enchâssure formait un réseau en or, le fond figurant un champ de sable d'or; valant	6,000
12. Un vase entouré de cercles garnis de soixante-seize diamans, moyens et petits, huit saphirs bleu de ciel, dix rubis; estimé à	3,000
13. Une montre à répétition, dont le cadran était orné de douze diamans, l'intérieur de cinq autres, l'extérieur, d'un diamant moyen et de quatre-vingt-huit plus petits. La chaîne, en or, était garnie de cent quatre diamans, la clef de six autres; estimée à	6,000
14. Une montre à répétition en or, au centre de laquelle se trouvait un gros diamant, et tout autour soixante autres plus petits; une émeraude hexagone, cinq rubis, deux émeraudes, quinze diamans, deux rubis balais et une grande perle, formaient la pendeloque de la chaîne; estimée à	4,000
15. Une montre avec sa boîte, garnie de cinquante diamans, moyens et petits; la chaîne, en or, était ornée de douze diamans, de trois rubis, et d'une émeraude; valant	3,000
16. Un lorgnon, garni au milieu de deux rubis moyens, de six autres plus petits et de vingt-deux diamans; la chaîne était ornée de huit diamans. Le	
	219,250

	Piastres.
Report.	219,250
tout, renfermé dans une bourse artistement brodée d'or, valait	1,000
17. Un lorgnon à fond d'or, dont les deux côtés étaient garnis de soixante diamans, enchâssés en forme de réseau et entourés de cercles en or.	1,000
18. Un étui en argent, incrusté de nacre, renfermant deux lorgnons en argent.	50
19. Un télescope garni d'émeraudes; les deux extrémités étaient ornées d'or et de soixante-huit diamans.	1,500
20. Un télescope, garni de cent trente-huit diamans, cent trente-huit émeraudes et trente-huit rubis.	1,500
21. Un télescope incrusté d'or, dont le dôme était orné, d'un côté, d'un rubis; de l'autre côté, d'un saphir; dans toute sa longueur on voyait douze rubis, trente et un diamans, un saphir; sur les deux anneaux qui l'entouraient on remarquait cinquante-deux diamans.	1,000
22. Un télescope, orné en haut de cent quarante-huit diamans, de trente saphirs, de six émeraudes, et les deux anneaux, de quarante-quatre saphirs; le fond en forme de réseau, le dôme en or.	1,500
23. Un télescope à cinq emboîtures; la partie supérieure en nacre; les embouchures en or.	300
24. Un télescope; la partie supérieure en écaille; les embouchures en or.	250
25. Un télescope à quatre emboîtures; la partie supérieure en écaille, avec incrustations d'or; les embouchures en or.	150
26. Un télescope; la partie supérieure ornée d'une peinture.	150
27. Une boîte en écaille, recouverte d'un réseau	
	227,650

		Piastres.
	Report.	227,650
en or, avec deux anses d'or.		5,000
28. Un fusil à canon hexagone, fabriqué à Constantinople, orné de trois cents quatre-vingt-dix-huit diamans moyens et petits; la chaîne, attachée au chien, ornée d'une pendeloque en émeraudes ; le chien, au-dessus de la pierre, en or.		15,500
29. Un fusil dont lé fût était incrusté de nacre et d'or, ainsi que les parties en fer et en acier ; le canon hexagone était orné de corail et d'argent.		300
30. Un fusil à canon hexagone ; le fût en argent massif; les parties en fer et en acier incrustées d'or et d'argent ; fabriqué, comme le précédent, à Constantinople.		600
31. Un fusil à canon hexagone; la monture, de couleur verte, incrustée d'or et ornée de corail et d'argent.		600
32. Un autre, le fût orné d'écaille et d'or, les parties en fer et en acier incrustées d'or et d'argent.		600
33. Un fusil du genre de ceux d'Alger; le fût de couleur noire, incrusté d'or et d'argent.		600
34. Une paire de pistolets à fût d'ébène, la poignée ornée d'une émeraude; les canons de cent quatre-vingt-dix diamans, de sept émeraudes et de sept rubis; les parties en fer et en acier incrustées d'or; les fourreaux en velours bleu garnis de deux gros diamans, de quatre moyens, de quarante-deux émeraudes, de soixante-deux saphirs, et de deux cent quatre petits diamans : le tout dans une enchâssure d'or.		12,500
35. Un panache de cheval, orné au milieu d'un grand rubis, entouré de quatre autres de moyenne grandeur, de huit autres plus petits, de deux émeraudes et de vingt-six petits diamans.		2,000
		265,350

	Piastres.
Report.	265,350
36. Un harnais dont la têtière était ornée d'une grande émeraude, de deux rubis moyens, de quarante-huit diamans et de deux roses où brillaient deux rubis et quarante diamans; la sous-gorge, de deux cent soixante-quatorze diamans; les chaînons, de cent quinze diamans; les roses de la sous-gorge, de vingt-un diamans; le collier, de soixante-dix-huit diamans; le poitrail d'un gros diamant, de trois cent soixante-onze moyens et petits; les trois courroies du poitrail, de cinq cent cinq diamans moyens et petits; l'enchâssure des pierres formant un réseau d'émail vert, rouge et azur.	70,000
37. Une batte à nez, ornée d'une émeraude de la plus belle eau, de deux autres, de neuf saphirs, de sept diamans moyens et quatre-vingt-neuf petits; l'enchâssure la même que ci-dessus.	3,500
38. Une masse d'armes ornée à son extrémité d'un rubis, de trois saphirs bleu de ciel; sur la poignée et les autres parties on voyait vingt-trois rubis et saphirs, trois émeraudes, et deux cent onze diamans. Le fond et l'enchâssure comme ci-dessus.	6,000
39. Des étriers en vermeil ornés de huit émeraudes moyennes, de soixante-douze plus petites, de cent trente diamans et cent soixante-douze rubis et saphirs. Le fond et l'enchâssure comme ci-dessus.	2,500
40. Une selle en velours écarlate ornée dans la pièce de devant d'une grande émeraude hexagone entourée de soixante-et-onze diamans et de soixante-treize rubis et saphirs. Sur la pièce de derrière on voyait trois grandes roses composées	
	347,350

	Piastres.
Report.	347,350
chacune de quarante-huit diamans, de trente-neuf émeraudes, de quarante-deux saphirs; les huit roses moyennes renfermaient quarante-huit diamans et quarante-huit saphirs, et les deux roses les plus petites deux émeraudes et douze saphirs. L'enchâssure et le fond comme ci-dessus.	4,000
41. Une housse de velours violet ornée de soixante-douze rubis, de six cent quatre émeraudes, doublée de soie couleur orange, brodée de perles et d'or et garnie de franges en argent.	10,000
42. Un coussinet de selle d'écarlate doublé de satin jaune et brodé d'or.	1,000
43. Une couverture de selle de velours bleu brodé d'or.	50
44. Une pièce en écarlate pour essuyer la sueur, présentant sur les bords des roses brodées en or.	50
45. Une couverture de selle de velours écarlate, brodée d'or.	50
46. Un licou en argent.	100
47. Une bride en argent.	50
48. Une bride et une sangle.	100
49. Un caleçon d'une riche étoffe d'or, de fabrique de Vienne.	2,000
50. Un idem de riche étoffe de Venise.	2,500
51. Plusieurs étoffes de Venise pour caleçons.	800
52. Plusieurs étoffes de Constantinople pour caleçons.	1,200
53. Idem plus riches.	1,200
54. Idem de nouveau Tarakli.	1,200
55. Plusieurs étoffes bariolées.	700
56. Plusieurs pièces d'étoffe d'or.	1,200
57. Plusieurs pièces de challi et de ssof.	600
	374,150

	Piastres.
Report.	374,150
58. Plusieurs autres pièces de ssof.	700
59. Six paires de coussins de velours fabriqué à Constantinople.	300
60. Six autres paires fabriquées à Brousa.	300
61. Douze paires de velours franc.	1,000
62. Vingt pièces d'étoffe de Syrie.	3,000
63. Dix tapis de Khios.	400
64. Dix tapis fabriqués par les Turcomans d'Ousbaki.	500
65. Vingt des plus belles fourrures de zibeline.	4,250
66. Plusieurs pièces de draps de différentes couleurs.	394
67. Quatre pièces de drap écarlate.	800
68. Idem, trois autres pièces.	254
69. Quatre-vingts chevaux turcomans.	254
Total.	386,402

Nous donnons à cette occasion quelques mots qui serviront à enrichir les dictionnaires turcs; les voici: Koum kakma, Senberekli, Baghoum, Schirmahi Altoun ssoga, Pafté, Tirdeste, Koküs takhta, Bassma dœgmé, Perwanékeman, Tschenberli, Aghizlik, Ighenlik, Kor koulih, Tokdjiridlü, Tapkour, Baltschik, Elvan, Poutedari, Tarakli, Elvan Pisto, Katifekinlü, Eger khaschasi.

IX. — Page 126.

Argenson écrivit à Bonneval, sous la date du mois d'août : «J'ai reçu vos lettres, mémoires et projets; rien n'est mieux pensé pour l'avantage réciproque des deux empires, et je les ai communiqués à Sa Majesté qui en a été très-satisfaite, et vous en tient compte ; elle fait fond sur vous. Agissez promptement, n'oubliez rien pour opérer une diversion en Hongrie sur la frontière, mandez-moi ce que vous pouvez et voulez faire. Suppléez à M. de Castellane sans lui rien com-

muniquer; écrivez-moi par la voie ordinaire et envoyez-moi les duplicata par Naples et M. de l'Hôpital.»

Bonneval répondit par une lettre chiffrée, écrite par le Genevois Chénévrier, l'agent de Penkler: «Je ne puis, ni dois agir pour engager la Porte à faire diversion sur les frontières de Hongrie; c'est à l'ambassadeur d'en faire les premières insinuations. C'est un malheur que ses talens ne soient tournés du côté de l'intrigue et des affaires; cela vous prouve ce que je vous ai déjà marqué, combien il importe aux deux empires que la France ait ici pour ambassadeur un génie supérieur, surtout qu'il soit grand homme de guerre, habile politique, habile négociateur, entreprenant au besoin et généreux. Au reste, le Sultan et les ministres sont tout tout-à-fait fixés à ne point donner d'inquiétude à la reine de Hongrie et à ne s'écarter en rien des derniers traités; et ce, d'autant mieux que les affaires ont pris en chrétienté un train avantageux pour l'Empire ottoman et que la guerre contre les Persans fixe toute l'attention de la Porte.» Desalleurs écrivit à Bonneval de Paris sous la date du 23 décembre 1746.

«M. le marquis d'Argenson m'ordonne expressément de vous écrire qu'il est essentiel pour la France que vous déterminiez les Turcs à faire une diversion vers la Hongrie; il n'est pas de leur intérêt que la reine de Hongrie reste la maîtresse de toute l'Italie. Il est dangereux que cela n'arrive, si elle n'est forcée d'en détourner ses troupes, pour les porter à la défense de ses propres États; elles ont passé le Var, et sont actuellement en Provence. Le roi a fait assembler une armée à Lyon, qui pourra faire repentir ses ennemis; cependant, Sa Majesté serait à la fin forcée de souscrire une paix qui, en laissant à l'Autriche ses anciens États, avec beaucoup de troupes aguerries, la laisserait aussi plus formidable aux Turcs; leur intérêt exige donc qu'ils s'arment dans l'occurrence présente pour concourir, par eux-mêmes, à la diminution de cette puissance; le refus de leur

médiation est un prétexte raisonnable, et le danger de l'avenir, une raison qui ne leur permet pas de balancer. Si, à ces raisons, il fallait ajouter des présens, j'ai ordre de vous dire que vous pouvez promettre, et que l'on tiendra vos engagemens; il faudrait cependant ne pas promettre des sommes excessives, et se réduire à cent mille écus, et moins si vous le pouviez, et à la condition qu'ils ne seraient remis que lorsque la guerre serait commencée. Vous aurez la bonté d'en communiquer avec M. de Castellane, et de prendre avec lui les arrangemens qui vous paraîtront convenables; il recevra des instructions à ce sujet; mais, mon cher Pascha, j'ai ordre de vous présenter un motif qui vous sera bien cher; le roi se déterminerait à reconnaître un pareil service, et si, après l'avoir rendu, vous vouliez venir dans votre patrie, et vous jeter entre les bras d'un maître, auquel votre cœur est si attaché, vous seriez reçu non-seulement avec bonté, mais encore de façon à vous faire passer vos jours avec distinction et avec une entière aisance. Je suis bien flatté de pouvoir vous porter une parole si conforme à vos désirs. Les circonstances ne permettent pas en ce moment de faire un traité, mais vous n'ignorez pas que, quand même le roi ferait sa paix avant les Turcs, il lui resterait assez de moyens pour empêcher qu'ils ne souffrissent d'avoir pris son parti. Au reste, je vous répète, que M. Castellane doit avoir reçu des ordres relatifs à ma lettre, et qu'en lui communiquant ce que je vous écris, il vous le confirmera de la part du roi.»

Le cher comte a passé ici; Dieu sait combien nous avons parlé de vous, et de notre ami. Je vous assure de mes respects, et je salue très humblement notre ami.»

X. — Page 129.

Castellane au Secrétaire d'Etat d'Argenson Puisieux à Constantinople, ce 23 mars 1747.

«Depuis la lettre, Monsieur, que j'ai eu l'honneur de vous

écrire, le 27 du mois passé, par la voie de Venise, j'ai reçu les duplicata des trois dépêches, dont vous m'avez honoré, les 30 novembre, 9 et 26 décembre passé, avec la lettre particulière que vous m'avez adressée pour l'homme en question; c'est M. le comte de Montaigu, qui me les a fait parvenir avec la lettre du 1er février, arrivée le 20 de ce mois. Je présume que les originaux sont sur un des deux bâtimens que nous attendons ici de Marseille depuis long-temps. Je vais, Monsieur, avoir l'honneur de répondre aux réflexions que les dépêches renferment, en vous informant de deux événemens, qui vous frapperaient sans doute davantage, si mes précédentes relations ne vous avaient pas déjà convaincu que les personnes sur qui vous faisiez ici le plus de fond, n'étaient pas à beaucoup près aussi essentielles au succès de vos vues, qu'on peut avoir tâché de vous le persuader. Je parle de Saïd-Efendi, et du comte de Bonneval. Le premier a été déposé de la charge de Kiaia, qui a été donnée au Chaoux Bachi, et le second est tombé dans une léthargie mortelle, qu'on attribue à une goutte remontée. Je savais depuis quelque temps que le grand-vizir travaillait à éloigner Saïd-Efendi de Constantinople. C'est le 15 de ce mois qu'il a été déposé. Il a regardé comme une grâce, qu'on ne lui ait pas donné les trois queues pour l'envoyer dans quelque mauvais pachalik, où il aurait bientôt dépensé ce qu'il a épargné dans le peu de temps qu'il a exercé la charge de Kiaia. Il est rentré dans l'emploi qu'il avait eu auparavant au bureau des finances. Comme il reste à Constantinople, il ne serait pas impossible qu'il s'élevât de nouveau par des intrigues à quelque poste plus important. Ainsi, je crois de mon devoir, Monsieur, de vous dire ce que j'en pense. Je vous ai marqué, Monsieur, dans ma lettre du 12 septembre, qu'à l'audience du 29 août, qui m'a été donnée à la campagne, Saïd-Efendi ne pouvait s'y trouver; il était obligé de rester à la Porte pour suppléer à l'absence du grand-vizir, ce qui, ajoutai-je, l'a mis fort à son aise; car la composition

de sa contenance, n'aurait pas été pour lui un petit embarras; dans cette occasion, je tombai dans le cas d'une amphibologie, qui n'est que trop fréquente dans notre langue, et qui vous a donné lieu de penser que je voulais vous parler du grand-vizir, quoique ces dernières paroles fussent relatives à Saïd-Efendi. C'est de lui, que je voulais dire qu'il avait été charmé de ne pas se trouver à cette conférence, parce que, connaissant son caractère timide, indécis, peu obligeant, et uniquement occupé de lui-même et de sa fortune, et ayant été témoin que, lorsqu'il fut nommé ambassadeur en France, il affecta devant le grand-vizir de se faire interpréter ce que je lui disais, de peur qu'on ne le soupçonnât de savoir le français, et de ne pas passer pour aussi infidèle que ceux dont il parlait la langue; je ne doutais pas qu'il n'eût été embarrassé à composer sa contenance dans un entretien, où il aurait rougi de se montrer zélé ou ingrat envers la France : l'un étant aussi périlleux dans sa façon de penser que l'autre était déshonnête. Comme vous paraissez surpris, Monsieur, que l'on puisse former le moindre doute sur la reconnaissance de Saïd-Efendi envers la France, je dois vous informer à ce sujet de quelques anecdotes. La première, que Saïd-Efendi, après avoir consumé à Paris, par des fantaisies et ses caprices, les bienfaits du roi, prévoyant qu'il retournerait aussi pauvre qu'il était venu, imagina la ressource d'une donative considérable qui lui était promise, s'il procurait à un quidam l'emploi de fermier général. Le refus de cette grâce est le premier sujet de sa rancune. Le second, a été l'économie dont on usa avec lui à Marseille, où, suivant lui, la chambre ne lui donna pas aussi abondamment qu'il aurait souhaité. Rien de plus injuste que cette façon de penser; il en a été cependant capable, apparemment par le vif sentiment de son indigence, qui était telle qu'il ne rapporta de son ambassade que des colifichets et huit mille piastres d'argent comptant. Il avait outre cela un beau diamant, dont le roi lui avait fait présent; mais il lui fut enlevé

par le kislaraga. A la suite de cette conférence que ce premier eunuque eut dans le sérail avec le sieur de Laria, dans laquelle ce drogman, en relevant dans la meilleure intention du monde la générosité dont on avait usé envers Saïd-Efendi, fut la cause innocente qu'on acheva de le dépouiller. C'est le troisième sujet de la rancune. Ces faits m'ont été successivement assurés par les personnes qui avaient le plus de part à sa confiance, et le dernier entre autres a été confirmé par M. le comte de Bonneval lui-même; en sorte que, bien loin de le regarder comme notre ami, vous pouvez au contraire être persuadé qu'il a oublié tout ce que la France a fait pour lui, et qu'il est de plus ulcéré contre nous, nonobstant toutes les attentions que j'ai eues pour lui depuis son retour de France. Aussi, Monsieur, bien loin de me réjouir de sa nomination au poste de kiaia, je vous prévins que je l'avais démasqué à la négociation de 1743, et vous donnai à entendre qu'il nous serait tout au moins inutile, outre sa timidité naturelle et les motifs de rancune dont je vous ai parlé. Je savais qu'il avait puisé de M. de Bonneval le préjugé qui a toujours été un obstacle essentiel à nos vues; je veux dire cette prévention, que la France ne veut engager les Turcs dans la guerre que pour s'en débarrasser elle-même, et les sacrifier en faisant sa paix. C'est en 1734, temps auquel Saïd-Efendi et le comte de Bonneval entrèrent dans nos affaires de Pologne, que les plus malignes inductions du procédé de France à la paix de Ryswick furent mises dans tout leur jour, et qu'on fit échouer les négociations du marquis de Villeneuve, en exigeant que la France prît des engagemens par écrit avec la Porte, pour la continuation de la guerre. C'est à cette école que les Turcs ont appris à se méfier de nous, et que Saïd-Efendi lui-même a puisé ses principes, dont il s'est très ouvertement expliqué même en cette occasion, et dont vous avez vu par la suite de la correspondance du comte de Bonneval avec le sieur Peyssonnel, que ni l'un ni l'autre ne se sont jamais départis, ayant toujours insisté sur la né-

cessité indispensable d'une alliance avec la Porte. J'ai donc prévu, par la connaissance de toutes ces circonstances, l'accomplissement de ce que je vous avais prédit par mon mémoire du 10 avril 1745, que le système de la Porte serait constamment de ne pas se brouiller avec ses voisins, et de tâcher de tirer parti de cette conjoncture, pour se procurer quelques avantages de la part de la cour de Vienne, par la voie de la négociation et non par celle des armes. Vous avez vu en effet, Monsieur, que de toutes les idées que nous avons fournies à la Porte, aucune n'a pris, que celle de retarder la réponse à l'internonce de la cour de Vienne, en la faisant dépendre de la paix des Etats de Toscane avec la Porte : idée qui sert à les trouver conformes au système pacifique des Turcs, puisqu'elle se lie de plus en plus avec cette cour, et à diminuer le nombre des corsaires qui troublent la navigation et le commerce des sujets du Grand-Seigneur; je ne doute pas que, si la cour de Vienne voulait faire encore le moindre petit sacrifice du côté du Banat, la Porte n'acceptât avec plaisir de renouveler et proroger la trève de 1739. Je vous ai annoncé tout ceci, Monsieur, nonobstant les nouvelles que nous avions de la paix de Perse, et vous avez vu en effet, que cette paix a été conclue sans que le système de la Porte ait changé. Tout ce qu'a produit cet événement, c'est qu'il a coupé court au prétexte dont M. de Bonneval vous amusait pour nourrir vos espérances, en sorte que, se voyant réduit au pied du mur, il a été obligé de parler clairement et conformément à la vérité; du moins c'est ce qu'il a fait dans les billets dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer copie, ignorant ce qu'il peut vous avoir insinué ailleurs. Ces détails, Monsieur, sans diminuer le regret que vous pouvez avoir à la confiance qu'on vous avait inspirée pour Saïd-Efendi et le comte de Bonneval, pourront contribuer à vous consoler de la mort prochaine de ce dernier.

Il y a environ deux mois, que le comte de Bonneval fut

attaqué d'une fluxion, qu'on croit aujourd'hui avoir été occasionnée par une humeur goutteuse qui s'est jetée sur l'estomac et la poitrine. Il pensa l'année dernière s'empoisonner par l'usage du vitriol. Depuis, il a considérablement augmenté son mal, et l'a rendu probablement incurable par le fréquent usage du miel détrempé dans l'eau chaude, contre l'avis des médecins, ravivant ensuite cette boisson par l'usage des liqueurs fortes et spiritueuses. Un régime si extraordinaire lui a procuré des évanouissemens qui semblaient les avant-coureurs d'une apoplexie ; il s'alita il y a une quinzaine de jours, et ne s'est plus levé ; depuis, il donna dans un autre travers, en prenant une quantité extraordinaire d'huile d'amandes douces. Ces évanouissemens étant devenus plus fréquens, il tomba le 17 de ce mois dans une espèce d'assoupissement, d'où un médecin fort entendu, que j'ai auprès de moi, secondé de celui qui le sert ordinairement, le firent revenir : en sorte que, le 20 de ce mois, ayant reçu vos dépêches, et notamment celle par laquelle vous me prescriviez de rendre moi-même et en main propre celle qui était pour lui, le médecin que je consultai sur son état, m'assura qu'il y avait de l'amélioration, et que le malade avait toute la liberté de ses sens. Je vous avoue, Monsieur, que votre intention étant que cette lettre me fût communiquée par M. de Bonneval, j'aurais fort souhaité dans une pareille circonstance, que vous m'en eussiez envoyé la copie ; car j'aurais pu me dispenser de la lui remettre, pour éviter de compromettre votre secret. J'ai bien senti tout ce qu'elles avaient de critique, puisque cette pièce allait augmenter le nombre de celles qui sont à la veille de tomber, ou entre les mains des Turcs, ou au pouvoir de personnes peu sûres. Mais enfin, Monsieur, je me dis à moi-même que l'obéissance et l'exécution ponctuelle de vos ordres étaient le parti le plus raisonnable que j'eusse à prendre, cette lettre, à laquelle vous me renvoyez en quelque façon, devant naturellement renfermer des instructions essentielles. L'ignorance m'aurait

lié les mains et exposé aux reproches de m'être mis dans l'impossibilité d'exécuter, le comte de Bonneval nous manquant, ce qui pouvait intéresser le service du roi. J'allai donc le 21 de ce mois passer la soirée au palais de Naples, qui est à peu de distance de celui du comte de Bonneval, et je fis confidence au bailli de Majo, que je serais fâché que le comte mourût sans lui avoir donné la consolation de lui témoigner la part que je prenais à sa situation. Je fis même agréer à ce ministre de ne pas venir avec moi, à cause de l'incognito que j'étais bien aise de garder : en quoi mon intention fut de me conformer à ce que vous m'avez recommandé sur ce point. J'avais, du reste, fait prévenir le comte de Bonneval de la visite que j'allais lui rendre. Soliman Bey, son fils, avait disposé toutes choses pour que j'entrasse dans sa chambre avec le moins d'éclat qu'il se pourrait. Je m'y rendis à huit heures sans flambeau, et sans autre suite que M. Peyssonnel. Je trouvai le comte ayant l'entière liberté de son esprit; la conversation fut polie et aussi cordiale que la circonstance le permettait; mais quand je lui remis votre lettre, il travailla beaucoup pour la décacheter à cause de sa grande faiblesse; quand elle fut ouverte, il la remit à M. Peyssonnel, pour qu'il en fît la lecture; en l'ouvrant on reconnut qu'elle était chiffrée. Eh bien! me dit le comte, vous la ferez déchiffrer par M. Peyssonnel; je lui répondis qu'elle était d'un chiffre dont lui seul avait la clef. S'il en est ainsi, dit le comte, je ferai venir demain mon secrétaire Paul, et Soliman Bey lui fera déchiffrer la lettre, dont je vous enverrai l'original et la copie. Tout cela était au mieux jusque là, et je pris congé de lui. En sortant, je renvoyai M. Peyssonnel à Soliman Bey, qui était resté dans la chambre voisine à celle du malade, pour amuser quelques personnes étrangères qui y étaient; je le fis prévenir que j'avais remis une lettre au comte, qu'il trouverait sous son oreiller, et que par rapport à son importance, il était essentiel au service qu'il la fît déchiffrer, et qu'il me fît part de son contenu. Cette précaution était nécessaire,

car quelque temps après, le comte tomba dans un violent accès de goutte, et depuis lors il est resté dans une léthargie si absolue, qu'il ne prend plus d'alimens que ceux qu'on peut lui administrer avec une cuillère, et ne parle plus. Je me suis là, Monsieur, livré à la discrétion de Soliman Bey et de Paul pour le déchiffrement de cette lettre et pour la connaissance de son contenu. Soliman Bey est un Milanais apostat, âgé d'environ quarante-cinq années, un esprit plus solide que brillant, attentif, au reste, à ses intérêts et à son avancement, et y travaillant bien plus par son activité et ses importunités, que par la modération et la discrétion de sa conduite. Il a profité des liaisons du comte pour se procurer ici des amis et protecteurs; il exerce depuis plusieurs années, pour le comte, la charge de combaragi-bachi, et vit dans une maison séparée auprès de lui, où il a épousé une fille unique d'un renégat vénitien. Il n'a pas de grands talens, ni de connaissances fort étendues, mais comme il est au fait des négociations du comte, et qu'il peut se faire que le ministère ottoman, à qui il est connu par ses divers messages, sera bien aise de continuer d'avoir à Péra une personne à portée d'y puiser des informations sur les affaires de l'Europe, il y a lieu de croire qu'on le maintiendra à peu près dans le même état que son père adoptif. C'est donc un homme bon à ménager, et un canal assez naturel, dans la circonstance présente, pour suppléer aux démarches que je ne pourrais faire moi-même sans inconvénient au secret; il aurait été inutile de vouloir user de réserve avec lui, puisqu'il s'est emparé depuis plusieurs jours des papiers du comte, qu'il a mis en lieu de sûreté. Cette opération était nécessaire, car le sieur Peyssonnel, qui a visité le comte deux fois par jour depuis sa maladie, fit apercevoir à Soliman Bey, que le portefeuille ou atlas géographique rempli des papiers du comte, était sur un canapé à la merci de tout le monde. C'est sur cet avis que Soliman Bey a ramassé depuis tous les papiers qu'il a pu trouver. Je ne sais pas positivement

où il les a transportés, mais le sieur Chévrier, chancelier de Naples, m'a fait connaître hier au soir qu'il avait les plus importans. Ce chancelier est un Genevois, qui doit vous être connu, Monsieur, par un mémoire des plus malicieux qu'il répandit en Suisse, il y a sept à huit ans, contre la politique de la France et que la cour jugea capable de faire révolter contre nous les protestans, en sorte qu'on avait donné des ordres réitérés à M. de Villeneufve, de le faire enlever comme un esprit très dangereux, quand M. Finochetti le fit entrer dans les affaires de Naples, où il fit un voyage et fournit des projets tant qu'on en voulut, car il est fertile en ce genre. Il en a été récompensé par la place de chancelier de Naples, à la modicité de laquelle il a suppléé par des douceurs qu'il trouvait dans la maison du comte, à qui il a toujours été fort attaché. C'est à lui que Soliman Bey remit, le 12 au soir, la lettre en question à déchiffrer; je l'appris par Paul, que j'envoyai chez lui le 22 au matin. Chévrier, à qui Paul me renvoya et que je fis appeler aussi, me dit d'abord qu'il y avait des fautes qui l'empêchaient de déchiffrer une partie de la lettre; qu'il entrevoyait pourtant des avantages personnels qu'on faisait espérer au comte, et sur lesquels il ne pouvait s'expliquer davantage jusqu'à ce que le comte revînt dans un état à pouvoir y donner son aveu, mais qu'il communiquerait, après en avoir pris la permission de Soliman Bey, ce qui pouvait concerner le service du roi, cette partie se trouvant presque entièrement déchiffrée. Il m'apporta en effet, hier au soir, l'extrait de cette lettre, dont vous trouverez ci-joint la copie.

Avant d'entrer dans des réflexions qu'elle peut exiger, j'ajouterai qu'après la lecture de cette pièce, j'envoyai M. Peyssonnel chez Soliman Bey, pour le remercier de ma part de cette communication, et lui dire que j'avais bien des raisons de regretter M. de Bonneval, mais que cette lettre augmentait infiniment mes regrets; qu'au reste, je souhaitais de trouver des occasions pour contribuer à son avancement,

et que, s'il était dans l'intention de continuer de prêter ses soins aux intérêts de la France, je serais charmé que la négociation à laquelle cette lettre était relative, lui fournît un moyen naturel de se ménager la confidence de la Porte. Soliman, très-sensible à ce compliment, dit à Peyssonnel qu'il me priait d'excuser si cette communication avait été imparfaite; que si le comte venait en santé, il ne serait peut-être pas si scrupuleux; qu'à l'égard de la négociation, il trouvait que le comte, par excès de confiance pour Saïd-Efendi, avait un peu négligé le reïs-efendi, qui n'était pas de ses amis; que pour lui, il avait été le matin même voir ce ministre, afin de le rendre favorable aux vues qu'il avait de se faire pourvoir de la charge de combaragi-bachi; qu'au reste, il n'avait jamais beaucoup aimé à se mêler des affaires d'autrui, mais qu'il se prêterait pourtant à tout ce que la France pourrait exiger de lui. Le sieur Peyssonnel lui dit que son éloignement des affaires était la preuve d'un jugement solide, mais que celle-ci pouvait bien mériter quelque exception : ce à quoi Soliman n'eut pas de peine de convenir. Il me reste à observer à présent, Monsieur, que vos dernières instructions renfermées tant dans les lettres dont vous m'avez honoré, que dans celles à M. le comte de Bonneval, diffèrent des précédentes : 1° En ce que vous ne demandiez alors que des démonstrations de la part des Turcs, et qu'à présent, vous souhaitez qu'ils agissent réellement et prennent les armes pour empêcher que la reine de Hongrie ne s'empare de l'Italie; et comme ce point est délicat, vous souhaitez qu'on puisse l'obtenir, autant qu'il se pourra, par des démarches indirectes et secrètes. Si Soliman Bey supplée à celles que vous attendiez du comte de Bonneval, elles seront indirectes; pour ce qui est de savoir si elles seront secrètes, vous en jugerez vous-même, Monsieur, par tous les détails dont je vous ai informé sur la façon dont M. le comte de Bonneval dirigeait cette affaire. Quant à moi, Monsieur, je me conformerai à ce que vous me prescrivez, de ne donner aucun

mémoire, nonobstant l'approbation que vous avez donnée à celui qui fit la base de ma conférence du 29 août avec le grand-vizir. 2° Vous espérez, Monsieur, que les Turcs, par le seul motif de leur propre intérêt, pourraient entrer dans vos vues; vous promettez aujourd'hui d'ajouter à ce motif celui des présens, que l'on pourrait porter à cent mille écus. Je vous prie de considérer, Monsieur, que nous étions venus avec M. de Bonneval jusqu'à insinuer que la France pourrait faire la moitié de la dépense d'une diversion, et que cette insinuation ne fit que blanchir la Porte, qui n'a pas reçu cette proposition, quoique j'offrisse de m'en charger *ad referendum*. De plus, nous serons aujourd'hui entre les mains du reïs-efendi, et ce ministre, suivant le portrait que j'ai eu l'honneur de vous en faire dans mon mémoire de 1745, est très habile à se procurer des avantages; mais ce ne sont pas les avantages seuls qui le détermineront à déclarer la guerre à la reine de Hongrie; il faudra qu'il y voie clairement l'intérêt de l'Empire ottoman et sa tête en sûreté contre tous les événemens; alors même qu'en faisant le bien public, il voudra encore y trouver son profit particulier, mais il ne sacrifiera pas l'un à l'autre. Voilà du moins l'idée que j'ai de ce ministre. 3° La réflexion ci-dessus en amène une troisième, qui est que vos dernières instructions n'éloignent pas le principal obstacle qui s'est toujours opposé au succès de vos vues, qui est l'embarras que la Porte prévoit d'être abandonnée, si elle se résout à faire la guerre sans engagement de notre part de la continuer jusqu'à ce que les Turcs aient fait leur paix. Cette crainte, sur les insinuations réitérées du comte de Bonneval et de Saïd-Efendi, a jeté de trop profondes racines pour que je puisse vous flatter que des donatives seront suffisantes pour détruire ce préjugé, et vaincre ce scrupule. 4° Vous avez pu voir, Monsieur, par mes dernières relations, que le reïs-efendi a rejeté l'inaction de la Porte sur deux fautes qu'il nous reproche : l'une, de n'avoir pas accepté la médiation

du Grand-Seigneur; l'autre, de n'avoir aucunement répondu aux avances faites au roi de Prusse pour une alliance. Il sera par conséquent bien difficile de lui faire entendre, que la Porte peut fonder sa déclaration de guerre sur le refus que la reine de Hongrie a fait de cette médiation, puisqu'il est prévenu que ce procédé nous est tout au moins commun avec cette princesse, étant instruit vraisemblablement des discours que nous avions tenus à ce sujet à la cour de Pétersbourg, quand nous acceptions l'impératrice de Russie pour seule et unique médiatrice. Et pour ce qui est de l'alliance de la Porte avec le roi de Prusse, je ne trouve rien ni dans vos dépêches ni dans celles du comte de Bonneval, qui puisse guérir la Porte de la rancune qu'elle a du mépris qu'on a fait de ses avances. Il faut que cette rancune soit bien vive, puisque la dernière fois que le reïs-efendi a parlé au sieur Fonton, il a avancé qu'Ibrahim était mort de regret et de honte, des espérances qu'il avait données à la Porte sur les succès de cette négociation. La dernière réflexion sera, Monsieur, que vos instructions arrivent dans un temps où tout doit être presque réglé avec l'internonce Penkler, et qu'on a même déjà travaillé à une liste d'esclaves qu'on doit mettre en liberté à la prière de ce ministre, apparemment en échange de ceux qui seront renvoyés des galères de Livourne. C'est un fait que je tiens des Jésuites qui ont l'entrée au bagne, et qui suggèrent et s'intéressent pour ceux qui pourront être compris dans cette liste, et comme le reïs-efendi dit aussi au sieur Fonton, qu'il attendait l'arrivée du prochain courrier, il y a apparence qu'il rapportera l'ultimatum de la cour de Vienne, et que la négociation de M. Penkler se trouvera trop avancée pour que la Porte puisse reculer.

J'ai eu soin d'informer, Monsieur, le bailli de Bocage de ce que j'avais découvert ici d'intéressant pour l'ordre de Malte; mais je ne trouvai pas à propos de lui communiquer le mémoire du comte de Bonneval, le bruit qui s'était ré-

pandu que les Maltais avaient coulé à bas deux caravelles du Grand-Seigneur ne s'étant pas confirmé. Cette affaire, à ce qu'il paraît, a été perdue de vue. »

Je suis avec un respect infini, etc.

CASTELLANE.

LIVRE LXIX.

I. — PAGE 169.

Liste de la suite de l'ambassadeur Khatti Moustafa-Efendi.

Le *kiaya* (majordome) ou substitut; le *diwan-efendi* ou secrétaire d'ambassade; le *khazinedar* ou trésorier; le *kapidjiler kiayasi* ou grand-chambellan; le *mühürdar* ou gardien du sceau; l'*imam* ou chapelain de l'ambassade; le *khazinékiatibi* ou écrivain du trésor; l'*itsch tschokadar* ou valet de chambre des appartemens intérieurs; le *kilardji* ou confiseur; le *kahwedji* ou préparateur du café; le *sofradji* chargé de mettre les couverts de la table; le *toutoundji* ou gardien du tabac à fumer; le *boukhourbandji* ou gardien de l'encensoir; le *mahramadji* ou gardien des mouchoirs; le *schemaadandji* ou gardien des flambeaux; l'*ibrikdar* ou gardien de l'aiguière; le *tschamadjirdji* ou gardien du linge; le *takhtrewan* ou gardien de la litière; le *sedjadedji* ou gardien du tapis pour la prière; le *muezin* ou crieur à la prière; le *kaziné yamaghi* ou aide du trésorier; le *kahwé yamaghi* ou aide du préparateur du café; le *berberbaschi* ou chef des barbiers; le *baschtschokadar* ou premier valet de chambre; l'*ikindji tschokadar* ou second valet de chambre; le *outschindji*, le *dœrdindji*, le *beschindji* et l'*attindji tschokadar*, c'est-à-dire les troisième, quatrième, cinquième et sixième valets de chambre; le *baschtschaousch* ou premier tschaousch;

les *tschokadars* ou laquais; le *konakdji* ou quartier-mestre; le *miri akhor* ou premier écuyer; l'*arpa emini* ou intendant de l'orge; l'*akhor kiayasi* ou inspecteur de l'écurie; le *serradjbaschi* ou premier valet d'écurie; le *yedekdjibaschi* ou premier guide des chevaux de main; les *serradjs* ou palefreniers; le *naalbendbaschi* ou premier forgeron; trois *bascheskis* c'est-à-dire trois vieux palefreniers des écuries du Sultan; le *mehterbaschi* ou premier inspecteur de la chapelle; le *mehterkiayasi* ou second inspecteur de la chapelle; le *wekilikhardj* ou contrôleur-officier des vivres; l'*aschdjibaschi* ou chef des cuisines; les *aschdjis* ou cuisiniers; les *sakkas* ou porteurs d'eau; les *akkiams* ou dresseurs des tentes; les *arabadjis* ou cochers; les *kurkdjis* ou pelletiers; les *drogmans* ou interprètes; le *derzi* ou tailleur; l'*etmekdjibaschi* ou chef des boulangers; les *bazara giden* chargés des achats au marché; le *seraïdar* ou inspecteur de la maison; le *schinekdji* ou valet de la maison; les *seïs* ou valets d'écurie; le *mehterkhané* ou maître de chapelle.

II. — Page 160.

Nous donnons ici la liste des présens que Khatti Moustafa-Efendi apporta à l'Empereur, et qui est déposée aux archives secrètes de la maison impériale.

1. Une épée (medj), dont le pommeau était surmonté d'un saphir, la poignée (kapza) ornée de quarante-cinq diamans et de quinze rubis; l'extrémité, de vingt-quatre diamans et de trois rubis; la garde d'épée (tabla), de cent quatre diamans et douze rubis; l'embouchure, de quarante-trois diamans et deux rubis; elle est renfermée dans un étui d'écarlate orné de quatre houppes (pouskil) d'or et de fils de perles; 2. un triple panache de héron (sergodj), au milieu duquel on voit une émeraude de forme carrée, entourée de trois rubis-balais

(laal), de huit gros diamans et de soixante-dix-neuf moyens et petits; le fond figure un champ de sable; l'enchâssure présente un filet (mouschbeck) en émail de différentes couleurs; il est renfermé dans un étui d'une riche étoffe de couleur jaune; 3. un harnais complet (rakht), dont les diverses parties, le frontail (alinlik), la têtière (baschlik), et le collier (kouladé), sont ornés de cinq cent quarante-et-un diamans; le milieu du reculement (sinébend), d'un gros diamant et de cinq cent quarante-quatre plus petits; 4. une muserolle en or, des étriers en émail vert, blanc, bleu et rose, ornés, au milieu, d'un rubis-balai et de quarante-deux diamans moyens et petits; 5. des étriers en vermeil, ornés, des deux côtés, de cent soixante-seize diamans moyens et petits, de cent rubis et de huit émeraudes; 6. une bride dont les boucles sont en argent massif (som); 7. une sangle (tapkour) dont les boucles sont du même métal; 8. un sabre garni de cent quarante-deux diamans, de trente-six autres à facettes, de quatorze émeraudes sur un fond d'émail vert, blanc, bleu et rose; 9. une selle ornée, sur le devant, d'une émeraude entourée de huit diamans, d'un rubis et d'émail; sur le derrière, d'un rubis, de huit diamans, d'un saphir et d'émail, sur un fond de vermeil avec une couverture d'écarlate brodée; 10. une couverture de selle (seïnpousch) de drap violet, brodée et parsemée de cent quinze émeraudes et de perles, ornée de rubans et de franges d'or et doublée de satin jaune; 11. une housse (yapouk) en écarlate brodée d'or, doublée de satin vert; 12. une housse écarlate pour mettre sous la selle (tegelti) avec trois roses en or; 13. deux chaînes de licou (yoular) en argent; 14. un frein (kiam) du même métal; 15. un dentier de loup (marbend), idem; 16. un abreuvoir (satal), idem; 17. deux chaînes de pieds (kœstek), idem; 18. une ceinture (kouschak), idem; 19. un shawl gülscherbeti et un caleçon (donlik), travaillés à l'aiguille; 20. un shawl à fleurs et un caleçon idem; 21. un shawl simple noir pour pantalon; 22. un shawl écarlate à fleurs; 23. un shawl en

fils d'argent ; 24. une pièce d'étoffe indienne, à fleurs, brodée (potdari); 25. une pièce d'étoffe indienne à raies d'or (telli tschitscheklü) ; 26. une pièce d'étoffe à raies vertes et rouges ; 27. une, idem, à fleurs vertes et rouges (telli schalbend potdari); 28. une, idem, à raies vertes, couleur de naphte ; 29. une pièce de Damas (germsoud), à fleurs d'argent, des fabriques de Sewaï (Sewaï Kiarkhané); 30. une pièce de *beldar*, à raies rouges et vertes ; 31. une pièce de *Tarakli ouzi* écarlate, à raies d'or ; 32. un pièce d'étoffe bariolée, des fabriques de Constantinople ; 33. une pièce d'étoffe à raies, couleur de pistache (kemkhab); 34. une pièce d'étoffe de Tarakli Schehametkhané ; 35. quatre pièces de riches étoffes persanes (diba), à fond d'or parsemé de fleurs ; 36. quatre pièces de riches étoffes de Constantinople, à fleurs ; 37. quatre ballots d'une étoffe appelée *dimadiba ;* 38. sept autres de *souf* le plus fin ; 39. trois pièces de mousseline la plus fine, à raies d'or ; 40. un tapis de lit (sedjadé), fabriqué par les Turcomans Ouschaki ; 41. un tapis de Perse (kalidjé) ; 42. trois manteaux de pèlerins (ihram) des Etats barbaresques ; 43. un flacon d'huile de rose.

Vient ensuite la liste des présens offerts à l'Impératrice, qui étaient au nombre de vingt-deux.

III. — Page 203.

Izi, f. 205, donne la liste des présens que l'Empereur et l'Impératrice envoyèrent en retour au Sultan et au grand-vizir ; ceux du Sultan étaient au nombre de quatorze, ceux du grand-vizir au nombre de trente-quatre.

IV. — Page 203.

Izi, f. 224, donne la liste détaillée des présens envoyés au Sultan par Nassireddin Mohammedschah et son premier ministre ; leur nombre était de trente-quatre.

V. — Page 208.

Le greffe de la chancellerie d'État à Vienne possède une foule de rapports et d'instructions adressés par Desalleurs à Puissieux. Voici quelques-uns des passages de ces instructions.— *Desalleurs à Puissieux,* le 23 novembre 1748. « Reprendre ici le principal crédit, protéger la Suède, ne pas abandonner la Pologne, arrêter le cours des vastes projets de la Russie, sont les quatre desseins que vous m'ordonnez de ne jamais perdre de vue. » — *Desalleurs à Puissieux,* le 26 décembre 1740. « La timidité, source unique de leur (des Turcs) prétendue bonne foi. » — *Desalleurs à Puissieux,* 15 avril 1749. « J'ai l'honneur de vous rendre un compte très détaillé sur les embarras, les avantages ou les difficultés d'un traité d'amitié avec la Porte; un des principaux obstacles à surmonter ici, pour conclure un pareil traité pur et simple, c'est qu'il n'y en a pas d'exemples, et les Turcs sont infiniment attachés aux usages. Topal Osman-Pascha avait de l'inclination pour la France, il devait sa liberté à Malte, à un Français; Raghib, naturellement porté pour la France; Esaad-Efendi, protecteur ouvert de la Suède, étaient tous les trois commissaires pour la paix. Les choses ont bien changé depuis la paix de Belgrade : le prétendu refus de la médiation de la Porte par la France, le traité d'une paix perpétuelle, conclue avec les cours de Vienne et de Russie, l'épuisement amené par la guerre de Perse, enfin l'intérêt particulier du Grand-Sultan, ou la soumission du ministère au sérail, l'intérieur de tout l'Empire assez mal affectionné, ont fait adopter le système pacifique comme l'unique moyen de soutenir le Grand-Sultan sur le trône et de prévenir une révolution générale; je me suis attaché à solliciter des subsides pour la Suède. » — *Dépêche de Desalleurs,* le 15 avril 1749. « Quant à la Pologne, depuis que le traité de Belgrade a anéanti celui de Carlowicz par l'indolence des Polonais, l'argent des Russes ou l'oubli

des médiateurs, la Porte n'a plus de prétexte de se mêler des affaires de ce royaume, à moins qu'elle n'en soit requise; c'est ce que le ministère m'a fait entendre très clairement.» —*Desalleurs à Puissieux*, le 15 août 1749. « Il ne suffit pas de se concilier les ministres de charge qui sont peu stables, il faut se faire des amis d'avance et les bien instruire, afin de ne pas être obligé à commencer à travailler de nouveau, à chaque changement de grand-vizir. » — *Desalleurs à Puissieux,* le 18 janvier 1749. « Pour engager la Suède à tenir un résident à Constantinople, Celcing n'était encore que chargé d'affaires.» —*Desalleurs à Puissieux,* le 3 février 1749. « Je n'ai rien négligé pour mettre le khan des Tatares et son ministère dans nos intérêts.» —*Desalleurs à Puissieux*, le 7 décembre 1749. « La mère du Pascha de la Galère qui est à Malte, ayant trouvé le moyen de faire présenter un placet très touchant, selon les Turcs, au Grand-Sultan, pour le solliciter de faire travailler à la liberté de son fils, Sa Hautesse m'a fait envoyer ledit placet. » — *Puissieux à Blondel*, le 22 février 1750. « La Russie tâcha de faire revivre l'article VII du traité de Nystadt et de lui donner une interprétation contraire à l'esprit dans lequel il fut dressé l'an 1721. » — *Pui ieux à Blondel*, le 29 mars 1750. « Les Russes voulurent l'insérer en 1743, dans le traité d'Abo; mais les Suédois n'y donnant pas la main, ils s'en désistèrent. Ce fut Bestuscheff qui, par imprudence et mauvaise volonté, se mit par sa demande de la convention avec la Suède, dans une position *unde pedem retrahere nequit*. L'expédient trouvé par l'Angleterre, dont le ministre s'attribuait l'invention de ce dessein était que la Suède, ne pouvant jamais donner à la Russie aucun engagement compromettant sa dignité, elle prendrait cet engagement vis-à-vis les cours de France, de Vienne et d'Angleterre; mais les Suédois ne voulaient rien savoir non plus de ce projet; en effet, c'était attenter à l'honneur et à l'indépendance de cette nation, que de lui proposer un semblable projet. »

VI. — Page 245.

Les jeunes de langue furent, à cette époque, réduits à six, savoir : Testa, Mandaller, Geitter, Beaumeister fils, Moneska et Augusti. L'interprète Seleskovich remplaça à Vienne le baron de Schwachheim dans le poste d'interprète de la cour; ce dernier succéda à Penkler dans le poste d'internonce. Beaumeister passa comme interprète à Peterwardin. A l'arrivée de Seleskovich à Vienne, Testa fut nommé interprète : place qu'avaient occupé avant lui Momars et Bianchi. Volde, interprète à Hermanstadt, mourut en 1743. Penkler, dans une lettre à l'Empereur, datée du 1er juin 1753, s'exprimait ainsi en parlant de l'instruction des interprètes : « Was aber einem Dolmetsch, so bei der Pforte su dienen » hat, zu wissen nœthig ist, kann ein Mensch weder in » Wien, noch an denen Grænzen lernen, denn nebst der » Sprach, welche *conditio sine qua non* ist, und welche man » zwar eines Theils aus den Büchern lehrnen kann, durch die » Praxim mit Nation selbsten aber perfectionirt muss wer- » den, hat ein Dolmetsch, welcher bei der Pforten dienen » solle, und wo Ew. k. k. Maj. Haupt-Interessen tractirt » müssen werden, nothwendig, dass er durch die Praxim » und gute Anhandgebung deren türkischen Staatsmaximen » und Gesetze, auch Humor und den Modum tractandi » kennen lerne, und in Allem sich instruire, wie er am » bessten die Commissionen, mit welchen er beladen wirdt, » und welche besonders die Staatssachen angehen, zum Behuf » des Allerhœchsten Interesse verrichten und reussiren » machen mœge, denn œfters mit einem Wort mehr oder » weniger kann man bei denen Türkhen Alles verderben. »

VII. — Page 247.

Relazione risponsoria del potentissimo khan della Crimea,

Arslan-Ghiraï, interno alle tribù degli Abaza, detti Altichessik, e li popoli di Cabarta.

Illustrissimo ed eccellentissimo Fratello e signore mio generosissimo!

« Ho ricevuto il nobil foglio, che V. E. mi ha ultimamente mandato concernente le tribù dei Chiessik Abazà » come pure la copia della relazione mandata dalla corte di » Russia al suo residente in riposta a quanto io ho il passato » esposto à V. E. toccante le suddite tribù, ed anche la copia » dell' esposizione dello stesso residente e considerazione; il » contenuto trovo, che dicono, che quelle tribu siano originalmente di quella nazione degli Abazà, che si erano ribellati, e che da molti anni in quà abbino obitato nei contorni del fiume Gengik, che è di questa parte del fiume di » Cioban vicino alla grande Cabarta, pretendendo però nel » concedere ciò, se quelle tribù si fossero dichiarate vessalle » dei prencipi di Cabarta, e che da quel tempo in quà, » avendo pagato tributo ai medesimi, questi per diritto ereditario abbino sin ora tenuto le suddite tribù sotto il loro » dominio. — A tali allegazioni la risposta è questa : che le » suddite tribù essendo, come ho già per il passato diffusamente descritto à V. E., di estrazione originalmente della » nazione degli Abazà, sono usciti dalle montagne di quel » paese, e sono venuti, ducento anni sono, in tempo del defonto Khano Devlet-ghiraï, che fu il primo de nostri Antenati, che dalla grazia Imperiale ha ottenuto l'ordine, » l'onore e la dignità di Khano e prestandoli omaggio si li » sono dichiarati vassalli, e gli è stato assegnato per luogho » di loro dimora la parte del paese in cui attualmente si trovano. A causa però della gran distanzia di quelle parti » dalla Crimea essendo stato necessario, permetter a nissuno » della prepotenza di altre nazioni, le suddite tribù, si è » trovato a proposito, di raccommandarle alla protezione

» dei Cabartensi, stante che questi stessi era sotto ubbidienza
» a condizione, che da ogni casa loro fosse fatta una rico-
» noscenza con una pecora ogni anno. Niente di meno l'ele-
» zione dei loro comandanti, essendo stata riservata all' auto-
» rità nel sopracennato Khano, è andata poi per succes-
» sione ai loro posteri sin' a Selamet-Ghirai, da lui a Beha-
» dir-Ghirai, da questo a Haggi Selim-Ghirai mio avo, e da
» questo al mio padre ed a'miei zij. Prova maggiore di questà
» verità si è : che l'anno passato per comando della Sublime
» Porta essendo andati li nostri commissari assieme con quei
» della Russia a Cabarta per ivi conferire assieme sopra
» questi affari, ed avendo domandato alli stessi Cabardensi
» questo particolare delle tribù sopracennate. Essi hanno
» affermato essere state veramente le medesime sin dal tempo
» antico sotto il dominio dei Khani della Crimea. Che poi
» l'averle soggettate ad un annuo tributo in riconoscenza
» della protezione, che si le deveva dare, non possa servire
» di buonargomento del loro vassalaggio, e di diritto ere-
» ditario ai prencipi Cabardensi d'alcun dominio sopra delle
» tribù, è cosa che non richiede dilucidazione veruna.

» Nella relazione sopranominata della corte di Russia si
» allega, che per essere le suddite tribù abitanti sulla riviera
» di Gengik da quì del fiume di Coban, non si debba dubi-
» tare, che esse dispendano dai Cabardensi, portando l'esem-
» pio del fiume Terek in una parte del quale, abitando certe
» tribù, ossian nazioni di Cumuchi, dette Anderi, Jahissai,
» Biraghun, Gegin, ed altri di Daghistan, che al dir loro,
» sono sudditi della Russia, e nell' altra parte, che sono le
» montagne, da cui il detto fiume trae la sua origine, abi-
» tando altre di popoli di Cabarta, anche altre nazioni che
» non sono suddite della Russia, e queste essendo sotto il do-
» minio dei prencipi di Cabarta pretendono per compara-
» sione ai popoli delle parti della sorgente del detto fiume
» Terek, che le tribù degli Altichessik Abazà, come abitanti
» in Gengik debbano appartenere ai Cabardensi.

» A tali ragioni la risposta si è : che le tribù quì soprano-
» minate sono state alle volte soggette ed aderenti al partito
» della Sublime Porta, e perciò da parte della maestà impe-
» riale sono stati mandati dei donativi di riche vesti ai loro
» Capi et alle volte a quello dei Sciahi, ossiano re di Persia,
» nel tal tempo questi li mandavano parimente simili regali.
» Ma quando li popoli specialmente di tutto il Daghistan
» erano sotto il vassallaggio della Persia, benchè il defonto
» Czaro Pietro avesse nel tempo passato assediati li Cumichi,
» e messi alle strette, pure questi hanno continuato di tenersi
» al loro pristino sistema, sinchè nate poi le guerre della
» Persia, e le suddite tribù dei Cumuchi prestato omaggio
» alla Sublime Porta, e fatto lo stesso da tutti li popoli del
» Daghistan con dimostrazioni grandi di fedeltà, la Sublime
» Porta in ricompensa di ciò gli ha colmati di grazie, e sin'
» ora continua di favorirli, come ben' apparisce nei registri
» imperiali. Prescindendo da tutto ciò ogni altro argomento
» per pretendere di sottrarre dal vassallaggio e dal dominio di
» queste parti le suddite tribù, col solamente paragonarle a
» queste altre, che non via valevole, è cosa più che notoria.
» Nella suddetta relazione si allega di più, che li Cabardensi
» assolutamente mai siano stati vassalli della Sublime Porta,
» che anzi avanti questa ultima guerra la Sublime Porta fa-
» cendo pretensioni per i medesimi, la nazione degli Abazà
» allora fosse sotto l'ubidienza dei Cabardensi, e che dalla
» nascità del Messia sin' all' anno 1747 non sia mia stata
» fatta alcuna pretenzione circa di loro, che in oltre li Ca-
» bardensi, benchè avessero portato lamenti alla corte di
» Russia per danni e depredazioni, che loro erano state fatte
» dai popoli di Coban, pure per essere stata cosa di poca
» consequenza non è stata notificata alla Sublime Porta.

» A ciò si risponde primieramente che la Cabarta in tempo
» che due dei Khani nostri primi antenati, l'uno di nome
» Khanbek, e l'altro nominato Takhmuras si trovavano nelle
» parti del fiume Etil, era sotto in loro dominio; e poi nel

» tempo che il Khano Mengli-Ghirai nostro avo ebbe l'o- » nore, e la grazia d'esser investito dalla Sublime Porta del » Prencipato, era parimente la Cabarta suddetta sotto il suo » dominio. Oltre di ciò in tempo che il defonto Oz Timur » Oghlu Osman Pascià Supremo Veziro nei tempi passati » si portò coll' esercito vittorioso della Sublime Porta a Ti- » mur Kapù, o sia Demir Capì, cioè : Porta ferrea; si trovò » appresso di lui in servizio della Sublime Porta uno dei » nobili di Cabarta di nome Arzlan Begh con tutti gli altri » nobili della stessa nazione, anzi per avere fatto delle grandi » prodezze, e reso grandi servizi all' esercito, con eriger » un ponte nella parte del fiume Terek, in cui si era pro- » posta la battaglia, il Supremo Veziro preacennato, gli » aveva conferito la dignità di Sangiak Begh ossia Conte, e » tale saggio di stima dato a lui dal Supremo Veziro, e ri- » masto come un soggetto di vanto e di gloria frà quella na- » zione. Oltre anche di ciò è cosa ben notoria, che per esser » li Cabartensi vassalli della Sublime Porta e sotto l'ubbi- » dienza della medesima, Schahbas-Ghirai Sultano, uno delli » nostri zij avendo levato un esercito di quella nazione, ed » avendo con quello assediato e messo a fuoco il castello di » Terk, vi sono rimasti sacrificati in gloria della S. fede e » della Sublime Porta molti dei Signori di Cabarta e molti » altri feriti. In oltre nell' assedio messo dai Moscoviti per » il passato alla cità di Azof, essendovi accorso il defento » Chano Caplan-Ghirai, uno de' nostri zij al suo soccorso » con un escercito di soldati estrati dal territorio di Coban » si sono parimente trovati nel di lui seguito tutti li nobili » di Cabarta per servizio di S. M. imperiale, facendo le » parti di veri sudditi, il che serve di prova convincente » del loro speziale vassallaggio. Di prova eguale anche » serve l'esempio dei Cabardensi, che si sono trovati nell' » esercito del mio defonto padre all' occasione, che egli libe- » ratosi delle mani dei Nogajensi e dei Calmuchi, si è tras- » portato à Coban, come si sono anche trovati con lui in » occasioni di altre guerre.

« Oltre tutti questi esempi che chiaramente provano questa
» la verità, ve n'è anche un altro, ed è questo, che il Khano
» Saādet Ghiraï uno dei nostri zij in questi vicini tempi es-
» sendo andato col suo esercito personalmente a Cabarta, ed
» avendovi per quindici mesi di seguito dimorato fra quei
» popoli procurando di metervi il buon ordine, è seguita
» durante la sua dimora ivi la fuga di un certo Arslan Begh,
» uno dei signorati del paese, il quale essendosi rifugiato alla
» corte di Russia, questa riconoscendo, e dichiarando di non
» aver alcuna giurisdizione sopra li Cabardensi, ma pura-
» mente per aver il detto soggetto preso rifugio nel suo
» stato, volendo ottenere dal Khano la sua grazia, ha scritto
» alla Sublime Porta pregandola d'intercedere per lui, e la
» sua lettera, spero, che si trovi conservata nel proprio luo-
» go, e che vi sia anche registrata. Dopo di ciò anche nel
» tempo, che per la terza volta si trovava khano il nostro zio
» defonto Kaplan-Ghiraï, ed il defonto Osman Pacià supremo
» veziro, avendo la corte di Russia scritto alla Sublime Porta
» circa le sue procedure verso li Cabardensi, mostrando di
» voler prendere le loro parti, si è trovato nell' archivio del
» seraglio imperiale una lettera del Czar Pietro, nella quale
» essendosi trovata espressa dichiarazione, che egli non avesse
» alcun diritto sopra li Cabardensi, ne è stato communicato
» il contenuto al di lui residente, il quale avendolo notifi-
» cato alla sua corte, e per ordine di questa il generale di
» Solac avendo in quel tempo scritto sopra di ciò al sopra-
» nominato Khano ha dichiarato expressamente colla sua
» lettera esser li Cabardensi sudditi della Sublime Porta, e
» non volersi in seguito pretender dalla loro parte di spalleg-
» giare e proteggerli ; particolarità anche questa, che mostra
» evidentemente essere stati li Cabardensi per il passato sotto
» speziale vassallaggio della Sublime Porta. In conclusione
» questi sin' ai principi del prencipato del nostro zio Kaplan-
» Ghiraï Khan sono stati sotto l'ubbidienza della Sublime
» Porta, sinchè il medesimo khano andato in Cabarta, e poi

» successoli nel prencipato il Khano Mengli-Ghiraï, sono » stati messi a morte in tempo di questo li due sultani Bachti- » Ghirai e Murad-Ghirai per misfatti commessi in essersi » riffugiati in Russia, ed avervi per lungo tempo dimorato, » e sinchè ultimamente sono stati colle sacre capitulazioni » dichiarati indipendenti, il che è stato causa, che contra le » condizioni della loro franchiggia non hanno cessato di re- » car danni alle parti di Coban. Si che non avendo avito li » Russi sin adesso alcun dritto sopra di loro, ed ora preten- » dendo la loro corte, per quanto dichiara colla suddita sua » relazione, di addurre per ragione di vassallaggio degli » Abazà Altichessik verso li Cabardensi il solo argumento » della riconoscenza annua, che gli è stata prescritta, si è » trovato necessario di descrivere in questo foglio lo stato » vero, tanto dei Cabardensi, quanto delle suddite tribù degli » Abazà.

» Nella suddetta relazione dei Russi s'allega di più un » altra ragione per dimostrare, che gli Abazà suddetti siano » soggetti ai Cabardensi, dicendo ch' essi abbino usato di » somministrare cavalli ai generali di Coban, e di aggre- » garsi ai loro eserciti, e di servirli con provisioni, corren- » doli molti altri simili uffici di rispetto, sicchè quel atto » dei suddetti diformi provisioni, pretendono, che sia in » considerazione dei signori di Cabarsa, dei quali diversi » per dissensioni e risse che usano aver con altri nobili del » paese ei ritirano, e vanno a giungersi colle truppe di Co- » ban.

» Si risponde a qùesto, che nel tempo anche di una per- » fetta unione frà li nobili di Cabarta si è usato levare » truppe dal loro paese, e mandarle per giungersi con » quelle, che occorreva il bisogno di radunare per sedar i » tumulti, che nascevano nelle parti di Coban, ed in ogni » occasione si sono trovate pronte per il loro servizio, ed » hanno sempre fornito provisioni a loro, ed ogni volta che » il fine di qualche militar espedizione succedeva verso l'in-

» terno, le truppe prendevano i loro quartieri frà quelle
» tribù e nelle loro case; senza che vi sia neppur un esem-
» pio, che li Beghi, ossiano nobili di Carbarta abbino pre-
» teso d'impedire cioè e di protegerli, di modo che il quanto
» viene allegato in detta relazione circa questo particolare
» è contrario alla realtà del fatto. Che li Cabardensi in
» somma non abbino alcun altro diritto sopra le dette tribù,
» che quella della riconoscenza, che si è usata sin dal tempo
» antico di farli per la loro protezione viene sufficiente-
» mente provato con tutti questi forti argomenti. In quanto
» poi riguarda li Cabardensi stessi si deve osservare che quan-
» tunque par la dichiarazione fattasi in questo ultimo trat-
» tato di pace, che le due Cabarta, grandi e piccole nomi-
» nate, in termini generali senza altre circontanze abbino
» da essere indipendenti e che la loro independenza abbi da
» essere ugualmente osservata da ambe le parti, pure sin
» dal tempo della conclusione della pace la corte di Russia
» ha usato mandare colà un ufficiale con un corpo di soldati,
» e prender i loro ostanggi, trattandoli con ogni rigore per
» ridurli a fare a modo suo.

» Anzi questa volta detta corte ha fatto lo stesso, ed eccone
» il come : Vostra Altezza avendomi tempo fa significato con
» suoi nobili fogli la determinazione prudentemente fatta
» dalla Sublime Porta, che il numero di persone, che de-
» vono mandarsi dall' una e dall' altra parte in Cabarta per
» tenervi il buon ordine non debba l'uno eccedere l'altro, e
» che il loro introito in quel paese, e la loro sortita abbi da
» farsi in un medesimo tempo, io stante tale notificazione
» avendo mandato al luogo proprio per prendere informa-
» zione del tempo in cui sarebbe per arrivare la gente spe-
» dita da Russia, e stando ad aspettare la risposta di cui già il
» termine s'avvicinava per la prescrizione del tempo della
» marchia; ho saputo ch'a Cabarta fosse già arrivato senza
» nostra partecipazione l'ufficiale della corte di Russia colla
» sua gente, e che avesse cominciato a far a modo suo i fatti

» suoi, ed a sloggiare una banda di quei popoli dal luogo in » cui si trovava per trasportare e oollocarla in un altro no» minato Cascatau. Sopra una tal notizia avendo io tornato a » mandar altra gente con mie lettere amichevoli per deno» tare che l'andata in un tal modo dell'ufficiale suddetto sia » contro il metodo, che la Sublime Porta avea approvato, e » che un tal' atto deroghi all osservanza dovuta all'egualità, » sono tutta via aspettandone la risposta, benchè siano in» circa quaranta giorni, che ho fatto tale spedizione. Questa » impresa della corte di Russia di trasportar una banda di » quei popoli da un luogo all' altro potendo servir di pre» testo ai Cabardensi, per pretenderli per loro Vassalli, è » cosa più che certa, che quando con questi bisbigli dei » Russi venissero le sopranominate tribù degli Abazà ad esser » annoverate frà i sudditi di Cabarta, secondo il disegno » della corte di Russia, il loro esempio sarà per sedurre an» che altre nazioni, e per toglier ogni speranza d'alcun bene » da ogni parte del paese di Coban. L'esporre con realtà tutti » questi inconvenienti, e conseguenze cattive alle prudenti » riflessioni di V. E. essendo assolutamente del mio dovere, » ecco che lo facio con questo mio foglio. Pervenuto che le » sarà coll' ajuto di Dio, e compresa ch' havrà V. E. la ve» rità del fatto, e gli inconvenienti, che saranno per nascere » dalla rassegnazione di quelle tribù ai Cabardensi, spero, » che sarà persuasa, che l'intento in voler impedire, che le » suddette tribù s'annoverino frà li sudditi di Cabarta, non » è per esentarli da quel tributo, che sin dal tempo antico » hanno usato di pagarli, anzi come che è un costume an» tico, continuino a pagarlo, ma che fuori di questo non » pretendano li Cabardensi di opprimerli et aggravarli in » altre maniere contro l'usanza, e che possano esse sempre » sotto l'ubbidienza della Sublime Porta continuare secondo » l'antica pratica per quel che riguarda il loro governo, di » essere sotto il comando dei Khani della Crimea. Si com» piaccia dunque V. E. di usare generosamente le sue dili-

» genze per ridurre le cose a questo punto, e per tal via » mettere quei peasi a riparo di questi inconvenienti. Per » altro il tutto si rimette ai comandi della Sublime Porta.

» Data alli 9 della luna di Zilcaade, l'anno del' Egira 1166, » cioè alli 10 di settembre 1753. L. S. »

VIII. — Page 247.

La ostanza del contenuto della lettera del khano.

« Per relazione del nostro espresso ultimamente arrivato, » veniamo a sapere, che l'ufficiale spedito dalla corte di » Russia abbi condotto una parte dei popoli di Cabarta al » luogo nominato Casciatau fornendoli cavalli, armi, e vi- » veri, e gli abbi ivi stabiliti, e che attualmente detta corte » va mandando degli ufficiali per fare lo stesso di altre tribù, » che sono in quei contorni. Oltre di ciò, che dei sudditi » Russi quei, che vengono a tagliare legna del bosco, esis- » tente in questa parte dei confini ed a pescare vengono » armati, e che li Cosachi del territorio di questa parte » del fiume di Coban vengono di tempo in tempo a rapire » dei bestiami delle nazioni tartare, cose tutte contrarie » alli trattati di pace, ed alle sacre capitulazioni. Verso la » metà di rebiul-ewwel 1167,' cioè incirca alli 15 decem- » bre 1753. »

La sostanza del comandamento della Porta spedito su questo proposito.

« Che li prencipi ossiano li nobili di Cabarta e di altre » tribù a loro soggette, essendo considerati per popoli liberi » non devono essere sforzati di alcuna delle due parti a di- » chiararsi per loro sudditi, ne tampoco a trasportari dalli » luoghi della loro dimora, ed essere stabiliti altrove. Che » oltre l'essere ciò espresso nelle pristine capitulazioni e

» ratificazioni di ambe le parti è stato anche conchiuso nel » trattato stipulato colla mediazione della corte di Francia, » che li confini dei Russi debbono intendersi di là del fiume » Camanca, secondo che essi avevano richiesto nella parte » occidentale del fiume di Oczacow, e che in quella ripa di- » morino li Cosachi, e che li confini della Sublime Porta s'in- » tendano da questa parte del fiume Saliva, che è nella parte » orientale del fiume di Oczacow, e in quella ripa dimorino » li Tartari, e che tanto questi, che gli altri possino passar e » ripassare all' una ed all' altra parte senza opposizione, e » fare le loro pesche ed altri loro negozi. Che li Cabardensi » ed altri Popoli loro dipendenti si abbino da intendere li- » beri, e che succedendo azione improprie ed inconvenienti » abbino da essere rimediate per mezzo vostro. Che ciò » trovandosi dichiarato nelli trattati di pace, ed essendo » stato anche così stabilito da Mustafa Beg-Efendi, da Saïd » Mehemed-Efendi, e da Seid Ibrahim Aga Capigi Bassi, » li quali erano stati costituiti per commissari dei confini, » come appare dai stromenti da loro stipolati, nei quali si » trova dichiarato, che li sudditi di ambe le parti passano » liberamente fare le loro pesche nei fiumi di Asgamenli di » Ongul e di Bilangik, senza che l'una pretende d'impe- » dirne l'altra. Che oltre di ciò essendosi fatto un regola- » mento in tempo dal fù Supremo Veziro Ahmed-Pascia, » che quei, che vengono alla pesca siano senza armi, e questa » volta avendo voi Khano fatto istanza, che si abbi da scri- » vere alla corte di Russia, che il venire dei suoi sudditi a » tagliare legna dal bosco esistente in questa parte dei con- » fini Ottomani, ed altri atti simili, essendo contrari alle » sacre capitulazioni, si abbino da impedire simili compor- » tamenti, e si abbi da rimediare a queste contese tra li » Cosachi e li Tartari, è uscito questo comandamento afin- » chè abbiate voi da cooperare per riuscire in questo disegno, » ed afinchè succedendo nell' avenire simili inconvenienti » contro le sacre capitulazioni, abbiate di esporli con vostra

» lettera separata alla corte di Russia, ed abbiate da dar in-
» formazione alla Sublime Porta di tutto ciò che succederà,
» tanto intorno ai suddetti confini, ch' intorno ad altre par-
» ticolarità ».

LIVRE LXX.

I. — Page 293.

Instruction pour M. Malcewski.

1. Il s'empressera d'être témoin, et témoignera en toute occasion combien les Polonais, attachés à leur patrie, se tiennent obligés à la Porte ottomane de son attention à contribuer au maintien de la tranquillité en Pologne, principalement dans les dernières circonstances où la république se trouve, et par les divisions domestiques, qui sont maintenant apaisées par un arrangement provisionel; comme la nature de leurs divisions et de cet arrangement lui est connu, on s'en rapporte à sa mémoire pour en faire un récit détaillé dans l'occasion.

2. Il fera entendre que ces mêmes démarches de la Sublime Porte ont rendu infructueuses les intentions d'une certaine puissance voisine, qui, par des fréquents sujets de mécontentement qu'elle a donnés à la république, faisait craindre, qu'elle ne voulût profiter de ces divisions pour faire réussir ses desseins, qui s'opposent au système de tranquillité qui fait le bonheur de la Pologne.

3. Il ne fera usage de l'article précédent qu'avec beaucoup de sagesse et de modération, et non sans avoir acquis préalablement les lumières nécessaires sur le système dominant de la Porte vis-à-vis de la puissance dont il est question.

4. Il ne fera aucune mention de la conduite de l'envoyé tartare, jusqu'à ce qu'il ait découvert si les relations de cet envoyé ont été conformes à ses instructions et aux inten-

tions de son maître, parce que ledit envoyé a eu, vers la fin de son séjour en Pologne, des liaisons avec des personnes dont les sentimens sont fort suspects, et qu'en partant il fit un détour de près de cent lieues, pour passer à Jassy, sans aucune nécessité.

5. Il pourra insinuer à cette occasion que la conduite du sieur Léonardy, émissaire du prince hospodar de Moldavie, n'a point été avantageuse au bien des affaires, et qu'on souhaiterait que le prince, son maître, envoyât des personnes plus agréables et moins suspectes à l'avenir.

6. Il parlera sans affectation du crédit de M. le grand-général et de la considération, dont il jouit en Pologne, de son attachement au bien public et de son empressement à cultiver l'amitié de la Porte.

7. Il fera usage de ses instructions, soit dans les audiences, soit dans les mémoires qu'il fera parvenir au ministre ottoman, soit enfin, dans les conversations particulières, qu'il recherchera avec le premier dragoman de la Porte, quand il sera suffisamment assuré des sentimens de cet interprête, relativement aux intérêts de la Pologne.

8. Il doit avoir une confiance entière en M. le Chevalier de Vergennes, envoyé extraordinaire de France à la Porte ottomane; en attendant l'ambassadeur, qui remplacera M. le comte Desalleurs, il l'informera des moyens qu'il aura à employer pour faire parvenir au ministre ottoman, ce qui sera nécessaire qu'il lui expose, et le garantira des piéges, que lui tendront ceux qui ont de l'intéret à empêcher le succès de sa mission.

9. Il se concertera avec le ministre sur les motifs à alléguer pour continuer son séjour à Constantinople à mesure que la mission s'allongera, parce qu'elle y est annoncée comme momentanée; il en rendra toujours compte à M. le grand-général.

10. Il marquera par la voie de Cozim sous l'adresse du Bassa tout ce qui peut mériter l'attention de M. le grand-gé-

néral, en se servant du chiffre dont on lui a remis une table à son départ.

11. Il aura toujours devant les yeux la maxime que tout envoyé, surtout à la Porte, doit avoir la conduite la plus sage, la plus flegmatique et la plus circonspecte. Il montrera en public un air taciturne et impartial. Il étudiera les démarches et les paroles des autres et donnera aucune prise sur lui, en s'écartant de la vérité.

12. Il peut et doit fréquenter ouvertement tous les ministres étrangers à Constantinople, sans en excepter aucun, mais il se tiendra plus en garde contre les uns, que contre les autres.

13. Il pourra s'adresser à M. Hübsch pour les commissions indifférentes, pour attirer sa confiance sans lui faire la moindre ouverture sur les affaires de Pologne, et se bornera à déclarer que son envoyé est purement cérémonial à Constantinople et fondé sur les priviléges dont jouissent MM. les grands-généraux de la couronne.

14. Il en usera de même à l'égard de tous les autres ministres, qui témoigneront de la curiosité au sujet de sa mission.

15. Il pourra renouveler connaissance avec le jeune Linchon, s'il se trouve à Constantinople, et tirer de lui les éclaircissemens qu'il sera à portée de lui fournir, sans se laisser aller par ses conseils à un projet ou démarche quelconque qui puissent tirer à conséquence.

16. Ses appointemens étant fixés à mille ducats par an et en ayant reçu la moitié avant son départ, l'autre moitié lui sera payée à son arrivée à Constantinople.

17. Les instructions ne doivent être communiquées qu'à M. le chevalier de Vergennes, à qui il fera part de toutes les dépêches qu'il recevra ou qu'il expédiera à M. le grand général.

Fait à Dubno, ce 6 mars 1755.

Signé Comte Branicki.

« *Construtto della lettera del conte Braninski G. generale » di Polonia al Sup. Vizir, datata dalli* 3 *di marzo* 1755 » *da Dobno, e rimessa alla Porta a di* 20 *della luna » di sciaban l'anno dell' Egira* 1168, *cioè alli* 30 *di » maggio.*

« La suddetta lettera porta che lo studio della reipublica » sia d'osservar debitamente il trattato di pace ed amicizia » colla Porta che l'intenzione della medesima essendo di » mantenere la quiete nel paese, procura di tener in freno » la fazione, che cerca di causar sedizioni. Che quella fa- » zione appoggiata alla protezione di altre Potenze, non las- » ciando d'importunar il Re, li ben intenzionati della re- » publica col loro prudente maneggio hanno sedato ogni tu- » multo, e per adesse le cose si trovano in buono stato. Che » però non essendo possibile d'intieramente estirpare i per- » turbatori della quiete, ed essendo necessario d'esser sem- » pre in veglia per osservar i loro andamenti, si a bisogno » dell' amicizia dei buoni vicini, di modo che, se per fata- » lità, che Dio non voglia, si trovasse la repubblica a qual- » che pericolo, si spera, che la Porta sarà per prestarle la » sua assistenza e soccorso. A tal oggetto come che adesso » all' occasione dell' assunzione di Sua Maestà imperiale al » trono s'è deliberato di mendar espressamente una persona » per la congratulazione, si manda pro interim il colonello » Malczevsky, a cui si prega di esser prestata fede in tutto ciò, » che sarà per esporre per parte del generale soprascritto e » di communicar a lui tutto ciò, che la Porta trovasse ne- » cessario di suggerire per il vantaggio della repubblica, » verso la quale la Porta è pregata di conservare li suoi favo- » revoli sentimenti. »

II. — PAGE 295.

Serenissimo et potentissimo principi sultano Osman Khan, imperatori, etc.

Fredericus Dei gratia rex Borussiæ, etc., etc., etc., salutem » et prosperos rerum successus.

» Serenissime et potentissime princeps, Domine et amice » noster carissime. Non sine maxima animi lætitia ad aures » nostras pervenit fama, Majestatem Vestram, post obitum » nuperrime consecutum pii defuncti serenissimi principis » fratris sui eminentissimum, fulgidæ Portæ solium ascen- » disse, cum intimo subditorum suorum gaudio et ora- » tione. Meruit jam dudum Majestas Vestra supremum hocce » honoris fastigium ob præclaras suas per totum orbem » celebratas virtutes et singulares animi dotes. Nos, nihil » prius, nihil antiquius duximus, quam et Majestati Vestræ, » cujus amicitiam semper magni habuimus, et felicissimum » hunc, et exoptatum eventum sincere, et ex toto corde » non verbis tantum, sed et ipso facto congratulemur.

» Proinde et majestas vestra quam certissime sibi per- » suasum habeat, nos omni tempore curam nostram eo » præcipue impensuros esse, fore ut illud quod inter nos » feliciter intercedit, amicitiæ vinculum sartum tectumque » semper et illibatum, quin potius in dies diesque augea- » tur et firmetur. Testabitur hæc pluribus perlector præ- » sentium, consiliarius noster commerciorum intimus, nec- » non negotiis nostris peculiariter instructus Carolus Adol- » phus a Rexin. Quapropter Majestatem Vestram quam » enixe rogamus, ut præfatum consiliarum nostrum com- » merciorum intimum benevole accipere, et ipsi in om- » nibus, quæ in Nostro nomine propositurus est, benignas

» aures præbere dignetur. Quod superest omnigenam » incolumitatem et felicissimos rerum successus Majestati » Vestræ ex animo apprecamur.

» Dabantur in regia nostra Berolinensi die decimo oc- » tavo Januarii, anno post Christum Salvatorem Nostrum » natum 1756; regni nostri decimo quinto. Majestatis Ves- » træ bonus amicus,

FRIDERICUS REX ».

FIN DES NOTES DU TOME QUINZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME QUINZIÈME.

LIVRE LXVIII.

Pages.

LIVRE LXIX.

LIVRE LXX.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUINZIÈME.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez J.-P. Meline, Cans et Cie.
Amsterdam,	Lutchman et fils.
La Haye,	Les frères van-Cleef.
Francfort,	Jügel.
Gênes,	Yves-Gravier.
Florence,	J. Piatti.
Leipzig,	Brockhauss.
Turin,	Jh. Bocca.
Vienne,	Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,	E. Glucksberg.
Moscou,	A. Semen.
	Ve Gautier et fils.
	Ch. Urbain et Cie.
Odessa,	J. Sauron.
	Miéville.
Constantinople,	J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET Ce, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME SEIZIÈME.

DEPUIS L'AVÉNEMENT DU SULTAN MOUSTAFA III JUSQU'AU TRAITÉ DE PAIX DE KAÏNARDJE.

1757 — 1774.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXIX

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE LXXI.

Avénement du sultan Moustafa III. — Traité avec le Danemark. — Proposition d'un traité d'amitié faite par la Prusse. — Révocation du moufti et du kapitan-pascha; exécution du kislaraga. — Mariage de la sœur du Sultan avec Raghib-Pascha. — Retour dans la capitale de plusieurs exilés. — Arrivée de quelques ambassadeurs. — Mort d'Ali Hekkimzadé. — Mesures prises pour garantir la sûreté des pèlerins. — Mort de Naïli Abdoullah-Pascha. — Naissance de Hebbetoullah. — Révocation et changement du khan de Crimée, des hospodars de Moldavie et de Valachie, de l'interprète de la Porte et du reïs-efendi. — Dissertation scientifique. — Construction d'un canal à Nicomédie. — La police du sultan Moustafa. — L'ordre est rétabli dans les affaires de l'Arabie et de l'Égypte. — Réparation de la mosquée à Damas et construction d'une nouvelle mosquée à Constantinople. — Mort de Halimi et d'Aassim. — Constructions. — Exercices d'armes. — Mort de plusieurs savans. — Wassaf, le Bossuet des Persans. — Troubles dans l'intérieur. — Luxe de pelleterie. — Mangeurs d'opium. — Traité d'amitié avec la Prusse. — Naissance de plusieurs princesses. — Mort d'hommes illustres. — Le moufti et le kapitan-pascha sont deux fois changés. — Mort de Raghib. — Aperçu de la littérature ottomane au dix-huitième siècle. — Administration de Raghib-Pascha, le dernier grand-vizir célèbre de l'Empire ottoman.

Le premier acte du règne de Moustafa III, et sans contredit le seul qui ait réellement profité à ses états,

fut de confirmer Raghib-Pascha dans le poste de grand-vizir. Immédiatement après avoir pris possession du trône, il lui envoya avec une lettre autographe le sceau impérial nouvellement gravé à son chiffre, en l'invitant à gérer, comme par le passé, les affaires de l'Empire. Des quatre sceaux impériaux qui sont gravés à l'avénement de chaque nouveau souverain, l'un, de forme carrée, reste entre les mains du Sultan ; les trois autres, de forme circulaire, sont donnés au grand-vizir, à la grande-maîtresse de la cour et au chef de la première chambre du seraï [1]. Il est d'usage que, dans la matinée de ce jour, c'est-à-dire, le lendemain de l'avénement du Sultan, le grand-vizir envoie au nouveau maître, comme présent de bienvenue, cinquante tasses et des vases en porcelaine garnis de fleurs et de fruits. Vers midi, le Sultan fait parvenir au premier ministre un khattischérif écrit de sa main. Tous les ministres, à l'exclusion des oulémas, s'assemblent dans la salle d'audience de la Sublime-Porte, pour y attendre l'arrivée du noble message, que le porteur tient élevé au-dessus de sa tête, enveloppé dans une pièce de mousseline. L'assemblée, précédée par le grand-vizir, s'avance jusqu'au milieu de la salle ; puis le grand-vizir, après avoir baisé la lettre impériale et l'avoir appuyée contre son front, la remet au reïs-efendi, qui donne immédiatement lecture aux assistans de cet auguste témoignage de la confiance du souverain. Cette lecture terminée, le grand-vizir fait revêtir d'une

1 Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, VII, p. 120.

pelisse de zibeline le messager, qui vient baiser le vêtement du premier ministre; le grand-vizir reçoit ensuite les félicitations de toute l'assemblée, puis chacun retourne chez soi. Rentré dans son cabinet, le grand-vizir s'empresse de remercier le Sultan, dans les termes les plus humbles, de la grâce qu'il lui a plu de déverser sur lui; le porteur de cette réponse reçoit, en outre d'un présent de quelques centaines de ducats, un riche vêtement d'honneur.

Neuf jours [1] après son avénement, Moustafa III se rendit à la mosquée d'Eyoub pour y ceindre le sabre du Prophète, avec toute la pompe usitée en pareille circonstance. D'après le cérémonial, les employés de toutes les branches de l'administration s'étaient rassemblés en ce jour solennel dans la première cour du seraï. Les deux officiers supérieurs de la police, le prévôt de la ville et le lieutenant de police, suivis des tschaouschs et des mouteferrikas, soldés [2] et feudataires [3], ouvrirent la marche. Venaient ensuite les généraux de la cavalerie, les chambellans, les grands oulémas, les scheïkhs, les émirs ou *descendans* du Prophète, les seigneurs du diwan et de la chambre, les trois defterdars, le nischandji et le reïs-efendi, le ma-

[1] Et non pas le 5e comme le dit Mouradjéa d'Ohsson, VII, p. 123; ce même auteur commet une autre erreur en disant que Mohammed II fut le premier sultan ottoman qui ceignit le sabre du Prophète; Seïd Bokhara avait été le premier investi par le sultan Bayezid de la haute faveur de ceindre le sabre aux sultans qui pourraient être appelés à lu succéder.

[2] *Ouloufeli.*

[3] *Gedüklü.*

réchal de l'Empire, les deux juges d'armée, les vizirs, enfin, le grand-vizir et le moufti s'avançant côte à côte. Derrière eux venaient trente-deux chevaux de main appartenant au Sultan, richement harnachés et dont douze portaient, appendus à leurs flancs, des boucliers ornés de pierres fines. Le Sultan, entouré de ses gardes-du-corps, les peïks et les solaks, dont les premiers portaient des casques étincelans, les seconds, de magnifiques panaches de héron, s'avançait, ayant à son étrier gauche le grand-écuyer, et à son étrier droit le grand-chambellan. Le second écuyer tenait la rêne gauche de son cheval, et le porteur de l'étendard sacré du Prophète, la rêne droite. Autour du cheval du Sultan marchaient les neuf autres seigneurs de l'étrier impérial, savoir : les deux chefs de la vénerie, les quatre plus anciens chambellans et le grand-échanson. Au moment où le Sultan descendit de cheval, les onze seigneurs de l'étrier cédèrent la place aux huit seigneurs de l'épaule, dont le privilége consiste à conduire le Sultan en le prenant sous le bras; c'étaient les six officiers de la cour, le silihdar, le tschokadar, le dülbendar, l'ibrikdar, le rikiabdar et le berberbaschi, puis l'aga des janissaires et le bostandjibaschi; le même privilége est accordé au grand-chambellan et aux deux grands-écuyers. Dans cette occasion, l'aga des janissaires l'aida, conformément au cérémonial, à descendre de cheval, tandis que le grand-vizir et le kislaraga le soutenaient sous les aisselles. Derrière le Sultan, deux pages de la chambre intérieure portaient, sur des coussins richement bro-

dés, deux des turbans du souverain, symboles de sa domination sur deux parties du monde et sur deux mers, comme de son droit de protection sur les deux villes saintes, la Mecque et Médine. Pour éviter au Sultan la peine de saluer le peuple, les porteurs des turbans avaient soin de les incliner constamment à droite et à gauche. Un des pages de la chambre intérieure portait le tabouret qui sert au Grand-Seigneur à monter à cheval; un autre, l'aiguière pour les ablutions. Sur toute la route que prit le Sultan, le khazinedar jeta de l'argent à la foule. Le cortége s'avança ainsi entre deux haies de janissaires que Moustafa III salua en personne, honneur qui n'était pas accordé au peuple. Les troupes lui rendirent son salut en inclinant la tête sur l'épaule gauche, indiquant par là qu'au premier signe du maître, elles étaient prêtes à la poser sur le billot. Le Grand-Seigneur, en arrivant devant les vieilles casernes des janissaires, s'arrêta pour recevoir, des mains du colonel du soixantième régiment, une tasse de sorbet qu'il lui rendit ensuite pleine de pièces d'or; en souvenir de ce jour heureux, le colonel offrit trois moutons en holocauste à l'Eternel. Chemin faisant, Moustafa III visita le tombeau du Conquérant, près de la mosquée fondée par lui, et fit sa prière au tombeau d'Eyoub, le porte-drapeau du Prophète. Au moment où, dans la mosquée

[1] Et non pas le scheïkh des derwischs Mewlewis, comme le prétend Andréossi, dans son ouvrage intitulé : *Constantinople et le Bosphore*, p. 2. Mouradjea d'Ohsson se trompe également lorsqu'il dit que ce cérémonial ne datait que du règne de Mohammed II.

d'Eyoub, le moufti, assisté du chef des émirs, lui ceignit le sabre de Mohammed, on sacrifia cinquante moutons sur le péristyle de ce temple, et les oulémas adressèrent au ciel ce vœu pieux: « Que sa figure soit » resplendissante et son sabre victorieux! »

Le sultan Moustafa signala son avénement en abandonnant la moitié des taxes qu'à chaque nouveau règne on prélève sur les diplômes des pensionnaires et sur les brevets des hauts fonctionnaires de l'État, car, dans ces circonstances, les uns et les autres sont tenus de les faire renouveler sous peine de déchéance. Il fut le dernier des sultans ottomans qui donna, soit aux troupes inscrites sur les registres de l'armée active [1], soit à celles qui formaient la réserve [2], un présent d'avénement; depuis, ses successeurs au trône se sont heureusement affranchis de cet ancien usage, source de tant de mutineries. Moustafa annonça son avénement à tous les princes de la chrétienté par des lettres circulaires. La Pologne, la Russie et l'Autriche furent les seules puissances auxquelles il daigna envoyer des ambassadeurs. Mohammed-Pascha se rendit à Varsovie pour notifier l'avénement de Moustafa à Frédéric-Auguste III; le secrétaire des tschaouschs, Osman-Efendi, fut chargé de porter cette nouvelle à la cour de l'impératrice de Russie, Elisabeth Petrowna; enfin Resmi Ahmed-Efendi, directeur de la chancellerie des petites fondations pieuses, partit pour Vienne,

1 *Eschkindji*, c'est aussi le nom des troupes régulières créées par le sultan actuel, Mahmoud.

2 *Moutekaïdin*, c'est-à-dire *ceux qui sont assis*. Wassif, p. 98.

avec mission d'informer l'empereur François I[er] de la mort d'Osman II et de l'avénement de son frère Moustafa III [1]. De ces trois ambassadeurs, un seul mérite de fixer notre attention particulière; c'est Resmi-Efendi, que plus d'une fois nous aurons à citer comme historien, et que plus d'une fois aussi nous verrons figurer comme l'un des hommes d'État les plus marquans de cette époque. Grec originaire de Retimo, Resmi-Efendi avait, bien que renégat, conservé le souvenir de sa langue naturelle. Il avait pour femme la fille du grand reïs-efendi Moustafa Taoukdji et dont la sœur était l'épouse de l'opulent Bekir, connu pour avoir été forcé, après la mort du puissant kislaraga Beschir, de payer au trésor la somme qu'il avait promise par écrit, à ce dernier, au cas où il obtiendrait par son entremise la place de reïs-efendi, et cela bien qu'il n'eût pas été nommé à cet emploi. Ce ne fut que plus tard qu'il fut élevé au rang de ministre de l'extérieur puis de l'intérieur. Les cours d'Autriche et de Russie ne répondirent aux ambassades extraordinaires de Moustafa III que par l'envoi de nouvelles lettres de créance aux ambassadeurs qu'elles avaient chargés d'offrir leurs félicitations au sultan Osman II et qui depuis n'avaient pas quitté Constantinople. C'étaient, pour l'Autriche, le baron de Schwachheim, et pour la Russie, le comte Mniczek.

Ce ne fut que deux ans plus tard que ces deux cours envoyèrent à Constantinople une ambassade extraor-

[1] Koutschouk *Ewkaf. Ibid.*, p. 99.

dinaire en retour de celle de la Porte. Les lettres de félicitation adressées au Sultan par les cours de Naples et de Suède lui furent remises par les ambassadeurs de ces puissances, les comtes Ludolf et Celsing, et celles des cours de France, d'Angleterre et de Venise, par les ministres résidens, Vergennes, Porter et Foscari, successeur du baile Dona. L'ambassadeur du Danemark, M. de Gæhler qui, après un séjour de trois ans dans la capitale de l'Empire ottoman, avait enfin réussi à conclure avec la Porte un traité d'amitié, de commerce et de libre navigation, revint à cette époque à Constantinople, porteur des ratifications du roi de Danemark; il était chargé en outre de remettre au Sultan, avec les lettres de félicitation de son souverain, de riches présens que deux vaisseaux danois, commandés par le comte de Lützow, apportaient des bords de la mer Baltique. Quoique revêtu du titre d'ambassadeur extraordinaire, il ne fut revêtu, le jour de son audience du grand-vizir, que d'un simple kaftan et non d'une pelisse de zibeline, car le réglement relatif aux vêtemens de gala publié par le sultan défunt Osman II, était encore en pleine vigueur. L'agent dont Gæhler s'était servi dans ses longues négociations avec la Porte, pour atteindre son but, n'avait été autre que le grand-juge d'Anatolie, l'imam du Sultan, Osman Molla, le gendre du riche Bekirkiaya, homme d'une grande influence, actif et profondément versé dans les affaires, dont Gæhler avait acheté le concours moyennant une somme de cent bourses d'argent. A l'un des festins qu'Osman Molla

donna dans le cours des négociations avec le ministre danois, se trouvèrent, entre autres dignitaires, Ibrahim, fils du renégat hongrois et directeur de la première imprimerie fondée à Constantinople, et le Milanais Souleïmanbeg, fils adoptif ou naturel de Bonneval qui était mort depuis douze ans; depuis, ces deux personnages n'avaient cessé de servir avec zèle la Sublime-Porte dans ses rapports avec les ambassadeurs des puissances européennes. Au nombre des affaires qui occupèrent spécialement Schwachheim pendant son séjour à Constantinople, il faut compter en première ligne celle tendant à obtenir que le Sultan adressât un ferman au dey d'Alger en faveur du consul autrichien M. de Kersch, que les troupes algériennes avaient emmené prisonnier, à la suite d'une attaque imprévue sur Tunis. Le premier valet de chambre [1] du grand-vizir fut envoyé à cet effet, en qualité de commissaire, auprès du dey. Peu de temps après la mort du sultan Osman, mourut à Rodosto le chef des mécontens hongrois, Csaki; le baron de Zaï, frère aîné du comte Coloniz, qui le remplaça, l'ayant suivi au tombeau treize mois après, le Transylvanien Mikics se mit à leur tête. Quelques mois avant le décès de Csaki, le Hongrois Tott, qui servait alors comme général de brigade dans les armées du roi de France, était mort laissant un fils, auteur de fameux mémoires [2].

Le traité d'alliance, conclu entre l'Autriche et la

[1] *Basch tschokodar.*

[2] Le père de Peyssonel était mort dans la même année que Desalleurs, en 1755.

France (mai 1756), avait opéré un premier changement dans la position des ministres européens résidant à Constantinople, changement qui fut complété, lorsque, huit mois après, l'Angleterre conclut avec la Prusse un traité d'alliance offensive et défensive (16 janvier 1757). Les insinuations malveillantes des ministres anglais et leurs efforts pour miner le crédit des ambassadeurs des puissances continentales, tenaient la Porte constamment en éveil. Porter ne négligea rien pour exciter la Porte contre l'Autriche et la France ; à cet effet, il se servit principalement du Grec Ipsilanti, médecin du grand-vizir Raghib-Pascha. Le ministre de Suède déclara que son souverain, fidèle à son alliance avec la France, garderait une stricte neutralité dans la guerre contre Frédéric II, roi de Prusse, malgré la parenté qui l'unissait à ce dernier, et qu'il voulait maintenir la paix de Westphalie (21 mars 1757). Deux mois auparavant (8 janvier 1757), le ministre russe, Obreskoff, avait remis à la Porte une note où il l'informait que sa souveraine, l'impératrice Elisabeth Petrowna, ferait marcher une partie de ses troupes au secours de la Pologne et de l'Autriche, et que, d'accord avec la Pologne, ce corps d'armée traverserait les provinces septentrionales de la république. Dans sa réponse à cette note, le grand-vizir dit n'avoir à articuler aucune objection. L'année d'après, la Porte répondit aux plaintes qu'Obreskoff lui avait adressées au nom de sa souveraine contre les Tatares Noghaïs, que le khan Halim-Ghiraï avait reçu l'ordre de réduire cette tribu à l'obéissance, et

qu'à cet effet on lui avait adjoint les paschas d'Azof, de Bender, de Chocim et de Sofia. Raghib-Pascha, sous l'administration duquel, lorsqu'il était reïs-efendi, la Prusse avait fait la première offre de conclure un traité d'amitié avec la Sublime-Porte, offre qu'à cette époque celle-ci avait éludée sous plusieurs prétextes, était, comme grand-vizir, un de ceux qui se prononçaient le plus en faveur de cette alliance. En conséquence, le négociateur prussien, Hauden, plus particulièrement connu sous le nom de Rexin, se rendit à Smyrne, où se trouvait déjà un autre émissaire de cette nation, M. de Varennes. Hauden était muni de pleins pouvoirs [1] pour négocier un traité d'amitié avec la Porte, et porteur d'une lettre où Frédéric II félicitait le sultan Moustafa de son avénement au trône. Cependant, malgré le désir qu'avait le grand-vizir de conclure ce traité, Hauden non-seulement ne put obtenir une réponse catégorique, mais il ne lui fut permis de se rendre à Constantinople qu'à la condition d'y venir dans le plus grand secret. Long-temps les ambassadeurs de France et d'Autriche, de Vergennes et Schwachheim, cherchèrent vainement à découvrir ses traces; enfin, un de ses domestiques, Saxon de naissance, leur révéla le lieu de sa retraite pour se venger des mauvais traitemens de son maître, qu'il accusait en outre d'avoir voulu l'empoisonner, de peur qu'il ne trahît son secret [2].

[1] La traduction de ses pleins pouvoirs, du turc en italien, porte la date du 15 djemazioul-ewwel 1170 (5 février 1757).

[2] La lettre de ce domestique se trouve jointe au rapport de Schwachheim.

Raghib-Pascha, lorsque l'interprète autrichien lui communiqua cette découverte, garda le plus grand sang-froid, et, conservant l'impassibilité d'un homme qui dit la vérité, affirma qu'il n'en était rien. En effet, pendant son long ministère comme reïs-efendi et plus encore pendant son administration comme gouverneur d'Égypte, où, pour se défaire des begs turbulens des Mamlouks, la feinte était devenue une nécessité pour tout pascha gouverneur, Raghib avait eu le temps de s'exercer à l'art d'une impénétrable dissimulation. Le premier des grands-vizirs, Raghib-Pascha, accorda une attention sérieuse à l'abus que l'avidité des ambassadeurs européens faisait des bérats, ou lettres de protection délivrées à leurs interprètes, et que ceux-ci avaient coutume de vendre à des rayas. Une ordonnance du grand-vizir enjoignit au reïs-efendi de veiller à ce que cet abus ne se reproduisît plus [1]. Une année après il rendit une autre ordonnance qui renouvela la défense faite aux Européens d'épouser les filles de rayas, et d'acquérir des biens immeubles : deux choses qui étaient contraires aux traités existans. Un ordre adressé au voïévode de Galata lui enjoignit d'envoyer la liste de tous ceux qui se trouvaient dans l'un ou l'autre de ces cas.

L'administration de Raghib-Pascha ayant commencé dix mois avant la mort du sultan Osman et l'avénement de Moustafa III, il est nécessaire de rétro-

1 Cette ordonnance (bouyourouldi) du grand-vizir, datée du 19 rebioul-akhir 1172 (20 décembre 1758), est jointe au rapport de Schwachheim.

grader jusqu'à cette époque, afin de donner la narration succincte des changemens et des événemens qui la signalèrent. Peu de temps après avoir pris en main les rênes du gouvernement, il ordonna la reconstruction des casernes des adjemoghlans, ou recrues des janissaires, que le dernier grand incendie avait dévorées en même temps que les anciennes casernes de cette milice. Il donna la place du defterdar destitué, Ahmed-Efendi, à Halimi-Efendi qui venait d'être rappelé du lieu de son exil. Le moufti Dürrizadé fut révoqué, et le vieux Damadzadé Feïzoullah fut pour la seconde fois revêtu de la pelisse blanche de scheïkh de l'Islamisme (18 février 1757 — 28 djemazioul-ewwel 1170). Le kaïmakam de Constantinople, Ali-Pascha, se rendit par le Caire à Djidda, et, grâce à l'estime que nourrissait Raghib pour le gouverneur révoqué de l'Egypte, Hekkimzadé Ali-Pascha, l'ancien grand-vizir, il lui permit de se fixer dans l'Asie-Mineure, partout où bon lui semblerait. Son successeur au gouvernement d'Egypte fut Seadeddin-Pascha. Le reïs-efendi Aouni dut céder son poste au gendre du reïs Moustafa, le riche Eboubekr-Efendi, qui depuis long-temps ambitionnait cette place, et pour l'obtention de laquelle il n'avait épargné ni argent ni intrigues (11 avril—21 redjeb). C'est à ces changemens que se bornèrent les premiers actes administratifs de Raghib-Pascha sous le règne d'Osman. Il se montrait d'autant plus circonspect, qu'il connaissait le caractère faible, impatient et toujours avide de nouveauté du Sultan, et l'influence puissante du kislaraga Ahmed Aboukouf, contre laquelle il savait

ne pouvoir lutter[1]. En effet, le kislaraga, dans les derniers jours de la maladie d'Osman, voyant qu'il n'y avait plus d'espoir de sauver le Sultan, avait déjà fait choix d'un nouveau grand-vizir dans la personne du kaïmakam-pascha Ali, fils de Kell Ahmed-Pascha. Raghib-Pascha avait déjà été mandé au seraï sous prétexte de donner son avis sur une affaire de haute importance, mais en réalité on s'y proposait de lui redemander le sceau; sa présence d'esprit le sauva. Le secrétaire du kislaraga nommé Ibrahim, en avertissant le grand-vizir par un billet du danger qui le menaçait, l'informa en même temps de l'attente où on était de la mort du Sultan, qu'il disait ne pouvoir passer la nuit. Raghib-Pascha sortit sur-le-champ seul et déguisé de son palais; à peine eut-il quitté sa demeure, que le kiaya des baltadjis s'y présenta pour le sommer de comparaître en présence du Sultan. Le kislaraga, vivement contrarié, ordonna à son kiaya de chercher le grand-vizir partout où il croirait pouvoir le trouver, et de le conduire au seraï. Ibrahimkiaya parcourut toute la ville, mais sans aucun succès. A la nuit tombante, au moment où la nouvelle de la mort d'Osman se répandit dans la capitale, Raghib-Pascha reparut à la Porte, mais déjà il était confirmé dans son poste par le nouveau Sultan. Huit jours après (7 novembre 1757 — 24 safer 1171), le kislaraga Ahmed Aboukouf fut révoqué de ses fonctions,

1 « Emporté mais faible, impatient et curieux à l'excès. » Tott, *Mémoires*, I, p. 18.

et sa place fut donnée au premier confident du Sultan, Beschir. La chute d'Aboukouf entraîna celle de son secrétaire Ibrahim, qui fut éloigné du seraï avec le rang de mewkoufatdji, car le nouveau kislaraga, Beschir, instruit des dernières intrigues de son prédécesseur, et quoique ami de Raghib-Pascha, ne put donner sa confiance à un secrétaire qui venait de trahir le secret du seraï.

Le gardien de la nappe, Hamzaaga, fut promu au grade de silihdar, et le kapitan-pascha que le kislaraga disgracié avait destiné à occuper un rang supérieur dans la hiérarchie de l'État, perdit non-seulement sa place, mais il fut même exilé à Stankhio et eut toute sa fortune confisquée. Le tschaouschbaschi, le bostandjibaschi, le grand chambellan et plusieurs vizirs furent révoqués (12 novembre 1757—29 safer 1171). Le kislaraga Aboukouf paya enfin de sa tête moins la faveur dont l'avait honoré le sultan défunt, que l'orgueil dont l'avait imbu sa position. Fier de son immense pouvoir, il avait obtenu la destitution du conducteur de la karavane des pélerins, Esaad-Pascha, et avait donné cette place, ainsi que celle de djerdedji ou commissaire des vivres de la karavane, à deux de ses créatures, gens inconnus de tout le monde. Il en résulta que la tribu arabe des Beni-Harb, pour venger le précédent emirol-hadj, attaquèrent la karavane à trente lieues de Maan [1] et la pillèrent. Cette fâ-

[1] *Histoire de Siayi*, fils de Hekkimzadé Ali-Pascha, p. 150. Son père faisait partie de cette karavane.

cheuse nouvelle, arrivée à Constantinople un mois avant la mort d'Osman III, avait été cachée au Sultan par le kislaraga ; mais bientôt le bruit s'en répandit dans toute la ville, et lorsque, le jour de la nativité du Prophète, on ne vit point paraître le mouschdedji, ou messager, apportant de Damas la nouvelle de l'heureuse arrivée de la karavane à la Mecque, et que le peuple commença à murmurer, Moustafa III, pour apaiser le tumulte, fit décapiter le kislaraga, dont la tête fut exposée sur une pique, avec cette inscription : « Telle est la récompense de ceux qui » causent le malheur des pèlerins musulmans. » Cette exécution avait été légitimée par un fetwa rendu dans un conseil tenu par le Sultan et auquel assistèrent les premiers oulémas, le moufti, le grand-juge de Roumilie, Mohammed Salih, le grand-juge d'Anatolie, Aassim Ismaïl, les prédécesseurs de ces deux derniers, le juge de Constantinople, le chef des émirs et les généraux des troupes. Lorsque la sentence eut été rendue, le Sultan prit lui-même la parole et nomma le tschetedji ou général des tirailleurs, Abdoullah-Pascha, conducteur de la karavane des pèlerins. Le reïs-efendi ayant donné lecture à l'assemblée du diplôme de nomination, Moustafa reprit en ces termes : « Je sais » que les affaires des deux villes saintes sont en grande » souffrance ; je sais qu'elles sont un dépôt confié » à mes mains par Dieu le Tout-Puissant ; je veillerai » donc à leur conservation, quand je devrais retirer » de mon doigt cette bague d'or pour en battre mon- » naie. » Ces paroles furent suivies immédiatement de la

lecture d'un khattischérif impérial, ordonnant d'examiner de nouveau et de régler les registres des fermages des deux sanctuaires. Depuis long-temps ces registres étaient dans le plus grand désordre et les fermes étaient le plus souvent abandonnées par faveur ou par corruption et à titre gratuit à des baltadjis, des tschokodars et autres employés de la cour. Pour prévenir le retour de cet abus, le grand-vizir ordonna que, comme les autres fermes impériales, elles seraient données à l'enchère et soumises à la révision de la chancellerie de l'État. L'exécution du kislaraga Aboukouf entraîna aussi celle de son protégé, l'aga des Turcomans, qui, élevé à ce poste important après avoir été conducteur de chameaux, avait abusé de son autorité et fait subir toutes sortes de vexations à ses administrés. Une sentence de mort frappa également, mais plus tard, l'ancien émirol-hadj Esaad, qu'on accusait d'avoir excité lui-même, dans un esprit de vengeance, les Arabes à piller la karavane dont la garde lui était confiée.

Ainsi raffermi dans son poste par la mort du kislaraga, Mohammed Raghib-Pascha n'eut garde de contrarier le nouveau Sultan dans le goût innocent qu'il avait de commander et dans sa manie dominante qui était de faire croire qu'il régnait par lui-même. La dernière mesure gouvernementale du Sultan défunt avait été la promulgation d'une ordonnance qui défendait aux femmes de sortir de chez elles sans motifs et de fréquenter les promenades publiques, où elles ne se rendaient que pour satisfaire une curiosité

condamnable et pour se faire voir. En conséquence, les imams des divers quartiers de la ville avaient reçu l'ordre formel de veiller au maintien de la discipline primitive de l'islamisme établie par le Koran, qui ordonne aux femmes de garder la maison. Le premier acte émané du nouveau Sultan fut de renouveler les ordonnances répressives du luxe étalé dans les vêtemens des rayas, rendues sous les sultans précédens. Les patriarches, grec et arménien, ainsi que le grand rabbin, furent mandés devant le tschaousch-baschi qui leur enjoignit sous les peines les plus sévères, de veiller à ce que leurs coreligionnaires se conformassent à la loi de l'islamisme qui défend aux sujets non-musulmans de porter des vêtemens somptueux. Du reste, Moustafa se montra humain, doux et généreux. Dès les premiers jours de son règne, il chargea le reïs-efendi de déclarer aux ministres des puissances européennes que le plus agréable présent que pussent lui faire les ambassadeurs chargés de lui offrir les félicitations de leurs souverains, serait la délivrance d'esclaves musulmans ; de plus, il affecta de fortes sommes à la mise en liberté de tous les détenus pour dettes. Après avoir visité l'arsenal et les magasins des chantiers, il envoya au grand-vizir une somme de vingt mille piastres en or pour être distribuée aux capitaines de la flotte et aux autres employés de l'amirauté. A quelque temps de là, il se rendit au port pour y voir lancer un trois-ponts qui reçut le nom de Hossnoul-bahri (château de la mer), et honora de sa présence la solennité qui eut lieu à cette occasion.

Moustafa III était continuellement actif; on le voyait partout, tantôt à cheval, tantôt dans sa gondole; aujourd'hui visitant la ville, suivi d'un cortége nombreux et tout couvert de pierreries, demain parcourant sous un déguisement les rues de la capitale. Rien n'égalait sa tendresse pour sa nièce Khanümsultane, épouse du gouverneur de Roumilie, qui plus tard fut kapitan-pascha. L'esprit de cette princesse, sa beauté, rehaussée par les grâces de la jeunesse, l'avaient captivé à tel point qu'il ne laissait pas passer un seul jour sans la visiter, et l'ascendant qu'elle sut prendre sur lui ne laissa pas de lui donner quelque influence sur les affaires de l'Etat. C'est à cette influence que le riche Bekir, dont la femme avait figuré comme esclave dans le seraï du sultan Mahmoud, dut sa nomination comme reïs-efendi, et, peu de temps après, son élévation au rang de ministre de l'intérieur. Mais ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour, dit-on; sa femme, dont les intrigues lui avaient valu ce poste élevé, le lui fit perdre, lorsque appelée au seraï, elle ne put ou ne voulut pas révéler dans quel endroit son mari avait caché, dès le règne du sultan Mahmoud, plusieurs objets précieux (8 décembre 1757). Bekir eut, quelques mois après, pour successeur au poste de reïs-efendi, Abdi, musulman orthodoxe, entêté, ne suivant que sa volonté et jaloux de surpasser en grossièreté quiconque osait le contredire. A son tour, Abdi dut céder, à l'avénement de Moustafa, la place au secrétaire du cabinet du grand-vizir, Mohammed Emin; c'était, au dire de l'historiographe

de l'Empire, un homme dont les actions perçaient les ténèbres mieux que les rayons de la lune et dont les conseils dominaient la destinée[1].

Six jours après la révocation du reïs-efendi Abdi, le moufti Damadzadé Feïzoullah fut destitué pour la seconde fois; sa place fut donnée à Salih Mohammed-Efendi, qui ne la garda que dix-sept mois (20 janvier 1758 — 10 djemazioul-ewwel 1171). Le jour de son installation, Salih Mohammed reçut, de la munificence du Sultan, d'après un ancien usage, une pelisse et un cheval richement caparaçonné que le ministre de l'intérieur tint par la bride pendant qu'il y montait. Le Sultan rappela à Constantinople son gendre, l'époux de la sultane Seïneb, le petit Moustafa surnommé Sinek (la mouche), qui, pendant les quinze dernières années, avait successivement rempli les fonctions de gouverneur dans presque toutes les provinces d'Asie; grâce à sa parenté avec le Sultan, il fut nommé nischandji et vizir de la coupole. Moustafa III maria sa sœur, la sultane Aïsché, âgée de quarante-trois ans, au vizir silihdar Mohammed-Pascha, possesseur du sandjak de Tirhala; la dot qu'il lui donna ne fut que de cinq mille ducats, c'est-à-dire du vingtième de celle que recevaient les sultanes sous Souleïman le Législateur et du quarante-huitième de celle que Mourad IV avait donnée à l'épouse de Melek Ahmed-Pascha, la sultane Kia, à qui il abandonna une année entière du tribut d'Egypte, évaluée à deux

1 *Esher min el kamr emza min el kadr*. Wassif, p. 108.

cent quarante mille ducats. Une autre sœur de Moustafa III, la sultane Saliha, du même âge qu'Aïsché, veuve de Yahya-Pascha, gouverneur d'Oczakow, qui avait été retenu si long-temps prisonnier à Saint-Pétersbourg, fut mariée au grand-vizir Raghib-Pascha que le Sultan voulut par là distinguer entre tous (31 mars 1758 — 21 redjeb 1171).

Les fiançailles eurent lieu devant le moufti, dans le palais de la sultane, situé près du faubourg d'Eyoub; la sultane y fut représentée par le kislaraga du seraï, et Raghib par le ministre de l'intérieur. Le lendemain, le grand-vizir envoya à la fiancée le kapidjiler-bouloukbaschi, ou chef des gardiens de la porte du seraï, pour demander des nouvelles de sa santé, et lui remettre, de sa part, six plats d'argent avec leurs couvercles, une table du même métal, une tasse remplie de sucreries, trente autres remplies de lait et cinquante de fruits. Quinze jours après, la sultane se rendit en voiture, sans pompe ni musique (car elle était veuve), au palais du grand-vizir, accompagnée de ses eunuques coiffés de leurs turbans ordinaires. Arrivée sous le portail du harem, Raghib-Pascha complimenta son auguste fiancée et retourna immédiatement dans la salle d'audience. Après le coucher du soleil, le kislaraga vint, conformément à un ancien usage, pour conduire la sultane dans les bras de son époux. L'étiquette de la cour veut que la princesse reçoive son fiancé avec une fierté et un dédain simulés, et dédaigne même de le regarder. Lorsque cette scène muette a duré quelque temps, elle se lève tout-

à-coup en feignant un grand mécontentement, et se retire au fond de ses appartemens. Les eunuques saisissent cette occasion pour ôter au fiancé ses pantoufles qu'ils laissent sur le seuil de la porte. Cette cérémonie est considérée comme de la plus haute importance, parce qu'elle indique que le fiancé a pris possession du harem que l'époux seul a le droit de visiter. Les eunuques se retirent aussitôt, tandis que le fiancé se rend seul dans l'appartement où la princesse, assise sur le sofa, occupe la place d'honneur. Il se jette à ses pieds et reste agenouillé devant elle, les mains croisées sur la poitrine, en attendant dans le plus grand silence qu'un mot de la farouche beauté vienne le tirer de cette position. Enfin elle lui dit : « Apporte-moi de l'eau ! » Il lui présente alors l'aiguière à genoux, en lui demandant en grâce de vouloir bien lever son voile ; ce voile est brodé de fleurs et étincelant de pierreries. Les cheveux de la fiancée, qui forment sept tresses, sont enlacés d'or et de perles. A peine la sultane a-t-elle goûté à l'eau, que les esclaves apportent deux plats, dont l'un contient deux pigeons rôtis, l'autre du sucre candi, et les déposent sur des tables peu élevées, dressées au milieu de l'appartement. Le fiancé supplie sa fiancée, dans les termes les plus tendres, de daigner y goûter, mais celle-ci répond avec une hauteur et une fierté pudiques : « Je ne le veux pas. » Le nouveau marié, réduit au désespoir, a donc recours à d'autres moyens pour fléchir l'implacable beauté. Il appelle les eunuques qui déposent à ses pieds de riches présens. Adoucie

par la vue de ces magnificences, l'auguste fiancée permet à son époux de la prendre sous le bras et de la conduire à table, d'après l'étiquette de cour. Le fiancé lui présente un morceau de pigeon rôti, tandis que sa fiancée lui met dans la bouche un morceau de sucre candi. Immédiatement après, on enlève la table; la sultane reprend son siége sur le sofa; les eunuques se retirent et les fiancés restent seuls pendant une heure, durant laquelle l'étiquette ne leur permet que l'entretien le plus cérémonieux. A ce moment, le Sultan sort du harem et se rend à la salle d'audience, où il reçoit les félicitations des vizirs et des autres grands dignitaires de la cour et de l'Etat; de retour dans le harem, il est aussi félicité par les sultanes. Pendant toute la nuit, la musique, la danse, et une exhibition d'ombres chinoises alternent pour égayer les hôtes. Enfin la nouvelle mariée se plaint de la fatigue et demande à aller se coucher; aussitôt tous les conviés regagnent leurs demeures. La première esclave se rend, accompagnée d'un eunuque, auprès du fiancé pour lui annoncer que la Sultane repose dans son lit. Celui-ci s'introduit furtivement dans l'appartement de la princesse, se déshabille avec la plus grande précaution pour ne point troubler le repos de sa fiancée; puis il s'approche, se met à genoux, touche doucement ses pieds et y dépose un baiser. Si la Sultane ne fait aucun mouvement pour se défendre, sa hardiesse doit augmenter jusqu'à ce qu'enfin il se trouve, quelquefois pour son bonheur, le plus souvent pour son malheur, en possession de la prin-

cesse que la haute faveur du Sultan lui a accordée pour épouse. Le lendemain, le nonveau mari se rend au bain, suivi de quelques dignitaires et officiers de la cour ; ce jour est nommé le *jour des pieds de mouton* [1], attendu qu'à son retour du bain, on lui en offre un plat. Le troisième jour, le Sultan envoie à son gendre ou à son beau-frère une massue en fer, signe qu'il l'autorise à tuer sa fiancée avec cette arme, au cas où elle ne lui aurait pas encore permis l'usage des droits d'époux. L'histoire ne nous apprend rien au sujet de la mort violente d'une des princesses du sang d'Osman, qui aurait repoussé les embrassemens de son fiancé pour mériter la couronne du martyre [2]; d'ailleurs il est à croire que la sultane, veuve et fiancée du grand-vizir sexagénaire, Raghib-Pascha, épargna à ce second fiancé tous les détails du cérémonial que nous venons de faire connaître.

L'ordre que Raghib-Pascha avait introduit dans les fermages de la Mecque et de Médine tendant à assurer l'approvisionnement de ces deux saintes villes, ne laissa pas d'avoir les plus heureux effets, car bientôt le trésor impérial reçut un excédant de recettes s'élevant à mille bourses d'argent. En reconnaissance de ce service, Moustafa III fit revêtir le grand-vizir d'une kapanidja d'étoffe d'or doublée d'une pelisse de zibeline, distinction sans exemple depuis le règne d'Ahmed III, et dont aucun des grands-vizirs précé-

1 *Patschagouni*, c'est-à-dire le jour des pattes.

2 Voyez, *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, I, p. 476 et au chapitre *Mariage des princesses*.

dens ni aucun des gendres du Sultan n'avaient été honorés. Sous l'administration de Raghib Mohammed, plusieurs grands fonctionnaires reçurent la permission de quitter le lieu de leur exil et de revenir à Constantinople. De ce nombre furent l'ancien reïs-efendi Abdi, l'ancien defterdar Halimi, et l'ancien kiaya Welieddin, relegués, le premier à Brousa, le second à Gallipoli et le troisième à Retimo. En outre, Raghib-Pascha opéra quelques mutations parmi les vizirs et les autres grands dignitaires de l'Etat.

Quant au Sultan, il visita, à plusieurs reprises, son palais d'été de Kara Agadj, situé à l'extrémité du port de Constantinople, les aqueducs de Bouyoukdéré et de Belgrade. Il s'occupa avec activité de la réparation du seraï impérial d'Andrinople, qui avait beaucoup souffert du tremblement de terre survenu cinq années auparavant, et qui avait été aussi désastreux pour cette capitale que pour Constantinople. L'ancien kiayabeg Yousouf et Ahmed-Efendi furent chargés de ces travaux; outre la somme de cinquante mille piastres que le Sultan leur fit remettre à cet effet, il mit à leur disposition deux mille ouvriers. Ces dépenses extraordinaires furent couvertes en partie par les économies qu'il fit au seraï de Galata, où il abolit une chambrée de baltadjis qui coûtait tous les ans six ou huit cents bourses d'argent, et qu'il incorpora dans les baltadjis du vieux seraï [1]. Sous son règne, on frappa de nouveau des ducats *solotas* (pias-

[1] *Rapport de Schwachheim* du mois de janvier 1759.

tres izelotes) [111], circonstance qui fit présumer qu'une des sultanes s'était déclarée enceinte, car depuis le règne d'Ahmed III. qui avait coutume de fêter ainsi les nombreuses grossesses des femmes de son harem, la monnaie n'en avait plus émis. Les piastres izelotes de Moustafa III étaient au reste d'une valeur moindre de vingt et quelques paras que celles émises sous le règne du sultan Ahmed III.

Depuis long-temps les provinces de l'Asie mineure étaient infestées de brigands dont l'audace paralysait souvent le commerce de ces contrées. Sous le grand-vizirat de Raghib-Pascha, le gouverneur de Siwas, Sarelizadé Feïzoullah, extermina une troupe de ces brigands, forte de quelques mille lewends, qui infestaient les environs d'Erzeroum et de Tschoroum. Moustafa reconnut ce service en envoyant à Feïzoullah-Pascha la troisième queue de cheval qu'il donna aussi, sur la demande de son gendre, le grand-vizir, au kiaya, ministre de l'intérieur, Mohammed d'Akhiska et à son grand-écuyer Houseïnaga. Ce dernier, pendant l'administration de Raghib-Pascha comme gouverneur de Rakka, résidait en la même qualité à Mardin, ville voisine de Rakka. Cette circonstance, et la connaissance parfaite qu'il avait des affaires et des localités des gouvernemens de Rakka et de Roha, lui valurent sa nomination comme beglerbeg de Rakka, dont les habitans venaient de chasser leur gouverneur.

Les ambassadeurs Resmi Ahmed et Osman-Efendi, que la Porte avait envoyés, l'un à Vienne, l'autre

à Varsovie, pour notifier à l'Empereur et à la république l'avénement de Moustafa III, revinrent vers ce temps à Constantinople. Le compte-rendu de son ambassade, que Resmi Ahmed remit au grand-vizir, mérite de fixer notre attention en ce qu'elle nous fait connaître le point de vue sous lequel les Ottomans envisageaient la politique qui dirigeait les cabinets de l'Autriche et de la Prusse; elle nous initie en outre à la manière avec laquelle des hommes, même instruits, de cette nation jugeaient les mœurs et les usages des habitans de Vienne, eu égard surtout aux réflexions qui la terminent. Dans cette relation, il désigne au chapitre intitulé : *Description véridique de Vienne* [1], le mont Calamberg sous le nom de mont Aleman, la rivière de la Vienne sous celui de Widin, et il représente le Prater comme une propriété de la ville [2], puis il dit des habitans de Vienne : « Les grands et les » riches ne se lèvent que sur les huit ou dix heures ; » ils dînent à midi, mangent une seconde fois dans » l'après-midi, se promènent en voiture, puis ils vont » au spectacle ou à l'opéra, d'où ils sortent précédés » de coureurs portant des torches pour se retrouver » en société et terminer la journée par un souper. Ce » genre de vie qui les porte à ne songer, jour et nuit, » qu'à s'amuser, à jouer ou à fréquenter des réunions » frivoles, explique assez comment ils craignent de » prendre des mesures sérieuses et de faire des pré-

[1] *Wazsifi Bedj ala tarikil-idjmal*, 131. Ce rapport se trouve traduit en entier par l'auteur de cette histoire et publié par Nicolaï.

[2] *Istatkout.*

» paratifs convenables pour repousser les attaques de » l'électeur de Brandebourg. » Malgré les erreurs qu'elle contient, la relation de Resmi Ahmed, si on la confronte avec celles des ambassadeurs ottomans envoyés précédemment à Vienne, et qui toutes ont été insérées dans l'histoire de l'Empire, prouve combien il était mieux instruit des affaires du pays qu'il visitait qu'aucun de ses prédécesseurs. A ce sujet, nous pouvons citer le rapport de cet ambassadeur turc, qui, chargé d'apporter à Vienne la ratification du traité de Vasvar, disait qu'une des principales sources financières de l'empereur d'Allemagne était la taxe imposée à tout piéton ou à toute voiture qui entrait dans la capitale[1].

La première année du règne du sultan Moustafa III fut marquée par la mort d'Ali Hekkimzadé, le doyen des vizirs (14 août 1758 — 9 silhidjé 1171). Trois fois cet homme d'Etat avait été appelé à remplir les éminentes fonctions de grand-vizir. Comme gouverneur de Tebriz, il avait signalé son administration par la construction d'une mosquée dans cette ancienne capitale de la Perse reconquise par ses armes; plus tard il employa ses richesses à perpétuer le souvenir de son passage au premier poste de l'Empire, en faisant élever à ses frais une autre mosquée à Constantinople même. Cette mosquée, qui porte encore son nom, est située dans le voisinage de celle des Six Colonnes de marbre, près de laquelle reposent aussi

[1] Raschid, I, p. 231; la traduction s'en trouve dans les Archives de Hormayer.

ses restes. Né dans la nuit du 15 schâban, onze cents ans juste après le jour où le prophète Mohammed quitta la Mecque, il eut pour lui, par le fait seul de cette coïncidence, le préjugé d'après lequel tout homme, né au commencement d'un siècle [1], est censé favorisé du ciel et prédestiné à exercer une grande influence sur les événemens de son époque; il lui imprime son cachet, pour ainsi dire, la domine et la dirige. De plus, la nuit où naquit Ali Hekkimzadé était la nuit sainte dite des diplômes [2], où les deux archanges inscrivent les bonnes et les mauvaises actions des hommes et où l'ange de la mort dépose leurs registres au pied du trône du Tout-Puissant, et en reçoit d'autres, afin de les leur remettre. Cette double circonstance était, suivant la croyance populaire, la meilleure explication de la grande influence qu'il avait été appelé à exercer sur les affaires de l'Empire. Il usa de ce pouvoir avec sévérité; peu avare de sang humain toutes les fois qu'il s'agissait de faire prévaloir sa volonté, il était, du reste, généreux, bienfaisant envers les pauvres, aussi simple dans son intérieur que le dernier sofi; c'était de plus un homme instruit, qui aimait et cultivait la poésie. Comme poëte, il est connu sous le nom d'Ali, c'est-à-dire le sublime, nom qui figure en tête de ses hymnes mystiques [3]. Son penchant à la sévérité se manifesta dans

[1] Les Turcs font commencer leur XIIe siècle à dater de 1100; il ne faut donc pas compter à partir de 1101.

[2] *Leïletol-berat*. Mouradjéa d'Ohsson, II, p. 375.

[3] Sa biographie se trouve dans Wassif, p. 135-137.

tous les postes qu'il occupa, soit comme gouverneur de Tebriz, du Caire et de Bosnie, soit comme grand-vizir. Vainqueur du prince de Hildbourghausen, pendant la campagne de Bosnie, il avait par sa présence au camp du grand-vizir exercé une grande influence sur les négociations qui avaient précédé le traité de paix de Belgrade, et l'historiographe de l'Empire, en parlant de ce traité, applique à son nom et à sa bravoure cette maxime connue des Arabes: *Il n'y a pas d'autre héros qu'Ali. Il n'y a pas d'autre sabre que celui de Soulfikar*[1]. Quelques mois avant de mourir, il fit décapiter son dernier kiaya, Welieddin, que signalait sa grossièreté, et sur lequel il se vengea ainsi de sa troisième destitution qu'il attribuait principalement à la conduite inconvenante, dure et blessante de ce ministre. Welieddin, rappelé par Raghib-Pascha de son exil à Retimo, se rendit à Kutaïah, résidence du gouverneur Ali Hekkimzadé, dans l'espoir de rentrer en place par son intervention. A son arrivée au village de Pirelikœï, situé dans la belle vallée d'Ektimtasch, à quatre lieues de Kutaïah, Welieddin envoya dire à son ancien maître, dans les termes les plus inconvenans, qu'il ne ferait pas un pas de plus que celui-ci n'eût fait mettre à mort seize de ses agas. Ali, dont la haine contre Welieddin s'était encore accrue depuis qu'on lui avait rapporté que son ancien subordonné se targuait partout de le diriger comme bon lui semblait, envoya à sa rencontre

1 *La feta illa Ali, la seïfoun illa Soulfikar.* Wassif, p. 134.

le chef de sa garde [1] avec ordre de lui trancher la tête. Ali-Pascha fit remettre cette tête à la Sublime-Porte comme on faisait pour celles des rebelles; acte qui, s'il faut en croire l'historiographe Wassif, lui attira un blâme universel, mais qui, suivant son fils et biographe Siayi, fut approuvé de tout le monde. Cette contradiction s'expliquera si l'on considère que le premier de ces deux jugemens est celui des hommes impartiaux, tandis que le second émane de ceux qui avaient eu à se plaindre de la grossièreté du ministre exécuté [2].

Ali Hekkimzadé, en signant son testament, avait formellement exprimé le désir que ses deux fils mineurs fussent circoncis à la première occasion, lui-même ne pouvant plus présider à une solennité dont la religion fait une loi pour tout musulman. Le grand-vizir Raghib Mohammed se chargea de remplir les intentions pieuses du testateur. En effet, le jour où il

[1] *Delibaschi*. Siayi, f. 156, dit que les discours inconsidérés de Welieddin furent un grand bonheur pour tout le monde en ce qu'il déterminèrent sa mise à mort; il invoque à ce sujet cette maxime arabe : « *Laou la el houmeka le khouribet eddounya*, c'est-à-dire : s'il n'y avait pas de sots, le monde serait perdu. »

[2] Ismaïl Siayi termine la biographie de son père en citant les chronogrammes que Moustakimzadé, Salahi Abdi, Naïm-Efendi, Khairebeg, Hilmi, Abdoulkerim, Esseïd Hakim ont composés à l'occasion de sa mort, Après avoir exalté les vertus de son père, il transcrit le calendrier médical dressé par son grand-père Nouh-Efendi pour le choix des jours les plus favorables aux saignées, purgations, etc. « L'esprit de l'homme dit ce médecin, transportant chaque jour sa résidence d'un membre dans autre, il faut se garder d'opérer une saignée sur le membre où est logé l'esprit; ce dernier réside le premier jour du mois dans les talons, le second dans les chevilles, le troisième dans les mollets, le quatrième dans les fesses, etc. »

fêta la circoncision de ses propres fils, il fit circoncire aussi les deux fils du grand-vizir défunt, Hasanbeg et Souleïmanbeg, le fils du kiaya Derwisch Mohammed et celui du Pascha, ancien silihdar Ali, qui avait expié sous la main du bourreau son passage au premier poste de l'empire (9 octobre 1758 — 6 safer 1172).

Ce fut vers cette époque qu'on apprit à Constantinople que la karavane des pélerins de la Mecque avait failli de nouveau être pillée par les Arabes, mais qu'elle était parvenue à se frayer un passage à travers les assaillans. Arrivé dans le voisinage de Médine, non loin de Djiddé, le tschetedjibaschi Abdoullah, chef conduisant l'avant-garde de la karavane, apprit que Sid Ben Madhiad, scheïkh de la tribu arabe des Beni-Harb, attendait la karavane pour lui barrer le passage. Abdoullah, désirant éviter l'effusion du sang, écrivit au scheïkh pour l'inviter à s'abstenir de toute démonstration hostile. Cette démarche fut vaine et les deux corps en vinrent aux mains, mais le combat coûta cher aux Arabes qui furent battus après avoir vu périr leur chef Sid Ben Madhiad et deux de ses fils. La Porte éleva au poste de scheïkh des Beni-Harb, l'oncle de Ben-Madhiad, nommé Heza, qui s'engagea par serment à faire respecter à l'avenir les karavanes par sa tribu toutes les fois que celles-ci lui auraient fidèlement remis le présent d'usage. La joie que causa cette convention à la Mecque fut si grande que les mouftis des quatre rites orthodoxes rendirent un fetwa pour ordonner que dès ce moment on ajoutât dans les prières du vendredi au nom du Sultan le

titre honorifique de *Ghazi*, c'est-à-dire vainqueur dans la guerre sainte. L'attaque infructueuse des Arabes Beni-Harb ne put cependant empêcher le chef des Arabes Beni-Sakhar, le scheïkh Karadan Faïz, de faire demander, par l'entremise du scheïkh des Beni-Onaïzé, au vizir Abdourrahman-Pascha, chargé de l'approvisionnement[1] de la karavane, le présent honorifique que celui-ci se croyait dispensé de payer à cause du pillage que la karavane avait essuyé l'année précédente à son retour de la Mecque, aux environs de Maan, résidence du scheïkh; mais plus Abdourrahman se montrait condescendant et bienveillant, plus aussi les Arabes devenaient violens et intraitables. Voyant l'inutilité de ses efforts pour rétablir la tranquillité, il dut en appeler aux armes; il attaqua donc les mutins dans la plaine nommée Tabout-kourousi (la bruyère de la bière) et les dispersa en moins d'une demi-heure. L'emirol-hadj Abdoullah-Pascha ne négligea rien pour s'emparer de la personne des chefs les plus turbulens des trois tribus arabes, les Beni-Sakhar, les Beni-Onaïzé et les Beni-Benhan, qui au lieu de protéger la karavane des pèlerins, avaient été les premiers à l'inquiéter; il réussit à atteindre ce but et envoya successivement leurs trois têtes à Constantinople. Les gouverneurs de Damas et de Tripoli reçurent du trésor impérial, à titre de secours, des sommes suffisantes pour satisfaire aux besoins de la karavane dont la garde était confiée au premier, en

[1] *Djerdedjibaschi* (commissaire des vivres).

sa qualité d'emirol-hadj, au second, comme tschetedjibaschi. Raghib-Pascha, sachant avec quelle négligence les baltadjis du seraï impérial chargés d'approvisionner la karavane d'eau nécessaire, s'acquittaient de leurs fonctions, leur retira, par une ordonnance, ce service qu'il confia aux khassekis des bostandjis. Parmi les personnages qui faisaient partie de cette dernière karavane, se trouvait l'ancien reïs-efendi, grand-vizir et poëte, Abdoullah-Naïli, qui mourut à quelques lieues de Djiddé, avant d'avoir pu remplir son vœu, qui était de faire sept fois le tour de la Kaaba. L'historiographe de l'Empire, Nassif-Efendi, en parlant de ce savant vizir, le loue surtout de sa prédilection pour l'histoire persane de Wassaf, ce chef-d'œuvre de la rhétorique persane, et de son goût pour l'étude des sciences qui, pendant son administration comme reïs-efendi, charma tous ses loisirs. Un demi-siècle plus tard, à l'époque où Wassif écrivit son histoire, la culture des lettres était tellement négligée dans tout l'empire ottoman, qu'au dire même de cet écrivain [1], le goût pour l'étude de l'histoire, de la rhétorique et des sciences en général était bien plutôt un sujet de blâme pour les ministres turcs qu'un sujet de louanges et de considération. La nouvelle de la mort d'Abdoullah Naïli-Pascha parvint à Constantinople en même temps que celle du brave gouverneur de Mossoul, Abdouldjelilzadé Hasan-Pascha,

[1] *Elyaoum aïb add olounan Kemal*, c'est-à-dire, perfection qui aujourd'hui est considérée comme une honte. Wassif, p. 146.

renommé pour la valeur avec laquelle il avait défendu cette ville contre l'armée persane sous Nadirschah, qu'il avait forcé à se retirer laissant les fossés de la place comblés par les cadavres de ses soldats. Le Sultan, voulant reconnaître les services du vieux pascha, transmit à sa famille l'hérédité de ce gouvernement, qui échut dès-lors à son fils Mohammed Emin.

La perte d'un gouverneur qui ne s'était pas moins distingué comme homme d'Etat que comme vaillant capitaine, fut bientôt oubliée dans les fêtes auxquelles donna lieu la naissance de la princesse Hebetoullah (14 mars 1759 — 15 redjeb 1172). La venue au monde de ce premier enfant du Sultan fut célébrée pendant sept jours par une illumination générale dans tout Constantinople, par des feux d'artifice et autres réjouissances publiques : fêtes qui d'ordinaire n'avaient lieu qu'à l'occasion de la naissance des princes. Un mois avant celle de la princesse, les chefs des corps et métiers et ceux des marchés avaient été invités à prendre des mesures extraordinaires pour saluer dignement l'apparition du nouveau-né. A la première nouvelle de la délivrance de la Sultane, toute la ville magnifiquement illuminée ne présenta plus qu'un vaste champ de réjouissances où la gravité musulmane se dérida pour un instant. Des poésies rimées, des jeux de mots, et plus de mille chronogrammes arrivèrent de toutes parts au seraï. Le septième jour, le ministre de l'intérieur offrit au Sultan, au nom de tous les vizirs, un berceau d'or orné de pierreries. Les quatre chambres et les kœschks du seraï, à savoir : ceux des

perles, du rivage, de la porte du canon et du jardin impérial étaient magnifiquement ornés de guirlandes, de rubans et de riches étoffes; sur la terrasse qui règne au-dessus de la porte principale du palais on voyait des tentes d'étoffe d'or; enfin l'intervalle compris entre la première porte du palais impérial, et la troisième, nommée la porte de la *félicité*, brilla pendant la nuit du vif éclat projeté par quatre cents flambeaux. Des messagers envoyés dans toutes les provinces de l'Empire ordonnèrent aux gouverneurs de célébrer cet heureux événement par des jeux publics et par des illuminations. Une foule immense parcourait pendant les nuits les rues de la capitale qui, vue des hauteurs environnantes et du faîte des minarets, apparaissait comme une vaste mer de feu. A cette occasion, on put s'apercevoir de l'accroissement de la population de Constantinople, qui nécessita la construction de nouveaux magasins de blé et de farine. Quarante ans auparavant, l'approvisionnement de la ville absorbait journellement huit mille kilos de froment. Vers la fin du règne du sultan Ahmed III, l'affluence des étrangers avait nécessité la construction de sept ou huit autres magasins à blé près de l'arsenal; mais ce nombre était encore insuffisant, Moustafa III en fit construire trois nouveaux assez vastes pour contenir cent mille kilos de grains.

Moustafa suivit, en fait de lois somptuaires, les erremens de son frère, le sultan Osman. Comme lui, il proscrivit le luxe des vêtemens et la présence des femmes dans les lieux publics, et renouvela les ordon-

nances rendues à ce sujet par son prédécesseur. Pour veiller à leur stricte exécution, il parcourait très-fréquemment les rues de Constantinoples et celle de ses faubourgs. Dans ces excursions, il rencontrait à chaque pas un alaïbeg de Tschoroum, qui, destitué pour avoir injustement donné des fiefs à ses créatures, ne cessait de lui demander sa réintégration. Las enfin de cette persécution, Moustafa, dans un moment de colère, fit trancher la tête au tenace postulant, ainsi qu'à son fils Kadri, qu'on accusait de menées politiques. Pendant que le Sultan croyait ainsi faire preuve d'une haute capacité administrative en veillant lui-même à l'exécution des ordonnances sur les vêtemens et en rendant des sentences de mort contre les délinquans [1], Raghib Mohammed-Pascha opérait des changemens importans dans l'administration et parmi les gouverneurs des provinces. Le khan de Crimée, Halim-Ghiraï, fut destitué pour avoir manqué de fermeté et de caractère lorsqu'il s'était agi de réprimer les troubles suscités par les Noghaïs, qui tout récemment encore avaient envahi la Moldavie et saccagé une partie de cette principauté. La Porte lui donna pour successeur l'ancien khan Arslan-Ghiraï, exilé à Rhodes; mais celui-ci ayant refusé cet honneur et les Noghaïs ayant demandé pour khan

[1] Il condamna encore à mort un kiaya. Wassif, p. 158. On lit dans les *Mémoires* de Tott, I, p. 95 : « Un malheureux mendiant chrétien qui portait une vieille paire de houssettes de maroquin jaune, qu'il venait d'obtenir de la charité d'un Turc, fut arrêté par le Grand-Seigneur, et cette excuse même ne put lui sauver la vie : chaque jour éclairait quelque nouvelle horreur. »

son frère Krim-Ghiraï, le grand-vizir se rendit à leur désir, à condition que le nouveau khan indemniserait la Moldavie des dégâts commis par les Tatares Noghaïs. Raghib révoqua aussi les voïévodes de Moldavie et de Valachie. Nicolas Maurocordato occupait alors pour la cinquième fois le poste éminent de prince de Valachie. Désirant soulager les habitans de cette principauté, il abolit l'impôt mensuel établi par son prédécesseur, et augmenta ainsi le chiffre de la population, qui, lors du dernier recensement, n'était plus que de trente-cinq mille familles. A cet effet, il avait adjoint à chaque isprawnik ou commandant de district, un bojar en qualité de contrôleur de l'impôt. Malheureusement, avant de recueillir les fruits de cette sage mesure, il fut révoqué et jeté aux Sept-Tours. Menacé du cordon, il ne put s'en racheter qu'au prix de trois cents bourses d'argent et d'un exil à Medülü. Sa disgrâce avait été précédée de celle de son correspondant de Constantinople, le médecin de la cour, Aarif-Efendi. Dans une de ses fréquentes promenades hors de la capitale, le Sultan rencontra un des kalarasches ou courriers du prince valaque, qui venait de quitter cette ville et retournait à Bukarest : Moustafa l'arrêta et examina son portefeuille ; ayant trouvé au nombre des dépêches qu'il contenait, une lettre de son médecin, qui réclamait un présent du prince et se plaignait de l'insuffisance de ses appointemens, le Sultan le révoqua sur-le-champ et donna sa place au savant Rafii-Efendi. Le prince de Moldavie, Scarlatto Ghika, succéda à Maurocordato dans le poste de voïévode

de Valachie, et le vieux Callimachi, interprète de la Porte, céda sa place à Georges Ghika, pour prendre en main les rênes de l'administration moldave (7 août 1758). Ghika, fils de l'interprète exécuté après la convention de Constantinople, et cousin du nouveau voïévode de Valachie, Scarlatto Ghika, avait eu pour concurrent à cette place, Ipsylanti, médecin du grand-vizir Raghib Mohammed, qui, malgré son mérite, ne put l'obtenir. L'autorité dont jouissait à cette époque le premier ministre était telle que les trois gendres du Sultan, le gouverneur de Kutaïah, Mouhsinzadé, celui de Haleb, Sinek Moustafa-Pascha, et celui de Monastir, le silihdar Mohammed-Pascha, reçurent l'ordre de retourner dans leurs gouvernemens respectifs, Raghib n'ayant pu cacher la jalousie que leur présence dans la capitale avait excitée en lui. Ce ne fut qu'en considération de la parenté qui unissait la sultane, épouse du silihdar Mohammed, à Moustafa III, que ce dernier obtint une prolongation de congé de deux mois. Moustafa III maria vers cette époque sa nièce bien aimée Rakiyé Khanüm, fille de sa sœur Aïsché, à Lalizadé Nouribeg, administrateur des fondations pieuses de la Mecque et de Médine. Fort de cette union, Lalizadé Nouribeg brigua, lors des changemens et permutations annuels qui eurent lieu parmi les fonctionnaires de l'Etat, le poste du reïs-efendi Abdi, cet orthodoxe et opiniâtre musulman dont nous avons parlé déjà plusieurs fois, et qui, pour faire place à l'époux de la jeune princesse, fut nommé président de la première chambre du journal

de l'Etat. Mais Raghib-Pascha, qui ne voulait pas se laisser imposer un reïs-efendi redevable de sa position à la faveur du Sultan, s'était hâté de désigner pour ce poste l'ancien reïs-efendi Mohammed Emin, et, supposant que le brevet de sa nomination ne tarderait pas à être expédié, contresigné par le Sultan, il avait invité le nouveau titulaire à se rendre sans retard à son poste. De son côté, le Sultan insista pour nommer Nouribeg, et envoya au grand-vizir pour lui exprimer son désir à ce sujet. Raghib-Pascha n'en persista pas moins dans son choix. Après quelques lettres échangées entre lui et le Sultan, ce dernier ne voulant pas céder à la demande de son premier ministre, mais trop faible aussi pour conférer d'autorité à l'époux de sa nièce la dignité de reïs-efendi, contre le gré du grand-vizir, renvoya le rapport de Raghib en y ajoutant ces lignes: « Si Nouribeg ne doit pas » être nommé reïs-efendi, Mohammed Emin ne le » sera pas non plus; choisis donc tout autre que lui. » Cette dernière volonté du Sultan força le grand-vizir à envoyer à la suite du messager, chargé d'appeler Mohammed Emin à la Sublime-Porte, un autre messager porteur d'un contre-ordre. A sa place, il nomma Dilaweragazadé Omer-Efendi, le continuateur des biographies des grands-vizirs, dont il a été question plusieurs fois déjà dans cette histoire. Omer étant venu à mourir quarante jours après son entrée en fonctions, Raghib-Pascha lui donna pour successeur Ahmedji Abdoullah-Efendi.

Le mariage de la sultane Rakiyé Khanüm fut cé-

lébré en même temps que les fiançailles de la fille du Sultan, Hebetoullah, âgée à peine de quatre mois, avec le silihdar Hamza-Pascha, qui, peu de temps auparavant, avait reçu de la faveur du souverain la place de percepteur des impôts de Morée et le titre de pascha à trois queues de cheval (11 juin 1759 — 15 schewwal 1172). Le moufti Salih-Efendi, qui avait présidé à cette cérémonie, fut révoqué quinze jours après, et le vêtement blanc, insigne de l'autorité du scheïkh de l'islamisme, fut donné au savant Aassim Ismaïl-Efendi. Aassim s'empressa de rappeler de son exil de Brousa l'ancien grand-juge Welieddin-Efendi, homme d'un caractère doux et conciliant, différent en tout point de son homonyme Welieddinaga, dont la grossièreté était passée en proverbe (26 juin—1er silkidé).

Le Sultan, protecteur zélé des hommes de science et surtout des légistes, présida dans le cours du mois de jeûne une assemblée, au sein de laquelle cinq des principaux oulémas, l'intendant des archives des fetwas, Aboubekr, le khodja du seraï impérial, Hamidi Mohammed, l'inquisiteur [1] du moufti Idris, et les deux muderris Mouzellif et Ismaïl-Efendi, se livrèrent à des dissertations scientifiques sur l'interprétation de ce verset du Koran: « O vous qui croyez! soyez per» sévérans dans la distribution de la justice [2]. » Mouzellif et Idris-Efendi, auxquels leur science interpré-

[1] *Moufettisch.*

[2] *Ya éyouha ellezinè emenou kounou kawwaminé bilkisti.* Verset 34.

tative avait valu l'assentiment du Sultan et les éloges de l'assemblée, reçurent chacun en récompense un présent de cent ducats. Ce fut tantôt par des occupations de cette nature, tantôt par des constructions, entre autres celle du seraï d'Andrinople, que Raghib-Pascha avait su jusqu'ici absorber l'activité de son maître, afin d'avoir toujours la direction exclusive des affaires du gouvernement. Mais les travaux ordonnés pour la réparation du seraï d'Andrinople venaient d'être terminés, et l'ancien kiayabeg Yousoufaga, qui en avait été chargé, était de retour depuis peu à Constantinople. Il s'agissait donc pour le grand-vizir d'imaginer de nouveaux expédiens pour tenir le Sultan en haleine, car il avait à craindre que les exécutions que Moustafa ordonnait de temps en temps ne se renouvelassent trop fréquemment, car c'était de cette manière qu'il rendait la justice. Le chargé d'affaires du prince de Valachie, nommé Drako, avait été la dernière victime de cette justice expéditive. Ayant appris que cet agent avait fait fustiger deux esclaves turques, accusées d'avoir incendié deux de ses maisons situées à Tarapia, Moustafa III, sans autre forme de procès, avait ordonné de le pendre sur l'heure dans le Fanar, devant sa propre maison. Voulant prévenir le retour de pareils excès, autant qu'il était en lui, Raghib-Pascha reprit le projet bien ancien, souvent discuté et toujours abandonné, celui de réunir la Mer-Noire au golfe de Nicomédie. Cette réunion, qui eût été immense dans ses résultats, avait été tentée plusieurs fois avant la fondation de l'Empire ottoman, mais tou-

jours sans succès : deux fois par les rois de Bithynie et par l'empereur Trajan, et depuis par trois sultans. Sous le règne de Souleïman le Législateur, le célèbre architecte Sinan avait fait niveler à cet effet, par le Grec Gürz, tout le terrain compris entre le lac Sabandja et le golfe de Nicomédie. Du temps de Mourad III, le grand-vizir Sinan-Pascha avait déjà commandé dans ce même but trois mille ouvriers, et fait niveler le terrain pendant trois jours, lorsqu'un ordre du Sultan suspendit les travaux, disant : « Le chemin qu'a pris » jusqu'à ce jour le bois qui est nécessaire à Constan- » tinople peut encore servir à l'avenir. » Un siècle avant l'époque dont il est ici question, Mohammed IV avait chargé un certain Hindioghli d'examiner ces mêmes lieux ; mais sur son rapport, portant que les immenses forêts opposaient des difficultés presque insurmontables, et que la construction d'un canal ne laisserait pas de causer de grands dommages à un nombre considérable de villages, de fermes et de pâturages, on renonça à l'entreprise. Actuellement Raghib-Pascha reprit le projet si souvent abandonné de réunir par un canal le lac de Sabandja au golfe de Nicomédie ; il ne lui fut pas difficile de persuader le Sultan du bien qui en résulterait pour la capitale, tant par rapport à son approvisionnement en bois que par rapport aux avantages qu'un arsenal, établi à l'entrée du lac de Sabandja, présenterait pour la construction des bâtimens de l'Etat et du commerce. L'architecte [1] et l'astronome de la cour, deux maîtres constructeurs

[1] *Seri mimarani Khassa.*

connus pour leur habileté dans ces sortes de travaux[1], deux hydrographes[2] et l'inspecteur des constructions hydrographiques[3], furent envoyés pour examiner et niveler le terrain; de retour à Constantinople, ils démontrèrent que rien ne s'opposait à la construction d'un canal dans une longueur de vingt-deux mille aunes, parce que, à partir du lac Sabandja jusqu'au golfe de Nicomédie, le terrain présentait un plan rarement interrompu. Ce rapport des experts ayant satisfait le grand-vizir, il ne tarda pas à envoyer sur les lieux les ministres de l'intérieur et de l'extérieur, le djebedjibaschi et le renégat grec Ahmed de Crète, pour commencer immédiatement l'œuvre. Le Sultan, en l'approuvant, avait fixé pour son exécution la somme de six mille bourses d'argent. L'ambassadeur anglais et celui de France rivalisèrent de zèle pour soutenir le Sultan dans cette idée favorite. Porter fit traduire en turc la lettre écrite par Pline sur le même sujet, et Vergennes envoya son gendre, le baron de Tott, à Constantinople, pour seconder les ingénieurs turcs. Si ce dernier, dans ses fameux *Mémoires*, se raille de l'ignorance en fait de géométrie de l'arpenteur grec qui, au lieu de se servir du niveau ordinaire, n'employa qu'une petite table en cuivre[4] admirée par une foule de curieux accourus à la Porte, il fait preuve

1 *Mimar Tschaousch* et *Mimar Souleïman*.

2 *Souyoldji*.

3 *Sou Nazari*.

4 Andréossy dans son excellent ouvrage a suffisamment démontré l'utilité de cet instrument inventé par les Byzantins.

qu'il n'a jamais examiné cet instrument; il met encore au grand jour son défaut de connaissances géographiques, car plus loin il dit qu'il s'agissait de la réunion du fleuve Sakaria avec le lac de Nicée, tandis qu'il était question de joindre par un canal le lac de Sabandja au golfe de Nicomédie[1]. Les ministres de l'intérieur et de l'extérieur, le général des armuriers et le géomètre grec, avaient à peine commencé leurs travaux, qu'ils se virent obligés de les suspendre; il leur fallait attendre la réponse à un rapport par lequel ils informèrent le grand-vizir que l'eau qu'on avait trouvé en creusant la terre, ne laisserait pas de causer des pertes aux propriétaires de la contrée, d'autant plus que la saison était déjà fort avancée (août 1759 — silhidjé 1172). Des obstacles de si peu de valeur, en démontrant l'inhabileté des commissaires turcs, firent abandonner un projet dont l'exécution aurait doté le pays d'une nouvelle source de richesses. Ainsi, la réunion de la Mer-Noire au golfe de Nicée, qui avait été tentée et commencée six fois sous les anciens rois de Bithynie, sous Trajan, sous Souleïman le Législateur, sous Mourad III, Mohammed IV et Moustafa III, attend un nouvel entrepreneur, et elle ne réussira, si l'on en juge sur le passé, qu'autant que ces travaux seront dirigés par des ingénieurs européens.

[1] « Il fallait pour cela réunir le fleuve Zacarie à la ville d'Isnik (l'ancienne Nicée). » *Mémoires* de Tott, p. 97. Langlès, dans ses *Notices et extraits des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. V, p. 668, commet une grave erreur philologique, en prenant Iznik pour Nicomédie.

L'attention du Sultan n'étant plus arrêtée par l'exécution de cette grande entreprise, il reprit avec une nouvelle activité ses promenades mystérieuses dans les rues et les carrefours de Constantinople. Depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit tombante, il parcourait la ville sous tous les déguisemens imaginables. Dans une de ces excursions, il arriva un jour de très-bonne heure à la porte centrale du seraï. N'y trouvant pas un seul des quarante gardiens auxquels ce poste est confié, il envoya, dans sa juste colère, un des bostandjis qui l'accompagnaient dans ces courses à la caserne voisine des djebedjis, avec ordre de lui amener le général; mais celui-ci revint en disant que, ni le général, ni le lieutenant général n'étaient encore arrivés. A ces mots, le Sultan, de plus en plus irrité, ordonna aux armuriers de garde [1] d'arrêter tous ceux qui avaient abandonné leur poste, et de les amener prisonniers à la Porte, d'où ils furent conduits à la prison des Sept-Tours; quant aux deux généraux des djebedjis, il se contenta de punir leur négligence par une destitution méritée. Dans une autre circonstance, Mahmoud passa devant la cuisine du seraï déguisé comme toujours. Entraîné par la mauvaise humeur qu'avait réveillée en lui le refus d'un des pages de la quatrième chambre, d'accepter un fief très-lucratif comme étant trop petit, il arrêta un homme couvert de haillons, en lui demandant: « Qui es-tu? Depuis » quand sers-tu? » Celui-ci lui ayant répondu qu'il

[1] *Djebekhanedé boulounan Karakoulloukdjiler.* Wassif, p. 166.

était cuisinier et qu'il était entré au service du seraï sous le règne d'Ahmed III, le Sultan, sans autre réflexion, l'investit de la place que son page avait refusé d'accepter. Mais, pendant que Moustafa Ier passait son temps à faire la police de la capitale et à régenter ses sujets, le grand-vizir changea le schérif de la Mecque, et menaça de destitution les deux paschas chargés de veiller à la sûreté et à l'approvisionnement de la karavane des pèlerins, le tschetedji et le djerdedjibaschi. Mousaïd Ben Saïd, qui occupait la dignité de schérif depuis sept ans, s'étant brouillé avec le conducteur de la karavane des pèlerins d'Egypte, le beg mamlouk Keschkesch Houseïn, ils en vinrent aux mains dans le voisinage même du sanctuaire de la Mecque. Les begs d'Egypte, irrités de cette profanation, demandèrent la révocation de Mousaïd Ben Saïd et son éloignement du poste de conducteur de la karavane de Syrie. Le Porte s'empressa de faire droit à cette demande; elle chargea le tschetedji Abdoullah-Pascha d'installer dans la place de schérif, Djâfer, frère de Mousaïd Ben Saïd; en même temps, elle augmenta les revenus du djerdedji Tschelik Mohammed-Pascha, en lui abandonnant le poste lucratif de receveur d'Aïdin, et lui enjoignit de soutenir de tout son pouvoir l'émirol-hadj et le tschetedji. Mais ces arrangemens étaient de peu de durée, car le schérif destitué, qui avait à la Mecque un parti nombreux, et disposait en outre des voix des quatre mouftis des quatre rites orthodoxes, se plaignit, dans des suppliques qu'il faisait parvenir à Contantinople

par la route de Bagdad, de l'injustice commise à son égard, et accusa de tout le passé le chef de la karavane d'Egypte. Les lettres de Mousaïd Ben Saïd donnèrent lieu à deux grands conseils tenus à la Porte, dont le résultat fut la réintégration du schérif destitué, le changement du chef de la karavane de Syrie, Abdoullah-Pascha, et la promotion de Tschelik Mohammed du rang de djerdedji à celui d'émirol-hadj. Le moutesellim actuel (administrateur provisoire) des sandjaks de Hama et de Homss passa à la place de djerdedji; le tschetedji Abdoullah-Pascha fut investi du gouvernement de Diarbekr, et le gouverneur de cette province fut envoyé en cette même qualité à Haleb, que lui céda le nischandji Moustafa-Pascha, contre une pension annuelle de trente-six mille piastres à titre de dédommagement.

Depuis trois ans déjà le tribut d'Egypte n'avait été versé dans les caisses de l'Etat que d'une manière fort irrégulière et seulement par portion; en outre, les querelles des begs mamlouks entre eux et leur esprit turbulent avaient, à plusieurs reprises, retardé l'envoi des quarante-huit mille erdebs de blé que l'Egypte était obligée d'envoyer annuellement à la Mecque. Le grand-vizir, jaloux de parer à ces désordres, choisit pour commissaires le grand-écuyer et un des principaux oulémas, Abbas-Efendi, qu'il éleva au rang de juge de Constantinople, et les envoya au Caire, munis de pouvoirs étendus signés de la main du Sultan. Leur mission principale était de prendre les mesures nécessaires pour assurer l'envoi régulier du

tribut[1] à Constantinople et l'expédition des grains à la Mecque[2]; cependant ils étaient chargés aussi de régler la succession de Rizwankiaya Hetwani et de faire rentrer les sommes échues. Arrivés au Caire, les commissaires ottomans s'adressèrent, par l'entremise du gouverneur Moustafa-Pascha, aux scheïkhs de la famille Bekri, les premiers parmi les scheïkhs de l'Egypte, et aux oulémas de la cathédrale du Caire, la mosquée d'Ezher: leur démarche fut couronnée d'un plein succès; car, peu de temps après, ceux-ci leur remirent un titre judiciaire par lequel ils promirent de faire rentrer sans retard les trois cent quatre-vingts bourses d'argent qui étaient encore dues à la Mecque sur le dernier envoi d'Egypte; stipulant en outre qu'après la prestation de deux cents erdebs de blé aux scheïkhs de la famille Bekri et à la mosquée d'Ezher, ils paieraient les quatre-vingt-dix mille bourses arriérées de la succession de Rizwankiaya et les fournitures des deux dernières années; enfin ils s'obligeaient à fournir à l'arsenal impérial la quantité de riz due pour l'année présente, ainsi que deux mille quintaux de ligneul, cent quintaux de ficelle et dix quintaux de fil de fer. Cette affaire étant ainsi réglée, les commissaires retournèrent à Constantinople, où ils arrivèrent apportant la nouvelle que tous les objets stipulés avec les scheïkhs et les oulémas d'Egypte avaient été embarqués à Alexandrie (18 novembre 1759 — 27 rebioul-ewwel 1713).

En Syrie, un de ces violens tremblemens de terre dont l'histoire de ce pays nous a conservé tant de

[1] *Irsaliyé.* — [2] *Ghilal.*

souvenirs, avait jeté l'effroi dans les villes de Damas et de Saïda, ruiné un grand nombre de maisons et d'édifices, et renversé le minaret de marbre blanc qui orne la mosquée des Beni-Ommayé. Moustafabeg, fils de Fazli-Pascha, fut chargé de surveiller les travaux que nécessitait cette réparation, et partit muni d'une somme de cinquante mille piastres, et d'une autre de dix mille destinée à relever les murs endommagés de Saïda.

A Constantinople, le Sultan se livrait comme toujours à son goût pour les constructions. Près de Laleli Tscheschmé (la fontaine des Tulipes), Moustafa III jeta les fondemens d'une nouvelle mosquée qu'il voulait construire sur le modèle de celle du sultan Sélim (31 mars 1760 — 13 schâban 1173). Cette même année moururent deux hommes célèbres, l'un de mort violente, l'autre de mort naturelle. Le premier était le defterdar Halimi, qui, après avoir rempli trois fois les fonctions de ministre des finances et subi trois exils, en punition de son avidité et de sa prodigalité, fut, sur les plaintes nombreuses élevées contre ses exactions, livré aux mains du bourreau. Le second fut le moufti Ismaïl Aassim, qui laissa en mourant la réputation d'un savant de premier ordre; il est auteur d'un *Diwan,* d'un recueil de lettres et d'une histoire. L'historiographe Wassif dit avoir vu de ses yeux plusieurs milliers d'ouvrages recueillis et annotés par Aassim [1]. Nous lui laissons la responsabilité

[1] Wassif, f. 189. Il avait eu pour successeur Welieddin.

des louanges qu'il donne à la prose et à la poésie de ce savant, lorsqu'il dit que ses productions étaient la huitième merveille de la poésie, et dignes de figurer à côté des sept autres qui sont suspendues dans le temple de la Kaaba; que, comme prosateur, il était le digne rival de Khouarezmi et de Bediouz-Zeman, et que, pour la pureté et l'élégance de son style, il pouvait être comparé à Wassaf et à Khodjaï-Djihan.

Dans les familles on voit souvent la ressemblance franchir une génération, et le petit-fils ressembler plus à son grand-père qu'à son père; il en est de même pour les règnes. Le sultan Osman avait répudié, comme nous l'avons vu plus haut, tous les penchans de son prédécesseur et renié ses idées favorites, et le sultan Moustafa s'étudia à suivre les traces de Mahmoud Ier. Comme lui, il se complaisait dans la pompe et la magnificence; comme lui aussi, il avait le goût des constructions, bien que ses moyens de le satisfaire eussent diminué de beaucoup. Si Mahmoud Ier, en suivant l'exemple de ses aïeux, Ahmed Ier et Mohammed IV, a doté le tombeau du Prophète de riches ornemens en pierres fines, Moustafa III lui fit don d'une émeraude hexagone de quatre cents carats, déposée dans le trésor impérial [1], et que le chef des porteurs d'eau fut chargé de porter à Médine, où elle fut suspendue dans le sanctuaire par le scheïkh et le juge de la ville sainte. Moustafa III veilla avec une égale sollicitude au bien-être des habitans de

[1] Burkhardt (*Travels in Arabia*, p. 334) ne parle que de l'étoile de diamans envoyée par Ahmed et ne dit pas un mot des autres joyaux.

la Mecque et à celui des pèlerins. Il fit réparer et nettoyer à ses frais l'aqueduc qui conduit les eaux de Yembouou à la Mecque. Cette mission fut confiée au grand-écuyer Moustafaaga. A Constantinople, il poussa avec activité la construction de la mosquée des Tulipes, pour laquelle on employa cinq colonnes de marbre polies avec une rare perfection; trois de ces colonnes avaient été trouvées dans les ruines de l'ancien palais byzantin de Bukolion, près de la porte Tschatladi, et les deux autres dans le voisinage de la mosquée fondée par le sultan Bayezid. A Scutari, s'élevait près de l'Ayasma la mosquée de la mère du Sultan, la sultane Mihrmah; on y voyait déjà une mosquée fondée par une autre princesse du sang d'Osman, également nommée Mihrmah, qui était fille de Souleïman-le-Grand, et épouse du grand-vizir Roustem-Pascha. L'achèvement de cette construction fut célébré par une foule de chronogrammes, dont l'un a été inséré dans l'histoire de l'Empire, parce qu'il était dû à la plume du grand-vizir lui-même. Rien n'échappait à la sagesse administrative de Raghib-Pascha, et il n'y eut pas jusqu'aux cavalcades du Sultan dont il ne sût tirer profit, soit pour encourager les soldats à s'exercer au maniement des armes, soit pour stimuler l'ardeur guerrière de la nation, et lui faire prendre goût à l'étude de l'art militaire. C'est ainsi qu'obéissant à son impulsion les mineurs s'exerçaient dans la plaine des Eaux-Douces, près du magnifique palais d'été de Saadabad, à creuser et à faire jouer des mines; c'est

ainsi que dans la capitale les troupes se livraient à de fréquens exercices en présence du Sultan, et que des fermans, envoyés dans toutes les provinces de l'Empire, enjoignaient aux cavaliers feudataires d'imiter cet exemple. Cette mesure était d'autant plus urgente que, par suite d'une paix déjà longue, ils avaient perdu beaucoup de leur ancienne habileté dans le maniement du sabre, de la lance et de l'arc, arme dont le Prophète recommande surtout l'usage aux musulmans. Chaque fois que Raghib-Pascha, afin d'entretenir le Sultan dans ses idées guerrières, ordonnait des simulacres de combat, il avait soin d'y inviter son maître. En général, Moustafa III était habitué à ne rien faire sans avoir consulté d'abord l'opinion de son grand-vizir. La collection des quarante-neuf mémoires que Raghib-Pascha adressa au Sultan dans le cours de son administration, et qui figurent parmi ses autres ouvrages, est considérée par les Ottomans comme un excellent modèle en fait de style de chancellerie. Comme ils nous font connaître les occasions dans lesquelles le grand-vizir crut nécessaire de s'adresser à son souverain, soit pour obtenir de lui une décision au sujet d'affaires de la plus haute importance, soit pour l'inviter à des fêtes, nous croyons devoir en dire quelques mots, d'autant qu'il serait difficile de saisir autrement le sens véritable du plus grand nombre de ces pièces. Or, la moitié de cette collection se compose de rapports sur les hautes affaires de l'Etat, telles que traités de paix, déclarations de guerre, ambassades. investitures de gou-

vernemens provinciaux, etc.; la seconde partie n'a trait qu'aux fêtes et au cérémonial et contient les rapports que le grand-vizir adressait au Sultan toutes les fois qu'il l'invitait à se rendre d'un palais dans un autre, ou lorsqu'il s'agissait de le complimenter sur quelque heureux voyage, de lui faire agréer un présent, de s'enquérir de la santé de son souverain et maître, après une médecine prise ou une saignée, de le féliciter à l'occasion des nuits saintes du mois de jeûne et des deux grandes fêtes du baïram; dans plusieurs autres de ces écrits, il remercie le Sultan de la visite qu'il a daigné faire à la fonderie des canons et à l'arsenal, soit pour voir fondre de nouvelles pièces, soit pour voir lancer à la mer les bâtimens dont la construction venait d'être terminée; enfin, quelques-uns ne contiennent que des félicitations auxquelles donne lieu le retour du printemps. Le lecteur nous excusera si, pour lui donner une idée du style ampoulé de ces sortes d'écrits, nous transcrivons ici le commencement de l'un de ceux que Raghib-Pascha adressa au Sultan à l'occasion du newrouz ou fête du printemps: » Que le Dieu tout-puissant, celui que
» nulle pensée ne peut se représenter, par la volonté
» duquel le printemps commence, et qui couvre d'une
» nouvelle verdure les jardins et les arbres délivrés
» des glaces de l'hiver, élève au plus haut point de
» splendeur le front resplendissant et orné du diadème
» de Sa Majesté Impériale, qui perce les ténèbres
» comme la flamme et qui, semblable au soleil, pé-
» nètre l'Empire de sa lumière bienfaisante, maintient

» dans sa route le monde sur lequel elle exerce sa
» domination ! Que ce Dieu assiste Sa Majesté dans
» toute l'éternité, et l'entoure des rayons de sa gran-
» deur ! Qu'il maintienne les jours de Sa Majesté dans
» un solstice d'été continuel, pour qu'elle puisse
» veiller aux affaires de ses sujets et diriger les forces
» de son peuple vers le but le plus élevé ! Qu'il con-
» serve votre auguste personne qui est son ombre
» sur la terre ! Qu'il alimente par la continuation du
» khalifat de Votre Majesté la moisson des espérances
» du monde ! Qu'il donne un nouveau lustre et une
» nouvelle vie aux fleurs de la gloire et du bonheur,
» afin que votre auguste règne soit bienfaisant comme
» les jours du printemps, et surpasse la fête du solstice
» d'été en splendeur et en bienfaisance ! Amen, au
» nom du Prophète [1]. »

[1] Les écrits que Raghib adressa au Sultan dans ces sortes d'occasions le furent : 1° à l'occasion de son départ du seraï d'hiver pour le palais d'été de *Maaboubié*; 2° à l'occasion de son départ de ce palais, situé près de la porte du Canon, pour le palais situé à Beglerbeg sur le Bosphore, et de son départ de ce dernier palais pour celui d'Eyoub, près du port; 4° pour lui faire agréer les présens qu'il lui offrit dans la nuit du 25 ramazan ; 5° pour faire agréer les présens qu'il lui offrit dans la nuit du 28e jour du mois du jeûne (leïletol-kadr) ; 6° à l'occasion du grand baïram ; 7° à l'occasion du petit baïram; 8° à l'occasion du newrouz ; 9° à l'occasion du second newrouz ; c'est celui dont nous venons de donner la traduction; 10° à l'occasion d'une saignée; 11° à l'occasion d'une indisposition; 12° et 13° à l'occasion d'un khalwet (promenade du harem); 14° à l'occasion d'une indisposition; 15° à l'occasion de la visite du Sultan à la fonderie; 16° — 18° à l'occasion des fêtes qui eurent lieu lors de la mise à flot des vaisseaux *Tohfetoul moulouk* (présent du roi), *Feïzi ghoudha* (émanation de Dieu), *Manssauriyé* (le victorieux) ; 19° au sujet de la caravane des pèlerins; 20° et 21° invitations au Sultan.

Une éclipse complète de soleil, qui dura deux heures, fit naître, comme la dernière qui avait eu lieu sous le règne de Mahmoud I, une multitude de bruits extravagants et donna lieu à une foule de pronostics (25 mai 1760—9 schewwal 1173).

Un ordre du grand-vizir enjoignit aux prédicateurs de la capitale de démontrer au peuple la vanité des pronostics tirés de ce phénomène, et l'historiographe de l'Empire s'étudia à prouver leur insignifiance en invoquant le texte même du Koran ; car, disait-il, une éclipse de soleil ayant eu lieu le jour de la mort d'Ibrahim, fils du Prophète, ce dernier, s'adressant à ceux qui l'entouraient, dit : « *Le soleil et la lune sont deux merveilles de Dieu, qui ne s'éclipsent pas à cause de la mort d'un homme*[1]. » La disparition de la scène politique des hommes les plus illustres de l'Etat, soit par suite de mort, soit par suite de disgrâce, était un événement trop fréquent pour qu'on pût l'attribuer à une éclipse de soleil. Aussi l'exécution d'Abdourrahmanbeg, ami et agent du defterdar Halim-Pascha, mort de la main du bourreau, fut-elle considérée comme un événement ordinaire. Il en fut de même de la mort naturelle du kalgha de Crimée. Ce dernier eut pour successeur, dans cette dignité, Bakhtghiraïzadé Seadet - Ghiraï, serasker des troupes qui stationnaient sur le Kouban ; le commandement de ce corps d'armée échut au frère cadet

1 *Inn esch-schemsé wel kemré ayetan min ayatillahi la younkesifan li maouti ahadin.* Wassif, p. 184.

du khan. A Constantinople mourut vers ce temps le scheikh Abdoullah Kaschghari, auteur de quelques poésies et de plusieurs traités scientifiques. Mohammed, originaire d'Ak-Kerman, ancien khodja du seraï et depuis juge de la Mecque, mourut aussi à Jérusalem. Ce savant, que Wassif place à côté du célèbre philologue Djordjani et qu'il compare, pour la science philosophique, à Teftazani [11], écrivit des gloses marginales sur les grandes exégèses du Koran, par Kazikhan et Beïdhawi, au recueil des traditions de Bokhara et sur plusieurs autres traités. Le gouverneur de Diarbekr, le tschetedji Abdoullah-Pascha, descendit au tombeau, emportant avec lui les bénédictions des pèlerins qu'il avait autrefois défendus avec succès contre les tribus arabes. A ce titre purement politique il joignait ceux d'excellent calligraphe et de littérateur distingué que lui valut son ouvrage intitulé *Tertibi ziba* (Entente des Ornements). Peu de temps après mourut à Haleb l'ancien grand-vizir Esseïd Abdoullah-Pascha, fils du fameux Firari Hasan, qui, après avoir joué un des principaux rôles dans la révolution si fatale au sultan Ahmed III, était parvenu, par la protection du vieux et puissant kislaraga Elhadj Beschir, à la première dignité de l'Empire. Le grand-vizir, Raghib-Pascha, nomma, à la place du tschetedji Abdoullah, l'ancien reïs-efendi et kiayabeg, l'opulent Bekir, alors intendant de la cuisine impériale. Se targuant de ce qu'il avait été ministre de l'intérieur et de l'extérieur, celui-ci n'avait cessé de se plaindre à lui de l'oubli où on le laissait, en disant qu'il n'était plus considéré

au diwan que comme un homme importun. Raghib-Pascha feignait d'entrer pleinement dans ses vues; il lui dit que lui-même avait préféré la position indépendante de gouverneur d'une province, au poste subalterne de reïs-efendi, puis, après lui avoir communiqué la nouvelle de la mort d'Abdoullah-Pascha, il lui offrit de le désigner au Sultan comme gouverneur de Haleb. Bekir accepta cette proposition et partit pour sa nouvelle résidence avec le titre de Pascha à trois queues de cheval. Sa place d'intendant des cuisines impériales fut dévolue à Ibrahim, qui, de même que son successeur, avait rempli autrefois les fonctions de ministre de l'intérieur. Le célèbre moufti Wassaf Abdoullah suivit, peu de temps après, dans la tombe ses deux homonymes, le tschetedji Abdoullah et Abdoullah Esseïd-Pascha (4 juin 1760—1 silkidé 1174). Jadis envoyé en Perse avec l'ambassadeur Moustafa pour vider avec Nadirschah le différend épineux survenu au sujet de l'adjonction du rite de Djâfer aux quatre rites orthodoxes, Wassaf avait saisi cette occasion pour visiter la plus grande partie des provinces persanes; il avait longtemps séjourné à Isfahan, à Kandahar et à Samarkand, et, de retour à Constantinople, il avait pris pour pseudonyme poétique le nom de Wassaf, célèbre historien persan. Infatigable travailleur, il avait, pendant sa longue vie qui dura un siècle, enrichi de gloses un grand nombre d'ouvrages et continué l'ouvrage de rhétorique connu sous le titre de *Ounwanesch scherf* (titre de la Gloire); c'est encore à lui qu'est dû l'ouvrage intitulé *Behdjetnamé*

(livre de la Gaieté). Il laissa en outre un traité de métaphysique et un grand nombre d'écrits qui témoignent de son habileté à tracer les caractères de l'écriture dite taalik. Wassaf était l'élève du célèbre savant et moufti Kara Khalil-Efendi, dont le fils, Abdourrahim Molla, mourut l'année suivante, ainsi que Moustafa Raschid, fils du moufti actuel, Welieddin, et Moustafabeg, fils de l'ancien grand-vizir Rami-Pascha, et connu, comme poëte, sous le nom de Naïli (août 1161 — moharrem 1775). Le second defterdar, Salih-Efendi, mourut à quelque temps de là; il s'était également distingué par son érudition. Son talent oratoire joint à une extrême facilité de réplique ont fait dire à Wassif qu'il était le digne rival du poëte Bedii Hamadani, le modèle du célèbre Hariri et de Raghib Isfahani, auteur des meilleures chrestomathies arabes. Salih laissa une collection de bons mots et de saillies, de contes et d'anecdotes en vers et en prose; il s'était exercé dans l'art d'écrire, en copiant le chef-d'œuvre de la rhétorique persane, l'histoire de Wassaf. Les prolégomènes d'Ibn Khaldoun, le Montesquieu arabe, et l'histoire de Wassaf, le Bossuet persan, étaient à cette époque les chefs-d'œuvre en renom de la littérature persane et arabe. Bon nombre de ministres et de secrétaires d'Etat de l'Empire ottoman ont formé leur style et se sont initiés à la politique par l'étude consciencieuse de ces deux ouvrages. La traduction turque des prolégomènes d'Ibn Khaldoun est due au moufti Pirizadé; l'histoire de Wassaf a été rendue plus intelligible, par un Dictionnaire que Nazmizadé a joint à cet ou-

vrage et par le commentaire du savant reïs-efendi Eboubekr, le Persan, continué par le grand-juge Neïli. Le grand-vizir, à l'époque où il n'était encore que reïs-efendi, s'était appliqué à lire, avec son successeur Aouni, tout l'ouvrage de Wassaf; le defterdar Salih le copia à plusieurs reprises, et le moufti Abdoullah, cherchant un nom de poëte, n'en trouva pas de plus beau que celui du panégyriste de la *Majesté de Ghazankhan*[1], c'est-à-dire celui de Wassaf.

Les troubles qui, à cette époque, agitaient l'intérieur de l'Empire, jamais entièrement calme, du reste, depuis sa fondation, n'étaient rien en comparaison de ceux dont il fut le théâtre soit avant, soit depuis. Cependant l'esprit d'insubordination et de résistance éclata sur plusieurs points, dans le Tschildir, en Karamanie, en Bosnie et jusque sur la flotte. Le gouverneur du Tschildir, le vizir Elhadj Ahmed-Pascha, possesseur du sandjak héréditaire d'Akhiska, avait été destitué en expiation de son alliance avec les Lesghis. Avant l'arrivée de son successeur, Ibrahim-Pascha de Diarbekr, et au moment de quitter Akhiska, il prit la fuite; mais le chambellan Abdal Mohammed, envoyé à sa poursuite, l'atteignit et le fit mettre à mort; sa tête fut expédiée à Constantinople où elle fut exposée devant le seraï. C'est à lui que la ville d'Akhiska doit une mosquée magnifique construite dans l'espace de sept ans, et la fondation d'une des plus riches bibliothèques de l'Asie-

[1] *Wassif Hazret.*

Mineure. La meilleure partie de cette bibliothèque, composée de trois cents manuscrits aussi rares que précieux, a été enlevée par les Russes et orne aujourd'hui le musée de Saint-Pétersbourg [1]. Un voile mystérieux couvre encore la rébellion du gouverneur de Karamanie, ancien général de l'avant-garde de la karavane des pèlerins, c'est-à-dire du djerdedji Abdourrahman-Pascha. Les habitans de Koniah ayant, à plusieurs reprises, adressé à la Porte des suppliques instantes à l'effet d'être délivrés de la présence de ce gouverneur, Raghib-Pascha, le révoqua de ses fonctions. Un chambellan de la cour fut choisi pour lui intimer l'ordre de se rendre à Constantinople ; mais Ahmed, au lieu d'obéir, emprisonna le messager et marcha sur Constantinople avec une troupe d'hommes sans aveu et rassemblés à la hâte. Arrivé à Boli, il entama avec la Porte une correspondance, à la suite de laquelle il retourna sur ses pas et se retira dans sa ville natale, Larenda, où il vécut tranquillement. S'il faut en croire l'historiographe Wassif, la conduite que tint dans cette circonstance Abdourrahman-Pascha n'était qu'un jeu concerté avec le grand-vizir, qui pour effrayer le Sultan, afin de mieux le dominer et

[1] Wassif passe entièrement sous silence la construction de cette mosquée et la fondation de la bibliothèque; la *gazette de Tiflis* en parle dans une de ses colonnes, seulement elle place la mort d'Ahmed-Pascha en 1176 au lieu de 1172, et mutile, ainsi que la *Litterary gazette* de Londres et le *Bulletin des sciences historiques* (août 1830), le titre de plusieurs ouvrages de cette bibliothèque. On peut consulter au reste, à cet égard, les articles de Frahn publiés dans le Journal de Saint-Péterbourg, 1829 ; n[os] 138, 139 et 140.

de le plier à sa volonté, aurait lui-même invité le gouverneur à s'avancer jusqu'à Boli en lui promettant qu'après un court séjour à Larenda il le réinstallerait dans son gouvernement. Si cette explication ne peut être admise comme absolument vraie, elle a cependant pour elle quelque vraisemblance. Quoi qu'il en soit, ce fait seul, que Wassif n'a pas craint d'intercaler pareille version dans son histoire, et de se porter ainsi garant de sa véracité, ne laisse pas de jeter une vive lumière sur les moyens de gouvernement employés par les premiers ministres ottomans. Abdourrahman-Pascha fut en effet réintégré par la suite dans son gouvernement et dans sa dignité de Pascha à trois queues de cheval. Le gouverneur de Bosnie, Mohammed-Pascha, fut destitué par suite des plaintes incessantes qu'élevaient les habitans de cette province contre sa tyrannie et ses criantes injustices; Raghib le dépouilla même de ses insignes honorifiques de Pascha à trois queues. Une mutinerie des esclaves chrétiens, attachés aux galères, causa à la flotte une perte semblable à celle que l'Empire avait essuyée douze années auparavant par suite d'un événement de même nature. Un jour, pendant que la flotte était à l'ancre devant Stankhio et que le Kapitan-Pascha et le premier amiral s'étaient rendus à terre pour assister à la prière du vendredi, les chrétiens attachés aux bancs, profitant de cette absence, terrassèrent leurs gardiens, s'emparèrent du vaisseau amiral et, mettant toutes les voiles dehors, s'enfuirent à Malte. Le pavillon que portait ce vaisseau avait été envoyé au Sultan

par le schérif de la Mecque[1]. Dans ses quatre angles figuraient les noms des quatre premiers Khalifes; au milieu on voyait *Soulfikar*, ou sabre à deux tranchans d'Ali, et tout autour était tracée en beaux caractères arabes la sourre de la Victoire. Ainsi on vit flotter pendant quelque temps dans le port de la religion de Malte le pavillon du vaisseau-amiral ottoman béni à la Mecque. Il ne fut rendu à son souverain légitime que grâce à l'intervention de l'ambassadeur de France, M. de Vergennes, qui en cette circonstance imita la conduite qu'avait tenue, en pareil cas, son prédécesseur, M. de Desalleurs. En apprenant cet événement, le Sultan se montra tellement irrité de la négligence du grand-amiral et du kapitanabeg qu'il les livra aux bourreaux et fit jeter leurs têtes sur la place du seraï (9 décembre 1760 — 1 djemazioul-ewwel 1174). Moustafa III tenait toujours une main ferme à l'exécution des édits qu'il avait rendus contre le luxe des vêtemens; il le renouvela vers ce temps en menaçant de la bastonnade tout homme appartenant aux classes inférieures qui oserait porter des fourrures de lynx ou d'hermine. Le grand-vizir fut le premier à obéir à cet ordre en bannissant de sa maison toutes les fourrures proscrites. Le même esprit de minutie présida à l'ordonnance que le Sultan rendit contre le luxe des riches étoffes de Venise qui s'était introduit depuis quelque temps, et que les grands dignitaires avaient pris coutume d'offrir en présens à la place de celles

[1] Tott dans ses mémoires, t. I, p. 99, décrit en détail ce pavillon.

fabriquées à Constantinople. Le luxe des fourrures précieuses et l'usage pernicieux de l'opium étaient les passions dominantes de l'époque. Un jour que le savant Akkermani était allé visiter un de ses amis, un des derwischs Begtaschis, pour prendre le café avec lui et savourer de l'opium, celui-ci lui prédit que son goût pour cette matière enivrante lui ferait quitter cette terre avant qu'il eût accompli son pèlerinage à la Kaaba, et cette prédiction se réalisa. Radjibeg, employé à la chancellerie du defterdar en qualité d'administrateur de la mosquée de Mohammed-Pascha, était esclave de cette même passion. Son poste lui imposait le devoir de porter devant le Sultan l'encensoir toutes les fois que celui-ci venait assister à la prière du vendredi. Mais, dit Wassif, « l'usage immodéré de » l'opium et de jusquiame l'avaient fait plus mince que » la ligne d'Euclide; sa voix ressemblait au coasse- » ment d'une grenouille; ses sens n'étaient guère plus » vifs que ceux d'une momie et son corps était un » squelette transparent. » Aussi advint-il qu'un jour où il devait précéder le Sultan, les forces lui manquèrent et qu'il tomba à terre privé de sentiment. Osman, ayant pris en pitié son état, ordonna de lui demander ce qu'il pouvait faire pour lui être agréable et le nomma, suivant son désir, maître aux revues des djebedjis. Ainsi, grâce à l'opium, Radjibeg se trouva rangé parmi les seigneurs du diwan. Mais ce singulier moyen d'avancement ne servit qu'à propager la passion de l'opium. Près de la mosquée Souleïmaniyé se trouve une place spacieuse, nommée le marché des

Teryaki, ou mangeurs d'opium. Tous les soirs, au coucher du soleil, les amateurs d'opium et de jusquiame y affluent en masse; là, de tous côtés on ne voit que des hommes pâles, amaigris, à la marche indécise et chancelante, au cou raide, aux yeux éteints, ayant presque perdu l'usage de leurs membres, bégayant, semblables à des spectres sortis du fond de la tombe. Là, ils prennent place sur un sofa rangé le long d'une galerie de bois, pour avaler, avec un verre d'eau fraiche, le nombre de pilules qui convient à chacun. Les plus robustes en prennent quatre, de la grosseur d'une olive. En moins d'une heure tous subissent l'influence de l'opium et sont en proie à une sorte d'ivresse, ou, pour mieux dire, d'extase qui persuade à chacun que les désirs les plus extravagants de son imagination se sont réalisés. Ils traversent les flammes, ils se promènent sur les flots, ils nagent dans une mer de délices. Tous les cieux leur sont ouverts, toutes les joies du paradis promises par le Prophète deviennent leur partage. Partout ils rencontrent des kœschks de perles, partout ils voient des sources claires comme le cristal; leurs sens se raniment sous les regards tendres et lascifs et à l'aspect du sein voluptueux des houris, dont les yeux noirs comme le musc et les membres blancs comme le camphre, les invitent à des félicités inconnues. Ce sont là les paradis que le Vieux de la montagne promettait à ses fidèles et terribles disciples, et dont, au moyen de l'opium et de la jusquiame [1], il leur donnait

[1] *Haschischet*, de là le nom de *Haschischin* ou *Assassins* comme l'a

un avant-goût pour exalter leur courage jusqu'au plus téméraire mépris de la vie; c'est là encore le Népenthès d'Homère [1].

Comme nous arrivons à la fin du grand-vizirat de Raghib-Pascha, il est nécessaire de faire connaître une dernière fois, ainsi que nous l'avons fait au commencement de son administration, la position de la Porte vis-à-vis des puissances européennes, et ses relations avec elles. Cette dernière partie de l'administration de Raghib nous révèle une des mesures les plus importantes adoptées par sa politique: la conclusion d'un premier traité d'amitié avec la Prusse. Ce n'est pas, au reste, que cette mesure ait apporté des changemens importans dans la politique de la Porte, mais elle peut faire juger Raghib-Pascha comme homme d'Etat, et d'ailleurs elle aurait infailliblement fait subir une transformation totale à la politique ottomane, si son auteur eût vécu plus longtemps. En considérant sous ce point de vue le traité, qu'après trente années de tentatives infructueuses, la Prusse venait enfin de conclure avec la Porte, on ne peut refuser à Raghib-Pascha une place élevée parmi les hommes d'Etat les plus illustres de l'Empire ot-

suffisamment prouvé Sylv. de Sacy. Il est difficile de comprendre comment d'après cela le comte Andréossy a pu reproduire, dans son excellent ouvrage intitulé : *Constantinople et le Bosphore*, p. 162, ce que lui avait dit au sujet du mot *Assassin* un interprète de Péra qui le fait dériver du mot *asas*, garde du guet. La savante explication de Sacy pouvait être inconnue à l'interprète, mais non pas au savant général, membre de l'Académie.

1 *Nibendj* c'est-à-dire *bendj* (hyosicamus) avec le pluriel *copte* Ni.

toman, ni lui contester le mérite de s'être frayé des voies toutes nouvelles. En effet, sans sa mort prématurée, Raghib n'aurait pas tardé à changer le traité d'amitié conclu avec la Prusse en un traité d'alliance offensive et défensive; cette alliance, que Frédéric II désirait si ardemment et que l'Angleterre provoquait de tout son pouvoir, aurait eu pour conséquence inévitable de déterminer le diwan à déclarer de nouveau la guerre à l'Autriche, et celle-ci commençait à concevoir de vives inquiétudes, lorsque la mort mit fin aux vastes projets du premier ministre ottoman.

Hauden, plus connu sous le nom de Rexin, et natif de Hirschberg en Silésie, d'abord commis dans la maison du négociant Hübsch, puis cornette dans l'armée autrichienne, et enfin lieutenant au service de la Prusse, avait été envoyé par Frédéric II, lors de l'avénement du sultan Osman, porteur d'une lettre de félicitations et de pleins-pouvoirs, à l'effet de conclure un traité d'amitié avec la Porte. Ses démarches n'ayant pas eu de succès, il retourna à Berlin, ainsi qu'il a été dit plus haut. Frédéric l'envoya une seconde fois à Constantinople, et, cette fois, sa mission réussit pleinement. Après quelques négociations conduites avec un mystère que les ministres de France et d'Autriche ne pénétrèrent qu'à demi, il conclut avec la Porte, au nom de la Prusse, un traité d'amitié conçu en huit articles (29 mars 1761—22 schâban 1174)[1]. Le con-

[1] Le traité turc daté du 22 schâban se trouve dans les Archives de Vienne; le 22 schâban correspond au 22 mars: la date du 22 mars

tenu de cet acte différait très-peu de celui des traités de commerce que la Porte avait naguère conclus avec Naples, la Suède et le Danemark. Il stipulait en substance la liberté du commerce, fixait les droits de douane à trois pour cent, établissait les droits et priviléges des ambassadeurs et des consuls prussiens dans tout l'Empire ottoman, en leur réservant la juridiction sur les sujets prussiens ; les procès entre musulmans et Prussiens, pour valeur de plus de quatre mille piastres, devaient être jugés dans la résidence de Constantinople. L'article 6 garantissait la liberté individuelle des sujets prussiens, à moins qu'ils n'eussent été pris les armes à la main ou en contact volontaire avec d'autres troupes en guerre avec la Sublime-Porte. Un dernier article prévoyait le cas où il pourrait devenir utile et avantageux aux deux parties de reprendre les négociations. Rexin, après avoir signé ce traité en sa qualité de ministre plénipotentiaire prussien, reçut dans une audience solennelle la minute du traité contresigné par le Sultan; revêtu du titre d'ambassadeur extraordinaire, il échangea quatre mois plus tard le traité ratifié par Frédéric II (27 juillet 1761) [1]. Outre l'influence de l'ambassadeur anglais, Porter, qui, en sa qualité de ministre d'une puissance alliée de la

donnée par Martens est donc erronée. La minute italienne de ce traité est déposée aux Archives de Berlin.

[1] *Descrizione dell' udienza che il di* 27 luglio 1761, *ebbe del G. V. Raghibpascia l'inviato strordinario del re di Prussia il S. de Rexin, il quale altre volte, cioè allorche fu Scrivano dal Negotiante il S. Frederico Hübsch in Pera, nove o dieci anni fa, il chiamò Godofrede Hauden, nativo di Hirschberg in Silesia.* Arch. de Vienne.

Prusse, mit tout en œuvre pour faire réussir la mission de Rexin, celui-ci utilisa le crédit qu'avaient à la Porte Giacomo Riso, beau-père de l'interprète Ghika, Ipsilanti, médecin du grand-vizir, Aliaga, secrétaire de Raghib-Pascha, et Drako, agent du voïévode de Moldavie. Ce dernier fut pendu peu de temps après, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, pour avoir fait fustiger deux de ses esclaves musulmanes, et cela, bien qu'il fût prouvé qu'elles avaient mis le feu à sa maison. Aliaga, convaincu de trop de déférence pour les solliciteurs de places, fut exilé en Chypre. Il est probable que les quatre-vingt mille piastres dont Rexin fit traite sur sa cour, furent employées en partie à solder les complaisances de ces deux agens. Le résident russe, Obreskoff, et l'internonce autrichien, proposèrent à leurs cours respectives de hasarder une somme de cent mille ducats, dans l'espoir de faire révoquer le traité avant que Rexin eût pu en échanger les ratifications; mais cet échange eut lieu pendant qu'on délibérait encore à Vienne et à Saint-Pétersbourg sur l'utilité de cette mesure, et malgré le retard qu'y apporta l'assassinat du courrier prussien chargé de porter à Berlin la minute turque du traité. A peine arrivé à Aïdos, ce courrier fut tué d'un coup de fusil par le janissaire qui l'escortait. Arrêté sur-le-champ, celui-ci déclara avoir été porté à ce meurtre par une dispute relative à neuf cents piastres qu'il prétendait lui être dues par Rexin.

L'ambassadeur extraordinaire de Russie, prince Schachowsky, qui avait apporté la lettre de félicita-

tions adressée, par sa cour, au Sultan Moustafa, au sujet de son avénement, revint à Constantinople une année après. A l'audience qu'il obtint du grand-vizir, il se plaignit de l'ambassadeur turc Osman, qui, non content d'avoir voulu remettre en mains propres à l'Impératrice les lettres de créance du Sultan, s'était aliéné toute la cour par sa conduite hautaine et grossière. La Pologne avait envoyé à Constantinople le franciscain Thomas Morewicki, avec mission de se joindre à l'ambassadeur de France, M. de Vergennes, au baile vénitien Foscari, à l'internonce Schwachheim et au ministre napolitain Ludolf, à l'effet d'obtenir que la Porte restituât aux catholiques les saints lieux de Jérusalem. Mais, comme tout récemment encore les Grecs avaient obtenu du Sultan un khattischérif qui les maintenait en possession de ces lieux vénérés, Vergennes et ses collègues jugèrent que toute démarche à ce sujet serait intempestive. En général, il leur était d'autant plus difficile de s'immiscer dans les affaires de religion, que les persécutions dirigées contre les Arméniens catholiques menaçaient de recommencer avec une nouvelle violence, que les églises même des jésuites, des dominicains et des capucins de Galata, placées sous la protection de la France, avaient été profanées, et que plus de cinquante Arméniens qui s'y étaient réfugiés avaient été conduits au bagne (22 novembre 1761). L'ambassadeur de France demanda en vain satisfaction de la mise à mort du négociant Linchon, qui avait pris part aux menées du prince de Moldavie, Rakoviza,

alors exilé à Lemnos; on lui répondit que ce n'était pas en sa qualité de Français, mais comme bojar moldave convaincu de coupables manœuvres, qu'il avait subi la punition de ses intrigues (14 mars 1760). Cependant ce fut sur la demande de M. de Vergennes et grâce à son intervention, que le vaisseau-amiral ottoman, conduit à Malte par des esclaves chrétiens à la suite d'une mutinerie dont nous avons parlé plus haut, fut ramené à Constantinople. Vers la fin de la même année, l'ambassadeur anglais, Porter, remit à la Porte, avec ses nouvelles lettres de créance, la notification de l'avénement de Georges III (24 décembre 1760). Le ministre napolitain, Ludolf, présenta deux lettres du roi d'Espagne, qui, en annonçant son départ de Naples pour Madrid, envoyait la ratification du traité d'amitié conclu en faveur de Naples, et demandait un traité semblable pour l'Espagne; mais les négociations que Ludolf entama dans ce but restèrent sans effet. L'internonce autrichien, Schwachheim, dont les démarches actives tendant à faire échouer la mission du ministre prussien avaient été sans résultat, obtint cependant un ferman par lequel la Porte autorisait les bouviers transylvaniens à mener leurs bestiaux paître pendant l'été dans les riches pâturages de la Valachie. Schwachheim ne sut rien des négociations déjà fort avancées que Rexin avait entamées avec la Porte, à l'effet de changer le traité d'amitié conclu avec la Prusse en une alliance offensive et défensive. Ce projet si dangereux pour l'Autriche fut découvert par l'internonce Penkler,

successeur de Schwachheim, mais seulement après la mort de Raghib-Pascha [1].

La joie qu'éprouva Moustafa III de la naissance de sa seconde fille, la princesse Schahsultane, fut encore augmentée par celle de son premier fils, le prince Sélim, né d'une esclave géorgienne (24 décembre 1761 — 27 djemazioul-ewwel 1175). Pour célébrer dignement cet événement, toute la ville fut illuminée, et, pendant sept nuits, ce ne fut qu'une vaste mer de feu; pendant trois autres nuits, la flotte reflétant dans les eaux du port de Constantinople les milliers de lampions dont elle était couverte, offrit le plus beau spectacle. Les chronogrammes arrivèrent de tous les côtés, et un grand nombre de prisonniers furent renvoyés du bagne, entre autres les Arméniens catholiques qui y étaient détenus. Mais la joie du Sultan fut presque aussitôt troublée par la mort d'Hebetoullah, sa fille aînée, déjà fiancée, bien qu'elle fût encore au berceau. La mort de quelques hommes illustres de l'Empire vint encore ajouter à la tristesse générale. Ce fut d'abord celle de Saïd Mohammed, fils de Mohammed Tschelebi, le *Vingt-huit*. Deux fois ambassadeur en France et en Suède, il avait été

[1] Schwachheim, avant son départ pour Vienne, délivra encore du bagne le Milanais Bernardo Nobili de Crocinal (15 novembre 1761). Il reçut plusieurs lettres d'une Romaine, Olympia Maria Sanetti qui se prétendait sœur du grand-vizir Raghib-Pascha et demandait des secours à ce dernier pour elle et ses deux filles. — L'interprète autrichien, Gaspar Momar, mourut vers la fin de l'annéé 1761; Bianchi et Testa restèrent à Constantinople. Thugut passa en qualité d'interprète à Essek et Jenisch à Péterwardin; les jeunes de langue étaient Racher, Klezl et Bihn.

élevé successivement aux postes de nischandji, de defter-emini, de kiaya, et enfin de grand-vizir. Révoqué cinq mois après, il avait été nommé d'abord gouverneur de Koniah, puis du Caire et en dernier lieu d'Adana. Il est l'auteur d'un ouvrage très-estimé sur la médecine, sa science favorite [1] (octobre 1761 — rebioul-ewwel 1175). Damadzadé, fils du moufti Eboul Khaïr Ahmed, qui lui-même avait été revêtu deux fois de la plus haute dignité législative, mourut vers le même temps à Constantinople. Né à Brousa ainsi que son père, il repose dans le couvent qu'il avait fondé dans le faubourg de Südlidjé. Les annales ottomanes le représentent comme profondément versé dans la science musicale. Nous avons déjà eu occasion de citer le nom du poëte Newres, l'un des nombreux auteurs, dont les chronogrammes embellissent les édifices publics construits sous le règne du sultan Mahmoud Ier. Auteur d'un *Diwan,* l'un des meilleurs de ce temps, Newres fut banni de Constantinople, ainsi que Hischmet-Efendi, pour avoir parlé trop librement, et mourut de chagrin peu de temps après. A Bagdad, décéda à l'âge de soixante-six ans le gouverneur Souleïman-Pascha. Originairement Mamlouk d'Ahmed-Pascha, qui avait joué un si grand rôle dans les guerres contre Nadirschah, Souleïman s'était arrogé le gouvernement de Bagdad après la mort de son maître; et, bien que la Porte eût confié l'admi-

[1] Wassif, p. 204, et la dernière des biographies ottomanes, c'est-à-dire, les biographies des vizirs, par Schehrizadé Mohammed Saïd.

nistration de cette province à Mohammed-Pascha, il avait su s'y maintenir avec l'aide de quelques tribus kurdes et arabes, et forcer le Sultan à le confirmer dans la dignité de gouverneur. Le khattischérif qui sanctionne son usurpation, et qui est transcrit presque en entier dans l'histoire de Wassif, est un modèle du style qu'employaient les chancelleries ottomanes pour les cas si souvent répétés d'investitures forcées. Il assure le Pascha qui s'était mis par la force en possession d'un gouvernement dont la Porte avait déjà disposé, « que la promesse de sa constante fidé- » lité et de son attachement a effacé les dernières » traces du mécontentement du Sultan, et que la voie » des faveurs impériales lui est de nouveau ouverte. » Souleïman-Pascha, homme brave et généreux, était la terreur de ses ennemis; ses expéditions nocturnes, toujours couronnées de succès, lui avaient fait donner par les Arabes les surnoms de *Père des lances* [1] et de *Malheur de la nuit* [2]. Dans la même année, mourut au Caire le gouverneur Bekir-Pascha, gendre du célèbre reïs-efendi Taoukdji, et dont nous avons parlé plus haut au sujet de sa promotion du poste d'intendant des cuisines impériales à celui de gouverneur de Haleb. Bekir devait toute sa célébrité aux immenses richesses, qui deux fois lui avaient permis d'acheter la place de ministre de l'extérieur et de l'intérieur. Malgré l'amende qui lui fut imposée à la mort de son beau-père, sa fortune était encore telle que,

1 *Abou semer.*

2 *Dewasol-leïl.* Wassif, f. 212.

le jour de son décès, on trouva chez lui en or monnayé mille bourses, c'est-à-dire un demi-million de piastres. L'origine de cette fortune, gigantesque en Turquie, fut l'héritage de son beau-père Moustafa Taoukdji, que très jeune il avait accompagné en qualité de gardien du tabac à fumer, lorsque celui-ci fut envoyé en ambassade à Vienne. Renommé pour n'avoir jamais manqué son but en lançant le javelot, il s'était mêlé aux pages qui, en présence de l'empereur Charles VI, avaient déployé leur habileté dans le jeu du djérid. Dans un moment où, par suite d'un mouvement brusque de son cheval, il avait perdu l'équilibre et était sur le point de tomber, il eut assez d'adresse pour s'élancer du haut de sa selle et arriver debout à terre; puis, avec une grande présence d'esprit, il feignit d'avoir voulu donner à l'auguste assemblée le spectacle d'un tour de force. L'ambassadeur, qui savait le contraire, n'en loua pas moins près de l'Empereur l'extrême souplesse du jeune Bekir. Celui-ci ayant exprimé son étonnement à ce sujet, l'historiographe de l'Empire a jugé digne d'être transmise à la postérité, cette circonstance qu'il représente comme un tour d'adresse non-seulement de la part du cavalier, mais de celle de l'ambassadeur. La mort de Bekir-Pascha fut suivie de celles du savant Abbas-Efendi, père du bel-esprit Hischmet-Efendi, dont nous venons de parler, et du grand-écuyer Moustafa, alors chargé de la réparation des aqueducs de la Mecque. L'ancien silihdar Moustafa, fils du grand-vizir Baltadji, le signataire du traité du Pruth, mourut

à Démotika, où il avait été exilé, après la disgrâce qui lui avait valu la perte de son titre de pascha à trois queues de cheval. La mort naturelle de ces grands dignitaires eut plus de retentissement que l'exécution du sourré-emini, ou conducteur du présent destiné à la Mecque. Accusé d'exactions et de prévarications dans l'exercice de ses fonctions comme inspecteur des magasins, il eut la tête tranchée. La mort violente d'une femme, qui fut pendue enveloppée dans ses vêtemens, à l'angle du marché aux esclaves, pour avoir assassiné par vengeance les enfans d'un marchand d'esclaves, son maître, passa presque inaperçue. Tous ces décès ou exécutions survinrent dans les dix-huit mois qui séparèrent la naissance de la princesse Schahsultane de celle de la princesse Mirmah, dont la venue fut saluée par une illumination générale de la capitale qui dura cinq nuits.

Il nous reste à parler des révocations et des mutations qui eurent lieu parmi les grands dignitaires de l'Empire et dont la liste est publiée annuellement dans les premiers jours des fêtes qui suivent le mois des jeûnes. Les plus importans de ces changemens furent ceux du ministre de l'intérieur et de l'extérieur (le kiayabeg et le reïs-efendi), du moufti et du kapitan-pascha. Hamza Hamid, qui occupait pour la cinquième fois le poste de ministre de l'intérieur, fut révoqué, malgré la faveur presque exclusive dont il jouissait auprès du grand-vizir Raghib; il paraît que cette destitution fut contraire à la volonté de ce dernier, et due à une influence de seraï qu'il eût été dan-

gereux de braver. Sa place fut dévolue au reïs-efendi Kaschif Mohammed-Efendi, surnommé Schatirzadé, c'est-à-dire le fils du Coureur. Par suite de cette promotion, tous les sous-secrétaires d'État avancèrent d'un grade suivant l'ordre hiérarchique, de sorte que le grand-maître des requêtes, Ridjayi Elhadj Mohammed-Efendi, passa au poste de reïs-efendi; le petit-maître des requêtes à celui de grand-maître; le secrétaire du cabinet du grand-vizir à celui de petit-maître des requêtes; et le premier aide de ce dernier au poste de secrétaire en titre. La première dignité de la loi étant devenue vacante par suite de la mort du savant moufti Aassim, célèbre comme historiographe sous le nom de Tschelebizadé, Raghib-Pascha proposa au Sultan, pour lui succéder, Welieddin-Efendi. (5 septembre 1761 — 5 safer 1175). Mais peu de temps après, la violence du caractère de ce dernier l'obligea de céder cette éminente dignité de l'islamisme à l'ancien grand-juge de Roumilie, Bekirzadé Ahmed-Efendi.

Le grand-vizir, jaloux de conserver son ascendant sur le Sultan, se rangeait à son avis toutes les fois qu'il ne s'agissait que de changer un grand dignitaire. C'est ainsi que, pour complaire au Sultan, il offrit à Hasan-Pascha la place de gouverneur d'Oczakow, à condition qu'il renoncerait à celle de grand-amiral. Hasan ayant refusé cet arrangement, Raghib-Pascha alla jusqu'à lui promettre à titre de frais de route la somme de cinquante mille piastres à prélever sur le trésor public. Mais sur son refus réitéré d'accéder à cette propo-

sition, le Sultan ordonna de rayer son nom de la liste des vizirs et l'envoya en exil à Retimo. La place vacante de kapitan-pascha fut donnée au kiaya Mohammed-Pascha, qui n'y resta que très-peu de temps. Nommé gouverneur d'Egypte, il dut remettre le commandement de la flotte à Koutschouk Moustafa-Pascha. Le grand-vizir, pour consoler d'une destitution imméritée le précédent ministre de l'intérieur Hamza Mohammed, le nomma substitut du vieux et caduc nischandji Bekirbeg ; peu de temps après il l'envoya comme gouverneur à Selanik, en lui conférant le titre de pascha à trois queues de cheval. Les services que venait de rendre à l'Empire le gouverneur de Belgrade, Abdi-Pascha, fils du vizir Ali-Pascha, ne pouvaient être oubliés d'un ministre tel que Raghib. Abdi, en réprimant, par sa fermeté, les mutineries des Yamakes en garnison à Belgrade, avait acquis des droits à la bienveillance du Sultan ; aussi le grand-vizir lui envoya-t-il, pour le récompenser, les insignes de la dignité de vizirs qui consistait en un vêtement d'étoffe d'or. Toutefois, comme il était à craindre que, si on le maintenait comme gouverneur de Belgrade, sa présence ne provoquât de nouveaux troubles, il fut envoyé en la même qualité à Silistra (23 juillet 1762 — 1er moharrem 1176). Le vizir Mohammed, alors kapitan-pascha, lui succéda dans le gouvernement de Belgrade. Cette mutation fut le résultat d'une intrigue du kislaraga, qui, irrité de ce que Mohammed ne lui avait donné qu'une somme de dix bourses d'argent et une pelisse d'hermine, lorsqu'il

vint lui apprendre l'heureuse nouvelle de la naissance du prince Sélim, tandis que le grand-vizir lui avait fait présent de quarante bourses et d'une fourrure magnifique de zibeline, n'avait cessé de travailler à sa révocation.

Une éclipse de soleil qui dura quinze minutes [1] effraya moins la capitale qu'un ouragan dont elle s'était vue assaillir deux jours auparavant. La foudre tomba sur un des minarets de la mosquée du sultan Bayezid, mais sans y causer le moindre dégât. Un accident semblable avait eu lieu l'année précédente, et avait endommagé les minarets des mosquées du Sultan (Laleli) et de la Walidé [2], le jour même où le grand-vizir Raghib-Pascha posa la première pierre de la bibliothèque fondée par lui. La construction de cet édifice et du collége qu'il y fonda étant terminée au bout de dix-huit mois, Raghib y fit transporter de son palais les livres qu'il avait pu rassembler; il installa en personne le directeur et le secrétaire de la nouvelle bibliothèque, ainsi que le professeur et son suppléant, chargés de l'instruction de quarante jeunes gens qui y sont entretenus gratuitement. Raghib embellit cette bibliothèque d'une belle fontaine, « afin, dit l'historien, d'apaiser la soif » des hommes altérés par l'ardeur de la science. » Aucune des bibliothèques de Constantinople n'est ornée avec autant de goût que celle de Raghib-Pascha.

[1] Le 29 rebioul-ewwel 1176, cité dans l'*Histoire de Wassif*, correspond au 18 octobre 1762.

[2] Le 12 moharrem 1175 (13 août 1761).

Du haut du plafond descendent des lustres en fonte qui, du reste, ne figurent là que comme symboles, car leurs diverses parties offrent des inscriptions ayant trait à la morale et à la religion. Ainsi, on lit sur l'un d'eux cette sentence de la tradition : *Les actions sont jugées d'après l'intention qui y a présidé.* La partie du milieu porte cette inscription : *Dieu seul me guide;* enfin une troisième ne contient que ces mots : *Au nom de Dieu.* Tout le tour du mur, on lit en caractères d'or la borda de Boussiri, ce célèbre panégyrique du Prophète; c'est en effet le plus bel ornement qui puisse figurer dans une bibliothèque musulmane. Avant que l'édifice fût entièrement terminé, sa coupole s'écroula, accident qu'un grand nombre de gens considérèrent comme de mauvais augure pour le fondateur. Il est vrai de dire que la prédiction trouva quarante jours après une apparente réalisation dans la mort de Raghib-Pascha. Il s'éteignit à l'âge de soixante-cinq ans, et repose dans le mausolée qu'il avait fait construire dans la cour qui précède la bibliothèque fondée par lui. A côté de ce mausolée et près de la fontaine, sont déposées les cendres de deux des femmes de son harem. Ce tombeau et quelques autres placés autour sont ornés d'inscriptions et entourés de grilles dorées; ils renferment des vases en marbre qui, garnis de plantes odoriférantes, apparaissent aux musulmans comme autant « de calices divins d'où s'échappent sans cesse des vapeurs célestes[1]. »

1 Constantinople et le Bosphore, I, p. 490. L'inscription du tombeau de

Du tombeau de Raghib-Pascha, jetons un dernier regard sur la littérature ottomane ; malheureusement les productions de cette époque furent plus nombreuses que remarquables. Nous avons déjà parlé des principaux légistes, des historiens et des poëtes de ce temps, à mesure que le cours de notre narration nous a obligé à rendre compte, soit de leur entrée dans le monde savant, soit de leur mort. Il ne nous reste donc qu'à donner un aperçu rapide de l'état des sciences en général et de leur culture pendant l'intervalle de temps qui sépare la paix de Carlowicz de celle de Kaïnardjé. Dans cette période, comme dans toutes les précédentes, les ouvrages théologiques et judiciaires l'emportent de beaucoup sur toutes les autres productions, non-seulement par leur nombre, mais aussi par leur autorité ; mais ce qui est le plus important aux yeux du musulman, n'a que peu d'attrait pour le littérateur européen. Des commentaires sur les œuvres fondamentales de la dogmatique et de la tradition, sur les biographies de Mohammed et sur sa mission de prophéte, des interprétations du Koran, des ouvrages élémentaires sur les devoirs du musulman, comme ceux des mystiques, n'ont qu'un intérêt secondaire pour l'historien ; il n'en est pas tout-à-fait de même des ouvrages judiciaires, puisque leur contenu a

Raghib-Pascha porte : « Au nom du Dieu tout-puissant et éternel ! L'auteur de cette bonne œuvre et le fondateur de ces beaux établissemens est le grand-vizir Raghib-Pascha. Que les fidèles le recommandent à la miséricorde divine, et que les baumes du Paradis entourent ses restes. Récitez pour son âme la première sourre du Koran (le pater musulman) »

trait à la vie civile des musulmans. Les plus importans de ces sortes d'ouvrages sont les collections des fetwas et les formules des pièces judiciaires. Après la collection du moufti Abdourrahim, qui a rassemblé dans son ouvrage près de dix mille fetwas [1], il faut mentionner celle du moufti Dürrizadé Esseïd Mohammed Aarif-Efendi ; cette collection, qui a pour titre *Résultat des fetwas* [2], en contient plus de dix-huit cents [3]. Viennent ensuite les collections du moufti Ali, contenant cinq mille quatre cents fetwas [IV] ; celle du moufti Atallah Mohammed-Efendi d'Angora [4], celle de l'inspecteur des archives des fetwas, Fikhi Mohammed-Efendi [5], et l'abrégé qu'en a fait le grand-juge Wassaf Abdoullah-Efendi [6]. Hadjibzadé Moustafa-Efendi [7] et Lalizadé [8] ont laissé des formules de pièces juridiques (*soukak*), calquées sur le modèle qu'en a tracé Baldirzadé. Si ces formules servent de règles aux juges, les *Inschas*, collections de modèles épistolaires, servent de guide aux secrétaires du trésor, de la chan-

1 Imprimé à Constantinople en l'année de l'hégire 1243 (1828). 2 vol. in-fol.

2 *Netidjetol-Fetawi.*

3 Imprimé à Constantinople en 1237 (1821), un vol. in-4o.

4 Fetawi Ankarewi, mort en 1098 (1686).

5 Fetawi Atallah Mohammed-Efendi, mort en 1127 (1715).

6 Fetawi Wassaf Abdoullah-Efendi, mort en 1174 (1760).

7 *Bouzaatol-houkkam fizs-sik*, c'est-à-dire guide des magistrats pour la rédaction des pièces judiciaires par Mohammed Hadjibzadé; terminé en l'année 1081 (1680).

8 L'un est intitulé : *Meldjaol houkkam fi mouinil-kouzat*, c'est-à-dire refuge des magistrats dans le secours des juges ; l'autre *Soubdetoes-soukouk*, c'est-à-dire choix de pièces juridiques. Lalizadé mourut en 1175 (1761).

cellerie d'Etat et des gouverneurs des provinces; ces derniers portent le nom de diwan-efendis. Outre les collections de lettres dues à la plume des grands-vizirs Rami et Raghib, du poëte Nabi et du defterdar Aarif, que nous avons souvent citées dans le cours de cette histoire, il faut encore mentionner l'ouvrage intitulé *Trésor de l'art épistolaire* [1], les modèles de lettres (mounschiat) du secrétaire du cabinet, Hayatizadé [2], ceux du molla Ahmed Taïb Osmanzadé, de Hadji Tschelebi, célèbre sous le nom de scheïkh Mourad [3], et ceux de Refiâ. A côté de ces ouvrages, figurent les traductions de plusieurs ouvrages philologiques arabes, très-estimés, entre autres les sérénades de Hariri et de Hamadani, la missive d'Ibn Seïdoun intitulée la *Quiétude de l'homme obéissant* [4] [v], les *Saillies d'Obeïd Sakani* [5] par l'astronome de Mohammed II, le *Jardin du Prédicateur* [6] par le moufti Seïd Feïzoullah-Efendi, et les *Prolégomènes philologiques de Schamakhschari* par Ishak Khodja. Taïb Ahmed Osmanzadé [7] et le moufti Seïd Feïzoullah [8], mort sous la hache du bourreau, ont écrit des recueils de facéties. Le derwisch Hasan d'Andrinople, les poëtes Koudsi

1 *Kenzol-Inscha.*
2 Mort en 1175 (1761).
3 Mort en 1145 (1732).
4 *Soulwanoul-moutaa.*
5 *Lataïfi Obeïd Sakani;* cette traduction fut faite vers l'année 1113 (1701).
6 *Raouzatol-Khatib.*
7 *Djamioul-Lataïf,* c'est-à-dire le collecteur des facéties.
8 *Lataïf,* dédié au Sultan Moustafa III en 1083 (1672).

et Nabi, et le molla Ibrahim Hanif-Efendi, ont laissé des recueils de proverbes [vi]. Razi Abdoullatif-Efendi dédia au grand-vizir Ibrahim-Pascha, mort victime de la rébellion des janissaires, une collection de contes et d'anecdotes ; Taïb Ahmed écrivit pour le même vizir l'ouvrage intitulé : *Fruit d'entretiens nocturnes pour le conseil des rois* [1]. Un ouvrage semblable [2] est dû à la plume du moufti Feïzoullah [vii]. Le moufti Esaad écrivit un ouvrage, pendant de celui qui a pour titre : *éclairs des hommes éloquens* [3], et le moufti Wassaf Abdoullah un autre intitulé : *le Titre de Noblesse* [4] (supériorité de l'homme sur les animaux). Osmanzadé-Efendi, que nous avons souvent eu occasion de citer comme biographe des vizirs, abrégea le célèbre ouvrage arabe intitulé : *Eloge des humanités ou guide dans l'étude des humanités* [5], et un autre ouvrage intitulé : *Conseil aux rois* [6]. Mais de tous les ouvrages philologiques de cette période, le *Navire des Sciences* [7] par Raghib-Pascha est sans contredit un des plus précieux, et, eu égard au peu de temps qui s'est écoulé depuis la mort de l'auteur, un des plus rares de la librairie ottomane. Les travaux des grammairiens se bornèrent à cette époque à l'interpré-

1 *Semaroul-ismar fi nassaïhil-moulouk.*

2 *Nassaïhoul-moulouk*, c'est-à-dire conseil pour les rois.

3 *Madhabihol-boulegha.*

4 *Ounwanesch scherf.*

5 *Mahasinol-edeb fi terdjümeti min hadjes-soulouk ilel-edeb.*

6 *Nassihatol-moulouk terghiben li housnis-soulouk*, c'est-à-dire, conseil aux rois pour les encourager à marcher dans la bonne voie.

7 *Sefinet ol-ouloum.*

tation et l'explication des principaux ouvrages qui traitent de la syntaxe arabe [VIII]. La rhétorique et la grammaire persanes n'occupèrent que quelques auteurs [IX]. Les dictionnaires turc-persan les plus estimés, tels que le *Ferheng Schououri* [1], la *Preuve péremptoire* [2], le *Son des mots* [3], les glossaires de Schahidi, de Wehbi et celui du *Schahnamé* par Abdoulkadir Ben Omer de Bagdad, ainsi que l'ouvrage de médecine de Houseïn Hezarfenn, furent publiés les uns à cette époque, les autres vers la fin de la période précédente. Un petit nombre d'ouvrages seulement, et encore sont-ils peu recommandables, furent écrits sur l'astronomie, l'arithmétique et la logique; une douzaine d'ouvrages, les uns traduits, les autres compilés, parurent en médecine. Les poëtes Tschelebizadé Aassim [4], Nabi, Rasim [5], Raghib, Newres, Nasmizadé [6], Soubhi [7], Thalib [8], et Nakschi [9] laissèrent des *diwans;* d'autres traduisirent ou commentèrent ceux des poëtes mystiques persans Saïb, Ourfi et Schewket [X]; Saïd Mohammed le Vingt-huit publia le diwan persan de Mir Mohammed Eschref, le Nakschbendi. Les kassidés les plus célèbres, telles que la *Bordet* et celles tirées des lettres E, N, L, etc., furent

[1] Imprimé à Constantinople en 1155 (1742).

[2] *Bourhani Katii;* imprimé en 1214 (1799).

[3] *Lehdjetoul Loughat;* imprimé en 1210 (1790).

[4] Ismail Aassim le moufti, mort en 1170 (1756).

[5] Rasim, mort en 1167 (1753).

[6] Nasmizadé Mourteza, mort en 1133 (1720).

[7] Soubhi, mort en 1101 (1689).

[8] Thalib, mort en 1115 (1703).

[9] Nakschi, le confident de Moustafa III, mort en 1178 (1764).

commentées ; mais aucune ne le fut aussi souvent que celle composée par le grand-vizir Kœprülüzadé et faite à la louange du moufti Feïzoullah [xi]. Les *Livres de l'Unité* [1], *des Chevaux* [2], *des Événements* [3], *du Rossignol* [4], *de l'Échanson* [5], *de la Missive* [6], le *Livre d'Or* [7] et le *Livre heureux* [8] sont des poëmes didactiques, ainsi que l'ouvrage persan intitulé le *Livre du Conseil* [9], dont à cette période il ne parut pas moins de cinq traductions. Le poëme intitulé la *Rose centifole* [10] chante les traditions du Prophète, et celui intitulé le *Confident des amans* est consacré au récit d'aventures amoureuses. Les poëtes Nabi, Wehbi et Remzi imitèrent en vers rimés le *Livre du Conseil*. Nous avons déjà parlé en leur lieu et place des historiens ottomans et des traducteurs des histoires persanes de Mirkhouand, de Khouandemir, d'Ibnol Djouzi, d'Ibnol Aïni, d'Ibn Khaldoun et d'Ibn Khallikan. Quelques ouvrages biographiques et topographiques parurent encore vers cette époque ; entre autres les biographies des poëtes, des mouftis, des vizirs, des kapitans-paschas, des calligraphes et des chanteurs [xii],

1 *Wahdetnamé* par Ishak Khodja, mort en 1180 (1706).
2 *Esbnamé* par Souleïman Danisch, mort en 1162 (1749).
3 *Sergouzeschtnamé*, par le rhéteur de Brousa, mort en 1143 (1730).
4 *Bülbülnamé*, par le moufti Esaad, mort en 1166 (1752).
5 *Baasnamé*, par le moufti Wassaf, mort en 1174 (1760).
6 *Serinnamé*, par Eschref.
7 *Firouznamé*, par Rami, mort en 1136 (1723).
8 *Pendnamé*.
9 *Goull sadbeg*, par le rhéteur de Brousa.
10 *Enisol-ouschak*, par Danisch Souleïman.

les relations des voyages de la karavane des pèlerins, les descriptions de la Mecque, de Médine, de Damas, de Jérusalem et de Tebriz [xiii]. Les ouvrages de quelques polygraphes furent réunis en un seul corps d'ouvrage sous le titre de *Külliat*, c'est-à-dire œuvres complètes ; dans ce nombre figurent ceux des poëtes Nabi et Wehbi, des prosateurs Taïb (Osman-zadé), Sabit (Alaeddin) et du scheïkh Ismaïl Hakki-Efendi. Eschref Abderrahman-Efendi écrivit un ouvrage intitulé : *Sources des sciences*, et un compendium de l'histoire littéraire sous ce titre : *Méditations philosophiques sur les diverses classes des peuples* [1], c'est-à-dire des Arabes, des Persans et des Turcs. Cet ouvrage n'est pas moins précieux pour l'histoire littéraire de ces peuples, que l'est pour la bibliographie ottomane le *Nouveau monument* [2] du fils d'Elhadj Ibrahim Hanif-Efendi, qui a continué le grand dictionnaire bibliographique de Hadji Khalfa. L'ouvrage du fils d'Ibrahim Hanif contient les titres de cinq cents ouvrages, dont les auteurs ont écrit dans le siècle qui s'est écoulé depuis la mort de Hadji Khalfa. Ce dernier monument bibliographique de la littérature ottomane fut terminé dans l'année de la mort du célèbre grand-vizir Raghib-Pascha.

La mort de Raghib-Pascha, l'un des plus fermes appuis de l'Empire ottoman, survint dans la soixante-troisième année du dix-huitième siècle. Le nombre

[1] *Tezkeretol hikem fi tabakatil-ounnm*, par Abderrahman Eschref.
[2] *Eseri New*.

soixante-trois, qui est celui d'une des années climatériques de la vie humaine, était depuis six siècles marqué dans l'histoire ottomane par des événemens d'une haute importance. Dans l'année 1263, les premiers Turcs vinrent s'établir dans la Tatarie Dobruze; au quatorzième siècle, en l'année 1363, les Hongrois combattirent pour la première fois contre les Turcs à la célèbre bataille des Serviens; au quinzième siècle, en 1463, les Turcs, après avoir conquis la Bosnie et décapité le roi de ce pays, franchirent l'isthme d'Hexamilon et pénétrèrent en Morée; en 1563, une inondation, la plus terrible dont les annales ottomanes fassent mention, rompit tous les ponts aux environs de Constantinople et mit en danger la vie de Souleïman le Législateur, mort trois ans après devant Szigeth. La soixante-troisième année du dix-septième siècle est marquée dans l'histoire par une nouvelle invasion de la Hongrie par les Turcs; enfin, l'année 1763 est signalée par la mort de Raghib-Pascha. Si ce premier ministre n'a atteint ni la gloire du grand-vizir Sokolli, ni celle des deux premiers Kœprülüs, il mérite cependant à plus d'un titre que le lecteur jette un dernier regard sur sa vie, car il a été non-seulement le plus savant des deux cents grands-vizirs qui jusqu'à ce jour ont administré l'Empire ottoman, mais il fut le dernier ministre de cet empire qui mérita réellement le surnom de Grand. C'est sous ce double rapport que les biographes des grands-vizirs et l'historiographe de l'Empire lui ont décerné les titres honorifiques de *Sultan des poëtes*

de Roum[1] et de *président des vizirs*[2]. Fils d'un secrétaire de la trésorerie. il fut chargé, dès l'âge de vingt-cinq ans, pendant les campagnes de Perse, de la description financière de Tiflis et plus tard de celle d'Eriwan. Peu de temps après il fut nommé defterdar dans cette dernière ville, et remplit auprès des généraux commandant l'armée de Perse les fonctions de defter-emini et de reïs-efendi. Le serasker de Tebriz, Ali-Pascha Hekkimzadé, et celui de Bagdad, Ahmed-Pascha, furent les premiers à apprécier à leur juste valeur les talens administratifs et la science du jeune fonctionnaire, et ils l'encouragèrent de tout leur pouvoir. Ahmed-Pascha, entre autres, récompensa royalement une kassidé que Raghib lui avait dédiée, par un don de vingt mille piastres. De retour à Constantinople, après une absence de sept ans, Raghib y fut immédiatement employé comme directeur de la chancellerie de la capitation, d'où il passa, en la même qualité, dans plusieurs autres chancelleries. Nommé secrétaire du cabinet du grand-vizir, il assista aux négociations qui précédèrent la paix conclue avec la Perse, puis à celles du congrès de Niemirow et à celles qui eurent pour résultat le fameux traité de Belgrade. Les services qu'il eut occasion de rendre dans ces divers postes lui valurent sa

[1] *Sültani Schouaari Roum*. Voyez la continuation des biographies des grands-vizirs, par Djawid Ahmedbeg, qui commence par Raghib-Pascha et se termine par Yousouf Sia, sous l'administration duquel l'Egypte, conquise par Bonaparte, rentra sous la domination ottomane.

[2] *Sadrol-wouzera*. Wassif, p. 223.

nomination à la dignité de reïs-efendi ; révoqué de ces fonctions, il fut successivement investi des gouvernemens du Caire, d'Aïdin et de Haleb ; enfin, il échangea ce dernier poste pour celui de grand-vizir, qu'il occupa pendant six ans. Durant son gouvernement de Haleb, il dota cette ville d'un pont et d'une nouvelle tour ; comme grand-vizir, il dota Constantinople d'une bibliothèque et d'une école, et y fit construire à ses frais une fontaine et plusieurs édifices. Ses ouvrages, moins nombreux que ceux du savant grand-vizir de Souleïman le Législateur, Loutfi-Pascha, leur sont supérieurs, et par la matière qu'il traite, et par le style ; ce sont des monumens plus durables que toutes ses constructions. Ses deux traductions des ouvrages classiques persans, l'Histoire universelle de Mirkhouand[1] et l'Histoire des Tatares du savant grand-vizir mogol Abdourrizak[2], sont restées inachevées ; elles paraissent d'ailleurs n'avoir été entreprises par lui que comme exercice de style. L'essai qu'il fit d'écrire l'histoire des victoires remportées par le Prophète, à l'imitation de celle de Weïsi, était dû aux encouragemens d'Ali Hekkimzadé. Malheureusement cet ouvrage est resté inachevé comme le précédent. Nous avons déjà parlé plus haut, et partout où nous avons eu occasion de consulter Raghib, de son *Histoire des négociations de la paix conclue avec Nadirschah*[3] ; de ses *Rapports au Sultan*[4] et de son *Bulletin sur la*

1 *Raouzates-safa*, c'est-à-dire le jardin de la pureté.
2 *Matlaaes-saadeïn*, c'est-à-dire le levant des deux Orients.
3 *Tahkik et-tewfik*, c'est-à-dire la preuve de la bonne direction.
4 *Telkhizsat*.

prise de Belgrade [1]. A la tête de son *Diwan* se trouvent un panégyrique sur le gouverneur de Bagdad, formant une centaine de doubles rimes [2], des panégyriques sur les mouftis Esaad et Aassim, des chronogrammes sur la tente et la mosquée du grand-vizir Ali Hekkimzadé, sur la conquête de Belgrade et sur la naissance des princesses Hebetoullah et Schahsultane. Des gloses sur les célèbres ghazèles des poëtes persans Schewket et Saïb et du poëte turc Nabi précèdent ce *Diwan* et forment cent cinquante ghazèles dictées par l'esprit le plus philosophique et le plus élevé [xiv]. Mais son chef-d'œuvre est sans contredit son anthologie philologique, intitulée le *Navire* [3]. C'est un choix de morceaux de poésie et de prose tirés de l'arabe, « *véritable navire des belles-lettres,* dit l'his» torien, richement chargé de lingots d'or tirés de » l'inépuisable trésor de la langue arabe. » Par tous ces ouvrages, Raghib se montra digne, comme auteur classique moderne, des louanges pompeuses que lui décerne l'historiographe Wassif. S'il faut en croire cet historien, sa sagacité et son jugement le placent à côté d'Ibn Ayas; pour la prose et les vers, c'est un second Ebou Nouwas; son style historique rivalise avec celui de Weïsi, et son style épistolaire avec celui

[1] *Fethieï Belgrad.*

[2] *Sefinet.* Cet ouvrage aussi rare que précieux ne se trouve dans aucune autre bibliothèque que celles de Constantinople et de Vienne.

[3] Cette production lui valut un présent de vingt mille piastres; cent piastres valaient à cette époque environ cinquante ducats, somme que les plus riches libraires d'aucun pays de l'Europe n'ont jamais donnée au plus célèbre des poëtes.

de Nerkesi; enfin, admiré comme philosophe à l'égal d'un second Platon ou d'un second Aristote, Raghib-Pascha est aux yeux de l'Ottoman l'homme parfait [1] de son siècle. L'historien européen. en laissant à l'historiographe turc le soin de justifier cette admiration outrée, doit se borner à reconnaître dans Raghib un homme d'Etat accompli; mais, loin d'être un homme parfait, Raghib avait au contraire perdu tout amour de la vérité, et sa sincérité n'était que mensonge et hypocrisie. Homme d'un grand savoir et ayant le sentiment de sa valeur, il avait saisi d'une main ferme les rênes de la domination absolue. Jaloux de faire respecter la nation dont il était le premier représentant, il cherchait à atteindre ce but par tous les moyens possibles. Son Histoire des négociations de la paix de Perse peut être considérée comme un modèle de style diplomatique; elle brille de cette aisance et de cette habileté qui font, avec raison, l'admiration de tous ceux qui connaissent le langage des chancelleries ottomanes. Du reste, la finesse d'esprit et l'habileté de Raghib se montrèrent non-seulement pendant sa carrière diplomatique, mais pendant son grand-vizirat. C'est en cette dernière qualité qu'il avait signé un traité d'amitié avec la Prusse, et qu'il se proposait de conclure une alliance offensive et défensive avec cette même puissance. Nul doute que le résultat de cette alliance eût été de rompre la paix avec l'Autriche; heureusement pour cette puissance, la

[1] *Insani Kamil*. Wassif, f. 223.

mort ne tarda pas à mettre fin à ce projet. Dans l'espoir de justifier d'avance la violation de cette paix, il avait rejeté, comme contraire à la loi, la transformation du traité de Belgrade en une paix perpétuelle, et avait répandu le bruit dans les ambassades de Pera, que l'Autriche aurait à renouveler cette même paix aussitôt que le terme de vingt-sept ans, qui lui était assigné et qui touchait à sa fin, se serait écoulé. Ce grand projet conçu par Raghib-Pascha, d'agrandir par l'alliance prussienne l'Empire ottoman aux dépens de l'Autriche, périt avec ce grand-vizir; peut-être même aurait-il échoué contre la volonté du Sultan, qui avait pour l'Autriche les sentimens les plus pacifiques. Dans ce cas, il est plus que probable que son opposition aurait entraîné sa chute. Quoi qu'il en soit et quoi qu'il en pût résulter dans la suite, il est certain que Raghib avait épousé les projets de Frédéric II. Auteur et poëte comme lui, mais dépourvu des qualités qui constituent un grand capitaine, Raghib n'était pas un grand-vizir parfait, car, dans l'opinion des Ottomans, il aurait dû savoir manier également bien le sabre et la plume. Son érudition, qui le place à cet égard à la tête de tous les grands-vizirs de l'Empire, en fit le protecteur naturel des savans et des poëtes; aussi ne s'était-il jamais fait faute de les encourager toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Il est juste aussi de dire que, dans les promotions, dans les secours et les distinctions qu'il accorda aux poëtes, aux savans et aux calligraphes, ce ne fut ni la presse, représentant de l'opinion publi-

que, ni les dédicaces des auteurs qui déterminèrent son choix; il estimait et récompensait le talent pour lui-même, parce qu'il le considérait comme un des plus beaux ornemens de la nation et parce qu'il était excellent juge en pareille matière. Aussi, bien que ce ne fût pas un grand-vizir accompli, encore moins un homme parfait, Raghib sera toujours un des plus grands ministres de l'Empire ottoman et, jusqu'à présent, le dernier qui ait mérité ce nom.

LIVRE LXXII.

Hamza Hamid est grand-vizir pendant six mois. — Mutations. — Morts. — Kiamil le Parfait, et Sinek la Mouche. — Le grand-vizir et le kapitan-pascha épousent des sultanes. — Troubles à Bagdad, à Yanina, en Chypre. — Le khan de Crimée est remplacé. — Troubles en Géorgie. — Chute et exécution du grand-vizir. — Ambassades de Stankiewicz et d'Alexandrowicz, de la Prusse et de la Pologne. — Ambassadeurs de Russie, d'Autriche et de Toscane. — Entrée au pouvoir du grand-vizir Mouhsinzadé. — Naissance d'un prince. — Première leçon du prince. — Dissertation en présence du Sultan. — Tremblement de terre. — Troubles en Chypre, à Khios, en Géorgie, en Egypte et en Arabie. — Construction d'un aqueduc. — Flotte. — Diwan. — Morts. — Révocation du khan des Tatares et du moufti. — Incendie à Péra. — Troubles au Caire, à Médine, à Akhiska et dans le Monténégro. — Moustafa règne par lui-même. — Le grand-vizir ne se maintient que par le crédit de sa femme. — Fiançailles de la princesse Schahsultane. — Mort du kiayabeg Mohammed Kiaschif, du kislaraga et de plusieurs autres personnages. — Le docteur Ghobis. — Echange de notes entre la Porte, les ministres de France et de Russie. — Révocation du grand-vizir. — Déclaration de guerre. — Le khan des Tatares, le grand-vizir, le moufti, le kapitan-pascha et l'interprète de la Porte sont changés. — Levée de troupes et manifeste. — Notes adressées à la Porte par les gouvernemens d'Autriche, de Venise, de Hollande, de France, d'Angleterre et de Prusse. — Départ de l'étendard sacré.

Hamid Hamza, fils d'un marchand de Dewelihissar, ville du sandjak de Nikdé, était né à Constantinople; trente-trois ans auparavant, à l'époque où Raghib

Mohammed-Pascha était secrétaire du cabinet du grand-vizir, il avait été appelé au poste de premier aide du secrétaire du cabinet, poste qu'il avait occupé pendant dix ans; plus tard il avait rempli, pendant dix autres années, les fonctions de secrétaire du cabinet, vacantes par suite de la promotion de Raghib à la dignité de reïs-efendi. Nommé ensuite ministre des affaires étrangères, trois fois ministre de l'intérieur, et, dans les intervalles, defter-emini, rouznamedji, tschaouschbaschi, nischandji ou secrétaire d'Etat dépositaire du chiffre du Sultan, puis vizir de la coupole, percevant en cette qualité les revenus du sandjak de Selanik, à titre d'argent d'orge, il continua, pendant le grand-vizirat de Raghib, son protecteur, à jouir de toute la confiance que lui accordait ce dernier depuis trente ans, et qu'il devait moins à ses talens qu'à sa longue gestion et à sa fidélité éprouvée. Comme, durant la maladie de Raghib, il avait rempli, par intérim, les fonctions de grand-vizir, le sceau impérial lui fut remis après la mort de son protecteur, ainsi que la lettre autographe que les Sultans avaient coutume d'adresser en pareille circonstance aux nouveaux premiers ministres. A peine les trésors amassés par Raghib pendant le cours de son grand-vizirat, et évalués à soixante mille bourses, eurent-ils été confisqués au profit du Sultan, que le favori, confident intime et intendant de Raghib, le Persan Ali, alors inspecteur des cuisines impériales, aux efforts duquel était dû en grande partie le traité conclu avec la Prusse, et qui, en récompense, avait reçu de Frédéric II une somme

d'un demi-million, fut mis à mort sous prétexte d'exactions commises par lui autrefois dans l'île de Chypre, où il avait été receveur des impôts : son banquier, qui avait partagé ses bénéfices, eut le même sort que lui [1]. Raghib avait passé du règne du sultan Osman sous celui du sultan Moustafa en qualité de grand-vizir, et la nomination de Hamza fut une sorte d'héritage que lui légua Raghib, et un hommage rendu à la confiance que lui avait toujours accordée le défunt grand-vizir. Au surplus, il prouva bientôt qu'il n'y avait en lui rien de ce qui constitue un homme de qualités saillantes, soit en bien, soit en mal, et que, s'il était propre à occuper des emplois subalternes, il ne convenait nullement à la plus haute dignité de l'Empire : aussi ne la conserva-t-il que six mois, c'est-à-dire, juste autant de mois que son prédécesseur l'avait gardée d'années. Avec lui commença une nouvelle série de grands-vizirs éphémères, dont on vit sept se succéder pendant les dix années suivantes du règne de Moustafa.

Un mois après la mort de Raghib, comme les principaux légistes de la capitale se livraient, en présence du Sultan, suivant l'usage adopté pendant le mois du jeûne, à des discussions scientifiques, l'un de ces oulémas, nommé Tatar-Efendi, s'étant permis d'injurier un de ses collègues, nommé Abdoulmoumin, fut exilé à Tenedos par le Sultan. Un châtiment semblable fut infligé à Abdoulkerim, l'un des khodjagans du diwan impérial; s'étant emparé d'un héritage, sans exa-

[1] Wassif, f. 224, dit qu'il se nommait *Kazir*.

miner si cette prise de possession était juste ou injuste, il fut relégué en Chypre. Après la fête du mois de jeûne, le Sultan publia les listes des mutations et confirmations faites parmi les gouverneurs, les juges du diwan et les chefs des milices. Ces diverses charges se divisent en quatre principales catégories, celles des *provinces* [1], de la *science* [2], de la *plume* [3] et de l'*épée* [4]. Parmi les changemens qui atteignirent les emplois du diwan, les plus dignes de remarque furent celui du ministre des finances, Abdi, qui s'était déjà fait connaître comme reis-efendi par sa violence et sa grossièreté et qui fut remplacé comme defterdar par l'intendant de l'arsenal, Rakim Mohammed-Efendi, et celui du maréchal de la cour, Monlakdjizadé Aliaga, qui eut pour successeur l'ancien reïs-efendi, Ridjayi Mohammed. Plusieurs cafés, situés dans le village d'Indjirkœï, sur la côte asiatique du Bosphore, aux bords de l'ancien golfe d'Amykos, furent rasés, car c'était là le réceptacle des plus insignes débauchés et des filles publiques de la capitale. Un édit spécial défendit, sous des peines sévères, la rognure des ducats, dont la plupart avaient, depuis longtemps, cessé d'avoir le poids légal [5]. Ces deux réglemens de police et quelques in-

1 *Eyalat.*

2 *Menassibi ilmiyé.*

3 *Menassibi kalemiyé.*

4 *Menassibi seïfiyé.*

5 Wassif, p. 228. Tott, I p. 134, donne le cours des monnaies d'alors : la piastre valait trois livres; l'izelotte (solota), deux livres cinq sous; le para, six deniers; le ducaton ou seri mahboub, neuf livres; cette dernière monnaie perdait 20 p. °/o dans le commerce européen.

cendies [1], sont les seuls incidens historiques de quelque importance qui aient signalé le court grand-vizirat de Hamza Hamid. Il fut révoqué et sa place fut donnée à Bahir Moustafa-Pascha, qui avait déjà été deux fois grand-vizir, la seconde fois, immédiatement avant Raghib (2 octobre 1763 —24 rebioul-ewwel 1177). Quant à Hamza Hamid, il garda ses biens par une grâce spéciale du Sultan, et fut envoyé comme gouverneur à Candie, d'où il passa plus tard en Morée comme receveur des impôts. Depuis, il fut successivement gouverneur de Crète, de Candie et de la Canée; en dernier lieu, sandjak de Djiddé; il mourut six ans après sa sortie du grand-vizirat, pendant un pèlerinage à la Mecque, où ses restes reposent dans le cimetière des étrangers. «Sous son grand-vizirat,» dit Djawid, le biographe des grands-vizirs, « il n'arriva » rien de remarquable, soit en bien, soit en mal, et » comme lui-même ne se signala sous aucun de ces » deux rapports, il ne résulta de son administration » aucun bien pour l'Empire, mais du moins les ser» viteurs de Dieu n'eurent pas à craindre la méchan» ceté du grand-vizir, » jugement qui, appliqué à un premier ministre ottoman, ne laisse pas d'être un éloge.

Le nouveau grand-vizir déploya dans ses premières mesures une rigueur salutaire et inaccoutumée; il s'attacha principalement à punir les oppressions et

[1] Le 8 silhidjé 1176 (21 mai 1763), Wassif, p. 126. Le dernier jour de moharrem 1177 (10 août 1763). Wassif, p. 127.

les exactions des gouverneurs, et à réprimer les brigandages et les émeutes. Le kapitan-pascha, Karabaghi Souleïman-Pascha, trop vieux pour tenir en bride le personnel de la flotte, mais qui, d'ailleurs, était un excellent vizir, fut admis à la retraite et envoyé à Rhodes, où on lui fit une pension convenable. Il eut pour successeur l'ancien kaïmakam, Koutschouk Mohammed-Pascha. Quant au kiaya du kapitan-pascha révoqué, il reçut la juste récompense de ses exactions. Envoyé dans les îles et les parages de l'Archipel à la poursuite des pirates, il avait, au lieu de purger les mers de leur présence, frappé les biens des insulaires de fortes contributions. Les plaintes multipliées dont il était l'objet ayant déterminé la Porte à ordonner une enquête contre lui, il fut condamné à mort et exécuté. Le kiaya du grand-vizir (ministre de l'intérieur), Kaschif Mohammed Emin, fut remplacé par Ridjayi Mohammed. Alibeg, fils de l'ancien grand-vizir, Aouz-Pascha, devint tschaouschbaschi, et l'ancien defterdar, Abdi, fut, pour la seconde fois, promu à la dignité de reïs-efendi. Son homonyme Abdi, ancien gouverneur de Bagdad, auquel les trois queues avaient été retirées à cause de l'excessive sévérité qu'il avait déployée contre les yamaks (ouvriers-janissaires), se les vit restituer, la rigueur étant de nouveau à l'ordre du jour.

En se rendant de Haleb, où il avait exercé en dernier lieu les fonctions de gouverneur, à Constantinople, le grand-vizir Bahir Moustafa rencontra à Adana le beglerbeg Salihaga, kiaya de l'ancien tschetedji,

Abdoullah-Pascha ; il lui témoigna son étonnement de ce que son nom, si souvent cité avec gloire dans les combats que les troupes chargées de la défense de la karavane des pèlerins contre les Arabes avaient eus à soutenir, n'avait plus le même retentissement. Salih lui répondit par un vers persan, souvent appliqué aux capacités restées sans emploi, et portant en substance : que, bonne lame d'acier, il n'était dans la main du maître du monde qu'une méchante hallebarde [1]. Le grand-vizir répara l'oubli où l'avaient laissé ses prédécesseurs, et lui conféra, avec la troisième queue de cheval, le gouvernement de Djiddé ; le grand-écuyer, Ahmed, obtint pareillement les trois queues de cheval avec le gouvernement de Selanik ; la même faveur fut accordée au grand-écuyer, Khalil-beg, et au tschaouschbaschi, Alibeg, fils du grand-vizir Aouz-Pascha.

D'autres changemens furent l'œuvre de la mort, ce grand rénovateur que les Arabes nomment le grand Trouble-joie [2]. La mère du khan de Crimée mourut à son retour du pèlerinage de la Mecque à Aassi-Khourma [3]. A Retimo, dans l'île de Candie, mourut aussi l'un des vizirs les plus distingués de l'Empire, Ahmed-Pascha, connu sous le double sur-

[1] *Serapa djewherem tschoun tigh amma der kefi ghiti,*
Si men kiar neayed harbaï na merdra manem.
Des pieds à la tête je suis une épée de la meilleure trempe,
Cependant, le monde se sert de moi comme d'un hallebarde. Wassif, p. 232.

[2] *Kharibol-lezat.*

[3] Datte des rebelles. Wassif, p. 228.

nom de *Sopa-salan* et de *Kiamil.* D'une taille gigantesque et d'une corpulence énorme, il trompait, par la finesse de son esprit et sa vive pénétration tous les physionomistes. Son caractère violent et emporté lui avait valu le sobriquet de Sopa, *qui frappe du gourdin*, bien qu'il ne se fût jamais servi d'autre arme que de sa langue et qu'il fût d'une humeur fort pacifique. Dès le temps où il n'était encore que secrétaire de la chambre, il se contentait d'un froc, d'un tapis et d'un chapelet, et passait toutes ses nuits à prier. Lorsque, sous le règne du sultan Osman, il s'était acquitté des fonctions de reïs-efendi, qui lui avaient été confiées, à la grande satisfaction du Sultan, ce dernier dit à son sujet, en entendant citer le sobriquet qu'on lui avait donné : « Se peut-il qu'un homme aussi par- » fait ne puisse échapper lui-même aux traits de la » médisance? » Depuis lors, on l'appela *Kiamil,* c'est-à-dire le *Parfait*. Un autre sobriquet donné à l'octogénaire vizir nischandji, Koutschouk Moustafa-Pascha, époux de la sultane Seïneb, que sa stupidité et sa faiblesse avaient fait surnommer la *Mouche* (Sinek), fut merveilleusement justifié lorsqu'il mourut, en ce sens que le total des chiffres représentés par les lettres qui composent ces deux mots arabes, la *mouche mourut* [1], formait justement l'année de sa mort. Une fille du Sultan, Mirmah, c'est-à-dire la lune du soleil, mourut à l'âge de trois ans et fut enterrée auprès de

1 *Matel-zoubab.* M=40, A=1, T=400, A=1, L=30, S=700, B=2, A=1, B=2; total : 1177. L'l de l'article est compté, bien que l'on prononce *zoubab*.

sa sœur, Hebetoullah, dans la mosquée Laleli, c'est-à-dire ornée de tulipes, qui venait d'être achevée et consacrée avec toute la pompe usitée en pareille circonstance; la construction de cette mosquée avait coûté plus de deux millions de piastres. Pour se couvrir d'une partie de ces frais, le Sultan fiança au grand-vizir la seule fille qui lui restât, la princesse Schahsultane, alors agée de quatre ans, et maria la sultane Saliha, veuve de Raghib-Pascha, au kapitan-pascha Mohammed. Le grand-vizir, pour reconnaître dignement l'honneur qu'on lui fit, envoya à sa fiancée quarante mille piastres dans quatre corbeilles, pour cent vingt mille piastres d'étoffes et pour quatre-vingt mille d'objets destinés à son ameublement. Le palais que le Sultan avait fait construire pour ses deux filles (tant celle vivante que celle qui venait de mourir), tout auprès du palais Djighalazadé, venait d'être terminé. Le nom de la famille Cicala s'était perpétué dans ce palais, comme celui des Kœprülü revivait dans la personne d'Ahmed Kœprülü, gouverneur de Bender. Aux fêtes qui présidèrent aux fiançailles du grand-vizir, succéda celle de la circoncision de ses fils.

Le grand-vizir Bahir Moustafa-Pascha sévit encore contre le beglerbeg Souleïman-Pascha, gouverneur de Yanina, qui, sommé à plusieurs reprises de mettre un terme à ses oppressions et n'ayant pas obtempéré à cet ordre, périt sous le glaive du bourreau. Tschaparzadé Ahmed-Pascha reçut ordre de marcher contre une bande de lewends qui infestaient les routes d'Anatolie; cent soixante de ces brigands furent taillés

en pièces, le reste se réfugia en Karamanie, dont le gouverneur Abdi-Pascha (celui-là même qui avait dompté les yamaks de Belgrade) fut invité à les exterminer. Suivant l'exemple que leur avaient donné quelques années auparavant les yamaks de Belgrade, ceux de Bagdad se soulevèrent contre le gouverneur Ali-Pascha, créature du défunt grand-vizir Raghib-Pascha.

Ameutés par Omeraga, kiaya du dernier gouverneur Souleïman-Pascha, les yamaks avaient chassé de la ville le nouveau gouverneur, qui néanmoins parvint à y rentrer en semant l'or et en affectant un langage conciliant; mais ayant jeté trop tôt le masque de bonhomie qu'il avait emprunté, Ali se vit bientôt sur les bras toute la garnison de Bagdad, qui jura tout d'une voix de porter Omer au vizirat. Aussitôt le cri: aux armes! aux armes! [1] retentit par toute la ville. Des canons placés sur les remparts extérieurs furent braqués contre le château du gouverneur; celui-ci, désespérant de pouvoir se défendre, abandonna le château pour se réfugier dans la ville, où il se tint caché dans une maison particulière pendant quelques jours, au bout desquels il fut découvert, emprisonné, et massacré. Les rebelles se rassemblèrent à la maison du conseil [2]; à la suite d'une longue discussion, dans laquelle, entre autres choses, on ne parla de rien moins que de livrer Bagdad aux Persans, ils convinrent enfin d'adresser

[1] *En-nefir en-nefir*. Wassif, p. 235.

[2] *Daron-nedwet*.

en commun une supplique à la Porte, pour la prier de nommer Omer vizir gouverneur de la ville, attendu qu'un homme originaire de la localité était seul propre à la défendre et à y maintenir l'ordre. Quelque irrégulière que fût une semblable demande, la nécessité força le Sultan de l'accueillir, et Omer fut nommé gouverneur de Bagdad.

Ismaïl-Pascha, ancien gouverneur de Yanina, auquel les plaintes des habitans contre ses oppressions avaient fait retirer les trois queues de cheval, mais qui plus tard lui avaient été rendues, s'était mis en guerre ouverte avec les habitans de Valona. Dans un engagement qu'il eut à soutenir contre eux, une balle vint le frapper et le tua. A Egine, quatre changeurs, Arméniens selon toute apparence, furent mis à mort. la famille du chef des émirs de cette île, qui avait été tué au milieu d'une émeute, les ayant désignés comme les auteurs de ce meurtre (1er septembre 1763 — 22 sâfer 1177). Outre ces exécutions, les annales ottomanes mentionnent encore la mort de plusieurs autres dignitaires décédés vers la même époque. Le reïs-efendi Abdi fut frappé d'apoplexie dans le seraï même, au moment où placé près de l'étrier impérial il portait à sa bouche une tasse de café : il eut pour successeur Mohammed Emin, secrétaire du cabinet du grand-vizir, que remplaça en cette qualité Ahmed Resmi, tout récemment de retour de l'ambassade qu'il était allé accomplir à Berlin, et dont nous aurons bientôt occasion de parler avec plus de détails. D'abord gardien des sceaux du

grand-vizir Ibrahim-Pascha, qui avait été tué trente ans auparavant dans une révolte des janissaires, le défunt reïs-efendi s'était élevé successivement aux postes de defterdar et de reïs-efendi, et dans tous les emplois qu'il avait exercés, il avait su à la fois se faire un nom et s'enrichir considérablement; mais ses qualités comme homme d'affaires étaient obscurcies par une grossièreté malhonnête, qui dominait ses paroles comme ses écrits, de même que l'éclat de ses richesses était terni par son avarice sordide. Le defterdar, qui se nommait Mohammed Emin comme le nouveau reïs-efendi, fut remplacé par Aouni-Efendi, un mercredi, jour toujours néfaste, et qui l'est encore plus lorsqu'il est le dernier du mois[1].

Les vizirs époux de Sultanes, qui se trouvaient alors à Constantinople, tels que Mouhsinzadé Mohammed-Pascha, gouverneur de Roumilie, et Silihdar-Mohammed-Pascha, gouverneur d'Anatolie, reçurent du Sultan l'ordre de retourner dans leurs gouvernemens. L'un des fonctionnaires les plus habiles du ministère et du seraï, l'ancien grand-cafetier Nakschi Moustafa-aga, dont l'activité égalait l'obligeance et la générosité, mourut également de mort naturelle : il en fut de même du gouverneur d'Egypte Ahmed-Pascha, que remplaça au Caire l'ancien kapitan-pascha Hasan-Pascha. Vers le même temps, décéda, âgé seulement de quarante ans, le prince Nououman, frère du Sultan,

1 Le dernier mercredi du mois se nomme *nahasi moustemerr*, c'est-à-dire le malheur continu. Voyez les Tables de Hadji-Khalfa, p. 177.

qui fut universellement regretté (9 janvier 1764 — 5 redjeb 1177).

Le khan de Crimée, Krim-Ghiraï [1], que les Noghaïs avaient imposé à la Porte [2], fut révoqué à cette époque, et l'ancien khan, Sélim-Ghiraï, fut mandé de son lieu d'exil, de Khios, à Constantinople, et appelé à prendre de nouveau en main les rênes du gouvernement en Crimée [3]. Krim-Ghiraï avait soulevé toute la péninsule au sujet du retard apporté dans l'envoi des cinquante mille piastres que la Porte avait coutume d'envoyer tous les ans aux khans de Crimée, pour servir à la solde des troupes; de plus, il avait cherché à s'assurer des Noghaïs pour le cas où il viendrait à être destitué. Il fut envoyé en exil à Rhodes. Avec lui tomba son protégé, le chambellan Abdi, qui, en sa qualité d'inspecteur des magasins à Isakdji, avait cruellement opprimé les habitans du pays; il fut jeté aux Sept-Tours, devant lesquelles on ne tarda pas à faire rouler sa tête.

Le soulèvement des habitans de Chypre, qui avaient tué Tschil Osman, receveur des impôts de cette île, passa comme inaperçu jusqu'à nouvel ordre, et, pour

[1] Siestrzencewiz change le nom de Krim-Ghiraï en celui de *Kerim*.

[2] Siestrzencewiz, *Histoire du royaume de la Chersonèse Taurique*, p. 410. *Kleeman* d'après *Peyssonel*. Kleeman ne dit absolument rien du lieu cité par Siestrzencewiz; il voyageait en 1768 et en 1769. Il ne sait rien du prétendu Makssoud-Ghiraï qui aurait régné en 1764. Le nom de *Makssoud* est emprunté à Tott qui l'attribue non à Sélim-Ghiraï, mais à Arslan-Ghiraï.

[3] Wassif, p. 264. Et non Makssoud-Ghiraï, comme il est dit dans Siestrzencewiz.

emprunter le langage de l'historiographe de l'Empire, « leur châtiment fut inscrit pour une autre échéance » au passif de la balance des comptes de l'Etat [1]. » La Porte était alors trop préoccupée des troubles dont la Géorgie était devenue le théâtre, pour songer à punir sur-le-champ cette rébellion.

Les troubles de Géorgie, qui, nous le répétons, fixèrent au plus haut point, à l'époque où nous sommes arrivés, l'attention de la Porte, méritent d'autant plus celle de l'historien, qu'ils eurent des conséquences d'une haute gravité, et que, plusieurs années après, ils furent l'une des principales causes de la guerre qui éclata entre la Porte et la Russie; enfin parce que leur origine n'a été nulle part jusqu'à ce jour clairement déterminée.

Le tribut que payaient à la Porte les habitans de l'Imirette, connus sous le nom d'Atschikbasch, c'est-à-dire les *têtes ouvertes,* se composait de trois cents bourses et d'esclaves dont le nombre était fixé par le pascha d'Akhiska ou Akhaldjik, ou, en d'autres termes, par le gouverneur du Tschildir. Depuis quelque temps dejà cette peuplade s'était refusée, non au paiement du tribut, mais à la vente des esclaves, comme à une pratique contraire aux principes de la religion chrétienne: résolution que leur avaient suggérée les Russes, s'il faut en croire la relation de l'historiographe de l'Empire. Le dernier gouverneur

[1] *Waktiilé gouschmal ou teedibleri zimmeti dewleté deïn kaïd oloundi.* Wassif, p. 265.

d'Akhiska, Hadji Ahmed-Pascha, constructeur de la double mosquée élevée dans cette ville sur le modèle de l'Aya-Sofia, et fondateur de la bibliothèque d'Akhiska, dont la meilleure moitié figure aujourd'hui, comme nous l'avons déjà dit, dans le musée asiatique de Saint-Pétersbourg, avait marché sur l'Imirette, et, secondé par les Lezghis, avait contraint les habitans de ce pays au paiement du tribut ordinaire (1758). Le prince Salomon, s'étant rendu à quelque temps de là à Akhiska pour y régler les comptes que ses sujets, les habitans de l'Imirette, avaient à former contre la garnison de Bagdad et de Tokat, fut d'abord reçu avec tous les égards dus à son rang. Mais, après qu'il eut réglé, par une convention écrite, cette affaire, trois mille Turcs, sous les ordres du kiaya du pascha d'Akhiska, lui furent adjoints pour le ramener dans ses Etats. En route, le prince, ayant eu à se plaindre des Turcs[1], qui n'avaient cessé de lui faire subir les plus mauvais traitemens, en fit instruire ses sujets et les invita à le venger. Dans une attaque nocturne, dirigée par eux contre les Turcs, ils s'emparèrent du kiaya et le précipitèrent du haut d'un rocher. Cet événement fut cause de la destitution d'Ahmed-Pascha, que suivit de près son exécution

[1] *Strappazatso grandemente per strada, quindi ad un luogo alpestre il Prencipe spedi nacostamente per dar parte alli sudditi di ciò che gli occorreva, onde questi di notte sorpresero il campo turco e facendo man bassa sopra tutti, fatto prigioniero il Chiaja, lo fecero rottolare giù da quelli sassi.* Relazione di Akalzike, du 28 1763, jointe au rapport de Penkler.

par les mains du chambellan Abdal. Son successeur Ibrahim-Pascha profita, suivant les instructions de la Porte, de la querelle survenue entre le prince Salomon et son frère cadet, retenu à Akhiska, pour soutenir à main armée la cause de ce dernier contre celle de son frère (novembre 1762). A la tête d'une armée de treize mille hommes, Ibrahim-Pascha marcha sur l'Imirette, défit dans une bataille rangée les Atschikbaschs, et se serait facilement rendu maître de la contrée sans la mésintelligence qui éclata entre les janissaires, les lewends et les Kurdes, dont les uns voulaient saccager et les autres se borner à soumettre le pays. Les troupes désertèrent leurs drapeaux, et plus de huit cents Kurdes trouvèrent la mort au fond de précipices et dans des crevasses recouvertes de neige. Le pascha fut donc forcé de retourner à Akhiska, d'où il rendit compte à la Porte des événemens de la dernière campagne. Hasan lui succéda comme gouverneur de Tschildir, et fut nommé en même temps serasker contre la Géorgie.

Les germes d'insurrection et de discorde, qui n'avaient cessé de fermenter sur toute l'étendue de l'Empire pendant les dix-huit mois qu'avait duré le grand-vizirat de Moustafa-Pascha, amenèrent enfin la révocation de ce dernier. Le grand porte-épée lui redemanda le sceau de l'Empire (30 mars 1765 — 7 schewwal 1178), qui fut envoyé à Mouhsinzadé, gouverneur de Roumilie. En l'absence et jusqu'à l'arrivée de ce dernier, Mohammed-Pascha, époux de la sultane Seïneb, fut investi des fonctions de kaïmakam.

Un mois après l'arrivée dans la capitale du nouveau grand-vizir, que la jalousie et l'ambition de son prédécesseur avaient naguère éloigné de Constantinople (29 avril 1765 — 8 silkidé 1178), le chambellan Kelledji Osman, c'est-à-dire Osman *qui rapporte les têtes*, fut envoyé à Mitylène, en compagnie d'un khasseki, avec mission d'en rapporter celle de l'ancien grand-vizir, qui, au temps de sa puissance, en avait fait tomber un si grand nombre sous le glaive du bourreau. Sa tête fut jetée sur le seuil de la Sublime-Porte, et, le jour d'après, son fils, âgé de douze ans, mourut de la peste, suivant les uns, empoisonné, suivant les autres. La veuve de Raghib-Pascha, dont l'époux avait été si précipitamment renvoyé de Constantinople par Moustafa, jaloux de son influence, contribua puissamment, s'il faut en croire l'historiographe Wassif, à la perte de ce dernier. Il eût même été exécuté immédiatement après sa destitution, si le peuple n'avait murmuré à ce sujet, disant qu'on ne pouvait faire tomber la tête d'un homme qui avait été trois fois grand-vizir et qui, dans le court interrègne de trois heures qui suivit la mort du sultan Osman, avait seul gouverné l'Empire. Ses grandes richesses, le gaspillage qu'il avait fait des deniers du trésor, son manque de sincérité et les mensonges qu'il ne craignit pas de débiter au Sultan, lorsqu'on l'appela à rendre compte de sa gestion, furent, au dire de l'historiographe de l'Empire, les motifs de son exécution, tandis que Djawid, continuateur des biographies des grands-vizirs, voit dans cet événement la

réalisation de cette prédiction : *Celui qui tue sera tué* ; et le juste châtiment de sa trahison politique, qu'il compare à celle dont Moustafa-Pascha se rendit coupable en livrant le malheureux Djem à la vengeance de son frère Bayezid. Ce parallèle est un indice aussi concluant que terrible en faveur du bruit généralement accrédité à Constantinople et rapporté par les ambassadeurs européens, que le prince Nououman avait été mis à mort, sur le conseil du grand-vizir, par son frère Moustafa, qui craignait en lui un successeur et un compétiteur au trône de l'Empire ottoman. S'il en est ainsi, le grand-vizir Moustafa Bahir peut être, à bon droit, placé sur la même ligne que le kiaya Moustafa, l'empoisonneur de l'infortuné Djem, car il fut, comme lui, traître au sang impérial, et comme lui il périt sous la main du bourreau. Quoi qu'il en soit, et en admettant même que cette accusation manquât de fondement, son destin n'en prouverait pas moins que le nom de Moustafa fut aussi funeste aux grands-vizirs qu'aux sultans de l'Empire ottoman. L'histoire de cet empire mentionne jusqu'à ce jour dix grands-vizirs et un pareil nombre de sultans, de princes ou de prétendans au trône, qui tous portèrent ce nom ; sur ces dix grands-vizirs sept périrent de mort violente ; savoir : le premier, Khodja Moustafa, celui qui empoisonna Djem ; le second, Lefkeli Moustafa, dut uniquement à son imbécillité, comme le sultan Moustafa Ier, d'échapper au glaive du bourreau [1] ;

[1] *Houmk on belaheti wikayetoul-aman oloub.* Biographie des grands-vizirs par Osmanzadé-Efendi.

le troisième et le quatrième, qui, portant tous deux le nom de Kara Moustafa, c'est-à-dire Moustafa le Noir, jouirent d'un pouvoir illimité, l'un sous le règne du sultan Ibrahim, l'autre (celui qui avait assiégé Vienne), sous le règne de Mohammed IV, périrent étranglés; le cinquième grand-vizir de ce nom, Moustafa de Rodosto, fut le principal auteur du renversement de Mohammed IV, car ce fut lui qui émit les mauvaises monnaies de cuivre dont tout l'Empire fut inondé; le sixième, Moustafa Kœprülüzadé, périt à la malheureuse bataille de Slankamen; sous l'administration du septième, Moustafa aux Moustaches, connu pour sa simplicité [1], Belgrade fut perdue pour l'Empire; le huitième, qui était le célèbre Daltaban Moustafa, et le neuvième, Bahir Moustafa (celui qui nous occupe ici), eurent la tête tranchée; et la fin tragique du dixième et dernier Moustafa (Baïrakdar) est trop récente pour avoir échappé au souvenir des contemporains. La tête de Moustafa-Bahir qui avait été trois fois grand-vizir, comme on vient de le voir, fut déposée dans le couvent de derwischs nakschbendi qu'il avait fondé à Eyoub; il a laissé quelques poésies, entre autres des mémoires et des rapports rimés qu'il avait adressés au Sultan [2].

[1] *Ghayet sadedil wé oumouri sadaretdé radjil*, c'est-à-dire, homme très simple et très peu apte aux affaires du grand-vizirat. Biographies d'Osmanzadé; *piadé*, c'est-à-dire pion, c'est ainsi que Wassif, I, p. 4, dit de l'historiographe Hakim qu'en fait de style il n'est qu'un fantassin (*radjil*) et que sa stupidité dépasse celle de *Bakil*.

[2] Djawid, biographe des grands-vizirs, cite le rapport suivant, par lequel, dans les derniers temps de son grand-vizirat, il demanda au Sultan un

Il nous reste à dire quelques mots sur la marche que suivit la politique extérieure de la Porte, à partir de la mort de Raghib-Pascha, et sur les relations diplomatiques qu'elle entretint avec les puissances européennes sous les grands-vizirats de Hamza Hamid et de Bahir Moustafa. Hamza Hamid que, dans les derniers jours de sa maladie, Raghib-Pascha avait désigné pour le remplacer au diwan, de préférence à d'autres vizirs plus capables, et qu'il avait nourri de ses doctrines politiques, suivit exactement les traces de son maître et prédécesseur, pendant les six mois qu'il fut au ministère. Six mois avant la mort de Raghib, le 14 octobre 1764 (anniversaire de la bataille de Hochkirchen, perdue quatre ans auparavant par Frédéric II contre le général autrichien Daun, dans un jour qui, plus tard, ne fut pas moins funeste à la Prusse, complétement abaissée à la bataille d'Iéna), le projet d'une alliance offensive et défensive qu'il songeait à former avec la Prusse avait été rejeté dans un conseil tenu au seraï, et malgré les efforts du moufti pour le faire adopter. A la suite de ce conseil, Raghib s'était vu forcé de remettre au plénipotentiaire prus-

rikiab, c'est-à-dire la permission de lui rendre ses hommages auprès de l'étrier impérial :

Sipehré gœnderelüm naïli bülendimizi
Djihandé bildürelim bari ghendimizi
Bou nazmlé waralüm khakipaï dewletiné
Tschok oldi gœrmeyeli Bahir Efendimizi.

Nous élevons nos soupirs vers l'espace des cieux ; le monde doit apprendre à nous connaître. En prononçant ce vers nous sommes heureux de nous jeter dans la poussière que foule tes pieds. Il y a déjà longtemps que Bahir n'a pas vu son Seigneur.

sien, Rexin, une note constatant le refus formel du Sultan, qui n'était rien moins que porté à la guerre [1]. Après la mort de Raghib, le premier soin de Hamza Hamid fut d'envoyer à Berlin un ambassadeur pour répondre à la mission extraordinaire de Rexin, et porter les présens destinés au roi de Prusse en échange de ceux que Rexin avait offerts au nom de son souverain, lors de l'audience solennelle qu'il avait obtenue de la Sublime-Porte (9 mars 1764). Les présens que l'ambassadeur turc fut chargé de remettre à Frédéric II se composaient d'un panache de héron, monté sur pierreries, d'un poignard, de pistolets, d'un écrin garni de joyaux, d'une tabatière et d'une tasse à sorbet en lazur, d'un service à thé en cristal, monté en vermeil, d'une grande horloge à carillon, dans une boîte d'écaille, d'un coffret orné de galons d'or du poids de vingt-cinq livres, de douze pièces de riches étoffes, dont chacune avait quinze aunes, de douze pièces de velours de la même longueur, de douze autres pièces d'une nouvelle espèce de bordures (lastri) à couleurs changeantes [1]. La valeur de tous ces présens fut estimée à vingt mille piastres. De son côté, la Porte nomma envoyé extraordinaire de second rang [2] le président de la chambre des comptes d'Anatolie, Ahmed Resmi, déjà connu par la mission qu'il avait accomplie à Vienne, et qui, à cette occasion, fut nommé nischandji, ou secrétaire d'Etat, dépositaire du chiffre du Sultan et revêtu d'un

[1] Rapports de Penkler et d'Obreskoff.
[2] *Orta eltchisi.*

kaftan d'honneur en présence du souverain : les objets qui lui étaient nécessaires pour soutenir l'éclat de son rang lui furent prêtés par le trésor impérial ; de ce nombre était un poignard, orné de pierreries, qui seul était estimé à sept mille cinq cents piastres. Dans les lettres de créance qui lui furent remises [1], Frédéric II était qualifié de roi de Prusse, de margrave de Brandebourg, de chambellan de l'empereur de Rome, de duc, de prince et encore une fois duc de Silésie [2]. Les instructions de l'ambassadeur, qui comprenaient douze points, lui prescrivaient de renouveler à la république de Pologne, à son passage dans ce pays, l'assurance que la protection de la Porte ne lui manquerait jamais ; de n'élever aucune contestation en matière de cérémonial ; de faire régner l'ordre et la discipline parmi les gens de sa suite ; de remettre en audience solennelle ses lettres de créance et les présens dont il était porteur, ainsi que la liste de ces présens [3] ; de s'entendre avec le cabinet prussien sur les mesures à prendre au cas où le roi de Pologne viendrait à mourir, l'intention de la Porte étant de ne souffrir aucune intervention, russe ou autrichienne, dans les affaires de ce pays ; de rendre compte à la Porte des propositions qui pourraient lui être faites au sujet d'une alliance offensive et défensive,

1 Le 1er 1177 (12 juillet 1763).

2 *Rouma Imperatorimin Kamerariosi wé Hersek wé Prindsch wé Silesionün doukasi.*

3 Cette liste manque aux Archives Impériales, bien qu'elle soit mentionnée au titre de la copie des lettres de créance.

et de déclarer que le Sultan se complaisait à l'idée que l'alliance tout récemment conclue entre la Prusse et la Russie n'aurait aucun résultat défavorable à ses intérêts. Aussitôt après avoir rempli sa mission, l'envoyé ottoman devait revenir et en rendre compte au moyen du journal détaillé qu'il avait ordre de tenir. Ahmed Resmi se conforma, on ne peut mieux, à cette dernière partie de ses instructions, car le compte-rendu de sa mission ne tient pas moins de douze feuilles in-folio dans l'histoire de Wassif. De toutes les relations d'ambassades ottomanes qui sont parvenues jusqu'à nous, c'est, sans contredit, la plus volumineuse [1]. La description qu'il fait de la prodigieuse activité guerrière de Frédéric II et des manœuvres de son armée, ne laisse pas d'être fort plaisante, bien qu'au fond elle soit vraie, non plus que les détails contenus dans le compte-rendu de sa première ambassade sur l'humeur sociable et la soif de jouissances qui distinguent les habitans de Vienne.

Quant à Rexin, auquel le conseiller prussien Delon et le secrétaire Peterson avaient été adjoints, il avait, après la mort de Raghib, perdu deux de ses instrumens les plus actifs, dans la personne d'Ali le Persan, favori et chargé d'affaires du grand-vizir, et dans celle de Mollazadé Osman-Efendi; l'un avait été mis à mort et l'autre banni de Constantinople. Bos-

[1] Elle a été traduite par l'auteur de cette histoire dans sa publication intitulée : Comptes-rendus des missions remplies à Vienne en 1757, et à Berlin en 1763, par l'envoyé ottoman Resmi Ahmed-efendi; Berlin et Stettin, 1809.

camp, l'agent du roi près le khan des Tatares, dont le concours avait été acheté au prix d'un demi-million, et qui, dès-lors, s'employait activement pour soutenir les intérêts de la Prusse, ayant irrité contre lui le khan des Tatares, venait d'entrer au service de Pologne (1764). En vain Rexin reproduisit encore une fois la demande fondée sur l'article huit du traité d'amitié, par laquelle il insistait pour que ce traité fût converti en un traité d'alliance offensive et défensive qui aurait compris onze articles [11]; ses efforts furent contre-carrés par Penkler et Vergennes [1], et le projet conçu par Frédéric de s'allier à la Porte échoua pour la quatrième fois. Rexin, dont le rappel avait été demandé par la Russie, au sujet de quelques expressions employées par ce diplomate, et que cette puissance avait jugées injurieuses pour elle, fut remplacé, comme ambassadeur prussien, par le major de Zegelin.

Ahmed Resmi venait de traverser la Pologne se rendant à Berlin, lorsque survint la mort du roi Auguste III : événement que le primat Wladislas Alexandre Ponian de Lubna Lubienski notifia, par deux lettres officielles, au Sultan [2] et au grand-vizir (5 octobre 1763). Dans cette situation, le généralis-

[1] Le khattischérif rendu par le Sultan au sujet de la proposition de Rexin porte ces mots : *Scheïkhol Islam Efendiyé ghitsoun wé baksoun,* c'est-à-dire à renvoyer au seigneur scheïkh de l'islamisme qui l'examinera.

[2] 1° *Copia litterarum Celsissimi Principis Primatis Regni Poloniæ et magni ducatus Lithuaniæ ad Serenissimum Imperatorem Constantinopolitanum;* 20 novembre 1765. Arch. I. 2° *Ad Celsissimum Supremum Vesirium cum denuntiatione fatorum Serenissimi Augusti IV, Regis Poloniæ. Varsoviæ,* 20 novembre 1763. Arch. I.

sime de la couronne, Branicki, chef du parti opposé à l'intervention prussienne et russe dans les affaires de Pologne, usa de l'ancien privilége qui lui permettait de correspondre directement avec le grand-vizir. Il donna ses pleins pouvoirs au colonel Stankiewicz, qu'il accrédita à la Porte en qualité de résident [1]; par une autre lettre, il félicita le grand-vizir Moustafa-Pascha au sujet de son élévation [2]. Le grand-vizir répondit à la lettre du primat en le remerciant en termes affectueux de lui avoir fait connaître la mort du roi Auguste III, et en lui communiquant l'intention où était le Sultan de faire respecter les libertés de la Pologne et de ne pas souffrir l'intervention des autres cours dans les affaires de ce pays [3]. Moustafa

[1] *Litteræ Joannis comitis Branicki Castellani Cracoviensis, supremi exercituum Polonorum ducis, ad Serenissimum Vesirium.* Varsoviæ, 22 novembre 1763,

[2] *Ut autem de statu rerum nostrarum veritati ingenius pateret aditus Emissarium meum equitem polonum, generosum de Stankiewicz in exercitu et servitio Serenissimæ Reipublicæ Colonellum, ante quatuor menses Constantinopoli ablegandum censui, ille vero morte Serenissimi Regis interventa, in terregni tempore Charactere actualis residentis Serenissimæ reipublicæ decoratus ad præfulgidam Portam commorabitur; exponet ipse (sic) benesentientiam procerum et nobilium desideria, efflagitabit præfulgidam Portam Ottomanicam amicam interpositionem, ut rebus nostris in tam adversa temporum ratione vicinali attentione consulere velit, ea suppeditando consilia, quæ ad conservanda utriusque status pacta et fœdera, ad custodiendas leges, atque libertates regni nostri integras, nec non ad manutenendam tranquillitatem et cum vicinis potentiis pacem et bonam harmoniam tendant.*

[3] Traduction d'une lettre du grand-vizir Moustafa à Son Altesse le primat du royaume de Pologne. Arch. de Vienne. On y remarque ce passage : « Ma demande impériale est que la république de Pologne maintienne » comme il convient ses priviléges et ses libertés, et que, par des déférences

remercia encore le généralissime Branicki de l'accueil bienveillant qu'avait trouvé auprès de lui l'envoyé ottoman Resmi Ahmed [1]; par une seconde lettre, il répondit aux félicitations que Branicki lui avait adressées au sujet de son élévation, aux protestations d'amitié qu'il lui avait faites en termes généraux, et surtout à la promesse faite par le généralissime de Pologne que rien ne serait changé au traité de Carlowicz. Cette lettre avait été précédemment remise au résident Stankiewicz, mais dans une autre forme et ayant trait aux réclamations du résident contre l'élection de Poniatowski; puis elle avait été retirée et enfin remise de nouveau, sauf la suppression du passage dont il s'agit [III]. De leur côté, l'envoyé russe et le résident prussien avaient adressé à la Porte un mémoire rédigé en commun, dans lequel ils réclamaient la libre élection du roi de Pologne, protestant d'avance contre toute intervention française ou autrichienne. Cependant, la diètine de Graudenz avait été dissoute par l'approche des troupes russes qui étaient en pleine marche sur Varsovie. Cette circonstance détermina les patriotes polonais à recourir à la Porte; ils lui adressèrent une supplique [IV] signée de leurs quatorze principaux chefs et accompagnée d'une lettre de Branicki; à cet envoi, le résident Stankiewicz joignit un mémoire où il appelait avec instance la sollicitude du Sultan sur le danger où se trouvait la

» ou partialités pour aucune des Cours des Etats limitrophes, elle n'agisse
» point contre ses libertés. »

1 Traduction d'une lettre du grand-vizir Moustafa au grand-général de la couronne.

Pologne de tomber sous la dépendance de la Russie[1]. Déjà, par un précédent mémoire, il avait signalé à la Porte les manœuvres et les efforts des résidens russe et prussien, ainsi que les dangers dont cet état de choses menaçait l'Empire ottoman[2]. Sur ce premier avis, et quelques jours seulement après que l'écrit ci-dessus mentionné eut été signé par les quatorze chefs des patriotes de Varsovie, la Porte avait fait remettre aux ministres prussien et russe, à l'ambassadeur français et à l'internonce d'Autriche une déclaration par laquelle elle protestait contre l'entrée des troupes russes en Pologne [v]. Cette même protestation fut envoyée

[1] Mémoire du 16 mai 1764. « La Sublime-Porte n'ignore peut-être pas que les adhérens russes se proposent de faire dans la diète de convocation, l'élection et le couronnement en même temps, et de renverser par cette violence, malgre la résistance des Patriotes, toutes les lois et la constitution du royaume, etc. »

[2] « Le roi de Prusse, à ces artifices, a joint la séduction et la menace pour se faire un parti ; ce parti ne consiste, jusqu'à présent, que dans une famille attachée depuis longtemps aux Russes, mais qui enhardie par les nombreuses armées, dont nos frontières sont environnées, agit avec la plus grande violence au mépris de nos lois fondamentales. La Russie ne les respecte pas davantage, malgré les promesses, plusieurs fois réitérées, de faire retirer les troupes russes restées en Pologne depuis la dernière guerre. Sous prétexte d'y garder le reste des magasins, on a répondu dernièrement au sénat Polonais (qui offrait de la part du grand général des troupes de la couronne des Polonais pour la garde desdits magasins considérables, conservés, non sans dessein, en Pologne) que les troupes russes ne quitteront point le territoire de la république. Il n'est que trop évident qu'une pareille conduite ne s'accorde pas avec les assurances publiques d'impartialité, et qu'elle vise essentiellement à forcer la nation polonaise de subir le joug, et de reconnaître pour roi une personne dévouée à des intérêts étrangers, et qui, par cette même raison, ne peut convenir à la république, trop attachée à son indépendance pour ne pas envisager avec frayeur tout engagement préjudiciable à son repos, qui est inséparable de sa fidèle observation de ses traités. »

par le résident polonais au généralissime [1] de l'armée de Pologne, avec une lettre du grand-vizir. La réponse de Branicki exprima, avec sa reconnaissance, le regret que la protestation dont il s'agit eût produit une impression opposée à son but sur les Russes, dont l'armée était venue depuis bloquer la ville de Varsovie [2]. Influencée en sens contraire par les ministres de Prusse et de Russie, la Porte qui n'était, d'ailleurs, rien moins que décidée à s'engager dans une guerre pour soutenir la libre élection du roi de

[1] Traduction de la lettre du suprême vizir Moustafa-Bassa écrite à S. A. M. le comte Branicki sans date; traduite par M. Giuliani. Arch. de Vienne.

[2] *Declaratio tam favens atque officiosa gratissimum nobis est documentum, quod negotium serenissimæ reipublicæ curæ sit atque voluntati præfulgidæ Portæ Ottomanicæ, quod pariter C. E. Vestræ res nostras attendere, atque patrocinari non desistet pro qua summa benevolentia et propensione C. E. Vestræ gratias habemus ut debemus maximas, dolentes autem apertam ac amicabilem hanc declarationem ministris extraneis factam parum profuisse. Siquidem exercitus exoticus partim modicis spatiis Varsovia distat, ac omni die crescit, partim Lithuaniam invasit, ac Vilnæ hujus ducatus Metropoli confœderationem excitavit, hic inquam prope portis est, ubi comitia generalia 7 mensis Maji inchoanda de libera Regis Electione, de modo ac tempore decidere, legesque ferre debent : hic in conspectu nostro cohortes Russiæ concursant, urbemque cingunt, junctas præterea sibi habent alias copias sumptibus russicis in regno conscriptas, hic prope expectant actum solennissimum reipublicæ, huc usque a quo stat respublica liberum ac immunem, ut Russiæ adhærentes auro russico correptos spe et metu sibi obstrictos voluntati ejusdem potentiæ obtemperantes sub armis, vi ac violentia manuteneant, ac omnes patriotas et recte sentientes ad approbanda iniqua illa consilia cepta Imperio suo cogant atque impellant. Quod ego et omnes patriotæ abhorrentes omnibus nos extremitatibus exponere parati sumus, quam ejusmodi jurium violationem rempublicam evertentem approbare. Responsum Excelsissimi exercituum Regni Ducis Varsovia expeditum;* 2 *maji* 1764. Arch. de Vienne.

Pologne, fit adresser par le grand-vizir aux chefs des patriotes de ce pays une lettre pleine de bons avis, de sage prévoyance et de prophéties politiques sur le danger des divisions et de la discorde civile, qui ouvriraient à un étranger, s'ils n'y prenaient garde, l'accès du trône de Pologne [VI]. L'ambassadeur français ayant adressé à la Porte un mémoire dont l'objet était de lui représenter l'entrée des troupes russes en Pologne comme une violation flagrante des traités existans, celle-ci lui répondit en se référant à sa récente protestation ; mais, par une contradiction ouverte avec le langage tenu dans cette pièce, elle ajouta, dans la même réponse, que, jusqu'à ce jour, des troupes étrangères avaient pénétré sur le territoire de Pologne, sans que la république eût songé à s'y opposer ; que le cas dont il s'agissait n'avait pas été prévu par le traité de Carlowicz, et que, par conséquent, il n'était pas de sa dignité d'en faire l'objet d'une négociation[1]. Le comte de Vergennes donna à Branicki, dans une lettre qu'il

[1] Mémoire suprême à notre très-honoré ami, l'ambassadeur de France : « Il est inutile de donner des indices et des preuves d'un fait de notoriété publique, qui est : que de tout temps des troupes étrangères sont entrées en Pologne, et que non-seulement la république notre amie ne s'y est point opposée, mais même qu'elle les a souvent reçues de son plein gré, à titre d'hospitalité ; ainsi si la Sublime-Porte devait prendre cette affaire en considération, il ne sera pas hors de propos de taxer cette attention de la Sublime-Porte d'infraction aux droits de la liberté de la république de Pologne, notre amie. Outre cela, comme dans les capitulations impériales faites lors du traité de Carlowicz, il n'y a pas un seul article qui ait, plus ou moins, trait à ce point, et que conséquemment, il n'est pas de la dignité de la Sublime-Porte d'en faire une matière de négociaton, et d'y donner des soins et son attention. La Porte, etc. » Arch. de Vienne.

lui adressa, l'explication de la conduite douteuse de la Porte, dont les troupes étaient concentrées aux bords du Dnieper et du Dniester pour la défense de ses frontières [VII]. Dans de telles circonstances, on devait prévoir que la Porte accueillerait l'agent de Stanislas Poniatowski, nouvellement élu roi de Pologne. En effet, M. Boscamp, ancien consul de Prusse en Crimée, arriva, peu de temps après, porteur d'une lettre, par laquelle Poniatowski notifiait à la Porte son élection. Le grand-vizir, prêtant l'oreille aux insinuations des ministres de Prusse et de Russie, donna à l'envoyé Stankiewicz le conseil de s'éloigner, attendu que la Sublime-Porte avait résolu de recevoir l'envoyé du nouveau roi, Alexandrowicz, qui attendait aux frontières la permission de se rendre à Constantinople, et dont le khan des Tatares réclamait aussi l'admission à la libre pratique [1]. Eloigné ainsi contre son gré, Stankiewicz n'en obtint pas moins du grand-vizir une lettre pour le généralissime; dans cette lettre, conçue en termes polis, il représentait Stankiewicz comme congédié sur sa demande, et terminait en invitant le généralissime à tenir la Porte informée des circonstances de la dernière élection [2] (août 1765). Après

[1] Voir aux Archives impériales, le revers qu'Alexandrowicz reçut du prince de Moldavie à l'occasion de sa réception : « Revers que M. Panagiodoro grand chambellan de Son Altesse, Monseigneur le prince de Moldavie, Gregor Ghica donna en son nom à Son Excellence M. Alexandrowicz envoyé extraordinaire de Sa Majesté le roi et la république de Pologne vers la Sublime-Porte ottomane. » Jassy, 20 mars 1766.

[2] « Nous avons par égard pour votre ancienne amitié et à votre considération gracieuse, honorablement traité le susdit gentilhomme et après qu'il

le départ de Stankiewicz, Alexandrowicz fut admis sur le territoire ottoman, sans que cette réception impliquât de la part de la Porte la reconnaissance de Poniatowski en qualité de roi de Pologne; telle fut du moins l'assurance que donna cette puissance à l'ambassadeur français et à l'internonce autrichien: nouvel exemple de ce système de demi-mesures qui était dans l'essence de la politique ottomane et qui avait déjà déterminé l'admission du comte Stadnicki, envoyé du roi Auguste III, avant que son maître eût été reconnu [1]. Enfin, après avoir attendu plus d'un

a été pourvu des choses nécessaires à son voyage, il lui a été accordé la permission requise pour son retour. Au reste comme il n'est point encore venu de réponse à nos lettres amicales écrites à la république notre amie, relativement à l'élection, de même qu'aux articles de la liberté, et que, conséquemment, nous ne savons pas avec certitude les arrangemens pris relativement à ces articles, nous désirons que pour servir de réponse à nos dites lettres toute la république notre amie veuille bien écrire à la Sublime Porte le véritable état des choses. » *Traduction littérale d'une lettre du grand-vizir au grand-général de Pologne remise à M. le colonel Stankiewicz dans l'audience de congé que le premier ministre lui a donnée le 17 juillet* 1765.

[1] « J'ai eu l'honneur de vous rendre compte par ma lettre du 18 de la communication que la Porte m'avait faite le jour auparavant. Elle s'était expliquée en termes assez précis et assez distincts pour ne laisser aucun doute qu'elle n'eût pris le parti de reconnaître l'élection faite en Pologne. Cependant, Monsieur, voici une modification, qui sera, il faut l'espérer, plus fixe que les résolutions de ce gouvernement ne le sont pour l'ordinaire et qui, j'ai lieu de le croire, est le résultat d'une conférence tenue ce même jour 18 en présence du Grand-Seigneur. Le secrétaire de l'ambassade s'étant rendu hier à la Porte, uniquement pour remercier le reïs-éfendi de la confiance qu'il avait voulu bien me marquer, ce ministre turc, après les complimens d'usage et de bienséance, le chargea très-expressément et même avec une espèce d'inquiétude, de me prier d'observer que la permission accordée à M. d'Alexandrowicz de se rendre ici, n'emporte point

an sur les frontières de Moldavie, Alexandrowicz fut reçu en qualité d'envoyé du roi Poniatowski, que la Porte s'était décidée à reconnaître à l'instigation de la Russie et de la Prusse. A ce titre, il fut admis à jouir des prérogatives accordées aux envoyés extraordinaires des trois puissances limitrophes de l'Empire, l'Autriche, la Russie et la Pologne; en conséquence, on mit à sa disposition, le jour même de son entrée solennelle, un logement pour lui et sa suite, une garde d'honneur et les subsides nécessaires à l'entretien de sa maison. Ces subsides s'élevèrent même au double de ceux accordés aux envoyés russe et autrichien, c'est-à-dire à deux cent vingt-cinq piastres par jour [1], taux fixé par un ancien kanoun, attendu que la suite des ambassadeurs ou envoyés polonais était toujours beaucoup plus nombreuse que celle des envoyés russes et autrichiens. Au surplus, l'accueil froid que reçut Alexandrowicz dut lui faire sentir

la reconnaissance de M. Poniatowski en qualité de roi de Pologne, dont il n'est pas même question pour le présent. Mais comme on ne refuse pas d'entendre les ministres des puissances avec lesquelles on est même en guerre ouverte, et que la Porte n'avait pas cru devoir interdire plus longtemps l'accès à celui de Pologne, qui s'est arrêté depuis tant de temps sur la frontière, ce ne sera que lorsqu'il sera ici et qu'on l'aura entendu, qu'on délibérera sur ce qu'il convient de faire relativement à la reconnaissance. Je ne conçois pas bien, Monsieur, comment il est possible d'admettre le ministre d'un prince et de ne pas reconnaître le titre, en vertu duquel il remplit sa mission, mais comme la Porte se règle assez volontiers par les exemples, peut-être ceci n'est qu'une imitation de ce quelle pratiqua à l'avénement du roi Auguste III. » *Dépêche de Vergennes, du 20 juillet* 1765.

1 L'internonce impérial Penkler eut d'abord quatre-vingt-dix et ensuite cent huit piastres par jour.

qu'il était l'envoyé d'un roi imposé à la Pologne contre la volonté de la Porte. A partir de l'audience de congé que lui accorda le Sultan, le grand-vizir lui retrancha ses subsides pour le déterminer à hâter son départ, et on lui donna même à entendre à la Porte qu'il eût à prendre garde d'être traité comme Stankiewicz. Lors de son audience de congé, toute sa suite fut autorisée à paraître le sabre au côté, prérogative dont il n'avait pu jouir à son audience d'arrivée. Toutefois, pendant son séjour, l'autorisation de se servir d'un yacht à six rames, qu'il avait fait construire pour son usage, à l'exemple des autres envoyés, lui avait été refusée par le bostandji Ali, comme contraire à tous les précédens. Quant à Boscamps, il ne put obtenir de rester à Constantinople en qualité de chargé d'affaires, la Porte ayant encore présent le souvenir de ses intrigues auprès du khan des Tatares.

Le prince Daschkow avait été chargé de notifier à la Porte l'avénement de Pierre III, empereur de Russie, mais il n'était pas encore arrivé aux frontières de Turquie, lorsque Catherine désigna le prince Dolgorucki pour annoncer son propre avénement. Les félicitations du Sultan furent portées à l'Impératrice par Derwisch Osman-Efendi, celui-là même qui, dix années auparavant, avait été chargé de notifier à Saint-Pétersbourg l'avénement d'Osman III. En se détachant de l'alliance autrichienne pour se rapprocher de celle de Prusse, Pierre III avait favorisé la négociation du traité que cette puissance désirait con-

clure avec la Porte, et qu'avait ajourné indéfiniment sa mort, jointe à celle du grand-vizir Raghib-Pascha. Pierre III avait fait à la Porte la proposition de s'emparer du banat de Temeswar, que lui avait probablement suggérée Frédéric II (6 mai 1767). Lorsque Raghib eut avis de la nouvelle alliance conclue entre la Prusse et la Russie, il la signala comme contraire à une saine politique par un seul mot[1] qui peint bien sa profonde clairvoyance et la sagesse de la politique qui prévalait dans l'Empire ottoman à l'époque de son administration. Zegelin, successeur de Rexin, eut soin d'assurer à la Porte que la Russie et la Prusse n'étaient pas unies d'une amitié si étroite qu'il pût en résulter quelque préjudice pour l'Empire ottoman. De concert avec Obreskoff, Zegelin remit ensuite à la Porte mémoires sur mémoires contre les patriotes polonais. Dans l'une de ces pièces[2], il s'attacha principalement à démontrer que la proposition de substituer pour la solution des questions politiques la majorité des voix à l'unanimité tendrait à consacrer une innovation qui perdrait la constitution polonaise; en même temps, il s'efforça d'alarmer la Porte par de faux avis relatifs aux casernes et aux tschaïkes que l'on construisait en Hongrie et à Vienne, circonstances qu'il faisait envisager comme des préparatifs de guerre dirigés contre l'Empire ottoman; enfin il

1 *Yolsif*, c'est-à-dire *hors de sa voie :* expression aussi difficile à traduire fidèlement dans les autres langues européennes que le mot anglais *untoward*.

2 Novembre 1765. — Archives Impériales.

ne négligea rien pour faire naître des doutes sur les nouvelles communiquées à la Porte par l'ambassadeur de France. Brognard, qui venait de remplacer le baron de Penkler, rappelé à Vienne, chercha à rassurer le grand-vizir. Les difficultés qui, sur la fin du grand-vizirat de Raghib-Pascha, s'étaient opposées à ce que le traité de Belgrade fût changé en une paix éternelle, Raghib ayant médité une rupture avec l'Autriche pour servir les intérêts de la Prusse, s'aplanissaient de jour en jour; déjà le renouvellement du traité de Belgrade n'était plus signalé par le diwan comme une nécessité, et, dans sa réponse aux lettres de créance que lui remit Brognard, comme à la notification du couronnement de l'empereur Joseph II, que lui apporta le baron de Penkler, le Sultan répondit à l'expression de traité *éternel* [1], qui figurait dans ces dépêches, en termes analogues. Penkler avait de plus obtenu avant son départ un ferman qui autorisait la reconstruction de l'église des Trinitaires à Péra, détruite par un incendie, et il saisit cette occasion pour en agrandir l'enceinte [2]. Les marchands grecs établis à Vienne, qui avaient refusé de se soumettre à la juridiction de leur métropolitain, s'y décidèrent lorsqu'on produisit contre eux les titres de fondation de la chapelle située sur l'ancien marché

[1] *Mouebbedé*, mot qu'on ne saurait écrire avec trop de soin, car l'addition d'un seul point en fait *moueyyedé*, qui signifie fortune, et non pas éternel; dans le fait, le mot est écrit de telle façon dans le texte turc qu'on peut tout aussi bien y lire *mouebbedé* que *moueyyedé*.

[2] Le 1er décembre 1762. Archives impériales.

aux Viandes, qu'avait obtenues Maurocordato, pendant qu'il était ambassadeur à Vienne [1]; le même titre établissait en fait que cette chapelle n'avait été achevée que trente-six ans plus tard par le métropolitain Moïse [2]. Enfin Penkler obtint du Sultan, en faveur des catholiques de Khios, un autre ferman qui souleva de la part des Grecs de cette île la plus vive opposition, et ajouta à la haine qui divisait ses habitans [3]. L'empereur Joseph ne voulut envoyer aucun présent à Osman III à l'occasion de son avénement, et il motiva ce refus sur un principe du droit des gens, que, bien que fort simple, on avait trop souvent perdu de vue, dans les relations avec les Turcs, à savoir, que les diverses cours souveraines doivent se traiter sur le pied d'une égalité parfaite : or, jusqu'à ce jour, les sultans n'avaient accompagné d'aucun présent la notification de leur avénement, bien qu'ils en reçussent eux-mêmes à cette occasion [4]. La décision prise à ce sujet par l'empereur Joseph, et écrite de sa propre main en marge du rapport du chancelier de l'Empire, exprime

1 Ce qu'on appelait *privilegium Leopoldinum.*

2 En 1762. Rapport de Penkler, de l'année 1762.

3 Le 10 septembre 1762. A cette pièce étaient jointes les copies des fermans obtenus précédemment en faveur de Khios.

4 Résolution de l'empereur Joseph formulée en marge du rapport du chancelier de l'empire Colloredo : *Placet zu expediren, wegen der Gebung der Præsenten, aber dem Penkler zu bedeuten, dass auf keine Weise diese werden eingestanden, wegen der billigen Reciprocitæt.* 12 novembre 1765 ; il écrivit à Penkler : *So laufen gegen alle Reciprocitæt und gegen die rœmisch-kaiserl. Würde, dass ein rœmischer Kaiser durch Uebermachung derer Præsenten bey Antretung seiner Regierung der Pforte sich gleichsam zinsbar bezeigen sollte.*

nettement sa pensée sur l'attitude que ses représentans avaient à prendre vis-à-vis de la Porte : point sur lequel il ouvrit, comme à tant d'autres égards, ainsi que l'attestent ses maximes gouvernementales, une nouvelle voie à la politique autrichienne. Penkler, qui était très-partisan des envois de présens, attendu que ces envois étaient toujours accompagnés de quelques marques de reconnaissance pour celui qui en était porteur, dut se féliciter de ce que, pour la seconde fois, bien qu'internonce ordinaire, il avait joui de l'entrée solennelle, de la garde d'honneur et des subsides accordés aux internonces extraordinaires (août 1766). Le discours qu'il adressa au Sultan était rédigé en langue italienne, comme celui du conseiller de la cour Brognard, qui lui succéda en qualité d'internonce ordinaire. L'entrée de ce dernier dans la capitale eut lieu avec les solennités d'usage; il en avait été de même de celle de son prédécesseur, qui fut introduit par quarante tschaouschs, cent soixante janissaires et les écuyers des envoyés étrangers dont chacun conduisait en lesse quatre chevaux de main [1] (24 mai 1766). C'était en vain que Zegelin avait sollicité le même honneur, ainsi qu'une indemnité de séjour. Les instructions de Brognard lui ordonnaient de remettre à son audience, en même temps que ses lettres

[1] Les jeunes de langues attachés à l'ambassade étaient alors MM. Zahner, Sommerer, Adami ; les interprètes étaient MM. Bihn, Testa, Bianchi; les jeunes de langues Klezl, Racher et Monscha avaient été nommés interprètes en 1762 (Klezl à Peterwardein et Racher à Essek, où il avait remplacé Thugut).

de créance, celles que lui avait délivrées l'archiduc Léopold en sa qualité de grand-duc de Toscane. Mais les copies de ces lettres ayant été communiquées à l'avance au gouvernement turc, conformément à l'usage établi, la Porte se formalisa de ce que l'Impératrice prenait également le titre de grande-duchesse de Toscane, et de ce que la souveraineté de la Toscane était déclarée reversible à l'Autriche à la mort du Grand-Duc [VIII]; en conséquence, elle refusa de recevoir les lettres de créance, d'après les motifs développés dans un mémoire qui fut remis à l'internonce [1]. Il y était dit que le premier traité conclu avec la Toscane ne l'avait été que sur la demande de l'Impératrice et vis-à-vis de son époux, élu empereur des Romains; que la Porte n'avait aucune relation directe avec la Toscane, et enfin que les deux lettres se contredisaient l'une l'autre en ce que l'Impératrice et son fils ne pouvaient en même temps régner sur la Toscane. En réponse à cette objection, Brognard informa la Porte que le grand-duché de Toscane avait été légué par l'empereur François à son fils l'archiduc Léopold, mais que le titre de grand-duc n'en devait pas moins rester à la branche régnante. Après quatre mois de pourparlers et d'explications, il fut enfin convenu que les lettres concernant la Toscane, aussi bien que celles de l'Impératrice et celles du Grand-Duc seraient remises au grand-vizir, en audience solennelle, par les ministres respectifs de ces deux souverains, le

1 Ce mémoire est joint au rapport de Brognard en date du 12 août 1763.

prince de Kaunitz et le marquis de Botta (8 novembre 1766). Le Sultan répondit à l'Impératrice, et le grand-vizir[1] au prince de Kaunitz, mais non au marquis de Botta. Le renouvellement du traité conclu avec la Toscane, qui entrait dans les vues de la Porte, fut passé sous silence dans le discours que Brognard eut à prononcer devant le Sultan.

A cette époque du règne de Moustafa III, l'intermédiaire entre l'interprète de la Porte et les envoyés européens était toujours Ibrahim, fils du renégat directeur de l'imprimerie fondée par lui à Constantinople. L'interprète de la Porte Ghika ayant été promu au rang de prince de Moldavie, le fils du premier interprète hollandais Karadja le remplaça en la même qualité auprès de la Porte (juin 1766). L'ambassadeur anglais Granville eut pour successeur lord Murray (13 août 1766). L'envoyé danois, M. de Gæhler, rappelé par sa cour, laissa à Constantinople, en qualité de chargé d'affaires, M. de Horn. L'envoyé napolitain Ludolf ne cessait de s'employer pour obtenir un traité d'amitié entre la Porte et l'Espagne; quant au baile vénitien Correr, il dut céder sa place à Ruzzini; Dedem était alors ambassadeur de Hollande. Parmi les princes musulmans, le souverain du Maroc fut le pre-

[1] Cette lettre, datée de mi-djemazioul-akhir 1180 (novembre 1766), se trouve aux Archives Impériales avec celle du grand-vizir. Le sceau de Mouhsinzadé portait cette devise : *Meschhoud ola Serayeti ta feïzi sermedün olsoun rewan Houkmi nigiouni Mohammedün*, c'est-à-dire, tant que durera ton pouvoir éternel (ô Dieu!) l'ordre revêtu du sceau de Mohammed devra être exécuté.

mier qui, à cette époque, envoya à Constantinople un ambassadeur chargé d'une mission concernant la karavane des pélerins. Un messager d'Etat apporta, peu de temps après, une lettre d'Ahmed, padischah de Kandahar. Par cette longue lettre, car elle ne contenait pas moins de cent quatre-vingts lignes, le prince afghan demandait, comme autrefois Nadirschah, qu'une chapelle spéciale fût réservée à la Mecque aux pélerins de Kandahar appartenant au rite sunni. On vit encore arriver, à l'effet de rendre hommage au Sultan, le fils du khan des Lesghis, venu des bords de la Mer-Noire. Parmi les nombreux aventuriers qui, sous le règne de Moustafa, vinrent chercher fortune auprès de la Porte, nous citerons les deux plus remarquables : l'un, qui se fit passer à Belgrade pour le dernier Stuart, prétendant à la couronne d'Angleterre, mourut musulman dans cette ville ; l'autre, nommé Pierre Robert de Bassemond, Français de naissance, qui avait été au service de Portugal, où il avait eu le grade de colonel du génie, et qui voulut marcher sur les traces de Bonneval ; mais comme il n'avait pour lui ni une renommée ni des talens égaux à ceux de son compatriote, ses tentatives restèrent sans succès. Il n'eut avec Bonneval qu'un seul point de commun : c'est qu'il fut renégat comme lui.

Juste un mois après l'exécution du grand-vizir Bahir Moustafa, son successeur arriva à Constantinople. Il était fils du grand-vizir Abdoullah-Pascha, qui vingt-sept ans auparavant (1737 — 1150), pendant la dernière guerre contre la Russie, avait été élevé du

rang de serasker de Bender à celui de grand-vizir après la bataille livrée dans la plaine de Kartal, et qui, révoqué quatre mois après, était mort gouverneur de Djiddé. Le nouveau grand-vizir était entré comme chambellan dans la carrière administrative, et avait été nommé grand-chambellan pendant le grand-vizirat de son père. Neuf ans après, il était devenu gouverneur de Merâsch, et pendant les dix-huit années qui suivirent, il avait successivement été investi de dix-huit gouvernemens, tant en Europe qu'en Asie [1]; élevé alors pour la première fois à la plus haute dignité de l'Empire il était resté trois ans grand-vizir; pendant trois autres années, il avait été écarté des affaires. Enfin, le choix du Sultan l'ayant appelé de nouveau à saisir les rênes de l'Etat, qu'il garda pendant trois ans, il mit un terme à la guerre engagée entre la Porte et la Russie par le traité de Kaïnardjé. Son premier et son second grand-vizirats avaient été des plus malheureux et avaient eu

[1] 1° En 1159 (1746) *à Merâsch*; 2° dans la même année il avait été nommé commandant de *Bender;* 3° en 1160 (1747) il avait été de nouveau gouverneur de *Merâsch;* 4° la même année il était devenu commissaire d'enquête à Adana et en Anatolie; 5° en 1162 (1748), gouverneur de *Chocim;* 6° en 1163 (1749) d'*Oczakow;* 7° en 1164 (1750) de *Chocim;* 8° en 1166 (1752) de *Lepanto;* 9° en 1167 (1753) de *Négrepont;* 10° en 1169 (1755) de *Roumilie;* 11° en 1171 (1757) de *Haleb;* c'est alors qu'il avait épousé la sultane *Esma*; 12° la même année, gouverneur de *Diarbekr;* 13° la même année encore d'*Anatolie;* en cette qualité il résidait à *Sultanieh* sur les rives du Bosphore et retourna la même année en *Anatolie;* 14° en 1172 (1758) de *Bosnie;* en cette qualité il résida à Constantinople dans le palais riverain affecté à la demeure de son épouse; 15° en 1174 (1760) de *Hersek;* 16 en 1175 (1761) de *Roumilie;* 17° en 1176 (1762) de *Bosnie;* 18° 1177 (1763) de *Roumilie*. *Biographies des grands-vizirs* par Djawid.

les plus fâcheuses conséquences pour l'Empire ottoman. Sous le premier, des troubles avaient éclaté en Géorgie, en Egypte et en Arabie; sous le second, la Porte s'était vue engagée contre la Russie dans une guerre dont l'issue ne fit que trop pressentir les triomphes que les armées russes remporteraient par la suite sur les armées ottomanes.

Les premières explications échangées après la nomination de Mouhsinzadé-Pascha entre la Porte et le résident russe à Constantinople furent l'œuvre du khan des Tatares, Selim-Ghiraï, qui, ayant élevé des plaintes au sujet des forteresses construites dans la Kabarta, fut invité par le grand-vizir à venir conférer avec lui dans la capitale[1]. Il y reçut un accueil pompeux et y fut traité avec la plus grande distinction (25 juin 1765 — 6 moharrem 1179); on lui assigna pour demeure la maison du reïs-efendi, qui était de fondation le chargé d'affaires des khans de Crimée auprès de la Porte. Dans un banquet somptueux qui lui fut offert à Daoud-Pascha, Selim-Ghiraï reçut, ainsi que ses deux fils, un cheval et une pelisse de zibeline; les schirinbegs et les mirzas furent revêtus de pelisses d'hermine. Admis à rendre ses hommages au Sultan dans le palais de Behariyé, il fut gratifié, à cette occasion, d'une kapanidja semblable à celles que porte le

[1] *Dépêche de Vergennes le* 20 *juillet* 1765. « Je sais seulement, Monsieur, que le prince a provoqué des explications avec le résident de Russie, au sujet de la Kabarta, et qu'il est question d'y envoyer des commissaires pour examiner les ouvrages qu'on prétend que les Russes y ont fait contre la teneur des traités. »

Grand-Seigneur [1]; il reçut en outre un sabre et un carquois ornés, l'un de pierreries, l'autre de perles, ainsi qu'un présent de dix mille ducats. Mais, plus cet accueil était honorable, moins le khan fut satisfait du système politique suivi par la Porte qui toujours, et par suite du même esprit qui avait dirigé sa conduite lors de l'élection du roi de Pologne, évitait avec soin tout ce qui aurait pu amener une rupture entre elle et la Russie. L'ambassadeur de France lui fit cadeau de riches étoffes lyonnaises et d'une paire de pistolets magnifiques [2] (9 avril 1765 — 17 schewwal 1178).

Le début du grand-vizirat de Mouhsinzadé-Pascha fut marqué par des événemens de triste présage, tels que plusieurs incendies et une exécution. Dix jours après son arrivée dans la capitale, un premier incendie éclata à Topkhana ; il fut suivi, le surlendemain, d'un second qui se déclara dans le voisinage de la mosquée du prince Djihanghir, le malheureux fils de Souleïman le Législateur : tous deux sévirent

[1] Vêtement dont la partie postérieure est garnie de zibeline noire sur un fond d'étoffe d'or.

[2] *Dépêche de Vergennes, le 20 juillet* 1765. « Comme j'avais différé de faire au khan les présens qui sont d'usage à son avénement, j'y ai satisfait Monsieur, et c'est une épargne. Car il n'aurait pas été possible d'éviter de lui faire quelque galanterie distinguée à l'occasion de son séjour ici. Je lui ai fait présenter deux vestes de drap, deux autres d'étoffe riche de Lyon, et une paire de pistolets magnifiquement travaillés, qui ont couté originairement deux mille écus, mais que j'ai eu de rencontre pour deux cent quarante écus; j'y ai joint quelques bagatelles de peu de valeur, que ce prince m'a fait demander. J'ai fait donner à ses ministres et à ses principaux officiers des draps, des satins et des dibats (riches étoffes) et d'autres choses d'un prix assez médiocre. J'aurai l'honneur, Monsieur, de vous en rendre compte plus en détail dans l'état de mes frais extraordinaires du quartier. »

pendant dix ou douze heures. Le couvent des derwischs Kadri, situé à Topkhana, et celui des Mewlewis, à Galata où reposent les restes de Bonneval, ayant été consumés par ces deux incendies, furent reconstruits aux frais du Sultan. En témoignage de la justice que le nouveau grand-vizir songeait à rendre aux sujets de l'Empire, la tête d'un des principaux gouverneurs d'Asie-Mineure, Tschaparzadé Ahmed-Pascha, contre lequel des plaintes nombreuses s'étaient élevées, fut jetée devant la porte du palais impérial. Mais, en même temps, pour attester la douceur et l'impartialité de son administration, Mouhsinzadé investit du gouvernement de Selanik l'ancien silihdar Hamza-Pascha, qui avait été disgracié sous le dernier grand-vizir, exilé à Demitoka et dépouillé des trois queues de cheval qui lui furent rendues à cette occasion. Le reïs-efendi Mohammed-Emin qui, par son éloquence et le charme de sa conversation, était, au dire de Wassif, un second Mercure [1], obtint avec les trois queues de cheval la dignité de nischandji, ainsi que les revenus de Morée à titre d'argent d'orge. L'ancien secrétaire maître aux revues des janissaires, Hamamizadé Omer-Efendi, fut nommé chef des écrivains du diwan. Ahmed, beglerbeg de Haleb, fut gratifié, indépendamment de la troisième queue de cheval, du titre de vizir de la Coupole, ou pour nous servir de l'expression de l'historiographe, « il devint » un des anneaux de la chaîne en perles des vizirs [2]. »

1 *Baïsoul-kitab ittarid nizsab.* Wassif, p. 270.

2 *Silkoul-laali wouseraï ouzamé idkhal.* Wassif, p. 272.

D'un autre côté, le Grec Staouraki, chargé d'affaires du prince de Valachie, fut, en punition de ses intrigues et pour avoir révélé les secrets de la Porte, jeté dans la prison du bostandji, d'où on le tira quelques jours après pour le conduire à la potence, dressée en face de la maison qu'il habitait au bord du canal du Bosphore. Le gouverneur de Djiddé, Salih-Pascha, dont nous avons parlé plus haut, et le vizir Mekkizadé Houseïn-Pascha, conducteur de la karavane des pèlerins, moururent, vers le même temps, victimes du zèle qu'ils avaient déployé, soit dans l'intérêt de la karavane des pèlerins, soit contre les Arabes : l'un, après avoir rendu aux habitans de la Mecque et de Médine la sécurité que les brigandages des Arabes leur avaient fait perdre, succomba aux influences du climat de la Mecque, funeste à tant de pèlerins ; l'autre, qui habitait Ghaza, toujours en querelle avec les Arabes Ben-Sakhar [1] et Kaadanié, mourut, dans un combat qu'il livra contre eux, percé d'une flèche. L'historien Hakim-Efendi, dont la relation commence à partir des troubles d'Arabie, fut nommé secrétaire-maître aux revues des armuriers ; le maître des cérémonies Aakif-Efendi fut promu au rang de nischandji et fut remplacé dans ses précédentes fonctions par Wahdeti Eboubekr-Efendi [2].

[1] Burkhardt, dans la relation de ses voyages en Arabie, leur donne plus souvent la dénomination de *Beni-sakher*.

[2] Wassif, p. 280. Cet historien intercale ici sous le titre de *Tekmilé* (complément), un morceau tout à fait hors de saison où il exalte le mérite de son histoire aux dépens de celle de Hakim-Efendi, que cependant, à

Le Sultan, qui avait déjà eu à se réjouir de la naissance d'un fils, le prince Sélim, et d'une fille, nommée Schahsultane, eut le bonheur de devenir père, dans l'espace d'un an, d'une autre fille qu'on appela Beïgkhan et d'un second fils. La naissance du premier de ces deux enfans fut saluée, suivant l'usage, par des illuminations et des réjouissances publiques dans toute la capitale (14 janvier 1766 — 2 schâban 1179), et les salles du seraï furent, à cette occasion, tendues de riches étoffes. La naissance du second ne fut annoncée que par des salves d'artillerie; une distribution de pelisses de zibeline, faite dans l'intérieur du seraï aux grands dignitaires de l'Etat, tels que le grand-vizir, le moufti, le kapitan-pascha, le nischandjibaschi, les deux grands-juges de Roumilie et d'Anatolie, le chef des émirs et l'aga des janissaires, leur témoigna le contentement du Sultan et les récompensa des félicitations qu'ils étaient venus lui adresser à l'occasion de cet heureux événement.

Les grands dignitaires que nous venons de citer formèrent également le noyau de l'assemblée solennelle en présence de laquelle fut commencée l'éducation du prince Sélim, âgé de cinq ans, l'héritier présomptif du trône de l'Empire ottoman. Une

partir de ce moment, il transcrit tout en l'abrégeant. La lacune qui existait dans l'*Histoire de l'Empire* depuis l'année 1166 (1752), où cesse la relation d'Izi, jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés et où commence celle de Hakim, fut comblée sur l'ordre du sultan Sélim III, par Wassif, qui, après avoir accompli cette tâche, composa le reste de son histoire d'emprunts faits à Hakim, à Tschesclmizadé et à Mousazadé. Wassif, p. 280 et p. 4.

grande tente, dressée devant le kœschk des Perles, était destinée à cette solennité. Aussitôt que le Sultan s'y fut rendu, les vizirs et les oulémas se transportèrent dans la troisième cour du seraï pour escorter le jeune prince à sa sortie de la porte de Félicité. Cette porte s'étant ouverte, le prince, conduit par les deux hauts dignitaires des eunuques noirs, le kislaraga et le khazinedar, salua l'assemblée. Au moment où les deux grands-juges de Roumilie et d'Anatolie, le chef des émirs et les deux imams vinrent lui baiser la main, car, en leur qualité de premiers dignitaires des oulémas, le principal rôle dans cette journée où le prince allait recevoir sa première leçon, base de toute science, était naturellement réservé au corps enseignant. Arrivé devant la tente dressée près le kœschk des Perles, le grand-vizir s'avança à sa rencontre pour l'introduire dans l'assemblée. Sur un signe du Sultan, Mouhsinzadé et le moufti s'assirent aux deux côtés du prince. Le moufti commença sa leçon par le *bismillah*, c'est-à-dire par cette formule : « Au nom du Dieu, source de toute sagesse ; » et lorsque le prince voulut lui baiser la main, il le prévint en le serrant dans ses bras et en lui donnant un baiser sur l'épaule (24 octobre 1766 — djemazioul-ewwel 1180).

Quatre mois après, dans le courant du mois de ramazan, eut lieu, en présence du Sultan, un congrès scientifique de légistes, auquel prirent part cent vingt-six muderris et mollas ; ce congrès eut dix-neuf séances, durant lesquelles on disserta principalement sur la seconde soure du Koran. Cette soure contient

le plus remarquable de tous les versets de ce livre sacré et qui est considéré par les musulmans comme un des meilleurs talismans : c'est le verset du *trône céleste*[1]. Au commencement de cette soure l'endurcissement des infidèles est peint par une image des plus poétiques ; la parabole dit en substance : *Les infidèles endurcis sont comparables aux hommes qui, bien que les éclairs ne cessent de sillonner les airs, ne voient rien; qui se bouchent les oreilles avec leurs doigts, de peur que la foudre ne s'y fraye un passage, et qui, sourds, muets et aveugles, tomberont victimes de la colère de Dieu*[2]. Ce sont ces derniers versets qui arrachèrent au grand poëte arabe, Lebid, la confession de l'origine divine du Koran, et qui le déterminèrent à arracher des murs de la kaaba son poëme, l'un des sept qui y sont suspendus, et à reconnaître que le Koran est la parole de Dieu, et que Mohammed est son prophète. Dans le fait, ces versets, comme ceux du *Trône céleste*, de l'*Unité de Dieu*[3], du *Déluge*[4],

1 Le 236me; il est ainsi conçu : « Dieu! Il n'y a d'autre Dieu que lui, l'immortel et l'impérissable! Il ne connaît ni l'assoupissement ni le sommeil. Tout ce qui est dans le ciel et sur la terre lui appartient. Qui oserait, sans sa permission, intercéder auprès de lui? Il connaît ce qui est devant et derrière eux (le passé et l'avenir). Les hommes ne perçoivent rien de sa science que ce qu'il veut bien leur laisser pénétrer. Il a assis son trône sur le ciel et la terre, et il veille sur tous deux sans fatigue. Il est le Très-Haut, le Très-Grand. »

2 17me et 18me versets.

3 Dieu est un, il est de toute éternité, il n'a pas engendré, il n'a pas été créé, nul ne lui ressemble.

4 Lorsque la voix eut dit : « Terre, absorbe tes eaux! ciel, retiens tes torrens! » le flot s'engouffra, l'acte fut accompli et l'arche s'arrêta sur le

de la soure du *Tremblement de terre* et de celle de l'*Heure dernière* [1], appartiennent aux inspirations de l'ordre le plus élevé qu'ait jamais produites l'enthousiasme religieux. Les versets du Tremblement de terre, qui commencent par ces mots : *Lorsque la terre frémit d'angoisse et qu'elle menace de jeter au loin le fardeau qui l'oppresse*, etc. [2], trouvèrent à cette époque leur entière application par l'un des plus effroyables tremblemens de terre qui eussent encore désolé la ville de Constantin [3] (22 avril 1766 — 13 silhidjé 1179). Cet événement produisit une impression d'autant plus grande sur l'esprit superstitieux du peuple, qu'il survint le troisième jour de la fête du Sacrifice, et que la mosquée du Conquérant fut, de tous les édifices de la capitale, le plus endommagé dans cette catastrophe [4]. Ce fait donna lieu aux commen-

mont Ararat ; alors la voix reprit en ces termes : « Eloignez-vous de ceux qui professent l'injustice » (XI verset 44).

[1] L'heure dernière : quelle est-elle? Et qui te donnera des nouvelles de cette heure? Elle n'est autre que le jour du jugement dernier où les hommes seront, comme les sauterelles, dispersés par le vent et où les montagnes s'agiteront semblables à des flocons de coton; celui dont la balance descend jouit de la vie éternelle, tandis que celui dont la balance monte est englouti dans les flammes de l'enfer. Et sais-tu bien, ce que c'est que ces flammes? C'est le brasier le plus brûlant de l'enfer (Soure CI).

[2] 1er et 2me verset de la soure 99, celle du tremblement de terre.

[3] Il arrive de nouveau ici, que la date turque et la date européenne diffèrent d'un jour; le 13 silhidjé correspond, il est vrai, au 23 avril, mais il commence dès le 22 avril au coucher du soleil, et le tremblement de terre eut lieu une demi-heure après. Wassif, p. 275.

[4] Cette prédiction sinistre ne fut pas appliquée après coup à l'événement dont il s'agit; mais l'internonce impérial Penkler en fit mention à l'époque même où survint le tremblement de terre : « *Affizirt lebhaft den Sultan und macht ein besonderes Aufsehen unter dem aberglæubischen*

taires les plus alarmans, et la foule se persuada que les murs et les palais de la capitale étaient, à l'occasion de la fête du Sacrifice, destinés à être offerts en holocauste à Dieu, à la place des brebis, et que l'Empire ottoman, assis sur des bases stables en Europe, seulement depuis la prise de Constantinople par Mohammed II, devait, comme la mosquée fondée par lui, s'ébranler dans ses fondemens et disparaître de dessus la surface de la terre. Les dégâts furent évalués à vingt-deux mille bourses, c'est-à-dire à onze millions de piastres. Malgré l'énormité de cette dépense, le Sultan, moins avare qu'économe, résolut, pour ne pas irriter le peuple, de consacrer cette somme à la réparation des murs et des édifices endommagés de la ville. Les fonds de la mosquée du sultan Mohammed ne suffisant pas pour couvrir la dépense de sa reconstruction, on tira le surplus du trésor impérial, et Haschim Ali fut chargé de diriger les travaux que nécessitait cette réparation. Sept autres intendans des bâtimens furent chargés de la reconstruction des marchés, des murailles de la ville, de la fabrique de poudre, du marché aux Selliers, du seraï impérial, de la caserne des janissaires et de la fonderie. Outre la mosquée du Conquérant, les mosquées impériales du sultan Sélim, de Souleïman le Législateur, celles des Princes, du sultan Osman, de la fontaine des Tulipes, qui venait à peine d'être ache-

Volkh, dass dieser Zufall sich am dritten Tage des Bairams ereignet hat.»

vée, de la Walidé et de l'Aya Sofia, avaient eu leurs minarets ou leurs coupoles gravement endommagés; d'autres avaient été renversées de fond en comble. Les deux bourgs situés aux portes de la ville, Bouyouk et Koutschouk Tschekmedjé, les villes de Bourgas, de Tschorli et de Karischdüran, avaient également beaucoup souffert; en un mot, presque partout les murs et les mosquées avaient été renversés, et la superstition se prévalut de ces désastres pour en tirer le présage de la ruine prochaine de l'armée et de la chute de l'empire d'Osman.

Quoi qu'il en soit, et en attendant que les prédictions sinistres auxquelles avaient donné lieu les deux incendies et le tremblement de terre survenus au début de l'administration du grand-vizir Mouhsinzadé pussent trouver une apparente explication dans les malheurs de la guerre contre la Russie qui éclata deux ans après, et qui, six années plus tard, sous son second grand-vizirat, eut une issue si funeste pour l'Empire ottoman, ces mêmes prédictions trouvèrent leur accomplissement immédiat dans les soulèvemens et les guerres civiles qui surgirent à la fois en Chypre, en Géorgie, en Arabie et en Egypte.

En Chypre, le commandant de Keriné (Cerignes), Khalil, s'était insurgé contre Tschil Osman, receveur des impôts de l'île, et le nouveau receveur Souleïman-aga, qui y avait été envoyé pour les concilier, fut assiégé par Khalil dans Nicosie (juin 1766). Djâferbeg, l'un des princes de la mer, sous les ordres duquel furent placées deux frégates et deux galiotes, et le

beglerbeg de Tekké, Kœr Ahmed-Pascha, furent dès-lors chargés de mettre fin à ces troubles et de punir les rebelles [1]. Mais les marins de Djâferbeg causèrent au pays plus de mal que les rebelles eux-mêmes, et jetèrent l'effroi parmi les Turcs, les Grecs et les Francs [2]. En apprenant que Kœr Ahmed-Pascha avait abordé dans l'île avec seize navires et y avait débarqué les troupes de Tekké, Khalil leva le siége de Nicosie, et se retrancha à Deghirmenlik [3], déterminé à y attendre l'attaque du général expéditionnaire; mais il succomba dans la lutte, et sa tête envoyée à la Porte avec celle de ses principaux complices, témoigna de la véracité du bulletin par lequel Kœr Ahmed rendit compte de sa victoire, qui lui valut sa promotion au rang de pascha à trois queues de cheval (commencement d'août).

Vers le même temps éclata dans le port de Constantinople un incendie dû à la négligence du capitaine Tschounkar, qui avait abandonné pendant la nuit son navire mouillé entre Galata et la porte de Yenibaghdjé. Le feu se communiqua à plusieurs maisons juives, situées près la porte de Djoub Ali, et à des

1 Wassif, p. 277. Dans un rapport envoyé de Chypre et daté du 30 juin 1766, qui est joint au rapport de Penkler du 1er septembre de la même année; on lit ces mots : *Una fregata, uno sciebeco, due galeotte.*

2 *Non mancò la sua gente di fare tutte quelle insolenze che sono capaci di commettere soldati corsali, il che messe in gran apprehensione non solo i Turchi, Greci, ma molti dei Franchi ancora.* Arch. I.

3 Deghirmenlik, tel est aussi le nom de l'île de *Milos*. Les traducteurs turcs ont confondu Μῆλος, ancien nom de l'île, avec Μύλος, et il ont fait ainsi de l'île des Pommes, l'île des Moulins.

bâtimens qui, en manœuvrant dans le port pour se dégager, le communiquèrent aussi au kœschk du kapitan-pascha. Par suite de cet événement, le kapitan-pascha Tousouni fut révoqué, et on lui donna pour successeur Mohammed-Pascha, alors gouverneur de Roumilie (août 1766 — rebioul-ewwel 1180). Un autre incendie réduisit en cendres une longue file de maisons qui s'étendait à partir du couvent d'Aïdin-oghli jusqu'à la médresé du kapitan-pascha, et de là jusqu'à la porte du seraï (23 janvier 1767 — 23 schâban 1180).

Mais le feu de la guerre civile sévissait encore avec plus de violence dans la province de Géorgie. En marchant sur le Gouriel, Hasan-Pascha, gouverneur du Tschildir, avait taillé en pièces ou fait prisonniers les habitans du château de Bori, qui avaient voulu s'opposer à son passage; puis il avait reçu la soumission du Dadian d'Odisch, prince de Mingrélie, à condition pour lui de fournir à ses troupes les grains dont il avait besoin. S'étant ensuite emparé du château de Siantscho, il en avait confié la garde à Tahmouras, cousin du prince Salomon, qui était venu se réfugier sous la protection de la Russie (1765). Hasan-Pascha, avant de terminer son hivernage de Mingrélie, avait résolu de marcher dès les premiers jours du printemps sur Sowir, le dernier refuge du prince Salomon. Après un siége de vingt-cinq jours, ce fort lui ouvrit ses portes; il le remit au prince Tahmouras, qu'il venait de confirmer en cette qualité par ordre de la Porte. Ce fut à Cotatis que les principaux habitans

de l'Imirette se réunirent aux plénipotentiaires ottomans, pour signer la convention en vertu de laquelle ils se reconnurent sujets de Tahmouras, leur nouveau prince, et que Hasan-Pascha lui remit les clefs du château de Sowir (1766). Le receveur des impôts de Djanik, Hadji Alibeg, fut laissé à Cotatis avec une garnison composée de quatre mille hommes des milices de Djanik et de Trabezoun, et le serasker retourna à Akhiska (Akhaldjik), dont l'administration fut rendue à l'ancien gouverneur, Tschelik Ibrahim-Pascha, qui reçut à cette occasion les trois queues de cheval.

En Egypte, les scheïkhol-beleds, c'est-à-dire la première autorité du Caire, et qui toujours sont les plus puissans d'entre les begs mamlouks, se montraient depuis nombre d'années les ennemis déclarés des gouverneurs ottomans. La Porte, en dernier lieu, avait dépouillé de cette dignité Khalilbeg, et lui avait donné pour successeur Ali-Pascha, Abaze de naissance [1]. D'abord silihdar et favori du défunt et puissant kiaya Ibrahim, Ali s'était vu forcé, sous l'administration de Raghib-Pascha, de se réfugier de Damiat, où il était poursuivi pour avoir tué Ibrahim le Tscherkesse, son ennemi, en Syrie, auprès du scheïkh Tahir, commandant de la forteresse d'Akka [2].

[1] Volney, précis de l'*Histoire d'Alibek*, II, chap. 8. Ce précis est plus digne de foi que le roman intitulé : *An account of the history of Alibek*, London, 1783, copié presque textuellement par Savary.

[2] Savary, lettre XVI, p. 214, commet une grave erreur chronologique, car il fait devenir grand-vizir en 1763 Raghib (que par parenthèse il

Après son retour au Caire, faveur qu'il dut aux démarches de quelques amis, il profita de l'influence que lui donnait son nouveau titre de scheïkhol-beled pour obtenir du gouverneur ottoman, Hamza-Pascha, une sentence d'exil contre son adversaire, Houseïn Keschkesch, beg des Mamlouks, qui était alors en guerre ouverte, dans la Haute-Egypte, contre un autre beg, du nom de Salih. Contraint de céder à sa volonté, le gouverneur écrivit en secret à Houseïn de venir au Caire, sans tenir compte du ferman rendu contre lui. Hamza-Pascha suivit, dans cette circonstance, le système politique depuis long-temps adopté par les gouverneurs d'Egypte, et dont toute la science gouvernementale se réduisait à cette maxime funeste : *diviser pour régner* [1] (1766). Houseïnbeg parut en effet au Caire, et demanda la restitution de ses biens confisqués. Mais Salihbeg et plusieurs autres begs mamlouks, renforcés par quinze autres begs du parti d'Ibrahim Kaschif, tous ennemis déclarés d'Alibeg, pénétrèrent de force, avec deux mille Mamlouks, dans cette ville, où ils se joignirent à Houseïn Keschkesch. Après avoir tenté, mais en vain, de faire empoisonner ce dernier par un renégat napolitain [ix], Ali dut céder à la force ; il se réfugia suivi seulement de son trésorier et de huit domestiques dans un village situé hors de la ville nommé la *Coupole d'or* [2]. Mais

nomme toujours *Rabigh*), qui à cette époque était déjà mort après avoir été six ans grand-vizir ; il ne le fait mourir qu'en 1765, p. 216.

[1] *Lettera di Alessandria*, 4 marzo 1766, jointe au rapport de Penkler en date du 2 juin 1766.

[2] *Koubbetol-zeheb*.

y ayant été cerné par un corps de deux mille hommes, il fut arrêté et sa maison fut mise sous le scellé. Il ne recouvra sa liberté que moyennant le paiement d'une somme de trois mille six cents bourses [1], somme qu'on prétendait être due pour les trois annuités arriérées du tribut égyptien. Ses biens, estimés à trente millions de piastres, furent confisqués, et lui-même fut contraint de se réfugier encore une fois en Syrie, auprès du scheïkh Tahir [2]. Houseïn triomphant mit à mort le beg Hasan et en exila plusieurs autres à Djiddé [3]. Hamza, l'ancien silihdar, fut révoqué sur ces entrefaites, et il fut remplacé comme gouverneur d'Egypte par Rakim Mohammed, auquel fut enjoint de veiller au paiement du tribut précédemment fixé par une obligation conçue en six articles, revêtue de la signature des scheïkhs de la famille Eshériyé et de la famille Bekriyé, ainsi qu'à la livraison des grains destinés à la Mecque et Médine.

En Arabie, la tranquillité de la ville de Médine était depuis quelque temps fortement compromise par la haine mortelle qui divisait les Arabes Beni-Ali et Beni-Safer et les habitans de cette ville; les premiers ne pouvaient supporter la présence des seconds dans

1 Douze cents bourses équivalent à six cent mille piastres ; elles équivalaient autrefois au même nombre de ducats.

2 *Lettera di Alessandria del* 19 april 1766. Cette lettre annonçait par erreur qu'il avait eu la tête tranché à Ghaza.

3 Wassif, p. 287. Volney et Savary ne font aucune mention de ces faits.

les bois de palmiers qui l'avoisinent; les seconds, celle des premiers dans l'intérieur de leur cité. Ce qui rendait surtout furieux les Arabes des environs, c'était l'existence d'un rempart construit pour protéger la ville contre leurs attaques, et qu'ils auraient voulu voir démolir. Mousaïd, schérif de la Mecque, et le gouverneur de Djiddé, s'efforçaient de rétablir la concorde entre les deux partis. Le moufti du rite Hanefi et celui du rite Schafii se rendirent de la Mecque à Médine avec quatre cents délégués spéciaux, pour y régler le prix du sang et les indemnités dues pour les vols de bestiaux. Grâce à leur inververvention, la liberté des communications fut rétablie entre Médine et les possesseurs des bois de palmiers, et le sanctuaire du Prophète fut ainsi pacifié. Les Arabes ayant de nouveau troublé la tranquillité de Médine, le mur qui faisait le sujet de leurs plaintes fut conservé, et de nouveaux ordres furent adressés au schérif de la Mecque et au gouverneur de Djiddé, pour qu'ils eussent à rétablir encore la paix et le bon ordre. Les habitans de Médine prouvèrent qu'ils n'avaient aucune faute à se reprocher dans cette circonstance, et, pour éviter toute collision ultérieure, il fut arrêté de nouveau que nul Arabe ne pourrait se montrer en armes au marché de Médine.

L'affreux tremblement de terre, dont nous avons fait connaître en partie les ravages, n'avait pas seulement renversé ou endommagé les murailles et les mosquées de Constantinople : les aqueducs et les digues (bend) qui, par le moyen d'écluses, amenaient

l'eau dans des réservoirs destinés à l'approvisionnement de la capitale, avaient eu le même sort. Ces ouvrages furent réparés, et dans la vallée d'Ewhaded-din, plus communément dite d'Aïwad, à une lieue de distance de l'ancienne digue, on en construisit une nouvelle, qui augmenta de la valeur d'une pipe d'eau le volume du liquide renfermé dans l'ancien bassin [1]. Lorsque ce nouveau conduit fut achevé à moitié, le Sultan visita les travaux, et récompensa, par le don de dix mille piastres, le tschaouschbaschi Osman-Efendi de Yenischehr, qui en avait la direction. Un autre commissaire, Feïzoullah, fut chargé de reconstruire les aqueducs de la Mecque qui étaient tombés en ruines : nous voulons parler de ceux qui amenèrent les eaux de la source de Honaïn sur le mont Arafat. Les frais de reconstruction, qui s'élevèrent à huit mille piastres, furent imputés sur les produits de la capitation d'Egypte, et les pèlerins adressèrent des prières au ciel : « pour que le flot des affaires du » gouvernement pût être également dirigé sans en- » combre [2]. »

[1] Wassif, p. 278. Andréossi, dans son ouvrage intitulé : *Constantinople et le Bosphore de Thrace*, publié en 1828, dit, p. 411, au sujet de ce conduit : « *On attribue à Souleïman le Magnifique les conduits d'eau de Belgrade et d'Aivat Bendi et les aqueducs de Pyrgos qui en dépendent.* » Ces derniers aqueducs ainsi que le bassin de Bourgas datent du règne d'Andronic (Constantinople et le Bosphore) et Souleïman n'a fait que les réparer ; quant à la construction du conduit et de l'aqueduc d'Aïwad, il est bien évident qu'elle appartient au sultan Moustafa ; le passage de l'*Histoire* de Wassif qui y est relatif ne laisse aucun doute à cet égard.

[2] *Mescharü oumouri dewlet warestëi khas ou khaschaki koudouret.* Wassif, p. 298.

Le Sultan donna aussi des soins assidus aux chantiers de marine ; il se trouva présent à l'arsenal, lorsque le nouveau vaisseau de guerre, *le Séjour du champion*[1], fut lancé à la mer avec le cérémonial usité en pareille circonstance (6 avril 1767 — 7 silkidé 1180). Le nouveau kapitan-pascha, que quatorze jours auparavant il avait élevé pour la seconde fois à ce poste, n'était autre que le beau-frère du Sultan, Mohammed-Pascha, l'époux de la veuve du grand-vizir Raghib-Pascha, auquel le Sultan avait donné, pour être agréable à sa sœur, le surnom de Melek, c'est-à-dire *l'Ange*. Un mois après, et cinq jours avant la fête du sacrifice, dont la joie et la pompe avaient été interrompues l'année précédente par le tremblement de terre, la flotte sortit du port (4 mai 1769 — 5 silbidjé 1180). Après avoir baisé la main du Sultan dans le kœschk du rivage, et avoir reçu de lui une pelisse d'honneur, le kapitan-pascha s'arrêta quelques jours à Dolmabagdjé, dans le voisinage du mausolée de Barberousse, où il rallia sa flotte ; il stationna deux autres jours auprès du château des Sept-Tours ; puis il fit voile vers l'Archipel, où il alla faire sa tournée annuelle, autant pour purger ces mers des pirates qui l'infestaient, que pour lever le tribut imposé aux habitans de ses îles. Chemin faisant, vers l'île de Chypre, il apprit que trois pirates maltais s'étaient montrés dans les eaux de cette île. L'un de ces pirates fut surpris, à la hauteur de Kerpé (Carpathos),

[1] *Meskeni Ghasi*. Wassif, p. 288.

par Djâferbeg, qui s'en empara, ainsi que des vingt-neuf hommes de son équipage et du chevalier de Malte qui les commandait. Le second fut poursuivi par Ibrahimbeg, capitaine commandant la station de Koron, dans les parages de la Maïna. Après deux heures de combat, le Maltais prit le parti d'échouer son navire, qui fut pris, mais dont l'équipage se sauva à terre et se dispersa. Un corsaire russe, qui avait capturé, dans les eaux de Latakié, une schehtiyé [1] arabe, montée par vingt-quatre musulmans, et conduisait cette prise à Malte, rencontra en route le navire crétois, commandé par Elhadj Houseïn. Le pirate fut pris à l'abordage et le vainqueur l'emmena, avec le schébek qui était devenu sa proie, au port d'Alexandrie, où il fut récompensé de cet exploit par le don que lui fit le gouverneur d'Égypte d'un vêtement d'honneur.

Un retour salutaire aux anciennes règles fut l'ordre rendu par le Sultan, enjoignant aux membres du diwan de se réunir au conseil au moins une fois par semaine. Depuis long-temps, les vizirs de la coupole, se tenant éloignés de Constantinople, le diwan était souvent tout-à-fait abandonné ; ce n'était plus qu'à l'occasion du paiement de la solde des troupes et lors des grandes réceptions que les membres du conseil se réunissaient encore, non pas pour traiter des affaires, mais seulement à titre d'apparat et pour frapper les yeux du peuple. Tel fut en dernier lieu le diwan convoqué pour recevoir un envoyé du souve-

1 Plus communément nommé *schahtour*.

rain de Fez, Moulaï Abdoullah Ben Ismaïl. Cinq ans auparavant, sous le grand-vizirat de Mohammed Raghib-Pascha, un envoyé de Fez avait apporté au Sultan, de la part de ce prince, des présens composés de sabres et de selles enrichis de pierreries; l'objet principal de sa mission avait été de demander quelques matériaux propres aux constructions navales, demande que Raghib-Pascha avait accueillie avec empressement. Le nouvel envoyé de Fez apporta à Constantinople la réponse de son souverain à la lettre que Moustafa III lui avait écrite pour l'inviter à relâcher les navires ragusains dont ses sujets s'étaient emparés; l'envoyé offrit au Grand-Seigneur, à cette occasion, quatre chevaux de race et une selle ornée de rubis.

La mort de plusieurs hommes éminens vint augmenter, vers cette époque, le nombre des mutations qui avaient lieu d'ordinaire parmi les hauts emplois après le mois de jeûne. Le vizir Mohammed-Pascha, gouverneur de Karss, à l'installation duquel les habitans de cette ville s'étaient opposés à main armée, et dont la condescendance n'avait fait qu'augmenter l'audace des rebelles, périt dans une émeute, atteint d'une pierre au bas-ventre. Les Barbes blanches et les autorités locales [1] parvinrent, non sans peine, à étouffer la sédition, et à ramener l'ordre; mais le soin d'achever la pacification de Karss et de punir les

[1] Wassif, p. 289. *Kelanter* dérive de *kelan*, lequel n'est autre que le mot anglais *gallant* et le mot français *galant*.

auteurs de ces troubles fut confié à Sarizadé Mohammed-Pascha, gouverneur de Wan [1].

Le sandjak d'Aïdin fut le théâtre d'une émeute semblable. Yilanli Mousa d'Egerdür avait levé l'étendard de la révolte contre le vizir Abdourrahman-Pascha, receveur des impôts d'Aïdin, et s'était retranché dans le château d'Egerdür. Chassé de cette position, et contraint de s'enfuir à Ermenak, il y trouva un intercesseur dans la personne du scheïkh Efendi. Abdourrahman-Pascha lui pardonna, à condition qu'il ne reparaîtrait plus à Egerdür; mais peu de temps après, ce vizir étant mort sur la route de Sparte, Yilanli Mousa rentra dans ses foyers.

Vers la même époque, l'Empire eut aussi à regretter la perte de l'ancien moufti Eboubekrzadé Ahmed-Efendi, légiste aussi instruit qu'hospitalier, toujours prêt à faire partager à autrui son savoir comme sa table (3 juillet 1767 — 5 safer 1181). La mort enleva encore Hamid Mohammed-Efendi, fils du célèbre Neïli, ancien juge de Constantinople, qui consacrait ses nuits et ses jours à l'étude de l'histoire (13 mars 1767 — 12 schewwal 1180). Sept semaines aprés, le khan des Tatares, Sélim-Ghiraï, ayant été révoqué, le Sultan lui donna pour successeur Arslan-Ghiraï qui, douze ans auparavant, avait été dépouillé, contre le gré de la Porte, de la dignité de khan dont il était alors investi, et avait été exilé à

1 C'est Wassif qui rend compte de ces faits dont il fut témoin oculaire, car, à cette époque, il était employé à Karss à la perception de l'impôt.

Rhodes (30 mai 1767). Mais Arslan mourut à Kaouschan, avant même d'avoir été installé à Baghdjéseraï par le chambellan qui l'avait accompagné à cet effet, et Makssoud-Ghiraï fut nommé à sa place khan de Crimée. La révocation de Sélim-Ghiraï fut suivie de près par celle du moufti Dürrizadé, qui, peu partisan des idées guerrières de Raghib-Pascha, avait toujours été favorablement disposé en faveur de la Russie, tandis que son successeur Welieddin montrait contre cette puissance non moins d'acharnement que le khan de Crimée, Makssoud-Ghiraï, et était toujours prêt comme lui à attiser le feu de la discorde (23 avril 1767 — 24 silkidé 1180). La superstition populaire vit au reste un présage de guerre dans l'incendie qui éclata peu de temps après dans le faubourg de Pera. Le feu réduisit en cendres les palais des ministres résidens de Russie, de Naples et de Hollande, ainsi que vingt-huit maisons et l'église des Franciscains (27 octobre 1767 — 3 djemazioul-akhir 1181). On avait, du reste, tiré un présage analogue de l'incendie de l'église des Trinitaires, qui avait été consumée cinq ans auparavant, immédiatement avant la mort de Raghib-Pascha, à l'époque où ce ministre songeait à rompre le traité de Belgrade, et à déclarer la guerre à l'Autriche, de concert avec la Prusse. Dans l'incendie qui nous occupe ici, l'hôtel du ministre de France ne fut sauvé des flammes que grâce aux efforts des marins qui montaient les navires français alors à l'ancre dans le port de Constantinople.

Un an s'était écoulé depuis que l'Abaze Alibeg,

auquel l'historiographe de l'Empire donne le nom de Bouloutkapan (qui amoncèle les nuées), et dont aucun historien d'Europe n'a fait mention jusqu'à ce jour [1], s'était enfui à Ghaza, chassé d'Egypte par Housein Keschkesch, chef du parti qui lui était opposé parmi les begs des Mamlouks, et depuis que le nouveau gouverneur Rakim Mohammed, avait mis en vigueur les anciens réglemens relatifs à l'organisation intérieure de la province, tels qu'ils avaient été précédemment déterminés par une charte spéciale. La tranquillité n'y avait pas été de longue durée. Alibeg était revenu de Ghaza, et s'était établi dans la Haute-Egypte, où il avait rassemblé une armée composée de Moghrebis, de Fellahs et d'Arabes du désert, qui menaçait de tout envahir. A cette époque, trois vizirs se trouvaient réunis au Caire; c'étaient l'ancien gouverneur Hamza-Pascha, le nouveau gouverneur, Rakim Mohammed-Pascha, et le conducteur de la caravane des pélerins d'Egypte, Ahmed-Pascha (l'ancien gouverneur de Djiddé), et tous trois représentans de la puissance ottomane, et, à ce titre, également craints et détestés des deux partis qui divisaient les begs des Mamlouks. A leur tête se trouvaient Houseïn et Ali. Le parti de Houseïn, maître du Kaire et fort de son alliance avec les *odjaklüs,* c'est-à-dire les sept corps de troupes indigènes, avait commencé par refuser au nouveau gouverneur l'accueil que les usages le mettaient en droit d'attendre, et menaçait sans cesse

[1] *An account of the revolt of Alibeg.* London, 1783. Savary. Volney.

le pays de nouveaux troubles; la force des choses seule avait pu le déterminer à rendre hommage à Rakim Mohammed, le vigilant gardien des intérêts de la Porte. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'Izi Ahmed, précédemment kiayabeg à Constantinople, parvint à dissiper les craintes de Houseïn et de ses partisans; celui-ci se détermina enfin à conduire le nouveau gouverneur d'Aadiliyé où il avait dressé ses tentes près du Caire, dans l'intérieur de cette ville, et à l'accompagner dans le château qui la domine (12 octobre 1767). Mais à peine Houseïn Kesckcesch se fut-il acquitté de ce devoir, qu'il marcha à la tête d'un corps nombreux de cavaliers mamlouks, et suivi de cinq begs de cette milice, à la rencontre d'Alibeg, dont l'armée, jointe à celle de son allié Salihbeg, stationnait dans la Haute-Egypte, à quatre journées du Caire[1]. Houseïn confia le commandement de son avant-garde à son kiaya Moumdji Ali, et lui ordonna de se porter en avant, afin de reconnaître l'ennemi; mais Ali tomba dans une embuscade, et fut taillé en pièces avec toutes ses troupes. Les deux armées en vinrent aux mains à deux journées du Caire. Houseïn Keschkesch fut battu; son camp et toute son artillerie tombèrent au pouvoir du vainqueur (20 octobre

[1] *Il 12 del presente sortì da Cairo una armata di 30 milla uomini, la maggior parte a cavallo, condotta da Husein Bei Keskese come Generalissimo e capo del partito contrario di Ali Bei, ed ha al suo seguito 5 Bei nominati Kalil Savaran, Hassan Subke, Hamse, Ismail Abunnassar et Abdurrahman, e l'Ogiac dei Gianisseri ha mandato per Comandante del suo corpo Mustafa Ciaus, e quello delli Azab ha mandato Ali Kiaja Elmurgi.*

1767)[1]. Dès-lors, la ville du Caire s'empressa de traiter avec ce dernier ; il fut convenu que, de toute son armée, il ne pourrait introduire avec lui dans l'intérieur de la ville qu'un corps de huit mille hommes. Deux jours après (22 octobre 1767), Alibeg, après avoir expédié des courriers pour rappeler du lieu de leur exil tous les begs bannis depuis trois ans, fit avec Salihbeg une entrée triomphale au Caire. Le premier alla aussitôt rendre hommage au gouverneur Mohammed Rakim, qui, se souvenant de la victoire toute récente du rebelle, l'investit de la dignité de scheïkhol-beled (premier magistrat du Caire), et le fit revêtir, à cette occasion, d'une pelisse précieuse. Tel fut l'origine de la puissance du beg mamlouk Alibeg, qui, pour témoigner de sa soumission purement apparente aux ordres de la Porte, réunit en toute hâte quinze cents bourses d'argent, destinées à parfaire le paiement du tribut d'Egypte. Mais il ne tarda pas à jeter le masque de loyauté dont il s'était couvert, et, dès l'année suivante, il fit battre monnaie en son propre nom (1768). Trop faible en ce moment pour châtier une telle arrogance, la Porte, fidèle à son système de dissimulation, se contenta de remplacer le gouverneur actuel de l'Egypte, Rakim Mohammed, comme étant trop vieux et incapable d'administrer cette province, l'une des plus importantes de l'Empire. Elle lui donna pour successeur Mohammed Diwit-

[1] *Lettera di Ali-pascia*, 27, Ott. ; cette lettre est jointe au rapport de Broynard en date du 29 décembre 1767.

dar, qui reçut ordre de quitter son gouvernement de Rakka, pour se rendre au Caire.

A Médine, où la fermeture de deux portes du rempart qui protége la ville[1] avait allumé la discorde entre les habitans et les Arabes des contrées voisines, la mort du puissant chef Kabab Salih, auteur de cette mesure, et l'exécution de quelques-uns de ses partisans, qui, au mépris de la convention signée entre les deux partis, n'avaient cessé de se montrer en armes dans les rues de Médine, n'avait pas tardé à ramener la tranquillité. La Porte maintint l'allocation de deux mille ducats affectée à la solde des cinquante hommes spécialement chargés de veiller au repos et à la sécurité du sanctuaire de Médine.

Les extrémités nord-est et sud-est de l'Empire (les provinces de Géorgie et de Monténégro), n'étaient pas moins agitées que ses frontières méridionales. Ibrahim, gouverneur d'Akhiska, ayant été expulsé de cette ville, la Porte lui avait donné pour successeur Nououman-Pascha de Trabezoun. Ce dernier marcha avec un corps nombreux contre les rebelles, les battit dans deux rencontres successives, et conquit, on peut dire, le gouvernement qui venait de lui être conféré. En même temps, le kiaya du gouverneur d'Akhiska, qui plus communément porte le titre du gouverneur de Tschildir, poursuivait en Géorgie Salomon, prince du Gouriel.

[1] La porte du combat saint (*ghaza*) et celle de la conquête (*feth*). Wassif, p. 506.

Comme il était campé sous les murs de Bagdadjik [1], Salomon vint le trouver et chercha à faire excuser sa rébellion, dont il rejeta toute la faute sur l'ancien gouverneur du Tschildir, Ahmed-Pascha, précédemment mis à mort, qui avait construit la mosquée et fondé la bibliothèque d'Akhiska. Salomon promit de suivre en tout désormais les ordres de la Sublime-Porte, de lui livrer un moine grec accusé d'avoir voulu embaucher les Géorgiens pour le compte de la Russie [2], de raser le château de Soweïra, ou de le remettre à une garnison ottomane, enfin de ne plus s'opposer à la vente des esclaves. Ces propositions, transmises à Constantinople, obtinrent l'assentiment de la Porte ; en conséquence Soweïra fut rasée, le moine fut emprisonné dans le château de Hossn Keïf, et Salomon reçut un nouveau diplôme qui le confirmait dans sa dignité de prince de Géorgie.

Un autre moine, nommé le Petit-Etienne, avait insurgé en Europe les habitans du Monténégro dans l'intérêt de la Russie. Il se disait prophète et inspiré de Dieu, prédisait la prochaine arrivée d'une armée russe et s'érigeait en souverain du Monténégro, qu'il dominait depuis Niksig jusqu'à Sentari [3]. L'ancien silihdar Mohammed-Pascha, alors gouverneur de Bosnie, et Mohammed-Pascha, gouverneur de Roumilie, marchèrent sur le Monténégro avec toutes leurs trou-

1 Petit Bagdad; Wassif, p. 310.

2 *Katalkoz* (?), c'est ainsi que le nomme Wassif, p. 315.

3 Traduction du rapport du gouverneur de Bosnie, jointe au rapport de Brognard en date du 1er octobre 1766.

pes feudataires, et battirent à plusieurs reprises le Petit-Etienne, mais ils n'osèrent l'attaquer dans le château-fort de Cettigné, situé au centre de la montagne, où il s'était réfugié, et que précédemment le brave gouverneur de Bosnie, Kœprülüzadé Nououman-Pascha, avait essayé vainement d'occuper [1]. Le bulletin pompeux qu'adressa à la Porte le gouverneur de Bosnie plaça l'avantage obtenu sur le Petit-Etienne bien au-dessus de la victoire que les Ottomans avaient remportée sur les Allemands, près de Banyalouka [2], pendant la dernière guerre contre l'Autriche, sous le gouvernement d'Ali Hekkimzadé, le vaillant champion de la foi en Bosnie.

Le grand-vizir Mouhsinzadé, époux de la sœur chérie du Sultan, ne se maintenait à son poste que par le crédit de sa femme et par sa soumission absolue aux volontés du Sultan, qui, depuis la mort de Raghib-Pascha, régnait véritablement par lui-même ; ce qui était demeuré sans exemple parmi les souverains ottomans depuis le règne de Mourad IV. L'exécution du kislaraga Bekir, l'un des plus puissans qui aient jamais imposé leur loi au harem, avait mis un terme à la domination de ces grands dignitaires du seraï, et depuis que Raghib-Pascha avait pris entre ses mains

[1] Rapport de Brognard en date du 1er octobre 1766. Wassif, p. 311, ne parle de ce fait que superficiellement.

[2] Il n'y a pas un mot de tout ceci dans le voyage historique et politique au Monténégro, de Viala, Paris, 1821. *Dopo che li Austriaci si sono stati impadroniti della Bosnia, quelli ben pagati guerrieri, che si retrovanno nel giorno della bataglia di Banialucca, preferiscono questa vittoria più che quella di Banialucca.* Le rapport du gouverneur de Bosnie est joint à celui de Brognard.

les rênes de l'Etat que, pendant six années consécutives, il administra avec un pouvoir illimité dans les dernières années du règne d'Osman III comme au commencement de celui de Moustafa III, la puissance des grands-vizirs, ses successeurs, avait été absorbée par celle du Sultan, jaloux de gouverner lui-même. Bahir Moustafa avait voulu suivre ses inspirations, et il lui en avait coûté la vie. Quant à Mouhsinzadé, il ne sauva la sienne, au milieu des difficultés et des crises qui amenèrent enfin l'explosion de la guerre contre la Russie, que par son obéissance aveugle aux ordres du Sultan et grâce à l'influence de sa femme. Une alliance avec le seraï impérial, scellé par la main d'une princesse, pesait alors beaucoup plus qu'autrefois dans la balance du crédit et de l'influence politiques, et il y avait là, aux yeux de Moustafa, comme une sorte de talisman qui devait préserver ses heureux possesseurs, sinon de l'exil et de la révocation, au moins d'une condamnation à mort. La main ferme de Raghib avait pu seule éloigner de Constantinople, où ils siégeaient comme vizirs de la coupole, et reléguer dans leurs gouvernemens les trois beaux-frères du Sultan, ainsi que les siens propres, sans que la vengeance des sultanes, leurs épouses, devînt funeste à l'auteur de ces mesures; mais, en révoquant le kapitan-pascha, époux de la sultane Saliha, veuve de Raghib, et en l'exilant dans un gouvernement, Bahir Moustafa n'encourut pas impunément la colère de Saliha, qui fut le principal auteur de sa destitution et ensuite de sa mise à mort.

Comme on a pu le voir par ce qui précède, le sultan Moustafa était grand amateur de mariages; non content de marier sa nièce bien-aimée, Khanümsultane, il avait engagé dans les mêmes liens ses filles, bien qu'encore au berceau. Hebetoullah était morte avant d'avoir atteint l'âge nubile, et Schahsultane avait été fiancée à l'ancien grand-vizir Hamza-Pascha qui, après sa révocation, avait été successivement gouverneur de Candie, receveur des impôts de Morée, gouverneur d'Egypte et d'Ethiopie, et était mort en accomplissant le pèlerinage de la Mecque [1]. A l'époque où nous sommes arrivés, le Sultan songea à marier Schahsultane, l'aînée de ses deux filles vivantes, au vizir Mohammed Emin. qui était revêtu de la dignité de nischandjibaschi. Elle entrait dans sa neuvième année, et était, par conséquent, dans l'âge auquel la loi de l'islamisme, supposant la nubilité atteinte, permet la consommation du mariage, d'après l'exemple donné par le Prophète. Ce fut un vendredi, premier jour de l'année chrétienne, qu'eurent lieu les fiançailles, ainsi que l'échange du présent de noces et l'envoi du mouchoir (1er janvier 1768 — 10 schâban 1181). Le présent de noces, désigné sous le nom de *signe*, fut, suivant le cérémonial usité, porté d'abord à la Porte et de là au seraï; la liste des objets dont il se composait fut remise par le kiayabeg au kislaraga, et par ce dernier à la fiancée. D'un autre côté, le mouchoir des fiançailles [2] fut remis par le kislaraga

[1] En 1183 (1769). Biographies des grands-vizirs par Djawid.
[2] *Nischan yaghlighi*. Wassif, p. 304.

au kiayabeg (ministre de l'intérieur), et par celui-ci au kiaya du fiancé. Le présent que ce dernier fit à son épouse se composait, suivant la règle du cérémonial, d'une bague ornée d'un diamant, de deux émeraudes de la plus belle eau [1], destinées à servir de pendans-d'oreille, d'un voile brodé parsemé de diamans, d'émeraudes et de perles, de deux agrafes (tscheprast) ornées de boutons d'émeraudes et de bouffettes en perles, d'une paire de bracelets et d'une ceinture ornés de diamans, d'un miroir, d'un grand manteau de gala, enrichi de grosses perles et de rubis-balais, de pantoufles brodées de perles et de rubis, d'une paire de souliers-échasses, brodés de même, de trois pièces de riches étoffes, fabriquées à Constantinople, enfin de vases et de tasses contenant, suivant l'usage, des fruits, des fleurs et des sucreries. Ces présens dépassèrent donc le nombre *sept*, nombre sacré pour les femmes de l'Orient, en ce qu'il représente les sept sphères dans lesquelles se meut le génie des musulmanes, et qui sont figurées par le diadème, la bague, le collier, le pendant d'oreilles, le bracelet, l'anneau du pied et la ceinture. Mais, ainsi que nous venons de le voir, le présent de noces de la jeune Sultane comprenait encore des voiles, des pantoufles et des souliers-échasses pour le bain. Dès les temps les plus reculés, le luxe de ces derniers objets était poussé si loin en Orient, que les revenus de villes tout entiers étaient assignés aux reines de Perse et d'Egypte, seu-

[1] *Semerüd koupé.*

lement pour les frais de leurs voiles, de leurs ceintures et de leurs pantoufles [1]. Les sept objets ci-dessus mentionnés, les châles et les riches étoffes, les pantoufles et les souliers-échasses, les fruits, les fleurs et les sucreries forment les présens au nombre de deux fois sept que le futur époux offre à la fiancée; celle-ci lui envoie en échange un paquet d'étoffes enfermées dans un mouchoir. C'est cet usage qui, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, a donné lieu au conte du mouchoir, que le Sultan est censé jeter à celle de ses femmes qu'il honore de ses faveurs. Mohammed Emin envoya également des fleurs, des fruits et des sucreries aux princes Sélim et Mohammed, et à la princesse Beïgkhan, sœur cadette de Schahsultane, qui, cinq mois après, reçut une seconde sœur par la naissance de la sultane Khadidjé (24 mai 1768 — 7 moharrem 1182).

Deux des grands-écuyers du Sultan, Houseïnaga, ancien aide du tschetedji (conducteur de l'avant-garde de la caravane des pélerins) et son prédécesseur Khalil, sortirent du seraï à trois mois d'intervalle pour prendre rang parmi les paschas à trois queues de cheval; l'un fut nommé gouverneur de Karamanie, et peu de jours après gouverneur d'Anatolie [2]; l'autre fut préposé à la garde de la forteresse-frontière de Chocim, et reçut, à titre d'argent d'orge, les sandjaks

[1] Entre autres la ville d'Antylla située prés d'Alexandrie. Ἐϋιδοσιν εἰς ζωνας. Platon dans Alcib. Athenæus, I, 25. Ἐς ὑποδήματα ἐξαίρετος δίδοται τοῦ αἰεὶ βασιλεύοντος Αἰγύπτου τῇ γυναικί. Hérodote, II, p. 98.

[2] Wassif, p. 307. Au mois de silkidé 1181.

de Bozok et de Yanina [1]. A quelque temps de là, Yeghen Houseïn fut envoyé à Bender en la même qualité. Quant au grand-vizir, le seul acte de son administration fut une ordonnance de police portant défense de construire de nouvelles maisons de bains dans la capitale, de peur que le bois et l'eau déjà fort rares ne le devinssent encore davantage.

Le sultan Moustafa, de plus en plus jaloux de gouverner par lui-même, se rendait souvent incognito à la Sublime-Porte, où il se réunissait en conférences secrètes avec ses trois premiers ministres, le grand-vizir, le kiayabeg et le reïs-efendi. Un matin, au sortir d'une de ces conférences, le kiayabeg Kiaschif mourut subitement de la peste. Cet événement affecta vivement le Sultan qui, bien que mis en possession d'une riche succession par la mort de ce ministre dont le plaisir était d'accumuler, et malgré son avarice bien connue, déclara qu'il eût volontiers donné une somme égale à celle dont il héritait pour prolonger la vie de son kiayabeg. Dans le fait, la mort de Kiaschif fut une grande perte pour l'Empire, car l'administration n'avait pas d'agent plus actif. Deux fois reïs-efendi, puis defterdar et defter-emini, et enfin élevé pour la seconde fois au poste de kiayabeg, il avait dans ces diverses fonctions fait preuve d'une rare habileté; malheureusement cette qualité était ternie par une avarice sordide, et il était sans exemple qu'il eût donné un para aux pauvres. Vers le même temps mourut le defter-

[1] Wassif, p. 311. Au mois de safer 1182.

dar Aouni. Ces deux décès occasionnèrent un remaniement ministériel complet : le ministre des affaires étrangères, Hamamizadé Omar, passa à l'intérieur ; le tschaouschbaschi Osman devint reïs-efendi, et Abdoullatifbeg fut nommé pour la seconde fois maréchal de la cour. Le jour du mariage de la princesse Schahsultane mourut aussi le vieil Eboubekr, intendant des finances, l'un des fonctionnaires de la Porte les plus considérés et un des serviteurs les plus expérimentés de Moustafa III (1er janvier 1758 — 16 schâban 1181). Nommé quarante années auparavant premier chambellan du Sultan sous le règne d'Ahmed III, il avait occupé treize fois depuis le poste de nischandji, huit fois celui de secrétaire-maître aux revues des janissaires, et rempli sept fois les fonctions d'intendant de la chambre. On ne parla de la mort du grand-juge Mouhsinzadé Ahmed-Efendi que parce qu'il était parent du grand-vizir et fils de Mouhsinzadé Mohammed-Pascha, décédé gouverneur de Djiddé ; mais la mort du kislaraga produisit dans la capitale une impression beaucoup plus profonde que la sienne, non que ce dernier exerçât une grande influence sur les affaires de l'Empire, car le Sultan lui savait gré au contraire de ne pas s'en mêler, mais parce qu'il périt victime de l'ignorance de son médecin (3 juin 1768 — 17 moharrem 1182). Ce médecin lui avait été recommandé par son imam, Ibrahim de Crète, l'un des premiers entre les muderris connus sous le nom des Soixante. Le Sultan furieux l'ayant fait interroger sur la nature des remèdes qu'il avait administrés au kislar-

aga et sur ses connaissances dans l'art de guérir, il se trouva que ce prétendu docteur était dépourvu de diplôme, comme tant d'autres apothicaires non moins charlatans qui fourmillaient dans la capitale. En conséquence, l'imam fut rayé de la liste des muderris et banni de la capitale avec son protégé, l'empirique médecin du kislaraga; le même châtiment fut infligé à un autre docteur nommé Mano, gendre du vieil interprète de la Porte, Karadja; ce dernier qui, en raison de son âge, n'était plus guère propre aux affaires, tranchait lui-même du médecin plutôt que de l'interprète. Pour prévenir le retour de semblables malheurs, le Sultan rendit un édit portant que quiconque prétendrait, sans être muni du diplôme de docteur et de l'autorisation d'exercer la médecine, à sauver les jours d'autrui, s'exposerait à voir trancher le fil des siens par le glaive du bourreau. En tenant ainsi la main à ce que la police médicale se fît avec sévérité dans l'Empire ottoman, le Sultan ne laissait pas de s'occuper personnellement des sciences médicales, et ce fut par son ordre que le médecin Soubhi et l'interprète impérial Herbert traduisirent en collaboration les aphorismes de Boerhave. Trois jours après la mort du kislaraga, décéda aussi Gendj Mohammed-Pascha, autrement dit le jeune Mohammed, fils du grand-vizir Ibrahim, qui administra si glorieusement l'Empire sous le règne du sultan Ahmed III (6 juin 1768—20 moharrem 1182). Du vivant même de son père, Gendj Mohammed avait été élevé à la dignité de vizir; mais, atteint du haut mal, il s'était retiré dans sa maison de

campagne de Beschiktasch, où il avait passé quarante ans de sa vie, s'occupant exclusivement de l'administrations des fondations pieuses instituées par son père. L'âge si peu avancé auquel il avait obtenu les trois queues de cheval lui avait valu la dénomination de jeune (gendj), qui lui fut continuée pendant un demi-siècle et qui l'accompagna jusque dans la tombe [1]. Enfin mourut vers le même temps le médecin du Sultan, Katibzadé Mohammed Refii-Efendi, qui eut pour successeur Mohammed Emini, l'un des muderris de la Souleïmaniyé et le sujet le plus distingué de l'école de médecine qui y était instituée.

Le poste de médecin du Sultan ne devait être occupé que par un ouléma; mais depuis long-temps déjà l'on s'était aperçu au seraï que la science des oulémas n'était rien moins qu'une garantie de leur habileté comme médecins; aussi, pour l'intérieur du seraï et du harem, le Sultan accordait-il de préférence sa confiance à des médecins francs. Il en advint que leur libre accès auprès de la personne impériale les faisait rechercher des ministres européens, et que, gagnés par eux, ils devenaient souvent d'utiles agens, ou tout au moins des espions politiques. Tel fut le Napolitain Caro, médecin du sultan Moustafa, qui, tout récemment, avait fait un voyage tout politique à Naples, où, muni de lettres de recommandation que lui avait données Penkler, il avait été reçu avec dis-

[1] Wassif dit avoir emprunté ces détails aux histoires de Tscheschmizadé et de Mouhsazadé.

tinction. Son successeur, comme médecin du seraï, fut l'Allemand Ghobis, qui, ayant traité d'une douleur de membres celle des femmes de son harem que Moustafa affectionnait le plus, s'acquit toute la confiance de ce souverain. Trois jours avant le mariage de la princesse Schahsultane, Ghobis se trouvait au harem auprès du Grand-Seigneur, lorsque ce dernier commença tout-à-coup à éclater en invectives contre la Russie. « Mon intention est, lui dit-il, de déclarer la guerre à cette puissance pour les infractions au traité qu'elle a commises en Géorgie et en Pologne ; je l'aurais fait beaucoup plus tôt, si quelques-uns des oulémas corrompus par l'or des Russes ne m'en eussent empêché. » A leur tête se trouvait Dürrizadé qui venait d'être révoqué des fonctions de moufti. « J'espère, ajouta-t-il, que l'Autriche ne s'opposera point à l'exécution de ce projet, d'autant qu'elle n'est plus l'alliée de la Russie ; d'ailleurs la Pologne demande que mes armées sauvent ses libertés, menacées par l'ambition de cette dernière puissance ». Cette sortie fut le premier pronostic de la résolution sérieuse, mais encore secrète, qu'avait formée la Porte de déclarer la guerre à la Russie : projet que jusque-là son langage pacifique n'avait pas permis de soupçonner. Pour être plus sûr de ne pas se tromper sur le sens véritable de ces paroles, le docteur eut soin de se ménager un entretien avec le nain Moustafa, premier favori du Sultan. Il en reçut l'assurance que telles étaient effectivement les intentions de la Porte. En effet, le directeur du mehterkhané, c'est-à-dire du magasin des tentes impériales,

fut tout-à-coup mandé à la Porte, où le grand-vizir l'interrogea sur l'état des tentes confiées à sa garde, et, sous prétexte que la prochaine circoncision du prince héréditaire Sélim allait nécessiter l'emploi des tentes impériales, on lui ordonna d'en tenir prêtes quelques centaines. Mais Ghobis ayant appris qu'il n'était pas encore question au seraï de la circoncision du jeune prince, ne put plus douter de l'humeur guerrière du Sultan. Ce fut par lui que l'internonce impérial Brognard eut le premier avis de la guerre que Moustafa avait résolue contre la Russie ; elle n'éclata cependant qu'au bout de neuf mois, passés en projets par ce souverain, et après de nombreux pourparlers et l'échange presque continuel de notes diplomatiques.

Le germe de la guerre projetée contre la Russie avait été semé au commencement de cette même année, à la fin de laquelle nous avons vu le Sultan s'exprimer si ouvertement envers Ghobis, par les négociations auxquelles [x] avait donné lieu l'entrée des troupes russes en Pologne : mesure contre laquelle la Porte avait aussitôt protesté. En réponse à ses plaintes, le résident russe avait prétendu que son gouvernement n'était intervenu dans l'affaire des dissidens que pour soutenir les libertés polonaises menacées. L'interprète de la Porte lui ayant demandé des explications sur l'entrée de l'armée russe à Varsovie, il répondit, par écrit, qu'il n'avait aucune connaissance de ce fait, mais que sans doute la démonstration dont il s'agissait avait été déterminée par l'inexécution des traités jurés : œuvre due à l'influence

française. Dans une seconde, Obreskoff représentait la confédération de Bar comme un ramas de gens sans aveu, et demandait ce que penserait le monde en voyant la Prusse et la Russie voler au secours des dissidens, les Turcs et les Tatares à celui des catholiques; puis il ajouta qu'il n'y avait là au fond qu'une question toute religieuse. Dans une première conférence qu'eurent les ministres ottomans avec les résidens de Prusse et de Russie, les affaires de Pologne furent mises sur le tapis, et chacun des deux ministres s'attacha à défendre sa cour du reproche de vouloir en aucune façon empiéter, par la force des armes, sur les libertés polonaises (mars 1767). Mais l'engagement qui peu de temps après eut lieu entre les troupes russes et les confédérés, et à la suite duquel Radziwil s'enfuit en Moldavie, ne laissa pas d'augmenter le ressentiment de la Porte. A ce grief vinrent se joindre les difficultés qu'elle avait eues au sujet de la construction par les Russes d'une forteresse dans la Nouvelle-Servie; les plaintes que naguère elle avait dû élever auprès du cabinet de Saint-Pétersbourg au sujet de la violation du territoire ottoman dans la Kabarta; la séduction des Moldaves et le soulèvement des Monténégrins. Le résident russe chercha à justifier sa cour par un mémoire dans lequel il alléguait qu'Orel, où l'on n'avait construit qu'un lazaret et point de forteresse, était situé en deçà du Dniester, à quatre-vingts lieues d'Oczakow et à cinquante de Bender; que les plaintes relatives à la violation des frontières de la Kabarta étaient la conséquence de l'ignorance où l'on

avait été des véritables frontières de ce pays qui, commençant à l'ouest sur la limite du gouvernement de Besleni, dépendant de la Porte, se prolongeait à l'est jusqu'à la rive orientale de la petite rivière de Kroupa qui se jette dans le Terek, et que le territoire de la Kabarta ne s'étendait pas au-delà de ce petit cours d'eau; que la garnison russe à Mozdok n'avait d'autre mission que de mettre un terme aux brigandages des habitans de la contrée avoisinant cette place et aux malversations des négocians de Perse; enfin, que les petits forts élevés le long du Terek n'étaient pas sur le territoire de la Kabarta. A l'égard des secours que la Russie aurait donnés aux Géorgiens, Obreskoff ajoutait que la Géorgie, et par sa position géographique, et par ses nombreux châteaux forts, était en assez bon état de défense pour n'avoir aucun besoin de l'assistance russe; que la cour de Russie n'avait en vue que le bonheur des peuples soumis à sa domination, et qu'elle était bien éloignée de vouloir chercher querelle à la Sublime-Porte. Obreskoff demanda en même temps l'autorisation de nommer un nouveau consul russe en Crimée, et la Porte ayant déclaré ne vouloir donner cette autorisation que dans le cas où il s'engagerait à faire démanteler Orel, il répondit qu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour traiter à ce sujet. Relativement aux intrigues que six moines russes auraient tentées pour séduire et gagner à la cause de la Russie les sujets moldaves, Obreskoff dit qu'il en écrirait à sa cour; mais la réponse qu'il fut chargé par son gouvernement de faire

à ce sujet, irrita encore plus la Porte que le fait même auquel elle avait trait. Cette réponse portait que les fugitifs moldaves pourraient bien être au nombre de ces malheureux qui, non-seulement en Moldavie, mais sur tous les points de l'Empire ottoman, aspirent à se soustraire aux exactions et aux persécutions de leurs princes ou de leurs gouverneurs.

Les choses en étaient là lorsque Moustafa, déjà résolu à la guerre, s'ouvrit à ce sujet avec son médecin Ghobis. Les événemens qui suivirent et l'échange des notes ne firent que hâter l'explosion de la discorde qui existait entre la Porte et la Russie. Feignant d'ignorer également les secours que la Russie avait donnés aux Monténégrins, la séduction qu'elle avait exercée sur les sujets moldaves et l'entrée de ses troupes à Varsovie, Obreskoff différait sans cesse sa réponse, la remettant à la réception des renseignemens plus complets que devait lui envoyer sa cour; le ministre prussien, son écho fidèle, répondait dans le même sens. L'examen des notes qui furent échangées à cette occasion atteste l'ineptie des diplomates ottomans, et la rouerie de ceux de Prusse et de Russie à l'époque où nous sommes arrivés. A chaque instant, l'interprète de la Porte était dépêché auprès du résident russe, et le sommait de s'expliquer sur les actes de violence commis en Pologne par son gouvernement; mais jamais Obreskoff n'était instruit de rien, ou bien il déclarait que toutes les mesures prises par sa souveraine l'avaient été dans l'intérêt des libertés polonaises et du maintien des traités conclus. Les ré-

clamations adressées au résident prussien étaient peut-être plus risibles encore. Ainsi, la Porte, se fondant sur ce que l'ordre de Malte possédait des biens en Silésie, demandait que le roi de Prusse lui prouvât son amitié en obtenant des Maltais la restitution des navires qu'ils avaient pris aux Ragusains, et qu'à l'avenir Frédéric II garantît la libre navigation des musulmans ; ou bien que Zegelin déterminât l'ambassadeur d'Angleterre à déclarer quelle était la mission d'un agent que Georges II venait d'envoyer auprès du souverain de Maroc (mai 1768). Tantôt la Porte signifiait à Zegelin qu'on ne lui reconnaîtrait pas des pouvoirs suffisans, s'il ne payait immédiatement une somme en écus de Saxe qui avait été confisquée à un Grec de Khios ; tantôt enfin, elle se plaignait de ce qu'on avait vu des officiers prussiens parmi les rebelles du Monténégro. Dans ses réponses, le résident prussien se jouait de l'ignorance et de la simplicité du reïs-efendi en lui débitant toutes sortes de contes sur des rassemblemens de troupes qui avaient lieu, disait-il, en Hongrie, en sorte que la Porte interpellait à son tour l'internonce d'Autriche au sujet d'une frégate qu'on aurait lancée à Klosterneubourg. Un officier russe, accusé d'espionnage, ayant été pendu à Yassy, Obreskoff se plaignit de ce que cette exécution avait eu lieu sans qu'on lui en eût préalablement donné avis : ce à quoi le reïs-efendi répondit par une récrimination pour laquelle il prit texte d'une lettre saisie sur un marchand russe qui venait d'être arrêté, et où les magnats de Russie excitaient les boyards moldaves

à la révolte. Obreskoff, suivant son habitude, prétendit ignorer complétement ce dont on lui parlait, mais il expliqua, au nom de sa cour, le fait incriminé par cette observation piquante, à savoir que les fugitifs faisaient sans doute partie de ces victimes qui partout cherchaient à se soustraire aux vexations dont elles étaient l'objet. Le mécontentement de la Porte fut encore augmenté par plusieurs lettres successives de Branicki, chef de la confédération de Bar[1]. Cinq nobles polonais furent députés par cette confédération[2] auprès du gouverneur de Chocim pour lui faire connaître la situation de la république, qui n'avait pas été représentée par Alexandrowicz, et lui exposer tout ce qu'avait tû ce dernier [xi] ; en même temps, la confédération notifia au grand-vizir le départ des internonces qu'elle venait d'accréditer à Vienne, à Paris, à Berlin, à Dresde, à Madrid et auprès des autres cours d'Europe. L'occupation de Biala et de Sulacz par les Russes fut pour la Porte un nouveau sujet d'irritation, et elle signifia au ministre prussien qu'en sa qualité de puissance voisine de la Pologne, elle se verrait forcée d'aller à son secours et d'appeler aux armes les Tatares (19 juin 1768). A ce sujet, le ministre russe déclara que, si le khan des Tatares recevait l'ordre de marcher sur la Pologne, il serait contraint de considérer la guerre comme imminente

1 Lettres au grand-vizir, en date des 8 mars et 1er mai ; lettre au gouverneur de Chocim en date du 7 août 1768.

2 Le colonel Domboroski, Craczinski, maréchal de la confédération ; le colonel Alexandre Groholsky, Stanislas Craïzky, Stanislas Zoborowski. 4 juillet et 12 août 1768.

et qu'il se préparerait pour partir (17 juillet 1768). A Balta, les Russes et les Tatares en étant venus aux mains, le moufti légitima la guerre par un fetwa motivé; son existence en fut d'abord tenue très-secrète par la raison qu'il ne l'avait rendu qu'avec répugnance et seulement sur la demande réitérée du kadiasker Osman Molla. Ainsi, la guerre, depuis long-temps résolue par le Sultan, reçut une sanction légale, mais six semaines s'écoulèrent encore jusqu'à l'époque où elle fut déclarée officiellement.

Au milieu de ces projets et de ces préparatifs d'hostilités le grand-vizir Mouhsinzadé fut tout à coup révoqué le jour même du rikiab, c'est-à-dire le jour où les ministres viennent auprès de l'étrier impérial présenter leurs hommages au Sultan et le remercier, conformément à un ancien kanoun, de la solde qu'il avait distribuée aux troupes deux jours auparavant (7 août 1768—23 rebioul-ewwel 1182). Cette destitution fut attribuée, par les adversaires du grand-vizir, à un prétendu manque de capacité et à son esprit craintif, que le Sultan avait déclaré n'être point à la hauteur des circonstances graves où se trouvait l'Empire. Quoi qu'il en soit, Mouhsinzadé, lors de son second grand-vizirat, dit lui-même à l'historiographe de l'Empire, Wassif, au quartier d'hiver de Schoumna, que, dans un entretien secret avec le Sultan, il avait insisté sur la nécessité de compléter les préparatifs commencés et de mettre les frontières en parfait état de défense avant de déclarer la guerre, afin que l'ennemi les trouvât garnies de défenseurs, mais que ce conseil

avait déplu au Sultan qui brûlait de déclarer la guerre. Cette version, que l'historiographe de l'Empire tenait de la bouche même du grand-vizir révoqué, s'accorde assez avec celle des rapports d'ambassade. En effet, il en résulte que, dans le principe, le Sultan était content du grand-vizir, qui opinait pour la guerre; mais tous s'accordent à dire que plus tard il le disgracia, parce que, dans la dernière conférence à laquelle il prit part, Mouhsinzadé s'était rangé à l'avis des oulémas et avait voulu dissuader le Sultan du voyage d'Andrinople (28 août 1768). Toutefois le grand-vizir révoqué en fut quitte pour un exil à Ténédos : mais il ne se rendit pas au lieu de son bannissement sans trembler pour sa vie, car on lui avait adjoint pour l'escorter le même chambellan qui, ayant conduit à Mitylène son prédécesseur Bahir Moustafa, était revenu avec la tête de ce ministre. Mouhsinzadé eut pour successeur le gouverneur d'Aïdin, Hamza-Pascha, ancien silihdar, homme tout-à-fait dans la force de l'âge, car il venait d'atteindre sa quarantième année. Fils d'un riche marchand de Karahissar, ville du sandjak de Nikdeh, il était entré au seraï à l'âge de quinze ans en qualité de confiseur; puis il avait fait son chemin, comme page, dans les différentes chambres. Dix années auparavant, lors de l'avénement du sultan Moustafa, il avait été revêtu du titre de silihdar et fiancé à la princesse Hebetoullah. Plus tard, il avait quitté le seraï en qualité de vizir, receveur des impôts en Morée, et, pendant les dix années qui venaient de s'écouler, il avait successivement géré le même nombre de gouver-

nemens[1]. Quinze jours après sa nomination[2], il arriva à Constantinople, où, suivant le cérémonial usité, l'interprète de la Porte alla le recevoir à Scutari; le moufti l'accompagna à l'audience du Sultan, au sortir de laquelle il fut gratifié d'un cheval richement harnaché (22 septembre 1768 — 10 djemazioul-ewwel 1182). Hamza-Pascha signala son entrée au pouvoir par de fastueuses prodigalités[3]; son premier soin fut de révoquer le reïs-efendi Osman, qui était une créature de son prédécesseur; il le remplaça par Ridjayi-Efendi, qui avait déjà occupé ce poste six ans auparavant, et qui depuis avait successivement exercé les fonctions de kiayabeg et de directeur de l'arsenal. Dans le khattischérif par lequel le Sultan annonça la nomination du nouveau grand-vizir, la révocation de son prédécesseur fut attribuée au peu de soin qu'il avait apporté à diriger

[1] 1° En 1172 (1758), receveur des impôts en Morée; 2° en 1173 (1759), gouverneur de Roumilie; 3° la même année gouverneur d'Oczakow; 4° en 1176 (1762), gouverneur de Widin; 5° la même année, de nouveau gouverneur d'Oczakow; 6° la même année, gouverneur de Chocim, puis dépouillé des trois queues de cheval et exilé à Demitoka, mais peu après remis en possession de son gouvernement; 7° gouverneur de Selanik; 8° en 1180 (1766), gouverneur d'Egypte; 9° de Haleb; 10° la même année, gouverneur d'Aïdin. *Biographies des grands-vizirs*, par Djawid.

[2] Le 22 septembre, c'est-à-dire, le jeudi 10 djemazioul-ewwel, d'après les rapports d'ambassade, tout-à-fait d'accord sur ce point avec Wassif, p. 216.

[3] Wassif dit qu'il avait mis en pratique dans cette circonstance les vers suivans de Saïb :

Hifzi dewlet der perischan herdeni sim ou zer est
Meddi ihsan rüschteï djirasei in difter est.
Sème l'or et l'argent, pour obtenir le pouvoir ;
Le fil de tes bienfaits reliera le livre de ta vie.

les affaires les plus importantes de l'État (celles qui avaient trait à la guerre) et à l'abus qu'il avait fait de son pouvoir, en confiant tous les emplois à ses créatures. La question de savoir si l'on devait déclarer la guerre à la Russie fut agitée dans un grand conseil (4 octobre 1768) : et, attendu que la Russie, en envahissant avec ses armées le territoire de Pologne, avait porté atteinte à la liberté de ce pays et cherché à y introduire un nouvel ordre de choses ; que les dissidens avaient été attaqués et dépouillés par ses troupes qui avaient poursuivi les fugitifs jusque sur le territoire ottoman ; que dernièrement encore, à Balta, un des palais appartenant à la famille du khan avait été pillé et incendié; attendu enfin qu'à ces divers titres la paix devait être considérée comme rompue, le diwan déclara unanimement légitime la guerre contre la Russie. Seulement, comme le grand-vizir, qui venait de prendre les rênes du gouvernement, n'avait encore pu voir le résident russe, on décida à mander préalablement M. d'Obreskoff et à lui signifier que la paix ne pouvait être maintenue qu'à une seule condition, savoir : que la Russie s'engagerait, sous la garantie de ses quatre alliés (le Danemarck, la Prusse, l'Angleterre et la Suède), à n'intervenir désormais ni dans l'élection du roi de Pologne, ni dans les dissidences religieuses qui surviendraient dans ce pays ; à retirer ses troupes de Pologne et à ne plus restreindre l'exercice des libertés polonaises. En cas de refus, on devait déclarer au résident russe que la Porte était irrévocablement résolue à la guerre. Obreskoff, qui,

sur le vu des dépêches que lui avait apportées un courrier de sa cour vers la fin de septembre, avait demandé au grand-vizir un entretien secret, fut mandé huit jours après à une conférence publique où il se rendit avec toute sa suite, dans l'intention de féliciter à cette occasion le grand-vizir au sujet de son élévation. Après avoir attendu une demi-heure dans la salle des étrangers, il fut introduit dans celle du diwan où il trouva tous les ministres réunis (6 octobre 1768)[1]. Au lieu de se tenir debout, le grand-vizir le reçut assis sur le sofa, et tenant ses pieds à demi étendus dans une posture fort peu cérémonieuse. Au milieu de son discours, le grand-vizir l'interrompit, en lui disant qu'il ne s'agissait plus de conférences et qu'il en avait eu assez avec le reis-efendi. En prononçant ces mots, il tira de son sein un écrit par lequel Obreskoff s'était engagé quatre ans auparavant à faire réduire à sept mille hommes le corps de troupes russes en observation sur le territoire de Pologne, tandis que ce corps était actuellement porté à trente mille hommes[2]. Obreskoff en ayant avoué vingt-cinq mille[3] : « Traître! parjure! s'écria le grand-vizir, ne

[1] « Relation de ce qui est arrivé à l'audience que M. d'Obreskoff, résident russe, a obtenue du grand-vizir, le 6 octobre 1768. » *Rapport* de Brognard, en date du 13 octobre 1768.

[2] Précis de l'audience donnée par le grand-vizir à M. d'Obreskoff, le 6 octobre. Wassif, p. 318. L'historiographe de l'Empire commet ici une négligence inconcevable, car il assigne pour date à l'audience, le samedi 26 djemazioul-ewwel; or le 26 djemazioul-ewwel correspond au 8 octobre et est en effet un samedi; mais l'audience eut lieu le jeudi 6 octobre.

[3] Suivant Wassif, 27,000.

» viens-tu pas d'avouer ton manque de foi ? ne rougis-» tu pas devant Dieu et devant les hommes des atro-» cités que commettent tes compatriotes dans un pays » qui ne vous appartient pas ? Ne sont-ce pas vos » canons qui ont renversé un des palais du khan des » Tatares ? »

A ce moment, Obreskoff fut sommé de signer l'acte qui avait été résolu au conseil, et, comme il s'y refusa, alléguant qu'il n'était pas muni à cet effet de pouvoirs suffisans, la guerre fut déclarée. » La Russie, répondit le résident, ne désire pas la » guerre, mais elle soutiendra de toutes ses forces » celle qui vient de lui être déclarée : » réponse que l'interprète de la Porte traduisit par celle-ci : La Russie est invariable dans son amitié, mais, si on veut la guerre, ce sera différent. En vain le résident répéta sa réponse trois fois, et demanda instamment que l'interprète de la Porte traduisît fidèlement ; il fallut y renoncer. Lorsqu'il eut été reconduit dans la salle des étrangers, le grand-vizir fit rédiger par le reïs-efendi un rapport au Sultan sur ce qui venait d'arriver. L'interprète de la Porte vint encore une fois le presser de prendre l'engagement qu'on exigeait de lui, mais ses efforts furent inutiles. Il était trois heures de l'après-midi, lorsque la réponse du Sultan fut transmise du seraï à la Porte. Aussitôt le mousiraga (prévôt d'état-major), renvoya la garde des janissaires attachée à la personne de l'envoyé russe, attendu qu'à partir de ce moment il entrait dans l'exercice de ses fonctions. Les domestiques d'Obreskoff furent retenus

jusqu'à nouvel ordre, et ses chevaux reconduits à Péra. L'interprète de la Porte et le maître des cérémonies déclarèrent ensuite au résident que le Sultan avait donné ordre de le conduire au château des Sept-Tours, ainsi que son premier interprète. Obreskoff répondit qu'il se soumettait à cette mesure, et à partir de ce moment résignait ses fonctions. Il demanda à garder auprès de lui quelques gens de sa suite; on lui permit de conserver son secrétaire, deux interprètes et sept domestiques qui furent emmenés avec lui au château des Sept-Tours [XII].

Huit jours après cette déclaration de guerre, eut lieu un changement des plus importans, eu égard aux circonstances où se trouvait la Porte. Un successeur fut donné au khan des Tatares, car le Sultan espérait imprimer par ce changement une plus grande énergie aux opérations de la prochaine guerre. Makssoud-Ghiraï, qui occupait alors ce poste, fut mis à la retraite, et alla vivre dans la métairie de Foundüklü; il fut remplacé par l'ancien khan Krim-Ghiraï, si redouté des Russes, qui reçut pour la seconde fois l'investiture de cette dignité, par le sabre et le baudrier, l'arc et le carquois, le kalpak, le panache de héron et le don d'un cheval magnifiquement harnaché [1].

Le grand-vizir lui remit encore, de la part du Grand-Seigneur et comme marque de faveur particu-

[1] Wassif, p. 319, Ici, il donne au khan révoqué le nom de *Makssoud*; plus loin, il le nomme *Mesoud*.

lière, un portefeuille contenant des valeurs pour quarante mille ducats, et, pour l'honorer, quarante têtes de Monténégrins, qui venaient d'être expédiées à la Porte, furent exposées au seraï, le jour où il fut conduit à l'audience du Sultan (18 octobre 1768—7 djemazioul-akhir 1182). Le gouverneur de Bosnie, Mohammed-Pascha, avait joint à cet envoi de têtes une supplique collective où les Monténégrins rendaient hommage à la toute-puissance du grand Padischah dont les armées désolaient leur pays et massacraient ses habitans; ils y juraient, par le tombeau du Prophète et le sang versé par le Christ, de livrer à la Porte les agitateurs Etienne et Wassili, s'ils osaient encore reparaître au milieu d'eux, et demandaient enfin à être rangés de nouveau parmi les fidèles sujets de la Porte.

Le nouveau khan fut le principal auteur de la révocation du nouveau grand-vizir qui, six semaines après sa nomination, fut destitué et exilé à Gallipoli; il y mourut trois ans après, sans s'être acquis d'autre renom que celui d'une générosité sans bornes. Cette destitution eut lieu avant même que l'un des ministres européens, celui de Naples, eût eu le temps de le féliciter sur son élévation. Son goût pour la dépense avait déplu au Sultan, dont l'économie était très connue, et le peu de capacité qu'il avait marqué lors des troubles d'Egypte, avait pareillement indisposé contre lui le nouveau khan des Tatares. Cependant le khattischérif qui annonça sa révocation ne fit aucune mention de ces griefs, et attribue son remplacement à la faiblesse de sa santé, que le Sultan désirait ménager.

Le nouveau grand-vizir fut Mohammed-Emin, surnommé Yaghlikdjizadé, c'est-à-dire le fils du marchand de mouchoirs. Vingt-quatre années auparavant, il avait fait avec son père, dans l'intérêt de son commerce, un voyage dans l'Inde; six ans après son retour, il avait obtenu une place d'aspirant [1] près la chancellerie d'Etat; puis il était devenu successivement aide du secrétaire du cabinet du grand-vizir, secrétaire du cabinet, reïs-efendi, nischandji, kaïmakam, et gouverneur d'Aïdin; en cette dernière qualité, il avait été fiancé à la princesse Schahsultane et nommé gouverneur de Haleb; rappelé de cette résidence, il avait été investi pour la seconde fois des fonctions de nischandji et de kaïmakam; enfin, son titre de gendre du Sultan l'avait porté au grand-vizirat, comme ses prédécesseurs Mouhsinzadé et Hamza-Pascha (20 octobre 1768 — 8 djemazioul-akhir 1182).

Sa nomination précéda de cinq jours le décès du moufti Welieddin, calligraphe distingué pour l'écriture dite taalik, et fondateur de la bibliothèque de la mosquée du sultan Bayezid, l'une de celles où l'on trouve le plus d'ouvrages rares. Son fils, Mohammed-Emin (le doyen des oulémas, à l'époque où Wassif écrivait son histoire), l'a enrichie de nos jours d'ouvrages précieux qu'il avait achetés à grands frais, et des copies de ceux qu'il n'avait pu se procurer. La plus haute dignité de l'islamisme fut conférée à Osman Molla, fils de l'ancien et célèbre moufti Pirizadé,

[1] *Moulazim.*

si renommé pour sa science profonde (25 octobre 1768 — 13 djemazioul-akhir 1182). Osman Molla était de tous les oulémas celui que le Sultan affectionnait le plus, parce que, un des premiers, il s'était prononcé hautement pour la guerre contre la Russie. Le premier acte administratif du nouveau titulaire fut de nommer Abdoullah-Efendi juge du camp.

Ce fut aussi à l'instigation du khan des Tatares que fut révoqué le jeune Alexandre Ghika, prince de Valachie, sous les yeux duquel l'archimandrite d'Ardjisch avait recruté, de concert avec un lieutenant-colonel russe, des partisans pour la Russie. Il eut pour successeur Grégoire Ghika, ancien interprète de la Porte et depuis prince de Moldavie. Le vieil interprète de la Porte Karadja, d'abord médecin comme Maurocordato, Callimachi et Ipsilanti [1], venait de mourir à l'âge de quatre-vingts ans, ainsi que son prédécesseur Souzzo, auteur d'une nouvelle race de hospodars, et dont le parent, Yanakhi, avait été pendu à Constantinople, neuf années auparavant.

Le jour où fut déclarée la guerre contre la Russie, Ibrahim-Efendi, fils du renégat hongrois directeur de l'imprimerie, qui, depuis vingt-cinq ans, exerçait les fonctions de secrétaire auprès de l'interprète de la Porte, fut éloigné des affaires, sous prétexte qu'il avait entretenu des intelligences avec Obreskoff. D'autres mutations eurent lieu encore, comme c'était l'habitude à chaque changement de grand-vizir. Le def-

1 Souches des familles princières connues sous ce nom.

terdar Sarim-Efendi, qui, pour nous servir de l'expression de Wassif, « croyant du devoir d'un ministre » des finances de gronder et d'aboyer sans cesse à la » manière des chiens de garde, » s'était fait universellement détester, dut céder ses fonctions au tschaouschbaschi Aatifzadé Omer-Efendi, dont le père avait laissé un nom durable comme defterdar et comme écrivain rédacteur des pièces de la chancellerie d'Etat[1]. Yesri Ahmed-Efendi fut nommé tschaouschbaschi; les quatre sous-secrétaires d'Etat, le grand et le petit maîtres des requêtes, le secrétaire du cabinet du grand-vizir et le chancelier[2] reçurent également des successeurs. Le kapitan-pascha Mohammed, arrivé récemment de sa course aux îles de l'Archipel, fut nommé kaïmakam de Constantinople et receveur titulaire des impôts en Morée; enfin Ibrahim, fils d'Osman-Pascha, reçut les deux queues de cheval et fut nommé kapitan de la mer.

Cependant les préparatifs pour la prochaine campagne étaient poussés avec la plus grande activité. Aussitôt après la déclaration de guerre, le grand-vizir avait envoyé dans tout l'Empire deux cents fermans qui enjoignaient aux gouverneurs et aux alaïbegs des troupes feudataires de se trouver, au mois de mars suivant, à Andrinople, où le Sultan devait se rendre lui-même avec l'étendard sacré[3]. Outre les posses-

[1] *Mounschiati defterdar Aatif-Efendi*, dans mon recueil.

[2] *Beglikdji*.

[3] Voir la copie turque du ferman aux Archives Impériales et sa traduction dans le rapport de Brognard en date du 2 novembre. Archives Impériales.

seurs des grands et des petits fiefs (siamets et timars), les Yürüks et les Ewldi Fatihan (les enfans des conquérans), volontaires irréguliers, furent convoqués en Roumilie ; quatorze chambrées de janissaires, trente de djebedjis, quatre de topdjis et deux de toparabadjis, reçurent ordre de partir aussitôt pour les frontières de Pologne ; six mille bourses d'argent furent envoyées en Roumilie ; cent cinquante pièces de dix, cinquante de grosse artillerie et cinquante mortiers de siége, destinés à être embarqués sur la Mer-Noire, furent transportés devant la fonderie, où le grand-vizir vint les inspecter (4-5 décembre 1768). Quatre mille sipahis d'Asie franchirent le Bosphore à Skutari. En Moldavie, quarante mille hommes étaient déjà sous les armes et sept mille sept cent soixante-douze mulets furent embarqués pour servir au transport des munitions de bouche. A l'arsenal, deux vaisseaux de guerre nouvellement construits furent lancés; l'un fut baptisé la *Victoire* et l'autre la *Conquête :* deux noms de favorable augure [1], au moins en apparence. Sept millions et demi de piastres furent mis à la disposition du defterdar pour les frais de la guerre ; un demi-million à celle du chef des bouchers pour la fourniture du bétail nécessaire pour la prochaine campagne ; enfin, deux autres millions de piastres furent remis au khan des Tatares (31 octobre 1768). Le manifeste de la Porte fut communiqué aux interprètes des puissances européennes [XIII] ; en même temps, le grand-vizir

1 *Safer*, *Feth*. Wassif, p. 322.

se décida enfin à répondre aux nombreuses lettres que la confédération polonaise avait adressées à la Porte [xiv]. Cette réponse se croisa avec trois autres lettres des chefs de la confédération : l'une de Potocki, palatin de Kiow[1]; la seconde, datée de Dankowicz, et adressée, par Potocki, Kracsinski et Antoine Rulan[2], au Sultan et au grand-vizir, et la troisième de Potocki, maréchal de la confédération[3]. Ces divers chefs reproduisaient leurs plaintes au sujet de l'atteinte portée par les Russes à la liberté polonaise, et, se déclarant prêts à obéir aux ordres de la Porte, ils demandaient la permission d'accréditer auprès d'elle un ambassadeur. Sur le rapport que lui fit à ce sujet l'interprète de la Porte[4], le grand-vizir répondit à la lettre de Potocki[5], mais il refusa d'accueillir la demande du sénat relative à l'envoi d'un ambassadeur, sous prétexte que l'armée étant déjà en marche pour les frontières de Pologne, rien n'empêchait l'envoyé de la confédération de se rendre, soit à Bender, soit à Chocim ou à Isakdji; il ajouta qu'en attendant, la confédération pourrait faire au gouverneur de Chocim ou au khan des Tatares telles communications qu'il ap-

1 Du 7 redjeb (17 novembre). Voyez le rapport de Brognard en date du 16 décembre 1768.

2 Du 14 redjeb (24 novembre). Rapport de Brognard du 3 janvier 1769.

3 Du 14 redjeb (24 novembre). Rapport de Brognard du 17 janvier 1769.

4 La traduction chiffrée du mémoire de l'interprète de la Porte est jointe au rapport de Brognard en date du 3 janvier 1769.

5 La traduction en chiffres de la réponse du grand-vizir est jointe au rapport de Brognard en date du 16 décembre 1768.

partiendrait. Potocki et Kracsinski avaient pareillement écrit à ce dernier [1] pour l'intéresser à la cause polonaise; ils lui avaient même envoyé le starost Podoroski [2], afin de hâter sa marche; mais, comme celui-ci différait toujours, ils crurent devoir adresser à la Porte de nouvelles observations pour que le khan des Tatares, qui n'avait pas mission de secourir la confédération, mais simplement celle de marcher contre les Russes, reçût l'ordre de se rendre sans délai en Pologne et d'y venir en aide aux confédérés [3].

La Porte visait alors uniquement à se maintenir en paix avec l'Autriche et à détourner cette puissance de se liguer avec la Russie; car il avait été question d'un projet de quadruple alliance entre la Russie, la Prusse, l'Autriche et l'Angleterre. La Porte, alarmée à ce sujet, fit sonder par son interprète l'internonce impérial sur les intentions de son gouvernement; en même temps, elle présenta, comme double appât, à ce dernier, l'offre d'aider l'Autriche par tous les moyens en son pouvoir à reconquérir la Silésie et celle de

1 Cette lettre est jointe au rapport de Brognard en date du 16 décembre 1769.

2 Ses lettres de créance sont jointes au rapport de Brognard en date du 16 janvier 1769.

3 Ces observations sont jointes au rapport de Brognard en date du 17 février 1769 : *Sperabamus igitur quod serenissimus Han intrabit Poloniam, ut Confœderationem nostram a superantibus copiarum Moscovitarum viribus defenderet, et sic securior facta Confœderatio nostra augeri possit reunione bonorum Patriotarum, et in hac spe festinavimus in patriam, in qua miles Moscoviticus inhiat totali Confœderationis exitio, et ne hac aggregatione et accessu coicolarum augeatur, conatur impedire.*

faire monter l'électeur de Saxe sur le trône de Pologne [1]. L'internonce impérial remercia la Porte, dans un mémoire qu'il lui adressa, de ses bonnes intentions, mais il lui déclara aussi que, fidèle à ses engagemens, l'Autriche, après avoir cédé la Silésie au roi de Prusse et reconnu Poniatowski en qualité de roi de Pologne, ne pouvait profiter du bon vouloir du Sultan [xv], auquel il offrait, du reste, la médiation du cabinet de Vienne. En réponse à cette ouverture, le grand-vizir Mohammed-Emin écrivit au prince de Kaunitz une lettre conçue dans le style le plus amical, où, reproduisant tous les griefs déjà formulés contre la Russie dans le manifeste de la Porte, il déclarait que l'empereur d'Allemagne, en sa qualité d'héritier de la couronne de Hongrie, était depuis le temps de Nouschirwan, le seul souverain digne du titre impérial [2],

[1] Le mémoire que l'interprète de la Porte lui adressa à ce sujet est joint au rapport de Brognard, en date du 3 juin 1768.

[2] *Nemdjé dewleti zemani kadimden berü dewlet dimeghilé mewssouf wé tadji Nouschirwan ilé mouftekhar wé mouteber idüghi maarouf oldighiné binaen Imperator lakabi dewleti mouscharounileïhé seza wé olwedjilé douweli saïré beïnindé moumtaz olmagha ahra iken moukaddema limasslahatin Moskow Tscharidjasiné Imperator lakabi telkib olounoub maddeï irsü sati olmak zaamiilé laffi meskouri kouwwetden fiilé getürmek niyetiilé bir katsch seneden berü enwaï desaïsi irtikiab wé memaliki lehé italeï desti taghalloub eïledigüden maada*, c'est-à-dire, comme il est notoire que depuis long-temps la cour d'Autriche porte avec gloire et honneur la couronne de Nouschirwan, le titre impérial lui a été décerné et conservé, comme à la plus digne et pour la distinguer des autres cours ; se fondant sur ce que précédemment le titre impérial lui a été attribué par l'effet de circonstances particulières, la Czarine a cru à tort que cette concession était un hommage qu'on lui rendait et elle a prétendu prendre au sérieux un mot vide de sens ; aussi, depuis quelques années, différens projets perfides formés par elle dans ce but ont été

que cherchait à s'arroger également la Czarine de Russie. C'était par de telles perspectives d'agrandissement aux dépens de la Prusse et de telles flatteries, au préjudice du droit qu'avaient les Czars de Russie à porter le titre impérial, que le grand-vizir Mohammed-Emin, le reïs-efendi Ridjaïyi et l'interprète de la Porte Souzzo espéraient captiver l'Autriche et imprimer à sa politique une direction favorable aux intérêts du Sultan; mais, par une inconséquence assez singulière, la Porte refusait itérativement, dans cette lettre, de donner la dénomination de paix perpétuelle à la paix qui existait entre elle et l'Autriche, et qui, vingt et un ans auparavant, avait été prorogée indéfiniment. Cependant, la paix qu'elle venait de rompre avec la Russie avait, depuis long-temps, été proclamée *éternelle*, et les internonces impériaux ne cessaient de réclamer pour que la même qualification fût appliquée à la paix qui unissait la Porte et l'Autriche, depuis que Raghib n'avait pas voulu reconnaître que proroger indéfiniment cette paix, c'était l'éterniser. Au reste, la Porte se montra d'autant plus accommodante sur les

mis à découvert, et la main de l'oppression s'est étendue sur la Pologne. 16 novembre 1768. Voir l'original de cette pièces aux Archives Impériales. Le sceau dont elle est empreinte, porte, indépendamment des quatres devises connues (Je mets ma confiance en Dieu et Dieu me satisfait; il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu; c'est Dieu qui est mon guide; je m'en remets à Dieu de ce qui me concerne), cette autre devise inscrite au centre même du sceau : *Li Mohammed yerdj el-aman Mohammed, moutenedjien Feïzoul-Emin Emin*, c'est-à-dire, c'est de Mohammed que Mohammed implore son salut; Emin (le sûr) demande l'appui du Sûr (le Prophète). Cette lettre étant signée Elhaj Mohammed Emin, il est clair qu'il passa par a Mecque, en accomplissant son voyage dans l'Inde.

autres points qu'elle eut à débattre avec la cour impériale, et elle ne fit aucune difficulté d'adresser aux gouverneurs de Bosnie [1] et de Belgrade [2] des fermans qui leur enjoignaient de faire droit aux réclamations élevées par cette cour, et tendant à mettre fin à quelques difficultés survenues aux frontières. Elle consentit également à autoriser la reconstruction de l'église des Franciscains, que le dernier incendie avait réduite en cendres [3]. Pour faciliter cette mesure, le reïs-efendi conseilla lui-même à l'internonce impérial de se borner à demander l'autorisation de reconstruire quelques maisons détruites par l'incendie, ajoutant qu'à ce titre celle de l'église en question serait tolérée, bien que cette réédification fût contraire à la loi. Conformément à ses instructions, l'internonce garda une stricte neutralité dans les affaires de Pologne et ne donna aucune suite aux lettres qui lui furent adressées par les chefs de la confédération de

[1] Ferman adressé au gouverneur de Bosnie et de Widdin, schewwal 1182 (février 1769), joint au rapport de Penkler en date du 15 mars 1769.

[2] Fermans adressés au gouverneur de Belgrade en 1178 (1764), et 1182 (février 1769).

[3] Voir aussi aux Archives Impériales les fermans que Penkler avait obtenus précédemment en faveur des jésuites et des Trinitaires de Khios et des Franciscains de Péra, savoir : 1° celui du 1er moharrem 1157 (15 février 1744) ; 2° celui de djemazioul-akhir 1178 (décembre 1764) ; 3° celui de ramazan 1179 (février 1766), où les jésuites reçurent la dénomination de *Jesuit*, ce qui était tout différent de celle d'*Isewi*, c'est-à-dire, les confesseurs de la religion de Jésus, mot par lequel on avait traduit à tort dans les actes précédens le titre de jésuite ; 4° celui du 1er moharrem 1182 (18 mai 1768), lequel n'était autre que le premier berat obtenu par les Franciscains de Péra en 1072 (1661) et renouvelé en 1112 (1700), puis en 1118 (1706).

Bar [1]. Le chargé d'affaires de cette confédération, Jacques Magnecki, qui avait été secrètement envoyé par elle à Constantinople, lui nuisit plutôt qu'il ne la servit par ses ridicules fanfaronnades ; cependant, les plaintes qu'il éleva contre la cupidité de Khalil, pa-

[1] Il existe aux Archives Impériales deux de ces lettres où les confédérés implorent l'assistance de l'Autriche ; l'une est du 28 juin 1768, l'autre du 22 janvier 1769. Elles sont signées par : 1° *Michael Hieronymus Comes de Crasne; Corvinus Krasinski, Succamerarius Palatinatus terræ Roranensis, Mareschallus confœderationis regni;* 2° *Potocki P. M. D. Litt. Generalis Locumentens Conf. regni, equestris Mareschallus et Generalis exercitus regni ;* 3° *Marrianus a Potok Potocki, Mareschallus confœderationis territorii Hakenensis; Josephus in Putasic Putaski Notarius regni; Varec Capitaneus Colonellus Mareschallus confœd. exercitus regni ; Hyacinthus Antonius Rolo Kochanski Konf. (sic) Koron. Konsiliar et General Secret. — Primo sciendum est, quod multi exercitus sunt Moscovitici in Polonia, in civitatibus capitalibus et in civitatibus Dominorum confœderatorum resident, et semper per Ukrainam insensibiliter novi adveniunt, qui plus quam triginta millia Moschorum sunt occisi a Polonis confœderatis.— Secundo. Si præfulgida Porta auxilium militare præstabit Polonis, ut possint trucidari Moschi manentes in Polonia, brevi in tempore Poloni ad minus trahebunt centum millia de suo exercitu, et ibunt in Moschoviam, ut recuperent sua damna per spolia; modo vero confœderati manentes in Turcia prope Chotinum sunt in misero statu, et vix habent quo se sustentare quia carissimo pretio Turci ipsis omnia vendunt, et in triplo solvunt alimenta. Domos pro mansione ultra pretium et taxam domorum conducunt. Passa Chotinensis ad sex millia aureorum nummorum donum accepit à Confœderatis, ut unum bujurulti det Constantinopolim pro legato, et accepto dono noluit dare, dicendo : quod non habet a sua aula commissum pro hoc, et quando ipsi monstravi Cæsaris Turcarum Ferman, me noluit mittere, dicendo : quod ego sum Cæsar, non permitto, ne Moschi nostri amici irascantur nobis; nam Cæsar Turcarum non cogitat de bello cum Moschis. Sed hoc ideo roguebatur, quod a rege Poloniæ, et a Moschis plura dona accepit, et præsertim Soliman Efendi Mukabeledzi Chotinensis acceptis multis donis a Moschis, ille instruit Passam Chotinensem, et est inimicus negotii præfulgidæ Portæ.*

scha de Chocim, déterminèrent la disgrâce de ce dernier.

Parmi les autres puissances européennes, la république de Venise assura la Porte, dans une lettre cachetée que lui remit le baile Giustiniani, de l'intention où elle était de continuer ses bonnes relations avec l'Empire ottoman [1]. Les mêmes assurances furent données à la Porte, au nom de la Hollande, par le chargé d'affaires Weiker [2], accrédité auprès d'elle depuis la mort de l'ambassadeur hollandais Dedel, et au nom du Danemarck, par le résident danois, M. de Gœssel, que la Porte avait refusé de reconnaître jusqu'à ce qu'il eût été accrédité auprès d'elle à titre d'envoyé. L'envoyé suédois Celsing [3] évita, avec un soin égal, soit de donner suite au traité d'alliance conclu avec la Suède, soit de prendre part à la médiation que désiraient l'Autriche, la France, la Prusse et l'Angleterre, mais dont la Porte ne voulait pas entendre parler. La France avait alors pour ambassadeur à Constantinople le chevalier de Saint-Priest qui, à raison de ce qu'il était venu par terre, comme autrefois Desalleurs, obtint un subside journalier de dix-huit piastres neuf paras [4]. Tott, brigadier au ser-

[1] Cette pièce traduite du turc est jointe au rapport de Brognard, en date du 1er décembre 1768.

[2] La traduction de ses lettres de créance est jointe au rapport de Brognard, en date du 17 mars 1769.

[3] La traduction du mémoire par lequel l'interprète de la Porte répondit à la note que lui remit Celsing, est jointe au rapport de Brognard, en date du 17 février 1769.

[4] Ses lettres de créance, datées du 17 juillet, sont jointes au rapport de

vice du roi, fils du rebelle hongrois du même nom, fut envoyé en Crimée avec le titre d'agent français auprès du khan des Tatares, pour le seconder, autant que possible, dans les préparatifs que nécessitait la prochaine campagne. Telle était à cette époque l'impuissance de la Porte en Egypte, qu'elle ne put faire obtenir à l'ambassadeur français aucune réparation de la violence commise par Khalil, le scheïkhol-beled, et Mohammed-Tschaousch, l'aga des janissaires, envers les négocians français habitant au Caire, qu'ils avaient contraints à payer trente-trois mille écus, parce que trois d'entre eux s'étaient amusés à tirer quelques coups de canon aux environs de cette ville [xvi]. Khalilbeg, allié de Houseïn Keschkesch, avait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, été chassé du Caire par Alibeg et s'était enfui, avec ses partisans, à Ghaza; mais il était revenu avec des forces imposantes, au printemps suivant, et avait frappé d'une contribution de vingt mille écus la ville de Damiat. L'armée d'Ali-

Brognard, du 1er décembre 1768. Elles contenaient ce passage adressé au Sultan : « Le principal soin que nous lui recommandons, c'est d'entretenir la bonne intelligence, l'ancienne amitié, et la confiance qui en doit être le fruit, et le moyen que nous lui prescrivons pour y parvenir, c'est de marquer en toute occasion à Votre Hautesse la constance de nos sentimens pour elle, et l'intérêt que nous prenons à la gloire et à la prospérité de son Empire. » — Sur ce, nous prions Dieu qu'il augmente les jours de Votre Hautesse, et les remplisse de toutes prospérités avec fin très-heureuse. » — Dans la lettre au grand-vizir, on lit ce passage : « Nous nous flattons qu'il vous trouvera toujours disposé à employer le pouvoir qui vous est confié, selon votre sagesse et prévoyance au maintien d'une amitié ancienne et de l'intégrité des capitulations renouvelées et augmentées en 1740, et dont les sujets des deux empires doivent recueillir les fruits. »

beg battue d'abord à Manssouriyé, avait ensuite pris le dessus, et les têtes des rebelles avaient été expédiées à Constantinople [xvii]. Ces faits d'armes sont entièrement omis dans les histoires d'Alibeg, qui ont été publiées jusqu'à ce jour.

Lord Murray, ambassadeur d'Angleterre, avait reçu deux lettres de son souverain, l'une adressée au Sultan et contenant l'offre de sa médiation, l'autre, au grand-vizir, pour le féliciter au sujet de son élévation [1]. Il demanda à les remettre en audience solennelle, mais ce fut en vain, le Sultan ayant résolu de n'accorder désormais d'audience aux ministres étrangers que lorsqu'ils auraient à produire de nouvelles lettres de créance ou à lui notifier un avénement; il fut donc obligé de les remettre au grand-vizir. La réponse de ce dernier et celle du Sultan contenaient, avec la répétition des griefs de la Porte contre la Russie, le refus, au moins momentané, de toute médiation offerte par les puissances, attendu qu'il ne pouvait en être question avant qu'on eût livré une première bataille. L'ambassadeur fit ressortir particulièrement, dans une note qu'il rédigea à ce sujet, le refus constant de l'Angleterre de se liguer avec la Russie contre la Sublime-Porte, et il ne laissa pas de représenter cette marque de déférence donnée au Sultan par son gouvernement comme un témoignage d'une haute bienveillance [2].

[1] La traduction de ces deux lettres est jointe au rapport de Brognard, du 16 janvier 1769.

[2] *Il Rè non dubitando che la sua mediazione sarebbe accettata della Sublime Porta per la buona intelligenza, che tanto tempore si mantiene*

Après avoir essuyé un refus sur ce point, il s'employa à demander, par une autre note, la mise en liberté de M. d'Obreskoff, qui était toujours enfermé aux Sept-Tours.

Le ministre de Prusse, qui, peu de temps avant la déclaration de guerre, avait, sur l'ordre formel de son souverain, soumis à la Porte, mais sans résultat, une note dont l'objet était de prévenir une rupture entre elle et la Russie [1], lui en adressa deux autres,

colla sincerità ed integrità del procedere d'ambe le parti, particoloramente quando la Sublime Porta considera con attenzione la somma delicatezza di Sua Maestà il Rè, di rifiutare a segnare una diffensiva Alleanza colla corte di Russia, nella quale fù proposta una guerra turca di essere CASUS FŒDERIS *così Sua Maestà il Rè era persuaso, che la sua mediazione sarebbe acettata coll' istessa sincerità, colla quale sarebbe esibita, quando la Sublime Porta confronti questa delicatezza del Rè col diverso trattamento d'una vicina nazione in simile incontro, l'ambassadore non dubita che avrà un forte effetto ed il Rè sarebbe felice, che la sua delicatezza nello sfugiere ogni impegno colla Russia, che sarebbe dispiacevole alla Sublime Porta, lo renda solo un Rè considerabile che osa con proprietà esibire la sua mediazione.* Dans sa dépêche au secrétaire d'Etat, il s'exprime ainsi : *Nothing in my dispatch has been exagerated. Can any object be known, that can ever make it secure and wise and consistent with the true interest of the Porte, to invade Russia from the side of Europe, unless in conjunction with some other European Power, all late treaties of alliance having been concluded without any exception of turkish wars; our continuing the exception in our new treaty must doubtless, is properly represented, give us great merit with the Porte, but is in a new treaty there were and clauses capable of being mis represented by the Agents, of ill designin Powers, would it not be easy for you having put* (en cet endroit le passage est mal déchiffré) *by the same mean which other Powers would afterwards use to endeavour, to put them wrong. What had real bad effect, which has happened to France, Danemark and Prussia for not excepting turkish wars in the late treaties.*

[1] Sa Majesté ordonne au soussigné par continuation de faire savoir à

par lesquelles il lui offrait la médiation de la Prusse [1] et lui demandait la mise en liberté de M. d'Obreskoff [2]; mais qui eurent aussi peu de succès. Obreskoff représenta lui-même, dans une lettre adressée au grand-vizir, combien il était cruel de le tenir enfermé aux Sept-Tours avec dix-huit personnes, après dix-huit ans de bons et loyaux services ; il ajoutait que sa prison était étroite, sombre, humide, et que sa santé, déjà très-altérée, subissait l'influence d'une détention aussi rigoureuse. Dans une seconde note semi-offi-

la Sublime-Porte, qu'elle ne pouvait voir qu'avec un très-grand déplaisir, que les grands préparatifs, qui se faisaient aussi bien du côté de la Sublime-Porte que du côté de la Russie, annonçaient une guerre sanglante et dont les effets ne pourraient être que malheureux pour les peuples des deux empires; de quel côté que la victoire se déclarât, les uns en souffriraient aussi bien que les autres. — Elle a chargé le soussigné ministre de faire savoir à la Sublime-Porte, que Sa Majesté se chargerait avec un vrai plaisir de raccommoder les choses à l'amiable, et de témoigner par cet acte de sa cordialité combien le bonheur de deux empires lui est cher, et que dans des circonstances semblables on ne peut attendre que d'un vrai et sincère ami, comme Sa Majesté fait profession de l'être.

[1] Le soussigné, ministre de Sa Majesté le roi de Prusse, a l'honneur de communiquer à la Sublime-Porte, qu'il a reçu par le courrier arrivé hier ici, une lettre du roi son maître, en date du 9 de novembre, par laquelle Sa Majesté lui ordonne de faire savoir à la Sublime-Porte, que la nouvelle lui étant parvenue que la paix entre le Sublime Empire ottoman et la cour de Russie était rompue, cette nouvelle l'avait sensiblement affligé; cependant, que Sa Majesté voulait encore donner à cette occasion de vraies preuves de son amitié sincère envers la Sublime-Porte; que Sa Majesté serait très-charmée de pouvoir par ses bons offices rétablir la bonne harmonie entre les deux empires.

[2] Pour ces effets, Sa Majesté se flatte, qu'en considération de la sincère amitié qui subsiste si heureusement entre elle et la Sublime-Porte, elle voudra bien aussi en cette occasion ne point refuser ses intercessions pour la personne dudit résident et le renvoyer sain et sauf avec toute sa suite dans sa patrie.

cielle, il demanda qu'on lui remît la lettre de change de quarante-deux mille roubles que sa cour avait envoyée pour lui, et, par une troisième, il remercia la Porte d'avoir fait droit à cette demande. En notifiant aux interprètes prussien et anglais le rejet des demandes concernant la mise en liberté de M. d'Obreskoff, le drogman de la Porte leur avait cité ce proverbe arabe : *Chaque chose a son temps et chaque affaire doit venir à son heure*[1]. Cependant, il eut soin de porter à la connaissance de la Porte les protestations de ces deux interprètes qui s'accordaient à soutenir que la Russie ne désirait rien tant que de prévenir la guerre qui était sur le point d'éclater, et que, dans cette intention, elle avait demandé la médiation de la Prusse et de l'Angleterre. Il ajouta que cette guerre avait été déclarée uniquement à l'instigation de l'ambassadeur français; que la France entretenait des intelligences continuelles avec le khan des Tatares, et, à l'appui de cette assertion, il avança qu'Hamid, chargé d'affaires du khan, avait rendu de fréquentes visites à la femme du consul français, et que ce dernier n'avait cessé, d'accord avec lui, d'engager des interprètes français à se rendre en Crimée.

Dès la fin de janvier, les queues de cheval avaient été arborées au seraï (27 janvier 1769). Vingt-cinq jours après eut lieu la marche solennelle des corporations et des corps des métiers, qui accompagnent d'ordinaire au camp les diverses milices et les mar-

[1] *El oumour merkhounet li ewkatika*. La traduction chiffrée en est jointe au rapport de Brognard, en date du 3 mars 1769.

mites de l'armée (20 mars 1769 — 12 silkidé 1182). Six jours après, on déploya l'étendard sacré, dont la vue a le privilége d'exalter au suprême degré le fanatisme musulman. La veille au soir, l'internonce impérial, M. de Brognard, s'était rendu avec trois interprètes [1], trois jeunes de langues [2], son écuyer, son secrétaire et son coureur, sa femme et celle de l'interprète Testa, ses quatre filles et deux femmes de chambre, dans une maison située dans le quartier du couvent [3] devant la porte des Canons (Top-Kapou), pour voir passer de là le cortége; à peine y étaient-ils arrivés que l'imam du quartier vint les en expulser, sous prétexte que les habitans de cette partie de la ville n'étaient pas d'humeur à souffrir des infidèles au milieu d'eux. La populace, rassemblée à la porte de la maison, les accueillit à leur sortie par des injures et des menaces, et une soldatesque effrénée les poursuivit le sabre nu et le pistolet sur la gorge à travers le cimetière jusqu'à la porte de la ville, où l'internonce arriva enfin avec la moitié de sa suite: l'autre moitié s'était déjà réfugiée à Péra. Brognard passa la nuit dans la maison d'un Arménien, logé près de la porte de Top-Kapou, et où la présence d'un commissaire de police [4], que lui envoya le lieutenant-général des janissaires, calma ses inquiétudes. Mais, au lieu de retourner à Péra pendant la nuit, ou

[1] Bianchi, Testa, Herbert.

[2] Zechner, Summerer, Adami.

[3] *Tekié mahalle.*

[4] *Salma tschokadar.*

si ce parti n'était pas prudent, de rester tranquillement caché le jour suivant [1], sous la protection du poste de la Porte, Brognard et sa suite, avides de contempler le cortége, allèrent se placer derrière les barreaux d'une boutique de barbier voisine, devant laquelle se postèrent les deux janissaires de l'envoyé et quelques yamaks, chargés de veiller à sa sûreté. La populace ayant été malheureusement informée de leur présence en ce lieu, une cohue de femmes et de polissons des rues se mit à vociférer contre les infidèles : car déjà le cortége commençait à défiler. Mais lorsque parurent les zélotes, les émirs fanatiques et tout ce ramas de garçons d'écurie et de portefaix qui portaient le turban vert à raison de leur prétendue descendance du Prophète et comme étant spécialement chargés de veiller sur l'étendard sacré, le tumulte grossit de plus en plus. « Tuez-les, les giaours, ou vos faces » noirciront au jour du jugement dernier ! » s'écrièrent mille voix, animées par la haine des chrétiens. A ce moment, le fanatisme religieux du peuple ne connaît plus de bornes et s'en prend non-seulement à la maison où était l'envoyé impérial, mais à toutes les maisons ou boutiques de la rue qui appartiennent à des chrétiens; les boutiques sont pillées; plus de cent personnes sont massacrées ; plusieurs centaines

[1] Wassif et Resmi Ahmed donnent ici une fausse date : l'un indique celle du 17 silkidé (26 mars) qui précède d'un jour la véritable, et, dans l'exemplaire de l'ouvrage de Resmi Ahmed (manuscrits de Diez), aussi bien que dans le mien, safer est mis pour silkidé. Diez, qui n'y a pas fait attention, n'a pas remarqué non plus que la date du 18 silkidé est inexacte, car la scène dont il s'agit eut lieu le 27 mars,

sont blessées [1]. Une populace frénétique assiége la maison où était l'internonce, enfonce les fenêtres, brise les barreaux, et telle est sa fureur, que ceux auxquels manquent des armes, grincent des dents et mordent les barres de fer du grillage comme des bêtes enragées. Les portes de la maison sont brisées, la foule s'y précipite et en chasse hommes et femmes à coups de poings et de bâton. Les femmes se voient dépouillées de leurs voiles et de leurs bijoux au milieu de la rue ; elles sont renversées, traînées par les cheveux et foulées aux pieds. C'est avec des peines infinies que le commissaire de police parvint, assisté de ses aides, à soustraire les imprudens à la fureur du peuple et à les entraîner dans une maison arménienne, et c'est le lendemain seulement qu'ils purent se hasarder, sous bonne escorte, à retourner à Péra. Ce fut sous les auspices de ce triste événement, déploré par tous les Turcs doués de quelque prévoyance, et surtout par la Porte, qu'eut lieu le départ de l'étendard sacré, qui, au dire des astrologues et d'Ahmed Resmi lui-même, historien critique de cette guerre, ne pouvait avoir qu'une issue malheureuse, car il eut lieu sous le signe du Cancer, dans la conjonction de Saturne et de la lune [2]. Un tel oubli des prédictions astrologiques est vraiment incroyable de la part d'un souverain aussi passionné pour la vaine science de

[1] Suivant le rapport de Brognard, le nombre des morts s'éleva à cent cinquante et celui des blessés à mille.

[2] *Choix des observations*, par Ahmed Resmi, ouvrage traduit par Diez, p. 7.

l'influence des astres sur les événemens que l'était le sultan Moustafa; on se rappelle que précédemment il avait chargé Ahmed Resmi, son envoyé en Prusse, de lui ramener de Berlin trois astrologues, au lieu desquels Frédéric II donna à l'envoyé turc une leçon plus profitable en le faisant assister aux évolutions de son armée, et en lui prouvant ainsi, qu'une armée bien exercée et un trésor bien garni, valent mieux que toute la science astrologique [1].

Deux jours après l'événement fâcheux et imprévu dont nous venons de rendre compte, Brognard obtint au camp du grand-vizir son audience de congé; il ne fit aucune mention, dans cette entrevue, de ce qui lui était arrivé ni de la réparation à laquelle il avait droit. Le grand-vizir lui sut tant de gré de cette réserve que, dans sa réponse au discours de l'internonce, il articula ce fameux mot de paix *éternelle* [2] que la Porte s'était jusqu'à ce jour refusée à prononcer d'une manière si distincte et si significative, qu'on eût dit, écrivit Brognard dans son rapport, qu'il voulait donner un corps à cette déclaration. Trois jours après, et immédiatement avant le départ de Brognard, le grand-vizir répondit enfin à la lettre par laquelle le prince de Kaunitz lui avait demandé des explications sur la portée qu'il pensait attacher au mot de *perpétuel* en renouvelant le traité de Belgrade. Il lui donna l'assu-

1 Remarques essentielles de Diez, p. 16, annotées par Biornstæhl. Sans doute, cette mission fut verbale, car les instructions remises en douze points par Ahmed Resmi n'en font aucune mention.

2 *Mouebbed.*

rance que ce traité serait considéré prorogé à l'infini [1]. Il fallait un grief diplomatique d'une nature aussi grave, pour déterminer la Porte à consentir à la perpétuation du traité conclu entre l'Autriche et l'Empire ottoman. Outre que l'internonce n'avait, à son audience de congé, réclamé aucune satisfaction pour l'outrage qu'il avait essuyé, il avait poussé l'oubli du passé au point de ne pas renvoyer les présens que la Porte lui avait fait offrir avec ses excuses. Ces présens consistaient en une pelisse de zibeline du prix de deux mille piastres pour lui, et en une parure de la même valeur environ destinée à sa femme. Le compliment que lui adressa la Porte, sans doute dans le but de gagner son silence, en déclarant que la douceur avec laquelle il supportait l'injure qu'on lui avait faite était digne d'un saint, aida à le consoler des mauvais traitemens subis; mais le prince de Kaunitz se servit de la plume acérée du secrétaire de la cour, Thugut, pour le réprimander vertement sur sa conduite dans cette circonstance, et particulièrement sur la faute qu'il avait commise en communiquant à la Porte l'original des considérations politiques que lui avait adressées son gouvernement et qui étaient destinées à demeurer secrètes. Il faut en convenir, la carrière diplomatique de Brognard ne fut qu'une suite de revers jusqu'à l'époque de sa mort, qui survint peu de temps après: Thugut le remplaça en qualité d'internonce.

[1] *Daïm ou mouebbed.* Archives Impériales. Il résulte de la traduction jointe au rapport de Brognard du mois d'avril, que l'interprète de la Porte traduisit cependant ces mots par *pax continua,* au lieu de *perpetua.*

Hâtons-nous de le dire, les outrages publics infligés à Brognard étaient un fait inoui dans les annales des relations diplomatiques de la Porte avec les ministres européens. Nous avons déjà vu dans le cours de cette histoire des interprètes bâtonnés et pendus, des envoyés emprisonnés et battus; mais jamais populace ni soldatesque n'avaient violé d'une manière aussi flagrante ce principe si connu du droit ottoman en matière d'ambassade : *Aucun mal ne peut atteindre les envoyés* [1]. Cette infraction au droit des gens fut l'œuvre du fanatisme musulman, exalté par l'aspect de l'étendard sacré; mais, malheureusement, ce n'était pas la dernière fois que des agens diplomatiques européens et leurs épouses devaient être maltraités et injuriés par le peuple. De nos jours, la femme d'un ambassadeur anglais et celle d'un envoyé russe, lady Elgin et madame de Tomara, ayant voulu visiter la mosquée de la Souleïmaniyé, ne furent pas plus épargnées que ne l'avait été Brognard et sa suite, et cette fois, comme la précédente, un présent composé de pelisses, de châles et de diamans fut le dédommagement offert et accepté des coups et des mauvais traitemens qu'elles avaient essuyés. Un aussi fâcheux incident, survenu au moment du départ de l'étendard sacré, put sembler aux politiques et aux astrologues d'alors d'aussi mauvais augure que la conjonction de Mars et de Saturne dans le signe de l'Écrevisse : présage qui fut, du reste, pleinement confirmé par la guerre qui suivit et son issue désastreuse pour l'Empire.

[1] *Eltschiyé zewal yok.*

LIVRE LXXIII.

Expédition et mort de Krim-Ghiraï. — Attaque sans résultat, dirigée sur Chocim. — Le grand-vizir et Potocki à Khandepé. — Mort de plusieurs savans et grands dignitaires de l'Etat. — Grand-vizirat de Moldowandji. — Exécution de l'interprète de la Porte, du voïévode de Moldavie et du grand-vizir. — Prise de Chocim. — Mort du moufti. — Insurrection des Maïnotes. — Incendie de la flotte à Tscheschmé. — Siége de Lemnos. — Bataille de Kakoul. — Prise d'Ismaïl et de Kilia. — Demi-mesures. — Prise de Bender et d'Ibraïl. — Révocation du khan et du grand-vizir. — Tentative de médiation faite par l'Autriche et la Prusse. — Le sultan Moustafa propose le partage de la Pologne. — Traité de subsides avec l'Autriche. — Déclaration en faveur des confédérés. — Quartier-d'hiver; armemens. — Les Russes s'emparent de la Crimée. — Mission d'Osman-Efendi. — Révocation du grand-vizir. — Le quartier-général à Schoumma. — Le khan des Tatares Makssoud-Ghiraï. — Le reïs-efendi Abdourrizak. — Trève sur terre et sur mer. — Thugut et le scheïkh Yasindji sont nommés plénipotentiaires. — Congrès de Fokschan. — Wassif négocie la prolongation de l'armistice. — Le congrès de Bukarest est dissous. — Sahib-Ghiraï, Alibeg et le scheïkh Tahir. — Armemens pour une nouvelle campagne. — Combat de Rousdjouk et de Karasou. — Les Russes se retirent de Silistra et de Warna. — Combat de Kaïnardjé. — Mort du sultan Moustafa. — Avénement d'Abdoulhamid Ier; mutations parmi les fonctionnaires. — Faiblesse d'Abdoulhamid. — Remaniement du ministère. — Pulawski. — Les Turcs défaits près de Bazardjik et de Kozlidjé. — Traité de Kaïnardjé. — Observations à ce sujet.

Le Sultan avait déclaré, six mois trop tôt pour le moins, la guerre qu'il projetait depuis deux ans déjà,

et que le grand-vizir Mouhsinzadé lui avait conseillé d'ajourner jusqu'à ce que la défense des frontières fût parfaitement assurée; mais Mouhsinzadé avait payé cet avis de la perte de sa place. Le reproche de surprise que la Porte avait adressé à la Russie et à l'Autriche, trente ans auparavant, et dont elle se prévalut vingt ans après pour excuser sa défaite, n'atteint pas à coup sûr ces puissances, mais bien plutôt la précipitation maladroite qu'elle mit à déclarer la guerre en automne, tandis que les habitudes de l'armée ottomane ne permettaient pas de la commencer avant le printemps suivant. Cette précipitation est avec raison blâmée non-seulement par Wassif, mais par Resmi-Ahmed, auteur d'un *Choix d'observations*[1], au sujet de cette guerre, ouvrage qui inspirerait plus de confiance, s'il était écrit avec moins de passion.

Le Sultan, qui ne respirait que la guerre, satisfit, par cette déclaration prématurée, l'impatience des confédérés de Bar et du khan des Tatares dont les hordes avides de pillage ne pouvaient attendre le moment de l'entrée en campagne, et leur permit de faire

[1] C'est là ce que signifie le titre de *Khoulassatoul-itebar* que porte cet ouvrage et non *Observations essentielles*, comme l'a prétendu à tort Diez, traducteur du livre (Berlin 1813). Ces considérations sont à plusieurs égards le pendant des *Considérations sur la guerre des Turcs* par Volney : les unes ont été commentées par Diez, les autres par Peyssonel ; mais chacun de ces deux écrivains voyait à travers le prisme de sa partialité pour la cause ottomane. Cependant les appréciations de Peyssonel sont beaucoup plus justes que celles de Diez, lequel prend les satires de Resmi Ahmed, échos de la vanité blessée, pour des vérités pures, sans se douter que l'auteur de ces considérations était Grec d'origine, nation qu'il considère, ainsi que celle des Russes, comme l'ennemie la plus dangereuse des Turcs,

irruption dans la Nouvelle-Servie, afin de venger l'incendie du palais de Balta. A la fin de janvier (23 janvier 1769 — 15 ramazan 1182), le khan partit de Balta avec cent mille Tatares, traversa le Bog et divisa à Tougoul son armée en trois corps, dont l'un[1], fort de trente mille hommes, marcha sur le Doneck sous les ordres du noureddin; le second, sous ceux du kalgha, longea la rive gauche du Dniéper et dévasta le pays jusqu'au-dessus d'Orel, tandis que le khan en personne se dirigea sur la Nouvelle-Servie avec les tribus Yedisewens et les Tatares du Boudjak. Ce dernier inonda le pays de ses troupes jusqu'à soixante-quinze et quatre-vingts lieues à la ronde, semblable à un torrent dévastateur.

Quelques milliers d'hommes[2] périrent par l'épée dans le cours de cette expédition; un nombre à peu près égal furent emmenés en esclavage; plus de cent villages furent détruits; tous les magasins du pays furent incendiés; tous les villages dépendant des trois nou-

et dont il parle avec la même aigreur que des Polonais et des Tatares, qui sont, suivant lui, les amis les plus à redouter pour l'Empire ottoman.

[1] Cette version, extraite du propre rapport du khan, est plus digne de foi que celle de Tott, *Mémoire*, p. 128, d'après laquelle le noureddin aurait eu quarante mille hommes, le kalgha soixante mille et le khan plus de cent mille. Ainsi, cette armée se serait composée de plus de deux cent mille hommes.

[2] Le relevé fait des historiens ottomans est aussi peu digne de créance que le chiffre de deux cent mille hommes assigné par Tott à l'armée tatare, tandis que le rapport du khan n'avoue que la moitié de ce nombre. D'après ce rapport et la relation de Wassif, p. 315, les Tatares auraient tué dix mille personnes, fait sept mille prisonniers et n'auraient perdu eux-mêmes que quarante ou cinquante hommes!!!

velles forteresses de Michaelgrod, d'Archangelgrod et d'Elisabethgrod furent saccagés [1]. Pendant quatorze jours, le khan parcourut les provinces méridionales de la Russie dans toutes les directions, tambour battant et enseignes déployées; il s'avança jusqu'au faubourg d'Isum situé au bord du Doneck et arriva à Kaouschan juste un mois après son départ de Balta [1]. Au commencement de cette expédition, le khan fut joint à Kaouschan par un prince Lezghi, frère du souverain de cette peuplade, qui s'offrit de lui amener un renfort de trente mille hommes (17 février 1769 — 10 schewwal 1182). Comme prix de ce secours, il demandait à la Porte, où, quatorze jours avant le départ du grand-vizir pour la frontière, il avait été reçu par lui et le Sultan en audience solennelle, que les districts dont ses troupes parviendraient à chasser les Russes, lui fussent abandonnés à la paix [2].

Aucune expédition tatare n'a été décrite aussi en détail que celle-ci par Tott. Ce général fit lui-même la campagne à la suite du khan, partageant ses peines et ses fatigues, mangeant à sa table et vêtu comme lui. Sa nourriture se composait de viande morti-

[1] Le rapport du khan des Tatares dont la copie turque est déposée aux Archives Impériales et la traduction allemande est jointe au rapport de Brognard en date du 17 mars 1769, rédigé le 3 silkidé 1182 (11 mars 1769). Deux lignes seulement, tirées de la relation de Tott, sont consacrées à cette expédition dans les *Essais de géographie, de politique et d'histoire* (Neufchâtel 1784), dont le nouveau *Journal historique de cette guerre* publié à Vienne en 1788 est la traduction.

[2] Rapport de Brognard en date du 17 mars : le 11 mars, il fut reçu en audience par le grand-vizir et le 14 par le Sultan.

fiée sous la selle, d'une boisson fermentée faite de lait de jument, principaux alimens des Tatares, de jambons de cheval fumés, de kaviar, de boutarga, etc. Cependant, en sa qualité d'hôte, il buvait l'or liquide du Tokay dans des tasses de ce métal précieux. Il avait pour vêtemens des fourrures de loup blanc de Laponie, doublées d'écureuil de Sibérie, et logeait sous une tente que le khan nommait plaisamment une maison tatare. Celle du prince, doublée d'étoffe cramoisie, pouvait contenir plus de soixante personnes; elle était entourée de douze autres plus petites où logeaient les officiers de sa maison, et ces treize tentes étaient protégées par un mur de cinq pieds de hauteur. Du haut d'une butte en terre, le khan pouvait embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble de son armée, marchant sur vingt colonnes et au centre de laquelle était placée sa tente; quarante escadrons le précédaient, composés chacun de quatre cents cavaliers, ayant quatre hommes de profondeur et disposés en deux rangs; à la tête de chacun d'eux on voyait vingt drapeaux. Le grand drapeau du khan[1] et les deux étendards verts flottaient confondus avec les drapeaux des Cosaques *Inad* qui, dès le règne de Pierre le Grand, avaient déserté l'empire russe sous la conduite du Cosaque Ignace, et depuis avaient pris le nom d'*Ygnad* ou *Ynad*, c'est-à-dire les mutins. L'influence de ces derniers détermina alors les Cosaques Zaporogues à secouer le joug du commandant de la forteresse d'Elisabeth[2]. Les Ta-

[1] Et non celui du Prophète, comme Tott l'affirme à tort, p. 140.

[2] Tott, II, p. 144. La forteresse d'Elisabeth est désignée sous le nom

tares déployèrent dans le cours de cette expédition, leur talent incroyable pour conserver et surveiller le butin dont ils se sont emparés. Une demi-douzaine d'esclaves, deux douzaines de bœufs, cinq ou six douzaines de moutons devenaient souvent la proie d'un seul homme. Des sacs pendus à l'arçon de la selle contenaient des enfants dont on ne voyait que la tête; une jeune fille était placée devant le cavalier, la mère derrière, le père et le fils sur des chevaux de main, les bœufs et les moutons trottaient devant; un œil infatigable veillait sur tout ce butin et jamais ne le perdait de vue. Du reste, il régnait dans l'armée une discipline sévère. Des Noghaïs, ayant outragé une image de la croix, reçurent cent coups de bâton devant la porte de l'église où avait été commis le méfait [1]; d'autres, ayant pillé sans permission un village polonais, furent attachés à la queue de leurs chevaux et traînés ainsi jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Un mois après son retour de cette expédition, Krim-Ghiraï mourut, empoisonné par le médecin grec Siropulo, agent du prince de Valachie. En vain Tott l'avait mis en garde contre l'empoisonneur; lorsqu'il sentit que la mort était proche, il donna ordre à ses musiciens de jouer et expira ainsi, bercé par les accents d'une mélodie funèbre. Le grand-vizir reçut la nou-

d'*Yelissawetgrad* dans l'histoire de la première guerre des Turcs sous Catherine II; *Gazette* de Saint-Pétersbourg, f. XVI, p. 4.

1 Le mot que Tott place dans la bouche du khan (II, p. 64) : *Il faut apprendre aux Tatares à respecter les beaux-arts et les prophètes*, lui appartient en entier, car le Tatare se soucie fort peu des beaux-arts,

velle de sa mort à Siliwri, deuxième campement de nuit à partir de Constantinople, et sur la demande des schirinbegs et des mirzas, Dewlet-Ghiraï, fils de Selamet-Ghiraï, prince sans capacité, fut nommé khan de Crimée.

L'impératrice Catherine s'était préparée pendant l'hiver à soutenir avec succès au printemps la guerre déclarée l'automne précédent. Une armée russe de soixante cinq mille hommes, dont neuf mille Cosaques, commandée par le prince Alexandre Michaïlowitsch Gallizin, se forma en Podolie; une seconde, composée de trente mille hommes de troupes régulières, de dix mille Cosaques et de vingt mille Kalmouks, fut chargée, sous les ordres du général comte Pierre Alexandrowitsch Romanzoff, de la défense des frontières de Russie entre le Dniéper et la mer d'Azof, et de la reconstruction des forteresses d'Azof et de Taganrok, qui avaient été rasées en exécution des traités du Pruth et de Belgrade. Une troisième armée, forte de dix ou onze mille hommes et commandée par le général Weimarn, eut pour mission de tenir en respect la confédération de Pologne. Le major-général Medem s'avança de Zarizin sur la Kabarta et le Kouban; le général Totleben marcha sur Tiflis, à l'effet de diriger une attaque sur Erzeroum et Trabezoun, de concert avec les princes géorgiens de Karthli, de Mingrélie, du Gouriel et de l'Imirette, qui s'étaient soumis à la domination russe. On mit les Monténégrins à même de prendre part à la guerre, en leur expédiant de l'argent, des armes, des munitions de guerre et des officiers.

Ainsi, l'Empire ottoman se trouva assailli en même temps au nord, à l'est et à l'ouest par les forces écrasantes des Russes. Pendant que le grand-vizir était encore en marche, allant de Constantinople aux bords du Danube, le prince Gallizin passa le Dniester près de Kalus, à l'effet d'assiéger Chocim, place que son commandant, Tschetedji Yegen[1] Hasan, lui eût probablement livrée, si un autre Hasan d'Akhiska, alors possesseur du sandjak de Selanik, ne fût venu à son secours avec un corps de vingt mille hommes. Le dimanche de la pâque grecque[2], dans l'après-midi, l'attaque commença sous les ordres du général Olitz, mais elle échoua, car ce n'était plus Tschetedji Hasan, mais Kahreman-Pascha qui commandait les forces ottomanes (19 avril v. st. — 30 avril 1769). Les Yamaks[3] de la garnison avaient tué le premier, et avaient, de leur propre autorité, choisi pour commandant le second, digne par sa valeur et sa férocité de porter le nom de Kahreman, qui signifie le *vengeur*[4]. La Porte avait choisi pour successeur de Tschetedji Yegen le vizir Hasan-Pascha d'Akhiska; mais Kahreman, qui

[1] Diez, qui ne savait pas que Hasan avait été l'aide (*yegen*) du fameux Tschetedji-Abdoullah (commandant de l'avant-garde de la karavane des pèlerins), traduit tout-à-fait à tort, p. 108, *Tschetedji* par *Beau-Frère!*

[2] D'après la *Gazette* de Saint-Pétersbourg, ce fut le 9 et non le 19 avril.

[3] Du mot *yamak* qui signifie manœuvre à proprement parler, paraît être dérivé le mot *haïdamak* manœuvre, de *haïdour*, brigand.

[4] C'est à tort qu'il est désigné sous le nom de *Karaman* soit par Buturlin, soit dans l'*Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie* et particulièrement de la campagne de 1769, avec neuf cartes, Pétersbourg, 1773; il était gouverneur de Selanik et non de Karamanie, et il s'appelait *Hasan;* Kahreman (vengeur) n'était que son titre honorifique.

se sentait soutenu par la garnison de Chocim, ayant demandé le titre de vizir, on le lui accorda avec le commandement de cette place en attendant une occasion favorable pour le punir de son audace. Trois jours après l'assaut de Chocim, Gallizin leva son camp, et repassa le Dniester pour regagner Kalus, après toutefois que le prince Prosorowski eut chassé au-delà du Pruth Abaza [1], gouverneur du Tekké, qui était accouru avec quelques milliers de cavaliers anatoliens; non-seulement il lui fit des prisonniers, mais il lui enleva des fourgons, cinquante chameaux, plusieurs drapeaux, deux timbales et un grand nombre d'armes. Un colonel de Cosaques et un attaman enlevèrent au pascha dans la mêlée sa massue d'argent, insigne du commandement (24 avril v. st. — 5 mai 1769). Le non-succès de l'attaque dirigée sur Chocim et la retraite de Gallizin au-delà du Dniester retentirent à Constantinople à l'égal d'éclatantes victoires, et y produisirent un effet tel, que le Sultan prit à cette occasion le titre honorifique de *Ghazi*, ou le champion de la foi. Des ordres furent envoyés dans toutes les provinces de l'Empire, portant que les imams chargés de faire la prière du vendredi, ajoutassent ce titre à son nom. Le sens de ce mot indique qu'il doit être appliqué à tout musulman appelé à combattre les infidèles, mais l'usage lui a donné la signification de *prince victorieux qui assure le triomphe de la foi,*

[1] Et non pas *Abazi*, comme le prétend l'auteur de l'histoire citée dans la note précédente.

tandis que l'épithète de *toujours victorieux*[1], qui figure dans le sceau de tous les sultans, ne tend à représenter la victoire que comme un attribut naturel à ce titre, et équivaut à celle de *semper Augustus*.

Pendant que le grand-vizir campait à Andrinople, Besim Omer, secrétaire du cabinet du défunt khan des Tatares, qui, par les expressions inconvenantes employées par lui dans ses lettres officielles, avait fait beaucoup de mal, fut exilé à Bihacz en Bosnie, et trois médecins, qui rôdaient dans le camp et sur lesquels on trouva du poison, furent mis à mort comme convaincus d'empoisonnement pour le compte de la Russie. A la revue des troupes régulières passée par le grand-vizir, se trouvèrent dix mille janissaires, treize cents armuriers, autant d'artilleurs et huit cents soldats du train[2]. Durant cette halte, mourut le maître aux revues des janissaires, l'ancien historiographe de l'Empire, Mohammed Soubhi, fils de Khalil Fehmi, qui avait été sous-secrétaire d'Etat du chancelier sous le règne d'Ahmed III au temps du grand-vizir Ibrahim, et qui, en sa qualité d'historiographe, a réuni, dans un volume imprimé à Constantinople, les narrations de ses prédécesseurs Sami et Schakir, de même que fit Wassif pour les récits des historiographes Hakim, Tscheschmizadé et Mourteza; la première partie de l'histoire de Wassif, imprimée en deux tomes à Constantinople et au Caire, contient l'historique de cette guerre jusqu'à la paix de Kaïnardjé, qu'avait

1 *Mouzaffer daïma.*
2 Wassif, II, p. 6.

déjà tracé avant lui l'historiographe de l'Empire, Enweri [1].

Au commencement de mai, le grand-vizir transféra son camp de Babataghi à Isakdji. Il y demeura vingt jours qui furent employés à compléter le matériel de guerre dont on avait besoin. Enfin, le grand-vizir, fort inexpérimenté en matière stratégique, réunit en conseil de guerre les généraux de son armée, et ouvrit la séance par le discours suivant : « Sur quel point » pensez-vous que nous devions diriger la marche de » l'armée? Je n'ai point l'expérience de la guerre : » c'est donc à vous de déterminer quelles sont les » opérations qu'il convient d'entreprendre, et qui » présenteront les chances les plus favorables aux » armes de la Sublime-Porte. Parlez donc sans détour » et éclairez-moi de vos conseils? » Tous restèrent muets de surprise et se regardèrent les uns les autres. Enfin, le président de la grande-chambre des Comptes, Schehdi Osman-Efendi, entama un long discours dont le sens était en peu de mots, que, du moment où l'ennemi avait échoué dans son attaque sur Chocim, il était vraisemblable qu'on le verrait bientôt du côté de Bender. « Assez ! interrompit le grand-vizir, il faut » que tout le monde parle. » Quelques-uns furent d'avis de marcher sur Chocim, Oczakow et Bender

[1] *Enweri*. Voir les pièces justificatives du tome XIII de cette histoire. Wassif en parlant de son résumé (I, p. 367 et II, p. 3), s'en fait beaucoup trop accroire au sujet des anecdotes et des copies de dépêches qu'il y a omises ; les investigateurs européens en matière historique ne lui ont à cet égard aucune obligation.

leur semblant en état de résister avec succès à une attaque ; d'autres pensèrent qu'il fallait avant tout passer le Danube, et agir ensuite d'après les circonstances. Cette opinion fut celle du grand-vizir, pour qui l'interprète de la Porte avait déjà précédemment rédigé un mémoire sur la route à choisir pour se rendre à Chocim et pour en revenir [1]. L'armée franchit le pont de bateaux jeté en face d'Isakdji, et se rendit à Kartal ; quatre jours après, elle campait à Khandepé [2] (1er juin 1769 — 26 moharrem 1183). Khandepé, c'est-à-dire la colline du khan, nommé par les habitans du pays Ryabaya-Moghila, est situé sur le Pruth au-dessus de Yassy, à cinq lieues de cette ville et à quinze de Chocim. Le nom turc de cette localité lui vient de la grande butte de terre que Mohammed IV y fit élever pendant la campagne de Camieniec, et aux deux côtés de laquelle il fit construire des souterrains destinés à servir de magasins.

A Khandepé, on vit paraître Potocki, ambassadeur de la confédération polonaise, qui s'était réfugié d'abord auprès du khan des Tatares, et s'était retiré depuis à Bender. Lorsqu'il apprit l'arrivée du grand-vizir, il partit de cette ville pour se rendre au camp, où il fut reçu avec distinction. Admis en diwan so-

[1] Un mémoire semblable adressé à la Porte est joint au rapport de Brognard en date du 1er décembre 1768 ; il conseille de marcher entre le Pruth et le Dniester, puis de passer par Yasiczin et Faltschi, par la raison que le premier chemin, qui longe le Pruth, offre partout de l'eau, tandis que le second, de dix lieues plus court, en est dépourvu.

[2] Wassif, II, p. 10 ; suivant Resmi, le 27 moharrem.

lennel, il prononça un discours sur la liberté polonaise qu'il plaça sous la protection du grand-vizir. Celui-ci répondit à l'allocution de Potocki par un discours que l'historiographe Wassif lui-même n'hésite pas à déclarer on ne peut plus étrange [1]. Il reprocha à la confédération sa négligence et son orgueil, qui lui faisaient lâcher la bride à l'ennemi [2]. « Quant » à moi, ajouta-t-il, fidèle à ma mission, je ne cesserai, ni à présent, ni plus tard, ni été, ni hiver, » de poursuivre l'ennemi partout où il pourra se trou- » ver, et de l'anéantir avec mon sabre victorieux ; je » suis le gendre et le fils de Sa Majesté le souverain » du monde dont l'harmonie est maintenue par lui ; je » suis son serdar et son autre lui-même ; je suis dans » mes expéditions un second Alexandre, maître de la » victoire ; ma marche est plus prompte que l'éclair ; » si votre amitié est pure et exempte de toute incer- » titude, faites savoir à votre république qu'elle range » à part, comme des élus, tous les Polonais qui ne » suivent point l'ennemi. Pour toi, tiens-toi prêt avec » les tiens à suivre au-delà du Dniester Mohammed- » Pascha de Roumilie, nommé serasker en Pologne. »

Ce fut avec aussi peu de circonspection que le grand-vizir porta la parole dans le conseil qu'il réunit à l'effet d'examiner s'il convenait de marcher sur Bender. Le manque de munitions de bouche et les innombrables essaims de moucherons et de taons qui incommo-

[1] *Gouztari gharaïb nighiar.* Wassif, II. p. 11.
[2] *Dœschmeniin inani azimetini irkha.* Ibid.

daient l'armée, furent, au dire de Resmi Ahmed, les principaux mobiles du parti qu'on adopta de marcher sur cette ville. « Qu'en penses-tu, defterdar? » dit le grand-vizir au ministre des finances dans le sein du conseil de guerre. « Je pense qu'il nous faut des » vivres, » répondit celui-ci. Le commissaire aux vivres, Tahir [1], ayant fourni à l'armée quelques centaines de charretées d'orge, on se mit en marche pour Bender, et l'on campa à Yassidepé, c'est-à-dire la colline humide (9 juin 1769 — 4 sâfer 1183). Là, on trouva aussi peu de vivres, mais, en revanche, autant de moucherons et de taons qu'à Khandepé. Les soldats, livrés à toutes les angoisses de la disette, étaient prêts à se mutiner à chaque instant. Pour surcroît de malheur, le grand-vizir était malade et les médecins attendaient sa mort de jour en jour. En voyant la consternation peinte sur leurs figures, il les tranquillisa en disant : « Ne craignez rien; mon nom » est *Emin,* c'est-à-dire le nom de Gabriel, le mes- » sager des joyeuses nouvelles [2], et l'étoile heureuse » du Padischah ne saurait l'abandonner. »

Le projet de marcher sur la Pologne dévouée à la Russie et de traiter ce pays non plus en ami, mais bien en ennemi, fut approuvé par un quadruple fetwa,

[1] *Tahir* signifie pur. Resmi lui donne le nom de *tahir na tahir*, c'est-à-dire le pur impur.

[2] *Ben moubschir in.* Le jeu de mots sur le nom du grand-vizir n'a pas été compris par Diez, qui en a par conséquent donné un commentaire tout-à-fait inexact. Ces mots *je suis un messager de joie*, signifient : je ne dois annoncer à l'Empereur que d'heureuses nouvelles.

dont lecture fut donnée par le juge du camp Abdoullah, désigné aussi sous le sobriquet d'Altounitschok [1], c'est-à-dire qui a beaucoup d'or. Ainsi furent résolus et légitimés le ravage du territoire polonais et l'asservissement de ses habitans, plan qui fut notifié au comte Potocki et aux interprètes des puissances européennes qui se trouvaient alors au camp. Potocki promit de combattre les traîtres qui avaient asservi son pays, et s'engagea, au nom de la confédération, à fournir à l'armée ottomane des vivres pour soixante mille hommes. Lorsque l'assemblée fut dissoute, il présenta un nouvel écrit dont la lecture, n'ayant pas été jugée opportune, fut remise à une autre époque. A la suite de ce conseil, Kaplan-Ghiraïzadé, fils du khan de Crimée, chargé par son père de la garde des magasins, fut revêtu d'une pelisse d'hermine, et le juge du camp, celui-là même qui avait donné lecture des quatre fetwas ci-dessus mentionnés, fut promu à la dignité de grand-juge d'Anatolie. Le manifeste de la Porte contre la Pologne fut remis à tous les ministres résidant à Constantinople [II]. Le defterdar de Bender, Ahmed, fut révoqué et emprisonné, pour n'avoir pas fourni en quantité suffisante les approvisionnemens nécessaires à l'armée [2]. Sarizadé Mohammed-Pascha, mort commandant de Bender, l'un des vizirs les plus distingués de l'Empire, qui

[1] Proprement *Altoundjik*. Wassif, II, p. 56.

[2] Tous les jours cent-vingt-cinq (?) kilos d'orge (il y a sans doute ici un zéro de moins qu'il ne faudrait); six mille neuf cents sacs de farine, quatre mille quintaux de biscuit. Wassif, II, p. 17.

avait apaisé nombre de troubles en Asie, fut remplacé par Elhadj Ali, fils de Kel Ahmed-Pascha. Le grand-vizir manda le khan, alors à Kaouschan, à l'effet de se concerter avec lui sur le choix du serasker à nommer en Moldavie (19 juillet 1769 — 5 rebioul-ewwel 1183). Dix jours après, le khan, auquel le grand-vizir avait fait don de quatre-vingt-six mille piastres pour subvenir à ses dépenses, retourna à Kaouschan (29 juillet 1769 — 15 rebioul-ewwel 1183).

Sur ces entrefaites, on apprit que les Russes avaient de nouveau passé le Dniester, qu'ils avaient tourné la forêt de la Bukowina, et, ainsi que l'avait fait antérieurement le feld-maréchal Münch, qu'ils avaient gagné Chocim par Zernowicz et assiégeaient cette place. A la nouvelle de ce siége, Feïzi Souleïman, secrétaire du cabinet du grand-vizir, fut expédié auprès du khan à Kaouschan, afin d'obtenir de lui qu'il allât lui-même au secours de Chocim, tandis qu'il aurait dû marcher sur Elizabethgrod, place de la Nouvelle-Servie, et son noureddin s'avancer sur Chocim. Le khan demanda les magasins situés près de Khandepé et la promesse de défendre Yassy contre toute surprise de la part des Russes; puis il renvoya l'efendi. Lui-même quitta Kaouschan pour se rendre à Chocim. Moldowandji Ali-Pascha reçut du grand-vizir le titre de baschbog ou général commandant les forces destinées à protéger Chocim, en même temps que cinq mille ducats et des décorations pour être distribuées aux soldats. Le grand-vizir envoya également dix mille piastres à Abaza, Pascha de Meràsch,

en lui enjoignant, ainsi qu'à Moldownadji, d'agir de concert dans toutes ses opérations avec le khan. Abaza fut nommé commandant de Bender et le fils de Kel Ahmed-Pascha, serasker dans la Nouvelle-Servie; ce dernier reçut en même temps un présent de dix mille piastres. Après avoir pris ces dispositions, le grand-vizir se retira à Khandepé. Dans un combat à Baschkiwizi, la cavalerie turque s'efforça en vain d'enfoncer le carré que formait la cavalerie russe, au moyen de chevaux de frise; le khan, de son côté, assaillit, avec vingt-cinq mille hommes, le prince Prosorowsky; mais son attaque eut aussi peu de succès qu'une sortie de la garnison pour forcer les Russes à lever le siége de Chocim (26 juillet 1769 — 22 rebioul-ewwel 1183). Cependant le baschbog Moldowandji, Mohammed-Pascha, serasker de Chocim, Abaza Mohammed-Pascha, beglerbeg de Meràsch, et Djanikli Alibeg rejoignirent le khan avec trente mille hommes. Dans l'attente d'une action générale, le prince Gallitzin réunit toutes ses forces, sous les ordres du prince Prosorowsky et du général Rennenkamp, dans son camp fortifié, disposition qui permit au serasker de se mettre en communication avec la place, en établissant son camp sur l'emplacement abandonné par Prosorowski (26 juillet, vieux style — 6 août 1769). En présence de ces forces, le prince Gallitzin battit en retraite et repassa le Dniester pour la seconde fois (2 août, vieux style — 13 août 1769).

Le jour même où le grand-vizir arriva à Khandepé, Kahreman-Pascha, commandant de Chocim,

vint pour lui faire sa cour, s'attendant à un bon accueil et espérant que la retraite des Russes aurait effacé de la mémoire du grand-vizir la manière dont il avait obtenu la dignité de vizir et le commandement de Chocim. Son écuyer, voyant que les officiers de la maison du grand-vizir se saisissaient violemment de la personne de son maître, tua d'un coup de pistolet le gardien de la nappe; mais enveloppé dans le sort de Kahreman, il tomba avec lui frappé de mille coups de poignard. Lorsque le commissaire, chargé de recueillir sa succession, voulut en opérer la confiscation, on vit de toutes parts accourir des malheureux que Kahreman avait pressurés et pillés, et le grand-vizir ordonna que l'argent qui leur avait éte enlevé leur fût rendu.

Abaza-Pascha, qui avait été premier valet de chambre du grand-vizir Ali Hekkimzadé et avait pris une part efficace à la répression des rebelles de Siwas, reçut la troisième queue de cheval. Le grand-écuyer impérial Moustafabeg, exhiba, après la remise du numéraire qu'il avait été chargé d'apporter au camp, un édit impérial qui le nommait kiayabeg (ministre de l'intérieur). Hasan-Pascha d'Akhiska, fils du célèbre Ahmed, fondateur de la mosquée et de la bibliothèque de cette ville, et lui-même gouverneur de Chocim, fut tué par un boulet au dernier siége que cette place eut à essuyer de la part des Russes. Sa mort fut vengée par Ali-Pascha, trésorier de Tschelik-Pascha, qui tailla en pièces, près de Kouli Kœpri (le pont sanglant), un détachement de cavalerie légère

appartenant à l'armée russe. Grâce aux efforts réunis du khan, du serasker Mohammed, du baschbogh Moldowandji, d'Abaza Mohammed-Pascha et de Djanikli-beg, Chocim venait d'être délivré du voisinage des Russes. Mais en même temps ceux-ci ou d'autres généraux avaient rendu compte à Constantinople de l'incapacité du grand-vizir et de la jalousie que lui inspirait Moldowandji, auquel était due en grande partie la délivrance de Chocim. Au surplus, ils avaient rejeté toute la faute du peu de résultats obtenus jusqu'à ce jour sur la trahison de l'interprète de la Porte vendu à la Russie, et celle de Callimachi, l'ancien prince de Moldavie, dont la tête était tombée, par suite de cette dénonciation, ainsi que celle de l'interprète.

Sur ces entrefaites, arriva au camp le second écuyer du Sultan, Feïzibeg, fils de Kel Ahmed-Pascha, porteur d'un rescrit impérial qui révoquait le grand-vizir, et l'exilait à Demitoka. Il descendit dans la tente du kiayabeg qui, accompagné de son secrétaire et du grand-écuyer, annonça au grand-vizir la destitution dont il était frappé. Celui-ci fut conduit à Andrinople, où on le décapita (12 août 1769 — 9 rebioul-akhir 1183); sa tête fut envoyée à Constantinople, où elle fut exposée devant le seraï, sur un plat d'argent, avec cette inscription : « Ceci est la tête de l'ancien » grand-vizir Mohammed Emin-Pascha[1], que son or-

[1] Diez raconte qu'Emin Mohammed portait une chemise talismanique, du genre de celle que l'on conserve à la bibliothèque de Leipzig. Les inscriptions de deux de ces chemises ont été publiées dans les annales de la littérature et lors du troisième jubilé célébré en mémoire du premier siége

» gueil a empêché d'attaquer l'ennemi, qui a perdu son » temps en allées et en venues, qui a soustrait les vivres » de l'armée, a refusé au khan des Tatares, devant » Chocim, les secours dont il avait besoin, a accordé » trop de confiance à l'interprète de la Porte, naguère » décapité, et a été châtié comme il le méritait. » A côté de la tête du prince de Moldavie, placée auprès de son cadavre et entre ses deux pieds, on lisait ce qui suit : « Cette tête est celle du réprouvé Gligori » Callimachi, voïévode de Moldavie, qui s'est appro- » prié cent bourses destinées à l'achat de vivres et a » trahi l'Empire. » Près de la tête de l'interprète de la Porte (placée en arrière de son cadavre), on lisait : « Ceci est la vile charogne [1] de l'interprète et raya » Nicolas Drako, qui a été décapité pour trahison » et intelligences secrètes avec le voïévode de Molda- » vie. »

Depuis long-temps, aucune exécution n'avait préoccupé aussi vivement la nation que cette triple mise à mort du grand-vizir, de l'hospodar et de l'interprète de la Porte, d'après une gradation que faisaient ressortir assez cruellement les inscriptions ci-dessus mentionnées. Ni la biographie des grands-vizirs, ni l'histoire de l'Empire ne montrent le grand-vizir Emin Mohammed sous un jour aussi méprisable que l'amère satire intitulée : *Choix d'Observations*. Au reste, l'his-

de la ville de Vienne par les armées ottomanes. Une semblable chemise, prise à la bataille de Peterwardein, est décrite par Ferari, *Notizie istoriche*, p. 116.

1 *Lascheï khabis*.

toire de l'Empire, aussi bien que les rapports d'ambassade, attestent son inexpérience complète dans l'art de la guerre, et le manque de foi inexcusable qui le porta à divertir la somme énorme de vingt-cinq millions de piastres remise entre ses mains au commencement de la guerre, et qu'au lieu d'appliquer à leur destination il retint en caisse, avec dix autres millions de piastres composant sa fortune personnelle. Cet argent lui venait de son père, Yousouf, avec lequel il avait fait cinq fois le voyage de la Mecque et de l'Inde [1]. Ce fut après la mort de Salim, envoyé ottoman dans ce pays, qu'il y avait accompagné [2], que Yousouf revint à Constantinople, chargé des réponses du souverain et des ministres de l'Inde, et obtint, pour son fils, une place dans la chancellerie d'Etat, avec d'autant moins de peine que celui-ci se

[1] Wassif cite à ce sujet, en parlant des affaires d'argent qui font oublier les études, le distique arabe qu'on va lire :

Iza elzem en-nasoul-bouyouté wedjedtühüm,
Oummat an il akhbar kharkil mekasibi.
Lorsque l'esprit des hommes est tourné vers les richesses,
Ils sont indifférens à toute notion qui n'est pas celle du gain;

Plus haut, il cite ce distique :

Iza lem yekün aounou minallahi lil feta,
Fé ewwel ma yedjenné allahi idjtihadoukhou.
Si l'assistance de Dieu ne vient pas en aide au jeune homme,
Son propre essor est la cause de sa chute;

Au sujet de son érudition, il cite celui-ci :

El ilmou lilnefsi nouroun testedil bihi,
Alal hakaïki misli, nuril aïni.
La science est la lumière qui guide l'esprit jusqu'à la vérité;
Elle répand la clarté, comme la lumière des yeux.

[2] Il mourut à Orengabad. Wassif, II, p. 45.

recommandait par une superbe écriture et un style fort élégant : on accorda aussi d'autant plus facilement la main de la princesse Schahsultane à ce dernier, qu'il était remarquablement beau. Son ouvrage intitulé : *Le Parterre de Roses de l'imagination*[1], prouve à quel point il excellait à écrire, soit la prose, soit les vers, et le place au-dessus de tous ces vizirs de qui, ainsi que l'a fait remarquer son biographe[2], l'histoire ne peut raconter que les allées et les venues, l'entrée et la sortie du ministère, comme s'il était question de pièces administratives. Investi de l'entière confiance et de la haute faveur de son souverain, en sa qualité de gendre du Sultan, il n'en fut pas moins victime de son amour pour l'argent, et de son impéritie en fait de guerre. Au reste, il sentait si bien lui-même à cet égard son défaut de capacité, que non-seulement il l'avouait franchement en plein conseil de guerre, mais que, dans les derniers temps, il demanda à diverses reprises son remplacement comme grand-vizir, jusqu'à ce qu'enfin il éprouvât le sort commun aux premiers ministres que la fortune ne favorisait pas[3]. A cette liste sanglante d'hommes éminens exécutés, il faut ajouter le nom d'une victime innocente et non moins illustre qui mourut

[1] *Gülscheni Khial.*

[2] Djawid.

[3] Wassif cite à ce sujet un vers arabe dont le sens rapelle tout-à-fait celui du vers d'Horace : *Mors et fugacem persequitur virum.*—*Wé men lem yemout bisseïfi maté bighaïrihi tenewaat elesbabou wel maoutou wahidoun,* c'est-à-dire, celui qui ne périt pas par l'épée succombe d'une autre manière ; une est la mort, mais multiples sont ses genres.

dans cette même année. Ce fut la princesse Mirmah (lune du soleil), alors âgée de sept ans, qui succomba à une atteinte de la petite vérole, bien que ce fût du seraï que fût sortie, vingt années auparavant, la pratique de l'inoculation, pour se propager en Europe, en passant par l'Angleterre; « tulipe de beauté, elle » fut inhumée près de la mosquée des Tulipes » (21 février 1769). Le juge du camp, Abdoullah-Efendi, tout récemment promu à la dignité de grand-juge d'Anatolie, et fils de l'ancien inspecteur des eaux, Altoundjik [1] Mohammedaga, mourut aussi vers cette époque, laissant un renom de science et de talent comme écrivain, soit en prose, soit en vers. Il est l'auteur de gloses marginales sur le Commentaire du Koran de Beïdawhi, et de diverses poésies qu'il publia sous le pseudonyme d'Abdi [2]. Un rapport ayant fait connaître à Constantinople que sa mort avait été causée par l'ignorance du médecin en chef de l'armée, Ahmed-Efendi, celui-ci fut rappelé de ses fonctions, et on lui donna immédiatement un successeur [3]. C'était aussi un poëte et un rhéteur que Souleïmanbeg, directeur des comptoirs de l'Etat [4], dont la mort coïn-

[1] Du nom *Altoundjik*, qui signifie, petit morceau d'or, la prononciation populaire a fait *Altounitschok*, c'est-à-dire, qui a beaucoup d'or. De mon temps, le nom de M. *Malivoire*, qui a été quelque temps chancelier du consulat français de Bagdad, n'était jamais prononcé par les Turcs que comme *mali war*, ce qui signifie : « il a de l'argent. »

[2] Wassif, p. II, p. 37, cite le chronogramme qu'il composa sur la victoire de Chocim.

[3] *Gourkzadé Hasan-Efendi*. Wassif, II, p. 49.

[4] *Defter emini*. Wassif, II, p. 48.

cida avec le congé donné par le nouveau grand-vizir, successeur de celui qui venait d'être décapité, au secrétaire du cabinet Feïzi Souleïman-Efendi. Doué d'un esprit piquant et léger, comme le célèbre bel esprit arabe Djahiz, il a laissé un grand nombre de ghazèles, dont l'une, citée par l'historiographe de l'Empire, annonce plus de talent à accumuler des élisions de mots, péniblement obtenues pour le besoin de la rime, que d'esprit véritable [1]. A Bender, mourut le gouverneur Kel Ahmedzadé Elhadj-Ali, fils du célèbre Kel Ahmed-Pascha, ami du grand-vizir Ali de Tschorli, tué à la bataille de Peterwardein. Elevé au seraï, promu aux fonctions d'écuyer, puis de grand-écuyer sous le règne d'Osman III, il avait obtenu du sultan Moustafa la main de sa nièce bien-aimée, Nouri Khanüm; disgrâcié à l'époque où il était gouverneur de Roumilie, et exilé à Stancho, puis nommé gouverneur d'Itschil et enfin de Djiddé, où, par suite d'un différend avec le schérif de la Mecque, il s'était retiré en Egypte sans que le Sultan l'y eût autorisé; envoyé de là à Adana, à Aïdin, puis en Anatolie, il avait réussi dans cette dernière province à réduire à l'obéissance des lewends qui avaient déserté leurs drapeaux. Eloigné par le grand-vizir Bahir Moustafa qui l'avait envoyé

[1] Il commence ainsi :

Khoum etdi kametüm ol tschin abrou gœsterischdjikler,
Itab eïler yüzinden widjhi ihsané kirischdjikler.

Ma taille fut courbée par les agaceries amoureuses de femmes orgueilleuses;

La mine boudeuse des femmes me reproche des flatteries révoltantes.

à Diarbeker, il revint dans Itschil, après avoir administré le gouvernement de Haleb. Comme gouverneur de Siwas, il avait été nommé, à l'ouverture de la campagne contre les Russes, serasker de la Nouvelle-Servie, et ensuite commandant à Bender. C'était un homme d'une beauté remarquable, spirituel, savant, juste et généreux, qui s'était fait apprécier pour son amour de la justice dans tous les gouvernemens qu'il avait parcourus et dont la suite magnifique avait excité l'envie de tous ses collègues. L'historiographe de l'Empire, Wassif, qui fut employé trois ans auprès de lui, lut avec lui, pendant cet intervalle de temps, les poésies persanes d'Ourfi et les sérénades arabes de Hariri, preuve qu'il savait apprécier les chefs-d'œuvre de la poésie persane et de la rhétorique arabe. Il fut inhumé à Bender dans le tombeau des vizirs.

Le successeur d'Emin Mohammed au grand-vizirat, fut Ali Moldowandji, surnom auquel les historiens européens ont, jusqu'à ce jour, attaché le sens de Moldave, comme s'il lui avait été décerné en conformité de l'usage, d'après lequel les généraux des temps anciens et modernes ont généralement reçu le nom de la contrée où ils avaient combattu et remporté des victoires. Moldowani, ou Moldowandji, signifie bien le Moldave, mais ici il signifie le marchand d'esclaves moldaves, surnom donné à Ali, dans un sens qui n'était rien moins qu'honorable pour lui, sous le règne du sultan Osman, pendant lequel, n'étant encore que bostandji, il avait été envoyé à la poursuite

de voleurs de grands chemins, et avait vendu des courtisanes moldaves, prises dans cette expédition, ainsi que leurs enfans. Du rang de simple bostandji, il s'éleva par la suite à ceux de khasseki et de bostandji-baschi; plus tard, il devint successivement gouverneur de Roumilie et vizir, en même temps que receveur des impôts d'Aïdin. Telle était sa position lorsqu'il fut nommé par son prédécesseur baschbogh de Moldavie; enfin, s'étant distingué à Chocim, il fut appelé à remplacer Emin Mohammed. La retraite du prince Gallitzin au-delà du Dniester avait retrempé le courage de l'armée ottomane. Moldowandji, voulant profiter de l'ardeur de ses troupes, conçut le projet de conduire en Podolie l'armée qui stationnait sous les murs de Chocim, et, à cet effet, il fit construire un pont sous le canon de la forteresse. Quatre mille Turcs, qui s'étaient retranchés sur la rive gauche du Dniester, furent attaqués et mis en fuite par le prince Gallitzin (23 août — 2 septembre 1769); mais les Russes échouèrent dans leur tentative pour incendier le pont. Des hommes déterminés, qui retirèrent de l'eau la caisse de poudre placée sur un brûlot qu'on avait lâché pendant la nuit au-dessus du pont et qui devait le faire sauter ou l'embraser, furent récompensés par le don d'insignes honorifiques destinés à être portés sur le turban. Sept jours après, le grand-vizir passa le fleuve avec la plus grande partie de son armée, que des renforts, arrivés de Khandepé, venaient de porter à quatre-vingt mille hommes; il attaqua les Russes de cinq côtés à la fois. Ceux-ci se virent as-

saillis dans trois directions par les gouverneurs d'Anatolie, de Diarbekr et de Roumilie, par le khan dans la direction de Camieniec, et par le grand-vizir dans celle de la forêt. Quatre de leurs redoutes, six pièces de canon et deux caissons pleins de munitions, tombèrent au pouvoir des Ottomans qui coupèrent huit cents têtes ennemies [1]. En résultat, le général russe, Bruce, qui, pendant ce temps, avait exécuté une attaque sur Chocim, et Moldowandji, se retirèrent l'un et l'autre dans leurs retranchemens après avoir essuyé des pertes (9-2) septembre 1769 — 8 djemazioul-ewwel 1183). Pour la troisième fois, le grand-vizir fit passer le fleuve à douze mille sabres minces [2], ou hardis volontaires [3], nouvellement recrutés; mais, pendant la nuit, une nouvelle crue du Dniester em-

[1] Wassif, II, p. 39. Buturlin n'avoue pas la perte des Russes; il porte à trois mille hommes celle des Turcs. On trouve dans les *Essais de géographie*, p. 177, un récit impartial de cette action. Dans le *Précis historique* de la guerre des Turcs contre les Russes, par Caussin de Perceval, Paris, 1822, presque toutes les dates indiquées par Wassif sont entièrement faussées; ainsi, p. 54, le 8 djemazioul-ewwel, qui n'est autre que le 9 septembre, est réputé le 28 août, et p. 55, le 16 djemazioul-ewwel (17 septembre) est censé correspondre au 5 de ce mois; p. 58, le 20 djemazioul-ewwel (21 septembre) est pris pour le jour correspondant au 9 septembre; p. 61, le 1er djemazioul-akhir (2 octobre) est indiqué comme le 20 septembre; p. 65, le 10 redjeb (9 novembre), comme correspondant au 29 septembre; enfin, p. 72, le 13 schâban (12 décembre), comme correspondant au 1er décembre.

[2] Wassif, II, p. 39. Buturlin dit qu'il n'y en avait que neuf mille : il se trompe de trois mille. Il se sert ici du mot *balkan* pour désigner les hauteurs occupées par les batteries russes.

[3] *Dal kilidj*, dont le sabre est mince, c'est-à-dire, qu'il a beaucoup servi. C'est ainsi qu'on dit *Daltaban*, dont les semelles sont minces, grand marcheur, aux talons presque usés.

porta le pont que, faute de bateaux, on avait été obligé de construire avec des chariots (17 - 7) septembre 1769 — 16 djemazioul-ewwel 1183). Une grande partie des Ottomans périrent par le glaive ou dans les flots; les autres se dispersèrent; un très-petit nombre seulement parvinrent à se sauver à la nage. « Une » énorme quantité d'infidèles, » dit à ce sujet l'historiographe de l'Empire, « furent précipités dans les » flammes de l'enfer, et, parmi les vrais croyans, » quelques-uns s'abreuvèrent aux sources du paradis; » de ce nombre furent deux lieutenans-généraux des janissaires, le koulkiaya et le tournadjibaschi. Cette défaite répandit une terreur panique dans la garnison de Chocim, d'où le vizir Abaza-Pascha, se voyant abandonné avec une poignée d'hommes, prit le parti de s'enfuir. La ville fut aussitôt occupée par les Russes (18 septembre 1769 — 17 djemazioul-ewwel 1183) [1]. Deux jours après leur entrée dans cette place frontière, la plus septentrionale de l'Empire ottoman du côté de la Pologne, le grand-vizir, voyant son armée en masse se débander, fut obligé de suivre le torrent; il commença sa retraite, et prit la route de Khandepé [2] (21 septembre 1769 — 20 djemazioul-ewwel 1183).

[1] Cette date est faussée par Resmi Ahmed; c'est le 17 et non le 27 djemazioul-ewwel qu'il faut mettre, et M. de Diez aurait pu s'en apercevoir facilement, s'il avait comparé les dates des bulletins russes; mais il a négligé tous les documens russes et ne considère comme dignes de foi que les sources turques.

[2] *Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie, en* 1773. Le plan de la bataille livrée le 18 septembre s'y trouve, p. 156, et celui de Chocim, p. 165.

L'écuyer impérial, Mohammed-Enim (homonyme du grand-vizir décapité), arriva à Khandepé en même temps que le khan et le grand-vizir : il était porteur des récompenses destinées à ceux des officiers qui s'étaient distingués aux deux premiers passages du Dniester. Dès le jour qui suivit son arrivée dans son ancien quartier, le grand-vizir convoqua un conseil de guerre, au sein duquel le khan attribua la perte de Chocim à une destinée inévitable, ce en quoi il obtint l'assentiment du grand-vizir. On envoya à Abaza Mohammed-Pascha, chargé de protéger la Moldavie, et alors à Soroka, un renfort de mille hommes ; la garde du gué de Moghila fut confiée au koul-aga de Bender ; celle du parc d'artillerie, qu'on expédiait à Izakdji, fut remise à Feïzoullah, gouverneur d'Anatolie ; et le beglerbeg de Karamanie reçut ordre de combiner ses forces avec celles d'Abaza-Pascha pour la défense de la Moldavie. Abaza-Pascha fut chargé en outre, ainsi que le voïévode de Valachie, d'exterminer tous les rayas qui entretenaient des intelligences avec l'ennemi (2 septembre 1769 — 1er djemazioul-ewwel 1163). Le grand-vizir partit ensuite pour Isakdji, employa quatre jours à Loposchta à payer la solde des troupes et à surveiller le transport de l'artillerie, et établit aux bords du Pruth le receveur des impôts de Djanik, Alibeg, avec ses troupes, afin d'arrêter les déserteurs de l'armée de Moldavie qui, par suite du manque de vivres et l'accroissement du froid, se portaient en foule sur les rives du Danube. L'armée arriva à Isakdji dans un désordre impossible

à décrire. Les trois queues de cheval furent retirées aux gouverneurs de Roumilie et d'Anatolie, auxquels étaient imputés, en grande partie, les derniers désastres. Les murmures de l'armée et du peuple furent apaisés pour le moment par cette mesure, mais ils recommencèrent lorsqu'on vit Mohammed-Pascha serasker en Moldavie, et le khazinedar Ali-Pascha, qui tous deux avaient été défaits par les Russes à Yassy et à Galacz, recevoir les trois queues de cheval. Romanzoff, qui avait succédé à Gallitzin dans le commandement en chef de l'armée russe, reçut à Yassy, au nom de l'impératrice, l'hommage des boyards, comme l'avaient reçu en Arménie, en Grousie, en Tscherkassie, dans la Kabarta et dans la petite Abazie, les généraux Tottleben et Medem [1]. Le lieutenant-colonel Fabricius, envoyé par le général Stoffeln, enleva à Galacz le prince de Moldavie, Constantin Maurocordato, qui plus tard mourut à Yassy. Le lieutenant-colonel Karasin, guidé par l'archimandrite d'Ardjisch et le boyard Cantacuzen, élevé au rang de général russe, se rendit, avec quatre cents hommes seulement, à la résidence du prince Grégoire Ghika, qui y resta deux jours caché, et fut ensuite fait prisonnier. La ville fut pillée; tous les Turcs qui y étaient furent massacrés; l'archimandrite, qui avait servi de guide au lieutenant-colonel Karasin, entra dans la ville une médaille russe au cou et deux pis-

1 *Histoire de la guerre actuelle entre la Russie, la Pologne et la Porte ottomane.* Francfort et Leipzig, 1771. Trentième partie, 4, v, p. 65.

tolets à la main; dans tout Bukarest retentit bientôt le cri de guerre russe : *En avant!*[1] Ces événemens déterminèrent la publication d'un fetwa du moufti qui légitima le meurtre de tous les Moldaves ou Valaques qui s'étaient soumis à l'ennemi, la confiscation de leurs biens, enfin l'asservissement de leurs femmes et de leurs enfans[2]. Ainsi que l'historiographe de l'Empire le dit lui-même, le seul effet de ce fetwa fut de rattacher plus étroitement à la cause russe les Valaques et les Moldaves. Ses résultats immédiats furent la remise faite par les boyards de Bukarest, aux commissaires russes, des insignes de la principauté, la prestation du serment de fidélité à l'Impératrice, faite par eux, conjointement avec le métropolitain, et l'envoi de députés valaques à Saint-Pétersbourg, tandis que le général Bauer procédait à un nouveau cadastrement du pays[3].

Le grand-vizir n'avait pas tardé à quitter Isakdji pour se rendre au quartier d'hiver de Babataghi, où,

[1] *Stoupai! Stoupaï! Histoire de Valachie,* par Engel, II, p. 29.

[2] Wassif, II, p. 50. *Rapport de Thugut,* en date du 4 décembre 1769. Le prince Kaunitz ne voulut pas croire à la première nouvelle que lui donna Thugut de l'apparition de ce fetwa et il fallut que ce ministre le lui confirmât par un second rapport. Du reste, l'existence de ce fetwa est officiellement constatée dans les annales de l'historiographe Wassif, et dans la collection des fetwas du moufti Dürrizadé, imprimée à Constantinople en 1237 et où figure également le fetwa rendu contre la Pologne, où Poniatowski est désigné sous le nom de *Kirali Bedfial*, c'est-à-dire roi de mauvaises actions.

[3] *Histoire de la Valachie,* par Engel, II, p. 30. *Histoire de la guerre valaque,* p. 71, avec les discours; le fetwa se trouve au chapitre suivant, p. 74.

après la mort de Kelpaschazadé Ali-Pascha, le kiaya-beg Yazidji Ibrahim-Paschazadé Moustafabeg fut nommé gouverneur de Bender (9 novembre 1769 — 10 redjeb 1183), et remplacé comme ministre de l'intérieur par Resmi Ahmed-Efendi, bien connu de nos lecteurs (21 novembre 1769 — 22 redjeb 1183).

Le chambellan Daghistanli Aliaga, intendant des vivres à Isakdji, renforcé, après une première rencontre avec l'ennemi, par un corps placé sous les ordres d'Iskenderoghli Moustafabeg, que le grand-vizir avait fait partir d'Ismaïl, assaillit à l'improviste l'escorte d'un convoi russe et le dispersa, avant même qu'Abdi-Pascha, commandant d'Ibraïl, eût pu leur amener des renforts. Aliaga ayant pénétré dans Galacz, tandis qu'Abdi se battait avec les Russes, non loin de la ville, ceux-ci furent contraints d'évacuer et d'incendier Galacz. Abdi-Pascha fut nommé, en récompense de ce fait d'armes, serasker de Moldavie; vingt-cinq mille piastres et un grand nombre de décorations lui furent envoyées pour être distribuées aux troupes placées sous ses ordres; son kiaya fut élevé au rang de beglerbeg; son secrétaire, à celui de khodja du diwan impérial; mais le grand-vizir Ali Moldowandji fut révoqué quatre mois après son entrée en fonctions (12 décembre 1769 — 13 schâban 1183).

Khalil-Pascha, son successeur et fils du grand-vizir Aïwaz Mohammed, qui avait conclu le traité de Belgrade, était né douze ans avant cette paix fameuse, et n'avait ni expérience des affaires, ni capacité militaire, ni aucune qualité remarquable. Il n'avait dû qu'à

la position de son père et à la faveur du Sultan, d'abord le poste de grand-écuyer et celui de tschaousch-baschi, puis celui de kiayabeg, et le gouvernement de Roumilie dont il était en possession, ainsi que du titre de serasker devant Chocim, lorsque son prédécesseur, Moldowandji, l'avait mis en disponibilité et envoyé à Philippopolis, par suite de sa retraite de Chocim [1]. Khalil signala son entrée au pouvoir par une foule de changemens dans le personnel des emplois publics: les plus dignes de remarque furent la révocation du ministre de l'intérieur, Resmi Ahmed, qui n'était en fonctions que depuis six semaines; celle du tschaousch-baschi Yesri Ahmed-Efendi et celle du khan des Tatares. Dewlet-Ghiraï, depuis qu'il était en possession de cette éminente dignité, avait reçu, soit en armes enrichies de pierreries, soit en argent, la somme de six mille bourses ou trois millions de piastres, à titre d'argent de carquois. Malgré de si grandes récompenses, il n'avait jamais rendu les services qu'on avait droit d'attendre de lui : on avait pu s'en convaincre, notamment lors de la rupture du pont de Chocim par la crue des eaux du Dniester, circonstance où ceux-là seuls qui étaient en état de payer leur passage reçurent des secours, tandis que les autres se noyèrent sans que personne vînt à leur aide; plus tard, lorsque Moldowandji fut obligé de décamper, le khan avait laissé envahir la Valachie et la Moldavie par les Russes

[1] *Biographies des grands-vizirs*, par Djawid. Wassif cite deux chronogrammes sur sa nomination, l'un de Khaïri, l'autre d'Enweri. Wassif, II, f. 38.

sans y apporter le moindre obstacle. Le Sultan, informé de sa lâche conduite, lui donna pour successeur le fils de Sélim-Ghiraï, Kaplan-Ghiraï, qui fut conduit à Kaouschan, résidence militaire des khans, tandis que son prédécesseur était emmené en exil à Chypre (2 mars 1770 — 5 silkidé 1183).

Ayant appris que les Russes avaient rassemblé des forces à Fokschan, et que de là ils menaçaient Khomela, Ismaïl, Ibraïl, Koulké et Giourgewo, Abdi-Pascha, le nouveau serasker de Moldavie, marcha en droite ligne sur Bukarest, avec l'ayan de Rousdjouk, Tschelebi Elhadj Souleïmanaga[1]. Arrivé près de Fokschan, le serasker adressa à ses troupes une allocution où il leur recommanda de battre d'abord l'ennemi avant de songer à faire des prisonniers et à couper des têtes, ajoutant que le butin viendrait après le combat[2]. Le serasker fit ensuite un mouvement rétrograde, à l'effet de protéger Giourgewo; mais, près de cette place, il fut attaqué par le général Stoffeln, qui le battit et lui fit essuyer une perte de trois mille hommes; Giourgewo fut brûlée par les Russes, et Stoffeln fit à Bukarest une entrée triomphale (27 février 1770). La trahison des popes moldaves avait fait pareillement tomber au pouvoir des Russes la ville de Slatina, située aux bords de l'Alt, et Crajowa, capitale de la Petite-Valachie, eût éprouvé le même sort, sans

1 *L'histoire de la guerre*, p. 77, fait de cet ayan un autre pascha de Rousdjouk à trois queues de cheval. « *Le corps était de seize mille hommes commandés par Tschelebi Bacha de Roustchouk.* »

2 *Wel ghanimet, bedel hezimet.* Wassif, II, p. 63.

la fidélité du khan Crajowa, qui se concerta avec Mohammed-Pascha, gouverneur de Widin, pour conserver cette place à l'Empire ottoman. Tous ces faits d'armes avaient lieu pendant l'hiver, c'est-à-dire avant que les queues de cheval du nouveau grand-vizir ne fussent arborées à Babataghi[1] (1er avril 1770 — 5 silhidjé 1183). Vingt-quatre jours après, elles furent transportées sur la rive ouest du canal de Babataghi, où le kiayabeg et le quartier-maître général avaient précédé l'armée pour dresser le camp[2]. De là, on partit pour Isakdji, le premier jour de l'année lunaire[3] (27 avril 1770 — 1er moharrem 1184).

Au nombre des changemens qui eurent lieu à cette époque dans les emplois importans de l'Etat, il faut citer la révocation de l'aga des janissaires, Souleïman-Pascha, qui, chargé d'envoyer à Ibraïl mille janissaires, n'en avait réuni que trois cents et avait complété l'effectif de ce corps, en inscrivant sur les rôles une foule d'habitans de Babataghi. Sa place fut donnée au gouverneur d'Aïdin, qui déjà, précédemment, avait été aga des janissaires. Le vizir Kapou Kiran Mohammed-Pascha, c'est-à-dire le brise-portes, reçut avec le titre de serasker l'ordre de partir pour la Crimée. Le kapitan-pascha, Ibrahim-Pascha, fut relégué à Né-

[1] C'est à tort que Wassif assigne à cet événement la date du 6 silkidé, ou dimanche 2 avril : le 2 avril (lettre dominicale G) tombe le lundi; le 1er est un dimanche; c'est donc le 5 au lieu du 6 qu'il faut lire.

[2] *Konakdji-Pascha.*

[3] Wassif intercale ici (II, p. 77) une description topographique de Babataghi, tirée de l'*Histoire* d'Enweri et qui a été traduite dans la Roumilie de Hadji Khalfa (p. 29).

grepont, lieu de sa naissance, en qualité de sandjak (26 avril 1770—30 silhidjé 1183), et le poste si important de grand-amiral fut confié à Hosameddin, petit-fils du célèbre Djanüm Khodja, qui, cinquante ans auparavant, avait pris, comme kapitan-pascha, une part si active à la conquête de Morée; le nouveau kapitan-pascha reçut l'ordre exprès de se rendre au plus vite dans cette péninsule. De grands avancemens eurent lieu parmi ceux qui suivaient la carrière des sciences[1], par suite de la mort du grand-juge Paschmakdjizadé et de celle du moufti Pirizadé Osman-Efendi. Ce dernier, fils du savant moufti et grand politique Pirizadé, avait, soit comme moufti, soit comme homme d'Etat, dignement marché sur les traces de son père. Comme savant, il écrivait également bien en prose et en vers, et il excellait surtout dans l'art oratoire et celui de la dissertation. Il a laissé des ghazèles et des kassidés sous le pseudonyme poétique de *Sahib,* et il passait une grande partie de son temps en conférences avec les plus savans jurisconsultes de l'époque, tels que Kitschou Abdoullah Molla et Kelenbewi, qui a écrit des gloses marginales sur cent commentaires philologiques et théologiques[2]. Comme politique, il avait été

[1] *Messambi ilmiyé.* Wassif, II, p. 74.

[2] Les ouvrages de Kelenbewi, qui sont sortis de l'imprimerie de Constantinople, sont : 1° Des gloses marginales au commentaire de Dewani sur la dogmatique, in-4° de six cent cinquante-sept pages, imprimé en l'année de l'hégire 1233 (1818); 2° un supplément à la glose de Mirtezhib sur le commentaire de Dewani sur la logique et la métaphysique de Teftazani, in-4° de cinq cent quatorze pages, imprimé à Constantinople en 1234 (1819); 3° un supplément à la glose de Mirtezhib, c'est-à-dire, Mir Eboul-

le principal moteur de la dernière déclaration de guerre, et dans le cours des hostilités qui venaient d'éclater, ce fut lui qui rendit ces deux fetwas honteux, en vertu desquels la Pologne, ainsi que les habitans de la Moldavie et de la Valachie, furent livrés à la loi militaire de l'islamisme, et voués corps et biens à la confiscation, au sabre, ou au fouet de l'esclavage. Au reste, ses idées belliqueuses l'avaient fait détester universellement de ses collègues, les oulémas, et ces derniers exprimèrent, de son vivant même, une partie de l'horreur que doit inspirer à l'histoire l'esprit des fetwas précités. Sa tâche est de les stigmatiser avec d'autant plus d'énergie que ces actes furent moins l'œuvre du fanatisme que celle de l'ambition, et n'émanèrent pas tant de ses convictions religieuses que de son système politique : système qui fit surgir un instant de nouveau la question déjà agitée sous le règne des tyrans, Selim I[er] et Mourad IV, celle de savoir si ce ne serait point une mesure salutaire que d'égorger tous les chrétiens de l'Empire; cette question, il est vrai, n'avait été soulevée qu'en haine de la Russie, de même que les fetwas concernant la Moldavie et la Valachie; heureusement et pour l'honneur de l'humanité, elle n'a jamais plus été réproduite. *Le souffleur du Sultan est mort* [1], tel fut le premier

Feth Essaïd (mort en 950), sur le commentaire de Dewani sur l'ouvrage intitulé *Adabol-Adhadi*, c'est-à-dire l'art de la dissertation, du célèbre philologue Adhadeddin Abdourrahman ben Ahmed Ali-Idji (mort en 759); in-4° de six cent neuf pages, imprimé en 1234 (1819).

[1] *Mat-el-khannas*. M = 40, A = 1, T = 400, E = 1, L = 30, ch. = 600, N = 50. A = 1, S = 60, 1183. Khannas, c'est-à-dire *Susurrator*, est

mot qui, prononcé à l'occasion de la mort du moufti et formulé en chronogramme, indiqua en même temps l'année de son décès et l'opinion de ses collègues à son sujet, comme étant le jugement impartial des musulmans eux-mêmes [1]. La dignité de scheïkh de l'islamisme fut donnée au fils du moufti Mirzazadé, Esseïd Mohammed Saïd, qui déjà avait rempli trois fois les fonctions de grand-juge d'Anatolie (2 mai 1770 — 6 moharrem 1184).

Autant que la mort du moufti, ce persécuteur acharné des chrétiens dans un but d'intérêt personnel, avait réjoui les plus sages dignitaires de la loi, autant le grand-vizir pleura amèrement celle de son frère bien-aimé Alibeg, qui, après avoir successivement rempli les fonctions d'agent fiscal, d'inspecteur de l'orge et d'aga des silihdars, mourut au camp où il occupa le grade d'aga des sipahis. Il eut pour successeur le chambellan Katibzadé Ahmedaga. Vers le même temps décéda aussi le juge du camp Bakayi Weli-Efendi, en remplacement duquel les scheïkhs envoyèrent à Babataghi le derwisch Khalweti, Hafiz Moustafa, pour exciter le fanatisme du

le surnom attribué à Satan dans la dernière soure du Koran : 1o Je me réfugie auprès du maître des hommes; 2o auprès du roi des hommes; 3o auprès du Dieu des hommes; 4o pour échapper au danger des insinuations de Satan (*El wiswas el khannas*), qui se glissent dans le sein des hommes; 5o pour fuir la méchanceté des djinns (diables) et des hommes.

[1] Wassif fait observer ici qu'il avait fait trop de mal pour que les savans, ses collègues, pussent observer cette maxime : *Laissez en repos les morts. Latessebbou el-emewat feïnnehüm kad ifadhou ma kademou*, c'est-à-dire, n'injuriez pas les morts, car ils ont expié le mal qu'ils ont pu faire.

soldat et appeler la bénédiction du ciel sur les armes ottomanes. Mais la légende qu'avait racontée un siècle auparavant l'historiographe de l'Empire, Ewlia, au sujet de la sépulture de Saltoukdedé, qui repose à la fois en six ou sept endroits, notamment à Babataghi, sous le nom de Baba, et jouit partout de la réputation d'un saint, avait depuis long-temps perdu toute son autorité. D'après la tradition qui s'y rattache, Saltoukdedé, qui, dans la soixante-troisième année du douzième siècle, s'était établi, avec cent mille Turcs seldjoukides dans la Tatarie Dobroudja, aurait ordonné à ses disciples d'enfermer après sa mort les restes de son corps dans six ou sept cercueils et de les inhumer dans autant de villes éloignées appartenant aux infidèles, afin que, dans l'incertitude de savoir où étaient réellement ses dépouilles mortelles, les pèlerins musulmans se rendissent sur chacun de ces points, et préparassent ainsi l'incorporation des contrées dont ils font partie à l'empire de l'islamisme. Suivant la tradition il aurait été enterré à la fois en Thrace, en Dacie, en Bulgarie, en Mœsie, en Pannonie, en Sarmatie et aux confins du Nord. Les six premières de ces anciennes provinces de l'empire des Césars étaient en effet devenues musulmanes; mais Posen, où il fut pareillement enseveli, ne tomba pas au pouvoir des Turcs, malgré la guerre récemment déclarée et le fetwa exterminateur lancé contre la Pologne et la Moldavie par le dernier moufti.

Pendant que celui-ci fulminait ses fetwas de proscription contre la Moldavie et la Valachie, la Russie

excitait à l'insurrection les Grecs de la Maïna. Des émissaires déguisés en prêtres se concertaient avec Panajotti Benacki, chef des Maïnotes, sur les moyens de soustraire au joug turc les habitans de cette contrée. Les Maïnotes demandaient, par l'organe d'envoyés, la protection de la Russie, que leur promirent de nouveau à Calamata le comte Orloff, commandant des troupes destinées pour la Morée, George Papasoghli de la Roumilie, Angeli Adamopulo [1] et Jean Palatino de Toscane. Ceux-ci remirent des médailles d'or et un brevet d'officier au capitaine en chef de la Maïna, Maurus Nikali, et l'archevêque de Malvoisie, alors à Calamata, reçut d'eux l'assurance qu'une escadre et une armée russes viendraient bientôt prêter main-forte aux Maïnotes (1769). Une flotte russe, composée de douze vaisseaux de ligne, de douze frégates et d'un grand nombre de bâtimens moindres, commandée par l'amiral Spiritoff, avait, sur la fin de la première année de la guerre, quitté Kronstadt, se dirigeant sur l'Archipel. La nouvelle en retentit jusqu'à Constantinople, mais les ministres et les grands ottomans ne voulurent pas ajouter foi à la possibilité d'une

[1] Orloff écrivait de Pise à Adamopulo, qui se trouvait à Trieste, sur la fin de 1769 : *Spero che sarete felicemente capitato a Trieste con Zecchini* 5,000. *Vi fermarete colà il meno che sarà possibile, e procurarete d'imbarcarvi il più presto che farsi potrà. Esortarete l'amico Benachi a prender ben le sue misure e lo potete assicurare che maggior somma seguirà in breve. Gli amici di M. possono far conto che la flotta sbarscherà verso il fine d'Aprile, se non sopragiungono accidenti sinistri. Addio, siete prudente ed assicuratevi che li vostri servizi seranno premiati.*

telle entreprise, ne pouvant concevoir qu'il existât une communication entre le port de Kronstadt dans la mer Baltique et la Méditerranée. Ce fait, souvent mentionné, mais toujours révoqué en doute, est certifié par le témoignage irrécusable de l'historiographe de l'Empire[1]. Lorsqu'il fut bien constant, même à Constantinople, que la flotte russe était dans la Méditerranée, la Porte se plaignit au baile, par l'organe de son interprète, de ce que la république de Venise avait permis à cette flotte d'entrer de la mer Baltique dans la Méditerranée en passant par l'Adriatique. L'ancien grand-vizir Mouhsinzadé Mohammed-Pascha, commandant des troupes campées devant Napoli di Romania, reçut alors, avec cinquante mille piastres, un ordre impérial lui enjoignant de recruter des troupes pour la défense de la Morée. Le moutesellim de Doukagin, Khoudawerdizadé Ahmedbeg, fut, pour avoir levé des troupes à ses frais, promu au grade de beglerbeg et placé, comme tel, sous les ordres du vizir Moustafa-Pascha, gouverneur de Lepanto. A la fin de février,

[1] Wassif, II, p. 70. *Ridjal ou koubari bou keïfiyeti maglatdya hamlou aademi tassdik ile Petroborgden ak denizé Moskowlounün donanma ikhradjini bir wedjhilé moutalanlarine tatbik edemeyoub*, c'est-à-dire, les ministres et les grands attribuèrent cette nouvelle à quelque méprise et n'en voulurent rien croire : ils ne pouvaient admettre la possibilité qu'une flotte moscovite partie de Saint-Pétersbourg eût pénétré dans la mer Blanche. - Un fait semblable eut lieu sous mes propres yeux, en l'année 1800 : le grand-vizir Yousouf Sia s'obstinant à nier la possibilité de faire arriver de l'Inde par la mer Rouge des troupes auxiliaires anglaises ; Sir Sidney Smith, auquel je servais d'interprète dans cette conférence, eut toutes les peines du monde à lui démontrer par l'inspection des cartes, qu'il existe une jonction entre la mer de l'Inde et la mer Rouge.

l'amiral Spiritoff aborda la côte avec quatre vaisseaux de guerre de soixante canons, deux petites frégates et une plus grande, chargés de munitions de guerre et de matériaux propres à servir aux constructions navales. Ces matériaux furent employés aussitôt à la construction de quatre galiotes, uniquement destinées au transport des vivres de l'armée grecque. Le comte Théodore Orloff débarqua avec cinq cents Russes, nombre tout-à-fait insuffisant pour maintenir l'ordre et la discipline parmi les cinquante mille Maïnotes [1] qui se trouvaient alors sous les armes. Aussi Misistra fut-il bientôt le théâtre d'horribles massacres commis par ces derniers; quatre cents Turcs furent égorgés dans cette ville, et des enfans à la mamelle y furent lancés contre terre du haut des minarets. Théodore Orloff entreprit le siége de Koron, mais il fut obligé d'y renoncer, faute de troupes suffisantes. Son frère Alexis, qui venait de débarquer à Navarin avec une autre escadre, avait envoyé ses troupes sur Patras; mais elles furent mises en fuite par des corsaires de Dulcigno, accourus au secours de Patras où les Maïnotes furent massacrés. Les Russes marchèrent ensuite sur Tripolitza avec quinze mille Grecs insurgés: ces derniers se croyaient si sûrs de la victoire qu'ils avaient emmené leurs femmes chargées de sacs vides qu'ils comptaient remplir de butin provenant de la dépouille des Ottomans. Nimetizadé de Tirhala, Mouderris Osmanbeg de Larissa, Aliaga de Tschataldjé et

[1] Wassif, II, p. 72, dit 60,000.

le begzadé d'Izdin réunirent en toute hâte quelques milliers d'hommes que le serasker-pascha plaça sous les ordres du moutesellim de Tripoli de Syrie, tandis que lui-même accourait avec ses troupes particulières (19 (8) avril 1770—23 silhidjé 1183). Les Grecs furent vaincus [1], et le massacre qui en fut fait à peu de distance de Tripolitza y jeta les germes profonds d'une animosité qui plus tard devait porter des fruits sanglans : tous les Grecs qui se trouvèrent dans cette ville furent massacrés, et on brûla leurs corps. Il en fut de même à Patras, où quatre cents lewends, après s'être emparés par surprise du château, renouvelèrent toutes les scènes d'horreur que les Byzantins racontent du temps de la première conquête du Péloponèse par les Turcs. Les femmes et les enfans que le sabre épargna furent emmenés en esclavage.

D'un autre côté, Navarin ouvrit ses portes au prince Dolgorucki et au Maure Hannibal, brigadier au service de Russie. Dolgorucki avait déjà pris Leontari et Arkadia. La convention en vertu de laquelle Dolgorucki avait accordé la vie sauve à la garnison turque, avait également été signée par le consul français; mais nonobstant, les Maïnotes égorgèrent les Turcs et incendièrent la ville (21 avril (2 mai) 1770).

Peu de temps après, Alexis Orloff adressa à tous les Grecs soumis à la domination turque un manifeste, où

[1] D'après les *Essais de géographie* le combat eut lieu le 8 avril (19); conséquemment, c'est le 13 silhidjé qu'il faut lire dans l'*Histoire de Wassif*, et non le 23; car le 23 était un lundi.

il les instruisait de la lutte engagée en Moldavie et en Valachie, et les appelait, comme étant leurs coreligionnaires. à la défense de la foi et de leur liberté [1] (8 (29) mai 1770). Il assiégea ensuite Koron et Modon : mais, l'anniversaire de la prise de Constantinople, Modon fut délivrée. Les Russes se rembarquèrent. et le serasker crut. lui aussi, avoir conquis la Morée [2].

Ce ne fut pas toutefois l'illumination de la capitale, qui succéda à cette victoire. mais bien l'incendie de la flotte à Tscheschmé. Forte de neuf vaisseaux de ligne et de sept frégates, et divisée en trois escadres commandées par Spiritoff, par Alexis Orloff et par Elphinstone, la flotte russe attaqua celle des Ottomans. composée de deux corvettes, de quinze galions, de cinq schebeks et de huit galiotes ; elle était placée sous les ordres du kapitan-pascha Hosameddin et du capitaine Djezaïrli Hasan. Le vaisseau amiral russe que montait Spiritoff et la kapitane turque, commandée par le bouillant Hasan, engagèrent un combat, et prirent feu en même temps. A peine Spiritoff et Théodore Orloff avaient-ils fui leur bord à l'aide de chaloupes, que le vaisseau amiral russe sauta, entraînant dans son explosion sept cents hommes, qui s'y trouvaient à ce moment. Les amiraux turcs, le kapitan-pascha Hosameddin, le commandant de la kapitane, Hasan l'Algérien, et quelques matelots se sauvèrent à la

[1] Voir ce manifeste dans l'*histoire de la présente guerre*, VI, p. 75. Le nombre de l'armée mise sur pied en Moldavie y est évaluée à six cent mille hommes !

[2] *Fatihi Mora*, conquérant de la Morée.

nage; le voilier Bekir fut lancé à la mer, mais s'étant cramponné à l'une des vergues du vaisseau amiral, au moment où il fit explosion, il parvint à se sauver (5 juillet 1770—11 rebioul-ewwel 1183). Trente ans après, lui-même a raconté à Rhodes, sur la flotte qu'il commandait alors en qualité d'amiral de la kapitane, les particularités de ce combat naval, et la façon miraculeuse dont il fut sauvé, à l'amiral Sidney Smith et à l'auteur de cette histoire.

La nuit suivante, les Russes incendièrent la flotte turque dans le port de Tscheschmé. Ce succès valut au vainqueur, comte Orloff, le surnom de Tschesmeskyi, et la reconnaissance de sa souveraine lui éleva au palais de Czarkoselo un arc de triomphe. La bataille navale de Tscheschmé, célèbre aujourd'hui encore dans les annales des guerres maritimes, fut livrée près du cap Mykalé, au lieu même où les Grecs avaient brûlé le reste de la flotte perse le jour de la bataille de Salamine, et non loin de Myonessus, où le Romain Æmilius Regilius avait défait la flotte d'Antiochus. Après la bataille de Lepanto, celle de Tscheschmé est le plus grand échec qu'aient jamais eu à essuyer les flottes ottomanes, et ces deux batailles ont cela de commun que toutes deux précédèrent immédiatement le commencement d'époques bien malheureuses dans l'histoire de l'Empire turc. Elles sont comme deux phares placés pour éclairer l'ouverture de ces deux périodes. La bataille de Lepanto marqua le terme de la splendeur de l'Empire ottoman, sous les règnes de Souleïman et de Sélim II, comme l'incendie de

Tscheschmé fut l'avant-coureur du traité de Kaïnardjé.

Trois mois avant cet événement deux autres incendies avaient éclaté à Constantinople, l'un à Kasim-Pascha, l'autre à Top-kapou; le premier avait dévoré un magasin contenant toutes les selles destinées à l'armée (1er mars 1770); dans le second, cinq cents maisons à peu près avaient été réduites en cendres (13 avril 1770). Un troisième incendie, beaucoup plus considérable, car il embrasa douze cents maisons, éclata près le seraï de la sœur bien-aimée du Sultan. Aussitôt qu'on eut appris à Constantinople l'incendie de la flotte de Tscheschmé, le sinistre fut considéré comme ayant présagé ce fâcheux événement, de même que les deux incendies précédens furent envisagés comme conséquence de celui qu'on avait à déplorer en ce moment.

Ainsi que l'incendie de Tscheschmé donnait lieu de le craindre, des troubles éclatèrent à Smyrne, trois jours après la destruction de la flotte; les Turcs de cette ville assaillirent indistinctement les Grecs et les Européens qui s'y trouvaient alors et dont ils tuèrent plus de huit cents [1]. Le kapitan-pascha fut révoqué et eut pour successeur le vieux Djâfer. La capitale trembla de se voir, sous peu, bloquée par une flotte russe, et l'ancien grand-vizir Moldowandji, ainsi que

[1] D'après l'*Histoire de la présente guerre*, le nombre ne s'en serait élevé qu'à cinq cents; mais Thugut dit dans son rapport que plus de huit cents personnes furent tuées.

le colonel français Tott, furent envoyés en toute hâte aux Dardanelles, avec mission d'en défendre l'entrée. On adjoignit à Tott, dans cette circonstance, comme commissaire, Moustafabeg, frère du kapitan-pascha Hasan, qui, comme lui, était petit-fils du célèbre amiral Djanüm Khodja. Soit désespoir d'avoir perdu sa flotte, soit chagrin d'avoir encouru la disgrâce du Sultan, le kapitan-pascha Hosameddin mourut peu de temps après, et le peuple attribua sa fin subite à cette dernière cause. Le Sultan confirma cependant son fils Abdoullah dans le commandement de la galère qu'il commandait en qualité de capitaine. Quant à la dignité de second amiral, elle échut à Hasan l'Algérien, qui s'était glorieusement montré à la bataille de Tscheschmé. Moldowandji commença ses préparatifs de défense en faisant blanchir extérieurement les murs des Dardanelles, sans doute afin de tromper l'ennemi par leur éclat éblouissant et de lui faire croire ainsi qu'ils venaient d'être reparés. Un travail beaucoup plus utile fut la construction, ordonnée par Tott, de quatre batteries, dont deux sur la côte d'Europe et deux sur celle d'Asie, de manière à placer l'ennemi, s'il voulait tenter le passage, entre les feux croisés des deux promontoires [1]. Une attaque dirigée par neuf vaisseaux de ligne russes sur le premier fort des Dardanelles, resta sans résultat [2]; mais vingt bâtimens turcs chargés de vivres tombèrent au

[1] *Pointe de barbiers et moulins.* Tott, II, p. 259.

[2] *Théâtre de la présente guerre entre la Russie et la Porte.* Hambourg, 1771, f. II, p. 7.

pouvoir d'Elphinstone qui stationnait près de Tenedos et fermait l'entrée des Dardanelles.

De son côté, le comte Orloff assiégeait Lemnos. Soixante jours après l'investissement de cette forteresse, la garnison venait de faire sa soumission; une capitulation composée de huit articles était déjà signée, et six otages avaient été livrés comme garantie de son exécution, lorsque le nouveau kapitan, Hasan l'Algérien, aborda les côtes de Lemnos avec vingt-trois navires, et, accourant au secours des assiégés, il refusa, comme jadis Camille aux portes de Rome, de reconnaître la capitulation conclue, attendu, dit-il, qu'elle l'avait été sans son consentement. Peu de jours après le port de Monderoz (Modone) fut le théâtre d'un sanglant combat, dont les deux amiraux s'attribuèrent l'avantage, à en juger par leurs bulletins [1]; mais, ce qui donne tout lieu de penser que ce furent les Ottomans qui l'emportèrent, c'est que les Russes mirent à la voile, après que le comte Orloff eut, sur la demande de Hasan, rendu les six otages qui lui avaient été remis (24 (13) octobre 1770) [2].

Détournons maintenant nos regards de cette campagne sur mer pour les reporter sur la guerre continentale

[1] Voir à ce sujet, l'*Histoire de la présente guerre*, X, p. 13, etc., la relation grecque intitulée : Ἱστορία τοῦ παρόντος πολέμου Ἐνέτησιν, 1770. Wassif, II, p. 118.

[2] Les versions grecques, allemandes et italiennes de l'*Histoire de la présente guerre* n'offrent aucune différence; quant à l'histoire turque de Hasan l'Algérien, elle est aussi diffuse et aussi embrouillée que celle du grand-amiral Barberousse.

dont la Moldavie était devenue le théâtre. Dans les premiers jours de mai, le khan était parti de Kischenew, dans l'intention de passer le Pruth avec Abaza-Pascha, gouverneur d'Ismaïl, Seïd Hasan-Pascha, possesseur du sandjak de Tschoroum et le kapidjibaschi Taghistani Ali (mai 1770 — moharrem 1184). A Khandepé, Abdi-Pascha, serasker de Moldavie, se joignit pareillement à lui. Partout, ils trouvèrent les approches du fleuve défendues par les batteries ennemies. Pendant que Kaplan-Ghiraï méditait son passage, les Russes franchirent le Pruth à Faltschin. Romanzoff attaqua et mit en déroute les Turcs qui s'étaient portés derrière la petite rivière de Kalmassou, en face de Ribaya Moghila, c'est-à-dire de Khandepé (28 (17) juin 1770). Instruit de cet échec, le grand-vizir, en grande partie sur le conseil de l'aga-pascha des janissaires, Mohammed-Pascha, le brise-portes, avait quitté Widin et avait franchi le Danube, pour se rendre à Isakdji où il s'arrêta. Au moment où l'aga-pascha quittait Kartal, et s'avançait vers la rive du lac, les troupes du khan qui venaient d'être battues de nouveau ainsi que celles d'Abdi-Pascha accourues à leurs secours, se précipitèrent sur lui et l'enveloppèrent dans leur fuite. Cet événement fut imputé à la fatalité par le grand-vizir, qui leur écrivit à tous trois et les exhorta à avoir bon courage [1]. Le koulkiaya, homme plein de mérite, qui avait été d'avis qu'on se retranchât

[1] Wassif, II, p. 87 et 88, fait remarquer ici de quelle nécessité sont la tactique et la discipline.

à Kartal au lieu de marcher en avant, fut révoqué pour avoir donné ce conseil salutaire[1], contrairement auquel le grand-vizir avait franchi lui-même le Danube, avec le juge du camp Nimetoullah, le kiayabeg Seïd Ibrahim, le defterdar Issmet Ismaïl, le reïs-efendi Ridjayi Mohammed, le tschaouschbaschi Ibrahim Darabghir, le defteremini Weli-Efendi, le vice-président des deux premières chambres de finances (rouznamé et mouhazebé), Resmi et Yesoui Ahmed, les deux maîtres des requêtes, Ibrahim et Moustafa, le secrétaire du cabinet du grand-vizir, Elhadj Abdourrizadé, le beïlikdji Moustafa, le secrétaire du kiaya, Seïd Mohammed, et le maître des cérémonies, Wahdeti Eboubekr-Efendi ; l'armée sous ses ordres formait un effectif de trente mille hommes [2] (26 juillet 1770 — 3 rebioul-akhir 1183).

Le surlendemain, il fut décidé en conseil de guerre qu'on irait au-devant de l'ennemi. Le commandement de l'avant-garde fut confié au serasker Abdi-Pascha; celui de l'aile droite à Abaza-Pascha, et celui de l'aile gauche à Hasan-Pascha d'Adana. On se retrancha aussitôt de tous côtes et le ministre de l'intérieur, Ibrahim-Efendi, surveilla lui-même, pendant la nuit, les travailleurs à la lueur des torches, circon-

[1] Wassif, II, p. 90. Cet historiographe cite de nouveau ici quelques dictons arabes dont le plus remarquable nous a paru être le suivant : *Iza lem tekoum fi menzil il mür hourretoun tedeberouhou zaat massalih daïhi,* c'est-à-dire, si l'homme n'est pas libre dans son intérieur, ses affaires sont perdues.

[2] Wassif, II, p. 91. Buturlin évalue à cinquante mille hommes l'effectif de l'armée turque.

stance qui lui valut le surnom de porte-flambeau [1], qu'il conserva depuis. Le comte Romanzoff avait devant lui le grand-vizir, et derrière le khan de Tatares, ce dernier à la tête d'une armée de cent mille hommes, et le grand-vizir avec des forces encore plus imposantes. Les trois divisions des généraux Bauer, Plemjannikoff et Bruce, attaquèrent simultanément le camp des Ottomans et s'en emparèrent, ainsi que de cent quarante canons et d'une quantité considérable de butin, que les soldats avaient apporté avec eux, malgré l'ordre du jour publié lors du passage du Danube, qui avait enjoint aux officiers d'alléger les bagages pour marcher à l'ennemi (1er août 21 - juillet 1770. L'observation adressée par l'historiographe de l'Empire Kemal-Paschazadé au sultan Selim Ier, qui s'attristait de voir que l'armée du sultan mamlouk Ghawri était couverte d'or, tandis que la sienne n'avait que du fer pour tout bien, et que cet historiographe consola en lui faisant remarquer que l'or était la proie du fer, et que l'aspect du premier était un stimulant d'autant plus vif pour ceux dont le second était la seule propriété; cette observation, dis-je, fut pleinement confirmée par le résultat de la présente bataille. A neuf heures et demie du matin, la victoire était décidée : les Russes avaient perdu mille hommes et les Turcs deux fois autant. Entre autres objets précieux qui tombèrent au pouvoir du vainqueur, se trouvèrent deux coffres remplis d'insignes honorifiques, destinés aux braves de l'armée ottomane ; chacune de ces décora-

[1] *Meschaaladji*. Wassif, p. 94.

tions se composait de six plumets d'argent, et, à partir de ce moment, elles ornèrent la coiffure des officiers russes. Ce brillant fait d'armes, que les Russes nomment la bataille de Kaghoul, et les Turcs, la défaite de Kartal, eut lieu le 1er août, jour anniversaire des batailles d'Actium, de Saint-Gothard et d'Aboukir.

Après la défaite de Kartal, le grand-vizir tint à la hâte un conseil de guerre, où quelques-uns furent d'avis de se retrancher en deçà du Danube; mais d'autres prédirent au grand-vizir et au reste de l'armée, dans le cas où ce parti serait adopté, la même destinée qu'à Zenta, et ce furent ces derniers qui l'emportèrent [1]. Le grand-vizir dérobant son départ aux yeux de l'armée, repassa le fleuve près d'Izakdji à la faveur des ténèbres; les paschas Abdi et Abaza, le reïs-efendi et le premier maître des requêtes s'étaient enfuis vers Ismaïl avec trente mille hommes. Le khan des Tatares promit au grand-vizir de pourvoir à la défense d'Ismaïl, d'envoyer les femmes et les enfans des habitans d'Ismaïl à Kilia et à Akkerman, et les familles de la tribu tatare des Yedissan, qui après s'être soumises à la Russie étaient rentrées sous la domination ottomane, au-delà du Danube, pour y répondre de la fidélité des hommes de cette tribu. Cinq cents quintaux de biscuit et dix mille piastres furent

1 Wassif, II, p. 96. Resmi Ahmed, avec l'érudition historique qui lui est habituelle, fait dans son choix *d'observations* un rapprochement entre les batailles de Saint-Gothard et de Zenta, toutes deux perdues, parce qu'on voulait passer le fleuve sur la rive opposée duquel se trouvait l'ennemi. Traduction de Diez, p. 147.

expédiés au khan, qui se faisait fort de défendre Ismaïl. Mais peu de jours après, on reçut au camp du grand-vizir un message des troupes qui s'étaient retirées sur cette ville, demandant l'autorisation de repasser le Danube, chose tout-à-fait impraticable dans ce moment, faute de bateaux nécessaires [1].

Cependant Repnin, envoyé par Romanzoff à Ismaïl, avait investi la place sous ses murs avec quinze mille hommes [2], à l'aspect desquels les vingt mille Turcs qui stationnaient s'étaient repliés sur Kilia (26 juillet - 6 août 1770). Peu après furent destitués l'aga des janissaires, dont toute l'activité s'exhalait en paroles, et le général du train d'artillerie; en même temps, le mouhaseb-edji d'Anatolie fut envoyé à Toultscha que menaçaient les Russes, pour y diriger des travaux de fortifications et rassurer les habitans de cette place [3] (13 août 1770 — 20 rebioul-akhir 1184).

Sur ces entrefaites, une heureuse nouvelle arriva de Crimée : le serasker de cette contrée, silihdar Ibrahim-Pascha, avait repoussé, de concert avec le noureddin auquel était confiée la garde du détroit de Yanitsché et de Tschounkar, une attaque dirigée par

[1] Wassif, II, p. 98. *Atschik*, bateaux plats; le *tschirnagk* dans lequel Abaza-Pascha traversa le fleuve (p. 99), est le mot autrichien *tschinakel* qui dérive du mot persan *tschinakh*.

[2] Wassif, II, p. 97. D'après Buturlin, treize bataillons d'infanterie, deux escadrons de carabiniers, trois régimens de hussards et un régiment de cosaques.

[3] Wassif, p. 100. Le 20 rebioul-akhir n'était pas un dimanche, comme cet historien le prétend par erreur. Ce 20 rebioul-akhir (13 août) était un lundi (lettre dominicale G).

les Russes sur la ville de Pérékop. Mais la joie de ce succès fut bientôt mêlée d'amertume, car on apprit, peu de jours après, que le pont d'Isakdji avait été détruit par un orage [1], et que Kilia était tombée au pouvoir de l'ennemi (6 septembre 1770 — 15 djemazioul-ewwel 1184). Le beglerbeg Moustafa-Pascha s'était chargé de la défense de cette place, et avait reçu, à cet effet, soixante-quinze mille piastres, tirées de la caisse de l'armée; mais, dès le dixième jour du siége, il la rendit au prince Repnin [2] (1er septembre —21 août 1770). Moustafa-Pascha fut obligé de restituer les quinze bourses qui lui avaient été comptées pour mettre Kilia en état de défense; on en fit présent au vieux quartier-maître-général Abdi-Pascha, qui déjà avait reçu une forte somme pour le même usage.

Dans un conseil de guerre, où le grand-vizir souleva la question de savoir à quelles causes devaient être attribuées les défaites réitérées qu'on venait d'essuyer, et par quels moyens on y remédierait, les opinions furent partagées. Quelques-uns exprimèrent l'avis qu'il fallait châtier les fuyards et rayer leurs noms des registres de solde: mesure dangereuse, qui, prise par Djigalizadé après la bataille de Keresztes,

[1] Wassif, II, p. 102. Wassif reproche à l'historiographe de l'Empire Enweri d'avoir placé ici quelques observations sur la construction des ponts et d'avoir intercalé mot pour mot dans son histoire le mémoire transcrit dans les registres du basch-mouhasebé. Wassif, II, p. 102.

[2] Wassif, II, p. 104. Buturlin (*Gazette de Saint-Pétersbourg*, t. XVI, p. 27), dit d'après Wassif, que la prise de Kilia eut lieu le 2 septembre (11 djemazioul-ewwel).

avait déterminé une révolte en Asie. Il est vrai que, long-temps avant lui, Salaheddin, ce héros chevaleresque des croisades, avait, le premier, donné l'exemple d'une telle sévérité en punissant les fugitifs d'Akka par la perte de leurs fiefs [1]. D'autres rejetèrent toute la faute des dernières défaites sur les lewends, les Turkomans et sur ce ramas de sabres-minces et de volontaires nouvellement recrutés, qui étaient toujours les premiers à prendre la fuite. Ils conseillèrent donc de distribuer aux troupes régulières les sommes considérables que coûtait l'entretien de ces milices désordonnées et d'enflammer par là l'ardeur des premières. On délibéra ensuite sur la nécessité de défendre Oczakow et Akkerman, ainsi que les deux embouchures du Dniester et du Danube. Tout le monde tomba d'accord sur l'utilité de cette mesure; mais, lorsqu'on demanda si quelqu'un dans l'assemblée voulait se charger de cette défense, personne ne parut s'en soucier et l'on finit par confier cette mission, d'office, au gedüklü Eyoubi Ahmed [2], à la disposition duquel fut mise, à cet effet, une simple demi-bourse. Deux jours après, celui-ci revint au camp, annonçant que l'embouchure du Danube à Souna était ensablée à tel point qu'il était impossible d'y élever des redoutes; il lui fut enjoint en conséquence d'aller se renfermer dans la palanke de l'embouchure du Danube jusqu'à l'arrivée des troupes d'hiver, placées sous les

[1] Ibnol-Essir, voyez à ce sujet Raynaud, extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des croisades. 1829, p. 314.

[2] *Kerdeniné taalik.*

ordres d'Abdi-Pascha, alors à Toultscha. Une tenta tive faite par six mille Russes pour surprendre la garnison d'Oczakow, fut déjouée par le khan de Crimée, à la tête d'un corps d'armée formée de la réunion des fuyards de Kartal et d'Ismaïl.

Quelque peu d'ordre et de discipline qui régnât dans le camp ottoman, ni le grand-vizir, ni le Sultan n'osaient remédier, par une rigueur salutaire, à cet état de choses et tous deux avaient recours à des demi-mesures, signe caractéristique de la faiblesse ; c'est ainsi qu'ils feignaient d'être satisfaits du soldat et distribuaient des récompenses imméritées en mettant sur le compte de la fatalité les derniers malheurs. Le grand-vizir fit distribuer à Isakdji, aux soldats blessés le jour de la bataille de Kartal, une somme de dix mille piastres dont le président de la chambre des Comptes, Resmi Ahmed, a gardé note [1].

Malgré ces encouragemens, les rangs de l'armée s'éclaircissaient chaque jour. Déjà, aux bords du Kakoul, les troupes du Diarbekr, Kurdes pour la plupart, s'étaient débandées; au fort de la bataille, pour regagner leurs foyers. Afin que le grand-vizir, en attendant l'arrivée des troupes d'hiver, ne restât pas entièrement dépourvu de soldats, un khattischérif impérial prescrivit à chaque juridiction de Roumilie de diriger immédiatement sur Isakdji tous les hommes

[1] Wassif, II, p. 107, cite à cette occasion ce distique :

Beda bedewaï mousrioun fi schifaïhi,
Derahimoun beïsoun lil djourouhi merahimoun.
Un prompt moyen de guérison,
C'est l'argent blanc sur les plaies rouges.

en état de porter les armes. En même temps, Ahmed Izet-Efendi, ancien kiayabeg, alors inspecteur des monnaies et l'un des favoris du Sultan, dont le crédit n'avait jamais été employé au profit de son ambition, mais bien à adoucir le malheur de ses semblables, se rendit au camp porteur d'une proclamation du Sultan et d'une somme de mille bourses, destinée à l'approvisionnement des troupes; le secrétaire du cabinet, Abdourrizak, en donna lecture aux chefs de l'armée réunis, ce qui, dit l'historiographe, ne contribua pas peu à dissiper les inquiétudes et le chagrin dont les cœurs étaient agités et à retremper leur courage [1]. L'inspecteur des magasins d'Isakdji, le chambellan Taghistani Aliaga, qui s'était signalé à la malheureuse bataille d'Ismaïl, en sauvant plusieurs vizirs ou émirs, reçut les trois queues de cheval et le brevet de vizir d'Isakdji, ainsi que la mission d'occuper les bords du Danube et de garder les magasins qui y étaient établis. L'ancien serasker d'Isakdji, Abdi-Pascha, gouverneur de Roumilie, fut commis à la garde de Matschin, et le vizir Abaza-Pascha, possesseur du sandjak d'Itschil, à celle de Khirsova. Sarim Ibrahim-Pascha, gouverneur de Silistra, qui avait longtemps excité la jalousie du grand-vizir, mourut d'une angine sur ces entrefaites [2].

[1] *Schifaoun lil kouloub dewaoun lil kouroub*, c'est-à-dire, guérison des cœurs, adoucissement des chagrins; telle est aussi la suscription habituelle marquée sur les boîtes qui contiennent les *pastilles du sérail* ainsi désignées.

[2] Wassif, II, p. 110. *Ihtinak*, angine.

Tandis que se passaient les événemens dont nous venons de parler, le comte Panin assiégeait la ville de Bender, investie par lui dès les derniers jours de juillet. Les travaux du siége avançaient lentement, grâce à l'opiniâtreté des courageux défenseurs de la place. Mais la peste s'y déclara; l'intrépide serasker-vizir, Mohammed-Pascha, en était mort [1], et le vizir Mohammed Emin, fils d'Abdouldjelil, qui lui succéda vit la garnison décimée chaque jour par la funeste épidémie. Enfin, après deux mois de siége, les Russes profitant d'une nuit obscure, donnèrent un assaut dirigé par les lieutenans-généraux d'Elemten et Rennekamp (27 septembre 1770) et s'emparèrent de la ville. L'héroïsme du comte Mussin Puschkin et celui de Kamenskoï brillèrent de nouveau dans cette circonstance. Protassow se distingua également en transformant la fausse attaque qu'il était chargé de faire à la porte de gauche, celle de Constantinople, en une attaque bien réelle. Panin se montra toujours là où le danger était le plus imminent, à la tête de l'infanterie, et escalada un des premiers les remparts. L'assaut dura dix heures avec un acharnement égal des deux parts. Les assaillans vengèrent cruellement les pertes nombreuses qu'ils avaient essuyées; les femmes et les enfans qui se trouvaient dans la ville furent en partie massacrés et en partie ensevelis sous les décombres de leurs maisons incendiées, ou égorgés par leurs maris ou

[1] Wassif, II, p. 112. Dans la relation très circonstanciée de ce siége qui est intercalée dans le *Tableau de la présente guerre*, il est dit que suivant l'opinion générale il s'était empoisonné lui-même.

par leurs pères, de peur qu'ils ne tombassent au pouvoir des giaours. Bien que la peste, le fer et le feu eussent dépeuplé la ville, les Russes firent encore cinq mille cinq cents prisonniers, au nombre desquels se trouvèrent le serasker Mohammed Emin et deux paschas à deux queues ; ils prirent en outre trois cent cinquante pièces de canon, trente mille boulets et vingt mille livres de poudre. Mais leur victoire fut chèrement achetée : si chèrement, au dire de l'historiographe Wassif, que l'Impératrice fit dire au comte Panin qu'il aurait mieux valu ne pas s'emparer de la ville que de sacrifier un pareil nombre d'hommes. Toute la population qui restait fut, suivant Wassif, transportée sur l'autre bord du Dniester ; mais les Tatares de la tribu Yedissan alliés des Russes, emmenèrent au-delà du Bog, à Oczakow, dix-sept cents prisonniers qu'ils avaient réclamés et dont la plupart leur étaient unis par les liens du sang ou de l'amitié.

Après la prise de Bender, les Russes envoyèrent d'Ismaïl au camp du grand-vizir, accompagné d'un parlementaire, le defterdar de Bender, Tabib-Efendi [1], et le secrétaire de la première chambre des Comptes, Piri-Efendi, qui demandèrent à conférer avec lui. Le président de la chambre des Comptes d'Anatolie, Nazif-Efendi, fut dépêché auprès d'eux pour savoir quel était le but de cette démarche. Piri-Efendi venait dans le but ostensible de régler les af-

[1] Le nom de *Tabib* est défiguré dans le *Tableau de la présente guerre*, II, p. 28, où on en fait *Tanib*.

faires relatives aux biens du défunt serasker, mais le colonel russe qui l'accompagnait était porteur d'une lettre du maréchal Romanzoff, dans laquelle il offrait de traiter de la paix, mais sans l'intervention d'aucune puissance étrangère (16 septembre 1770—25 djemazioul-ewwel 1184). Le grand-vizir, qui n'était point autorisé par le Sultan à entrer en négociations, envoya à Constantinople la lettre du généralisme russe et répondit verbalement au colonel qui en était porteur [1], que la Sublime-Porte répondrait, par écrit, au comte Romanzoff [2].

Mesoud-Ghiraï, qui déjà, sous le khanat de Dewlet-Ghiraï, s'était offert pour effectuer une course devastatrice en Valachie, mais qui n'avait pu obtenir l'autorisation du khan, renouvela vers ce temps cette offre au khan Kaplan-Ghiraï; mais peu de temps après une lettre impériale lui enjoignit de marcher sur Bukarest avec les Tatares Yedissan qui se trouvaient en deçà du Danube.

Une fois Ismaïl et Kilia, les deux places fortes de la rive gauche du Danube, entre les mains des Russes, il ne leur restait plus qu'à s'emparer de Braïla, ville située au confluent du Sireth et du Danube, en face de Matschin. La défense de cette place fut dirigée avec beaucoup d'habileté et d'activité par le secrétaire du cabinet du grand-vizir, Abdourrizak. Le siége avait

[1] Iwan Petro. Wassif, II, p. 115.

[2] Wassif, II, p. 114. Wassif cite à ce sujet des exemples tirés de l'histoire arabe, qui démontrent qu'il est permis aux musulmans d'écouter au milieu d'une guerre des propositions de paix faites par les infidèles.

commencé dans les premiers jours d'octobre (7 octobre 1770 — 16 djemazioul-akhir 1184). Le commandant d'Ibraïl, qui était le vizir Djanikli Souleïman-Pascha, opéra, avec succès, plusieurs sorties par la porte de l'Eau (sou-kapousi), la seule de la place qui ne fût point barricadée, et envoya son fils porter des têtes et conduire des prisonniers au camp du grand-vizir. Le vizir Abdi-Pascha, commandant de Matschin, réussit à faire passer des renforts dans la ville assiégée. Plus tard, le commandant d'Ibraïl étant mort de la peste, comme celui de Bender, le serasker d'Isakdji, Ali-Pascha, reçut ordre d'aller en toute hâte au secours des assiégés. Les assaillans, qui s'étaient emparés de la porte de l'Eau, étaient harcelés par le feu de deux nouvelles batteries dressées en face de Matschin; un assaut impétueux qu'ils livrèrent à la place fut repoussé avec perte; mais la ville n'en ouvrit pas moins dix-huit jours après ses portes à l'ennemi (5 novembre 1770—16 redjeb 1184), malgré les travaux de fortifications élevés par Abdourrizak-Efendi, qui se hâta de porter à Constantinople la nouvelle de l'état déplorable où se trouvaient la ligne du Danube et le camp impérial, dans lequel on ne comptait pas alors plus de trois mille combattans.

La perte des forteresses ottomanes du Dniester (Akkerman et Bender), comme de celles du Danube (Kilia, Ismaïl et Ibraïl), ayant ainsi terminé cette campagne désastreuse, et le peu de troupes qui restaient encore au grand-vizir, manquant absolumentde vivres à Isakdji, celui-ci prit le parti de retourner au quartier

d'hiver de Babataghi (22 novembre 1770 — 3 schâban 1184), d'où il envoya cent mille piastres à Taghistani Ali-Pascha, serasker d'Isakdji, chargé de la garde des magasins (25 novembre 1770 — 6 schâban 1184). En arrivant à Babataghi, il eut la satisfaction de voir que les neuf fontaines construites dans le village et dans les environs trente ans auparavant par Khalil-Efendi, inspecteur des cuisines impériales, et qui plus tard étaient venues à se dessécher, avaient été remises en état suivant l'ordre qu'il en avait donné, et grâce aux mille piastres qu'il avait affectées à cet emploi [1]. Que cette circonstance n'ait pas consolé le Sultan de la perte de ses armées et de ses places fortes, c'est ce dont personne ne peut douter.

Dès le deuxième jour qui suivit l'établissement du camp à Babataghi, Abaza-Pascha, gouverneur de Silistra, qui avait dissipé plus de six cents bourses destinées à réunir quelques corps de lewends, sans aucun profit pour l'Empire, fut, d'après l'ordre du Sultan, dépouillé de ses trois queues de cheval et exilé à Güstendil. L'aga des janissaires Mohammed, reconnu incapable, fut remplacé par Souleïman, aga des janissaires d'Andrinople. Non-seulement, Kaplan-Ghiraï, khan de Crimée, n'avait rendu que de faibles services pendant toute la dernière campagne, mais il venait d'écrire que, si on ne lui envoyait pas sous quarante jours mille bourses pour le mettre à même de subvenir aux frais de la prochaine campagne, il

[1] Lorsque l'auteur de cette histoire passa à Babataghi en 1806, les neuf fontaines étaient de nouveau taries.

demandait à déposer la dignité de khan. Le Sultan embarrassé consulta Osman-Efendi, qui avait ses entrées dans ses appartemens, sur ce qu'il fallait faire : « Rien de plus facile, » répondit l'étourdi Osman, et aussitôt, prenant une plume et du papier, il assigna au khan une délégation de mille bourses sur la chancellerie de la capitation de Kaffa. Celle-ci fit bientôt savoir que le total de ses revenus ne s'élevait pas à plus de dix-sept bourses, lesquelles étaient déjà attribuées au kalgha. Cette nouvelle plaça bien bas le conseiller irréfléchi dans l'esprit du Sultan, et eut pour conséquence immédiate la révocation du khan à la place duquel Moustafa nomma Sélim-Ghiraï, qui déjà précédemment avait été revêtu de cette dignité. Cette mesure fut bientôt suivie de la destitution du ministre de l'intérieur, Esseïd Mohammed, que remplaça Izet Mohammed dont nous avons parlé plus haut, et enfin de celle du grand-vizir lui-même (4 décembre 1770 — 15 schâban 1184). Loin toutefois d'être disgracié, ce dernier conserva son rang de pascha et fut envoyé en exil à Philippopolis : il eut pour successeur l'ancien gouverneur de Bosnie, Silihdar Mohammed-Pascha.

Avant de faire connaître la réponse du Sultan à la lettre ci-dessus mentionnée du comte Romanzoff, il importe de donner à nos lecteurs le sommaire des pourparlers diplomatiques qui eurent lieu à Constantinople, relativement à l'affaire de la médiation, et qui en précédèrent l'envoi. Les communications qui furent échangées à ce sujet méritent notre attention sous

plus d'un rapport; elles sont remarquables d'abord par la complication des intérêts qui se trouvaient en jeu pour tant de cours européennes, toutes aspirant à une médiation que la Russie repoussait avec autant d'obstination que de succès; ensuite, par la part active que prenaient à ce démêlé deux souverains célèbres, Frédéric II et Joseph II; elles sont remarquables par le traité secret de subsides conclu entre la Porte et l'Autriche, et qui était le résultat des efforts constans et persévérans de deux des ministres les plus éminens de ce pays, le prince de Kaunitz et le baron de Thugut; remarquables enfin, parce qu'elles mirent en lumière la politique égoïste, cauteleuse, perfide, et, par suite de ces défauts mêmes, misérablement impuissante du sultan Moustafa. Ainsi que nous l'avons dit, les ministres d'Angleterre et de Prusse, craignant l'intervention de la France et de l'Autriche, avaient offert leur médiation aussitôt après que la guerre eut éclaté, en s'efforçant de rendre suspectes les intentions de ces deux cours; ils avaient demandé la mise en liberté d'Obreskoff, prisonnier aux Sept-Tours, et, avant l'entrée en campagne de Mohammed Emin, ils avaient adressé à la Porte des notes réitérées à ce dernier effet[1]; mais leurs efforts n'avaient eu aucun

[1] « Par les réponses que le soussigné a reçues de la Sublime-Porte, il a conçu l'espérance que le temps le plus propre pour terminer cette affaire, serait celui où Son Altesse le grand-vizir sortirait avec son armée hors de cette ville capitale; et comme le temps de cette sortie s'approche maintenant, le soussigné n'a pas voulu manquer de répéter encore une fois les instances que Sa Majesté le roi son maître lui a ordonné de faire, et il a tout lieu de se flatter que la Sublime-Porte prendra maintenant là-dessus

résultat (août 1769). Ce ne fut qu'à la suite de la seconde entrevue de Frédéric et de Joseph à Neustadt, qu'on songea sérieusement à reprendre l'affaire de la médiation. Le roi de Prusse eut avec Kaunitz une longue conversation au sujet des moyens et des voies les plus propres à amener la Russie à une prochaine paix. Frédéric et Joseph étaient d'accord sur le principe de la médiation; mais comme ils ne l'étaient pas sur le mode de son exécution, chacun d'eux donna à son ministre des instructions en harmonie avec ses desseins particuliers. Les deux souverains étaient convenus d'offrir leur médiation à la Porte, et le ministre prussien Zegelin, ainsi que M. de Thugut, qui avait succédé à Brognard (d'abord comme chargé d'affaires, ensuite comme ministre résident), furent désignés pour être les organes de cette proposition. L'entrevue de Frédéric et de Joseph, jointe aux voyages de ce dernier, avait déjà excité la défiance du Sultan; d'un autre côté, l'esprit guerrier et entreprenant de Frédéric, lui était mieux connu par les rapports de son ambassadeur en Prusse, Resmi Ahmed[1], que la religion des Berlinois, lesquels, au dire de ce dernier, « ne niaient point le caractère prophétique de la mission de Mohammed, et n'avaient point honte de

une résolution digne de sa clémence, qu'elle ne refusera pas l'intercession d'une cour véritable amie de la Sublime-Porte, et qui reconnaîtra la déférence que la Sublime-Porte voudra bien lui témoigner dans cette occasion. » *Mémoire de Zegelin, avril 1769.*

[1] Rapports d'ambassade de l'envoyé turc Resmi Ahmed-Efendi. Berlin et Stettin, 1809, p. 94.

» convenir qu'ils se feraient volontiers musulmans[1]. » En ce qui concernait les habitudes et les projets de l'empereur Joseph, la Porte n'avait d'autre document qu'un rapport du gouverneur de Bagdad, rapport intercalé dans l'histoire de l'Empire et dont on chercherait vainement à nier l'origine turque. Il était dit dans ce rapport : « que l'empereur allemand, atteint d'une
» affection au foie et à la rate, avait, par suite de cette
» maladie, abandonné les rênes du gouvernement et
» quitté Vienne, afin de dissiper sa mélancolie en par-
» courant l'état de Venise, la Prusse et la Hongrie;
» que l'impératrice, sa mère, avait reconnu à n'en
» pouvoir douter, que l'inquiétude était naturelle à
» son fils, comme la mobilité l'est au vif-argent; que
» son perpétuel besoin de changement provenait de
» ses souffrances physiques, et qu'elle-même l'avait
» engagé à chercher dans les voyages un remède à son
» mal; enfin, qu'eu égard à la proximité où les Etats
» d'Autriche étaient de la Pologne, les troupes au-
» trichiennes se rassemblaient sur les frontières de ce
» pays. »

Les rapports invariables que lui adressait le gouverneur de Bagdad sur la versatilité de l'Empereur, et sur les rassemblemens de troupes qui avaient lieu aux frontières, furent la base sur laquelle le sultan Moustafa édifia les plans de sa politique, et s'appuya pour faire une proposition des plus surpre-

[1] *Noubouwweti Mohammediyeyi inkiar etmeyoub mousoulman olouriiz demekden aar etmezler.* Wassif, I, p. 250.

nantes, et dont, jusqu'à ce jour, rien n'avait transpiré. Après que Thugut et Zegelin eurent, conformément aux instructions qu'ils avaient reçues de Vienne et de Berlin, offert à la Porte, chacun de son côté, la médiation de leurs cours, le reïs-efendi Ismaïl Raïf, dans une conférence secrète qu'il eut nuitamment avec M. de Thugut, répondit à cette proposition par une tout autre, mais conçue dans le même esprit que celle qu'antérieurement la Porte avait faite à l'Autriche de l'aider à reconquérir la Silésie. Elle ne tendait à rien moins qu'à une alliance étroite de l'Autriche et de la Porte contre la Russie, alliance qui devait être conclue non pas cette fois aux dépens de la Prusse, mais bien à ceux de la Pologne. « Si les » Russes sont chassés de ce pays, dit le reïs-efendi, » il dépendra entièrement du bon plaisir de la cour » impériale, ou de placer un roi de son choix sur le » trône de Pologne, ou de partager avec la Porte » le territoire de ce royaume [1]. »

Cette proposition de partager toute la Pologne entre la Porte et l'Autriche précéda de dix mois le séjour du prince Henri de Prusse à Saint-Pétersbourg; or, ce fut du séjour de ce prince dans cette capitale que date le projet du premier traité de par-

[1] Suit ici mot pour mot le passage du remarquable rapport de Thugut écrit en chiffres, le 24 mars 1770. Archives Impériales : *Dass, wenn die Russen aus Pohlen vertrieben seyn werden, lediglich von der Willkühr des kaiserlichen Hofes abhængen wird, entweder einen Konig zu dem pohlischen Throne zu ernennen, oder die pohlischen Lænder mit der Pforte auf jene Art, wie die Billigkeit und Anstændigheit des kaiserlichen Hofes am gemessensten erachten wird, zu theilen.*

tage qui fut conclu deux ans après. Ainsi, ce fut la Porte qui voyait à ses pieds les confédérés, tandis qu'un fetwa du moufti autorisait les musulmans à verser le sang et à s'approprier le bien des Polonais: ce fut encore la Porte que, d'après l'opinion des modernes politiques de la Pologne, Sobieski aurait dû momentanément reconnaître comme suzeraine, afin de s'allier avec elle contre l'Autriche; ce fut, disons-nous, la Porte ou plutôt le sultan Moustafa qui, excessivement jaloux de sa priorité politique et s'isolant comme presque toujours dans son exercice, conçut de lui-même la première idée d'un partage intégral de la Pologne, avant même que celle de son démembrement partiel ne vînt à l'esprit à l'impératrice Catherine et à Frédéric II.

La Porte espérait partager la Pologne avec l'Autriche, comme elle avait précédemment fait de la Perse, d'un commun accord avec la Russie; mais déjà cette politique de démembrement l'a vouée elle-même à un partage futur entre les puissances voisines. Thugut répondit à cette ouverture, que le moment ne convenait pas pour s'arrêter à un projet si vaste; que d'ailleurs l'exécution d'un tel plan ne pourrait avoir lieu sans une nouvelle effusion de sang, et que le but de la médiation proposée était précisément de mettre un terme à une guerre déjà trop meurtrière. La réponse du cabinet de Vienne confirma celle de l'ambassadeur, et Thugut ainsi que Zegelin manœuvrèrent tous deux à l'effet d'obtenir qu'une lettre du kaimakam demandât la médiation de leurs cours. Ils

renversèrent aussi, d'un commun accord, l'interprète de la Porte, Nicolas Karadja, qui, vendu aux Anglais et aux Russes, s'opposait à l'acceptation de toute médiation autre que celle de l'Angleterre. Le reïs-efendi et son prédécesseur Osman (alors nischandji), qui eurent avec Thugut et Zegelin des conférences nocturnes, promirent qu'une lettre du kaïmakam, pour leurs cours, leur serait remise, mais seulement au cas où celles-ci feraient remettre à la Porte une note écrite à ce sujet. Zegelin souscrivit sans difficulté à cette condition; Thugut hésita longtemps, mais il finit par céder aussi à l'exigence de la Porte, de peur de favoriser, par un plus long refus, les continuelles démarches de Murray, dont le cerveau était presque en délire, pour faire prévaloir la médiation de sa cour. La politique de la Porte ne pouvait se passer de cette note écrite, dont la teneur devait régler le contenu de la lettre que le kaïmakam adressa à la fois à Kaunitz et à Finkenstein, et qui, fort réservée dans ses termes, n'est rien moins qu'un appel à la médiation des deux cours, mais contient seulement l'acceptation de la médiation offerte à la Porte par une note des ministres prussien et autrichien (2 décembre 1770) [1]. Encore est-il probable que sans l'incendie de la flotte turque, qui

[1] La lettre du kaïmakam est déposée aux Archives Impériales et la traduction en est jointe au rapport de Thugut en date du 13 août 1770. Le sceau de cette lettre porte l'inscription suivante : *c'est à l'influence de la prière du matin que Mohammed doit d'être l'objet de la protection divine.*

disposa la Porte à écouter beaucoup plus volontiers l'offre d'une médiation, la lettre dont il s'agit n'eût point été écrite. Mais lorsqu'arriva, après la prise de Bender, cette lettre de Romanzoff dont nous avons parlé plus haut, le reïs-efendi, le nischandji et les deux ministres de Prusse et d'Autriche eurent de nouveau plusieurs conférences nocturnes dont le résultat fut une réponse définitive de la Porte, qui déclara s'en remettre à la médiation de la Prusse et de l'Autriche, et, sans refuser de mettre en liberté Obreskoff, ajourna cette mesure à l'époque où la Russie accepterait la médiation des deux cours précitées [IV]. L'envoi de cette réponse fut résolu dans un diwan extraordinaire et en vertu d'un fetwa du moufti.

Pendant que l'affaire de la médiation se traitait ainsi entre la Porte, la Prusse et l'Autriche, l'ambassadeur anglais ne négligeait rien pour discréditer et décrier les deux dernières de ces puissances par des calomnies politiques de tout genre, pour faire agréer la médiation de l'Angleterre. Il adressait à la Porte note sur note dans le but d'obtenir la mise en liberté d'Obreskoff, et de renouveler l'offre de cette médiation. Après le départ des Russes de Chocim (juin 1770), Murray avait fait parvenir à la Porte un nouveau plan de médiation dont les formules adulatrices déplurent au reïs-efendi, à tel point qu'il en exprima son dégoût à M. de Thugut, en lui communiquant la réponse faite à l'ambassadeur anglais : marque de confiance tout à fait inattendue pour M. de Thugut, mais qui fut en même temps pour lui un avertissement de ne point

chercher dans la flatterie le succès de ses négociations diplomatiques avec la Porte. « Il est si extraordinaire » que l'Angleterre offre sa médiation à la Porte, tan- » dis qu'elle a des vaisseaux dans la flotte russe, fut- » il répondu à Murray, qu'il y a tout lieu de craindre » que cette sollicitude apparente ne soit un masque » déguisant des projets ennemis ; que l'Angleterre ait » donc à s'expliquer sans détours, afin que la Porte » sache bien quelle cause elle a embrassée. » Telle fut la réponse dure que valut à l'ambassadeur anglais le système de cajolerie basse qu'il avait adopté vis-à-vis du reïs-efendi.

En même temps qu'il proposait à l'Autriche de procéder au partage de la Pologne, le Sultan faisait proposer à la France une alliance intime pour la guerre où il était engagé contre la Russie. Cette puissance offrit à la Porte de mettre à sa disposition douze ou quinze vaisseaux de guerre, moyennant un subside annuel de trois ou quatre millions ; elle lui promit en même temps l'assistance de l'Espagne en échange de la conclusion d'un traité d'amitié avec cet état. La Porte n'adopta pas ce plan, qui lui était présenté sous le nom d'alliance maritime, et au sujet duquel le reïs-efendi consulta Thugut ; mais le kaïmakam écrivit à M. le duc de Choiseul pour obtenir de lui la remise de quinze vaisseaux de guerre, d'une certaine quantité de poudre et d'artilleurs moyennant un dédommagement pécuniaire ; cette demande obtint l'assentiment de l'ambassadeur, M. de Saint-Priest, qui promit de l'appuyer de tout son pouvoir.

Pendant que se discutaient et s'agitaient ces grands intérêts politiques, ceux beaucoup moins importans des négocians et des drogmans français étaient tout à fait rejetés sur le dernier plan. Ainsi, les deux interprètes français qui avaient reçu cent coups de bâton à Saïda, n'obtinrent de cette injure aucune satisfaction; seulement le gouvernement français les dédommagea jusqu'à un certain point en leur allouant une pension viagère de cinq cents livres [1]. Bien que n'ayant voulu donner à ce sujet aucune satisfaction. la Porte n'en exprima pas moins à l'ambassadeur français le désir que son gouvernement protégeât et assurât, contre l'attaque des Russes, toutes les marchandises turques chargées à bord de bâtimens français. L'offre d'une alliance maritime à conclure, à l'aide de subsides turcs, offre que le reis-efendi avait communiqué à M. de Thugut et celui-ci au prince de Kaunitz, aura sans doute suggéré à ce dernier ou mûri dans son cerveau l'idée de conclure avec la Porte un traité semblable [2]. Cette proposition fut discutée pendant deux mois entre

[1] Volney dans ses *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, et Peyssonel dans l'examen du livre intitulé *Considérations*, Amsterdam, 1788, p. 165. Les considérations de Volney et l'examen de Peyssonnel sont les deux meilleurs ouvrages qui, depuis un demi siècle, aient été écrit rhétoriquement contre la Porte et diplomatiquement pour elle. A la vérité, les prophéties de Volney n'ont pas été réalisées par la guerre de 1787 et par les deux guerres survenues depuis entre la Porte et la Russie; mais la vérité de ses assertions et de ses descriptions ressort même des contradictions que lui oppose Peyssonel.

[2] La traduction du mémoire par lequel la Porte offrit d'abord dix-huit mille bourses est jointe au rapport de Thugut en date du 17 avril 1771, dont l'original est déposé aux Archives Impériales.

M. de Thugut et le reïs-efendi dans le secret de conférences nocturnes auxquelles prit part également le nischandji actuel, ancien reïs-efendi [1]; enfin, la proposition fut convertie en une convention spéciale comprenant cinq articles, par M. de Thugut, les deux ministres de la Porte ci-dessus désignés, et le grand-juge d'Anatolie, Mohammed Emin (6 juillet 1771), ainsi que par le kaïmakam avec cette addition que les mesures arrêtées dans cette convention seraient rendues exécutoires par un khattischérif du Sultan; trois jours après la convention fut signée, et les minutes en furent échangées à la maison de plaisance nommée Tschiraghan Yalisi, qui est une dépendance des châteaux du Grand-Seigneur [v].

La Porte s'engageait, par cet acte, à payer à l'Autriche, dans le délai d'un an, un subside de vingt mille bourses, c'est-à-dire, d'après le cours actuel de la piastre [2], de onze millions deux cent cinquante

[1] Le projet primitif résultant des instructions données au ministre d'Autriche consistait à fournir deux armées de dix mille hommes chacune dont l'entretien annuel coûterait cinquante millions, outre les frais extraordinaires qui s'éleveraient à trente-quatre millions; *Instructions* du prince de Kaunitz, en date du 17 janvier 1771. Archives Impériales. Les pleins pouvoirs portent la date du 7 mai.

[2] La piastre était évaluée à un florin sept kreutzers et avait ainsi perdu 25 p. % de sa valeur, depuis les vingt dernières années; les sommes suivantes extraites des comptes d'ambassade de 1743 à 1752 prouvent que la piastre valait alors un florin cinquante kreutzers. 1743 : 6,088 piastres, 24 paras = 2,029 ducats, 1 piastre 24 paras, 1 ducat = 3 piastres; 1744 : 2,763 piastres 20 paras = 921 ducats; 1744 : 6,307 piastres = 2,102 ducats, 1 para, 1 ducat = 3 piastres; 1745 : 2,230 piastres 22 paras = 743 ducats, 1 piastre 30 paras 1 ducat—3 piastres; 1745 : 11,362 piastres 22 paras = 3,787 ducats, 1 piastre 22 paras, 1 ducat = 3 paras; 1746 :

mille florins, à lui céder la petite Valachie, à affranchir le commerce autrichien de toutes les taxes onéreuses au paiement desquelles il était assujetti, et à le garantir de toute attaque de la part des Barbaresques; de son côté, la cour impériale promettait de faire rendre à la Porte toutes celles de ses possessions tombées au pouvoir des Russes, en vertu d'un traité dont elle se faisait fort d'obtenir la conclusion; elle s'engageait en même temps à assurer le maintien des libertés polonaises. Cette convention fut approuvée par une lettre du prince de Kaunitz et une autre du kaïmakam [1], et Thugut fut revêtu du caractère d'internonce [2] (15 août 1771).

Du moment où Thugut avait entamé la négociation du traité de subsides dont il vient d'être fait mention, il n'avait plus pu être question de médiation

11,025 piastres 34 paras = 3,675 ducats 24 piastres, 1 ducat = 3 piastres; 1748 : 3,290 piastres 20 paras = 1,763 ducats, 1 piastre 20 paras, 1 ducat = 3 piastres; 1753 : 3,123 piastres 30 paras = 1,044 ducats 30 piastres, 1 ducat = 3 piastres; 1752 : 9,322 piastres 26 paras = 3,107 ducats, 1 piastre 26 paras, 1 ducat = 3 piastres.

[1] La lettre du kaïmakam fut renvoyée par la suite en 1775 après la conclusion de la convention de Bukowine qui établit une compensation pour le reliquat des subsides non encore acquitté et le défaut de cession de la petite Valachie.

[2] Lettres patentes du 1er juillet 1771. Les mouvemens suivans eurent lieu en 1770 dans le personnel de l'ambassade impériale : le premier interprète Bianchi et le premier lieutenant Roboli qui, depuis trente ans, remplissait à l'ambassade les fonctions d'écuyer, moururent tous deux dans le cours de cette année; le troisième interprète, Bihn, fut nommé interprète de la cour; Jenisch, interprète de Temeswar, fut attaché comme secrétaire aulique à la chancellerie d'Etat, il fut remplacé, comme interprète à Temeswar, par le plus ancien jeune de langues de l'ambassade, Zechner de Thalhofen.

concertée entre la Prusse et l'Autriche [VI], et Zegelin, qui, sans avoir pénétré le secret de cette nouvelle négociation, se doutait bien que quelque autre projet était sur le tapis, insistait d'autant plus vivement pour qu'on fût fidèle à la parole donnée; en même temps, il assurait à la Porte que, dès le commencement de la guerre, la Russie avait offert de se rendre à la médiation de la Prusse [VII], et que, dans le cas où cette puissance ne remplirait pas les engagemens qu'elle avait pris, le roi, son maître, était disposé à faire valoir, les armes à la main et de concert avec l'Empereur, les droits de la Sublime-Porte.

Après avoir pris connaissance d'une dernière dépêche que lui avait adressée le grand-vizir à l'ouverture de la campagne (avril 1771), la cour de Russie avait de nouveau refusé toute médiation et réclamé la mise en liberté d'Obreskoff. Cette condition étant la première que posât la Russie, M. de Thugut insista d'autant plus vivement pour qu'elle fût acceptée dans le cours des négociations relatives à la dernière convention secrète conclue entre l'Autriche et la Porte. En conséquence, M. d'Obreskoff fut élargi, et se rendit à Belgrade par la voie de Demitoka [1], de peur que, s'il prenait le chemin le plus court, en traversant les lignes de l'armée ottomane, cette dernière n'en manifestât son mécontentement (3 mai 1771).

A la fin de la campagne, l'historiographe de l'Em-

[1] La lettre de remerciemens adressée par Obreskoff à M. de Thugut, est jointe au rapport de ce dernier.

pire, Wassif, depuis reïs-efendi, et naguère tombé au pouvoir des Russes, revint à Constantinople porteur d'une lettre remise par l'Impératrice, mais non signée de sa main propre. Cette souveraine y offrait de nouveau à la Porte de conclure avec elle une paix sans médiation, attendu que l'intervention des ennemis de la Russie et de la Porte, qui, ayant semé la discorde entre eux, avaient un intérêt trop direct à la prolongation de la guerre, ne pourrait que priver les deux puissances contractantes des avantages qu'elles se promettaient de la paix projetée. S'il faut en croire l'annotation écrite de la main du grand-vizir en marge de cette dépêche [1], l'Impératrice n'y avait apposé ni son sceau ni sa signature, de peur qu'elle ne tombât entre les mains de la France, et ne fût interprétée dans un sens fâcheux pour la dignité de la Russie par cette puissance qui elle-même avait suscité la guerre [2]. Déjà la Russie avait, par des communications verbales [3], déclaré catégoriquement à l'Autriche qu'elle persistait dans son intention d'affranchir la Crimée et d'établir sur la Moldavie et la Valachie un prince indépendant, pourvu de troupes et de places fortes (septembre 1771). Ce fut vers ce temps que la Prusse fit savoir à l'Autriche qu'elle avait en vue certaines parties de la Pologne, notamment la Pomérélie, et que son intention

[1] La traduction de cette pièce est jointe au rapport de Thugut, en date du 17 septembre ; l'original en est déposé aux Archives Impériales.

[2] Wassif, II. p. 177. *Frandja dewleti yediné getschoub teschnou we ikhlal edeschegleri moulahazasina binaen.*

[3] Note verbale du prince Gallizin Avril 1771.

était d'appeler la cour de Vienne à une portion équivalente dans le partage de ce royaume [1]. A la même époque, la Russie faisait parvenir sous main, au cabinet de Vienne, un projet de partage de l'Empire ottoman, projet qui, attribuant à la Russie la Moldavie et la Valachie, insinuait que la Bosnie et la Dalmatie ne seraient point refusées à la cour impériale.

Pendant que la Porte proposait en vain à l'Autriche le partage de la Pologne, Potocki et Krasinski, plénipotentiaires de la confédération, qui étaient venus trouver le grand-vizir à Khandepé, y étaient traités par lui avec assez de dédain et sur le pied le plus misérable [2]. Comme on les y laissait manquer du nécessaire, l'ambassadeur français adressa un mémoire à la Porte pour l'inviter à leur faire parvenir

[1] Instructions adressées par le prince de Kaunitz à M. de Thugut à la date du 4 octobre 1771.

[2] *Li Polachi ebbero un misero Taino, alla partenza del Potocki di Handepe li diedero* 50 *borse, per ora restano a Bender*. Rapport de l'interprète impérial Bianchi, daté du camp de Khandepé, le 10 juillet 1769, et joint au rapport de Thugut, en date du 18 décembre 1769. *Die Confœderirten Crasinski und G. Potocki sind mit Versetzung des Winterquartieres in die Gegend von Rustschuk verlegt worden, allwo ihnen zur Unterhaltung ihrer Truppen, so ihrem Vorgeben nach beynahe auf* 2,000 *Mann belaufen sollen, nicht mehr als ein Tajin von tœglichen* 150 *Piaster angewiesen worden ist, so dass selbe sich in den elendsten Umstœnden befinden, zu deren Erleichterung und Unterstützung des von ihrer Seite mit Deval aus dem Lager gekommmenen pohlischen Edeln Laschovski der franzœsische Bothschafter sich alle Mühe gibt.* Quelle différence entre ces faits et les assertions mensongères de Resmi Ahmed que Diez a prises pour des vérités, et d'après lesquelles Potocki et Krasinski auraient reçu six ou sept cents bourses, indépendamment d'un énorme tayin de cinquante bourses par mois.

des secours pécuniaires, la France leur accordant de son côté une allocation mensuelle de six mille ducats. M. de Saint-Priest appuya en même temps leur réclamation, à l'effet d'obtenir que les termes du manifeste, rendu contre la Pologne, fussent modifiés et adoucis ; et il demanda lui-même que le moufti engageât par un fetwa les Tatares Lipkan de la religion musulmane à faire cause commune avec les confédérés contre la Russie. La Porte rendit en conséquence une déclaration à l'effet d'adoucir les termes du manifeste précité, dont toute la responsabilité fut rejetée sur le grand-vizir décapité par l'ordre du Sultan (3 mai 1771) [VIII]. Cette déclaration fut remise au noble polonais Lasocki qui avait exposé à la Porte, de concert avec un autre agent de la confédération, Morosovicki, la triste situation où elle se trouvait en ce moment. A la fin de l'année, Potocki et Krasinski s'en retournèrent porteurs d'une lettre du kaïmakam pour les chefs de la confédération, et d'une autre adressée à Oginski, hetman de Lithuanie [1] (29 octobre 1771 — 20 redjeb 1185).

En ce qui concerne les agens diplomatiques accrédités à Constantinople par les autres puissances, il nous suffira de dire que le baile Giustiniani fut remplacé par Venier, et l'envoyé suédois Celsing par son frère, que l'envoyé danois Gœsen obtint enfin au bout de quatre ans, son audience d'introduction

[1] La traduction de ces deux dépêches est jointe au rapport de Thugut, en date du 18 novembre 1771.

ajournée jusqu'à ce moment, à cause d'un procès dans lequel il était engagé avec le juif Moliano, et enfin que le chargé d'affaires hollandais, Weiller présenta vers ce temps à la Porte un projet de médiation.

Silihdar Mohammed-Pascha, le nouveau grand-vizir, alors âgé de soixante ans, était fils d'un capitaine de la flotte. Admis au seraï dans sa première jeunesse en qualité de pagé, il s'y était élevé successivement aux rangs de gardien de la nappe, de teneur de l'étrier, de porteur du manteau et de l'épée. Peu après l'avénement du sultan Moustafa, il avait obtenu la main de la sultane Aïsché; puis il avait parcouru la carrière du vizirat et géré tour à tour les gouvernemens de Silistra, d'Oczakow, de Roumilie, d'Anatolie, de Siwas, de Koutaïah, de Selanik, de Meràsch et de Bosnie. Après avoir réduit les rebelles du Monténégro, il s'était rendu au camp impérial, et ce fut là que le choix du Sultan l'appela à la plus haute dignité de l'Empire. Le résultat du premier conseil de guerre qu'il tint avec le khan, fut la résolution prise par lui de passer l'hiver à Babataghi au lieu de Bazardjik (24 décembre 1770 — 6 ramazan 1184). Le khan établit son quartier dans le village de Kanbour, à deux lieues de Babataghi; indépendamment des six ou sept cents bourses qui lui avaient été comptées à Constantinople, il recevait chaque jour pour son entretien une somme de sept bourses tirée de la caisse de l'armée. Le secrétaire du cabinet du grand-vizir, Abdourrizak, zélé et fidèle serviteur de la Porte, vint en mission au camp, porteur de deux au-

tographes impériaux prescrivant d'améliorer le matériel de l'artillerie en réglant le calibre des pièces, et de rétablir parmi les sipahis l'ordre et la discipline convenables. Ces écrits furent lus dans un diwan auquel avaient été convoqués les généraux des milices et les trois premiers présidens des chambres, à savoir ceux du grand journal [1], de la grande chancellerie des comptes [2] et de la chancellerie des comptes d'Anatolie ; tous les assistans [3] y renouvelèrent la promesse de persister avec courage et fidélité dans la défense de la patrie. Quarante bâtimens furent affectés au transport de dix mille janissaires chargés de garder les bouches du Danube de Souna et de Portidj, et des renforts de troupes furent envoyés à Manolaki, auquel le serasker avait confié la principauté de Valachie, et qui tenait bon à Krajowa sans que sa fidélité se fût un instant démentie. Quinze mille bourses furent expédiées au vizir Mohammed-Pascha, commandant de Widin, et dix mille au defterdar de cette place pour l'achèvement de ses fortifications; l'ancien grand-vizir Mouhsinzadé Mohammed, qui, dans la dernière campagne, avait réduit à l'obéissance les Grecs de la Morée, reçut en même temps ordre de se rendre à Widin. Le général de l'artillerie fut rappelé à Constantinople, où de concert avec Tott il fut consulté sur les mesures à prendre pour régler le calibre des pièces, celui des boulets, et

[1] *Boyouk rouznamé.*

[2] *Basch mouhasebesi.*

[3] *Anatoli monhasebesi.*

confectionner des affûts plus légers que les anciens sans que cela nuisit à leur solidité. L'arabadjibaschi fit amener devant le grand-vizir les nouveaux canons servis par huit cents artilleurs, et, à cette occasion, il fut revêtu d'un kaftan; dix de ces pièces, du calibre de cent drachmes, furent essayées avec double charge de poudre devant la tente où est déposé l'étendard sacré.

Pendant que ces préparatifs avaient lieu au camp pour la prochaine campagne, le prince Bayezid, frère du sultan Moustafa, mourut à Constantinople frappé d'apoplexie. Cet événement ouvrit un vaste champ aux suppositions d'empoisonnement auxquelles donnait si souvent lieu la mort des princes, héritiers du trône. Au reste, l'extrême jalousie que le prince défunt avait inspirée au Sultan paraissait confirmer ces bruits [1]. Cette jalousie était telle que, peu de temps avant la mort de Bayezid, le Sultan ayant rencontré au seraï un bostandji qui était venu visiter ce prince pour lui communiquer les nouvelles du dehors sans y avoir été autorisé, fit immédiatement trancher la tête à l'imprudent visiteur (24 janvier 1771).

Sur ces entrefaites, Silihdar Mohammed-Pascha, serasker de Valachie, périt à Giurgewo sous le sabre des janissaires révoltés; sa retraite de Chocim, jointe à son extrême sévérité, lui avait attiré leur haine. En vain l'aga du camp et celui de Giurgewo volèrent à son

[1] Un écrivain grec moderne affirme positivement qu'il fut empoisonné.

secours, eux-mêmes furent massacrés comme lui. Lorsque plus tard le camp eut été transféré à Schoumna, l'aga des janissaires Souleïman rechercha les auteurs et les chefs de cette rébellion, et fit jeter dans un puits tous ceux dont il s'emparait, acte qui lui valut le surnom de *puisatier,* déjà attribué jadis à un grand-vizir que sa cruauté avait rendu fameux.

Depuis longtemps les liens de l'ancienne organisation de l'armée ottomane n'existaient plus, et les commissaires, munis de deux mille diplômes d'investiture [1] à l'effet de lever deux mille sipahis et silihdars réguliers, trouvèrent à peine deux cents individus qui voulussent se faire inscrire, tant la facilité offerte de s'enrôler comme lewends ou volontaires à la haute-paie, expédient auquel la Porte était généralement forcée de recourir, avait ôté aux sujets ottomans l'envie de s'engager comme sipahis réguliers. Cette tentative de recrutement eut aussi peu de résultats que la réduction du titre et l'élévation de la valeur nominale des monnaies d'or, ordonnées dans l'intérêt du trésor public. Le ducat favori [2] fut porté de cent dix à cent vingt aspres, et le ducat à la noisette [3] de cent cinquante-cinq à cent soixante. Les commissaires envoyés au camp avec ordre de mettre cette mesure à exécution espéraient trouver dans la caisse de l'armée une grande quantité de monnaie d'or; mais le maître des poids et mesures, instruit à l'avance de leur arrivée, s'était arrangé pour laisser à leur

[1] *Rouous,* Wassif, II, p. 157.

[2] *Ser mahboub.* — [3] *Fündüklü.*

disposition quelques ducats à peine; aussi fallut-il envoyer au camp quatre cents nouvelles bourses pour couvrir le déficit que l'on avait espéré combler au moyen de l'élévation du taux des monnaies d'or (22 février 1771 — 7 silkidé 1184).

A la place du silihdar, gendre du Sultan, massacré à Giurgewo par les janissaires, le grand-vizir envoya au camp le kiayabeg, auquel furent données à cette occasion les trois queues de cheval. Il eut pour successeur Resmi Ahmed, auteur d'un ouvrage intitulé *choix d'observations sur les événemens de la présente guerre* dont nous avons déjà eu occasion de parler : c'était pour la seconde fois que Resmi fut promu à la dignité de kiayabeg. L'aga des silihdars et le maître des cérémonies furent exilés, et l'historiographe de l'Empire, Enweri, fut nommé maître des cérémonies (teschrifatdji). La réunion de ces deux charges sur une même tête offre d'autant moins de difficultés, que le cérémonial (teschrifat) est un des points essentiels que doit embrasser l'histoire de l'Empire. On désigne aussi généralement sous le nom de teschrifat les présens que, suivant l'usage établi, le Sultan envoie au grand-vizir et aux généraux des troupes, après le paiement de chaque quartier de solde, pour leur témoigner sa satisfaction de ce que ce paiement s'est fait sans aucune mutinerie de la part des troupes. Cette fois, ce fut le beau-frère du Sultan lui-même, Houseïnbeg, second écuyer du seraï, qui fut chargé de porter ces présens au camp impérial. Le kiayabeg et le tschaouschbaschi allèrent à sa ren-

contre, et le grand-vizir reçut de sa main l'autographe que lui adressait le Sultan, ainsi que le poignard enrichi de pierreries qui lui était destiné.

Bukarest a pour avant-poste, sur la rive gauche du Danube, Yerkœki, nom qui signifie la *racine* et dont les Valaques ont fait Giurgewo, et les Russes Shoursha. Au commencement de la dernière campagne, les Russes avaient occupé, puis évacué Yerkœki; plus tard, la révolte des janissaires paraissant leur faciliter de nouveau la conquête de cette ville, le général Olitz reçut ordre de s'en emparer. Les Turcs, au nombre de sept mille, se défendirent sous le commandement du nouveau serasker Izet Mohammed, dernier kiayabeg; les retranchemens de la place furent emportés d'assaut, et le château se rendit. Le général Weissmann se présenta, de son côté, à la tête de sept mille cent cinquante hommes, au gué des Moulins[1], situé à une lieue de Touldja, et confié à la défense du beglerbeg Firaschelizadé Mohammed-Pascha et du samsoundjibaschi Khalilaga (1er mars 1771 — 14 silkidé 1184). Après un combat « dans lequel » trois cents infidèles furent précipités dans les enfers » et où deux cents vrais croyans furent envoyés en » paradis, revêtus de kaftans de couleur rose, insi- » gnes du martyre, » le château ouvrit ses portes à l'ennemi (4 avril 1771 — 18 silhidjé 1184). Le général Weissmann marcha ensuite avec seize cents hommes sur Isakdji, brûla les magasins de cette ville,

1 *Degirmen boghazi*. Wassif, II, p. 149.

prit le château, le fit sauter, puis se replia sur Ismaïl (25 avril 1771 — 10 moharrem 1185).

Giurgewo et Touldja étaient tombés au pouvoir de l'ennemi, et les magasins d'Isakdji avaient été incendiés avant même que le grand-vizir eût jugé à propos de déclarer la campagne ouverte, car ce fut à la fin d'avril seulement que les queues de cheval furent arborées à Babataghi (27 avril 1771 — 12 moharrem 1185). Le quartier de solde dû aux troupes leur avait été compté quelques jours avant qu'on eut dressé le camp, grâce à un envoi de cinq cents bourses que le grand-chambellan Salihaga venait d'apporter avec le présent dit de cérémonie, et trois lettres autographes où le Sultan exprimait son mécontentement au sujet de la perte de Giurgewo, de Touldja et de la révolte des janissaires. Pour établir dans l'armée une meilleure discipline, le grand-vizir commença par en chasser tous les mignons au moyen d'un ordre sévère rendu à cet effet. Cette mesure donna lieu à une scène scandaleuse qui se passa en plein diwan et que l'historiographe de l'Empire rapporte sous le titre d'*Étrange récit* [1], narration qui, dans la bouche d'un tel personnage, atteste bien la dépravation de mœurs et le manque absolu de discipline qui régnaient dans l'armée ottomane. Le grand-vizir ayant rudement apostrophé le général des armuriers, Gourdaga, pour n'avoir point obéi à l'ordre précité, le maître des requêtes, Mounib-Efendi, prit la parole et s'exprima en

[1] *Kissaï gharibé*. Wassif, II, p. 145 et 154

ces termes : « Qu'est-ce que cela veut dire? Lors » même que le Padischah défend sévèrement l'usage » des pierreries, les ministres et les grands ne s'en » permettent pas moins de porter de petits poignards » enrichis de pierres précieuses qui échappent facile- » ment à la vue et dont, par cette raison, on les laisse » se parer sans plus s'en inquiéter. Qui pourra m'em- » pêcher de garder à mon service un petit garçon de » huit ans qui m'apporte un surcroît de vie [1] et qui » est pour moi une amulette de santé? Qui m'em- » pêche, dis-je, de lui mettre un turban autour de la » tête comme à un enfant chéri [2] et de le retenir » auprès de moi, au lieu de m'en séparer, pour » qu'il devienne victime de la passion des autres? » Tous gardèrent le silence, personne n'osa combattre l'opinion d'un homme aussi considéré que le sous-secrétaire d'Etat et ceux qui partagaient son goût s'en réjouirent en secret.

La première entreprise tentée à l'ouverture de la nouvelle campagne par le grand-vizir fut couronnée d'un plein succès. A la tête de douze mille hommes, il marcha sur Giurgewo, dont il s'empara avant que le prince Repnin, accouru de Tourna, pût venir au secours de la garnison (14 avril 1771 — 28 silhidjé 1184)[3]. Elle fut conduite sous bonne escorte à Kallé où cinq jours auparavant les Turcs avaient remporté un autre avantage sur les Russes sans cependant pouvoir se

1 *Rouhi izafi.*

2 *Weledi maanewi.* En grec moderne ψυχόπαιδι, *figlia d'anima.*

3 L'historiographe raconte en détail cet événement, p. 156-159.

rendre maîtres de cette localité. Le général Weissmann attaqua avec sept bataillons et six gros canons la ville de Touldja, défendue par une garnison forte de huit mille hommes. A trois lieues de Touldja se trouve une hauteur appelée les Cinq Collines, habitée par une centaine de Cosaques du Don, alors tributaires de la Porte. Les Russes les dispersèrent sans peine, saccagèrent leurs demeures, et se retirèrent après avoir encloué les canons de Touldja. Malgré ces avantages partiels et bien qu'il eût arboré les queues de cheval à l'entrée de sa tente, le grand-vizir n'avait pas encore quitté son camp de Babataghi d'où ses troupes désertèrent en masse. Toutes les mesures qu'il put prendre pour retenir les soldats furent insuffisantes. L'infatigable aga des janissaires, Souleïman, faisait en vain des rondes multipliées autour du camp dans le but de ramener les fuyards. En vain le grand-vizir envoya des ordres positifs dans tous les ports de la Mer-Noire pour empêcher qui que ce fût de s'embarquer, à moins que les personnes qui se présenteraient ne fussent munies d'une permission signée par le kiayabeg ; la corruption des employés des ports déjoua ces sages mesures. En raison de ces faits le tournakdjibaschi fut destitué, puis enfermé dans le fort de Platamona. Le nouveau gouverneur de Widin, Mouhsinzadé Mohammed, l'ancien grand-vizir, déploya sur le Danube la même fermeté et la même sagesse qui avaient présidé à ses actes lorsque l'année précédente il avait fait rentrer les Grecs du Péloponèse sous l'obéissance. Il traversa le Danube avec ses troupes et alla camper

à Kalafat situé en face de cette forteresse. De Kalafat il se mit en marche pour Crajowa, et de là pour Kallé. Le général Essen essaya avec une armée de vingt-deux mille hommes, composée de Russes et de Moldaves, une attaque contre Giurgewo, et établit son camp sur les hauteurs de Baghlardepesi (collines des jardins) qui environnent la ville. Il fut repoussé avec une perte de cinq cents morts, et de quelques mille blessés; sept canons et trois chariots chargés de munitions tombèrent au pouvoir des Turcs. Le serasker Mouhsinzadé, renforcé par les troupes du gouverneur de Silistra, Hasan-Pascha, que lui avait amenées le kaïmakam Ahmed-Pascha, se trouva par ce renfort et un autre qui arriva de Nikopoli, à la tête d'une armée de trente mille hommes. Malheureusement elle n'était presque composée que de cavalerie, et l'entreprise qu'il avait projetée contre Bukarest eût exigé un corps nombreux d'infanterie. Forcés de rester inactifs dans leur camp de Giurgewo en attendant l'infanterie, ses soldats ne tardèrent pas à témoigner de l'impatience et à murmurer. Ils portèrent leurs plaintes à l'aga du camp. « Vous êtes presque tous janissaires, leur répondit celui-ci, et votre corps doit être formé de fantassins; sacrifiez vos chevaux et à l'instant on vous conduira en présence de l'ennemi ». Les soldats s'y refusèrent, mais comme pendant plusieurs jours ils continuèrent à demander d'être conduits à l'ennemi, Mouhsinzadé céda à leur désir. Il les fit marcher sur Bukarest, sous les ordres du serasker Izet-Pascha et du kaïmakam Elhadj Ahmed-Pascha. Mais

il arriva par suite du peu d'accord qui régnait entre ces chefs et du manque d'infanterie, qu'au lieu de s'emparer de cette ville ils furent repoussés des rives de la Dumboviza avec une perte de quelques mille hommes et de quinze canons, et poursuivis jusqu'à Giurgewo par le général Gudovitz (30 octobre 1771[1]). D'un autre côté, le général Miloradowitsch battit à Matschin une division forte de sept mille Turcs, et le général Weissmann un autre corps de deux mille hommes devant Touldja, que les Russes firent sauter. Ces faits d'armes terminèrent la campagne sur le Danube.

Cependant la campagne de Crimée fut plus malheureuse encore pour les Turcs que celle du Danube, car cette principauté échappa pour toujours à la domination ottomane. Le khan Sélim-Ghiraï réfléchit longtemps avant de quitter le camp de Babataghi; enfin, le conseil des généraux ayant jugé sa présence inutile, il l'engagea à retourner en Crimée et à voler au secours des lignes d'Orkapou, menacées par les Russes. Sélim-Ghiraï s'embarqua donc et se rendit à Baghdjéseraï, l'antique résidence des souverains, ses ancêtres. Mais, tandis qu'il s'y livrait aux douceurs du repos, trente mille Russes, soutenus par soixante mille Tatares Noghaïs, sous les ordres du prince Dolgorouki, parurent tout-à-coup devant les murs d'Orkapou[2]. Cette nouvelle tira Sélim de l'assoupissement où la

[1] Wassif, p. 184 et Histoire de Buturlin, p. 135.
[2] Wassif, p. 167

mollesse le tenait plongé. A la tête de cinquante mille Tatares et de sept mille Turcs, il se mit en marche pour secourir la forteresse et défendre le rempart de l'isthme. Les lignes furent prises d'assaut, et le khan fut obligé de se retirer; douze mille Tatares, qu'il avait laissés derrière lui, s'efforcèrent inutilement de rejeter dans le Souwasch la division commandée par le prince Prosorowski; ils furent battus et leur défaite détermina la chute de Pérékop. Pendant que les Russes pressaient le siége de cette place, un corps de dix mille hommes s'était rendu maître de la forteresse de Taman; par sa position à l'entrée du détroit qui sépare la Crimée de l'Asie, cette place était un point de la plus grande importance en ce qu'elle ferme l'entrée de la mer d'Azof. Sélim-Ghiraï, effrayé de voir les ennemis pénétrer dans ses Etats par deux côtés opposés, et sachant que l'armée russe était en pleine marche sur Kaffa quitta précipitamment son camp de Touzla, situé à six lieues de Pérékop, et prit le chemin de Baghdjéseraï, où il entra presque seul, dans une agitation d'esprit qui ne lui laissait plus la faculté de prendre aucune mesure. A l'arrivée des Russes sous les murs de cette capitale, il se retira sur le mont Karatagh, où il trouva plusieurs membres de sa famille qui s'y étaient retranchés. Bientôt, craignant de tomber au pouvoir de l'ennemi, il les abandonne, se jette dans un bâtiment et s'enfuit, suivi de quelques personnes, à Constantinople. Cette fuite enleva aux Tatares jusqu'au dernier rayon d'espérance; la confusion devint extrême et les habitans se hâtèrent de se

faire transporter sur les côtes d'Anatolie [1]. Abaza-Pascha, le commandant ottoman de Yenikalaa, tout récemment arrivé de Constantinople, perdit l'esprit au point que, sans débarquer les troupes qu'il avait à bord de son vaisseau, il cingla vers Sinope. Cette lâcheté lui attira par la suite un juste châtiment ; il eut la tête tranchée.

Tandis que le serasker de Crimée, Ibrahim-Pascha, levait son camp, établi sur les rives du Karasou, pour voler au secours de la garnison de Kaffa, vivement pressée par les Russes, il reçut la fatale nouvelle que les Tatares avaient prêté serment de fidélité au prince Dolgoroucki, leur vainqueur, et que celui-ci leur avait promis au nom de l'Impératrice, l'indépendance de la Crimée sous la protection de la Russie. Dès lors, le reste de la Crimée fit sa soumission, et Dolgoroucki entra triomphant à Kaffa, à Kertsch et à Yenikalaa (13 juillet 1771). Gœzlewé et Soudak tombèrent, et le serasker, défait dans une rencontre, fut fait prisonnier et conduit à Saint-Pétersbourg. Les Tatares des tribus Edikü et Yedissan qui, dès l'année précédente, avaient reconnu la domination russe, mais dont une partie l'avaient de nouveau abandonnée, avaient puissamment contribué à cette rapide conquête des Russes. Quarante-huit députés et deux fils du khan Sélim-Ghiraï, réfugié depuis à Constantinople, s'étaient rendus à Saint-Pétersbourg, où ils avaient prêté serment de fidélité en-

[1] *Théâtre de la guerre actuelle*, p. 188.

tre les mains de Catherine II. En attendant leur retour et l'assentiment de l'impératrice, le prince Dolgoroucki installa, sur la demande des mécontens du pays, le schirinbeg, Schahin-Ghiraï, en qualité de khan de de Crimée [1]. Ce premier acte du vainqueur disait assez que les khans de la famille Djenghizkhan avaient cessé de tenir leur titre de prince des descendans d'Osman, et la Russie ne se faisait pas faute de proclamer l'indépendance de la Crimée [2].

Cependant, une tentative des Russes pour s'emparer d'Oczakow et de Kilbouroun fut moins heureuse que la conquête de la Chersonèse taurique. Dans cette première ville, le khazinedar, le brave vizir Ali-Pascha, attira les assiégeans jusque sous les remparts de la forteresse, à la suite d'une fuite simulée; les Russes furent tellement maltraités par le canon des Turcs qu'ils levèrent le siége et se retirèrent. Abdoullah-Pascha, commandant de Kilbouroun, repoussa de son côté, les Russes avec un égal succès et les força à s'éloigner 31 août 1771 — 20 djemazioul-ewwel 1185). Le grand-vizir, pour reconnaître ce service, envoya de Warna, au commandant d'Oczakow, un présent de dix mille ducats et une autre somme de trois cent cinquante bourses pour l'approvisionnement de la place; il récompensa avec la même générosité la valeur

[1] *Théâtre de la guerre actuelle*, II, p. 193. Dans Siestrzencewicz, *Histoire de la Tauride*, p. 417, le nom de Sahib est transformé en celui de Sahim.

[2] *Serbestiet* signifie littéralement *la liberté*. Il est singulier que Diez, p. 97, dise que ce mot a été créé à cette occasion seulement. Le mot qui, en turc, signifie indépendance, est *istiklal*, et celui qui exprime l'idée de pouvoir absolu, *wekaleti moutlaka*.

dont Abdoullah-Pascha avait fait preuve dans la défense de Kilbouroun, par un don de trois mille ducats.

A l'arrivée du khan fugitif de Crimée à Constantinople, où il était descendu à Bouyoukderé dans la maison de Mourad-Efendi, le Sultan chargea le nischandji Osman-Efendi, que nous connaissons déjà comme l'un des ministres de la Porte, et qui avait participé aux négociations entamées avec Thugut et Zegelin, de s'informer de l'état véritable des affaires en Crimée. Osman-Efendi, homme d'un esprit très borné et qui, dans sa suffisance, se croyait un grand orateur et un diplomate consommé, mais dont les idées étaient aussi confuses que sa langue était prolixe, était un de ces hommes d'Etat que la Providence choisit dans sa colère pour leur départir la confiance des souverains, lorsqu'elle a résolu la chute de leur empire [1]. Le khan et son protecteur, Osman-Efendi, représentèrent au Sultan la conquête de la Crimée comme un jeu de la destinée [2].

[1] Wassif et Resmi Ahmed portent sur lui le même jugement que les rapports de M. de Thugut. Resmi Ahmed dit de lui : *Fenni moughalata wé mouhaweredé, nadiroul-woudjoud asshabi laklaka wé schakschakeden tscheïnesiné maghrour bir zati na mesououd*, c'est-à-dire, c'est un sujet infortuné, unique dans l'art du galimatias (*moughalata*, galimatias, se dit en arabe *ghalatat*) et de la prolixité, fier de sa mâchoire, de son caquet et de sa clabauderie. Wassif, p. 167, se raille des lettres fanfaronnes qu'il écrivit au grand-vizir avant l'ouverture de la campagne, et dans laquelle il se constituait le protecteur du khan. Dans l'une d'elles on lisait ces mots : *Tarakou, tarakou, ki khan resid*, c'est-à-dire : Place ! place ! voici le khan qui s'avance. Les moqueurs en ont fait : *farakou, farakou, ki kellé resid*, c'est-à-dire, dispersez-vous, dispersez-vous, voici l'ennemi qui vient (le boulet).

[2] *Schiweï kadr*. Wassif, II, p. 169.

Peu de temps après l'arrivée du khan, la tête d'Abaza-Pascha, le lâche commandant de Yenikalaa, témoigna de la justice du Sultan; elle fut exposée devant le seraï, pour servir d'exemple à l'armée. D'un autre côté, le Sultan, pour honorer le courage malheureux, envoya au serasker Abdoultschelilzadé Mohammed-Pascha, gouverneur de Diarbekr, fait prisonnier par les Russes, des vêtemens et une somme d'argent destinée à soulager sa captivité [1]. Osman-Efendi vit et fit voir au Sultan une consolation des revers du khan, dans le soulèvement des Kalmouks d'Ayouka, sur le Wolga, qui s'étaient révoltés contre les Russes; après avoir passé le Jaïk à Senbar et s'étaient frayées de vive force un chemin à travers les pays habités par les Karakalpaks, cherchant de nouvelles demeures. L'arrivée à Constantinople d'une députation de vingt Cosaques inadiens et d'un mirza de la tribu Yedissan, qui demandait l'installation de Bakht-Ghiraï comme khan du Kiptschak, fit, pour un moment, présager au Sultan un avenir meilleur. Mais, pendant que le khanat de Crimée échappait pour toujours à la domination turque, la Porte rêvait encore la nomination d'un nouveau khan, maître des steppes du Kiptschak, du Kouban, de la Kabarta, des Tscherkesses, des Lesghis, des Koumouks, des Kaïtaks et de toutes les peuplades du Daghistan.

Le gouverneur du Tschildir, Souleïman-Pascha,

[1] D'après le rapport de Thugut, vingt-trois mille deux cent quarante-quatre piastres.

entra en négociations avec le prince Héraclius, par l'entremise de son gendre. Héraclius, feignit de se repentir de sa défection, et fit espérer à la Porte qu'il ne tarderait pas à rentrer sous sa suzeraineté. En Syrie, la fortune s'était déclarée en faveur des Ottomans. Alibeg, le puissant beg des Mamlouks, après avoir conquis une grande partie de la Syrie, fut trahi par son favori et beau-frère, Abouzeheb (le père de l'or), et s'enfuit de Damas au Caire [1]. Le gouverneur de Damas, Osman-Pascha, accusé d'avoir, par sa négligence, laissé échapper un homme aussi dangereux, tandis qu'il lui eût été facile de s'emparer de sa personne, fut révoqué pour ce fait, et sa place fut donnée à l'ancien gouverneur de Chocim, le vizir Nououman-Pascha. Ce fut vers ce temps qu'arrivèrent à Constantinople le secrétaire du cabinet du grand-vizir, le brave Abdourrizak-Efendi, accompagné de Wassif-Efendi [2], qui, de retour de sa captivité en Russie, avait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, apporté la proposition de paix de l'Impératrice, mais que cette souveraine n'avait pas voulu signer. Abdourrizak, appelé au diwan, y exposa courageusement l'extrémité où l'armée était réduite, et loin de cacher la désertion des troupes, il dépeignit le véritable état des choses. Osman-Efendi l'interrompit brusquement et lui reprocha d'oublier le respect qu'il

1 Volney, chap. VII, *Précis de l'histoire d'Alibek.*

2 Wassif se dit en cet endroit l'homme frappé du malheur (felaketzadé); cette expression vaut toujours mieux que la formule usitée chez les Ottomans, *fakir ou hakir*, c'est-à-dire, moi, le pauvre et méprisable esclave.

devait à son souverain ; mais, le même soir encore, le Sultan ayant fait appeler Abdourrizak, il lui dit : « Efendi, ce que tu as prédit ce matin est arrivé ; les » misérables sont en fuite vers Constantinople ; main- » tenant donne-moi tes avis pour remédier au mal. » C'étaient les fuyards de Babataghi, que le grand-vizir, après la prise de Touldja par les Russes, avait évacué pour se porter sur Hadjibazaroghli. De là, il méditait de conduire les troupes dans les quartiers d'hiver d'Andrinople ; mais les habitans de cette ville et les volontaires, pénétrant les intentions du grand-vizir, se réunirent en tumulte autour de la maison où les généraux étaient assemblés. Armés de fusils et de sabres, ils entrèrent comme des furieux dans la salle du conseil, et s'adressant au vizir ils lui crièrent : « Tu as déjà » livré la Crimée aux Russes, veux-tu encore leur » livrer notre pays ? » Lorsque la nouvelle de cette mutinerie parvint à Constantinople, le Sultan demanda au secrétaire Abdourrizak ce qu'il jugeait utile de faire en cette circonstance ; celui-ci ayant conseillé d'ordonner au grand-vizir de ne pas quitter le camp de Hadjibazaroghli, Moustafa se rendit à son avis. Il envoya ordre au serasker Abdi-Pascha de se rendre avec son corps d'armée à Karassou, et à Taghistani Ali-Pascha de se porter sur Kœstendjé. La destitution de Mohammed-Pascha, l'ancien silihdar, dont l'incapacité et la négligence étaient depuis long-temps reconnues, eut lieu le même jour [1] (11 décembre 1771 — 4 ramazan 1185).

[1] Wassif, p. 186, se permet, à l'occasion de la destitution du silihdar Mo-

Le nouveau grand-vizir, Mouhsinzadé, celui-là même que le Sultan avait destitué à l'ouverture de la guerre, pour avoir conseillé non pas d'éviter une rupture avec la Russie, mais de l'ajourner, fut l'homme que Moustafa III choisit pour diriger les affaires dans ces circonstances critiques. L'étendue de vues et la fermeté qu'il avait déployées lorsqu'il avait fait rentrer les peuples de Morée dans l'obéissance, ne permettaient pas de douter qu'il ne fût seul capable de conduire et de terminer cette guerre désastreuse qui avait été entreprise malgré lui. Mouhsinzadé commença son grand-vizirat par des réformes salutaires. Il songea, avant tout, à remettre en vigueur la discipline militaire; il punit avec la plus rigoureuse sévérité les brigandages et fit décapiter ceux des officiers qui dans la dernière surprise du camp ottoman par les Russes, à Babataghi, avaient si honteusement pris la fuite[1]. Lorsqu'il arriva de Rousdjouk à Schoumna, Wassif-Efendi, depuis peu de retour de sa captivité vint lui offrir ses hommages; Mouhsinzadé, qui le connaissait pour réunir à une haute capacité un style facile et élégant, l'éleva à la dignité de khodja du diwan impérial. En lui remettant son brevet, il ne

hammed-Pascha, quelques remarques; il dit que quelques défaites essuyées par un général, d'ailleurs éprouvé, n'étaient pas un motif suffisant pour le destituer; que dans les temps anciens les Francs avaient été battus sept fois par les Goths, que sept de leurs armées avaient été anéanties, et que cependant le roi des Francs avait maintenu son général malheureux dans le commandement; persévérance qui lui valut, la huitième année de la guerre, une victoire signalée.

[1] Wassif, II, p. 190, et Thugut dans son rapport du 16 janvier 1772.

lui dit pas suivant l'usage : « Tu es nommé khodja.» c'est-à-dire seigneur du diwan, mais seulement : « Nous t'avons nommé écrivain [1], » indiquant ainsi que, dans l'origine, les seigneurs du diwan n'étaient autre chose que des écrivains, experts à manier la plume, de même que les dénominations de ridjal, c'est-à-dire les hommes, donnée au ministres turcs, et celle de vizir, ou porte-faix, indiquent que la conduite des premiers doit être celle d'un homme dans son sens le plus étendu, et que les seconds sont appelés à porter le fardeau de l'Etat.

En moins de quinze jours, Mouhsinzadé rassembla un corps de dix mille hommes, levés dans les juridictions d'Osman Bazari, de Schoumna [2], de Selwa et d'Eski-Djoumâ, qu'il distribua sur les bords du Danube, et, sentant la nécessité de concentrer son armée, il résolut de transporter son camp de Hadji Bazaroghli à Schoumna. L'approvisionnement des troupes fut un des premiers objets de sa sollicitude; il envoya à l'ayan de cette ville vingt-cinq mille piastres pour acheter les vivres nécessaires, et expédia un corps de mille Bosniens qu'il avait auprès de lui, au serasker de Rousdjouk, Izet Mohammed-Pascha. Il donna ensuite à Abdi-Pascha, qui avait l'ordre de se rendre à Karasou, celui de rester avec sa division à Hadjibazaroghli, afin de calmer les alarmes des habitans; lui-même se rendit à Schoumna (19 décembre 1771 — 12 ramazan 1185).

[1] *Seni ketebeden ettük.* Wassif, II, p. 188.

[2] C'est le véritable nom de cette ville et de la juridiction et non pas

Schoumna, généralement appelée Schoumla, ville célèbre par sa position au pied d'une hauteur, est située au centre de l'Hémus, là où cette montagne se projète dans la mer; elle est considérée comme la place la plus forte qui défende les défilés du Balkan. Dès le commencement du quatorzième siècle, cette ville avait été occupée par le quatrième grand-vizir de l'Empire ottoman, Aliaga, fils de Khaïreddin Djendereli, qui s'en était rendu maître, non par la force des armes, mais à la suite d'une convention signée avec les habitans [1]. Ce ne fut que dans le cours du dix-septième siècle que le kiayabeg Khalil, en agrandissant la ville, ajouta de nouvelles fortifications à celles qui y existaient déjà et y fonda une mosquée [2]. Son exemple fut suivi, de nos jours, par Hasan-Pascha d'Alger, d'abord kapitan-pascha, puis grand-vizir, et dont le tombeau est un des principaux monumens de Schoumna [3].

Peu après son arrivée dans cette ville, Mouhsin-zadé fit distribuer parmi les employés de la chancellerie du camp, que les dernières campagnes avaient

Eski-Schumla comme on le voit sur toutes les cartes et dans les journaux.

[1] En l'année de l'hégire 789 (1387).

[2] En l'année 1059 (1649). Voyez Hadji Khalfa, *Description de la Roumilie*, p. 36.

[3] Le plan de cette ville, publié par l'institut géographique de Weimar, t. 27, nº 55, représente ce monument qui y est appelé *Tekié Djezaïrli Hasan-Pascha*. La description qui accompagne cette carte et qui a été tirée des annales de géographie et de Walsh est la meilleure qui existe. Le dictionnaire universel de géographie commet une grave erreur chronologique en faisant d'Ali-Djendereli le grand-vizir de Mourad II au lieu de Mourad I et en plaçant la conquête de cette ville en l'année 1442 au lieu de 1385. Khalil-Pascha et non Ali-Pascha était grand-vizir en 1442.

totalement ruinés, une somme de soixante-dix mille piastres, à titre de gratification. Depuis que la Crimée était au pouvoir des Russes, le titre de khan était devenu un honneur illusoire ; néanmoins la Porte voulut donner un chef aux Tatares qui étaient en deçà du Danube. Les Tatares désiraient pour khan Bakht-Ghiraï, fils de Krim-Ghiraï ; mais le Sultan conféra cette dignité à Makssoud-Ghiraï, et donna celles de kalgha et de noureddin, la première à Bakht-Ghiraï [1], la seconde à son frère Mohammed-Ghiraï. Le nouveau khan alla trouver à Schoumna le grand-vizir, qui le reçut avec les honneurs usités et lui fit présent de quinze mille piastres. Makssoud-Ghiraï eut bientôt auprès de lui dix mille Tatares ; mais quoiqu'on lui fournît exactement tous les mois la somme de trente-cinq mille piastres, pour pourvoir à l'entretien de ses troupes, elles ne cessèrent pas de désoler les campagnes par leurs brigandages. Le reïs-efendi Mohammed Ridjayi, que sa vieillesse et ses maladies rendaient depuis long-temps incapable de remplir sa charge, fut admis à la retraite et sa place fut donnée à Abdourrizak-Efendi, homme aussi éclairé que brave, libéral, fidèle et actif. Plusieurs fois déjà, il avait été envoyé du camp au Sultan, chargé de missions importantes, et, tout récemment, il avait eu le courage d'exposer, sans crainte de déplaire à son souverain, le triste état

[1] C'est le même dont Ferrand, *Histoire des trois démembremens de la Pologne*, transforme le nom en *Bulchti-Giraï ;* ce même auteur ainsi que Siestrenzcewicz, *Histoire de la Chersonèse taurique*, ignorent la nomination de Makssoud-Ghiraï.

où se trouvait l'armée au camp de Babataghi. Abdour-rizak était fils du célèbre reïs-efendi Moustafa, qui, comme collègue de Raghib-Pascha, alors secrétaire du cabinet du grand-vizir, avait signé la paix de Belgrade. Lorsque, sous le grand-vizirat de Raghib-Pascha, le kiayabeg Kaschif Mohammed recommanda le fils de son ancien collègue pour la place de maître des requêtes, Raghib lui répondit : « En effet, je n'ai pas oublié les devoirs que m'impose l'amitié qui me liait à » son père; je connais aussi parfaitement le talent et le » zèle de votre protégé, mais sa taille est trop petite, et » c'est en ce point que consiste, pour la moitié au » moins, l'autorité et la fortune[1] ; je ne ferais que me » rendre ridicule si je voulais employer pour le service du diwan un semblable bout d'homme, tout » carré, tout trapu et à si courtes jambes ; ce service » demande avant tout un homme qui impose. » Par ces paroles, qui prouvent combien une haute taille est considérée chez les Turcs, le grand-vizir parut devoir fermer à jamais au fils de son ancien collègue l'accès des hauts emplois ; cependant, immédiatement après la mort de Raghib-Pascha, il fut successivement nommé maître des requêtes, secrétaire du cabinet du précédent grand-vizir Mohammed-Pascha, et enfin

[1] *Andjak insané nouzsfi dewletden maadoud olan djesameti woudjoudden mahroum.* Wassif, II, p. 195.

[2] Autrement un tel magot. Wassif, qui lui-même était de petite taille, fait à ce sujet quelques réflexions sur l'injustice qu'il y avait à mesurer le mérite de l'esprit à la hauteur du corps ; il cite à cette occasion la tradition du Koran d'après laquelle Solomon daigna prendre dans sa main une fourmi, malgré sa petitesse.

reïs-efendi. Khalil-Pascha, gouverneur de Belgrade, fut nommé serasker des troupes destinées à protéger les côtes de la Mer-Noire et à expulser les Russes de la Crimée. Le gouverneur de Nikopolis, le kaïmakam Ahmed-Pascha, se rendit, en la même qualité, à Widin, et le gouverneur de cette place, Mohammed-Pascha, passa à Belgrade. La place du defterdar, Elhadj Ismaïl-Efendi, mort depuis peu de chagrin de voir les caisses du trésor vides, fut donnée au maître des requêtes du ministère des finances [1]. Le kaïmakam Ahmed-Pascha mourut dans son voyage de Nikopolis à Widin; c'était un homme pieux, mais très-adonné aux boissons enivrantes; aussi l'armée ne le connaissait-elle que sous les sobriquets de Saint [2] ou d'Ivrogne [3]. Le grand-vizir nomma pour lui succéder le serasker de Rousdjouk, Izet Mohammed-Pascha, qui fut remplacé par le vizir Taghistani Ali-Pascha; ce dernier reçut, avec le titre de serasker de Rousdjouk, le gouvernement de Silistra [4]. Le gouverneur de Sistow, le beglerbeg Souleïman, originaire d'Albanie, qui avait équipé et armé à ses frais un corps de mille fantassins et de six cents cavaliers, reçut, en récompense de ce service, le diplôme de vizir et les trois queues de cheval; la même récompense fut accordée au moutesellim de Kutaiah pour avoir réduit à l'obéissance les lewends,

1 *Malié tezkeredjisi.*

2 *Ewlia.*

3 *Serkhosch.*

4 La liste des autres mutations se trouve dans Wassif, p. 200, 204, 233 et 234.

dont les brigandages désolaient cette partie de l'Asie, et au beglerbeg de Djiddé, sur la prière du schérif de la Mecque et de l'émirol-hadj. Arslanbeg. fils du grand-vizir Topal Osman-Pascha, fut nommé beglerbeg et élevé au rang de beg à deux queues de cheval.

Nous reprenons ici le fil de notre narration relative aux négociations que la diplomatie autrichienne et prussienne avait entamées avec la Sublime-Porte, et dont nous avons interrompu le récit à l'occasion du traité secret de subsides conclu entre l'Autriche et la Porte, pour le conduire sans interruption jusqu'au moment où les deux puissances belligérantes signèrent une première suspension d'armes, afin de traiter définitivement de la paix. Le secret du traité de subsides en question avait été surpris d'abord par l'ambassadeur anglais, lord Murray, à l'occasion d'une première somme d'argent, qui fut expédiée à Belgrade. Ce ministre était même parvenu à se procurer à force de corruption une copie de ce traité, puis, lorsqu'il s'était vu en possession de ce document important, il l'avait communiqué aux cours de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Frédéric II, qui désirait d'autant plus ardemment la fin de la guerre entre la Porte et la Russie, que les subsides d'un million d'écus, qu'il s'était engagé à payer annuellement à la Russie, commençaient à lui peser, conçut moins d'inquiétude du traité secret entre la Porte et la cour de Vienne que l'impératrice Catherine. Le premier y vit un moyen de déterminer la Russie à faire promptement

sa paix avec la Porte, tandis que la seconde ne cessa, par une raison contraire, de demander au roi le renouvellement du traité de subsides. Enfin le comte Panin déclara, dans une note remise à l'ambassadeur d'Autriche, que sa souveraine renonçait à la première des deux conditions qu'elle avait posées d'abord comme base de la paix, et qui étaient l'indépendance des principautés de Moldavie et de Valachie et celle des Tatares[1] (17 décembre 1771). En même temps l'ambassadeur prussien, M. de Zegelin, remit au kaïmakam un long mémoire dont l'objet était de déterminer la Porte à accepter un plénipotentiaire russe, et à faire partir pour quelque ville de la Moldavie un ambassadeur turc, afin que tous deux pussent discuter les bases de la paix future[2]. La Porte répondit en peu de mots que : si le plénipotentiaire russe apportait la promesse de la Czarine de renoncer à l'indépendance des deux principautés et à celle des Tatares, et des pouvoirs suffisans pour entrer en négociations avec les ambassadeurs des deux puissances médiatrices, il serait le bien-venu[3]. Cependant l'accession de l'Autriche aux propositions de la Russie et de la Prusse ayant pour objet le partage de la Pologne, avait totalement changé la position du cabinet de Vienne envers ces

[1] Pièce justificative, dans Ferrand, I, p. 264.

[2] *Traduzione della memoria presentata dal Sig. Inviato di Prussia a S. E. il Caimacam, novembre* 1771.

[3] *Traduzione della memoria data della fulgida Porta al S. Inviato di Russia questo di 3 dec.* 1721. Rapport de Thugut du 3 décembre; la copie de l'original turc se trouve dans les Archives de Vienne.

deux puissances comme envers la Porte. Les instructions que le prince de Kaunitz avait données à l'ambassadeur d'Autriche près de la Porte, renfermant le plan d'un traité secret de subsides, avaient été envoyées à Constantinople à l'époque où le prince Henri de Prusse se trouvait à Saint-Pétersbourg, et où l'expression si fameuse de Catherine II : « *Il semble qu'en* » *Pologne il n'y ait qu'à se baisser et à prendre*[1], » retentit dans toutes les cours et donna la première impulsion au partage de la Pologne. Du reste, longtemps auparavant, à l'époque où avait eu lieu la délimitation du comitat de Zips [IX], l'Autriche avait réclamé de la Pologne, sans la participation des autres puissances, treize villages appartenant à la starostie de Zips.

Quelque temps après, la Prusse conclut avec la Russie une convention secrète, en vertu de laquelle Frédéric II s'engagea contre la promesse d'une partie du territoire polonais, à prendre les armes contre l'Autriche, au cas où la Russie serait attaquée par cette puissance[2]. Lorsque plus tard la Russie et la

1 Ferrand, I, p. 142. Le prince Henri partit le 30 janvier de Saint-Pétersbourg et les instructions du prince de Kaunitz, ainsi que le projet du traité secret de subsides, sont du 27 janvier. Ainsi les griefs que Ferrand et Schoell produisent contre la déloyauté du prince de Kaunitz ne résistent pas à la comparaison des dates.

2 On ne trouve aucune trace de cette convention, ni dans Schoell, ni dans Wichmann ; les instructions de Kaunitz à la date du 22 janvier 1772 s'étendent longuement sur ce sujet ; elle est antérieure à celle du 17 février 1772, par laquelle on tombait déjà d'accord sur le partage. Schoell, XIV, p. 37.

Prusse invitèrent l'Autriche à se joindre à elles pour partager la Pologne, et que le cabinet de Vienne y eut consenti, de nouvelles instructions furent envoyées au ministre résident à Constantinople avec ordre de représenter à la Porte la nécessité de convoquer un congrès et de convenir d'un armistice préalable. En conséquence, MM. de Thugut et Zegelin[1] remirent de concert un mémoire à la Porte, dans lequel ils lui offraient au nom de leur souverain un armistice sur terre et sur mer, afin, y était-il dit, qu'avec l'assistance divine, l'œuvre de la paix pût être consommée par les bons offices de leurs cours respectives[2]. Catherine, qui jusque là avait refusé toute médiation des puissances amies, chargea dès-lors le prince Galitzin, son ambassadeur à Vienne, de déclarer au prince de Kaunitz qu'elle était prête à accepter les bons offices de l'Empereur[3], et ce fut à la suite de cette ouverture que les deux ambassadeurs d'Autriche et de Prusse remirent la note dont il s'agit. Peu de jours après, ils transmirent au feld-maréchal comte de Romanzoff la demande de la Porte relative aux conditions de l'armistice[4]. En même temps le grand-vizir écrivit au généralissime russe pour lui annoncer qu'il

[1] Instructions de Kaunitz du 22 janvier 1772.

[2] Rapport de Thugut du 17 février 1772.

[3] Ferrand, I, p. 231 et instructions de Kaunitz à Thugut.

[4] Copie de la lettre du baron Thugut au comte Romanzoff avec le précis de l'armistice demandé par la Porte, 6 mars 1772; copie de la lettre du feld-maréchal comte Romanzoff à l'internonce de LL. MM. I. et R. en date de Yassy 13 (24) mars 1772, avec le précis des conditions que le maréchal comte de Romanzoff propose pour l'armistice.

avait reçu les pouvoirs nécessaires pour convenir d'une suspension d'armes[1]. La Porte accepta la proposition du feld-maréchal à l'exception d'un seul point; Romanzoff avait restreint la durée de l'armistice à celle du congrès, tandis que le grand-vizir demanda qu'au cas même où le congrès viendrait à se séparer sans avoir rien conclu, l'armistice devrait continuer à courir pendant trois mois à dater du jour de la séparation du congrès[2].

Enfin, il fut décidé que le comte Romanzoff et le grand-vizir nommeraient deux fondés de pouvoirs qui s'assembleraient à Giurgewo. La Porte confia cette mission au khodja du diwan Abdoulkerim-Efendi, et le choix du feld-maréchal Romanzoff tomba sur M. de Simolin[3]. Quelques difficultés relatives à la navigation de la mer Noire et à la durée de l'armistice, question dont la solution fut abandonnée aux négociateurs, ayant été aplanies, les actes furent rédigés et envoyés au grand-vizir et au feld-maréchal qui y donnèrent leur approbation (10 juin 1771 — 30 mai v. st.). L'armistice, conçu en dix articles[4], s'étendait

[1] *Traduzione della lettera del G. V.*, 5 *silhidjé* 1185 (10 *mars* 1772), *copia della lettera del Feldm. C. Romanzoff al G. V. Muhsurzade Mohammed-Pascha.* Rapport de Thugut du 17 avril 1772.

[2] Copie de la lettre de l'internonce au feld-maréchal comte Romanzoff, 11 avril 1772.

[3] *Interpretazione della lettera del Maresciallo C. D. Romanzoff al supremo Vesiro.* Rapport de Thugut du 4 mai et lettre du feldm. comte Romanzoff à l'internonce, du 28 avril (9 mai). Voyez encore rapport de Thugut du 21 mai 1772.

[4] *Interpretazione della lettera del Maresciallo C. Romanzoff al supremo Vesiro;* et rapport de Thugut du 3 juin 1772.

sur toute la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la Crimée, le Kouban, la mer Noire, la mer Blanche (la Méditerranée) et l'Archipel. Dans les parages de Paros, où stationnait alors la flotte russe, l'amiral Spiritow avait publié dès le mois de mars un manifeste en vertu duquel les bâtimens neutres pouvaient, malgré le blocus des Dardanelles, se livrer dans le golfe de Smyrne au commerce des marchandises, à l'exclusion toutefois des vivres, des munitions et des armes [1]. L'armistice maritime fut signé six semaines après celui de Giurgewo, entre l'amiral russe, comte Spiritow, et le commissaire turc, Moustafabeg, fils du célèbre amiral Djanüm Khodja. Comme le premier, il était conçu en dix articles [2] (13 juillet).

Pendant les négociations de Giurgewo, l'ambassadeur français, comte de Saint-Priest, mit tout en œuvre pour faire comprendre la confédération de Pologne dans l'armistice [3]; mais la Porte était tout-à-fait refroidie pour elle. Lorsque Thugut [4], dans une conférence secrète avec le reïs-efendi et Osman-Efendi, voulut sonder les dispositions du diwan relativement à la Pologne et au traité secret de subsides,

1 L'armistice se trouve en entier dans Wassif, II, p. 208 et 209; mais il y commet une faute lorsqu'il dit qu'il avait été conclu le 7 safer (22 mai); il fut signé le 26 safer.

2 *Manifesto di S. E. l'ammiraglio russo Spiritow.* Thugut, rapport du 4 mai 1772. Martens Rec. IV, 70, manifeste du prince Alexandre Orloff, du 1er mai 1772.

3 L'armistice maritime qui manque dans Martens et Wichmann, se trouve joint au rapport du chargé d'affaires Jenisch, daté du 3 septembre 1772.

4 Rapport de Thugut sur les conférences secrètes du 23 au 26 mars.

il put se convaincre que, dans la situation actuelle des choses, le gouvernement turc avait renoncé à réclamer l'exécution de ce dernier et qu'il ne voulait en aucune manière s'intéresser davantage au sort de la Pologne. Les ministres du Sultan déclarèrent [1] à l'internonce qu'ils ne songeaient pas à demander la restitution des trois millions de piastres que la Porte avait déjà payés à compte à la cour d'Autriche; ils ajoutèrent même que, si la paix avec la Russie se faisait, conformément à l'article 5 de la convention secrète, de manière à ce que la Moldavie et la Crimée rentrassent sous la domination ottomane, la Porte se considérerait comme engagée non-seulement à payer les sept autres millions restans, mais aussi à exécuter les autres articles de cette convention; il s'agissait de céder à l'Empereur la petite Valachie et de garantir le commerce autrichien contre les pirateries des Barbaresques [2]. Cette conférence et le sujet qui y fut traité restèrent dans le plus grand secret, d'autant plus que les deux ministres de la Porte, Ismaïl-Raïf et Osman-Efendi, n'auraient jamais pu parler devant les ou-

[1] « Il est donc établi de nouveau que les affaires de Pologne n'intéressent la Porte que très médiocrement, et que son consentement à toutes les mesures qui pourraient être jugées nécessaires relativement à la Pologne, ne sera pas très-difficile à obtenir. » Rapport de Thugut sur les conférences du 8 et du 11 mai.

[2] Ferrand aussi bien que Schoell sont mal informés de la véritable marche des négociations qui précédèrent la convention secrète des subsides. Schoell, XIV, p. 417, dit à tort : « *Elle* (la cour d'Autriche) *ne ratifia pas le traité du* 6 *juillet* ». Mais ce traité avait été ratifié six semaines après sa conclusion par une lettre du prince de Kaunitz et du kaïmakam, et il n'avait été suspendu qu'éventuellement.

lémas ni de cette convention ni des trois millions déjà payés à l'Autriche, sans exposer leurs têtes; aussi n'existe-t-il aucune trace de ces négociations dans l'histoire de l'Empire. C'était une manière toute nouvelle de traiter des affaires les plus importantes de l'État, et que Thugut le premier introduisit dans la diplomatie de Péra. Peu de temps après son arrivée comme chargé d'affaires, il demanda et obtint plusieurs entrevues secrètes avec les ministres turcs. Ces conférences eurent lieu nuitamment, tantôt dans la maison d'Osman-Efendi, tantôt dans le palais de plaisance du Sultan, sur le canal de Stawros ou encore à Kouzghindjik ou à Tarapia [1]. Elles commençaient généra-

[1] Thugut dans son rapport du 17 février 1772 dit à ce sujet : Comme les événemens extraordinaires qui se passent ont introduit pour le moment l'usage jusqu'alors inconnu de traiter des affaires importantes dans des conférences secrètes et sans entremise d'aucun tiers, ma position a subi de grands changemens. Souvent je me suis vu forcé, surtout pendant la dernière année, de traverser le canal nuitamment, au milieu des orages et malgré l'impétuosité du vent; à parcourir dans les ténèbres, sous un déguisement, les rues de Constantinople à une époque où l'on assassinait publiquement; à ne prendre conseil que des nécessités du service, à oublier les dangers de toute nature qui m'entouraient et à opposer aux désagrémens inévitables qui naissent de la fréquentation des Turcs, de leur manière de voir et de traiter les affaires, une patience sans bornes : car c'est par elle seule que le peu de bien qu'on peut faire chez cette nation singulière, peut s'obtenir. — Dans le même rapport, Thugut après avoir remercié le prince de Kaunitz de sa nomination comme plénipotentiaire au congrès, répond aux questions que ce ministre lui adresse, à l'effet de savoir si le baron de Rivizki et M. de Jenisch ne lui seraient pas agréables, le premier comme collègue, le second comme chargé d'affaires. Tout en faisant l'éloge de Rivizki, Thugut évite de se prononcer à son sujet, parce que, dit-il, ce diplomate aussi habile que craintif pâlirait au seul nom de la peste et craindrait de traverser le canal par un vent un peu impétueux. Il accepta sans conditions l'adjonction de Jenisch.

lement quelques heures après le coucher du soleil et duraient jusque vers les trois ou quatre heures du matin ; si par hasard elles se prolongeaient, la patience du reïs-efendi Ismaïl Raïf, grand amateur d'opium, était épuisée; il prenait dans ces circonstances une forte dose d'opium et tombait dans un assoupissement tel qu'il était impossible de causer plus long-temps d'affaires. En revanche, la loquacité de son collègue Osman-Efendi, était infatigable. Lorsqu'il s'agit de nommer les plénipotentiaires pour le congrès, ce dernier refusa itérativement de courir seul un tel danger, et déclara qu'il ne s'y rendrait jamais, à moins qu'Ismaïl Raïf, qui jusqu'ici avait dirigé avec lui les négociations, ne l'accompagnât. Ismaïl Raïf accepta sa nomination et feignit de vouloir le suivre; néanmoins il resta à Constantinople [1].

Aussitôt que la Porte eut avis de l'arrivée à Yassy des deux plénipotentiaires russes, le comte Grégoire Orloff [2], et le conseiller intime, Alexis Mikhaïlowicz Obreskoff, elle s'empressa d'y envoyer aussi ses plénipotentiaires. Le premier était le nischandji Osman-Efendi, dont nous venons de parler, et le second, Yasindjizadé, scheïkh de l'Aya-Sofia, ayant rang de juge de Constantinople; ce dernier était particulièrement chargé de diriger la discussion des articles qui

[1] Wassif, II, p. 319, sous le titre, *Singularités*.
Interpretazione della lettera del Feldmaresciallo C. Romanzoff al supremo Vesiro, 14 maggio 1772.

[2] *Capo supremo della Artiglieria di S. M. F. I. ajutante Generale. Capo del Corpo dei Cavallieri di guardia, ecc.*

pourraient avoir rapport à la religion. Koutschouk Ibrahim-Efendi, l'un des kodjaghians de la Porte, les accompagna comme defterdar, avec mission de fournir à toutes leurs dépenses.

Thugut qui, précédemment déjà, avait obtenu une audience comme internonce, et qui, à cette occasion, avait refusé l'entrée solennelle qu'on accorde d'ordinaire aux ambassadeurs revêtus de ce titre, sous prétexte d'éviter des frais inutiles, mais, en réalité, parce qu'il était ennemi du faste, eut dès-lors son audience du kaïmakam, ainsi que M. de Zegelin, accrédité ministre plénipotentiaire au congrès qui devait s'ouvrir et où l'un et l'autre espéraient intervenir comme médiateurs. Tous deux reçurent chacun, outre une pelisse de zibeline, pour leurs frais de route, une somme de vingt-cinq mille piastres [1] (2 juin 1772). L'économie introduite par le sultan Moustafa dans les audiences extraordinaires des ministres européens, voulait qu'il ne leur fût donné que des kaftans; cependant on dérogea à cette règle lors de la réception de M. de Thugut, qui fut revêtu, ainsi que son collègue, M. de Zegelin, d'une pelisse de zibeline, circonstance qui fut mentionnée dans les registres du cérémonial, pour servir de règle dans les cas analogues. Du reste, la Porte accorda peu de temps après la même distinction aux deux ministres suédois; l'un, rappelé dans sa patrie, fut revêtu d'une pelisse de

1 Environ soixante-deux mille cinq cents francs. Wassif, II, p. 218 et 219, et rapport de Thugut.

zibeline à son audience de congé; l'autre, lorsqu'il vint présenter ses lettres de créance. Le don d'une pelisse de zibeline était alors, comme autrefois, le signe par lequel la Porte annonçait qu'elle avait définitivement accrédité les diplomates de haut rang que lui envoyaient les puissances européennes.

A leur arrivée au camp de Schoumna, les deux ministres plénipotentiaires chargés d'offrir leurs bons offices et d'assister aux négociations qui allaient s'ouvrir, remirent au grand-vizir, dans une audience solennelle, les lettres de leur souverain. Mouhsinzadé fit porter à chacun d'eux trente miskals[1] d'ambre et cent drachmes de bois d'aloës dans un sachet de soie rouge, avec plusieurs plateaux couverts de fruits et des vases remplis de sorbets. Quelques jours après, le grand-vizir les invita à se rendre au lieu du congrès. M. de Zegelin partit avec les deux plénipotentiaires turcs, tandis que M. de Thugut, qui resta encore quelques jours de plus, ne rejoignit son collègue que sur les bords du Danube. M. de Jenisch avait été laissé à Constantinople en qualité de chargé d'affaires. Nous avons déjà esquissé plus haut le caractère et la tournure d'esprit du plénipotentiaire turc, Osman-Efendi; l'anecdote suivante, que l'internonce d'Autriche a souvent racontée à l'auteur de cette histoire, donnera la mesure de la capacité de son collègue Yasindjizadé, et montrera combien ce négociateur était peu capable de soutenir la lutte contre des diplomates tels qu'Or-

[1] Le miskal pèse une drachme et demie.

loff et Obreskoff. Pendant tout le voyage des bords du Danube à Yassy, Yasindjizadé parut absorbé par la lecture d'un livre; Thugut, également versé dans les langues turque et arabe, et doué d'une mémoire si prodigieuse, que cinquante années après avoir abandonné l'étude des auteurs orientaux, il pouvait encore réciter des soures entières du Koran, demanda au scheïkh quel était le livre qu'il lisait avec tant d'attention. Yesindjizadé lui répondit qu'ayant été choisi par la Sublime-Porte pour la réprésenter comme ministre plénipotentiaire dans une affaire d'aussi haute importance, et jouissant de la confiance particulière du Sultan, il ne voulait rien négliger pour s'en rendre digne et s'instruisait dans les principes qui règlent le droit et la législation des Européens, afin, ajoutait-il, de pouvoir combattre avec plus de succès les finesses et les ruses des plénipotentiaires de Russie. Thugut s'attendait, pour le moins, à trouver entre les mains du scheikh une traduction de Hugues Grotius ou de Machiavel, mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il lui montra une traduction du Nouveau-Testament. Ce fut dans un but semblable, mais avec plus de raison, que le médecin du Sultan, Soubhi-Efendi, demanda au chargé d'affaires, M. de Jenisch, au nom du Sultan, de faire traduire par l'interprète Herbert, qui déjà avait traduit les Aphorismes de Boerhâve, le traité de Frédéric II sur l'art militaire. Cette demande qui, du reste, prouvait que le Sultan se connaissait mieux en ouvrages utiles pour son peuple que son plénipotentiaire en ouvrages diplomati-

ques, fut cependant repoussée, sous prétexte que la multiplicité des affaires ne permettait pas à M. Herbert de s'en occuper pour le moment.

Les ministres d'Autriche et de Prusse étaient arrivés le 26 juillet à Rousdjouk, où le serasker Ali-Pascha les avait reçus avec tous les honneurs dus à leur rang. Lorsqu'on eut réglé le cérémonial à observer, tous se rendirent au lieu désigné pour le congrès, près de la ville de Fokschan. Peu de jours après, eut lieu la première entrevue entre les plénipotentiaires turcs et russes (19 août 1772 — 9 djemazioul-ewwel 1186)[1]. Ces derniers se rendirent à leurs tentes avec toute la pompe et l'apparat qui conviennent à des vainqueurs. Un corps de hussards et cent cinquante laquais, magnifiquement vêtus, précédaient leur voiture, que suivaient quatre autres équipages de gala. Osman-Efendi s'avança à cheval avec une suite de soixante laquais; ses vêtemens étaient fort simples: il était couvert d'un surtout vert doublé d'hermine et n'avait de marque distinctive qu'une canne à pomme d'or[2]. Au grand étonnement des ministres prussien et autrichien, ni l'un ni l'autre ne furent invités à se rendre à la première entrevue, et lorsque Thugut demanda, à ce sujet, une explication aux plénipotentiaires russes, ceux-ci firent semblant de ne rien com-

[1] Wassif dit par erreur le 7 au lieu du 9 djemazioul-ewwel.

[2] « Ce détail est peut-être minutieux, mais il peint, en quelque façon, les circonstances du moment, et donne d'avance une idée de l'esprit dans lequel chaque parti allait discuter ses intérêts. » *Essais de géographie*, Neufchatel, 1784.

prendre à ce qu'on leur demandait; ils prétendirent que la Russie n'avait ni recherché ni accepté la médiation des deux cours, et qu'elle avait formellement déclaré ne vouloir admettre qu'une intervention officieuse. C'était là une innovation aussi désagréable qu'inattendue, car les deux ministres s'étaient rendus publiquement et avec une grande pompe de Constantinople à Fokschan, et maintenant on refusait même de les admettre dans la salle des conférences. Du reste, les plénipotentiaires turcs, non moins étonnés qu'eux de cette exclusion, ne leur cachèrent nullement l'objet des délibérations; bien au contraire, ils vinrent toujours demander l'avis des deux ministres.

Dès la première conférence, on convint de prolonger l'armistice jusqu'au 21 septembre. Dans une seconde entrevue, les plénipotentiaires russes posèrent trois clauses, comme bases de toute négociation. La première portait qu'il fallait avant tout tout faire cesser les motifs qui pourraient amener de nouveaux différends entre les deux cours; dans la seconde, ils réclamèrent une indemnité, se fondant sur ce que la Porte ayant rompu les traités, répondait de ses actes; enfin, par la troisième, ils demandaient que les arrangemens fussent tels qu'il pût en résulter des avantages marqués pour l'un et l'autre des deux empires. De la première de ces clauses, ils déduisirent, comme une conséquence naturelle, l'indépendance des Tatares; dans la seconde, ils demandèrent la libre navigation sur toutes les mers qui baignent les côtes de

la Turquie, et insistèrent pour que les négocians russes fussent traités à l'égal des nations les plus favorisées. Les plénipotentiaires turcs repoussèrent avec force la demande relative à l'indépendance des Tatares, demande qu'ils déclarèrent ne jamais pouvoir accorder, comme contraire à la loi fondamentale de leur religion. Ils firent observer que le Sultan, en sa qualité de khalife, exerçait le pouvoir spirituel sur tous les Sunnis, et que s'il ne le faisait pas valoir dans l'Inde, à Bokhara, dans l'empire de Maroc, dont les peuples étaient tous gouvernés par des princes de la religion sunnite, l'éloignement de ces pays en était l'unique cause; ils prétendirent que si jamais il abdiquait sa domination sur les Tatares, il violerait les devoirs que lui impose sa qualité de khalife.

Thugut, que les plénipotentiaires russes traitaient, du reste, avec les plus grands égards, se tira de l'embarras où l'avait jeté le refus du comte Orloff de l'admettre comme médiateur, avec cette habileté qui dénote le véritable diplomate. Il déclara que ses pouvoirs ne l'autorisaient qu'à traiter avec des ministres munis des mêmes pouvoirs que lui[1], et que, dans le cas contraire, il devait s'abstenir de toute participation aux négociations. Or, les pouvoirs des plénipotentiaires russes gardaient un silence absolu sur l'intervention amicale[2] offerte par les cours d'Au-

[1] *Cum ministris pari facultati præditis.* Voyez les pouvoirs de Thugut joints aux instructions de sa cour.

[2] Copie des pleins-pouvoirs russes. Rapport de Thugut du 16 août 1772.

triche et de Prusse. Guidé par cette raison, il refusa l'offre que lui faisait le comte Orloff de lui donner une déclaration écrite dans laquelle seraient exposés les motifs de son refus de l'admettre au congrès; il récusa également le certificat qu'Osman-Efendi s'offrait à lui donner, afin de le mettre à l'abri des reproches qu'aurait pu lui adresser sa cour pour n'avoir rien tenté contre son exclusion; néanmoins Osman-Efendi envoya à Thugut une note, dans laquelle il expliqua en détail et avec la plus grande sincérité les motifs qui avaient déterminé l'exclusion des conférences des deux ministres. Il y était dit: « Que les » ministres russes avaient déclaré que, puisque leurs » pleins-pouvoirs ne disaient pas un mot ni de la » médiation [1] ni de l'intervention active [2] des cours » d'Autriche et de Prusse, ils regardaient l'admission » aux conférences des deux ministres plénipoten- » tiaires, chargés seulement d'offrir leurs bons offices, » comme contraire au droit public et d'ambassade [3].» Osman-Efendi discuta jusqu'à satiété la question de l'indépendance des Tatares; tantôt il forçait, par son verbiage, les plénipotentiaires russes à garder le si-

[1] *Tewassout.*

[2] *Inzimami himmet,* telle est l'expression par laquelle cette note traduisit celle de *bons offices.*

[3] *Beïned-düwwel moutéaarif wé moutedawil olan kawaniné moukhalif,* c'est-à-dire contraire à toutes les règles à adopter et à suivre entre les cours. La traduction de cette note se trouve jointe au rapport de Thugut du 16 août 1772. Elle contient quelques expressions qu'on rencontre pour la première fois dans le langage diplomatique ottoman, à savoir : *Istikschafi ma ma fiz-zamii,* sonder leurs intentions, *beriz-zimet* libre de responsabilité, *himemi hakkaniyé,* soins véritables.

lence [1], tantôt il se montrait rampant jusqu'à la bassesse. Ceux-ci, trop courtois pour se prononcer hautement à son égard, c'est-à-dire le traiter de fou, se contentèrent de dire : « Osman-Efendi est sans » doute un homme d'un grand esprit, seulement » cet esprit est d'une nature incompréhensible. » Les ministres russes ayant demandé une note écrite sur le motif légal qui s'opposait à ce que la Porte reconnût l'indépendance des Tatares, Osman-Efendi leur remit son *ultimatum,* pièce que caractérisait surtout un style ampoulé et diffus [2]. Osman-Efendi et son collègue consentaient enfin à l'indépendance des Tatares et promettaient, au nom de la Porte, qu'elle ne se mêlerait en rien au gouvernement de cette nation ; toutefois, ils réservaient pour le Sultan la suzeraineté de la Crimée, l'investiture du khan et la nomination des juges ; enfin, bien que jusqu'alors la Porte n'eût jamais accordé d'indemnité pour les frais de la guerre, ils se déclaraient prêts à dédommager la Russie par une cession territoriale en Bessarabie, où les Tatares jouiraient de la même liberté que ceux de Crimée : le

[1] Wassif le dépeint presque dans les mêmes termes qu'Ahmed-Resmi : « *Fenni moughalata wé mouhaweerdé yekta wé semti djell ou mouaarazada bir dahiyeï deha,* c'est-à-dire, unique dans l'art de débiter un fatras de paroles et de menaces, véritable fléau, créé pour faire naître des querelles et des disputes.

[2] Thugut dit dans son rapport : les ministres russes, sous prétexte que le style embrouillé et incompréhensible d'Osman-Efendi rendait nécessaire un examen sérieux, demandèrent quelques jours pour envoyer leur réponse. La traduction de cette note est jointe au rapport de Thugut, du 5 septembre 1772.

tout sous la réserve que ces concessions seraient ratifiées par le Sultan. Les plénipotentiaires russes, dans une note qu'ils adressèrent aux ambassadeurs d'Autriche et de Prusse, répondirent qu'ils ne pouvaient accepter l'indépendance des Tatares avec les restrictions formulées dans l'*ultimatum* turc, et fondèrent ce refus sur ce qu'un peuple ne pouvait être considéré comme libre, si le prince appelé à le gouverner devait attendre sa confirmation de la volonté d'une puissance étrangère [1]. Cette note était accompagnée d'une autre, dans laquelle les ministres ottomans étaient mis en demeure de s'expliquer catégoriquement au sujet des Tatares; elle renfermait en outre plusieurs observations qui démontraient l'inadmissibilité des restrictions contenues à ce sujet dans la note turque, et terminait en disant que l'Impératrice établissait comme condition première et fondamentale de la paix l'indépendance des Tatares, et que, si cette condition n'était pas acceptée, ils avaient ordre de s'abstenir de traiter les autres points. A cette note était joint le projet sur l'article qui devait régler la liberté et l'indépendance des Tatares [2].

1 « Il est de notre devoir de déclarer formellement, que ces actes et procédés, sous quelque dénomination qu'ils soient présentés, sont totalement incompatibles avec la liberté et l'indépendance des peuples tatares. Peut-on regarder un peuple comme libre, lorsque son chef, son prince, se trouve assujetti dans son titre, dans sa dignité, à la confirmation d'une autre puissance? »

2 *Risposta sopra il communicato dalli Ambasciadori Ottomani col Articolo toccante la libertà e la perfetta independenza dei Tatari.* Rapport précité, 5 septembre 1772.

Lorsque les plénipotentiaires turcs eurent été rappelés et que le comte Orloff se fut rendu à Yassy, le feld-maréchal Romanzoff écrivit au grand-vizir pour lui témoigner combien il regrettait la rupture des négociations. Il blâmait fortement l'obstination qu'avait montrée dans la question tatare le comte Orloff, surtout en ce que ses propositions avaient de contraire à la religion musulmane. Il est vrai de dire que Romanzoff avait plus d'une raison pour en vouloir au comte Orloff. Non content de protéger le général Bauer, que la haine du généralissime poursuivait partout, Orloff voulait la guerre et non la paix. Il savait qu'à l'ouverture d'une nouvelle campagne, son frère Alexis Orloff commanderait la flotte dans l'Archipel, que son frère cadet Théodore serait nommé amiral de l'escadre de la Mer-Noire, et que lui-même aurait le commandement en chef en Crimée. Attaquer l'Empire ottoman de trois côtés différens, et partager avec ses frères la gloire de terrasser une puissance qui depuis tant de siècles était le fléau de l'Europe, était pour lui le sujet d'une ardente ambition. Romanzoff se plaignit aussi du refus d'Osman-Efendi de signer une prolongation de l'armistice qui lui avait été proposé par le ministre de Prusse, M. de Zegelin.

Quelques jours après la réception de cette lettre, le grand-vizir envoya le khodja du diwan, Wassif-Efendi, plus tard historiographe et ministre de l'extérieur, au feld-maréchal Romanzoff, pour lui demander de prolonger de six mois l'armistice, qui était à la veille d'expirer. Lorsque Wassif prit congé du grand-vizir, le

kiayabeg Resmi-Ahmed, qui l'attendait à l'entrée de la tente, lui recommanda de ne rien épargner pour faire prolonger la durée de l'armistice, ne fût-ce que de dix jours. Il fallait à tout prix obtenir cette prolongation, car, depuis qu'Osman-Efendi était de retour au camp, les deux tiers de l'armée avaient déserté leurs drapeaux, et l'autre tiers restant n'attendait que le moment de fuir également. Wassif se rendit en sept heures de Schoumna à Rousdjouk, où Daghistani Ali-Pascha lui procura un radeau qui le transporta sur la rive opposée du Danube. Ce général, auquel Wassif démontra la nécessité de défendre à ses soldats tout acte d'hostilité contre les Russes, ne laissa pas de faire éclater le déplaisir que lui causaient les ordres du grand-vizir. Contrairement aux vues de Resmi-Ahmed, il se plaignit « de ce qu'ayant trop de troupes, » il ne pouvait plus modifier leur ardeur belliqueuse, » et ajouta que, si le grand-vizir lui permettait de passer le Danube, il se faisait fort de reconquérir en peu » de temps tout le pays qui s'étend depuis ce fleuve » jusqu'à Kiow. » A Yerkœï [1], Wassif monta dans la calèche[2] que le commandant russe avait fait mettre à sa disposition, et prit le chemin de Yassy. A trois lieues de Yerkœï, il rencontra les deux plénipotentiaires turcs qui retournaient à Constantinople. Wassif, s'étant approché de la voiture d'Osman-Efendi, lui commu-

1 *Giurgewo, Surska.*

2 Une kaleska, dit Wassif, est la moitié d'un hintow, c'est-à-dire un demi-carosse.

niqua en peu de mots l'objet de sa mission. « Le feld-» maréchal n'a pas la faculté d'accorder une prolon-» gation d'armistice, lui dit-il ; cette démarche ne peut » que compromettre l'honneur du nom musulman, » car demander une chose impossible, c'est s'exposer » à un refus aussi humiliant que certain. » Wassif, qui savait qu'Osman-Efendi était d'un caractère à ne jamais pardonner à ceux qui contrariaient ses opinions, et connaissant d'ailleurs toute l'étendue de son crédit, lui répondit qu'il se conformerait en tout à sa manière de voir ; qu'il continuerait sa route s'il le jugeait à propos, ou qu'il retournerait avec lui au camp. Osman-Efendi, flatté de cette soumission, l'invita à l'accompagner. Chemin faisant, il se plaignit beaucoup de Yazindjizadé : « Il ne m'a été d'aucun secours au » congrès, dit-il à Wassif, et il n'est bon qu'à faire » des provisions de volailles. Si tu en doutes, ajouta-» t-il, regarde. » En parlant ainsi, ils arrivèrent devant Yerkœï, où il lui montra du doigt un grand nombre de cages à poulets que Yazindjizadé avait réunies durant le congrès. Wassif eut honte d'un plénipotentiaire de cette trempe. Une heure après son arrivée dans la plaine de Yerkœï, Osman-Efendi le présenta dans sa tente aux ambassadeurs d'Autriche et de Prusse, comme étant le khodjaghian chargé par le grand-vizir de proposer aux Russes une prolongation de l'armistice ; puis il demanda à l'internonce s'il croyait que le feld-maréchal Romanzoff eût les pouvoirs nécessaires pour accorder cette prolongation. Thugut lui répondit, mais d'une manière évasive : « Roman-

» zoff étant muni des pouvoirs de sa cour, il m'est » impossible de dire qu'il ne soit pas en son pou- » voir d'accorder une prolongation d'armistice. » L'ambassadeur de Prusse, au contraire, trancha la question, et lui dit : « Efendi, jusqu'à quand vous » laisserez-vous aveugler par votre présomption obs- » tinée? Comment pouvez-vous prendre sur vous de » retenir un homme envoyé par la Sublime-Porte, » et de l'empêcher de s'acquitter de sa mission? Qui » vous assure que cette mission ne peut réussir; si » elle réussit, son but est atteint; si elle ne réussit » pas, songez qu'elle aura toujours servi à mettre » l'envoyé à même de s'enquérir de la situation et des » forces de l'armée ennemie. Pourquoi voulez-vous » priver votre gouvernement de l'avantage que peut » lui procurer cette connaissance? » A ces mots, Osman se troubla et changea de couleur; puis se tournant vers Wassif, il lui dit : « Efendi, puisqu'il en est » ainsi, il faut partir, car les ambassadeurs le veulent; » autrement, tu me perdrais. »

Wassif fut reçu par le feld-maréchal avec bienveillance, et, le même soir, il eut avec lui un premier entretien en présence d'Obreskoff [1]. Romanzoff, après avoir exprimé quelques doutes sur la sincérité des intentions pacifiques exprimées dans la lettre du grand-vizir, rejeta la demande faite par ce dernier

[1] Wassif rend ici à l'ambassadeur russe ce témoignage impartial : *Obreschkof djihandidé wé masslahaté nazar eden payan bir schakhs oloub*, c'est-à-dire, Obreskoff était un homme connaissant parfaitement le monde et sachant en affaires prévoir la fin des choses.

d'une suspension d'armes de sept mois, et en proposa une de quarante jours, ajoutant que, pendant ce délai, il recevrait de Saint-Pétersbourg la réponse de sa cour à la demande d'une prolongation de l'armistice pour sept ou huit mois; il s'offrit même à lui remettre à ce sujet un acte écrit, et lui demanda s'il était autorisé à en agir de même. Wassif feignit d'abord de douter que le grand-vizir consentît à un armistice aussi court, mais enfin il promit au feld-maréchal qu'il aurait une réponse à ce sujet dans l'espace de dix jours. Sur l'observation d'Obreskoff que le terme de dix jours était trop court, et qu'il fallait en prendre douze, Wassif maintint sa parole, qu'il savait bien être en mesure de tenir.

Le second jour qui suivit son départ de Yassy, lorsqu'il repassa par Rousdjouk, le serasker Daghistani Ali-Pascha lui demanda, d'un air d'anxiété, quel avait été le résultat de ses démarches. « Tenez-vous toujours prêt à passer le Danube dans quatre ou cinq » jours, » lui répondit Wassif. A ces mots, le Pascha, tout pâle de terreur et presque tremblant, lui dit : « Efendi, c'est impossible, les troupes de Bosnie sont » attaquées de la dyssenterie et meurent comme des » mouches ; le reste de mes soldats, à l'instar des oi» seaux de passage, regagnent leurs foyers. Les caisses » sont vides et je n'ai pas de vivres. Au nom de Dieu ! » dites au grand-vizir de m'envoyer au plus tôt des » hommes, de l'argent et des munitions ; autrement un » miracle seul pourra sauver Rousdjouk. — Quel » changement subit s'est donc opéré en Votre Excel-

» lence ? et qu'est donc devenue cette noble fierté qui » vous animait ? lui demanda Wassif. — Hélas ! re- » prit le serasker, ma situation était aussi déplorable » qu'elle l'est aujourd'hui, lorsque vous vintes à pas- » ser par cette ville ; mais il m'a fallu parler ainsi en » public, pour ne point déplaire à Osman-Efendi, » qui avait répandu partout le bruit que le feld-ma- » réchal n'avait pas le pouvoir de prolonger seule- » ment de cinq jours l'armistice, que l'armée russe » était décimée par les maladies, et qu'à la première » reprise des hostilités il nous serait facile de pousser » jusque sous les murs de Chocim. » Or, Osman-Efendi était sur le point de retourner à Constantinople, et le crédit dont il jouissait auprès du Sultan, le faisait redouter de chacun. A Hezargrad [1], Bekir-beg, frère de Naïl-Pascha, vint trouver Wassif pour s'informer du résultat de sa mission, car lui aussi avait été alarmé par les discours d'Osman-Efendi, qui ne cessait de répéter partout qu'il était impossible d'obtenir une prolongation d'armistice et qu'il fallait se rendre à Rousdjouk, soit pour tenter le passage du Danube, soit pour défendre cette ville.

Wassif arriva pendant la nuit au camp du grand-vizir. Dès l'aube du jour, il se rendit à la tente de l'étendard, ou il trouva le kiayabeg et le reïs-efendi. Introduit auprès du grand-vizir, il lui rendit compte du succès de sa mission et des efforts qu'il avait dû faire pour modérer le zèle de Bekirbeg. Le grand-vizir

[1] *Rasgrad.*

fut si charmé de ce que Wassif avait continué sa route malgré les propos inconsidérés d'Osman-Efendi, que, ne sachant dans le moment de quelle manière lui témoigner sa satisfaction, il lui donna tout l'or qu'il avait sur lui et l'éleva au rang d'ameddji, c'est-à-dire, de sous-secrétaire dans la chancellerie de l'Etat. Mais Wassif refusa d'accepter cette place par la raison, que Nouri-Efendi, le titulaire, homme d'un âge déjà très-avancé, mais qui avait rendu les plus grands services à l'Empire, ne pourrait qu'être blessé d'une révocation imméritée. Il se contenta de prier le grand-vizir de lui réserver ses faveurs pour une meilleure occasion; mais à peine se fut-il retiré, que Mouhsinzadé envoya après lui un de ses officiers pour lui annoncer qu'il lui avait accordé un fief considérable[1] près de Karahissar en Anatolie[2].

La lettre par laquelle le feld-maréchal Romanzoff annonça au grand-vizir, qu'il accordait un armistice de quarante jours, fut lue en plein diwan, et l'armistice fut voté avec une égale joie par tous les assistans. On se montra d'autant plus empressé à envoyer au camp russe la convention d'armistice signée du grand-vizir, qu'on venait de recevoir la nouvelle que cinq

[1] Ziamet ou fief rapportant un revenu de plus de 20,000 aspres par an; avec obligation, pour le possesseur, d'entretenir en temps de guerre un nombre déterminé de cavaliers.

[2] Wassif se plaint à cette occasion que, sous le régne d'Abdoul-Hamid et après la mort du grand-vizir Mouhsinzadé, ce fief lui a été repris à l'instigation de la sultane Esma, par la raison que ce premier ministre avait d'abord songé à le donner à l'intendant de la sultane, épouse de Mouhsinzadé.

cents janissaires déserteurs avaient battu le commandant de Tschalik-Kawak et franchi le Balkan. Osman-Efendi, en apprenant cette nouvelle, ne put prononcer que ces paroles : « Je ne l'aurais jamais cru. » Mais Yasindji-Efendi, avec lequel il était entièrement brouillé, se leva et lui dit : « C'est ainsi que tu es » toujours trompé ; en dépit de tes manières bizarres, » tranchantes et exclusives, il n'est pas une circon- » stance où Dieu le Tout-Puissant ne te confonde. » Là-dessus l'assemblée se sépara.

Trois semaines plus tard, le grand-vizir reçut du quartier-général russe de nouvelles lettres, dans lesquelles Romanzoff lui signifiait l'acceptation par l'Impératrice de l'armistice demandé; en même temps, il l'informait qu'Obreskoff était autorisé à rouvrir les négociations, et qu'on avait choisi pour lieu du congrès la ville de Bukarest à la place de celle de Fokschan (17 octobre 1772—9 redjeb 1185). Dès que la prolongation de la suspension d'armes eut été publiée dans le camp ottoman, Mouhsinzadé procéda au choix des nouveaux plénipotentiaires. Il nomma à cette haute fonction le reïs-efendi Abdourrizak, homme profondément versé dans les affaires et jouissant de la considération et de l'estime particulière du Sultan. Il lui adjoignit, comme conseillers, le basch-mouhasebedji Souleïman Penah, et l'inspecteur aux revues des silihdars, Atallahbeg; le beglikdji (chancelier du reïs-efendi), Esseïd Mohammed Khaïri-Efendi, fut nommé secrétaire des plénipotentiaires, et Wassif secrétaire des conférences. Ces derniers devaient être secondés par deux écri-

vains de la chancellerie du cabinet du grand-vizir. Le premier maître des requêtes, Ibrahim Mounib-Efendi, fut chargé, *par interim* et en l'absence du reïs-efendi Abdourrizak, de gérer les affaires de son ministère. Les ambassadeurs d'Autriche et de Prusse, dont la présence au congrès de Fokschan avait coûté à la Porte près de trois cent mille piastres, sans qu'elle en eût tiré le moindre profit, ne furent pas invités, cette fois, à se rendre à Bukharset et restèrent à Constantinople.

Aussitôt qu'Abdourrizak eut reçu au camp du grand-vizir, avec les pleins-pouvoirs du Sultan, la confirmation de sa nomination, il partit de Schoumna et se rendit par Rousdjouk et Yerkœï à Bukharest (2 novembre 1772 — 25 redjeb 1185). Obreskoff et lui se firent d'abord complimenter réciproquement par leurs interprètes; ensuite Obreskoff vint en personne saluer le reïs-efendi. Celui-ci, la veille du jour où il devait lui rendre sa visite, lui fit présent d'un cheval richement harnaché; le fils d'Abdourrizak, Ahmed Hamid-Efendi, de son côté, envoya aussi un cheval superbe au fils du feld-maréchal Roumanzoff, qui avait accompagné l'ambassadeur russe à Bukharest. Ce dernier reconnut cette attention en lui envoyant en retour des fourrures d'hermine et de zibeline.

Les plénipotentiaires se réunirent, pour la première fois, le 20 novembre (13 schâban). Khaïri-Efendi et Wassif rédigèrent le protocole de la conférence, de telle sorte que le premier écrivit les discours prononcés par les ambassadeurs russes, et le second,

ceux des plénipotentiaires ottomans. Après l'échange des pouvoirs, on traita d'abord de la prolongation de l'armistice. Abdourrizak voulait une trève de sept ou huit mois; mais les Russes ne consentant à accorder que la moitié de ce terme, on convint enfin d'une prolongation d'armistice de quatre mois et de cinq pour les contrées plus éloignées, telles que la Géorgie et la Tscherkassie. Toutes les conditions de la première trève, conclue entre Abdoulkérim et Simolin, furent, en conséquence, ratifiées une seconde fois et prorogées jusqu'au 21 mars suivant; on en dressa de nouveaux actes qui furent signés et échangés immédiatement. Le grand-vizir, en recevant copie de cet acte, en fut tellement ravi que, pour nous servir de l'expression de Wassif, « il suspendit ses armes au clou de l'oubli [1]. »

Dans la seconde conférence, Obreskoff, au lieu d'ouvrir la séance, comme il l'avait fait naguère au congrès de Fokschan, en demandant l'indépendance des Tatares, demande qui avait amené la dissolution du dernier congrès, reproduisit les prétentions énoncées par Orloff et par lui-même au congrès précédent. Il parla d'indemnité pour les frais de la guerre, sans dire un mot des Tatares, et se plaignit de ce que la Porte avait commencé la guerre. Abdourrizak opposa à cette accusation l'attitude menaçante qu'avait prise la Russie; il prétendit que la Porte avait les mêmes droits à un dédommagement pour les ravages que les

[1] *Alati harbieyi awikhtei mis mari nisyan.*

troupes russes avaient commis à Balta au sein de la paix, sans parler d'une indemnité pour les frais de la guerre : « C'est l'habitude des cours, dit-il, de faire » leurs préparatifs de guerre au moins pour trois ans ; » mais la Porte a été surprise dans l'affaire de Pologne, qui a causé cette guerre ; de plus, l'assurance » du résident russe que tout s'arrangerait à l'amiable » lui a fait négliger ses apprêts au point qu'elle n'a pas » même eu le temps de pourvoir à l'approvisionne» ment des troupes. Vous n'ignorez pas, continua» t-il, que, lors de l'arrivée de l'armée musulmane à » Bender, les vivres ont manqué, et que les habitans » nous ont adressé ce reproche connu de tout le monde, » que, puisque la Porte pensait à déclarer la guerre, » elle aurait dû, depuis long-temps, établir des maga» sins. Les espérances de paix que la Russie n'a cessé » de donner ont été cause de cette omission ; c'est donc » à elle plutôt qu'à nous de payer une indemnité. » Après une longue et vive discussion, Obreskoff passa, comme au congrès de Fokschan, à un autre article.

Les plénipotentiaires continuèrent pendant quelque temps à s'assembler régulièrement deux fois par semaine ; il y eut, en outre, des séances extraordinaires, dans lesquelles on discuta avec vivacité, mais sans résultat. Enfin, Obreskoff présenta aux plénipotentiaires turcs une note conçue en dix articles qui comprenait toutes les demandes de la Russie. Cette pièce portait en substance : « 1° Que les ha» bitans de la Moldavie et de la Valachie, qui avaient

» pris les armes contre la Porte, devaient être traités
» par elle avec douceur, et qu'elle devait leur accor-
» der une amnistie pleine et entière; 2° que toutes les
» forteresses de Géorgie devraient être rendues à la
» Porte, à condition que les musulmans s'abstien-
» draient dorénavant de tout trafic d'esclaves géor-
» giens ; 3° que les ambassadeurs de la Russie près la
» Sublime-Porte seraient traités dans les audiences
» avec les plus grands égards; 4° que toutes les per-
» sonnes attachées au service des ambassadeurs et leurs
» interprètes seraient exempts de la capitation et de
» toute espèce de taxes; 5° que les renégats, après
» qu'on leur aurait demandé, plusieurs fois en pré-
» sence des drogmans, s'ils persistaient dans leur
» résolution d'embrasser l'islamisme, ne pourraient
» plus être réclamés par les ambassadeurs de Russie;
» 6° que cependant tout renégat qui aurait commis
» quelque vol, serait obligé de restituer les objets en-
» levés par lui; 7° que la grande et la petite Kabarta
» seraient cédées par la Porte à la Russie ; 8° que le
» khan de Crimée serait à l'avenir choisi par les
» Tatares eux-mêmes; 9° qu'on se rendrait réci-
» proquement les prisonniers sans rançon et sans
» échange, et par forme de remercîment [1]; enfin

1 « L'article du protocole des conférences qui parle de l'élargissement de tous les prisonniers sans rançon s'exprime ainsi : » *Dorénavant tous les esclaves non-seulement russes, mais aussi tous les esclaves qui confessent la religion schismatique, les Polonais, les Moldaves, les Valaques et les Géorgiens, ainsi qu'on les rencontre dans les Etats ottomans, doivent être rendus à la liberté à la première demande du ministre*

» 10° que le dernier traité de paix (celui de 1643) serait » considéré comme non avenu et annulé. » Lorsque, après de longues et vives contestations, les plénipotentiaires turcs eurent signé ces dix articles, Obreskoff commença petit à petit à remettre sur le tapis la question de l'indépendance des Tatares, qui était la véritable base de la paix à conclure. Cette question présenta de grandes difficultés, cependant elle fut résolue en partie, et l'on arrêta les points suivans : 1° dans toutes les mosquées de Crimée, les imams, en prononçant la prière du vendredi, feront, comme par le passé, les vœux accoutumés pour le Sultan ; 2° les khans élus librement par les Tatares seront approuvés et confirmés dans leur dignité par le Sultan ; 3° les oulémas tatares, chargés de rendre la justice, recevront à cet effet du grand-juge de Constantinople une autorisation spéciale et gratuite, qui légitimera leurs décrets en matière religieuse et civile.

Le seul objet sur lequel les plénipotentiaires ne purent s'accorder fut la possession définitive des forteresses de Kertsch et de Yenikalaa, qu'Obreskoff per-

russe résidant près la Sublime-Porte. « C'est par cette tournure sophistique que la Russie parvint à s'arroger un droit de protection sur les sujets polonais, moldaves, valaques et schismatiques et que la Porte le reconnut formellement. Si cette clause peut servir d'exemple de ce qu'on doit attendre de la légèreté des diplomates de ce pays, il prouve aussi combien il est à désirer qu'à l'avenir on n'abandonne pas aveuglément à l'inhabileté des Turcs et aux chances d'une négociation mystérieuse la forme de la paix future qui intéresse à un si haut point toutes les autres cours ; car comme elle règle l'état futur de l'Empire turc, elle détermine en même temps l'état du monde en général. » Rapport de Thugut du mois de mai 1773.

sistait à demander pour les Russes, tandis que le reïs-efendi voulait qu'elles fussent rendues aux Tatares. Afin d'éviter une nouvelle dissolution du congrès, les plénipotentiaires convinrent d'un délai de quarante jours, pour prendre à ce sujet les ordres ultérieurs de leurs cours respectives.

Le délai expiré, Obreskoff présenta dans la vingt-septième conférence, un *ultimatum* conçu en sept articles qu'il avait reçu de son gouvernement (4-15 février 1773). Il portait qu'aussitôt que la Porte aurait donné son consentement à l'adoption des articles qu'il contenait, l'Impératrice renoncerait à l'indemnité pour frais de guerre qu'elle avait droit de réclamer. Ces articles stipulaient : 1° que la Russie serait reconnue garante de l'indépendance des Tatares ; que les forteresses de Kertsch et de Yenikalaa resteraient entre les mains des Russes ; que les bâtiments de guerre et de commerce russes pourraient naviguer librement sur la mer Noire et dans l'Archipel ; 2° que toutes les autres forteresses de Crimée seraient rendues aux Tatares ; 3° que le voïévode de Moldavie, Grégoire Ghika, alors prisonnier des Russes, serait réintégré dans sa principauté comme prince héréditaire, avec obligation pour lui d'envoyer à Constantinople, non plus tous les ans, mais tous les trois ans un tribut équivalant à la totalité de ses revenus d'une année, comme le faisait la république de Raguse ; 3° que la Russie aurait un représentant permanent à Constantinople ; 4° que Kilbouroun serait abandonnée en toute propriété à la Russie et que la forteresse

d'Oczakow serait rasée; 5° que la Porte reconnaîtrait aux monarques de Russie le titre de padischah et un droit de protection sur les sujets de l'Empire ottoman qui confessaient la religion grecque.

Le reïs-efendi se récria sur la dureté de ces conditions; il déclara que la Sublime-Porte ne pouvait accéder à un seul de ces articles, et qu'il valait mieux verser jusqu'à la dernière goutte de sang que de les accepter. Néanmoins, sur l'invitation que lui fit Obreskoff d'envoyer ces propositions à la Porte avant de se retirer, Abdourrizak dépêcha Atallahbeg à Schoumna où l'armée était en quartier d'hiver. Le grand-vizir communiqua la note contenant les nouveaux articles russes aux seigneurs du diwan et aux généraux des troupes. L'avis unanime du conseil fut: « Que le but » principal de la Russie était la possession du port de » Kertsch et de Yenikalaa; que tout le reste de cette » note était pur galimatias[1], et ne contenait que des » sophismes[2]; qu'il serait facile de s'entendre sur l'ar- » ticle stipulant, en faveur des Russes, la libre naviga- » tion des mers ottomanes; qu'il valait mieux recon- » naître l'entière indépendance des Tatares que de » laisser les choses dans leur état actuel, d'autant » qu'avec le temps on pourrait ressaisir ce qu'on avait » perdu; qu'il serait possible de se procurer la somme » de cinquante mille bourses, que la Russie demandait » pour les frais de la guerre, en cas de non-accep- » tation des clauses formulées dans la note; enfin, qu'il

[1] *Maglata.* — [2] *Sofista.*

» serait difficile d'obtenir une paix avantageuse, lors » même qu'on pourrait continuer la guerre pendant » dix autres années. » Atallahbeg fut chargé de porter à Constantinople cet avis du conseil. Plusieurs membres du diwan impérial et surtout Osman-Efendi s'élevèrent avec force contre les conditions proposées ; après de longs débats, on décida qu'il fallait les rejeter toutes. Atallahbeg retourna avec cette réponse à Bukharest ; mais, avant son départ, le grand-vizir lui recommanda secrètement d'engager Abdourrizak à ne rien brusquer et à tâcher de faire traîner les conférences en longueur. Le reïs-efendi fit tous ses efforts pour déterminer la Russie à se relâcher sur quelques points de ses prétentions. Après une discussion animée qui dura trois heures, Obreskoff déclara que, si ses propositions n'étaient pas toutes acceptées par la Porte, il ne pourrait plus entrer en pourparlers, et que, dans ce cas, il avait ordre de se retirer. Le lendemain, Abdourrizak-Efendi fit auprès de lui une nouvelle tentative : il se rendit accompagné du beglikdj Atallah et de Wassif à la maison d'Obreskoff, où de part et d'autre on reproduisit pendant quelques heures les anciens raisonnemens; mais on ne put s'accorder. Toutefois, Obreskoff promit que, si la Porte accédait aux derniers articles, la Russie ne s'opposerait pas à la construction d'une forteresse turque sur les rives de Taman; il déclara que, dans le cas contraire, le congrès devait être dissous, et ajouta que s'il restait plus long-temps à Bukharest, il s'exposerait à des désagrémens et au ressentiment de sa souveraine. Ce-

pendant le reïs-efendi avait secrètement reçu une lettre autographe du Sultan qui l'autorisait à offrir à la Russie une somme de soixante-dix millions de piastres [1] si elle voulait se désister de sa demande relative aux forteresses de Kertsch et de Yenikalaa. Obreskoff, après avoir entendu cette proposition, répondit : « J'ose me rendre garant que ma cour, que » cependant vous croyez menacée de banqueroute, ne » fera aucune difficulté de vous payer cette somme si » vous acceptez sur l'heure les quatre articles en li- » tige, » à savoir ceux relatifs à l'indépendance des

[1] Wassif dit 15,000 bourses, c'est-à-dire 80 millions ; mais Obreskoff dans sa lettre dit 70 millions. « Le 21 je me suis rendu chez lui ; alors Abdourrizak-Efendi m'a déclaré qu'avant ce jour, il n'avait reçu l'avis d'aucune résolution décisive de la Porte, mais que ce matin le courrier arrivé lui a apporté son ultimatum qui est, que la Porte, pour la restitution de toutes les conquêtes faites sur elle, pour l'indépendance des Tatares, pour l'abandon de Yenikale et de Kersch, et pour la renonciation à la libre navigation de la mer Noire, offre soixante-dix mille bourses ; ma réponse fut que tous les trésors ne feraient pas changer la résolution de ma cour par rapport à ces quatre principaux points : 1° La liberté et l'indépendance des Tatares telle que je l'ai proposée ; 2° la cession de Yenikale et de Kersch et celle de leurs districts définis dans l'article qui y est relatif ; 3° la navigation dans toutes les mers pour toutes sortes de bâtimens sans aucune restriction, et 4° la liberté de commercer sur le pied des autres nations dans les échelles de la mer Noire. Et comme le terme de l'armistice est échu et que la ville de Boucherest est une place d'armes et un dépôt de toutes les provisions et munitions de guerre de l'armée qui est ici, il ne convenait en aucune façon d'y rester plus long-temps. C'est pourquoi nous avons pris la résolution de nous séparer, lui de se retirer au-delà du Danube, et moi dans quelque ville de la Moldavie, sans toutefois dissoudre le congrès, ni rompre nos négociations, qui seront continuées par voie de correspondance ministérielle, jusqu'à ce qu'une des parties contractantes fasse connaître sa dernière résolution pour ou contre les points précités. » Lettre de M. Obreskoff à l'internonce, Bukharest le 11 (22) mars 1773.

Tatares, à la cession de Kertsch et de Yenikalaa, à la démolition des fortifications de Kilbouroun et à la liberté du commerce. Le reïs-efendi, Kaïri Atallah et Wassif, saisis d'étonnement, commencèrent seulement alors à désespérer du succès des négociations. Une autre fois le plénipotentiaire ottoman rappela à Obreskoff, dans la chaleur de la discussion, la paix du Pruth et la générosité du général turc qui avait laissé échapper le czar Pierre Ier. « Lorsque Pierre, » votre souverain, lui dit-il, en était réduit aux plus » cruelles extrémités et n'avait d'autre nourriture que » l'écorce des arbres, la Sublime-Porte s'abstint de le » tuer ou de le faire prisonnier; elle se contenta de la » restitution d'Azof. Vous avez ensuite éludé votre » promesse, et ce ne fut qu'au moment où vous vîtes » qu'on songeait sérieusement à vous faire de nou- » veau la guerre, que vous vous décidâtes à la remplir; » l'inexécution de cet engagement est un des actes qui » vous ont fait accuser de mauvaise foi. — Votre » général Baltadji Mohammed-Pascha, répliqua Obres- » koff, fit preuve en cette circonstance de sagesse et » de prudence; c'était un grand-vizir qui réfléchissait » à la portée des choses; il sentit qu'en forçant une ar- » mée réduite au désespoir à combattre, il s'exposerait » à voir la victoire s'échapper de ses mains[1]. »

Abdourrizak-Efendi, avant de partir de Bukharest, eut avec Obreskoff une dernière conférence[2] dans la

[1] Wassif, II, p. 245, dit qu'on échangea beaucoup de paroles semblables, mais que leur reproduction ne servirait qu'à lui échauffer la bile.

[2] *Nihayetoul mihayet.*

demeure de celui-ci; mais elle n'eut pas plus de résultat que la précédente. Les deux plénipotentiaires se séparèrent après être convenus qu'ils entretiendraient une correspondance à l'effet de ratifier les articles déjà adoptés, et que, dans le cas où ils seraient confirmés par leurs cours respectives, ils se réuniraient de nouveau pour les échanger dans l'île de Yerkœï ou ailleurs[1]. Ce fut le lendemain du solstice d'été (22 mars 1773 — 28 silhidjé 1186) que le reïs-efendi quitta Bukharest avec toute sa suite pour se rendre au camp du grand-vizir. La trève venait d'expirer et il fallait se préparer à de nouveaux combats. En attendant, la Porte exposa dans un long manifeste adressé aux ministres européens, les motifs qui avaient déterminé la dissolution du congrès[2].

1 Obreskoff dans sa lettre à Thugut, datée de Bukarest, 31 mars 1673 (11 avril), dit : « La convention que j'ai faite avec Abdurrizzak-Efendi de ne pas rompre le fil de notre négociation, a été pleinement approuvée par le grand-vizir et ratifiée de lui dans la forme voulue. Ainsi elle va son train, et notre correspondance ministérielle sera aussi authentique que si nous traitions au sein même d'un congrès ; par conséquent, Monsieur, vous êtes toujours à temps d'employer toutes vos ressources et de faire ce que votre zèle vous inspirera pour mener l'affaire à une heureuse conclusion ». Obreskoff entretint une correspondance active avec Thugut et Zegelin qui continuèrent, mais inutilement, à offrir leurs bons offices. La correspondance de Thugut et d'Obreskoff est jointe aux rapports du premier.

2 Traduction d'un manifeste de la Porte du 16 avril 1773 (25 moharrem 1187), jointe au rapport de Thugut du 20 avril ; ce manifeste fut communiqué à tous les ministres européens accrédités à Constantinople, avec l'*ultimatum* de la Russie : *Questa è la copia della traduzione dell' original esposizione degli articoli che il S. Obrescoff in qualità di gran Ambasciatore Plenipotenziario della Corte di Russia ha presentato in idioma italiano al Reis Ef. o sia gran cancelliere Abdurrisak Ef. Ple-*

Aux réunions du diwan impérial qui avaient précédé le retour du reïs efendi, on avait longuement débattu la question de savoir s'il fallait ou non accéder à la cession des forteresses de Kertsch et de Yenikalaa; mais, quel que fût le désir du Sultan et du ministère de conclure la paix, ils ne purent vaincre l'obstination des oulémas, qui ne voulurent pas entendre parler de la paix au prix de l'abandon de ces deux forteresses, à la possession desquelles ils attachaient une importance plus grande qu'à l'indépendance même des Tatares. Le fait suivant, que l'historiographe de l'Empire raconte comme le tenant de la bouche d'un molla, frère du reïs-efendi Abdourrizak, prouve quelle était alors la puissance des oulémas et l'impuissance du Sultan, ce maître absolu si jaloux de régner par lui-même, vis-à-vis de ce corps. Un des deux kadiaskers, probablement Mohammed molla, l'âme damnée du Sultan, et plus tard moufti, dit un jour au frère du reïs-efendi : « Que fait ton frère? J'ai appris » de la bouche du Padischah que, si Abdourrizak » voulait prendre sur lui de ratifier toutes les clauses

nipotenziario della Sublime Porta, intendendo ed esponendo che sieno accettati, la quale contiene le proposizioni della Corte di Russia. Rapport de Thugut du 20 avril. « Copie de la traduction de la pièce originale que le plénipotentiaire russe Obreskoff fit remettre par son interprète Pini (l'original en italien, et la traduction écrite en turc) au plénipotentiaire de la Sublime-Porte, le Reisul Kutab Abberrezak-Efendi, touchant l'indépendance des Tatares, et par laquelle il fait dépendre le règlement des autres articles qu'il a proposés à l'acceptation et à l'exécution de celui-ci, qui a pour objet de consacrer l'indépendance illimitée des Tatares, dont l'acceptation pure et simple est posée comme condition *sine qua non.* » Rapport de Thugut du mois d'avril. Archives Impériales.

» du traité et de conclure la paix, il rendrait à » l'Empire ottoman un service signalé; mais il a ajouté » que, si la nation murmurait, il le désavouerait » hautement et l'exilerait aux îles, lui et sa famille. » Ce discours, rapporté à Abdourrizak, produisit un effet contraire à celui qu'on en avait espéré, car la crainte d'un exil, qu'il n'aurait pas même pu partager avec ses proches, lui ôta la hardiesse de prendre sur lui la responsabilité de cette paix, et le détermina à rompre la conférence plutôt que de transgresser ses instructions.

Dans le cours de l'année où l'armistice avait fait taire le bruit des armes, et où la Porte, vainement, avait négocié la paix au congrès de Fokschan et de Bukharest, le Sultan reçut, au milieu de ses revers, quelques nouvelles favorables de Crimée et d'Egypte, où Alibeg, encouragé par les Russes, avait levé l'étendard de la révolte; mais c'était là une faible compensation aux défaites qu'il essuyait partout ailleurs.

Les Tatares avaient élu pour khan Sahib-Ghiraï qui avait nommé kalgha son frère Schahin-Ghiraï, celui-là même que les Russes avaient conduit à Saint-Pétersbourg, et noureddin Behadir-Ghiraï[1]. Peu de temps après son installation, cent cinquante des principaux de Crimée adressèrent au Sultan une lettre sup-

[1] « Traduction d'un rapport mis sous les yeux de Sa Hautesse par le grand-vizir Mouhzounoghli Mehmet-Pascia par le nommé Osman-Efendi et le Khidiraga des Tartares du Boudjeak qui passa naguère de la Crimée à Oczakow et de là est venu au camp impérial, le 2 schewal 1183, le 7 janvier 1772. » Rapport de Thugut, 3 février 1772.

pliante, où, après lui avoir témoigné leurs regrets de s'être donné eux-mêmes des fers, ils protestaient de leur fidélité et le priaient de ne point les abandonner. Le mécontentement des Tatares et leurs plaintes devinrent encore plus vifs lorsque, l'année suivante, un général russe arriva avec un ukase qui somma le khan de lever un corps de dix mille hommes destiné à marcher contre la Suède. Mais les mirzas ayant répondu qu'ils ne s'armaient que pour la défense de leur territoire, et le cabinet de Saint-Pétersbourg, jugeant les circonstances peu favorables pour les y forcer, ne donna pas pour le moment d'autre suite à sa demande.

Dès l'ouverture de cette guerre, la Russie avait attaqué l'Empire ottoman de tous les côtés à la fois : au nord et au sud, à l'est et à l'ouest. Ses armées combattaient sur le Danube et en Crimée, sur le Kouban, en Géorgie et en Morée. Ses flottes sillonnaient la mer Noire et la Méditerranée, et menaçaient les rives du Péloponèse, de Syrie et d'Egypte. Nous avons déjà parlé plus haut d'Alibeg, le puissant scheïkhol-beled de l'Egypte, et de la trahison que son beau-frère, Ebou Seheb (le père de l'or) [1], avait méditée contre lui à Damas. Alibeg avait osé destituer, de sa propre autorité, le schérif de la Mecque ; après

[1] Nommé généralement Aboubhahab dans les *Relations des voyages* ; le mot qui en arabe signifie *or* est *seheb*, ou *deeheb* si l'on veut prononcer ainsi le *sal* qui a du reste le son d'un *z* doux ; *sehab* ou *dhehab* signifie au contraire le *pas*, la *marche* ; on en trouve la preuve dans cette maxime arabe bien connue : *Oustour sehebek wé sehabek wé meshebek*, c'est-à-dire, Cache ton or, tes pas et ta secte.

s'être mis en possession de Yenbouou au moyen de fermans falsifiés, il avait établi pour son compte, à Djiddé, un receveur des douanes, et répandu dans toute l'Egypte et la Syrie des proclamations [1] qui, imitant le style du Koran et remplies de versets et de traditions tirés de ce livre sacré, fulminaient contre la tyrannie et l'oppression des gouverneurs de la Porte au Caire et à Damas, en invitant les peuples de l'Egypte et de Syrie à secouer le joug et à se déclarer indépendans sous le gouvernement d'un beg mamlouk, comme l'Egypte d'autrefois. Le scheïkh Tahir qui bravait à Akka les ordres de la Porte, avait accepté l'offre que lui avait faite Alibeg de se joindre à lui. Dès lors une solidarité insurrectionnelle lia la Syrie et l'Egypte. Le gouverneur de Damas, chargé par la Porte de réduire les rebelles, fut battu, et l'émancipation égyptienne fut consommée par cette victoire. Après avoir brisé la puissance de Hammâm, scheïkh des Bédouins de la Haute-Egypte, Alibeg vola à la conquête de l'Arabie et de là à celle de la partie de la Syrie qui relevait encore du Sultan. Ce pays, de tout temps prédestiné à graviter autour de l'Egypte, devait affermir sa puissance naissante. La perte de quelques bâtimens qu'un corsaire russe avait capturés en vue de Damiat [2], avait mis en relation le scheïkhol-beled et le comte Alexis Orloff, qui commandait les forces russes dans

[1] Wassif, II, p. 217, cite une de ces proclamations qui plus tard ont servi de modèle à celles que Bonaparte a répandues en Egypte et en Syrie.

[2] Volney. *Voyage*, I, chap. 8. *Précis de l'histoire d'Alibek.*

la Méditerranée. Alibeg en profita pour conclure avec Orloff un traité en vertu duquel la Russie s'engageait à lui fournir contre la Porte des troupes et des munitions de guerre. En peu de temps, il conquit Gaza, Ramlah, Nablous, Jérusalem, Yaffa, Seydah; Damas elle-même ouvrit ses portes. Ces succès furent suivis de cruels revers. Son beau-frère, Abouzeheb, le trahit au moment où il se disposait à marcher sur les frontières ottomanes. Battu par son rival sous les murs du Caire, Alibeg s'enferma dans la citadelle de cette ville; puis, mieux conseillé, il se retira en Syrie avec son trésor et son harem, auprès du scheïkh Tahir [1], son fidèle ami et son allié. Celui-ci fut le prédécesseur de Djezzar-Pascha (le boucher), devenu si fameux de nos jours par sa tyrannie et la vaillante défense qu'il fit dans Akka contre l'armée française.

Alibeg et Tahir reprirent l'offensive et marchèrent au secours de Saïda, vivement pressée par Osman-Pascha, gouverneur de Damas et par les Druses, ses alliés. Dans la rade d'Akka était alors mouillée une escadre russe, qui, favorisée par l'insurrection de Tahir, était venue se ravitailler sur les côtes de Syrie. Tahir obtint, moyennant six cents bourses, du commandant de l'escadre la promesse de le seconder à l'attaque de Saïda. L'armée de Tahir se composait de six mille cavaliers de Safed et de Mouteweli, de huit cents mamlouks d'Alibeg et

[1] Tahir (le pur) que les Egyptiens prononcent *Daher*, nom qui signifie le brillant.

de mille fantassins barbaresques. Les Turcs et les Druses formaient un effectif de dix mille cavaliers et de vingt mille paysans. Osman-Pascha, à l'approche de Tahir, leva le siége de Saïda et lui offrit la bataille près de cette ville, au bord de la mer, où une frégate russe avait donné le signal du combat. Les Druses s'enfuirent, et la bataille fut gagnée. L'escadre russe bombarda Baïrout et réduisit trois cents maisons en cendres. Séduit par des promesses et par les supplications des troupes d'Abouzeheb qui le conjuraient de venir se mettre à leur tête et de reprendre les rènes du gouvernement, Alibeg se mit en marche sans vouloir attendre un renfort russe qui lui avait été promis, et suivi seulement de cinq cents mamlouks et de quinze cents cavaliers de Safed, commandés par Osmanbeg, fils d'Ahmed (avril 1773 — moharrem 1187). En attendant, Scheïkh Takir s'avança sur Yaffa et Nablous dans l'intention de punir les habitans de ces villes de leur défection; mais Yaffa se défendit et n'ouvrit ses portes qu'au mois de février de l'année suivante.

Sur ces entrefaites, Alibeg alla camper devant Salihié, où quatre cents Russes vinrent le rejoindre. Un premier combat avec l'avant-garde d'Abouzeheb, forte de mille mamlouks, tourna entièrement à son avantage; mais au lieu de se déclarer pour Ali, les troupes égyptiennes, moins toutefois les janissaires restés neutres, continuèrent à combattre sous le drapeau du nouveau scheïkhol-beled. Blessé dans l'affaire de Salihié, Alibeg se résigna à son sort. La ba-

taille s'engagea et fut perdue par le fait d'une trahison. Ali, que ses blessures avaient forcé de demeurer au camp, en recevant cette fatale nouvelle, refusa de se retirer à Gaza et attendit courageusement l'ennemi à l'entrée de sa tente. Blessé de nouveau par deux balles, il continua à se défendre à genoux, avec le courage d'un héros. Enfin, il fut écrasé par le nombre. Le jeune Mouradbeg, auquel Abouzeheb avait promis la main de la belle épouse d'Ali [1], traître à son bienfaiteur, le fit prisonnier et le conduisit sous la tente du vainqueur. Transporté au Caire, Alibeg y mourut trois jours après, des suites de ses blessures, sinon par le poison. Au nombre des prisonniers se trouvèrent quatre officiers russes; tous les autres, officiers et soldats, avaient péri dans la bataille. Les premiers, avec la tête d'Alibeg, furent remis par Abouzeheb au gouverneur Khalil-Pascha qui les envoya, comme témoignages de la fidélité du beg mamlouk, à Constantinople où l'exécution d'Alibeg fut déclarée légitime par un fetwa du moufti. Cette sentence, qui avait trouvé beaucoup de contradicteurs parmi les oulémas, avait été vivement approuvée par le juge d'armée Mohammed-Molla qui, en flattant dans cette circonstance comme dans toutes les autres les volontés du Sultan, s'ouvrait l'accès de la plus haute dignité judiciaire

[1] L'auteur de cette histoire a eu l'occasion de visiter cette femme, connue alors sous le nom de *mère des Mamlouks*, lorsqu'en 1801 sir Sidney Smith le chargea de lui offrir quelques présens; il aurait également fait la connaissance de Mouradbeg si, au moment où il voulait se rendre dans la Haute-Egypte, ce chef n'était mort de la peste.

de l'Empire. Quant au scheïkh Tahir, il continua à braver dans les murs d'Akka la puissance de la Porte; c'était un rebelle courageux, actif et entreprenant, mais non pas un tyran comme son successeur Djezzar (le boucher).

Le congrès de Bukharest avait été dissous non-seulement contre la volonté du Sultan et celle de ses ministres, mais aussi contre le désir du grand-vizir et du reïs-efendi Abdourrizak. Cette rupture, comme nous l'avons déjà dit plus haut, était due uniquement à l'obstination des oulémas qui, à aucun prix, ne voulaient abandonner les forteresses de Kertsch et de Yenikalaa. Pour réveiller l'énergie de la nation, le Sultan adressa aux gouverneurs et aux troupes une proclamation, où il les engageait à redoubler de zèle pour conquérir la paix, dont le besoin se faisait sentir davantage chaque jour. Les ministres de la Porte donnèrent l'exemple dans cette circonstance, en levant et en équipant, de leurs deniers, de nombreux bataillons. C'est ainsi que le grand-vizir fournit un corps de mille fusiliers, le defterdar un de deux cents, le reïs-efendi, le tschaouschbaschi, les agas des sipahis et des silihdars, chacun cinquante hommes; quant aux agas des djebedjis, des topdjis et des toparabadjis, ils envoyèrent à l'armée chacun une troupe de cent hommes armés et habillés à leurs frais.

Le commandement d'une division de la flotte, celle de la mer Blanche (Méditerranée), fut confié, pour cette campagne, au serasker des Dardanelles, Hasan-Pascha, qui venait de remplacer le kapitan-pascha

Moldowandji, envoyé pour cause de maladie à Rodosto; l'autre, celle de la mer Noire, à Kelledji Osman-Pascha. Cette dernière, composée de quatre vaisseaux de haut-bord, portant chacun cinquante à soixante canons et quatre cents lewends, de quatre caravelles, armées de trente à quarante canons et de deux cents hommes, de cinq schebeks et de quarante autres navires de différentes grandeurs [1], était destinée à reconquérir la Crimée. Cependant Kelledji Osman ne fit pas même une tentative à cet effet; car, d'un côté, le conseil du Sultan était en désaccord sur les ordres à transmettre au nouveau serasker de Crimée, Dewlet-Ghiraï; de l'autre côté, Osman-Efendi ne cessait de remettre sur le tapis son ancien projet d'une expédition sur le Kouban. L'été se passa sans que la Porte eût essayé de rétablir son autorité en Crimée non plus que sur le Kouban, et Djanikli Ali-Pascha ainsi que Dewlet-Ghiraï, en attendant les ordres du Sultan, passèrent tranquillement l'été dans leurs quartiers à Trabezoun. La Porte avait également lieu d'être mécontente de Bakht-Ghiraï et de Makssoud-Ghiraï; car si le premier avait trompé la confiance qu'elle avait mise en lui, le second, fixé depuis une année aux environs de Rousdjouk et de Nicopolis, accablait le pays qu'il devait défendre. De plus, Makssoud-Ghiraï, piqué de ce que Bakht-Ghiraï lui avait été préféré dans le commandement, avait en dernier lieu quitté secrètement le camp du grand-vizir pour se retirer dans une

1 Rapport de Thugut du 1er avril 1773.

de ses fermes (26 avril 1773) [1]; mais le Sultan, vivement irrité de sa conduite, l'exila à Tatar-bazardjik.

Aussitôt que le congrès de Fokschan eut été dissous, les mouvemens de l'armée russe firent connaître l'intention où elle était de passer le Danube, près de Balia-Boghazi, entre Silistra et Khirsowa, et plus bas, aux environs de Touldja. En conséquence, le grand-vizir envoya ordre au serasker de Silistra, Osman-Pascha, à celui de Bazardjik, Abdi-Pascha, et au beglerbeg Tscherkes-Pascha, chargé de la défense de Babataghi, l'ordre de surveiller avec soin les mouvemens de l'ennemi. Mais la plus grande partie des troupes ayant déserté leurs drapeaux, toute la population riveraine s'enfuit à Bazardjik, à la première apparition des Russes; l'ennemi pénétra jusqu'à Karasou, puis il se retira à Ismaïl, après avoir fait sauter les fortifications de Kara-Kerman [2]. Dans toute l'étendue du pays compris entre Babataghi et Bazardjik, c'est-à-dire au moins quarante lieues, on ne vit plus que des maisons incendiées et des champs dévastés. Bakht-Ghiraï, qui se trouvait en quartier d'hiver à Karasou, ville située juste à égale distance de Babataghi et de Bazardjik, rallia les fuyards qui s'étaient dirigés sur son camp, surprit quelques détachemens russes dispersés dans les villages, et reprit une partie des chariots chargés de femmes et d'enfans que les Russes avaient enlevés.

[1] Rapport de Thugut du mois de juin 1773 et Wassif, p. 256.

[2] Boutourlin. *Journal de Saint-Pétersbourg*, XVI, p. 142.

Après avoir opéré quelques changemens parmi les généraux et autres dignitaires de l'armée, Mouhsinzadé-Pascha quitta son quartier d'hiver de Schoumna et se mit en marche pour la frontière. La place du juge du camp décédé fut donnée au juge de Galata, Mouftizadé Ahmed-Efendi, et le premier lieutenant-général des janissaires fut révoqué sur le prétexte allégué par l'aga-pascha que cet officier sentait mauvais de la bouche ; mais le véritable mobile de cette mesure fut la jalousie de ce dernier, excitée par la richesse et la considération dont jouissait son subordonné, dont la place fut dévolue à Yegen Mohammedaga.

La première victoire que remportèrent les Ottomans dans cette campagne, qui généralement fut plus heureuse pour la Porte que pour la Russie, eut lieu sous les murs de Rousdjouk. Les Russes, enorgueillis de leurs succès précédens, résolurent de réduire cette ville ; mais Daghistani Ali-Pascha, accouru au secours de la garnison, les battit, leur enleva trois pièces de canon et leur fit plus de mille prisonniers, au nombre desquels se trouva le frère cadet du prince Repnin, dernier ambassadeur à Varsovie, qui, après avoir été guéri de ses blessures, fut conduit à Constantinople, où il fut jeté aux Sept-Tours [1]. La nouvelle de cette victoire

[1] Le rapport de Thugut du mois de juin dit quinze cents prisonniers ; les *Essais de géographie* trois mille. « Ce fut dans une de ces actions qu'un des princes de Repnin fut fait prisonnier et conduit avec trois mille Russes dans les rues de Constantinople ». Wassif, II, p. 253, dit par erreur

causa au grand-vizir une si vive satisfaction qu'il envoya au serasker de Rousdjouk une pelisse de zibeline et un sabre d'honneur, et aux beglerbegs et autres officiers des vêtemens d'honneur et des décorations [1] destinées à être attachées au turban. D'un autre côté, il révoqua le serasker de Karasou, Abdi-Pascha, et envoya celui de Siwas en garnison à Misiwri. Abdi-Pascha eut pour successeur au poste de gouverneur de Roumilie et de serasker, le commandant de Warna, Nououman-Pascha, homme faible et connu généralement pour tel. La défense de Warna fut confiée, pour cette campagne, au beglerbeg Seïd Ahmed-Pascha. Nououman-Pascha était campé à Warna avec vingt mille hommes, lorsqu'il fut appelé à Karasou, qui n'est éloignée de cette ville que de vingt-cinq lieues. Bakht-Ghiraï, qui était campé aux environs, manda au grand-vizir le danger qui menaçait son corps d'armée; mais avant qu'on eût pris des mesures pour déjouer les projets de l'ennemi, les Turcs, commandés par Bakht-Ghiraï, Abdoullah-Pascha et Tscherkes Hasan-Pascha [2], furent surpris à Karasou par le général Weissmann, qui les repoussa jusqu'à Bazardjik, et leur prit seize canons (7 juin 1773 — 27 mai, vieux style). De Karasou, le général russe

deux cents au lieu de douze cents. Boutourlin ne dit rien des soins bienveillans que, s'il faut en croire Wassif, le grand-vizir aurait fait donner au prince blessé dans la tente du reïs-efendi.

1 *Tschelenk.*

2 *Les Russes en Turquie*, en l'année 1773. Fragment tiré du journal d'un officier autrichien qui avait fait cette campagne comme volontaire

marcha sur Silistra, pour appuyer l'opération dirigée contre cette place, par le feld-maréchal Roumanzoff qui passa le Danube à Balia[1], à six lieues de distance de la première de ces deux villes. L'aile droite de l'armée russe était commandée par le général Stoupischin; l'aile gauche obéissait aux ordres du général Potemkin; Roumanzoff lui-même conduisait le centre. Les Turcs, envoyés du camp d'Osman-Pascha pour s'opposer à son passage, attaquèrent avec résolution l'avant-garde de Stoupischin, sous les ordres du général Weissmann; mais toute leur bravoure ayant échoué contre la tactique de l'ennemi, Osman-Pascha dut se retirer à Silistra. Sur ces entrefaites arriva une lettre du Sultan adressée au serasker de Karasou, Nououman-Pascha et à Ibrahim-Pascha, général commandant l'avant-garde d'Osman-Pascha, et contenant cet ordre laconique : « Si la vie t'est » précieuse[2], tu rallieras tes cavaliers dispersés, pour » voler au secours de Silistra[3]. »

Silistra, le Dristra des Byzantins et des Croisés, place forte située sur une hauteur, entourée de fossés profonds et ornée de jardins, de vignes et de magni-

[1] Balia Boghazi, dont Boutourlin a fait *Gurobala*, bourg situé à trente werstes de Silistra.

[2] *Hayatïm lazim isé.*

[3] Des milliers d'hommes au dire de Wassif ont péri à l'affaire de Karasou, mais c'est par une erreur de l'auteur que cette perte se trouve ici mentionnée; car il évalue le nombre des Russes morts sur le champ de bataille à huit mille hommes, tandis que Boutourlin n'en avoue que trois cents. Toutefois Wassif convient d'une perte de douze canons; Boutourlin prétend qu'il y en eut quatorze.

fiques bosquets, fixait depuis long-temps l'attention de Roumanzoff qui résolut de s'en emparer. L'armée russe s'avança lentement contre les retranchemens des Turcs, traînant à sa suite cinq cents chariots chargés de fascines destinées à combler les fossés. Soixante-dix pièces de canon et un grand nombre de mortiers battaient la ville en brèche et fournissaient un feu continuel. Les Ottomans soutinrent le choc pendant six heures consécutives; mais forcés enfin de laisser l'ennemi maître de leurs retranchemens, ils se jetèrent dans les faubourgs, où les Russes les suivirent. Là, le combat recommença avec une nouvelle fureur. Enfin, les Russes, obligés de rétrograder à leur tour, abandonnèrent une tentative qui leur avait coûté huit mille hommes morts et mille blessés. Cette retraite des Russes, due au courage du serasker Osman-Pascha et à celui du commandant de Silistra, Esseïd Hasan-Pascha, est le plus brillant fait d'armes qui ait signalé les Ottomans durant toute cette campagne. L'historiographe de l'Empire [1] en rapporte tous les détails, et le siége de Silistra, par Roumanzoff, a donné lieu à un ouvrage spécial dû à la plume de

[1] Wassif dit à cette occasion : Il est vrai que si le soldat musulman n'est pas resserré dans une enceinte, il se bat rarement avec toute la bravoure dont il est susceptible. Il lâche pied lorsqu'il voit les routes du salut ouvertes autour de lui. L'expérience l'a prouvé souvent, et c'est ce qui a fait dire à Bonaparte, actuellement premier consul des Français, que dix mille hommes de troupes bien disciplinées suffisaient pour vaincre en plaine une armée de cent mille musulmans; mais qu'une armée de cent mille hommes ne suffisait pas pour forcer dix mille musulmans, renfermés dans une forteresse.

Mahmoud, témoin oculaire [1] de ce siége. La défaite de Roumanzoff valut au serasker Osman-Pascha, outre le noble surnom de *Ghazi* ou vainqueur dans la guerre sainte, une pelisse de zibeline, un sabre d'honneur et mille piastres. De plus, le grand-vizir, pour lui témoigner sa satisfaction, lui envoya quatre mille tschelenks (décorations) d'argent et trois mille plumets pour être distribués aux soldats qui s'étaient le plus distingués dans cette affaire.

Au moment où Roumanzoff opérait sa retraite de Silistra, le serasker de Karasou, Nououman-Pascha, était déjà arrivé au bourg de Kaïnardjé, d'où il pouvait inquiéter le passage de l'armée russe sur l'autre rive du Danube. Le feld-maréchal, qui avait divisé son armée en trois colonnes, chargea le général Weissmann de culbuter l'ennemi, et de s'ouvrir la route de Babataghi en lui passant sur le corps. Weissmann attaqua avec résolution; mais les janissaires coupèrent en deux son carré, et c'en était fait de toute cette division, si son arrière-garde n'avait pas été prête à rétablir le combat en remplissant les vides. Les Turcs furent battus; vingt-cinq canons furent le trophée des vainqueurs; mais cette victoire leur coûta cher, car, dès le premier choc, le brave général Weissmann tomba mortellement blessé d'une balle.

Ce fut vers le même temps que les Russes éprouvèrent, près de Rousdjouk, un autre échec, que leur fit essuyer Daghistanli Ali-Pascha, dont nous

[1] Voyez le tableau des sources du t. XIII de cette histoire, n° 18.

avons déjà parlé plus haut. Le grand-vizir ayant appris, par deux agens qu'il avait envoyés au camp de ce général, que la désunion qui régnait parmi ses officiers menaçait de gagner de plus en plus les soldats, lui retira son commandement et l'envoya à Mardin, bourg situé seulement à trois lieues de Rousdjouk (21 juillet 1773). Ismaïl de Yenischehr, qui le remplaça, reçut ordre de se rendre immédiatement à sa destination. Après la défaite de Nououman-Pascha à Kaïnardjé, Daghistanli Ali-Pascha passa à Hadjikœï pour protéger les environs de Karasou, et l'aga des janissaires fut révoqué et chargé de la défense des Dardanelles, d'où le grand-vizir rappela auprès de lui le serasker Ghazi Hasan-Pascha. Le gouverneur de Widin, Ahmed-Pascha, ayant également obtenu le titre de serasker, il se trouva que l'armée ottomane fut commandée durant cette campagne par sept seraskers; deux commandaient dans la mer Noire et la mer Blanche, les cinq autres sur le Danube, à Silistra, à Bazardjik, à Karasou, à Rousdjouk et à Widin. Le grand-vizir qui dirigeait en chef les opérations, ordonna au serasker de Widin de se rendre de Kalafat à Kalla, de réunir les troupes campées dans cette contrée, et de les conduire au serasker de Rousdjouk qu'il avait chargé de reconquérir Giourgewo. Non content de ce nombre, jusqu'alors inoui, de généraux commandant en chef sur le Danube, le grand-vizir adjoignit encore à plusieurs d'entre eux des officiers supérieurs avec le titre de commissaires de la cour. C'est ainsi qu'il plaça auprès du serasker

de Rousdjouk, l'ayan de cette ville, Esseïd-Hasan, celui-là même qui, ayant dénoncé la discorde qui régnait entre Daghistanli Ali-Pascha et ses troupes, avait espéré obtenir par là sa promotion au rang de serasker; mais le grand-vizir se contenta de lui donner, avec la troisième queue de cheval, le titre de commandant de Rousdjouk. Nououman-Pascha, le serasker de Karasou, se vit adjoindre à la suite de sa défaite de Kaïnardjé, le tschaousch-baschi Elhadj Isperaga, qui lui amena un renfort de trois mille volontaires. Mais peu de temps après, une tentative de Nououman-Pascha pour enlever Khirsowa aux Russes, ayant été déjouée par le général Souwarow, le grand-vizir, pour le punir de cette nouvelle défaite, lui retira le commandement qu'il rendit à Daghistanli Ali-Pascha, alors campé à Hadjikœï. Ce dernier et Osman-Pascha, serasker de Silistra, furent élevés, le premier à la dignité de gouverneur de Bosnie, le second à celle de gouverneur de Roumilie; enfin Hasan-Pascha, commandant de Silistra, fut nommé gouverneur d'Oczakow (13 octobre 1773—26 redjeb 1187). Ces promotions coïncidèrent avec l'envoi au camp de seize cent cinquante bourses d'argent, destinées à subvenir à l'entretien des troupes qui étaient sur le point de rentrer dans leurs quartiers d'hiver.

Cependant Romanzoff, avant de ramener son armée dans ses quartiers, songea à terminer la campagne par un coup d'éclat sur la rive droite du Danube. En conséquence, le prince Dolgorouki reçut ordre de passer le fleuve aux environs de Khir-

sowa, tandis que le général Ungern s'avança de Babataghi à Karasou. Les deux généraux opérèrent leur jonction près du village de Kara-Mourad, d'où ils se portèrent sur le camp retranché des Turcs à Karasou. L'armée ottomane fut battue et s'enfuit, laissant son camp et tout ce qui s'y trouvait au pouvoir des vainqueurs. Le gouverneur d'Anatolie, Omer-Pascha et le tschaousch-baschi Isperaga, les deux commissaires qui avaient été adjoints au serasker, furent faits prisonniers. Daghistanli Ali-Pascha s'enfuit avec le reste de ses troupes à Bazardjik, dont les habitans s'étaient retirés les uns à Schoumna, les autres dans les montagnes du Balkan ; une division russe l'y suivit et s'empara de cette place après une faible résistance. Pour tout butin, elle y trouva quinze canons et deux mortiers dans le plus mauvais état. Les vieillards et les femmes qui n'avaient pas trouvé leur salut dans la fuite, furent impitoyablement massacrés, et ceux qui échappèrent à la fureur du soldat, furent traînés dans la boue et misérablement maltraités ; on vit alors des hommes rivalisant de barbarie, lancer des enfans contre les murs, la tête la première. Les divisions Ungern et Dolgorouki s'étant réunies de nouveau, le premier prit la direction de gauche et alla mettre le siége devant Warna : le second suivit la route de droite qui conduit à Schoumna.

Le grand-vizir, qui jusque-là était resté immobile dans son camp de Schoumna, alarmé d'apprendre que l'ennemi marchait sur lui, assembla son conseil ; celui-ci opina qu'il fallait charger un homme de réso-

lution de réunir les troupes dispersées à la suite des affaires de Karasou et de Bazardjik, et réparer ainsi la négligence du serasker. L'infatigable reïs-efendi Abdourrizak s'offrit à marcher contre les Russes afin d'arrêter leurs progrès. Sa généreuse résolution ayant été approuvée de tous les assistans, il quitta le camp accompagné de Wassif-Efendi, du moufti de Philippopolis, Nassouh-Efendi, et de quatre cents hommes presque tous attachés à sa maison. Sur le chemin de Kozlidjé, village occupé par l'avant-garde russe, il réunit les différens corps disséminés aux environs, et attaqua l'ennemi; l'avantage resta aux Ottomans, qui continuèrent à marcher sur Bazardjik. Les Russes croyant avoir affaire à toute l'armée ottomane, évacuèrent la ville avec tant de précipitation, qu'ils y laissèrent une partie de leurs bagages, et que Wassif y trouva encore près des feux les marmites du soldat remplies de viande à moitié cuite. En prenant possession de Bazardjik, Abdourrizak-Efendi apprit que l'autre division de l'armée russe, placée sous les ordres du général Ungern, et forte d'environ six mille hommes d'infanterie et de trois mille cavaliers, avait commencé le siége de Warna. En effet, les Russes étaient arrivés à Kazikœï, village situé à une demi-lieue de cette place, et d'où ils attaquèrent la ville de trois côtés à la fois (21 octobre 1773 — 4 schâban 1187); mais cette entreprise échoua complétement. Le vizir Kelledji Osman-Pascha, serasker dans la mer Noire, qui, en ce moment, croisait avec son escadre dans les eaux de

Warna, envoya son kiaya avec six cents galioundjis (matelots) et quinze cents lewends (soldats marins) au secours de la ville; lui-même se tint avec ses bâtimens à l'entrée du port voisin du quartier des chrétiens [1], afin d'empêcher toute diversion que la flotte russe pourrait tenter du côté de la mer. L'aile gauche des Russes, commandée par le général Reiser, monta à l'assaut en même temps que l'aile droite, placée sous les ordres du prince Anhalt-Bernbourg, se portait sur le faubourg contigu à la mer. Mais comme ils n'avaient ni fascines ni échelles, ils durent se retirer avec une perte de six canons, cent chariots de munitions, trois cents morts et un grand nombre de blessés. Cependant, les Russes avaient déjà pénétré dans le quartier chrétien; mais, forcés de rétrograder, ils y laissèrent quatre de leurs canons et se sauvèrent sous la protection de la redoute dite du Voïévode [2], dans le faubourg voisin. Débusqué de là, Dolgorouki reprit le chemin de Karasou et de Babataghi, laissant sur le champ de bataille plus de quinze cents morts [3]; quant au général Ungern, il longea la mer et se retira à Ismaïl, en passant par Baldjik, Kawarna et Mangalia.

La nouvelle de la défaite de Daghistanli Ali-Pascha à Karasou produisit une impression d'autant plus profonde sur les membres du ministère présens à Con-

[1] *Kiafir Mahallesi,* quartier des infidèles.

[2] *Woïwoda tabiesi.*

[3] Wassif, II, p. 277. D'après Boutourlin, huit cents hommes; suivant le premier, les Russes parurent devant Warna, le 4 schâban (21 octobre); suivant le second, le 29 du même mois.

stantinople, que le Sultan était depuis long-temps attaqué d'une maladie dangereuse et que personne n'osait lui dire la vérité sur le nouveau malheur qui venait de frapper l'Empire. Enfin, le moufti Mohammed-Molla prit sur lui de l'en instruire. Ce haut dignitaire, chef des émirs, ne devait le poste qu'il occupait depuis deux mois et demi qu'à l'extrême complaisance avec laquelle il adoptait toutes les volontés du ministère. Son prédécesseur, Mirzazadé, qui, contrairement à l'opinion des oulémas, avait appuyé les projets belliqueux du Sultan, était tombé en disgrâce depuis que Moustafa et ses ministres désiraient faire la paix, et que les oulémas la refusaient à des conditions qui portaient atteinte aux priviléges du khalife et menaçaient la sécurité de l'Empire. L'opinion publique désignait pour lui succéder Dürrizadé[1], homme d'un mérite reconnu et qui avait déjà rempli deux fois les hautes fonctions de moufti; mais il ne put être agréé par les ministres, qui lui connaissaient une grande fermeté de caractère, qualité qui, dans le conseil des souverains ottomans surtout, est loin d'être un titre de recommandation. On lui préféra donc Mohammed-Molla, bien que tout récemment il eût rendu un fetwa qui, contrairement à l'opinion des oulémas, légitimait l'exécution du beg mamlouk Alibeg. Le jour où le souple et insinuant moufti rendit compte au Sultan de la défaite essuyée par son armée à Karasou,

[1] Thugut dans son rapport du 3 septembre dit : « Dürrizadé a été rejeté parce que, entre autres grandes qualités, il possède une volonté ferme; mais cela ne convient pas au ministère ».

Moustafa, déjà aigri par ses souffrances, s'écria avec colère : « Je suis las de la manière dont mes seras-» skers font la guerre ; je me rendrai en personne » à Andrinople. » Dans la même nuit, il fit appeler le kaïmakam et le reïs-efendi pour leur annoncer sa résolution ; mais ceux-ci lui ayant représenté que le départ du Sultan pour l'armée devait être préalablement discuté et arrêté en diwan solennel, il convoqua ce conseil pour le jour suivant. Les oulémas, cette fois d'accord avec les ministres, déclarèrent que, dans les circonstances actuelles, le départ du Sultan pour le camp pourrait avoir de graves inconvéniens, attendu surtout le mauvais état de sa santé ; en conséquence, ce départ fut ajourné jusqu'à son entier rétablissement. Ce fut vers ce temps que la mort du scheïkh Yasindjizadé, le second plénipotentiaire au congrès de Fokschan, homme d'une extrême simplicité, mais très aimé du Sultan à cause de sa loyauté, vint jeter le trouble dans l'âme du souverain ; son esprit superstitieux et sa foi dans l'astrologie ne purent qu'y voir un présage de sa fin prochaine, comme jadis Sélim II et Mourad III avaient pressenti leur mort, l'un en voyant le feu consumer les bains qu'il avait construits, l'autre en entendant le bruit des vitres brisées dans le kœschk du seraï.

Moustafa III ne survécut pas plus d'un mois à son confident : il souffrait depuis longtemps d'un catarrhe que les soins des médecins n'avaient pu faire disparaître entièrement. Son mal, que les uns avaient déclaré être une hydropisie, les autres un polype au

cœur, reparut dans les derniers temps avec plus de force qu'auparavant, et il en mourut après six semaines de cruelles souffrances, un vendredi, pendant que les muezzins appelaient les fidèles à la prière de midi (24 décembre 1773 — 9 schewwal 1187).

Le sultan Moustafa, fils du sultan Ahmed III, fut, ainsi que l'atteste la longueur de son règne qui dura près de dix-sept ans, bien loin d'être un souverain tyrannique et cruel, mais il fut malheureux, et son penchant pour les sciences occultes, pour la kabala des Moghrebis et pour l'astrologie des Egyptiens, contribua à augmenter la ridicule présomption qui le faisait croire à l'infaillibilité de sa science et de sa politique. Il poussait si loin la passion de l'astrologie, qu'en même temps qu'il chargeait son ambassadeur, Resmi Ahmed, de demander un astrologue à Frédéric II, il envoya un message exprès dans le même but au souverain de Maroc : « il voulait, disait-il dans sa lettre, charger cet astrologue d'indiquer au peuple les heures propices de la nuit et du jour autant que la loi le permettait, sachant bien du reste que la science de tous les mystères n'appartient qu'au Dieu tout-puissant. » Si le moyen par lequel il voulait arriver à cette connaissance mérite un juste blâme, il n'en saurait être de même du but qu'il voulait atteindre, et qui était de pouvoir choisir en toute circonstance le moment le plus favorable. Une des meilleures maximes gouvernementales est sans contredit cette sentence d'un sage de la Grèce : *Apprends à connaître le temps.*

Moustafa, tout en ayant du goût pour les sciences

occultes, ne négligea pas les sciences positives. Il avait coutume de réunir en sa présence, pendant les nuits du ramazan, les docteurs de la loi pour les entendre disserter sur le texte du Coran et les passages de la tradition. Le métier manuel qu'il apprit prouve en faveur de son goût. Pour se conformer au précepte de Mohammed qui ordonne, qu'à l'imitation des deux plus grands rois de la Bible, David et Salomon, dont l'un fabriquait des cuirasses, et l'autre des corbeilles, chaque prince ottoman apprenne un métier dans sa jeunesse, Moustafa avait choisi celui de relieur; ce qui le distingue de son prédécesseur Osman III, lequel avait appris à faire des pantoufles. Moustafa a laissé de nombreux monuments qui témoignent de sa piété et de son goût pour les constructions. Il a fait construire à Scutari, pour honorer la mémoire de sa mère, une mosquée à laquelle il a légué des revenus considérables; il a fondé près de la mosquée des Tulipes une haute école, une cuisine pour les pauvres et un mausolée; par son ordre fut réparée la mosquée du sultan Mohammed II, qu'un tremblement de terre avait gravement endommagée; c'est lui qui a fait bâtir hors de la porte de Yeni-Kapou tout un quartier dont la longueur est de douze mille aunes sur six mille de largeur. Malheureusement, ces titres à la reconnaissance de son peuple disparaissent devant la ruine de son Empire, qu'il causa par sa soif de gouverner sans avoir ni la capacité ni l'énergie nécessaire à cet effet, et par la guerre qu'il déclara à la Russie en opposition avec les oulémas. C'est une question non

encore résolue que celle de savoir si, comme le font présumer les rapports des ambassadeurs contemporains et la biographie du grand-vizir Bahir Moustafa-Pascha, il se rendit coupable d'empoisonnement sur la personne de son frère, dans l'intention de se débarrasser d'un redoutable compétiteur au trône. Si l'histoire n'ose l'accuser hautement à ce sujet, elle lui impute du moins les malheurs qui ont frappé son peuple. C'est en ce sens qu'elle le considère comme un souverain non moins malheureux que les deux Moustafa ses prédécesseurs, et que son troisième successeur, Moustafa IV [1], qui, après être monté sur le trône en passant sur le cadavre sanglant de son oncle, périt étranglé par les ordres de son frère Mahmoud [2]. Ce fut le dernier des douze Moustafa souverains ou aspirans au trône dont le nom est marqué du sceau du malheur dans les fastes de l'histoire ottomane.

Le sultan Abdoulhamid Ier, fils du sultan Ahmed III, succéda à son frère. Agé seulement de cinq ans à la mort de son père, Abdoulhamid, qui était resté depuis lors enfermé pendant quarante-trois ans au seraï, n'avait ni talent, ni expérience des affaires, ni aucune connaissance du monde que celle qu'avait pu lui donner la lecture de l'histoire de l'Empire. Néan-

[1] « Moustafa IV, prince sans génie comme sans caractère, et pour comble de maux, sans conseil ». Andréossy, *Constantinople et le Bosphore*, p. 5.

[2] « La raison d'état obligeait S. Mahmoud à signer l'ordre fatal; cet ordre fut exécuté la nuit même. » Andréossy, p. 13.

moins, ou plutôt par cela même, son orgueil ne connaissait pas de bornes; son ignorance égalait sa suffisance, c'était un homme sans génie comme sans caractère, et les rènes du gouvernement se trouvaient confiées à de bien faibles mains. Aussitôt après avoir pris possession du trône, et reçu les hommages des grands dignitaires de l'Empire, il rendit un khattischérif pour confirmer dans leurs postes le grand-vizir et les seigneurs du diwan et de la cour, de la plume et du sabre; puis il chargea le grand-chambellan de porter au camp du grand-vizir le sceau qui avait été nouvellement gravé [1]. Le sixième jour de son installation, le Sultan alla, suivant l'antique usage, visiter le tombeau d'Eyoub et se ceindre du sabre impérial. Le cortége s'avança dans l'ordre habituel, chacun gardant strictement le rang qu'il occupait dans la hiérarchie. A la tête marchaient les officiers des troupes, derrière eux les oulémas ; puis venaient les pages de la chambre, les secrétaires d'état et les employés de la cour. Le cortége était ouvert par le tschaousch-conducteur [2] avec deux officiers de police [3], les tschaouschs des sipahis et des silihdars, ceux du diwan, ceux qui étaient en possession de fiefs [4], les fourriers de la cour et de l'Etat [5], les dix secrétaires maîtres aux revues des janissaires, des six escadrons de la garde à cheval de l'étendard sacré, des canonniers, des armuriers et des soldats du train, les deux généraux de

[1] Rapport de Thugut du 6 janvier 1774.

[2] *Koulaouz-tschaousch.* — [3] *Soubaschi* et *Asasbaschi.* — [4] *Gedukli-tschaousch.* — [5] *Mouteferrika.*

ces deux derniers corps, l'intendant de l'arsenal[1] avec sa suite, les officiers des janissaires, des sipahis et des silihdars. Venaient ensuite les professeurs des hautes écoles[2], les scheïkhs, les prédicateurs des mosquées précédés des imams des douze mosquées impériales, les mollas ou grands-juges; les seigneurs du diwan, c'est-à-dire les présidens des vingt-huit chancelleries de la chambre[3] et des intendances[4], les trois defterdars, le secrétaire d'état pour le chiffre du Sultan[5], le juge de Constantinople, les chefs des émirs, les deux juges d'armée, le kapitan-pascha suivi des capitaines de la flotte, les deux officiers supérieurs des tschaouschs, à savoir: le secrétaire[6] et l'intendant[7], les sous-secrétaires d'état de la chancellerie, c'est-à-dire les secrétaires du cabinet du grand-vizir[8], les deux maîtres des requêtes[9], les ministres[10] de l'intérieur[11] et de l'extérieur, le maréchal de l'Empire[12], le kaïmakam et le moufti; ils étaient suivis des officiers de la cour, du premier et du second grand-écuyers[13], de douze chevaux de main du Sultan, richement harnachés et portant appendus à l'arçon de la selle des boucliers et des sabres; des officiers de la garde du corps, arquebusiers[14], lanciers[15], et de ceux du jardin

1 *Terzane emini.* — 2 *Muderris.* — 3 *Khodja-ghian.*

4 De la Monnaie, *Sarabkhane-emini;* des comptoirs, *Defter-emini;* de la ville, *Schekir-emini;* des grains, *Arpa-emini.*

5 *Nischandji-baschi.* — 6 *Tschaouschler kiatibi.* — 7 *Tschaouschler-emini.* — 8 *Mektoubdji.* — 9 *Tezkeredji.* — 10 *Reïs-efendi.* — 11 *Kiayabeg.* — 12 *Tschaousch-baschi.* — 13 *Bouyouk-Imrakhor, Koutschouk, Imrakhor.* — 14 *Solak.* — 15 *Peïk.*

impérial [1]. Derrière le Sultan et à ses côtés on voyait les teneurs d'étrier [2], les porteurs du sabre impérial [3], du turban [4], de l'aiguière [5], le chef des eunuques noirs et ses secrétaires, le trésorier suivi de huit mules chargées de trente bourses d'argent qui furent jetées au peuple; la musique impériale, le carrosse du Sultan traîné par six chevaux, et sa litière portée par quatre mules.

C'était pour la première fois qu'on refusait aux troupes le présent d'usage, et on se fonda pour ce refus sur ce que la guerre avait vidé les caisses du trésor, ce qui n'était que trop vrai, bien que tout récemment encore le Sultan eût hérité de fortes sommes par suite de la mort de plusieurs grands dignitaires [6]. Ebouzeheb avait envoyé d'Egypte quatre mille bourses provenant de l'héritage d'Alibeg. L'ancien grand-juge, Moldowandji-Pascha, mort peu de temps auparavant, avait laissé quinze cents bourses. On trouva dans les coffres d'Omer-Pascha et du tschaouschbaschi, faits prisonniers par les Russes à l'affaire de Karasou, deux mille bourses encore cachetées du sceau du Sultan, et telles qu'elles leur avaient été remises sur les fonds du trésor pour acheter des vivres. Le scheïkh Tahir d'Akka offrit de payer un tribut annuel de sept mille bourses, à condition que la Porte lui abandonnerait les provinces d'Akka et de Saïda, à titre de gouvernemens héréditaires. Kelledji Omer-Pascha, se-

1 *Bostandj*. — 2 *Rikiabdar*. — 3 *Silihdar*. — 4 *Dülbendar*. — 5 *Ibrikdar*.

6 Rapport de Thugut du 4 avril.

rasker dans la mer Noire, qui venait de mourir à Warna, laissa également une fortune considérable, dont le Sultan devint l'héritier.

L'attention publique était alors vivement préoccupée par la question de savoir lequel des deux beaux-frères du Sultan, le kaïmakam-pascha Melek Mohammed, ou le grand-vizir Mouhsinzadé, aurait, par le crédit de son épouse, le plus d'influence auprès du nouveau maître. Aazime, l'épouse du grand-vizir, et Seïneb, la femme du kaïmakam, l'une et l'autre sœurs d'Abdoulhamid, vivaient depuis long-temps dans une inimitié mutuelle. Le reïs-efendi Ismaïl qui, pour se maintenir à son poste, avait dû faire de grands sacrifices d'argent, ne parvint à les réconcilier que moyennant une forte somme, que Seïneb, en sa qualité de sœur cadette, s'obligea à payer à son aînée, dont l'influence doublée par l'affection que lui portait le Sultan, l'emporta bientôt sur celle de Seïneb. Parmi les changemens qu'Abdoulhamid opéra, le plus remarquable fut la révocation du moufti Scherifzadé Molla Mohammed, et son remplacement par Durrizadé. C'était pour la troisième fois que Durrizadé occupait cette haute dignité; cependant son extrême vieillesse l'ayant forcé, peu de temps après, à se démettre de ses fonctions, le Sultan lui donna pour successeur Yaya-Efendi, fils du grand-vizir Aouz Mohammed-Pascha. Le kaïmakam Melek Mohammed [x] fut, grâce à l'influence prépondérante du grand-vizir, éloigné de la Porte et dut quitter Constantinople pour aller prendre le commandement en

chef de la flotte. Abdoulhamid nomma pour lui succéder l'aga des janissaires, Souleïman-Pascha, que sa sévérité outrée avait fait surnommer le puisatier; mais quelques semaines s'étaient à peine écoulées qu'il fut révoqué, pour faire place à Abdoullah-Pascha, qui revenait du camp du grand-vizir. Le nischandjibaschi Ibrahim et le tschaouschbaschi Abdoulkerim, celui-là même qui avait négocié l'armistice conclu avec le feld-maréchal Roumanzoff, et qui, plus tard, fut ambassadeur à Saint-Pétersbourg, tous deux créatures du reïs-efendi Ismaïl, furent révoqués. Laleli Mohammed-Efendi, après avoir succédé à ce dernier, fut nommé bientôt après ministre de l'intérieur près de l'étrier impérial, et Yegeni Souleïmanbeg, fils de l'ancien grand-vizir Kabakoulak, élevé au rang de second defterdar, partit comme ambassadeur chargé de notifier au cabinet de Vienne l'avénement du Sultan[1]. L'usage veut qu'à chaque changement de règne le médecin de la cour soit également changé; conformément à cette coutume, le hekkimbaschi Mohammed Aarif entra avec le rang de juge d'Andrinople dans le corps des grands-mollas et un autre Mohammed le remplaça comme reïs des médecins[2]. Le premier astronome, Khalil-Efendi, étant venu à mourir, le second astronome, Abdoul-

[1] Wassif, II, p. 285. Ses lettres de créance se trouvent aux Archives de Vienne.

[2] C'est une des premières dignités de la cour, et tous les individus qui exercent la médecine, les pharmaciens mêmes sont placés sous sa surveillance.

lah, lui succéda, et Mousazadé-Efendi, dont les connaissances astrologiques égalaient celles d'Ebou Maascher de Balkh, remplaça ce dernier; enfin, l'interprète de la Porte, Scarlat Karadja Aleco, dut faire place à Ipsylanti, homme avantageusement connu pour son esprit droit et loyal.

Dix jours après son avénement, Abdoulhamid assista, dans la plaine des Eaux-Douces, aux exercices des cannoniers et des bombardiers. A cette occasion, les élèves [1] du baron de Tott s'étant distingués par la rapidité de leur tir, le sihildar fit présent à leur chef d'une petite bourse remplie de ducats. Quelques semaines après, le Sultan alla visiter le seraï de Galata, où, pendant six heures, il assista aux exercices à cheval des pages et au jeu du djirid. Une ordonnance enjoignit aux seigneurs du diwan de s'assembler en conseil régulièrement deux fois par semaine; cette mesure était d'autant plus nécessaire que, dans les derniers temps du règne de Moustafa III, cette coutume était presque tombée en oubli. Les idées gouvernementales d'Abdoulhamid, ou pour mieux dire son absence totale d'idées à cet égard, ressortirent moins de ces rares manifestations d'une surveillance utile, que de ses décisions écrites, et notamment d'un rescrit relatif à un projet de paix que l'ambassadeur de Prusse lui avait fait remettre [2]. M. de Zegelin, dont l'esprit enjoué se livrait facilement aux espérances les

1 *Souraatdji,* c'est-à-dire tireurs rapides.

2 Rapport de Thugut.

plus extraordinaires, s'était flatté de déterminer les Turcs à adopter un projet par lequel la Russie s'engageait à accorder la paix à la seule condition que la Porte démolirait les fortifications de Kilbouroun. Ce projet, approuvé par le grand-vizir et les ministres de la Porte, fut soumis par eux au Sultan pour recevoir sa sanction. Mais quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'il le renvoya annoté ainsi qu'il suit : « Je pense qu'il n'y a pas même lieu de répondre à » une semblable proposition, et d'ailleurs quelle ré» ponse pourrait-on faire à ce sujet ? » Sur l'observation du kaïmakam et du reïs-efendi qu'il conviendrait, toutefois, de faire à cette ouverture une réponse en harmonie avec les lois fondamentales de la religion, le Sultan, au lieu de prendre une résolution, se renferma dans un silence absolu. Le projet fut donc renvoyé au grand-vizir, qui en écrivit au feld-maréchal Roumanzoff; mais celui-ci lui fit dire qu'il n'en avait aucune connaissance [1].

A quelque temps de là, le reïs-efendi de l'étrier impérial, Ismaïl Raïf, déjà connu du lecteur par ses conférences nocturnes avec Thugut et Zegelin, dut se démettre de ses fonctions en faveur de Ridjayi Mohammed, et prendre la direction des comptoirs. Le defterdar Osman-Efendi fut écarté du ministère avec le titre de gouverneur de Trabezoun [2], et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il réussit plus tard à

[1] *Bou kazieden kataan khaberi olmadighini ifadé*. Wassif, II, p. 292.
[2] Rapport de Thugut du 6 mars.

échanger ce gouvernement contre celui de Stankhio. Mais une disgrâce complète atteignit le kislaraga, pour avoir voulu se mêler des affaires de la Porte : prétention que, depuis l'exécution du puissant kislaraga Bekir, sous Mahmoud I, aucun de ses successeurs n'avait osé élever ; il fut exilé en Egypte, ce paradis terrestre[1] des musulmans, mais qui apparaît un enfer aux chefs destitués des eunuques. Ridjayi Mohammed fut révoqué pour la troisième fois, un mois après sa réadmission au poste de reis-efendi, son manque de mémoire, tel qu'il oubliait à la fin de ses discours ce qu'il avait dit à leur commencement, le rendant incapable de présider un ministère d'une aussi haute importance que celui des affaires étrangères ; il fut nommé tschaousch-baschi et Ismaïl Raïf redevint reïs-efendi. Ce fut sur sa demande que le Sultan lui adjoignit le nischandji pour la direction des affaires, qui se trouvèrent ainsi partagées entre eux et le kaïmakam.

La mort de la sultane Seïneb, épouse de l'ancien kaïmakam Melek Mohammed, rendit son frère héritier d'une somme de onze mille bourses. Le grand-

[1] *Missr dareïn*, c'est-à-dire, l'Egypte des deux mondes, ou en d'autres termes le paradis terrestre et surnaturel. C'est ainsi qu'on lit dans le sceau du grand-vizir Yousouf Sia, qui en 1800 retourna en Egypte avec l'aide des Anglais, les mots : *Khoudawenda behakki kabi kaouseïn, schewed Yousouf Azizi Missrdareïn*, c'est-à-dire, O Seigneur ! à la largeur de deux arcs près (allusion à Mohammed qui s'approcha du trône de Dieu à la distance de deux portées de flèche), Yousouf sera honoré dans l'Egypte des deux mondes. *Aziz* qui signifie *honoré* est aussi le surnom du premier ministre de Pharaon (Putiphar).

écuyer Hadji Moustafa fut chargé d'en porter une partie au camp du grand-vizir, et l'autre aux seraskers de Widin et de Rousdjouk, Izet Ahmed-Pascha et Hasan-Pascha d'Alger. Ce dernier, trop pauvre pour subvenir aux frais de sa maison, avait reçu une gratification de soixante-quinze mille piastres, lorsque, peu avant la mort de Moustafa III, il avait été mandé des Dardanelles pour venir prendre le commandement du corps d'armée turc campé à Rousdjouk [1]. Outre ces deux seraskers, le reïs-efendi du camp, Abdourrizak, commandait une division de l'armée aux environs de Babataghi ; le grand-vizir lui-même ne bougeait pas de son camp de Schoumna. Ce fut là qu'un officier russe vint lui apporter des lettres de félicitation à l'occasion de l'avénement du sultan Abdoulhamid et faire des propositions de paix au nom du feld-maréchal Roumanzoff. Ce dernier écrivit en même temps aux ambassadeurs d'Autriche et de Prusse pour leur annoncer qu'étant autorisé à renouer les négociations, il avait proposé au grand-vizir d'accepter, pour base de la paix, les articles qui avaient été signés avant la rupture du congrès de Bukharest [2]. Thugut et

[1] Wassif, p. 289, et *Histoire* de Djezaïrli Hasan-Pascha.

[2] Lettre du feld-maréchal C. Roumanzoff à l'internonce, 29 avril (10 mai 1773). « Je suis déjà entré en matière avec le grand-vizir à ce sujet. Je lui ai proposé d'accepter pour base les articles arrêtés et signés par les deux ambassadeurs au dernier congrès de Bukharest, de modifier avec discrétion, justice et équité, les autres, au sujet desquels ils n'ont pu convenir, d'apporter de leur côté, comme je ferai du mien, toutes les facilités possibles pour un acheminement à la paix ». — Dans la réponse de Thugut en date du 7 juin 1773, on lit : « Quant aux circonstances relatives à la pacification, tout ce que je puis dire quant à présent à Votre Excellence,

Zegelin, toujours empressés à faire accueillir leurs bons offices que Roumanzoff et Obreskoff, dans la correspondance non interrompue qu'ils avaient avec eux, ne cessaient de réclamer, au moins pour la forme, s'offrirent d'envoyer leurs interprètes au camp du grand-vizir; mais celui-ci éluda leur proposition, sous prétexte qu'il allait sous peu se mettre en marche et refouler les Russes au-delà du Danube [1]. Vers la même époque, on vit arriver au camp ottoman, le gentilhomme Kosakowsky, accompagné de deux officiers ; il venait de la part de la confédération de Pologne annoncer au grand-vizir la prochaine arrivée du comte Pulawski. Mouhsinzadé les fit partir pour Constantinople; mais là ils ne purent obtenir l'audience qu'ils sollicitaient, et l'ambassadeur français lui-même, qui jusqu'alors avait été le seul protecteur des confédérés près de la Porte, évita de les voir. Le prince Radziwil manda de Raguse qu'il était en route pour Constantinople. Il se flattait ainsi que Pulawski d'être reconnu par la Porte en qualité d'ambassadeur de la

c'est que je persiste à croire qu'on peut ajouter toute confiance aux sentimens du grand-vizir, qui est également porté par son inclination personnelle et par ses intérêts à désirer sincèrement la prompte conclusion de la paix. Ce qu'il y a de plus à craindre, c'est la contrainte où le mettent lui-même l'opiniâtreté des gens de loi et les intrigues de quelques favoris du sérail; je ne négligerai certainement rien, conjointement avec M. de Zegelin, pour aplanir, autant qu'il sera possible, les obstacles qui pourraient résulter de cet état de choses, dès que des indications plus particulières de V. E. sur la suite de sa négociation nous mettront à même d'asseoir un jugement plus sûr sur le choix des moyens à employer ».

1 La traduction de cette lettre datée du 16 rebioul-ewwel 1188, se trouve jointe au rapport de Thugut du 3 juin 1764.

république ; tous les deux fondaient leurs espérances sur ce qu'avant l'explosion de la guerre, elle avait reconnu, en cette qualité, le maréchal de la confédération, Czerni. Leur espoir fut trompé et Pulawski s'enfuit plus tard, lorsque l'armée ottomane quitta le camp de Schoumna, à Andrinople, d'où il fut envoyé en exil à Rodosto. C'est là que s'étaient éteints autrefois les derniers brandons de la rébellion hongroise, dans la personne de Rakoczi et de ses partisans. Mieux avisé qu'eux, Pulawski, au lieu de perdre son temps en d'inutiles suppliques et en vains projets, partit pour l'Amérique, où l'attendaient de nouveaux combats. Les représentations que les ministres de Prusse et d'Autriche adressèrent à la Porte pour la prier de se tenir en garde contre les promesses illusoires des envoyés polonais, n'étaient pas même nécessaires, car celle-ci ne songeait plus qu'à terminer promptement la guerre. Le Sultan, le grand vizir, les ministres et l'armée demandaient la paix à tout prix ; les oulémas seuls persistaient à soutenir qu'une paix obtenue au prix de l'abandon des forteresses de Kertsch et de Yenikalaa, était contraire aux principes de l'islamisme et menaçait la sûreté de l'Empire ; par suite de cette obstination, l'ordre fut donné d'entrer en campagne pour la cinquième fois.

Dès le 14 avril, le grand-vizir fit arborer en grande pompe les queues de cheval dans son camp de Schoumna; on récita à cette occasion un hymne sur la naissance

1 Ferrand, *Histoire des trois démembremens de la Pologne*, I, p. 377.

du Prophète et une partie des traditions de Bokhara. A la suite d'un grand conseil, le reïs-efendi Abdourrizak reçut ordre de se porter en avant avec sa division et de chasser les Russes de Khirsowa. Neïli Ahmedaga fut envoyé à Andrinople pour barrer le chemin aux déserteurs ; Mohammed-Pascha Ispanakdji amena d'Asie un renfort de sept mille hommes. Sur ces entrefaites, Osman-Pascha, l'ancien négociateur au congrès de Fokschan, manda de Stankhio dans l'Archipel, qu'il avait repoussé, avec une perte de trois cents hommes une division de l'escadre russe qui avait tenté une descente à Bodroun (l'ancienne Halicarnassus). C'était pour la seconde fois que l'amiral Orloff essayait d'emporter cette ville, située à l'entrée du golfe de Cos. Mais cette seconde tentative était moins malheureuse que la première, où il avait été forcé de se retirer avec une perte de quelques milliers d'hommes, de sept canons, de cent quintaux de poudre et d'une grande partie de ses bagages [1]. La joie que causa à Constantinople l'insuccès de cette seconde descente des Russes sur la côte d'Asie fut bientôt diminuée par la nouvelle des défaites que l'armée ottomane essuya coup sur coup sur les bords du Danube.

Tandis que Mouhsinzadé-Pascha méditait la conquête de Khirsowa, les Russes avaient fait une nouvelle irruption du côté de Bazardjik. L'avant-garde d'Abdourrizak-Efendi, accourue pour secourir la ville, fut battue par le général Kamenski, qui après avoir opéré sa jonction avec Souwarow, à Ouschenli,

[1] Wassif, II, p. 268, dit cinq mille hommes.

attaqua le lendemain l'armée ottomane, forte de vingt-cinq mille hommes, dans son camp de Kozlidjé. Vingt-neuf canons abandonnés par les Turcs, qui se débandèrent dans toutes les directions, tombèrent au pouvoir du vainqueur. Au nombre de ces pièces se trouvait un des gros canons de siége que les Russes avaient amenés l'année précédente devant Silistra et qui alors était tombé entre les mains des Turcs, les canonniers russes de cette pièce ayant dételé les chevaux qui la traînaient pour les employer à s'enfuir au plus vite. C'est un fait que Wassif dit avoir vu de ses yeux, et dont « mille autres personnes, » dit-il, furent témoins avec lui. » Mais telles étaient alors la stupidité et la lâcheté des Turcs, qu'ils ne voulurent pas croire à la capture de cette pièce, et s'imaginèrent que leur général l'avait achetée aux Russes, ne concevant pas apparemment qu'ils pussent la devoir à leur propre valeur. Parmi les prisonniers faits à la journée de Kozlidjé se trouva le chambellan Tourakhanaga. Au moment où, afin d'animer par sa présence l'ardeur du soldat, le reïs-efendi, accompagné de Bakht-Ghiraï, se portait en avant de Kozlidjé, il rencontra les janissaires qui retournaient en masse au camp : « Camarades, leur dit-» il, pourquoi abandonnez-vous la sainte lutte? —
» Nous rapportons nos blessés, répondirent-ils. —
» Est-il besoin, reprit Abdourrizak, que chaque blessé
» soit accompagné de cinquante hommes, et deux ne
» suffisent-ils pas? que les autres retournent sur le
» champ de bataille; moi-même je marcherai à votre

» tête. — Tu as beau dire, répartit un des janissaires, » tu es à cheval et nous sommes à pied; si les chances » tournent contre nous, tu te sauveras à la première » occasion. — A Dieu ne plaise, s'écria le reïs-efendi, » que je vous abandonne jamais. Si vous le voulez, je » marcherai à pied comme vous. » A peine eut-il proféré ces mots, qu'un coup de fusil termina le colloque, et sans perdre de temps en discours, on le coucha en joue. Ce fut le signal d'une collision affreuse; plusieurs gens de la suite d'Abdourrizak furent tués, et lui-même se sauva par la fuite. Une partie des troupes d'Abdoullah-Pascha, qui avait été blessé dans la bataille, franchit le Balkan et s'enfuit à Karinabad ; l'autre, poursuivie par la cavalerie russe, prit la route de Schoumna, où elle apporta la nouvelle de la défaite du Pascha. On apprit presque aussitôt, par une dépêche du serasker Daghistanli Ali-Pascha, que l'ennemi était en marche de Kozlidjé sur Schoumna, et que déjà il était arrivé à Yenibazar (25 juin 1774 — 15 rebioul-akhir 1188). Le grand-vizir, qui n'avait avec lui que huit mille hommes, prit aussitôt des mesures pour lui opposer une défense vigoureuse, au cas où il serait attaqué dans son camp. On résolut de renfermer toutes les troupes dans les retranchemens qu'il avait fait construire autour de Schoumna et de confier à Daghistanli Ali, qui venait d'arriver, le commandement de la cavalerie, avec ordre de harceler l'ennemi en cherchant à l'attirer sous le feu des redoutes.

Le reïs - efendi Abdourrizak, dont la cavalerie avait la première pris la fuite à Kozlidjé, essaya de

ranimer le courage des troupes et des habitans de Schoumna. Il avait été convenu antérieurement que ces derniers se joindraient aux soldats pour la défense de la place et que leurs femmes et leurs enfans resteraient sous leur protection dans l'enceinte de la ville; en conséquence, les ordres les plus sévères avaient été publiés contre tous les fuyards. Le secrétaire du kiayabeg, Nouzhet-Efendi, voulant quitter la ville et emmener avec lui sa femme, imagina de la faire habiller en homme. Malheureusement cette dernière excita les soupçons de la sentinelle préposée à la garde de la porte; elle fut arrêtée et conduite dans une chambre où son sexe fut reconnu. Aussitôt, les soldats irrités tirèrent leurs sabres et la massacrèrent avec son mari. Nouzhet-Efendi, espérant se sauver en invoquant l'autorité du reïs-efendi, s'était écrié avant de tomber sous les coups de ces furieux, que sa compagne était une esclave du reïs-efendi, auquel il était attaché lui-même. Ces mots, loin de les apaiser, excitent de violens soupçons contre Abdourrizak lui-même; on s'attroupe et les meurtriers vont à sa tente, pour lui préparer le même sort. Le secrétaire du grand-prévôt de l'armée l'instruit de ce qui se passe, et Abdourrizak parvient à se réfugier dans la tente où l'on conservait l'étendard du Prophète. Cependant la soldatesque ameutée, après avoir envahi la tente du reïs-efendi et l'avoir mise au pillage, apprit le lieu de son refuge; tous se retirèrent précipitamment pour l'aller chercher jusque dans cet asile sacré [1]. Mais le grand-

[1] Rapport de Thugut du 30 juin 1774.

vizir y avait déjà placé mille Arnautes, qui, prêts à faire feu, en imposent à cette multitude forcenée et la dissipent. Quant à Abdourrizak, il s'évada de Schoumna avec l'assistance des généraux de la cavalerie, et retourna à Constantinople. Lorsqu'on apprit dans cette capitale ce qui venait de se passer, on envoya au reïs-efendi l'ordre de s'arrêter à Schehrkœï, mais celui-ci était déjà arrivé dans la ville et s'était rendu secrètement à sa maison de campagne située près du canal. Le Sultan voulait le faire exécuter sur-le-champ, mais, grâce à l'intercession de quelques amis, il se contenta de l'envoyer en prison à Koutaïah et d'exiler son frère Aaschir-Efendi à Brousa [1].

Pendant qu'Abdourrizak était en route pour Constantinople, le général Kamenski avait quitté Yenibazar et s'était approché de Schoumna à la distance d'une portée du canon. Voyant que le grand-vizir restait tranquille derrière ses retranchemens, il résolut de le cerner et de lui barrer la route de Constantinople [2]. A cet effet, il manœuvra pendant trois jours de manière à étendre son aile gauche et à occuper toutes les hauteurs qui dominent Schoumna dans la direction de Yenibazar. Un corps de troupes, commandé par le général Saborowski, battit l'ancien seghbanbaschi, Yousouf-Pascha, qui avait mission de défendre, dans le Balkan, le défilé de Tschalikawak, d'où la route

1 Boutourlin, *Journal de Saint-Pétersbourg*, XVI, p. 156.

2 Wassif n'était point serasker comme le prétend Boutourlin, mais bien *mouhafiz*.

conduit à Constantinople (3-14 juillet). Le septième jour de son arrivée devant Schoumna, Kamenski divisa son armée en trois corps dont les camps remplissaient tout l'espace compris entre Boulanik (village situé sur la route de Yenibazar à Schoumna) et Kazanlar, autre village par où passe le chemin qui mène de Schoumna à Parawadi. D'un autre côté, le général Miloradowitsch franchit, avec deux régimens, la petite rivière qui, après avoir traversé Schoumna, se jette dans le Kamtschi. Ainsi, dès le 14 juillet 1774, anniversaire de la première paix de l'Autriche avec les Turcs, et de la seconde apparition des Ottomans sous les murs de Vienne, le grand-vizir était complétement cerné par les Russes. C'était la première fois qu'une armée russe avait porté ses armes jusqu'aux rives du Kamtschi, l'ancien Pamisus, qui marquait au quatorzième siècle la frontière de l'empire byzantin; cette rivière se jette, au sud de Warna, dans la mer Noire, après avoir baigné dans son cours tortueux les belles vallée de l'Hémus.

Quelques jours après la bataille de Kozlidjé, le feld-maréchal Roumanzoff et Obreskoff[1] avaient écrit au ministre de Prusse, M. de Zegelin, que le généralissime de l'armée russe s'était cru suffisamment autorisé par une dépêche du grand-vizir à poser comme préliminaires de la paix : que, relativement aux Tatares, la Russie ne demanderait rien qui fût incompatible avec la religion musulmane ; mais, qu'en retour de tant de

[1] Ces deux lettres datées du 9 (20) juin se trouvent jointes au rapport de Thugut.

pays conquis que sa souveraine était disposée à restituer, elle demandait la cession de Kilbouroun, d'Oczakow, de Kertsch et de Yenikalaa ; en terminant, ils exprimaient leurs regrets de ce que le grand-vizir avait rejeté ces propositions. Cependant, lorsque les Russes parurent devant Schoumna, que l'armée du grand-vizir l'abandonna en masse, et que le danger devint de plus en plus imminent, Mouhsinzadé fit appeler en toute hâte un interprète russe qui se trouvait au camp comme hôte du chef des contrôles de la cavalerie [1], et l'invita à lui traduire la dernière lettre du feld-maréchal, l'interprète de la Porte ayant disparu ainsi que presque tous les sous-secrétaires d'Etat, dont les uns s'étaient enfuis à Karinabad, et les autres du côté d'Andrinople. Il n'était plus possible de ne voir, comme beaucoup de personnes l'avaient fait, dans la proposition du feld-maréchal qu'une plaisanterie [2] et une fanfaronnade, et on commençait à sentir la nécessité de prendre connaissance de sa lettre. Aussi à peine fut-elle traduite, que le grand-vizir envoya un officier de sa suite au camp du feld-maréchal pour lui demander une suspension d'armes. Mouhsinzadé s'occupa en même temps de pourvoir aux places devenues vacantes dans la chancellerie d'Etat par suite de la disparition de leurs titulaires. Le premier aide du secrétaire de son cabinet, Nahifi-

[1] *Souwari Moukabeledjisi.*

[2] *Marschalinün moukkadema tewarüd eden mektoubi baazi hezian wé tershatden ibaretdür deyü nazar wé terdjümesi wé itibar oloun madüghindan.* Wassif, II, p. 304.

Efendi, fut nommé beglikdji (chancelier); il eut pour successeur, comme premier aide, Berri-Efendi; Schehri-Efendi, gendre de Halimi, devint secrétaire du kiayabeg. Lorsque, par sa réponse, Roumanzoff eut fait connaître qu'il refusait l'armistice demandé, et invitait le grand-vizir à lui envoyer des plénipotentiaires, Mouhsinzadé fit appeler le reïs-efendi Mounib, successeur d'Abdourrizak, et lui proposa de se rendre en qualité de plénipotentiaire auprès du feld-maréchal; mais celui-ci ayant fait quelque difficulté de partir seul, le grand-vizir choisit le kiayabeg Resmi Ahmed avec le rang de nischandji pour premier, et Mounib Ahmed pour second plénipotentiaire. Le grand-vizir exposa en grand diwan les mesures qu'il jugeait utile de prendre dans la situation actuelle des choses; lorsque tous les assistans eurent approuvé le départ des plénipotentiaires, même sans avoir préalablement obtenu une suspension d'armes, et déclaré que la paix, à quelques conditions qu'il fallût l'acheter, était le premier besoin de l'Empire, le juge du camp, Mouftizadé Ahmed-Efendi, invité à émettre son opinion, dit que, s'il était possible d'obtenir la paix aux conditions qui avaient été proposées naguère au reïs-efendi Abdourrizak, il était légalement permis de la conclure. Les deux plénipotentiaires partirent de Schoumna pour le camp du feld-maréchal établi à Kaïnardjé, tandis que le maître aux revues des janissaires, Laleli Moustafa, se rendit à Constantinople avec un acte signé de tous les ministres et des généraux des troupes, par lequel, après avoir succinc-

tement raconté les derniers événemens et l'état déplorable de l'armée, ils demandaient l'approbation du Sultan aux décisions prises par le diwan.

Le 16 juillet, les deux ministres plénipotentiaires turcs se réunirent en conférence avec le prince Repnin, ambassadeur de Russie. Les conférences ne furent pas longues, car la paix fut conclue dès le lendemain après une discussion qui dura sept heures seulement sur les bases établies dans les conférences de Bukharest. Cependant les Russes renvoyèrent la signature de la minute du traité à quatre jours plus tard, c'est-à-dire au 21 juillet, anniversaire du traité du Pruth; leur intention était de faire oublier, par le traité glorieux qu'ils venaient de conclure, la paix honteuse que Pierre-le-Grand avait dû souscrire jadis, à pareil jour, après sa défaite sur le Pruth. C'était dans la même intention que le feld-maréchal avait choisi pour lieu du congrès le bourg de Kaïnardjé, car c'était là que le général Weissmann avait péri, et Roumanzoff voulait rattacher au souvenir de ce brave et à celui de ses compagnons d'armes la gloire d'une paix qu'il venait de conclure sur les lieux mêmes où ils avaient versé leur sang.

La paix de Kaïnardjé, conçue en vingt-huit articles, comprenait deux articles secrets, par lesquels l'Empire ottoman s'engageait à payer à la Russie, dans l'espace de trois ans, la somme de quatre millions de roubles, et la Russie à rappeler ses flottes et à évacuer sans retard les îles de l'Archipel [xi]. Le plénipotentiaire turc, Resmi Ahmed, en mentionnant la première de

ces deux clauses secrètes, dans son ouvrage intitulé *Choix de considérations sur la guerre actuelle*, dit seulement que le grand-vizir n'avait d'abord autorisé les plénipotentiaires qu'à offrir vingt mille roubles, mais qu'ensuite il leur avait permis d'aller jusqu'à quarante mille. Les vingt-huit autres articles étaient en substance les mêmes que ceux discutés aux congrès de Fokschan et de Bukharest; ils établissaient l'indépendance politique des Tatares de Crimée, de Bessarabie et du Kouban, et leur dépendance du Sultan en matière religieuse; la restitution au khan de tous les pays, villes, villages et forteresses conquis par l'armée russe, à l'exception des ports de Kertsch et de Yenikalaa; la restitution de toutes les conquêtes faites par les Russes en Moldavie, en Valachie, en Bessarabie, en Géorgie, en Mingrélie et dans l'Archipel, à l'exception des deux Kabartas, d'Azof et de Kilbouroun; la mise en liberté des prisonniers sans rançon, la libre navigation de la mer Noire et de la Méditerranée, la liberté du commerce, la sûreté des voyageurs et particulièrement celle des pèlerins de Jérusalem; un traitement honorable pour les ambassadeurs, les consuls et leurs interprètes. La Porte s'engagea en outre à administrer avec plus de justice la Valachie et la Moldavie; elle reconnut à l'impératrice de Russie le titre impérial, le droit de faire construire une église à Péra, et celui de protection sur les sujets chrétiens de l'Empire comme sur leurs églises. Enfin, il fut arrêté que de tous les traités antérieurement signés entre la Sublime-Porte et la Russie, celui d'Azof,

conclu en l'année 1700, resterait seul en vigueur; que tous les autres, notamment le traité de Belgrade, seraient anéantis et nuls de droit et de fait, et que le traité de Kaïnardjé servirait de base pour toutes les relations futures entre les deux empires. Il ne fut du reste aucunement question de la Pologne, qui avait été pourtant la première cause de cette guerre, l'une des plus désastreuses que la Turquie ait jamais eu à soutenir [1].

Nous voici arrivés à la fin de la sixième période de l'histoire ottomane que termine la paix de Kaïnardjé, et les réflexions suivantes doivent ici trouver leur place. Quoique la paix de Carlowicz ait pour toujours mis un terme aux envahissements des Turcs et brisé en Europe la puissance de l'Empire ottoman comme état essentiellement conquérant, nous avons cependant assisté dans le cours de cette période à plusieurs agrandissemens de cet empire, mais qui, à la vérité, n'étaient qu'éphémères; en Asie, il avait augmenté son territoire par le traité de partage de la Perse; en Europe, il avait conclu deux traités avantageux imposés par lui à la Russie et à l'Autriche aux bords du Pruth et à Belgrade. Des six règnes qui remplissent cette période, le premier et le dernier, c'est-à-dire ceux de Moustafa II et de Moustafa III, sont marqués par les plus grands malheurs;

[1] « Enfin le plus grand triomphe de la Russie fut que dans ce traité on ne s'occupa point de la Pologne. Cette république avait été le sujet de la guerre, et dans ce traité de paix son nom ne fut pas prononcé. On fit plus : comme il en avait toujours été parlé dans les traités antérieurs, ils furent tous expressément anéantis. » Ferrand, II, p. 249.

le premier fut signalé par la révolte des janissaires qui précipita Moustafa II du trône; le second par les malheurs de la guerre de Russie que termina la paix de Kaïnardjé, plus funeste encore. Osman III et Abdoulhamid ne figurent que pour mémoire dans cette période; mais les règnes des sultans Ahmed III et Mahmoud I[er] ne laissent pas d'offrir bien des côtés louables, et par les institutions utiles dont ils ont doté l'Empire, et par leurs efforts constants pour hâter le développement de la nation et la faire entrer dans une voie de civilisation. D'ailleurs deux grands-vizirs, Ibrahim-Pascha, qui a régné au nom et à la place d'Ahmed III, et Raghib-Pascha, cette dernière colonne d'un empire prêt à crouler de toutes parts, apparaissent comme des génies bienfaisans dans le sombre tableau des règnes des souverains de cette époque. Le soin que mirent à cultiver leur esprit plusieurs ministres de la Porte, tels que le reïs-efendi Moustafa, qui commença sa carrière politique comme ambassadeur à Vienne; le grand-vizir Mohammed Saïd, pendant sa mission à Stokholm et à Saint-Pétersbourg; les efforts quelquefois couronnés de succès de Rakoczi et de Bonneval, quêtant partout des protecteurs ou des alliés; l'influence qu'exerçaient sur la Porte des ministres aussi habiles et aussi expérimentés que Villeneuve, Porter, Obreskoff, Penkler et Thugut [xii]; l'introduction de l'imprimerie dans l'Empire par Mohammed Tschelebi, ancien ambassadeur en France et par le renégat hongrois Ibrahim; les améliorations apportées dans l'art des fortifications et dans l'artil-

lerie par le fils du rebelle hongrois, baron de Tott; l'alliance signée avec la Suède; l'intervention de la France dans le traité de partage de la Perse conclu entre la Russie et la Porte; les insinuations de l'ambassadeur français pour amener une rupture entre ces deux puissances dans l'intérêt de la Pologne; la proposition du partage de la Pologne faite à l'Autriche par le sultan Moustafa, avant même que les autres puissances l'eussent projeté; le traité de subsides conclu avec l'Autriche, tous ces faits en un mot dénotent l'influence toujours croissante de la diplomatie européenne sur les destinées de la Porte, qui dès le commencement du dix-huitième siècle, ne cessa de faire entendre sa voix au milieu du chaos dans lequel le gouvernement ottoman marchait en tâtonnant; c'est elle qui a semé le germe des réformes et des institutions nouvelles qui se firent jour dans la période suivante et qui sont connues sous la dénomination de *Nizami djedid*, c'est-à-dire le nouvel ordre. Malheureusement, au lieu d'affermir l'Empire, ces essais restés incomplets n'ont servi qu'à l'ébranler jusque dans ses derniers fondemens. Mais de toutes les causes extérieures qui ont contribué à amener ce résultat, la plus puissante fut, par suite du traité de Kaïnardjé, l'affermissement de l'influence russe [1]. Ce n'était pas

[1] Quatorze mois avant la conclusion de cette paix, Thugut s'expliqua clairement sur ses conséquences à venir. Il dit : « Si l'on ne peut nier que ce grand changement dans la position future des états ait dépendu du hasard, il n'est que trop à craindre que ce malheureux événement, eu égard à la résolution actuelle de la Porte, ne soit ajourné pour peu de temps seulement et que cet empire ne tombe sous la dépendance de la Russie, soit par suite des

sans raison que les oulémas, seul corps constitué de l'Empire ottoman, et qui, à ce titre, imprime sa volonté à toute la machine gouvernementale, s'étaient opposés à son acceptation avec tant de persévérance. En effet, c'est de cette paix que date l'assemblage de maux qui de l'extérieur sont venus fondre sur la Turquie, et qui, joints à la faiblesse et aux défauts de son administration intérieure, précipitent de plus en plus la décadence de cet état. Les conséquences d'une paix aussi désastreuse accusent principalement le grand-vizir Mouhsinzadé [xiii], homme dont l'incapacité sous le rapport militaire s'était révélée en toute occasion, et qui dans son désir immodéré de faire la paix à tout prix, avait choisi pour premier plénipotentiaire le renégat Resmi Ahmed, diplomate fort accessible à la corruption, circonstance connue de tout le monde [1].

Aussitôt que l'œuvre de la paix eut été consommée, Mouhsinzadé, dont l'état de santé, altéré depuis longtemps, empirait de moment en moment, fut révoqué. Il ne survécut que quinze jours à sa disgrâce. En route pour retourner à Constantinople, il mourut tout-à-coup à Karinabad, sinon, comme on le supposa généralement, par le poison, du moins bien à point

événemens de la guerre, soit par suite de la paix qu'il ne peut tarder de conclure. » Rapport de Thugut du 3 mai 1773.

[1] Diez, qui ignorait ce fait, le représente comme un homme d'une grande loyauté et s'imagine que Resmi-Ahmed dans son histoire, n'avait omis de mentionner le soulèvement des Grecs du Peloponèse que parce qu'il n'y avait pas assisté.

pour les ministres de la Porte restés à Constantinople, lesquels, l'ayant autorisé à conclure cette paix, devaient penser que, si la nation lui demandait compte du honteux traité de Kaïnardjé, Mouhsinzadé ne manquerait pas de les en accuser [xiv] [1].

Ce fut sans doute par l'effet du hasard que cette paix fut conclue dans l'espace de sept heures et comprit quatre fois sept articles, nombre si significatif pour l'esprit superstitieux des Ottomans; mais elle ne fut point signée par hasard le jour anniversaire du traité du Pruth et à l'endroit même où Weissmann et tant de ses braves avaient succombé, car telle avait été la volonté du généralissime russe et des plénipotentiaires qui voulaient tirer cette dernière vengeance de la perte que l'armée russe avait éprouvée en ce lieu. Un enseignement plus grand, une vengeance plus noble fut que cette guerre, commencée sous les plus tristes auspices, par un traitement brutal infligé à un ministre d'une puissance amie, lors du départ de l'étendard sacré, et qu'avait rendue plus cruelle encore le fetwa fanatique qui livrait les biens et la vie des Moldaves, des Valaques et des Polonais à une soldatesque furieuse, se termina par une paix qui déclarait la nation chrétienne la plus ennemie de la Porte, protectrice des Moldaves, des Valaques, et en général de tous les peuples qui confessent la religion du Christ ainsi que de leurs églises. La paix de Kaïnardjé, par l'influence qu'elle a exercée sur les destinées de la

1 Il mourut le 26 djemazioul-ewwel 1188 (4 août 1774).

Turquie, tient le milieu entre la paix de Carlowicz et celle d'Andrinople ; en effet les traités conclus dans l'intervalle qui sépare la paix de Carlowicz de celle de Kaïnardjé, ont eu une influence aussi peu décisive que les traités de Sistow et de Bukharest compris entre la paix de Kaïnardjé et celle d'Andrinople. La paix de Kaïnardjé se distingue encore de celle de Carlowicz, en ce que la Russie, qui négocia alors conjointement avec l'Autriche, la Pologne et Venise, sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, voulut cette fois traiter seule avec la Porte, et repoussa constamment toute intervention directe de la part des puissances européennes : système qu'elle a invariablement suivi jusqu'à nos jours. Si, au palais de Tzarskoeselo, des obélisques, des bustes et des colonnes rostrales transmettent à la postérité la gloire de Roumanzoff Sadounaïsky, celle d'Orloff Tschesmenski et la reconnaissance de leur souveraine ; l'impératrice Catherine, ou les hommes d'Etat russes, dont la persévérance à ne vouloir signer la paix que sur les bases posées par eux et à l'exclusion de toute médiation étrangère, mériteraient à égal titre l'honorable surnom de Kaïnardjé.

Si la paix de Carlowicz a mis fin aux invasions des Turcs en tant que peuple esssentiellement conquérant, et les a renfermés dans leurs limites naturelles, la paix de Kaïnardjé en proclamant l'indépendance des Tatares et en assurant à la Russie les forteresses frontières d'Oczakow et de Kilbouroun, de Kertsch et de Yenikalaa, à livré l'Empire ottoman à la merci de

cette puissance ; cette paix, nous le répétons, est cause des malheurs sans nombre qui depuis ont assailli la Turquie, et elle marque le commencement de la dissolution future de cet empire, en Europe du moins.

Lorsqu'un fleuve, se frayant un nouveau passage, mine et emporte les terres qui s'opposent à sa libre action, il faut chercher la cause première de ces désastres moins dans ces flots envahisseurs que dans la force qui depuis long-temps leur imprimait une nouvelle direction. C'est ainsi que la paix de Kaïnardjé contient les germes du traité d'Andrinople et de toutes ses conséquences !

FIN DU TOME SEIZIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU SEIZIÈME VOLUME.

LIVRE LXXI.

* I. — PAGE 26.

1. Solota (piastre iselote), ainsi appelée des Polonais; on n'en frappe plus aujourd'hui, et les anciennes ne valent que 35 paras. Les monnaies qui ont cours aujourd'hui à Constantinople sont, d'après la valeur des monnaies de convention au cours de 294 : des pièces d'or de 40 *piastres* (la piastre à 40 paras, le para à 3 aspres)=5 florins [1] 24 kreuzers [2]; des pièces d'or de 20 *piastres*=2 fl. 43 kr.; des pièces d'or à 10 *piastres*= 1 fl. 21 1/2 kr.; des pièces d'argent de 5 piastres = 4 3/4 kr.; des pièces à 2 *piastres* 1/2 = 20 1/4 kr.; des pièces à 1 *piastre* ou ou 3 *aspres* = 1/5 kr. Cependant les monnaies suivantes seules ont cours dans le commerce, la circulation des autres

* C'est par erreur que le texte indique (III) au lieu de (I).

[1] Un florin valait 2 francs 20 centimes.

[2] Le kreuzer équivalait à 4 1/5me centimes.

étant défendue par le gouvernement : les pièces d'or appelées *aïnali*, valent 44 piastres ; l'*aïnali* double = 88 piastres; le *mahmoudiyé* (Mahmoud d'or) simple = 42 1/2 piastres ; les *demi-mahmoudiyés* = 21 1/4 piastres ; le *mahmoudiyé foundouklus* = 24 piastres; les *istanbollüs* (ducats de Constantinople = 19 piastres ; le *demi-istanbollü* = 9/2 piastres ; le quart d'un *istanbollü* = 4 piastres 3/4 ; l'*onikilik* (pièces de 12 piastres) = 12 piastres ; le demi *onikilik* = 6 piastres ; un quart d'*onikilik* = 3 piastres ; le *missirli* (pièce égyptienne) = 17 piastres ; le *demi-missirli* = 8 1/2 piastres ; le quart de *missirli* = 4 1/2 piastres ; le *sindjirli* (ducat à chaîne) = 2 1/2 piastres ; le *yüzlik* d'argent (le *centième* du sultan Sélim) = 9 1/2 piastres ; le *beschlik* (le *cinquième* du sultan Mahmoud) = 9 piastres ; l'*ikilik* (le *deuxième*) = 8 piastres. Les *monnaies égyptiennes en or* que le Pascha d'Egypte fit frapper en l'an de l'hégire 1223 (1808) et qui valaient alors 10 piastres ne valent plus aujourd'hui que 7 1/2 piastres ; les *ducats de Tunis* du poids d'une drachme = 24 piastres ; le *yaldiz* (ducat vénitien) 33 piastres 10 paras, ainsi que ceux de Hollande et de Kremnitz ; l'écu de l'Empire valant 2 florins, appelé *karagrousch* (piastre noire) = 14 1/2 piastres ; l'écu d'Espagne, *rial* ou *diregli* = 15 1/4 piastres ; l'*arslangrousch* (piastre au lion) = 40 paras. Tel était le cours des monnaies au 31 octobre 1829, mais, sept mois plus tard (en juin 1830), il était tombé à 309. Quant aux poids, l'okka est compté, à Constantinople, à 400 dirhems (drachmes) ou 48 onces ; l'once à 8 1/3 drachmes. Dans les pharmacies, l'once pèse 2 demi-onces, la demi-once 4 drachmes ; par conséquent, une livre de pharmacie = 24 onces, 96 drachmes ; la livre comptée à 32 onces au contraire, pèse 128 drachmes : l'okka à 400 drachmes. Aujourd'hui (1831) *le cours est de* 340 drachmes.

II. — Page 51 (Au mot Khodjaï Djihan, lig. 8).

Les quatre auteurs cités par Wassif ne sont pas moins

connus de tout Persan, Arabe et Turc instruit, que les noms d'Homère, de Virgile, de Cicéron et de Tacite, le sont parmi nous. Quelques mots à leur sujet suffisent. Khouarezmi n'est autre que le grand philologue et jurisconsulte Aboul Kasim Mahmoud Ben Omer Ez-Samakhschari, surnommé Djaroullah (le voisin de Dieu), pour avoir long-temps séjourné à la Mecque; mort en l'année de l'hégire 338 (1143); il est auteur de la grande exégèse du Koran, intitulée : *El Keschaf* (celui qui dévoile) ; de l'ouvrage lexicographique *Esasol-belaghat* (Bases de l'Eloquence) ; de l'ouvrage philologique *Rebiol Ebrar* (Printemps des justes) ; du *Kitabol faïk* (le livre choisi pour servir de commentaire à la science des traditions) ; quelques ouvrages syntactiques tels que le *Enmouzedj* et l'*El moferred wel mouelef*; du *Mostakzsa* (collection de proverbes); d'un commentaire aux vers de Sibeweïh, portant le titre de *El-kistas;* du *Mokadementol-edeb* (prolégomènes philologiques); des collections de lettres et de poésies; du *Nassaïol-koubar* (conseil aux grands) ; de l'*Atwak ez-zeheb* (les colliers d'or); de *El-kilem en-newabigh* (sentences), que Schultens a traduit sous le titre *Anthtoologia sententiarum;* du *Schakaïkon-naama fii hakaïkin Nooman* (ouvrage dogmatique); de l'*Elminhadj* (le véritable chemin) et de plusieurs autres opuscules sur différentes sciences. Le *Bediez-zeman* (le miraculeux de son époque), n'est nullement le prince persan dont il a été question sous le règne de Souleïman I, et qui mourut à Constantinople, mais le poète *Ben Yaya Ben Eboulfadhl Ahmed Ben El-Hoseïn Ben Yahya Ben Saïd El Hamadani*, mort en l'année de l'hégire 398 (1007). Cet auteur, tombé en léthargie, fut enterré vivant et rongea son bras dans la tombe, où il mourut de désespoir. Ibn Khalikan Khodjaï Djihan (le maître du monde) était le célèbre ministre de Mohammed Behmen schah du Dikken (le Dekkan ou Décan) ; il fut exécuté par ordre du schah, et périt victime des intrigues de ses ennemis, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, en 886 de l'hégire (1481).

C'est l'auteur épistolaire le plus célèbre de Perse. Outre son ouvrage de l'art épistolaire intitulé *Menazirol Inscha* et son *Riazol-Inscha* (jardin de l'art épistolaire), il a laissé une collection de lettres persanes très-estimées.

* III. — Page 57.

Les noms de Hamadani, de Teftazani et de Djordjani sont souvent donnés pour désigner de grands philologues; c'est ainsi que Mohammed d'Akkerman est appelé un second Teftazani ou Djordjani. Une courte notice de la vie et des ouvrages de ces deux derniers savans nous paraît ici à sa place, d'autant plus qu'ils ont vécu après Ibn Khallikan, et que, par conséquent, ils ne pouvaient figurer dans sa *Biographie des hommes célèbres*; d'ailleurs, ils sont si peu connus aux orientalistes européens, que Sylv. de Sacy lui-même, dans sa *Chrestomathie*, a écrit Djihani au lieu de Djordjani. — Seaddedid Mesoud, fils du juge Fakhreddin, c'est-à-dire le savant Teftazani était élève de Kotbeddin et d'Adhadeddin, contemporain de Timourkhan ; ce conquérant honora sa science au point qu'il le pria de le suivre dans sa campagne des rives de l'Oxus dans l'Asie-Mineure. Teftazani, de retour à Samarkand, y mourut en l'année de l'hégire 791 (1389), mais ses restes furent transportés à Serkhas, où son mausolée est devenu un lieu de pèlerinage. Né à Sendjan en 722 (1322), il écrivit, dès l'âge de seize ans, un commentaire à l'ouvrage grammatical d'Izi; dix ans plus tard, il termina l'ouvrage intitulé : *Telkhissol-miftah* (l'importance de la clef), c'est-à-dire l'importance de posséder la clef de la grande Encyclopédie philologique de Sekaki. Quatre années après, il commenta le *Schemsiyé* et le *Tenkih;* pendant son séjour dans le Khouarezm, en 768 (1366), il écrivit l'*Irschad;* en 784 (1382), il termina à Samarkand son commentaire au *Makassid;* en 789 (1387), il commenta le troisième volume du *Miftah*. A Hérat, il réunit,

* Lisez (II) au lieu de (III).

dans un corps d'ouvrages, les *fetwas hanefites ;* à Serkhas, il écrivit l'ouvrage intitulé : *Clef de la Jurisprudence*, et à Samarkand, des gloses marginales à l'exégèse du Koran. Il y mourut âgé de soixante-onze ans. Comme commentateur du *Miftah*, il avait pour rival Ali Ben Mohammed Ben Ali esch-Scherif el-Djordjani, appelé plus généralement Seïd-Schérif, c'est-à-dire le noble maître et parent du Prophète. Né à Djordjan, en l'année de l'hégire 740 (1339), Timourlenk avait su reconnaître son mérite lors d'une discussion scientifique qu'il soutint contre Teftazani. Djordjani a laissé près de cinquante ouvrages, dont les plus estimés sont : un commentaire au *Mewakif*, c'est-à-dire à la métaphysique d'El-Idji ; des gloses marginales au *Tedjrid*, c'est-à-dire à la métaphysique de Nassireddin de Touz ; un troisième, au *Keschaf ;* un quatrième, au commentaire de Kotbeddin, et un cinquième, au commentaire du *Feraïdh* (des héritages) ; un traité sur *le sens véritable des caractères* et un *Taarifat*, c'est-à-dire Définitions, connues par quelques extraits du baron Sylv. de Sacy. Djordjani mourut à Schiraz, à l'âge de soixante-seize ans, en l'année 816 de l'hégire (1413). Raghib Isfahani, homonyme du grand-vizir Raghib-Pascha, et connu plus particulièrement sous le nom de Raghib El-Isfahani, est l'auteur du grand *Mohaderat* (choix dans les connaissances philologiques), qui a pour titre : *Mohadheratol-oudeba wé Mahawerataesch-Schououra wel-Boulegha*, c'est-à-dire Discours des philologues et Entretiens des poètes et des rhéteurs[1] ; de l'*Efaninol-belaghet* (connaissances dans l'art de bien parler) ; du *Moferredat* (traité sur la simplicité des mots contenus dans le Koran) ; et du *Scheriaat*, ouvrage esthétique, auquel Ghazali a donné les plus grandes louanges et qu'il a mis à profit ; Ghazali étant mort en 505 (1111), Raghib Isfahani doit avoir vécu au cinquième siècle de l'hégire. — Wassaf, nommé plus généralement Wassafol Had-

[1] Voyez Flügel dans sa traduction d'*Enis Sälebi*.

hret (le panéryrique de Sa Majesté), fils de Fadhoullah, écrivit sous le règne de Ghazankhan, septième souverain mogol dans l'Iran. Son célèbre ouvrage qui commence par le règne de Manghoukhan, relate les événemens les plus importans de la seconde moitié du septième siècle de l'hidjret, le treizième de l'ère chrétienne. Cette histoire se distingue par son style fleuri, et valut à son auteur d'être placé au-dessus d'Otbi, le célèbre historien de Mahmoud le Ghaznewide. Cet ouvrage, qui forme cinq volumes, était jusqu'alors aussi ignoré en Europe que bien connu en Asie; il est intitulé : *Tedjzitol-emzsar wé Tedjietol-aazsar* (Division des régions et connaissance des Zones; Wassaf le commença en 699 (1299) et le termina en 711 (1311), sous le règne de Khodabendé. Le célèbre reïs-efendi Eboubekr-Efendi de Schirwan, mort en 1136 (1725), commenta le premier volume de cette histoire; Nazmizadé, auteur de l'histoire des Khalifs et traducteur de celle de Timour, par Arabschah, deux ouvrages imprimés à Constantinople, fit un commentaire, en deux volumes, sur l'ouvrage de Wassaf et laissa un glossaire très-estimé, où l'on trouve l'explication des mots et des expressions dont l'intelligence offre le plus de difficultés. Ibrahim Hanif-Efendi a fait un précis de ce commentaire en 1174 (1760) et le kadiasker Mewlana Neïli Ahmed-Efendi mort en 1161 (1748), compléta le commentaire d'Eboubekr Schirwani, en le continuant jusqu'à la fin de l'ouvrage. Wassaf doit être considéré comme le Tacite des Persans et des Turcs, et la connaissance de son histoire, jointe à celle des commentaires ci-dessus mentionnés, ceux d'Eboubekr, de Neïli, de Nazmizadé, y compris le glossaire de ce dernier et celui de Hanif-Efendi et des prolégomènes d'Ibn Khaldoun, sont considérés en Turquie et en Perse comme la meilleure étude historique et politique, et comme suffisante pour former des hommes d'Etat.

IV. — Page 82.

Nous avons déjà donné la liste de tous les ouvrages qui ont été publiés à Constantinople dans le cours d'un siècle, depuis l'introduction de l'imprimerie dans cette capitale; il ne nous reste donc qu'à faire connaître les ouvrages qui sont sortis des presses du Caire depuis que cet art est introduit en Egypte; ce sont :

1. « Dizionario italiano e arabo, che contiene il succinto » di tutti i vocaboli che sono piu in uso e piu necessarii per » imparar a parlare le due lingue correttamente. Egli è diviso » in due parti. P. I. del dizionario dieposto come il solito » nell' ordine alfabetico, P. II. che continue una breve ra- » colta di nomi e di verbi li piu necessarii e piu utili allo » studio delle due lingue. Bolaco della stampa reale 1822. » Le même titre en arabe; en l'année de l'hégire 1238 (1828). » In-4° ».

2. Traduction d'un ouvrage sur la teinture; dédié à Don Raphael, 1823. Grand in-4°.

3. Tables du jet des bombes; ouvrage imprimé à Boulak au mois de rebioul-akhir 1239 (mars 1823).

4. Le *Kanounnamé* d'Ahmed-Efendi; imprimé au mois de redjeb 1238 (mars 1823); une seconde édition a eu lieu sept ans plus tard à Constantinople, sans indication de date.

5. *Telkhissol Eschkial,* l'explication des figures ou traité sur les mines, par Houseïn-Rifki de Taman; imprimé à Constantinople en 1215 (1800); réimprimé au Caire au mois de ramazan 1239 (mai 1824). In-8°.

6. *Edjroumiyet*, traité syntactique des particules arabes par l'imam Mohammed Ben David Ezs-zsanhadji; imprimé à Boulak, au mois de ramazan 1239 (mai 1824). In-8°.

7. *Djewhereï behiyeï Ahmediyé fi schehrhil wassiyetil Mohammediye*, c'est-à-dire, joyaux choisis d'Ahmed comme commentaire aux exhortations de Mohammed; cet ouvrage

imprimé à Constantinople en 1804 et réimprimé à Boulak au mois de silkidjé 1240 (1825) est un commentaire d'Ahmed-Efendi au catéchisme de Birgheli. In-4°.

8. *Kanounnameï bahrieïyi djihadiyé*, le kanounnamé ou code de la flotte; ouvrage traduit du français (Réglemens de la marine); sans indication du lieu d'impression et de l'année de son impression. In-8°, avec quatre planches.

9. *Taalimnameï topdjiani djihadieyi*, traité d'exercices pour l'artillerie de la flotte; ouvrage traduit du français. In-8°.

10. *Taalimnameï piadeghian*, traité d'exercices pour l'infanterie; ouvrage imprimé à Boulak au mois de silkidé 1239 (juillet 1824), avec neuf planches. In-8°.

11. *Kanouni rabii orta taalimi beyanindé dür*, quatrième kanounnamé sur l'art de dresser les camps; imprimé à Boulak au mois de moharrem 1250 (septembre 1824). In-8°, avec planches.

12. *Taalimnameï Piadeghianden Kanouni khamis*, cinquième réglement des exercices pour l'infanterie; ouvrage imprimé à Boulak au mois de moharrem 1241 (août 1825) avec planches publiées le 9 moharrem 1241 (24 août 1825).

13. *Medjmoatol-Mohendisin* (collection des géomètres); ce traité de géométrie, par Houseïn Rifki de Taman, publié à Constantinople, a été réimprimé à Boulak au mois de djemazioul-akhir 1240 (1825). In-8°, avec quinze planches.

14. *Ouzsouli hendeset*, principes de géométrie; ouvrage traduit de l'anglais de Bonney Castle, et publié à Constantinople par le précédent; réimprimé à Boulak, avec quelques planches.

15. *Recueil de lettres arabes*, en deux parties; la première contenant les lettres, et la seconde les formules d'écrits judiciaires. In-8°.

16. *Djewheret-et-tewhid*, la Perle de l'unité; traité mysti-

que rimé, en arabe; imprimé à Boulak au mois de djemazioul-ewwel 1241 (décembre 1825).

17. *Es-sullem el-mourewwik yourakka bihi ilmol-Mantik*, l'Echelle brillante, servant à escalader la science philosophale; traité rimé en arabe, imprimé au mois de djemazioul-akhir 1241 (février 1826). In-12.

18. *Riyazol kouteba wé hayazol oudeba*, les Jardins des écrivains et les bassins des philologues; grand recueil de lettres de Haïret-Efendi, ancien secrétaire du gouverneur d'Egypte Mohammed Ali-Pascha. Cet ouvrage est divisé en huit parties ou *jardins*. Son titre est une imitation de celui de la célèbre collection de lettres du Persan Khodja Djihan, intitulée *Riazol inscha* (jardins de l'art épistolaire) et la division en huit parties ou *jardins* est imitée des *huit Paradis*. La première contient des suppliques adressées à la Porte; la seconde, des lettres au kislaraga et aux seigneurs de la cour intérieure; la troisième, des rapports au grand-vizir; la quatrième, des rapports au moufti; la cinquième, des lettres aux vizirs, aux beglerbegs et aux grands-mollas; la sixième, des lettres aux juges d'armée, aux muderris et autres dignitaires de la loi; la septième des lettres aux intendans, aux chambellans, aux voïévodes et aux mutesellims; la huitième, des ordonnances (bouyourouldi), rendues en diverses occasions; imprimé à Boulak, sous la direction de Habib-Efendi, au mois de safer 1242 (septembre 1826), petit in-folio. De tous les ouvrages originaux sortis des presses du Caire, c'est, sans contredit, le plus important, car il contient une foule de pièces adressées aux premiers dignitaires de l'Empire, toutes écrites, soit par l'auteur, soit au nom du vice-roi, son maître. Il nous fait connaîre plusieurs des ministres les plus influens, dont quelques-uns sont encore en place. De plus, il contient des lettre du vice-roi, de son fils Ibrahim-Pascha, de Schakir-Pascha et de Sia-Pascha à la sultane Esma, au favori du sultan Mahmoud II, Elim asaga, et à la sœur de Houseïn-Pascha, le défunt kapitan-pascha. On y voit aussi

la relation de l'entrée du chef des Wehhabites, Abdoullah Ben Sououd, au Caire et à Constantinople; des lettres aux moufftis Abdoullah et Arabzade, à Kalender-Pascha, à Fewzi-Pascha, à Raghib-Pascha, à Alaeddin-Pascha, à Salih-Pascha, à Ghalib-Pascha; aux gouverneurs de Damas, de Retimo, de Smyrne, de Rakka, de Selanik, de Modon, de Stankhio, de Tunis, d'Alger, de Tripoli, de Saïda, de Djiddé, de Candie, de la Roumilie, de Tirhala, d'Itschil, de la Canée, de Koutahiyé, de Lemnos, de Tschirmen, de Négrépont, de Khoudawendkiar, de Kastemouni, de Karahissar, de Tekké, de Siwas, de Morée, d'Anatolie, de Boli, aux oulémas les plus connus et aux ministres de la Porte.

19. *Kanounnameï sani*, le second kanounnamé pour l'infanterie, en arabe; imprimé à Boulak, au mois de rebioul-akhir 1242 (novembre 1826). In-12.

20. *Un glossaire turc-persan rimé*; imprimé à Boulak, au mois de rebioul-akhir 1242 (novembre 1826): petit in-4°.

21. *Ouzsoulol-maarif fi wedjhi tazsfifi sefaïni donanma fi tedbiri herekatiha*, Principes des connaissances pour mettre en ligne de bataille et diriger les mouvemens des vaisseaux de la flotte (tactique maritime); imprimé à Boulak au mois de rebioul-akhir 1242 (novembre 1826). Petit in-folio, avec treize planches.

22. *Miftahod-deriyet fi isbatil-kawanin edderiyet*, clef pour la connaissance des règles du persan pur; grammaire persane, imprimée à Boulak en novembre 1826. In-4°.

23. *Traduction arabe de l'ouvrage italien du professeur Vacca;* imprimée à Boulak en novembre 1826. Deux volumes grand in-8°.

24. *Sur les devoirs de la guerre sainte*, ouvrage arabe, imprimé à Boulak au mois de djemazioul-ewwel 1243 (décembre 1826).

25. *Scherhol-Edjroumiyet*, commentaire au traité syntactique du scheïkh Ezs-Zsanhadji-Edjroumi, mort en 723 de

l'hégire (1323); imprimé à Boulak au mois de djemazioul-ewwel 1242 (décembre 1826). In-4°.

26. *Kitabol iltikatil-ezhar fi mehasinil ezkhâr,* les guirlandes des beautés de la poésie; chansons et stances érotiques arabes; imprimé à Boulak au mois de djemazioul-akhir 1242 (janvier 1827). In-12.

27. *Siasetnameï djihadieyï bahriyé,* Code pénal pour les équipages de la flotte, par Osman Noureddin; imprimé à Boulak au mois de schewwal 1242 (mai 1827).

28. *Bediiol-inscha wezs-zsifat fil moukateb al wel mourasebat*, Raretés de l'art épistolaire et qualités (acquises) dans la rédaction des lettres et des rapports, par Merii Ben Yousouf Ben Eboubekr Ben Ahmed el-Mokadessi, auteur arabe estimé; imprimé à Boulak au mois de silkidé 1242 (juin 1827). In-4°.

29. *Kanounnamé*, traduit du français en turc par Noureddin Osman; imprimé à Boulak au mois de redjeb 1243 (février 1828). In-4°.

30. *Le premier kanounnamé* , c'est-à-dire la seconde édition de l'ouvrage d'Ahmed Khalil-Efendi, cité ci-dessus sous le numéro 4; imprimé à Boulak au mois de schewwal 1245 (mars 1830).

31. *Mehasinol-azsar wé hakaïkol-akhbar,* Les traces des beautés et les connaissances des vérités; cet ouvrage est une réimpression de l'histoire de Wassif, publiée à Constantinople en l'année de l'hégire 1166 (1752); imprimée à Boulak au mois de djemazioul-ewwel 1243 (décembre 1827). 2 vol. in-folio.

32. *Laïhatol-fellah fi taalimiz-zeraat wennedjah,* Instructions au cultivateur des terres, relatives à l'ensemencement et à son bien-être, en arabe; imprimé à Boulak au mois de redjeb 1245 (janvier 1830). In-8°.

33. *Dürri yekta,* la Perle unique; c'est un traité dogmatique qui contient les sentences les plus importantes des Imans hanefites sur les dogmes et le rite de cette secte.

L'ouvrage, dû à un auteur anonyme et imprimé à Constantinople en l'année de l'hégire 1243 (1827), a été réimprimé à Boulak au mois de schâban 1245 (février 1830). Petit in-4°.

34. *Tohfeï Wehbi*, le présent de Wehbi, glossaire turc, par Wehbi; imprimé d'abord à Constantinople en 1798, puis à Boulak au mois de schâban 1245 (février 1830). Petit in-4°.

35. *Grammaire arabe*, publiée à Constantinople en 1818 et réimprimée à Boulak au mois de rebioul-ewwel 1244 (septembre 1828). Cet ouvrage contient, 1° le *Mihrah* (syntaxe), par Ali Ben Mesoud; 2° l'*Izi*, par Izededdin Ben Ibrahim Ez-Zendjeïn; 3° le *Makzsood*; 4° le *Bina*; et 5° les *Tables des conjugaisons*. Dans l'édition de Constantinople, il manque le traité sur l'aoriste et les temps passés.

36. *Tarikhi Roussi*, Histoire de Russie de Castera, traduite par Yacovakhi Argyropolo; imprimée à Boulak au mois de ramazan 1244 (mars 1829). Petit in-fol.

37. *Calendrier pour l'année* 1830; le 1er ramazan 1240 correspondant au 12 février (24 février russe).

38. *Gazette d'Égypte*, en arabe et en turc; elle paraît irrégulièrement au Caire tous les deux, trois et quatre jours, quelquefois même à de plus longs intervalles.

V. — Page 83.

Makalatol-djewheriet alel-makamatil-Haririet, Paroles précieuses sur les sérénades de Hariri, par Khaïreddin Ben Tadjetin Elias de Médine, ouvrage écrit en l'année de l'hégire 1226 (1714). La traduction des quinze premières sérénades, due à Naïli Moustafa, a été dédiée au grand-vizir Ibrahim-Pascha. La traduction des sérénades de Hamidi par le scheïkh drogman date de l'année 1178 (1764); celle de la *missive d'Ibn Seïddoun*, par Kara Khalilzadé Mohammed Saïd-Efendi, de l'année 1133 (1720); ce même écrivain a

traduit aussi l'ouvrage d'Ibn Haschim, intitulé : *Soulwanol-moutaa* (Tranquillisation des obéissans). Le *Tohfetol-emsal* (présent de proverbes), par Nabi, mort en 1085 (1674); c'est un autre que le poète Nabi qui vécut plus tard.

VI. — Page 84.

Souroubol-emsal (les proverbes usités), en turc, par le derwisch Hasan-Efendi d'Andrinople, écrit en l'année 1080 (1669); un autre ouvrage, dû à Hanif-Efendi, père du continuateur de Hadji Khalfa, a été écrit sous ce titre en l'année 1175 (1761), et un troisième par le poète Koudsi, en arabe.

VII. — Page 84.

D'autres ouvrages philologiques sont le *Djamikol-hikayat* (le collecteur des narrations); cet ouvrage, qui porte encore le titre : *Dürrol-meknoun fil-fülikl-meschhoun*, c'est-à-dire la Perle bien gardée dans le navire chargé, est dû à Abdollatif-Efendi, mort en l'année 1146 (1733), et dédié au grand-vizir Ibrahim-Pascha; l'*Ischarat fil-edebiat*, c'est-à-dire indications philologiques par l'historiographe de l'Empire, Hakim-Efendi, mort en 1177 (1763).

VIII. — Page 85.

Des gloses marginales au commentaire de Schami, sur le *Kafiet* d'Ibn Malik, par Mohammed Ben Khalil, connu comme gendre de Bayezidzadé, mort en l'année 1099 (1687); un traité sur ce même ouvrage, dû à Mohammed Izsmet, célèbre sous le nom de Hadji Tschelebi, mort en 1150 (1737); un commentaire au nouvel *Awamil* de Bircheli, par Seïnizadé Houseïn-Efendi, mort en 1166 (1647), im-

primé à Constantinople en 1220 (1805); un commentaire de Seïnizadé à l'*Izhar* de Birgheli, de l'année 1218 (1803); un autre commentaire à l'ouvrage syntactique d'Ibn Hischam, mort en 762 (1360). — *El moghni ol-Lebib an koutoubil-maarib*, c'est-à-dire l'intelligent, le satisfaisant dans les livres des changemens, par Nazmizadé Mourteza, mort en 1133 (1720); un commentaire au *Moghni Tscharperdi*, par le scheïkh Ali Riza d'Andrinople, mort en 1153 (1740); un abrégé des *Mouaaribat*(déclamations) texte *de Djewaliki*, par Schououri, auteur d'un dictionnaire; un abrégé du *Motawwal*, c'est-à-dire le long commentaire d'Ibn Khalib, mort en 739 (1338); un commentaire au *Telkizs* de Teftazani; cet ouvrage n'est qu'une explication d'une partie du célèbre ouvrage philologique *Miftahol-ouloum* (Clef des sciences), par Sokoki, mort en 774 (1372). Gloses marginales au *Motawwal*, par Osman-Efendi, fils de Fetoullah, mort en 1103 (1691). Ibrahim Wahdi commenta les vers du *long et du petit commentaire* de Teftazani; et Ali-Pascha le *Teshil*, c'est-à-dire la syntaxe d'Ibn Malik, en l'année 1145 (1732). le *Terkibol-djemil* (bel assemblage) de Teftazani fut commenté par le moufti Debbaghzadé, mort en l'année 1095 (1683), sous le titre *Tertibi-djemil* (la belle disposition).

IX. — Page 85.

Scherhi mefatihid-dürriyet fi isbatil-kawaninid deriyet, c'est-à-dire les clefs des perles pour la preuve des règles persanes, par le scheïkh Siwasi; ouvrage commenté par Moustafa Hozsameddin Nakschbendi, en 1163 (1749). — *Risaleï scherhi istiareï farsi*, c'est-à-dire, traité explicatif sur les locutions figurées des Persans, par le précédent.

X. — Page 85.

Le *Diwan* de Saïb, par Eboubekr Nouzsret, bibliothécaire

de la Souleïmaniyé, mort en 1175 (1761); le *Diwan* de Schewket, commenté par l'historiographe de l'Empire, Mohammed Hakim, en 1160 (1747); le *Diwan* d'Ourfi, commenté par Derwisch Omer en 1130 (1717), par le Scheïkh Mohammed Ibrahim Telli El-Wehbi, en 1070 (1659) et par l'historien Nischandji Abdourrahman-Pascha, vers l'année 1095 (1683).

XI. — Page 86.

Le grand-juge Abdoulbaki commenta la *Kazidet* de Kœprülüzadé Abdoullah-Pascha, en l'année 1114 (1702); après lui vint l'inspecteur des archives des fetwas, Sélim-Efendi, mort en 1138 (1725). Le commentaire du *Madhariyet* est dû au scheïkh Abdoulghani de Nablous, mort en 1143 (1730) et celui de la *Kassidet* de Kaab Ben Soheïr à l'historiographe de l'Empire, Mohammed Hakim; l'historien Nischandji Abdi-Pascha commenta le *Lamiyet* de Toghrayï; l'imam Osman-Efendi le *Nouniyet* (matière dogmatique) en 1155 (1743); un autre commentaire de cet ouvrage fut écrit sous le règne du sultan Mahmoud, par le Muderris Kara Daoud.

XII. — Page 86.

Les biographies des poëtes, par Safayi, Salim et le rhéteur de Brousa, ont déjà été citées plus haut. L'ouvrage intitulé *Dewhatol-meschaïkh* (le verger des scheïkhs), par Souleïman Seadeddin Moustakimzadé, écrit en l'année 1157 (1744), contient les biographies des mouftis; celui qui a pour titre *Tohfetol-Moustafewiyet*, contient les biographies des kapitans-paschas, par Schehrizadé Mohammed Saïd, le biographe des grands-vizirs. Le *Dewhatol-khattatin* (verger des calligraphes, est dû à Mohammed Nedjib Souyoldjizadé, et les biographies des chanteurs, intitulées *Atrobol-asar fi tezkereï*

ourefaïl edwar (monumens agréables érigés en souvenir des savans musiciens), au moufti Esaad, 1127 (1715).

XIII. — Page 87.

Il faut compter au nombre de ces ouvrages le *Menasiki hadj* (les devoirs du pèlerin des saintes villes) c'est-à-dire de la Mecque, de Médine et de Jérusalem; cet ouvrage a pour auteur Soaoudbeg, fils du grand-vizir Saïd Mohammed-Pascha, 1176 (1756); le *Tohfetol-lebib* (présent du poète Mahmoud Lebid); qui décrit les monumens funéraires de Tebriz; écrit en 1138 (1725); l'ouvrage intitulé : *Laali-Moustafa fi firetil-Moustafa* (le rubis pur dans la visite de Médine); l'histoire de cette ville est due à Hanif-Efendi, père du bibliographe du même nom; le *Netidjetol-fiker fi khaberi medinet Seïdil-bescher*, c'est-à-dire le résultat des pensées dans la connaissance de la ville (Médine) du Prophète, par le scheïkh Mohammed Ben Abdoullah El-Abasi, ouvrage écrit à l'intention du prince sultan Hamid en 1176 (1762); le *Fazaïli scham* (agréabilités de Damas), par le scheïkh Abdourrahman Ben Ibrahim, surnommé Ibn Abdourrizak l'imam, écrit en 1130 (1717).

XIV. — Page 91.

Wassif, p. 224, en cite quelques-unes; en voici une :

Nous qui avons admiré la parole de Dieu dans son œuvre, comment nous est-il possible d'admirer encore le don calligraphique de Behzad? Si mille peines nous poussent au désespoir, devons-nous des remercîmens à l'envieux qui adoucit nos maux? Aussi long-temps que nous ignorons comment les hommes libres guérissent en plein air, devons-nous de la reconnaissance au chasseur dont les flatteries nous ont conduits dans ses filets? etc.

LIVRE LXXII.

I. — PAGE 115.

« Lista e spiegazione esatta dei presenti dati dal Sig. Inviato di Prussia al Sultano, li 9 Marzo 1762. 1mo Un Pennachiero tempestato di diamanti, trà i quali vi è uno della grandezza dell' unghia del pollice. 2do Un *Chancer* ossia coltello all' uso Turco, guarnito il manico di diamanti e rubini, trà i quali vi sono quindici briglianti grossi; nella cima di detto manico vi ha un orologgio di repetizione nascosto, e premendo un piccolo diamante, si sente suonar le ore; volendosi poi osservar l'ora, si preme il maggior brigliante, che vi è sulla cima del manico, ed allora detta cima si apre in forma di coperchio, e si manifesta la mostra di detto oriuolo. La fodra di detto coltello è di oro. 3o Un pajo di pistole, il calzo, ossia manico delle quali tempestato tutto di piccoli diamanti, avendo sulle cime dei grossi briglianti. 4to Una cassetta di grandezza mediocre, il coperchio della quale guarnito di sopra con piccoli e grossi diamanti. Aprendo detta cassetta si vedono incirca dieci piccole separazioni, in ciascuna delle quali vi è una piccola scatola di anello ingiojellata al di sopra, come pure i fianchi delle suddette separazioni; vi sono anche verso il coperchio al lato dieci stuzi. Nella parte interna nel coperchio, vi è incastrato uno specchio postizio in mezzo e l'intorno tutto è guarnito di diamanti. Levate tutte assieme quelle separazioni, vi si trova al di sotto una spezie di un trepiede d'argento indorato, che serve per appoggiar sopra il suddetto specchio, qual trepiede, essendo anche in forma di candelliere, dicono: che accendendo una sol candela detto specchio tramanda tanta luce, che basta ad illuminare una gran stanza. 5to Una ta-

» bacchiera mediocre, col coperchio di lapis lazuli ingio-» jellata. 6to Una tazza per il sorbetto di pietra di azurro » guarnita di diamanti e rubini. 7° Un piccolo stuzio tem-» pestato di piccoli briglianti. 8vo Una cassetta mediocre in » grandezza d'argento smaltato, con entrovi fornimenti per » il té di cristallo, e di argento indorato. 9no Un grandis-» simo orologgio di tartaruga artificiosamente lavorato, che » suona diverse arie. 10mo Una cassetta di finissimo lavoro » con tiratorii piccoli, in ciascuno dei quali vi era un pezzo » di galone, quali pezzi tutti assieme pesarono dieci ocche. » 11mo Duodici pezze, a quindici picchi l'una, di richissime » stoffe di rari colori. 12mo Duodici pezze, a quindici picchi » l'una, di veluti in oro, e fioretti di diversi colori. 13mo Duo-» dici pezze, a quindici picchi l'una, di ricche lastre d'oro » di varii colori nuovamente inventate. »

II. — Page 118.

Translatione della traduzione Turca.

« Traduzione della carta corredata sopra undici articoli, » che Sua Maestà il Rè di Prussia ha steso intorno al trat-» tato di unione ossia alleanza, che per parte del suaccen-» nato Rè si desidera venghi nuovamente conchiuso e sta-» bilito.

» In virtù dell' articolo ottavo del trattato di amicizia con-» chiuso tra l'Eccelsa Porta Ottomanna e la Corte di Prussia » nell' inclita città di Costantinopoli ai ultimi della luna di » Sciaban, dell' anno d'Egira 1174, cioè li 22 del mese di » Marzo dell' anno di nostra salute 1761, essendo stato di » commune concerto stabilito dalle suaccennate due Corti » di consolidare il modo del reciproco amore e mutua ami-» cizia, come pure di confermare le condizioni della pace, » e rassodare le leggi dell' amicizia colla inclusione d'un

» trattato d'alleanza fondata sulla conservazione della buona » armonia e sicurezza dei loro stati, perciò il suaccennato » Rè di Prussia ha dato piena facoltà a Carlo Adolfo de Rexin » suo Intimo Consigliere di commercio ed Inviato Plenipo» tenziario, residente presso la Sublime Porta, il quale anche » dopo aver più volte conferito e trattato coi Plenipotenziari » della sopraccennata Eccelsa Porta per il suddetto negozio » ha conchiuso gli articoli, che sotto il presente stromento » ritrovansi espressi e specificati.

» *Articolo primo.* La perpetua sincera amicizia conchiusa » tra Sua Maestà l'augustissimo e potentissimo Imperatore » de' Ottomani Sultan Mustafa Han ed il serenissimo e po» tentissimo Frederico Rè di Prussia è stabilita, perchè ven» ghi osservata, e mantenuta dai Eredi e Successori d'amen» due le parti, essendosi state obbligate le medesime di » conservarla vie più sempre ferma e stabilita, perciò do» vranno obligarsi, che il vigore della presente alleanza ven» ghi di momento in momento vie più sempre rassodato e » consolidato, i vantaggi dei sudditi e popoli dei suaccen» nati Monarchi quanto sia possibile aumentati, e li motivi, » che gli potrebbero cagionare del pregiudizio tolti ed » amossi.

» *Articolo secondo.* Le suaccennate due Corti ritrovan» dosi presentemente in pace e buona amicizia con tutti i » loro vicini, questa loro alleanza non è ad onta di veruno » dei loro vicini, con intenzione di arrecarli verun pregiu» dizio e molestia, o pure di eccitare in loro gelosia, ma » unicamente per provvedere alla tranquillità e sicurezza dei » stati e sudditi di amendue le parti, dovrà essere senza » renitenza osservata.

» *Articolo terzo.* Dato il caso, che alcuna delle Potenze » Christiane, che ritrovansi in vicinanza dei stati della Ful» gida Porta, e di quelli di Prussia, rumpesse la pace con » una delle suaccennate due Potenze ed ostilmente attaccasse » li stati, che oggi giorno ritrovansi sotto il dominio delle

» due parti, in quel tempo le suaccennate due alleate Corti » premieramente procederanno di concerto alle disposizioni » per impedire che si faccia la rottura della pace, e d'amen- » due le parti s'impiegarà, quanto sia possibile, ogni dili- » genza, conforme richiede l'amica maniera, per rimuovere » le violenze e cattivi disegni della Potenza che ha intrapreso » l'ostilità, e per far risarcire e indanneggiare il pregiudizio » e danni della parte pregiudicata.

» *Articolo quarto.* Nella maniera sopra espressa, caso che » coi amichevoli mezzi non si potrebbe ottenere l'intento, e » per conseguirlo fosse necessario di adoperare ed eseguire » dei altri mezzi più efficaci, allora per mettere alla ragione » un simil crudele ed ingiusto nemico, le suaccennate due » Potenze unendosi in ajuto e soccorso reciproco, do- » vranno l'una e l'altra ajustarsi e difendersi secondo le loro » forze.

» *Articolo quinto.* Essendo impossibile per la lontananza » dei stati delle suaccennate due Potenze, in caso di neces- » sità il somministrar l'una all' altra del soccorso, ovvero far » venire tutte le loro forze in un luogo, fù preso l'impegno, » e stabilito d'amendue le parti, che qualor alcuna delle » Potenze Christiane, che ritrovansi in vicinanza delle mede- » sime, attaccasse, ed invadesse li stati dell' una delle due » parti, in quel mentre l'altra parte dovrà l'occorrere, ed » ajutare il suo alleato, col trattener occupata nell' interiore » del proprio paese la Potenza, che ha intrapresa la guerra, » e fin a tanto, che non verrà secondo l'equità e giustizia con- » tentata la parte offesa, nella maniera sopra espressa, non » desisterà l'altra parte dal soccorso, colle sue mosse o » azioni.

» *Articolo sesto.* In questo caso, il particolare della guerra » dovendo per necessità ugualmente appartenere ad amen- » due le Potenze alleate, ed essendosi le suaccennate due Po- » tenze impegnate ed obbligate di mantenere una perfetta » unione negli affari di una simil guerra, non si dovrà pre-

» stare da nessuna delle suddette due Potenze orecchio a
» parola veruna relativa alla pace, meno anche si potrà
» dare decisione e conclusione, ne a pace, ne a tregua sen-
» za che vi sia l'intelligenza e l'intiero acconsentimento dell'
» altra.

» *Articolo settimo.* Il trattato d'amicizia e commercio
» conchiuso tra le suaccennate due Corti, nei ultimi della
» luna di Schaban, dell' anno 1174, con tutti i suoi articoli
» vien ad essere per il presente trattato di alleanza rinno-
» vato e confermato, in virtù del quale tutti quei privileggi,
» vantaggi ed esenzioni, che hanno ottenuto le altre ri-
» guardevoli nazioni, e specialmente gl' Inglesi, Ollandesi
» e Francesi tanto in loro riguardo, quanto in riguardo alle
» loro religioni dovranno essere osservati, e pratticati anche
» in riguardo dei sudditi d'amendue le parti, nei rispettivi
» loro stati.

» *Articolo ottavo.* Il gran torto causato nel particolare del
» commercio dei sudditi Prussiani nelle scale dell' Arcipe-
» lago, proveniendo dal pericolo dei Corsari Barbareschi,
» ed in questo particolare il loro commercio non potendo
» sopportare le spese necessarie alla negociazione d'un trat-
» tato di pace coi cantoni d'Algieri, Tunesi, e Tripoli di
» Barbaria, per ciò la fulgida Porta sarà obbligata di pren-
» dere sotto la sua spezial protezione per sempre le persone
» dei sudditi Prussiani, le loro merci, effetti, robe e basti-
» menti, e dopo aver concesso loro i necessari *Jol Emri,*
» ossia passaporti, la suaccennata Sublime Porta, giusta
» l'esigenza della sua dignità, ingiugnendo ed ordinando,
» obbligherà li sopradetti cantoni a portar il dovuto aspetto
» ai conceduti loro passaporti, ed alla bandiera del Rè di
» Prussia, come pure aguardarsi ed astenersi dell' arrecar
» molestie ed insulti a tal sorte di bastimenti Prussiani.

» *Articolo nono.* Gli onori, privileggi, esenzioni, e favori
» osservati e pratticati presentemente dalla Fulgida Porta
» verso li Ministri di Sua Maestà l'Imperatore dei Romani,

» di Francia, e d'Inghilterra, verranno sempre osservati e » pratticati anche verso i Ministri Prussiani, sarà lecito ai » mercanti Prussiani, a guisa de' mercanti delle altre Po- » tenze d'avere i loro Consoli nelle scale dell' Arcipelago, e » tutti quelli onori ed essenzioni, che si osservano e si prat- » ticano verso le altre Nazioni stimate, e specialmente verso » li Francesi, l'Inglesi ed Ollandesi, saranno anche pratticati » ed osservati in riguardo dei Consoli Prussiani.

» *Articolo decimo.* Il presente trattato di amicizia ed al- » leanza di mutua defensione dovrà essere con tutti li suoi » punti ed articoli perpetuamente mantenuto esente ed im- » mune da qualsisia alterazione e mutazione tra le suaccen- » nate due Corti, ed i loro rispettivi Eredi e Successori.

» *Articolo undecimo.* Fu composto, steso, soscritto e sigil- » lato il presente stromento, che contiene l'impegno di » portare ad un felice compimento, nella cità di Costantino- » poli in termine di quattro mesi, o anche prima, se sarà » possibile, il concambio delle ratificazioni del presente » trattato di pace contenente in se gli articoli dell' alleanza. »

III. — Page 120.

Première teneur de la lettre redemandée (lettre écrite en français par Moustafa).

« Ayant ensuite pris, par le canal de l'interprète du diwan impérial, des éclaircissemens et des informations du sus-dit résident sur ce qu'il avait à communiquer et à représenter de vive voix, le susdit résident a dit : que Leurs Majestés, l'impératrice de Russie et le roi de Prusse, considérant un des seigneurs polonais nommé Poniatowski comme propre à la couronne de Pologne, tous leurs mouvemens indiquent qu'elles ont intention de le faire monter sur le trône de la Pologne; qu'il est fort à présumer que, dans la grande

diète qui doit se tenir à Varsovie, il sera procédé à cette installation de la part de ces deux cours, suivant leur intention susdite, par la voie de la violence contre les droits de la liberté; que ces deux cours ont répandu le bruit dans la Pologne, que les intentions de la Sublime-Porte sont d'agir de concert avec celles des cours de Russie et de Prusse, et que ces bruits ayant excité le soupçon des Polonais, nos amis, pour savoir si les intentions de la Sublime-Porte sont ou ne sont pas d'agir de concert relativement à l'installation dudit Poniatowski sur le trône de Pologne, vous désirez que, pour dissiper tous ces doutes et ces soupçons, il soit fait connaître clairement et distinctement quelles sont les véritables intentions de la Porte ».

» Outre que, par les deux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, les intentions de la Sublime-Porte vous ont été très-clairement expliquées, de même que par la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à l'interrégnant actuel de Pologne, notre très-honoré ami Vladislas Alex. Pom. Lubinski, et que conséquemment jusqu'à présent les intentions de la Sublime-Porte doivent vous être amplement connues; cependant, pour dissiper tous les doutes, j'ai l'honneur de vous écrire et de vous déclarer de nouveau que, relativement à la couronne de Pologne, les intentions de Sa Majesté Impériale et le but des volontés de cet équitable monarque sont : « Que, conformément aux droits des anciennes et respectables libertés des Polonais, ils aient à rétablir pour roi la personne qu'ils choisiront et éliront entre eux, qui devra être un Polonais et non un étranger, et que Sa Majesté impériale prétend qu'il ne soit point porté atteinte aux droits de leurs anciennes libertés. »

» Qu'en conséquence, il a été remis de notre part aux ministres de Prusse, de Russie, d'Allemagne et de France, résidens à la Sublime-Porte, à chacun un mémoire relatif à cette affaire, afin qu'ils aient à écrire à leurs cours que la Sublime-Porte demande qu'elles aient à agir en conformité. Je vous envoie,

par le canal dudit résident, une copie de ce même mémoire pour vous informer de tout, vous ayant à cet effet écrit cette lettre amicale qui vous parviendra par le canal du susdit résident. A l'heureuse arrivée de la présente, les intentions de la Sublime-Porte relativement à la couronne de Pologne vous étant connues par nos anciennes et la présente lettre de même que par la copie dudit mémoire, il n'y a nul doute que Sa Majesté impériale faisant honneur, comme il convient, aux anciennes libertés des Polonais, le bon ordre du royaume et la tranquillité des sujets exigent que notre amie la république de Pologne maintienne les droits de sa liberté, et qu'elle s'abstienne d'y contrevenir. La paix soit sur celui qui est dans la voie du salut! Signé dans la ville de Constantinople la bien gardée.

Votre ami sincère,

Signé, MUSTAFA. »

Changement fait après.

« La Sublime-Porte, conformément aux capitulations impériales, ayant maintenu pour toujours les liens solides de l'amitié et de la bonne intelligence, qui subsistent heureusement par le traité de Carlowicz, entre elle et la république de Pologne, et ayant eu tous les égards convenables aux droits de la liberté de cette république notre amie; elle doit être bien persuadée que, tant que de sa part il ne sera rien fait de contraire aux droits de l'amitié réciproque, la Sublime-Porte ne sera pas moins scrupuleuse à faire honneur aux droits de la paix et de l'amitié, de même qu'à ceux de la liberté. C'est ce qui a été annoncé clairement et décisivement partout, ce qui a été ci-devant exprimé des intentions émanées de la part de Sa Majesté impériale. »

IV. — PAGE 120.

« La Sublime-Porte a daigné faire connaître la disposition

où elle est de maintenir la république de Pologne dans tous ses droits, libertés, constitutions et possessions, et le désir qu'elle avait qu'aucune puissance n'y portât atteinte. Des assurances pareilles, données par plusieurs autres puissances voisines et respectables, faisaient espérer à tous les patriotes la liberté et la tranquillité dans les délibérations publiques que les lois exigent; mais c'est avec la plus vive douleur que ces patriotes voient aujourd'hui s'évanouir des espérances aussi bien fondées. La diète générale de Pologne, rompue par la présence des troupes étrangères, qui se sont portées à des démarches incompatibles avec la liberté; d'autres troupes, qui d'un côté se répandent en Lithuanie, de l'autre s'avancent vers la capitale, et dont une partie a déjà occupé des postes avantageux aux environs, donnent de justes alarmes pour la diète prochaine, qui ne saurait avoir lieu, tant que des troupes étrangères seront dans le royaume; les démarches qu'on a faites auprès des ministres de Russie, résidens à Varsovie, pour la retraite de ces troupes, sont restées sans effets jusqu'ici. Il ne restait donc que de s'adresser directement à Sa Majesté l'impératrice de Russie; c'est ce que font les principaux membres de la république assemblés en ce moment dans la capitale. Ils ont en même temps recours aux autres puissances intéressées au maintien de la république, et en particulier à la Sublime-Porte, dont l'équité et la magnanimité font espérer les bons offices et l'appui à des citoyens prêts à sacrifier leurs biens et leur vie pour le salut de leur patrie. Donné au palais primatial le 13 d'avril 1764. Varsovie.

» Krasinski, évêque de Caminiec; comte Branicki, castellan de Cracovie et grand-général; Joseph André comte Zaluski, évêque de Kiovie; Antoine Primo Jablonowski, palatin de Possna; Jean de Hulzen, palatin de Minsk; Gostanicki, palatin de Siradie; A. J. Damski, palatin de Cujavie; Potocki, palatin de Cujavie; Lubomirsky, palatin de Lublin; Bie-

LINSKI, grand-maréchal de la couronne; SAPIEHA, palatin de Polock, général de la couronne de Lithuanie; JABLONOWSKI, palatin de Nowogrod; ADAM BRZOSTOWSKI, castellan de Polock; ALEXANDER DZIERZICKI, castellan de Brzezin; J. GLEMBOCKI, castellan de Cruswica.

» Vu et expédié par GABRIEL JEAN INNOSZA POTOCKI, grand-référendaire de la couronne, en absence du grand-secrétaire. »

V. — PAGE 121.

Copie d'un mémoire remis ci-devant de notre part au résident de Russie pour être par lui communiqué à sa cour, dont la teneur, comme ci-après, a été ensuite remise en forme de mémoire à chacun des ministres de Prusse, de France et d'Allemagne, par le canal de leurs interprètes, pour être pareillement par eux communiqué à leurs cours, et dont la présente copie est jointe à la lettre écrite aujourd'hui à notre très-honoré ami le grand-général de Pologne.

« Il a été notifié depuis peu à M. le ministre, notre ami, que les intentions de la Sublime-Porte étaient que l'ancienne liberté de la cour de Pologne ne fût point gênée par les cours étrangères; que le roi de Pologne, qui doit être établi, eût à être élu et établi dans la personne d'un Polonais par le concours de la république de Pologne, et qu'il n'y fût point établi d'étranger pour roi. Cependant des avis parvenus à présent de certains endroits portent, qu'on fait marcher une certaine quantité de troupes dans la vue de susciter des troubles en Pologne, pour y faire établir par force, en qualité de roi de Pologne, une personne soutenue par certaines puissances. Quoiqu'on ne soit pas bien persuadé de la réalité de ces avis, il a été envoyé un mémoire à chacun des ministres de France, d'Allemagne et de Prusse,

pour être communiqué à leurs cours, portant que tout ainsi que la Sublime-Porte fait honneur au maintien et au soutien de l'ancienne liberté des Polonais, et que cette même Sublime-Porte ne gêne point l'établissement qui doit être fait d'un roi dans la personne d'un Polonais, la Sublime-Porte désire que pareillement les autres puissances fassent honneur à la liberté des Polonais, et qu'elles ne gênent point l'établissement d'un roi dans la personne de tel Polonais qu'ils jugeront à propos. En conséquence, on en fait aussi la notification à M. le ministre, notre ami. Le 12 avril 1764. »

VI. — Page 123.

Traduction d'une lettre du grand-vizir Moustafa-Pascha au grand-général et à divers seigneurs polonais (sans date suivant l'usage).

« Très-glorieux Seigneur de la croyance de Jésus, refuge des grands de la nation du Messie, le grand-général de Pologne, l'évêque de Kaminiec, l'évêque de Kiovie, le palatin de Posuanie, le palatin de Mnischek, le palatin de Syradie, le palatin de Cujavie, le palatin de Kionie, le grand-maréchal de la république, le palatin de Polin, le général de Lithuanie, le palatin de Polock, le général et palatin de Nowogrod, le castellan de Polock, le castellan de Brzezin, le grand-référendaire de Pologne et le castellan de Cruswica, nos sincères amis dont la fin soit comblée de félicité.

» Après avoir présenté à Vos Excellences les assurances les plus sincères de l'amitié la plus parfaite, et les gages les plus sacrés de la plus intime cordialité, nous les informons amicalement que nous avons reçu, par le canal de votre très-honoré résident établi près la Sublime-Porte, la lettre et le mémoire en forme d'acte général que vous nous avez adressés relativement à l'affaire de la couronne de Pologne

dont nous avons reconnu la situation critique. — Il est de notoriété publique que depuis le traité de Carlowicz la république de Pologne notre amie, de même que ses Etats n'ont été en aucune façon inquiétés ni molestés de la part de la Sublime-Porte, qui, par son attention et son exactitude, n'a point à se reprocher la moindre négligence au maintien de l'amitié perpétuelle et aux égards qu'exigent le bon voisinage, et qu'à l'exemple de nos prédécesseurs, elle a donné les mêmes soins à ce qu'il ne lui soit porté aucun préjudice ni dommage tant de la part des tribus des Tartares que de la part de tous les autres dépendans de la Sublime-Porte; il n'est pas moins manifeste que par égard pour la Porte de Félicité, nos amies, les puissances voisines de la république n'ont causé aucun dommage quelconque aux Polonais. Et comme les intentions précises de Sa Majesté impériale, notre très magnanime et très puissant Empereur, sont, que pendant l'heureux temps de son auguste règne, les Etats de la Pologne ne soient en aucune façon inquiétés ni molestés de la part de son Excelse Porte de Félicité, et que même, par un mouvement de son humanité et de la tendresse de ses généreux sentimens, elle désire que les sujets de la Pologne jouissent d'une parfaite sûreté et tranquillité, les recherches profondes que ce vertueux monarque a trouvées dignes de l'attention scrupuleuse qui caractérise Sa Majesté impériale, l'avaient convaincue que, pour le bien de tant de serviteurs de Dieu, qui peuplent le royaume de Pologne, pour le maintien des droits de sa liberté, enfin, pour la perpétuité de cette république, il était important que les Polonais eussent à se choisir et établir pour roi un Polonais national, zélé pour le bien des sujets, et élu du consentement unanime, et que Sa Majesté impériale, par un effet de ces mêmes sentimens, ayant désiré qu'il n'y fût point élu un roi étranger, elle s'en était expliquée ainsi avec diverses puissances, voisines de la Pologne et amies de la Sublime-Porte par le canal de leurs ministres et résidens établis dans cette capitale. La républi-

que de Pologne, notre amie, n'ayant pas donné toute l'attention et la méditation requises à la pureté des favorables intentions de Sa Majesté impériale, les Polonais se sont laissés entraîner par un esprit d'animosité, et formant deux partis contraires, dont chacun se fait soutenir de quelque part; il semble que, livrant leur pays entre les mains des étrangers, ils veulent eux-mêmes ruiner leurs familles et s'attirer de plein gré les calamités les plus extrêmes. Une pareille conduite, auprès de gens pourvus de discernement et de prévoyance, ne peut assurément être regardée comme des opérations d'hommes prudents et bien intentionnés; parce que jamais un étranger n'étant aussi zélé qu'un national, il s'en suit que, dès que le royaume de Pologne tombera entre les mains d'un étranger, de toute nécessité il faudra qu'il y entre des troupes étrangères; les priviléges de leur liberté seront successivement altérés, et enfin abolis; il s'y formera des désordres de toute espèce; ses sujets seront foulés et ses établissements ruinés; et les puissances voisines ne conservant plus les égards dûs à leurs libertés, elles empièteront sur leurs Etats, et il n'est que trop évident que finalement ce royaume sera entièrement perdu pour les Polonais; c'est alors que la république de Pologne, repentante et même surprise de sa propre conduite, servira de risée à ses ennemis. Ne voyons-nous pas dans l'histoire de l'antiquité que tout empire divisé a été ruiné et que ses habitations sont devenues la retraite des oiseaux nocturnes. Si donc la république de Pologne prend à cœur la prospérité de ses Etats, si elle désire le repos et la tranquillité de ses sujets, si elle veut jouir elle-même des douceurs de la paix, il convient qu'abandonnant tout esprit d'animosité, et détruisant jusqu'au germe de haine et d'inimitié qui les animent, les Polonais ne s'occupent que d'une sincère réunion, et qu'entre eux, d'une voix unanime, ils se choisissent pour roi un personnage polonais national, ami des peuples et de la patrie; mais si, persistant dans leurs passions et dans leurs

divisions, ils prétendent mettre sur le trône un étranger, il est inévitable qu'ils occasionneront, de la part des puissances voisines, certains événemens dont les funestes suites retomberont sur la Pologne, et, dans peu, leurs Etats ruinés et leurs sujets dispersés seront les tristes victimes de leur mésintelligence. Si la république, notre amie, désire sincèrement son salut, et qu'elle veuille prévenir les funestes malheurs dont elle est menacée, c'est à elle à préserver ses Etats des troubles et des désordres; mais si, laissant les choses dans leur état actuel, il faut enfin qu'elles se terminent par l'établissement d'un roi étranger, ils seront tous dans le cas de s'en repentir; au reste, quelque parti qu'ils prennent, c'est leur affaire, et comme les conseils de la Sublime-Porte ne sont qu'un pur effet de son amitié, et qu'elle n'a d'autre intention que de faire honneur aux articles du traité de Carlowicz et aux droits de leurs libertés, et de maintenir à jamais la paix perpétuelle, cette présente lettre, qui vous parviendra par le canal de votre susdit résident, n'a d'autre but que de vous faire part de la sincérité de nos sentiments; ainsi à l'heureuse arrivée de la présente, il est à souhaiter que la république de Pologne, notre amie, intimement convaincue de la sincérité des vœux de la Sublime-Porte pour la prospérité de la Pologne, fasse de mûres réflexions sur les conséquences et la fin de cette importante affaire, et qu'elle ne prenne point un parti dont elle ait à se repentir. La paix soit sur celui qui suit la voie du salut!

Votre sincère ami,

Signé, Moustafa.

Dans la ville de Constantinople la bien gardée. •

VII. — Page 124.

Vergennes au grand général, comte Branicki. Constantinople, le 27 *août* 1764.

« En répondant à la lettre dont Votre Exellence m'a honoré le 2 juillet, je n'ai pu lui parler que fort imparfaitement des dispositions de la Porte Ottomane relativement aux affaires de Pologne : elle ne s'expliquait pas alors ; depuis elle s'est plus ouverte, et je puis d'autant moins me dispenser de faire part à Votre Excellence de ce qui m'a été communiqué que j'en suis formellement requis.

» J'ai eu l'honneur de marquer en dernier lieu à Votre Excellence que la Porte, tenant toujours à ses premières déclarations, on pouvait en inférer qu'elle s'intéressait à la conservation de la liberté polonaise, et qu'il ne serait pas impossible que cette liberté, qui avait fait dans le principe l'objet de ses vœux, ne devînt celui de ses soins. Les vastes préparatifs qui se faisaient alors, et qui se continuent encore avec chaleur, semblaient rendre cette façon de penser assez probable; cependant ce n'est point celle de la Porte Ottomane. Dans un assez long entretien que le reïs-efendi accorda, il y a peu de jours, à notre premier interprète, ce ministre lui dit que la Porte a suffisamment fait connaître, par ses premières déclarations, quelles sont ses intentions relativement aux circonstances actuelles de la Pologne, et que, conformément à la teneur de ses traités, elle ne doit point se mêler des affaires de ce royaume; qu'elle manquerait à ses principes si elle soutenait aucun des deux partis qui le divisent; ainsi, ne pouvant point accorder l'assistance que Votre Excellence et les patriotes qui lui adhèrent, semblaient attendre de ce coté-ci, ce ministre ajouta que la Porte Ottomane me saurait gré d'engager Votre Excellence à faire les plus sérieuses réflexions

sur les suites d'une division qui ne peut que devenir très-funeste à sa patrie, et de l'exhorter à vouloir bien contribuer de tout son pouvoir à rétablir l'union et la paix en Pologne. Le reïs-efendi continua, que c'est dans cette vue que, lorsque la Sublime-Porte écrivit à Votre Excellence, en juin dernier, pour lui représenter les conséquences dangereuses du schisme qui se formait, elle adressa au parti opposé une lettre conçue dans les mêmes termes que celle qui vous était écrite, et qu'elle verrait avec bien de la satisfaction, que profitant de l'un et de l'autre côté des conseils qu'elle a donnés pour le bien de la paix, on déposât respectivement toute aigreur et toute animosité. Notre interprète a représenté, à cette occasion, tout ce qui pouvait être dit de plus fort comme de plus vrai, pour faire sentir qu'il n'a pas dépendu de Votre Excellence de maintenir l'union et la paix intérieure, qu'elle avait été l'objet constant de ses désirs et de ses soins; mais que, contrariée sans relâche par une faction puissante, qui est soutenue par une force étrangère, Votre Excellence ne s'était pas trouvée moins dans l'impuissance de faire valoir ses bonnes intentions, que de s'étayer de l'autorité légitime que sa charge devait lui assurer; que Votre Excellence n'avait jamais rien désiré pour elle, que toute son attention s'était portée à assurer le bonheur de la patrie, ses privilèges et ses droits, et à prévenir des innovations toujours dangereuses; que ces vues si honorables n'étant point celles du parti opposé; exhorter Votre Excellence à se réunir, c'était, pour ainsi dire, lui insinuer de se soumettre à une faction, qui reçoit toute son impulsion de la puissance qui l'assiste, ou plutôt à cette même puissance, puisqu'on ne peut guère se dissimuler que c'est celle qui, après avoir dirigé les transactions du parti qui s'est arrogé l'autorité législative, dirige encore les opérations de la confédération de Varsovie. Le reïs-efendi reprit qu'il était vrai que la Russie avait fait entrer des troupes en Pologne, mais qu'elle avait toujours déclaré que ce n'était que pour empêcher les conséquences dangereuses des animosités qui divisent

ce royaume, et qu'elle avait si peu intention d'entreprendre sur les droits et sur la liberté de la république, qu'elle venait de nouveau de faire assurer la Porte qu'elle ne se mêlerait en aucune façon de l'élection du roi de Pologne, et que tout ce qu'elle désire est qu'il soit élu librement, qu'il soit Polonais, et qu'elle ne soutiendra et même n'indiquera aucun candidat. Le ministre de Prusse a fait pareillement une déclaration de la même teneur. Il serait superflu, Monsieur, de récapituler toutes les réflexions qui ont été faites à cette occasion : elles se présentent naturellement. Il suffit de se rappeler les antécédens pour pressentir quel sera le sort de cette nouvelle déclaration. Après tout, les mesures de la Russie doivent être assez bien prises pour n'avoir plus besoin d'user de violence pour assurer la couronne à l'heureux candidat, sur qui elle peut s'être proposé de la faire tomber; mais ce qui semblerait devoir exciter spécialement l'attention de la Porte, ce sont ces atteintes données à l'ancienne constitution de la sérénissime république de Pologne, et qui peuvent en faire craindre la subversion entière, mais c'est ce qu'on ne paraît pas sentir ici; la Porte, qui se prête facilement à des assurances susceptibles d'équivoques, est plus difficile à admettre l'évidence des faits. Elle se persuade, d'ailleurs qu'elle sera toujours à temps de remédier au progrès du mal, s'il devenait plus sérieux qu'elle ne l'envisage jusqu'à présent. Un nouveau message que j'ai fait tenir au reïs-efendi pour éclaircir différentes choses qui avaient besoin de l'être, m'ayant valu une seconde invitation de ne point perdre de temps à informer Votre Excellence des sentimens de la Porte et de ses désirs, je prends le parti d'envoyer un janissaire sur la frontière, en sorte que Votre Excellence étant instruite le plus promptement possible d'une disposition qui n'est malheureusement que trop certaine, elle puisse aviser aux mesures qu'elle estimera les plus convenables à sa situation. Je n'ai pas la présomption de joindre mes exhortations à celles de la Porte ottomane; Votre Excellence, toujours guidée par l'amour de la

patrie et par le sentiment de sa propre dignité, sait mieux que moi ce qu'il lui convient de faire dans des conjonctures si critiques. La Porte s'expliquant aussi affirmativement qu'elle le fait sur ses dispositions passives, relativement aux affaires de Pologne, il est difficile d'assigner avec certitude le motif de ses préparatifs militaires, qui sont très considérables ; il n'est pas douteux qu'elle assemble des troupes assez nombreuses sur le Boristhène et sur le Dniester. Peut-être que voyant la Pologne inondée de troupes étrangères, et les Russes se renforcer dans leurs établissemens de la Nouvelle-Servie, elle a jugé qu'il était d'une sage prévoyance de se mettre en situation de faire respecter ses frontières.

VIII. — Page 132.

La lettre de l'Impératrice était conforme à la lettre de fondation, datée du 14 juillet 1764, où on lit : « Si vero filius » noster archidux Leopoldus quod Deus avertat sine legitima » prole ex hac vita decesserit, vel ejus posteritas mascula et le- » gitima omnino defecerit, volumus atque statuimus succes- » sionis jus in prædicto magno ducatu plenum ac integrum ad » filium nostrum primogenitum et ab eo descendentes mas- » culos debere reverti et cum primogenitura iterum consoli- » dari, ita tamen, ut deficiente quod absit in masculis sobole » primogeniti nostri, ad illum qui ex reliquis filiis nostris » ætate proximior est ejusve posteros masculos et sic deinceps » de linea ad lineam donec masculi supersint, observato sem- » per inter eosdem primogenituræ ordine juxta successionis » normam avita prudentia in domo nostra receptam devol- » vatur. »

IX. — Page 149.

Estratto d'una lettera in data Alessandria d'Egitto 17 Marzo 1766.

« Ebbi l'onore di scrivere all' E. V. sotto il 4 del corrente,

» le turbolenze nate in Cairo fra i comandanti, fomentate, e » sostenute dai tre Pascià, che colà si ritrovano, cioè Kamse » (Hamza) Pascià, attuale Governatore, il suo antecessore, che » si è trattenuto contro il consueto, con il pretesto di appu- » rare i suoi conti; e quello che è destinato per Gidda, quali » di concerto agivano contro Ali Beg. Ne queste si sarebbero » manifestate apertamente fino dopo il Bairam. Mà un acci- » dente seguito, che sono per narrarle, le ha fatte scoppiare » nella decorsa settimana. Aveva Usen Beg (Houseïn) al suo » servizio da più anni per medico un Neapolitano nominato » Salvatore Fienga (cui si dice fosse stato religioso, e sedetto » avesse una monaca, con la quale avendo avuto confidenza, » ed essendo restata gravida, esso l'avesse avvelenata, ed indi » fuggito al Cairo, per la via di Damiata, ove dopo qualche » tempo, essendosi innamorato d'una bella vedova Greca, si » fece Greco per sposarla, ed in questo stato esercitando la » medicina viveva); Ali Beg dunque sapendo, che questo » Neapolitano era alla confidenza di Usen Beg, lo mandò il » dieci del corrente di notte tempo a prendere, e lo indusse » (mediante due mille zecchini, mille de' quali li contò subito, » ed il restante da consegnarglieli dopo il seguito) ad avvela- » nare il suo protettore e benefattore. Accettò l'offerta, e subi- » tamente si dispose all' opera. Questo accordo fù per acciden- » te ascoltato da una schiava Mora, che in avanti era stata nel » Harem di Usen Beg, e che portata della curiosità di videre » cosa si faceva nella camera del padrone in tempo di Ramazan, » era sortita dal Harem, e di sotto la portiera osservava ed » ascoltava: portata questa dunque da una riconoscenza per il » suo antico padrone, sortì la mattina dal Harem, è si portò a » quello di Usen Beg, e l'averti del tradimento, ed indi ri- » torno al suo posto. Non tardò molto a comparire il Neapo- » litano, cui dopo essersi trattenuto aliquanto in burle, come » era solito per la confidenza che vi aveva, li disse, averli por- » tato un ampolletta di liquore, il quale oltre il sollevarli lo » spirito dato li avrebbe cena, da divertirsi la notte seguente

» nel suo Harem. Usen Beg freddamente li rispose, non sen» tirsi nulla d'incomodo prendere rimedi, ma già che glielo » descriveva così vantaggioso, voleva che esso ne bevesse la » metà, e cos essere entrambi in stato di stare allegramente: » consideri, come restò il medico? ed alle istanze reiterate del » beg impalidì, tremò : allora ricognoscendolo colpevole, or» dinò, che fosse messo sotto il bastone, acciò confessasse cosa » era, e dichiarò esser veleno, che apprestato li aveva d'or» dine d'Ali Beg ; fece desistere di bastonarlo (abbenchè ne » avesse avute cinque cento falaca e feceli forzatamente bere » il veleno, che portato li aveva, indi lo fece mettere in una » sporta, e sopra un asino lo feee condurre alla sua casa. Mà » verso il mezzo giorno riflettende che questo ero un medico, » cui avrebbe potuto prendere rimedi per guarire dal veleno, » mandò due suoi emissari con ordine, se lo trovavano, che vo» mitasse per sanarsi, lo uccidessero come in effetto seguì : » poichè avendolo ritrovato con diversi medicamenti all' in» torno, ed in un lago di vomito lo tagliarono a pezzi, e lo » gettarono per le fenestre ai cani : e così terminò di vivere il » traditore. In tanto Alibeg sentì essere scoperta la trama, fece » le più esatte ricerche, e penetrò essere stata la schiava, che » referito lo aveva, quale immediatamente fece morire : cercò » in questo tempo chiamare a se i suoi aderenti, ma vedendone » molti raffreddati nel zelo, cominciò a temere : in tanto altro » partito ingrossandosi andarono a domandar giustizia al Bas» cià, cui subito rilasciò un firmano d'esilio, e per una robba » nera glielo spedì; rimase sorpresso Ali Beg alla veduta dell' » ordine, ma non altre parole disse, che li era venuto il ter» mino di comandare. Montò subitamente a cavallo, ne lo se» guì che il suo tresoriere, e otto Ciochadari, ed andava se» condo, che spiegava il comando ad un luogo fuori del Cairo » nominato Cobbet Elasab (Koubbetol-zehab, c'est-à-dire, » la coupole d'or) ove è guardato da due mille uomini ar» mati, fù di poi sigillata la sua casa, e li viene domandato, » prima 3600 borse per i tre Kasine (Khaziné), arrierati del

» Gran Signore, e di poi, che renda conto dell' amministra-
» zione del suo governo ; si crede pero, che potrà accomodare
» le sue cose con il solo isilio, giacchè li fanno trenta millioni
» di piastre in contanti, mediante le quali li sarà facile il tutto,
» ed in oltre le gran quantità di villaggi, che possedeva, quali,
» essendo esiliato vanno a benefizio del Pascià, il quale li ri-
» vende alli altri Beig, e ne trae somme immense. Molti peró
» sono di sentimento, che li taglieranno la testa; ed ecco ter-
» minata la tirannide di questo prepotente : si vedra, che forma
» prendevà adesso questo governo. Certo si è, che il presente
» Pascià è molto politico. V. E. sarà in seguito intesa di quello
» che succederà.»

X. — Page 173.

Les pièces diplomatiques suivantes, qui ont été échangées avant la déclaration de guerre, se trouvent toutes aux archives de la maison impériale à Vienne ou au greffe de la chancellerie d'Etat.

1. *Takrir*, c'est-à-dire mémoire de la Porte au résident russe Obreskoff, pour demander des explications relativement à l'occupation de Varsovie par les troupes russes; silkidé 1180 (mars 1767). 2. Mémoire d'Obreskoff, en réponse à la pièce précédente. 3. Mémoire d'Obreskoff, dans lequel il est dit que si la Russie et la Prusse avaient fait entrer leurs troupes en Pologne, c'est uniquement afin de mettre leur honneur à l'abri et de maintenir les libertés polonaises, sans que pour cela leur amitié avec la Porte reçoive la moindre atteinte (mars 1767). 4. Mémoire d'Obreskoff, demandant une réponse relativement à la nomination d'un consul russe en Crimée, 21 mars 1767. 5. Note d'Obreskoff, par laquelle il déclare ne pouvoir prendre sur lui de faire cesser les travaux du lazareth d'Orel, promesse en retour de laquelle l'interprète de la Porte lui avait accordé l'installation d'un consul russe en Crimée; silkidé 1180 (mars

1767). 6. Mémoire d'Obreskoff en réponse aux plaintes de la Porte, relatives à la construction d'un fort dans le voisinage d'Oczakow et à la violation des frontières ottomanes dans la Kabarta; fin juin 1767. Protocole des conférences du reïs-efendi avec Obreskoff et Zegelin; mars 1767. 8. Mémoire remis à Zegelin, relatif à la bataille livrée par les Russes aux Polonais, sous les ordres de Branicki et de Radziwil; mars 1767. 9. Note de Zegelin à la Porte, pour l'informer du rassemblement de quelques mille Autrichiens à Pest; mai 1767. 10. Mémoire d'Obreskoff, relatif aux affaires de Géorgie, du 21 juillet 1767, dans lequel il proteste de nouveau que la Russie ne songeait nullement à secourir les Géorgiens, dont les nombreux châteaux les mettaient en état de se défendre eux-mêmes sans avoir besoin de secours étrangers. 11. Mémoire de Zegelin sur le même sujet, annonçant qu'après s'être rendu au désir de la Porte, il avait sondé M. d'Obreskoff sans en tirer rien de positif. 12. Note d'Obreskoff, du 1er août 1767, renfermant la demande d'une conférence avec le ministre des affaires étrangères (reïs-efendi). 13. Note de Zegelin, renfermant la demande d'une copie du traité conclu entre la Prusse et la Porte, pour être remise au consul prussien, établi à Smyrne; rebioul-ewel 1181 (août 1767). 14 et 15. Deux mémoires de Brongnard, concernant les griefs de l'Autriche sur l'oppression exercée par les princes de Valachie, contre les bergers transylvaniens qui mènent paître leurs troupeaux de moutons en Valachie. 16. Réponse de la Porte; août 1767. 17. Réponse d'Obreskoff, relative à l'explication que l'interprète de la Porte lui avait demandée sur le renouvellement du traité russe avec la Pologne; l'ambassadeur y déclare que ce renouvellement était basé sur l'article 31 du traité conclu en 1686, et prétend que la Porte écoute trop volontiers les fausses nouvelles; djemazioul-ewwel 1181 (octobre 1767). 18. Mémoire de Zegelin, dans lequel il instruit la Porte que, conformément à son désir, il avait mis tout en œuvre pour connaître l'effet de la mission d'un ambassadeur anglais au

souverain de Maroc, et qu'il avait appris que Georges III promettait au prince de cet empire la somme de 16,000 bourses, s'il voulait mettre à la disposition de l'Angleterre 10,000 hommes qu'il fallait envoyer sur la côte de Tetouan. Zegelin termine en priant la Porte de s'adresser à l'ambassadeur anglais lui-même; novembre 1767. 19. Traduction du manifeste du roi de Pologne, relatif au renouvellement du traité qu'il avait conclu avec la Russie. 20. Note d'Obreskoff, par laquelle il fait savoir à la Porte qu'il a transmis à sa cour les plaintes du Sultan, relatives à l'embauchage des Moldaves par six moines grecs; fin redjeb 1181 (décembre 1767). 21. Réponse de sa cour qui prétend qu'elle n'a aucune connaissance de cette affaire; 21 mars 1767. 22. Réponse d'Obreskoff aux explications demandées par l'interprète de la Porte sur les violences commises par les troupes russes en Pologne; l'ambassadeur y essaie de prouver que sa souveraine, en agissant comme elle l'avait fait, n'avait eu d'autre but que d'assurer la tranquillité de ce royaume et de le garantir contre l'influence d'hommes mal intentionnés et trop puissans; décembre 1767. 23. Note de Zegelin, relative à l'achat de chevaux en Moldavie pour le compte du roi de Prusse; décembre 1767. 24. Réponse d'Obreskoff aux plaintes articulées par la Porte sur les secours fournis par la Russie aux rebelles monténégrins; l'ambassadeur prétend devoir attendre à ce sujet le retour du courrier qu'il avait envoyé à Saint-Pétersbourg; février 1768. 25. Ordre de la Porte, adressé au gouverneur de Bosnie pour la levée des troupes dans les vingt-cinq juridictions de cette province, dont voici les noms : Zwornik, Seraï, Taschlidjé, Konitscha, Derbend, Ezlak, Gradjanidjé, Memlahateïn, Nischté, Kamengrad et Bihké, Bastadjik, Yenibazar et Birgousta, Beretoul, Kostanidja, Yaïcza et Bouhour, Akhissar, Doughina, Banyalouka, Helouné et Novasel, Seririndjé, Tschelebizari, Gœlhissar, Berozor, Liposchka et Imoka, Tschanitscha; fin mars 1768. 26. Réponse de Zegelin aux plaintes de la Porte, relatives à l'embauchage des sujets moldaves; il y déclare que la Russie, tout en désirant la paix, était prête à sou-

tenir la guerre; mars 1768. 27. Réponse de Zegelin à la Porte, relativement à la question à lui adressée, s'il était vrai que, conformément au traité que la Russie avait conclu avec le roi de Prusse, cette puissance avait demandé à ce dernier un secours de 20,000 hommes, et qu'elle marchait sur Cracovie; Zegelin prétendit n'être instruit de rien; toutefois, il dit que si la chose existait, elle était la conséquence naturelle de l'alliance conclue entre les deux puissances; avril 1768. 28. Plainte d'Obreskoff, relative au négociant Alexis Youkaroff que le prince de Valachie, par autorisation de la Porte, avait fait mettre à mort, à Yassy, sous prétexte qu'il était un espion, et sans en avoir préalablement donné avis au résident russe; avril 1768. 29. Réponse d'Obreskoff à la question que lui avait adressée la Porte par l'intermédiaire de son drogman, si l'incursion des Russes à Chocim devait être attribuée à un manque de discipline de la part des troupes ou à une intention hostile de sa cour; Obreskoff dit n'avoir aucune connaissance de ce fait, et, en l'admettant comme vrai, il prétend qu'il faut l'attribuer à des excès commis par les confédérés et non à l'indiscipline de l'armée russe; avril 1768. 30. Note de Zegelin sur le même sujet et sur le voyage de l'empereur d'Allemagne, Joseph II; il y est dit que le 19 mars les confédérés, ayant rencontré près de Vainofza un corps de Cosaques, l'avaient attaqué, mis en fuite, tué cent cinquante hommes et poursuivi le reste jusque dans ce fort; que des Tatares faits prisonniers à cette occasion, avaient déclaré que cinq cents hommes de leur nation se trouvaient à Bar; que l'empereur Joseph, accompagné de ses deux meilleurs généraux, Lascy et Laudon, était en voyage pour inspecter les frontières de Turquie; fin de mai 1768. 31. Réponse de Zegelin sur la demande de la Porte, tendante à ce que Frédéric II déterminât les chevaliers de Malte qui, suivant elle, possédaient des domaines en Silésie, à la dédommager d'un navire musulman capturé, et à offrir sa garantie afin que la religion de Saint-Jean ne puisse plus troubler la navigation ottomane; Zegelin dans sa réponse

dit que les biens de l'Ordre, ayant été confisqués vingt-sept années auparavant, lors de la conquête de Silésie par la Prusse, l'intervention du roi ne serait d'aucune utilité; fin de mai 1768. 32. Réponse d'Obreskoff à un mémoire de la Porte, relative à l'arrestation du négociant russe Démétrius Tschernakopras, à Yassi, accusé d'espionnage par la raison qu'on avait trouvé sur lui quatre lettres, écrites par des magnats russes à des magnats moldaves dans le but de les encourager à fuir leur patrie. Dans ce mémoire, Obreskoff demande qu'on lui envoie les susdites lettres et requiert la Porte de retenir, en attendant, Tschernakopras en prison; juin 1768. 33. Mémoire de la Porte, dans lequel elle fait savoir au ministre prussien Zegelin que, bien que M. d'Obreskoff eût déclaré dans la conférence à laquelle lui-même avait assisté, que la Russie, en faisant entrer ses troupes en Pologne, ne songeait nullement à subjuguer ce royaume, et qu'elle n'avait en vue que de le protéger contre les désordres des dissidens, elle savait que, tout récemment, les Russes s'étaient emparés de Benescovicz, de Soulouz et de Biala, villes qu'ils avaient mises au pillage. Elle termina en disant que si ces faits étaient reconnus vrais, elle ne pouvait s'empêcher, en sa qualité de puissance limitrophe et amie de la Pologne, d'aller au secours des confédérés et de faire marcher les Tatares; 19 juillet 1768. 34. Mémoire d'Obreskoff. Il y est dit qu'il voyait que les insinuations malveillantes des ennemis de la Russie étaient de plus en plus accréditées; qu'il n'ignorait pas l'ordre donné au khan des Tatares d'entrer en Pologne, sous prétexte que sa souveraine méditait des conquêtes dans ce royaume; qu'il attendait, du reste, des nouvelles plus positives, et que si le bruit, généralement accrédité, de cet acte d'hostilité se confirmait, il devait considérer la guerre comme arrêtée par une fatale destinée et se tenir prêt à partir de Constantinople; premiers jours d'août 1768. 35. Lettre de Branicki au gouverneur turc de Chocim, Khalil-Pascha, datée de Bialistok, 7 août 1768, en réponse à la lettre par laquelle il annonçait sa nomination. 36. Mémoire de la Porte à Zegelin, dans

lequel elle déclare ne vouloir pas le reconnaître comme ministre accrédité du roi, s'il ne payait pas la somme confisquée au Khiote Scarlati; 4 octobre. 37. Réponse de Zegelin. Il y est dit que ses pouvoirs n'allaient pas jusqu'à changer les lois du royaume, en vertu desquelles les écus de Saxe que le négociant Scarlati avait exportés avaient été confisqués; 6 novembre 1768. 38. Mémoire d'Obreskoff, dans lequel il demande une entrevue secrète avec le premier ministre de la Porte, pour lui communiquer la dépêche de sa cour, concernant la paix ou la guerre; octobre 1768. 39. Rapport de l'interprète de la Porte au grand-vizir sur le contenu de la dépêche russe, interceptée à Bender. Cette dépêche, contenant des lettres de Théodore Wainokoff de Khiew, du conseiller d'Etat Pierre Sefanin (?), était adressée à Obreskoff; plusieurs autres du knias Alexandre, du général commandant à Kiow, étaient destinées au khan des Tatares, au voïévode de Dubazar, etc. 40. Mémoire de la Porte à Zegelin, relatif au bruit que des officiers prussiens se trouvaient parmi les rebelles monténégrins, secourus par la Russie. 41. Réponse de Zegelin; il y déclare que la chose était impossible, par la raison qu'elle était contraire à l'honneur du roi; il ajoute qu'en tout cas, ces officiers ne pouvaient être que des déserteurs. 42. Lettre des confédérés de Bar au grand-vizir; 8 mars 1768. 43. Lettre de Krasinski, au même, en réponse à celle adressée par la Porte à l'archevêque de Kamieniec. 44. Lettre du grand-maréchal de la confédération, Krasinski, datée de Lemberg du 1er mai 1768. Il y est dit que la confédération avait été calomniée près de la Porte, et que ces calomnies étaient l'œuvre des Russes. 45. Instructions données aux envoyés polonais pour le Pascha de Chocim, datées de Bar, 4 juin 1768. 46. Lettre de la Porte, envoyée aux confédérés immédiatement après la déclaration de guerre contre la Russie, en réponse aux plaintes que la Pologne avait adressées au Sultan sept mois auparavant; 7 djemazioul-ewwel 1182 (19 septembre 1768). 47. Précis de l'audience donnée par le grand-vizir à M. d'Obreskoff; 6 octobre 1768. 48. Manifeste de la Porte.

49. Lettre circulaire aux gouverneurs des provinces d'Asie et d'Europe de rassembler leurs troupes.

XI. — PAGE 178.

« L'istruzione data ai S. Signori legati, che sono eletti da-
» gli stati confederati della repubblica polacca, e dell' esercito
» collegato verso all' excellentissimo pascià di Cocino, li quali
» sono il signore Antonio Dembowski, colonello nel segno di
» Pancer; l'illustrissimo signore Krasinski, maresciallo della
» confederazione della corona; il signore Alessandro Gro-
» cholski, colonello dell' alba bandiera, il signore Stanislao
» Craizki, ed il signore Stanislao Zaborowski, scritta in Balta
» di 4 giugno 1768.

» 1. I S. Signori legati diranno a Sua Eccellenza, che il le-
» gato plenipotenziario d'una famiglia distinta uguale a' noi
» all' esempio degli antecedenti legati plenipotenziari in breve
» tempo dalla repubblica confederata sarà delegato alla
» fulgida Porta ottomana con credizione propria, avanti il
» moto e la partenza di cui si darà anticipata notizia a Sua
» Eccellenza per accordar l'amichevole affetto rispetto al taino,
» carri, cavalli, ed altri convenienti necessari che sono dovuti
» al plenipotenziario legato. 2. Communicaranno le lettere di
» Repnin dall' esercito confederato chiappate, e perfettamente
» faranno la relazione, come sono nocive alla fulgida Porta
» colla quale coll' amichevol' vincolo è legata la nazione po-
» lacca, e come eccedono e violano li trattati di Carlowicz li
» quali la repubblica polacca frangere e di sprezzare mai non
» ha pensato, ne pensa. 3. Alla prova di questa verità li si-
» gnori legati daranno relazione della persecuzione non da
» lungo tempo fatta all' esercito ch'era sotto il comando dell
» illustrissimo Joanne Potocki gran paharnico di Lituania, la
» di cui consorte volendo trapassare il fiume Dniester, li Russi
» nei confini della Turchia li hanno attaccati ed hanno sbar-
» rato alla caretta, ch'era nel tragetto, hanno preso li carri

» coi mobili preziosi, ed altri eccessi indicibili han fatto.
» 4. Gia da lungo tempo si è data relazione alla fulgida
» Porta de' fatti nostri bellicosi dal principio della confede-
» razione e nel progresso di essa, presentemente non impe-
» disce d'indurre a mente, che le città Vinnica Sanova, e non
» da lungo tempo Zitomirz totalmente sono evacuate, sicchè
» il palatinato di Kiovia, di Breslavia, e di Volinia secondo
» la disposizione della nostra cavalleria per tutti i luoghi dis-
» persa, sono sicuri alla qual sicurtà, e di tutti general-
» mente i palatinati, gli stati confederati ai progressi ulteriori
» dell' esercito assolutamente pensare devono. 5. I Russi se-
» condo i trattati di Carlowicz non devono trapassare le dieci
» miglia sino ai confini della Turchia là dove l'esercito sotto
» il comando russiano non solamente irruppe oltre i confini
» perseguitando l'illustrissimo paharnico di Lituania, ma an-
» cora ha spedito a Cocino, a Bender, ed a Constantinopoli
» degli spioni, acciocchè osservassero le disposizioni della ful-
» gida Porta, e potessero penetrare alli secreti della cancellaria
» a forza di danari. 6. Li S. signori legati non mancheranno di
» riferir a Sua Eccellenza, che li Moldavi incontrando la ca-
» valleria dell' illustrissimo paharnico di Lituania han preso
» per forza un prigioniero Russo, che aveva cattivato questa
» cavalleria, cosa che fù fatta probabilmente senza la notizia
» di Sua Eccellenza, perchè osservando li patti vicinali, seve-
» ramente dovrebbe vietare questo eccesso anzi sdegnarsene,
» essendo che noi siamo sicuri che la fulgida Porta non habbia
» data ordine che fosse fatta simile violenza. 7. Degli altri
» eccessi cagionati nel regno di Polonia dall' esercito rus-
» siano, della pressa di carri, della spoliazione, delle oppres-
» sioni, dell' incursioni, delle violenze, delle confiscazioni,
» delle insolenze, degli assedi delle fortezze Polacche, delle
» combustioni delle città, e di mille altre cose li S. signori
» legati oretenus daranno relazione a Sua Eccellenza e faranno
» istanza coll' attestazione della nostra costante amicizia, ac-
» ciocchè sia avviata alla fulgida Porta questa umile istru-

» zione, e che ne sia ottenuta la riposta colla qual devono » quanto prima a noi ritornare. 8. Questo ancora hanno da » riferire (di cui antecedenti notizie erano) che li Russi hanno » procurato colli spioni tirar a sua parte li Moldavi e Vala- » chi, e per mezzo di danaro acquistarli ed instigarli alla sol- » levazione, adesso che i parteggiani della Russia il signore » Dziedussychi ed il signor Jászewski anteriori comandanti » dell' esercito polacco fugiti via subito che questo esercito li » lasciò, e si uni colla confederazione, adesso dico che questi » comandanti sono accettati e ricoverati dallo starosta di Cer- » neuz, si dimostra apertamente che sono inclinevoli alla » Russia li Moldavi. 9. Si dimostra quest' inimicizià dei Mol- » davi verso noi, e la loro parzialità amichevole verso i Russi » per le nuove violenze fatte al paharnico di Lituania espresso » nel sesto punto, di che bramano gli stati confederati giusta » sodisfazione colla restituzione del preso prigioniero. 10. Pre- » tendono gli stati, che tutto ciò che è nell' umile istruzione » espresso, sia sinceramente e presto riferito alla fulgida Porta. » 11. Riferiranno che il giorno di jeri aventi sera mentre, ch'è » venuta la notizia all' esercito nostro, che l'esercito russiano » con cannoni s'inoltra verso Caminiec fù mandato un distac- » camento di cavalleria sotto il comando di due colonelli si- » gnore Potozki e signore Lupcowski, li quali sotto la città » Orignin, discosta un miglio da Caminiec, ha incontrato i » Russi verso il ponte, dove si attaccarono e caddero alquanti » Russi, ed oggi mattina questi prigionieri sono al nostro » esercito condotti. 12. Per questo si dimostra la violenza del » trattato di Carlowicz, e lo sforzo per la presa di Caminiec; » dunque in questo caso ed in queste esorbitanze desidera » e brama la confederazione sussidio e forze per resistere ai » Russi, i quali sì audacemente ed eccessivamente trasgredis- » cono i trattati.

» Hieronymus Krasinski marescallus confœderationis co- » ronæ; Pulawski, notarius coronæ; starosta Swiednizki,

» Excolumnellus equitatus ordinis, marescalcus colligati exer-
» citus coronæ. »

Illustris magnifice domine vicine et amice faventissime!

« Confœderati status reipublicæ Poloniæ et exercitus regni » circa delegationem internuntii sui ad præfulgidam Portam » ottomanicam illustris magnificæ dominationis vestræ amica » deferunt officia, simulque vota et preces, ut in tantis regni » nostri augustiis et præjudiciis a gente et potentia moscho- » vitica malitiose et hostiliter contra omnia jura regnorum et » contra fœdera Olivensia et Kartoweensia illatis, dignetur » nostri internuntii benevolam admissionem et vicina auxilia » contra dolosum vicinum apud præfulgidam Portam conci- » liare. Præjudicia publica, læsiones jurium ac libertatum nos- » trarum, dolosæ machinationes et conspirationes in eversio- » nem nostri, in defraudationem vicinarum gentium, qua arte » et quibus studiis perverse et industriose tentantur et pera- » guntur, toti orbi ad notitiam publicis documentis et actibus » deducuntur, et nostri internuntii ea detegent et fusius enar- » rabunt. Fides in scriptis et relatis nostris ut indubie habenda » et apud præfulgidam Portam benevole admittenda sit, hu- » militer exposcimus. Expedivimus similes delegationes inter- » nuntiarum ad aulam Romanam, Veniensem, serenissimo- » rum Galliæ et Hispaniæ ac Prussiæ regum, nen non Saxoniæ » electorum et alios christianos principes. Illustrissimus epis- » copus Camenecensis et illustris magnificus Potocki, capita- » neus Kanioviensis, consilarius confœderationis generalis ad » illas aulas destinati negotium confœderatæ reipublicæ nostræ » et cunctarum in Europa vicinarum potentiarum imminentia » pericula, mutationes et eversiones, ad quas potentia moscho- » vitica dolose tendit, explananda et remonstranda facient. » Vos cuncti eum negotio supra exarato et desideriis nostris, » prudentiæ, dexteritati et favori amicissimo illustris magni-

» ficæ dominationis vestræ recommendamus, permanentes in
» vera addictione et teneritudine.

« Illustris magnificæ dominationis vestræ vicini et amici
» faventissimi.

» ddo. 28 junii 1768. In Mohilow.

Michael Hieronymus, comes in Crasne Krasinski, subcamerarius ducatus Mazoviæ terræ Roranensis, mareschallus confœderationis regni m. p.

Mar. Potocki, mareschallus et confœderationis territorii Halicensis.

Hyacinthus Antonius Rola Kochanski, confœderationis regni consiliar. et generalis secretarius m. p.

J. Potocki. P. M. Jud. Litt. generalis locumtenens regni, equestris mareschallus Palati natus Kiowensis, Podoliensis, etc.

Josephus Pulawski, notarius S. regni, Varecensis capitaneus, colonellus supremus et mareschallus confœderati exercitus regni m. p.

» Postscriptum die 22 julii 1768 ddo. in Nielipovicæ. Retar-
» data expeditio ablegati nostri ut innotescat illustri et magni-
» ficæ dominationi vestræ deferimus fideliter : dominus Pasia
» Chocimensis ante quatuor hebdomades per delegatos nuntios
» nostros habuit realem et plenam informationem de exercitu
» moschovitico et ejus progressibus et hostilitatibus, de viola-
» tione tractatuum, de expeditione nostri nuntii ad præfulgi-
» dam Portam.

» Habuimus appromissam resolutionem intra viginti dies. Ex-
» spectamus plus quam quadraginta dierum in hac terra et
» ora ottomanica, cum expensis, angustiis et damnis permultis
» nostris, impatientes moræ. Ex oris nostris et provinciis ad
» Silesiam, Borussiam et Ungariam sitis habemus recentes no-
» tificationes, de profligatis versus Cracoviam et Calissium

» Moschis per nostros confœderatos cives. In Cracoviensi con-
» flictu occubuit colonellus Panin commandans, et vicecolo-
» nellus.

Michael Hieronymus in Crasne Krasinski, subcamerarius Palatinatus Mazoviæ terræ Roranensis, mareschallus confœderationis regni m. p.

J. K. Potocki P. M. Jud. S., mareschallus Palatinatus m. p.

Mar. a Potok Potocki mareschallus confœderationis territorii Halicensis m. p.

Josephus Pulawski, notarius regni Varecensis, capitaneus colonellus et mareschallus confœderationis exercitus regni m. p.

Hyacinthus Antonius Rolla Kochanski, confœderationis coronæ consiliarius G. general. secretarius m. p.

XII. — Page 185.

Précis de l'audience du grand-vizir à M. d'Obreskoff, résident de Russie, le 6 *octobre* 1768.

Le résident de Russie, lequel, à la suite d'un grand conseil tenu deux jours auparavant chez le Grand-Seigneur, avait été invité à l'audience du grand-vizir, s'y rendit le 6 au matin en grande cérémonie. Quatre janissaires de sa garde, quatre chevaux de main, harnachés et caparaçonnés (deux à la française et deux à la turque), environ vingt domestiques, en grande livrée, et quatre drogmans formant sa maison, marchaient sur deux files, et précédaient ce ministre qui était encore accompagné de quelques personnes de sa suite; arrivé dans cet ordre chez le grand-vizir vers les onze heures, on le fit reposer pendant une demi-heure dans le moussafir odassi, c'est-à-dire dans l'appartement des étrangers, d'où il fut introduit, avec tous ceux de ses gens qui voulurent l'accompagner, dans le grand appartement du grand-vizir, où se trou-

vaient les principaux ministres de la Porte, qui, d'ordinaire, assistent à ces sortes d'audiences, et un nombre infini de gens du grand-vizir ou autres dont l'affluence remplissait exactement la chambre et toutes ses avenues. L'on sait, et le grand-vizir ne l'ignorait pas, que le résident avait préparé un compliment de félicitation pour ce premier ministre sur son élévation à cette éminente dignité avec des protestations sur l'empressement de sa cour à cultiver et resserrer de plus en plus les liens de l'amitié et de la bonne intelligence entre les deux empires ; mais le grand-vizir qui, contre la modeste gravité que ces messieurs affectent ordinairement, s'était mis dans une posture plus dédaigneuse que fière, ne donna pas le temps au résident de lui exprimer ses sentimens, et entamant brusquement la conversation, il lui dit d'un ton fort sec : « Je vous ai fait » venir ici, monsieur, pour finir une affaire qui traîne depuis » trop longtemps. Il ne s'agit plus de conférence, vous en » avez eu successivement avec plusieurs reïs-efendis, et l'on » voit bien que votre but n'a été que de nous amuser par des » promesses toujours trompeuses, qui n'ont jamais eu d'exé» cution », et tirant alors de son sein une feuille de papier où l'on avait pris note de quelques dates et de quelques articles convenus entre le résident et le ministère ottoman en 1764, « Ne vous étiez-vous pas, dit-il, engagé vis-à-vis le nischandji» pascha à tels et tels articles (que le vizir cita) et notamment » que vous ne laisseriez en Pologne, et pour très-peu de temps » seulement, que sept mille hommes de vos troupes tout au » plus, et sans canons? cependant, à présent, n'y en avez» vous pas plus de trente mille? — Il est vrai, répondit le ré» sident, que les circonstances ont exigé qu'on en fît passer » davantage. — Combien y en a-t-il aujourd'hui? reprit le » grand-vizir. — Environ vingt-cinq mille, dit le résident. » — Eh bien, traître! eh bien, parjure! ne faites-vous pas vous» même l'aveu de votre infidélité? et ne rougissez-vous pas » devant Dieu et devant les hommes des excès et des horreurs » qu'à la honte de l'humanité vos troupes ont commises et

» commettent encore dans un pays qui ne vous appartient » pas? et vos canons, ne les a-t-on pas vus sur nos frontières » abattre un des palais du khan des Tatares?» Le résident, interdit, balbutiait à peine quelques paroles pour justifier les intentions de sa cour... « Laissons tout cela, reprit le grand-vi- » zir, quand est-ce que vos troupes évacueront la Pologne?— » Dès que les affaires seront finies, répondit l'autre. — Ce n'est » pas ce qu'il nous faut, répartit le grand-vizir, pouvez-vous » vous engager qu'*ipso facto*, à la réception d'une lettre de » votre part, vos troupes évacueront la Pologne? et pouvez- » vous me donner pour garant de votre parole, les ministres » des cours vos alliées? — J'écrirai, dit le résident, le plus » fortement qu'il me sera possible. Le ministre de Prusse » pourra vous en être garant, et j'espère..... — Vous ne vou- » lez pas m'entendre, dit le grand-vizir : il ne s'agit pas d'é- » crire et d'attendre vos réponses; je veux à présent un enga- » gement formel et la garantie de tous vos alliés. Je les con- » nais, et le ministre de Prusse n'est pas le seul. — Tout ce » que je pourrai faire, dit le résident, c'est d'engager ces mi- » nistres à mettre caution que nos troupes sortiront de Polo- » gne dès que les affaires y seront finies. Je ne puis rien pro- » mettre de plus. — Eh bien! dit le grand-vizir, je vous an- » nonce, moi, que le très-auguste, très-puissant, très-formidable » et invincible empereur, mon maître (dont Dieu perpétue la » gloire et les triomphes) se trouve dans le cas de vous déclarer » la guerre. Allez donc attendre ses ordres dans l'autre apparte- » ment.» Dans le même instant, sans autre réplique, le résident passa dans le moussafir-odassi où, quelques minutes après, le drogman de la Porte vint encore lui demander s'il ne pourrait pas donner un engagement tel que le grand-vizir le lui demandait; à quoi il répondit que cela lui était impossible. Cette réponse, rapportée au grand-vizir, il fit dresser par le reïs-efendi le rapport de l'audience qui fut envoyé au sérail. Cette opération et les formalités qu'elle exigeait menèrent jusqu'à trois heures après-midi, que la réponse du Grand-Seigneur

étant venue à la Porte, le grand-vizir donna ses ordres en conséquence. Pour lors le mouhzir-aga, colonel de la garde de janissaires du grand-vizir, fit appeler les janissaires du résident et leur dit qu'ils pouvaient se retirer chez eux, leur service étant fini auprès de ce ministre. On fit passer ses domestiques dispersés dans un appartement où ils furent retenus jusqu'à nouvel ordre, et l'on renvoya ses chevaux de main à sa maison de Péra. Après quoi le drogman fut chargé, avec le techrifattchy-efendi, ou maître des cérémonies, d'aller déclarer au résident que l'ordre de Sa Hautesse était que lui et son premier drogman allassent aux Sept-Tours; à quoi le résident répondit qu'il s'y conformerait, mais qu'on ne lui parlât plus de rien, puisque, se regardant comme dégradé, il ne pouvait plus rien. Ensuite il demanda s'il ne pourrait point avoir avec lui quelques-uns de ses gens; on lui en accorda dix à son choix, qui furent deux autres drogmans, son secrétaire et sept domestiques. Le reste de ses gens fut renvoyé à Péra, accompagnés de deux ou trois bas-officiers de la Porte ; et le moment d'après, le résident, monté sur son propre cheval, et accompagnés de onze de ses gens, traversa toute la ville, ce qui fait une bonne heure de chemin, et se rendit, sous la conduite du mouhzir-aga et d'un détachement de janissaires, aux Sept-Tours où il est traité en prisonnier d'état.

XIII. — Page 190.

Traduzione del manifesto dato dalla fulgida Porta in ordine alla guerra coi Russi.

« Manifesto contenente le violenze e rottura, che la corte di » Russia ha fatto della pace, che aveva colla fulgida Porta.

» Le condizioni della pace conchiusa trà la corte di Russia » e la fulgida Porta (di eterna durata) sono state intieramente » osservate da canto della Sublime Porta, ma che da canto di » Russia non sieno state osservate, le prove evidenti sono, che

» la corte di Russia contro le leggi dell' amicizia, oltre che non
» ha cessato neppur un momento di fabbricare vicino ed ap-
» presso li confini diverse fortezze, e di provvedere e fornirle
» di truppe e munizioni. Venendo l'anno 77 a morire Au-
» gusto III, re di Polonia nell' elezione del re secondo le costi-
» tuzioni della libertà dei Polachi la repubblica di Polonia avea
» da fare, avendo creato per forza rè uno de' ufficiali delle
» truppe Polache, persona inconvenevole al regno, nella di cui
» famiglia non è stato nissuno fatto rè, e preso contro l'inten-
» zione della repubblica il partito d'una simile persona, ed es-
» sendosi violentemente ingerita in tutti li affari della Polonia,
» fù addimandato il residente della suddita corte, il quale di-
» chiarò, che la repubblica di Polonia per conservare le costi-
» tuzioni della sua liberta, aveva richiesta alquante truppe,
» sicchè furono destinati in Polonia senza cannoni e muni-
» zioni di guerra sei mila uomini di cavalleria, e mille Cosachi,
» che in tutto fa sette mila uomini, il comando de quali anche
» fù commesso alla repubblica di Polonia, e che oltre di questi
» non vi ha sia nessun soldato russo. Dopo di ciò essendo egli
» stato addimandato, perchè sia stato destinato maggior nu-
» mero di truppe armate in Polonia, e perchè si abbia usato
» violenza nel creare rè il figlio d'uno de' magnati di Polonia
» nominato Poniatowski. Egli dopo aver dato un certificato
» sottoscritto con dire, che la corte di Russia non si era asso-
» lutamente impegnata per nessuno, ne ha usato violenza nel
» pretendere, che la tal persona fosse fatta rè; ciò non ostante
», si seppe in seguito, che venivano successivamente destinate
» delle truppe con cannoni e munizioni di guerra in Polonia,
» che la disposizione di tali truppe dipendeva dai proprj loro
» generali, che le costituzioni della libertà di Polonia venivano
» rovesciate, che si usava della violenza per soggettare li Pola-
» chi ad una persona, e che non è stata da loro detta, e che
» non era di famiglia reale, che quelli, i quali non vi si sotto-
» mettevano venivano uccisi, e li loro beni ed effetti depre-
» dati, e che finalmente si osava commettere simili azioni con-

» trarie al manifesto che aveva pubblicato. Onde un simile » procedere essendo cagione e motivo al perturbamento del » buon ordine de' confini della fulgida Porta fù dato ad inten- » dere e raccomandato al residente che in conformità delle » sagre imperiali capitulazioni vecchie, e nuove devono far » sortire truppe dalla Polonia. Sopra di che egli ha trasmesso » diverse sigillate e sottoscritte memorie ora dicendo : che nel » mese di febbrajo, ed ora che nel tal tempo li faranno tutte » sortire ; essendo poi pervenuto l'avviso, che sieno state spe- » dite delle truppe russe con cannoni e schioppi al luogo no- » minato Balta existente ne' confini ottomani, le quali assa- » lendo all' improvviso li Ottomani, ne abbino ucciso più di » mille persone uomini, donne, e fanciulli, ed essendo stata » questionata in ordine à questo fatto la corte di Russia tanto » da canto della fulgida Porta, quanto da canto del magna- » nimo e valorosissimo eccelso Hano comandante e padrone » della Crimea, rispose essa con impertinenza, e negò un fatto » palesamente eseguito con bombe e cannoni e tanto contra- » rio alla pace e buona armonia, e pretese che li Haidamachi » abbino cagionato qualche danneggiamento, e che sarebbero » castigati. Laonde essendo stato invitato alla Sublime Porta » il residente che dimora presso la medesima, il quale nelle » presentate memorie sigillate e sottoscritte si qualificava col » nome di consigliere e plenipotenziario della corte di Russia » per interrogarla, che essendo cosa nota a tutto il mondo, che » li ribaldi Haidamachi specialmente non sogliono camminare » con bombe e cannoni, quale sia il motivo e la cagione d'un » procedere cotanto contrario alla pace e buona armonia, e » che il non far sortire da tre quattro anni in quà le truppe di » Polonia è non solamente contrario alli articoli della pace » conchiusa l'anno 1133, ma eziandio a quelli della pace con- » chiusa l'anno 52, nelli articoli della quale vien espresso, e » specificato, che qual ora succedesse alcuna cosa, la quale » potrebbe dare del perturbamento alla pace perpetua debbasi » subito togliere e levare; perchè si abbia negato il torto e

» danneggiamento fatto a Balta, e perchè non furono con cele-
» rità castigati pubblicamente quelli che hanno avuto la teme-
» rità di commetterle, e per qual motivo e cagione contro gli
» articoli della pace non abbino fatto sortire le truppe della
» Polonia! ed interrogato sopra li sumentionati punti il so-
» proccennato residente, non potendovi dare veruna risposta,
» il di lui silenzio oltre che teneva luogo della sua confessione
» d'aver eglino rotto la pace, nel questionarlo poi perchè non
» si faceva sortire le truppe russe dalla Polonia, si espresse, e
» dichiarò, qualmente le truppe russe non si faranno sortire
» dalla Polonia fin' a tanto che non avranno fatto soggettare,
» tutti li Polachi al rè, finalmente essendogli stato dimandato,
» se in virtù delle sagre imperiali capitulazioni vecchie e nuove
» la corte di Russia desisterebbe dalla pretensione della garan-
» zia del nuovo ordine, e dal ingerirsi ai Polachi ed al loro
» pæse? al che rispose : « La mia plenipotenza è limitata,
» questo punto lo sa la mia corte. » Perseverando adunque
» egli sopradetta risposta, ed avendo in questa guisa anche
» dimostrato e palesato; che abbino commesso la vergognosa
» rottura della pace, e li eccellentissimi leggisti per aver con
» nobile sentenza legale detto fetwa risposto, che per esigenza
» della santa legge sia necessaria la guerra imperiale contro li
» Russi, o per essere stata con unanime consenso determinata
» la guerra imperiale contro i Russi, convenendo ad essere per
» ciò imprigionato il loro residente fù egli giusta l'antico cos-
» tume della fulgida Porta fatto trattenere nelle Sette Torri.
» Laonde si notifica, e si dichiara col presente manifesto, ac-
» ciocchè sia noto alla corte di Germania che da canto della
» fulgida Porta non si abbia fino al presente commesso quel
» minima azione contraria alle sagre imperiali capitulazioni è
» repugnante alla buona amicizia, e che in atto dell' amicizia
» essendo stato per lo spazio di quali tre anni dissimulato, e
» prolongato questo affare, la corte di Russia contro la pace e
» buona armonia abbia in questa guisa commesso e dichiarato
» la rottura della pace. . .

« Celsissimo vezirio, vicino, ed amico nostro amatissimo.
» La lettera di Vostra Altezza addrezzata al R. P. vescovo di
» Caminiec fù letta nel concilio della radunata repubblica
» ch'è confederata coll' esercito della corona colla connessione
» ch'è seguita solennemente durante e perseverante, cui fece
» riconoscere come la secreta lega unita colla fazione mosco-
» vita fù dannosa, e tendente alla perdizione, e confusione
» delle antiche leggi Polache, e mutazione della forma delle
» direzioni nella nazione libera e secondo il volere della po-
» tenza moscovita, per mezzo dell' inviato dal rè ordinato e
» spedito hanno dimostrato astutamente e non sinceramente
» riferito gli affari alla prefulgida Porta. Questo inviato il si-
» gnore Alexandrovicz non era secondo il giudizio ed il volere
» di tutta la repubblica. Il suddetto non ha riferito e non
» ha scoperto, che subito dopo la seguita morte del rè Au-
» gusto III, ancor da quel tempo era condotto l'esercito rus-
» siano nella Polonia senza la notizia della repubblica contro le
» leggi ed i trattati; non a riferito che nel mentre dell' inter-
» regno fù fatta violentemente sotto le armi la prima dieta
» colle fazioni e col partito moscovito; non ha riferito che nel
» tempo di questa dieta Varsavia e la camera dei legati Pola-
» chi era assediata dal sopramentovato esercito; non a riferito,
» che in questa dieta, è mutata la forma del concilio, ed il
» modo di far la dieta, cioè la libera voce è umiliata e dimi-
» nuita, i legati ed i senatori erano esclusi, la potestà ed auto-
» rità de' hetmani che hanno sopra l'esercito colle leggi con-
» fermata, è loro tolta; non ha riferito che questa dieta ha fatta
» la confederazione senza la notizia de' Palatinati delle terre, è
» de' distritti nel regno di Polonia e nel gran ducato di Li-
» thuania contro le antiche usance e leggi, e questa confede-
» razione ha perseguitati ed esiliati della patria li grandi ed i
» più di conseguenza incoli, cioè l'illustrissimi signori castel-
» lano di Cracovia hetmano della corona con molti altri, pa-
» rimente il celsissimo principe Radzivil palatino di Vilna, fi-
» glio del fù gran hetmano di Lithuania e molti noti; non ha

» riferito che la Moscovia ha cagionato grandi ed insopporta-
» bili danni ed ingiurie nella Polonia e Lithuania, per l'estor-
» sioni e depopolazioni del principato Olica, Nicswicz, Sluck,
» e di altri beni per le conquistazioni e rapture di molti ar-
» genti, e molte altre cose hanno cagionato al medesimo
» principe Radziwil, il danno al meno di tante decadi di mil-
» lioni; non a riferito che nel tempo della dieta di elezione
» hanno tenuta tutta la nazione sotto l'insolita confederazione,
» e sotto le armi moscovite, e che l'elezione fu fatta sforzata-
» mente sotto la confederazione e le armi medesime. Questo
» ed altre oppressioni fece la Russia sola coi suoi aderenti per
» pretesto e pella maniera di condurre la repubblica ingiurata
» alla confederazione. Colle proprie dichiarazioni ha certificato
» e testimoniato che sarà giovevole ai repubblicani contro la po-
» testà dominante che tende all'assoluto, per lo ristabilimento
» ed erezione delle oppresse leggi, pel conquistamento delle
» direzioni dell' antica patria e per restituir la potestà ai het-
» mani. Ottenendo dunque la Russia la confederazione della
» repubblica, palese si fece la fazione e gl'intrighi per l'abro-
» gazione li tutte le leggi, pella violazione de' trattati, pella
» fractione de *jure gentium*, per lo restabilimento ed amplia-
» zione del titolo imperatorio, e per la garanzia, la quale la
» repubblica mai non ha preteso, ne ha concesso. Con questi
» dunque metodi e con quali violenze ciò a fatto, e fa sin' ora
» la Russia, è già noto alla prefulgida Porta dalle nuove che le
» vengono; adesso riferiamo ancor noi ciò ch'è seguito; cioè
» ch'il legato Romano nunzio apostolico in Varsavia fece di-
» volger un manifesto, parimente ancora il signor Cristowiz
» degno incola ed ufficiale di Lithuania e maresciallo della
» confederazione del distretto di Lithuania fece un solenne
» manifesto, e fuor de' confini lo fece stampar e pubblicarlo
» in Polonia, esprimendo in esso tutte le violenze, che la po-
» tenza moscovita commise contro tutti gli atti di Varsavia, ed
» il medesimo fugendo il pericolo, acciocchè non si faccia
» così con lui come succedette al vescovo di Cracovia, al

» hetmano ed agl'altri parti fuor de' confini, ed il signore Gle-
» jowsky incola elegato di Podolia nella reassumzione presente
» della presente dieta parimente si è manifestato, ed ha espresso
» in questa sua manifestazione, che il vescovo di Cracovia, il
» vescovo di Kiovia, il palatino di Cracovia, hetmano cam-
» pestre di Polonia, ed il suo figlio legato di Podolia, che
» sono membri appartenenti al concilio della Dieta non si ri-
» trovano nel concilio, ma fin' ora sotto l'arresto moscovito;
» dunque non è bisogno accedere ad alcun concilio, ma tanto
» li predetti manifesti solenni, quanto le opposizioni dell' in-
» viati secondo le leggi delle nazioni tiene la forza della legge
» e della libertà e così questa potenza moscovita non pensa
» altro, che adigerci ad ogni tanto peggiori e dannosi pro-
» getti. Considerando dunque i confederati quivi presenti
» stati, e l'esercito della corona radunato pel concilio il modo
» di diffendersi secondo la legge naturale propria a tutte le
» nazioni, si sono confederati pella diffensione, e l'esercito di
» corona come abile e prattico in queste circostanze fece la
» connessione, ed insieme colla confederazione della corona si
» confederarono, statuendo ed eligendo per marescialli uo-
» mini nella nazione degni, e per quest' officio abili, il qual
» fatto avanti che sia riferito alla prefulgida Porta, ed al po-
» tentissimo ed invittissimo Cesare Ottomano per mezzo di
» nostro ablegato preveniamo con questo nostro scritto man-
» dato all' illustrissimo Pascia di Bender, ringraziando Vostra
» Altezza delle certificazioni della graziosa inclinazione all'
» integrità delle leggi della nostra nazione. Bramiamo e pre-
» ghiamo acciò si degni di farci ottener soccorso di sua sulta-
» nica Maestà, e la sostentazione coi sussidii in quel tempo;
» che sieno composti coll' esercito del serenissimo chan di
» Crimea per liberar i nostri incoli, e li innocenti incarcerati,
» che sono nelli arresti per assicurar i confini, e per espellere
» della nostra provincia l'esercito moscovito dilitatovi contro
» gli trattati. Adunque eziandio che supplichiamo la fulgida
» Porta umilmente di questo soccorso, certifichiamo Vostra

» Altezza della vera, vicinale amicizia, ed inclinazione amiche-
» vole per sempre certa e durante.

» Barz, 5 martii 1768.

» ANTONIUS ROLA COCHANSKI,

» consiliarius et secretarius confœderationis coronæ.

» Hieronymus Crasinski,

» P. R. N. K. K. »

Celsissimo vezirio, ed amico nostro amatissimo!

« Iddio grande, l'unico potente, il massimo, il signore de'
» duci e difensore degli eserciti, tutore delle nazioni ingiu-
» riate ed innocenti oggi ha dimostrato la provvidente sua
» grazia, e la sua misericordia sopra il regno di Polonia, es-
» sendo che ci fece riconoscere come è costretta ed afflitta
» tutta la provincia di Polonia della potenza moscovita e de'
» suoi aderenti ed ha eccitato l'esercito della corona, che sono
» uomini armati ed audaci per la difensione della fede, li-
» bertà, e delle nazionali antiche leggi ad un vincolo e confe-
» derazione colla repubblica, fece inclinare ed unire li genj
» ed i cuori di questi zelosi e valorosi uomini, sicchè dopo la
» sorpresa e diminuita potestà de' hetmani della fazione mos-
» covita, e dopo la presa del hetmano campestre di Polonia
» in Varsavia, il quale fin' ora nell' arresto, e nella servitù
» moscovita vien trattenuto e dopo la tanta constrizione del
» gran hetmano di Polonia, il quale l'hanno spoliato della
» sua potestà solita ai hetmani l'esercito di corona afflitto per
» l'integrità delle leggi nazionali e delle leggi de' hetmani e
» militari, in quel tempo mi hanno eletto per maresciallo e
» per duce suo con creditandomi la potestà e le prerogative

» de' hetmani secondo le leggi e le usanze servienti a questo » regno. Riferisco ciò colla debita venerazione à Vostra Al- » tezza, come documentalmente grazioso ed inclinante alla » nazione nostra, ed alli eserciti del regno di Polonia i quali » conservano li trattati e la vicinale immutabile, ed immobile » amicizia colla prefulgida Porta ottomana, e siccome il sena- » tore nostro il R. vescovo di Caminiec confinante vicino ha » ricevuto la graziosa lettera di Vostra Altezza coll' attestazione » dell' amicizia e della conservazione delle leggi nostre antiche, » le quali leggi la fazione e la potenza moscovita dal fondo le » leva e le sottoverte, e colla potenza e forza del suo esercito » dal mezzo toglie li contradicenti a questo li grandi e primi » nella repubblica senatori, vescovi, legati, officiali della co- » rona, ed officiali del militare ordine, così la repubblica ed » io con tutto l'esercito confederato rifuggiamo alla vicinale e » stimatissima potentissima e certissima potenza e fulcro della » præfulgida Porta ottomana, e Vostra Altezza umilissimamente » supplichiamo, che dando aspetto col suo alto ingegno, e colla » perspicacità sua a questi violenti eccessi, ed alla offesa delli » trattati e della vicinale amicizia, e prevenendo gli ulteriori » pericoli tanto ancora le conseguenze dannose alla vieinanza, » si degni d'impetrare a noi dal P. A. ed invittissimo Cesare » ottomano ausilio e sussidii che ei sostengano sotto quel » tempo con esercito e con danari tanto per ottener e liberare » i nostri incarcerati, quanto ancora per scacciare della nos- » tra patria gli esteri eserciti moscoviti che contro il trattati » fino ai confini della prefulgida Porta si son estesi e troppo » esorbitano e pel sustenimento de' trattati e della sicurtà vi- » cinale, uniremo i nostri genii, le nostre armature, e le » armi con quelle della prefulgida Porto, abbiamo cominciato » felicemento le guerregianti imprese per l'estirpazione e scac- » ciamente dell' esercito moscovito che si avvicinò a' confin » della prefulgida Porta, e primieramente si condussero in » Berselad distante quattro miglia da' confini, e poi in Ucraina » ed in Vinizza vien contenuto; e per li altri luoghi vicini

» alloggiato, li quali eserciti in questa provincia esorbitano.
» Si è spedita contro l'inimico certa cavalleria e speriamo vit-
» trice felicità e successo, del qual successo non mancherò di
» far consapevole Vostra Altezza.

» Barz, 8 martii 1768.

» JOSEPPO PULAWSKI,

» notario della corona, starosta di Varez, Stru-
» mizi, Swiednizki, colonello della colonna
» de' cavallieri del ordine della Croce e ma-
» resciallo colligato dell' esercito.

Traduction de la copie d'une lettre du grand-vizir à la république de Pologne, en date du 17 djemmazioul-ewwel 1182, ce qui revient au 28 octobre 1768, aux très-glorieux seigneurs de la nation chrétienne, les refuges des grands parmi les Nazaréens, la république de Pologne, nos amis : dont la fin soit comblée de prospérité !

Suivant le précis des papiers que vous avez envoyés il y a six ou sept mois à la Sublime-Porte, par le canal des paschas de Bender et de Chocim, vous l'avez informée qu'après la mort du feu roi de Pologne, Auguste III, lorsque la république s'occupait de l'élection d'un roi, les Russes étaient entrés arbitrairement dans son territoire, et s'étaient immiscés dans l'opération de cette élection contre la liberté de la nation polonaise ; que la Russie, non contente de forcer cette élection en faveur d'une personne pour qui elle s'intéressait, avait encore, sous des apparences de conciliation, fait entrer en Pologne un nombre considérable de troupes, au moyen desquelles elle s'était portée à des désordres et à des excès de toute espèce, en bouleversant les anciennes constitutions du royaume; qu'elle

s'était livrée envers les opposans aux dernières extrémités par le massacre de leurs personnes, et par le pillage de leurs biens et de leurs effets ; sur quoi, représentant à la Sublime-Porte la considération qu'exigeait le voisinage de la Pologne, vous l'avez priée d'intercéder en faveur des Polonais en invoquant les sentiments de magnanimité de Sa Majesté Impériale, afin de leur faire ressentir les heureux effets d'un regard de son auguste protection, qui seule pourrait les soustraire aux vexations auxquelles ils sont en butte. Il est superflu de retracer sous vos yeux les charmes de la sûreté et de la tranquillité dont, depuis la paix de Carlowicz, la nation polonaise a constamment joui à la faveur des sentimens de générosité et d'affection dont la Sublime-Porte était animée envers les Polonais, et par l'effet desquels ni les troupes des frontières ottomanes, pas même celles du sérénissime khan des Tatares, malgré la proximité du voisinage, ne se sont jamais livrées à la moindre entreprise offensive contre le territoire de Pologne. Tant dans les préliminaires que dans les articles du traité de paix et d'amitié, conclu entre la Sublime-Porte et la cour de Russie, l'an de l'hégire 1133, la paix du Pruth, il avait été stipulé et convenu que les troupes de Russie ne resteraient point dans le royaume de Pologne. Que même si, suivant l'exigeance du cas, il y entrait quelquefois quelques troupes russes, elles s'empresseraient d'y terminer incontinent leurs affaires, et qu'aussitôt elles en sortiraient; qu'enfin elles n'inquiéteraient en aucune façon les Polonais dans la jouissance des priviléges de leurs libertés. Ce fut sur ce fondement que l'an de l'hégire 1152, dans le traité de paix et d'amitié échangé et conclu entre la Sublime-Porte et la cour de Russie, les articles ci-dessus, eu égard à l'ancienneté, restèrent *in statu quo* comme exécutoires à l'instar du passé. Conséquemment, la Sublime-Porte, considérant que les Russes ne pouvant faire entrer en Pologne un nombre considérable de leurs troupes, ni les y faire séjourner long-temps, était intimement persuadée que la république de Pologne et ses sujets, exempts de toute inquiétude, devaient jouir d'une

profonde tranquillité. Cependant, par ordre impérial de Sa Hautesse, il fut écrit par le grand-vizir à la république, pour lors divisée, deux lettres amicales, par lesquelles, relativement à l'élection d'un successeur au feu roi en faveur de quelqu'un de la république, on l'exhortait à l'union et à la bonne intelligence pour que les Polonais eussent à élire entre eux un roi d'un consentement unanime; ajoutant que s'ils donnaient leurs suffrages à un étranger, ce serait ouvrir chez eux la porte à des troupes étrangères qui ne manqueraient pas de désoler la république, de violer et peut-être d'anéantir ses libertés, et de saper par là les fondemens de sa puissance. Les Polonais ne comprirent point que la Sublime-Porte, par le conseil qu'elle leur donnait de se bien garder d'admettre chez eux des troupes étrangères, n'avait en vue que de les mettre à l'abri de l'invasion des Russes, et que son intention était de protéger la république. Par un effet de cet aveuglement, elle persista dans sa division, et, donnant de temps à autre les mains à l'entrée réitérée de troupes russes en Pologne, toujours sous le voile de conciliation, elle s'est elle-même attiré les malheurs que ses dissensions continuelles n'ont fait qu'augmenter, et elle éprouve aujourd'hui les funestes suites que lui annonçait l'entrée de troupes étrangères sur son territoire. Si le trop long séjour des troupes russes en Pologne est contraire à l'amitié perpétuelle convenue dans les traités antérieurs et postérieurs de la Sublime-Porte avec la cour de Russie, de quelle fâcheuse conséquence n'a-t-il point été susceptible, quand, portant le trouble sur les frontières ottomanes, il a enfin occasionné des hostilités jusque dans Balta? D'ailleurs, dans la conclusion des traités ci-dessus énoncés, il est stipulé que si dans les États de la Sublime-Porte, de même que dans ceux de la Russie, il arrive quelque événement nuisible à l'un des États respectifs, on se donnera aussitôt tous les mouvemens nécessaires pour y remédier amicalement. Conséquemment à cette disposition, la Sublime-Porte s'était ouverte avec le résident de Russie sur les conséquences nuisibles de ces

troubles, et l'avait chargé d'en écrire à sa cour; elle a par pure amitié dissimulé pendant plusieurs années, et lorsqu'à diverses reprises elle a pressé les Russes de faire évacuer la Pologne, ils répondaient qu'il n'était question que de 6,000 hommes de cavalerie et de 1,000 Cosaques sans artillerie et sans munitions, qui n'étaient en Pologne que sous les ordres de la république et à sa réquisition, en conséquence de la garantie de la cour de Russie, et que bientôt on les retirerait : propos que les Russes confirmaient par des écrits formels. Le résident donnait ensuite des déclarations par lesquelles, tantôt il assurait que dans un tel temps, tantôt après telle conférence, la Pologne serait évacuée, qu'il le certifiait en vertu de son plein pouvoir, et qu'il s'y engageait par la bouche de sa cour, ratifiant successivement ses assertions par divers titres, tous, en apparence, les plus dignes de foi. Cependant la conduite des troupes russes en Pologne démentait ses promesses; la Sublime-Porte était bien éloignée d'y donner aucune croyance, et si elle temporisait par amitié, elle faisait connaître assez évidemment aux Russes qu'elle n'était point la dupe de la fausseté de leurs déclarations. C'était à cet effet que la Sublime-Porte n'avait point envoyé en Pologne de ministre ottoman en retour de celui qui était venu à Constantinople de la part du nouveau roi de Pologne. C'était à cet effet que ce même ministre avait été amusé pendant l'espace d'un an sur la frontière, et pour donner à connaître que la Porte ottomane ne regardait point comme digne d'un trône une personne qui n'était pas d'une famille comparable à celle de son prédécesseur, qui ne pouvait point être mis en parallèle avec le prince de Saxe et enfin qui n'était en réalité qu'un officier militaire. La cour de Russie ne sentit point le but d'une pareille conduite, et n'en prévit point les suites. Uniquement occupée de ses projets, elle n'a pas balancé d'enfreindre ouvertement des traités qui constituaient ses liaisons et son amitié avec la Sublime-Porte. Quelque constatée que fût cette infraction par les hostilités commises à Balta, on a bien voulu encore s'expliquer à la Su-

blime-Porte avec le résident, et lui demander si une pareille conduite de sa cour n'était pas contraire à l'amitié; si elle n'était pas contraire aux capitulations, et si ce n'était pas une infraction formelle des traités. Il n'a pu y répondre, et, par son silence, il a fait l'aveu de l'infraction des Russes; après quoi il a déclaré que jusqu'à ce que la Russie ait rétabli en Pologne l'ordre qu'elle prétend y mettre (c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle ait anéanti les libertés des Polonais) elle n'en retirerait point ses troupes; sur quoi ce résident avec ses principaux domestiques ont été, suivant l'ancien usage pratiqué par la Sublime-Porte, transférés à l'endroit appelé les Sept-Tours; et conformément au sacré fetwa, de même qu'au sentiment unanime des grands de la Sublime-Porte, le plus grand des grands sultans, le plus magnifique des augustes empereurs, le très-auguste, très-éminent, très-formidable et très-puissant monarque, mon bienfaiteur et maître aussi brillant que Darius, aussi valeureux qu'Alexandre, s'est déterminé à destiner pour une guerre sainte contre les Russes, la foule innombrable de ses troupes; et mettant toute sa confiance dans l'assistance divine, il a résolu, par la droiture de ses intentions, de faire éprouver aux Russes, s'il plaît à Dieu, au printemps prochain, le juste châtiment de la conduite qu'ils tiennent depuis plusieurs années contre les traités, et de l'infraction dont ils ont voulu se souiller. Ainsi, vous, les membres quelconques de la république de Pologne, qui êtes nos amis et nos bons voisins, pour délivrer vos Etats et vos sujets, vos biens et votre honneur, de la tyrannie des Russes sous laquelle vous gémissez depuis plusieurs années par les violences des troupes étrangères, c'est à présent qu'il vous convient de vous armer de zèle et de courage, et de vous venger par l'expulsion totale des troupes russes, et par l'anéantissement de leurs projets perfides, de rendre enfin le lustre et la vigueur à votre patrie, par l'élection unanime d'un nouveau roi. C'est à présent que, vous désillant les yeux, vous devez vous conduire avec connaissance de cause par les conseils affectueux de la Sublime-Porte.

Qu'entretenant une correspondance exacte avec le sérénissime khan de Crimée, le serasker-pascha, les gouverneurs de Bender et de Cotzim, les commandans et officiers de nos frontières, et le prince de Moldavie, et donnant fréquemment de vos nouvelles à la Sublime-Porte, vous vous mettrez à portée de faire éclater l'ardeur et le zèle qui doivent rétablir la force et la splendeur de votre royaume. A ces fins, nous vous avons écrit la présente lettre amicale qui vous parviendra par..... A son heureuse réception, vous, nos amis susmentionnés, considérant la fatale épreuve que vous avez faite des projets perfides de la Russie contre vos Etats, et la nature de ses violences; en les mettant en parallèle avec la sollicitude et l'intérêt vraiment affectueux dont la Sublime-Porte a voulu vous donner les preuves les moins équivoques, tant par ses conseils antérieurs que par l'avantage de sa résolution actuelle, elle compte que vous ne reconnaîtrez pas moins la droiture et la sincérité de ses favorables intentions à votre égard, que la noirceur des vues perfides qui dirigent la Russie contre vous, et que vous vous empresserez de délivrer votre patrie.

XV. — Page 193.

Memoria presentata dal C. R. Internunzio il S. De Brognard. Pera, li 28 dec. 1768.

« A riguardo però della segreta riflessione di S. A. il gran-
» vesir communicatami per mezzo del dragomano imperiale il
» Signore Bianchi, li 2 di nov. passato, il giorno dopo ch' io
» ebbi l'onore di avere la mia udienza appresso di lui, dove
» mi fece sapere, che adesso sarebbe il tempo dove l'augus-
» tissima mia corte potrebbe risolversi di ricuperare la Sile-
» sia usurpata dal rè di Prussia, l'altefata mia corte ha inteso
» questa proposizione fattagli da parte della fulgida Porta con

» molta gratitudine, e la riceve come un contrasegno della sua
» sincera benevolenza, ma si ritrova fuor di stato, di poter
» mettere a profitto questo ben intenzionato progetto, perchè
» è accostumata sempre di mantenere pontualmente la sua
» parola già data; onde pensa di conservare la pace conchiusa
» alcuni anni fa col rè di Prussia, sin' a tanto che detto rè
» darà qualche motivo sufficiente di romperla; e si crede, che
» questa risoluzione dispiacerà tanto meno alla fulgida Porta,
» mentre prova da una parte, che la corte imperiale prefe-
» risce l'osservanza religiosa de' trattati già conchiusi ad ogni
» altra riflessione, e dell' altra parte non ignora il prezzo de'
» favorevoli sentimenti della fulgida Porta communicatigli in
» questa occazione, ed è disposta di riconoscerlo sempre con
» una pura e sincera amicizia; particolarmente se la fulgida
» Porta trovarebbe in breve o col seguito del tempo, che la
» mediazione della corte imperiale potrebbe servire a comporre
» le differenze insorte tra essa e la Russia, mentre all' ora l'al-
» tefata mia corte in segno della sua gratitudine per tal propo-
» sizione impiegherà volontieri le sue amiche fattiche per otte-
» nere il mentovato fine. A questi sentimenti dell' augustissima
» mia corte devo però aggiungere ancora in mio particolare,
» che della mediazione della corte imperiale vi sarebbe col
» tempo da sperare un effetto tanto più vantaggioso, perchè
» non tiene vincoli particolari con nessuna delle due parti;
» onde la corte imperiale non potrà mai essere sospettata di
» parzialità, circonstanza nella quale non si ritrovano in ve-
» runa maniera le altre corti, particolarmente quella di Ber-
» lino e Londra per causa della loro stretta intelligenza colla
» corte di Russia. Giunse anche alla mia corte il mio dispaccio
» dei 6 di novembre, col quale gli avevo trasmesso la tradu-
» zione della lettera scritta da S. A. il gran-veziro alla repub-
» blica di Polonia, dove viene esortata alla disposizione del
» suo rè, communicatami da S. E. il signore ambasciatore di
» Francia de Vergennes, secondo l'intenzione, come mi disse,
» della fulgida Porta, e mi rese ancora consapevole delle ami-

» che insinuazioni, che S. A. il gran-veziro vi aveva aggiunto » di bocca relativamente a questo oggetto. Ora io feci già in- » tendere ultimamente all' illustrissimo dragomano della » Porta in occasione della novità sortita di una quadruplice » alleanza pretesa fatta per l'istesso fine, quale poteva essere » l'intenzione dell' augustissima mia corte intorno alla per- » sona del rè di Polonia, e la casa di Sassonia. Lo agghiungo » però qui ancora oggi novamente con dire, che la fulgida » Porta già in avvanzo si ritrova informata, come pensa la » corte imperiale a riguardo del rè di Polonia e la casa di » Sassonia, mentre subito dopo la vacanza del trono di Po- » nia la mia corte fece dichiarare alla fulgida Porta per mezzo » del mio predecessore, qualmente ella era intenzionata di » lasciare il libero corso alla nova elezione, se però questa » riuscirebbe in favore d'un principe di Sassonia, la mia cor- » te l'avrebbe molto a caro, tanto per l'amicizia, che per la » stretta parentela, ch esiste fra le due case. L'evento della » mentovata elezione non ha però corrisposto ai detti voti e » desideri della corte imperiale, avendosi la Russia affatticata » di farla portare a favore del Prasnik di Lithuania Ponia- » towski, il quale fu ancora riconosciuto dalle corti di Sas- » sonia, di Francia, e della mia. »

XVI. — Page 198.

Estratto di lettera d'Alessandria d'Egitto, dei 15 *di Giugno* 1768.

« Li 8 del corrente mese arrivò un avania di circa talleri 33 » mille alla nazione francese stabilita al Cairo, statagli intentata » da Kalil Bei Scek el Belad (*Scheïkhol-beled*) unitamente a » Mahommed Ciaus Keretli (*Kiridli*) nuovo kiaia in Carica » della Porta dei Giannizzeri, fondata suddetta avania sul » pretesto, che tre negozianti Francesi sendo venuti in Ales-

» sandria per sollazzarsi, erano ritornati in Cairo con grandis-» sima fantasia, e perche avevano imprudentemente sbarrato » tre cannonate in vicinanza della città di Cairo, furono dun-» que strapazzati furiosamente li dragomani di Francia, e » posti in prigione, e se la nazione a voluto liberargli, gli è » convenuto accordare tal considerabile somma di denaro.

XVII. — Page 199.

Relazione. « Kalil Bei Sceki Belad e Hussein Bei Kesekese, » i quali con Osman Bei, Hamze Bei, Ali Bei Malt, Kalil Bei » Saccaran, Hassan Bei Scebke, e Ibrahim Bei loro creature » la matina dei 21 Ottobre 1767 fuggirono dal Cairo per dar » luogo al vittorioso Ali Bei da essi stato l'anno antecedente » da detta capitale scacciato, avendo determinato, a di lui » esempio di rientrarvi colla forza dell' armi, si fecero, mentre » erano essi in Gaza, un partito di Drusi, co' quali, e con altre » loro truppe formarono un armata di circa 600 cavalieri, e » 150 pedoni; con questa partirono da Gaza, ed alli 4 Maggio » 1768 arrivarono in Damiata, ove pello spazio di cinque » giorni hanno esatto da quelli abitanti 20,000 e più pa-» tacche di danaro contante, come anche molta provvisione » da bocca e da guerra, siccome hanno tolto 26 cannoni e de' » bastimenti che in quel Bogaso attrovaronsi, ed hanno i » loro soldati commesso infiniti latrocinii, ed iniquità mag-» giori verso uomini e donne. Partirono i detti Bei colla loro » armata da Damiata, e seguitati da ben cento persone collà » reclutate, tra questi diversi Ciorbagi, ed altri uffiziali li 9 di » detto mese per la Mansura, ove si trincierarono per atten-» dervi l'armata, che da Ali Bei del Cairo venivagli spedita » contro. Arrivò questa e datovi battaglia, vi restò succom-» bente per il rinforzo che ricevettero i malcontenti di 800 ca-» valieri dal capo d'Arabi Habib. Intesa da Ali Bei la rotta » della sua spedizione si preparò a farne un altra assai più

» ponderosa, come in fatti fece sotto il commando di Saleh » Bei, assistito da altri 9 Bei, e seguitato da più di 1,500 ca- » valieri, che mandato aveva il Scek Hamman capo delli » Arabi dell' Egitto superiore suocero di detto Saleh Bei. Con » quest' armata si pose Saleh Bei in viggio li 19 del medesimo » mese, e due giorni dopo avendo trovato i nemici a tanta » città due giornate distante dal Cairo situata tra il Cairo e » Alessandria, fù ivi data battaglia colla sconfitta generale dell' » armata de' malcontenti, essendovi stati ammazzati Hussein » Bei, Kalil Bei Saccaran, Hamze Bei, Hassan Bei Scebke, e » Ibrahim Bei, le teste de' quali, dopo d'essere state portate al » Cairo in trionfo il di 27 Maggio, sono state poi spedite con » due Tartari in Alessandria, ove arrivarono li 31 e la mattina » del 5 Giugno partirono per Costantinopoli, dovendo essere » presentate al Gran Signore. Gli tre rimanenti Bei Kalil, » Osman, e Ali el Malt del partito de' malcontenti vedendosi » anch' essi in pericolo di perder la vita, si refugirono nella » Moschea del famoso Scek Sidamed el Bedovi (*Seïd Ahmed* » *el Bedewi*) in detta città di tanto esistente. Ma Ali Bei col » consenso de' dottori della legge, gli ha fatti levare, ed ac- » compagnati da Ismael Bei governatore della Behere (*Bohaïra*) » arrivarono in Alessandria la mattina del 4 Giugno, stati su- » bito posti nella più oscura prigione del principal castello » allor a disposizione d'Ali Bei, d'ordine del quale il dì 5 di » detto mese sono stati strangolati, ed in altre maniere am- » mazzati in Alessandria 73 soldati Barbareschi del partito » disfatti, i quali avevano creduto di poter restituirsi a loro » paesi. Ma da questi comandanti essendo stati fatti prendere » li 30 Maggio prima del loro disbarco dalle germe, furono » posti nelle prigioni dell' arsenale, e consegnati poi li 4 Giu- » gno al Bei della Behera, il quale nel seguente giorno gli fe' » giustiziare come di sopra s'è detto. »

LIVRE LXXIII.

I. — Page 212.

Traduction d'un mémoire de l'interprète de la Porte, daté de mi-décembre 1768.

Par ordre de la Sublime-Porte, je prends la liberté d'observer que les forteresses Elisabethgrod, Archangelgrod et Michaelgrod, situées dans la Nouvelle-Servie, province peuplée il y a quinze ans par les Russes, bien que n'étant construites qu'en terre, sont néanmoins très-bien fortifiées et leurs remparts sont si larges que deux chariots y peuvent passer facilement l'un à côté de l'autre. En ce qui concerne la distance de ces forteresses des frontières ottomanes, l'inspection des cartes et les déclarations de quelques hommes dignes de foi qui s'y sont rendus, l'établissent ainsi. La forteresse d'Elisabethgrod n'est éloignée d'Oczakoff que de vingt-quatre lieues; celle d'Archangelgrod en est éloignée de trente lieues et Michaelgrod de quarante lieues; Elisabethgrod est éloignée de Bender d'à peu près quarante lieues, ainsi qu'Archangelgrod, et Michaelgrod de cinquante lieues. — En partant de Chocim on traverse le Dniester, et on se rend du palatinat de Podolie en trente heures à la forteresse de Niemirow; de là, on arrive en douze heures de marche à la forteresse d'Oman, située sur la frontière de Pologne, et en huit autres heures à celle d'Archangelgrod; cette dernière est donc située à une distance de cinquante lieues de Chocim. Si donc l'armée doit prendre la première de ces routes indiquées, elle trouvera un pays fertile et des vivres en abondance; seulement il faudra passer plusieurs rivières. Quant aux forteresses d'Elisabethgrod et de Michaelgrod, elles se trouvent à une distance de soixante lieues de Chocim. La ville de Balta, située aux bords de l'Aksou, un

peu au-dessus du gouvernement d'Oczakoff et appartenant à S. A. le khan des Tatares à titre d'apanage, est éloignée de quatorze lieues d'Archangelgrod, de quatorze lieues d'Elisabethgrod et de vingt-quatre lieues de Michaelgrod. Les trois forteresses russes dont il est question, éloignées entre elles de dix à douze lieues, sont situées dans la Nouvelle-Servie, pays plat et peuplé d'un grand nombre de villages : son territoire commence aux frontières de l'Ukraine polonaise et s'étend jusqu'au Dniéper, aux bôrds duquel habitent de nombreux Cosaques Zaporogues. Au milieu des bruyères qui entourent les villages ci-dessus indiqués, on trouve des pâturages abondans et entrecoupés par quelques ruisseaux; cependant le pays étant très-peu boisé, est généralement considéré comme un désert, et les habitans ne sèment de blé que la quantité dont ils ont besoin pour leur nourriture. Elisabethgrod, Archangelgrod et Michaelgrod sont situées à une distance de trente et de quarante lieues de Kiow.

II. — Page 223.

« Si sa da tutti, che da parte dell' Eccelsa Porta erano os-
» servate le condizioni della pace ed amicizia conchiusa in
» data di 1152 d'Egira fra la Sublime Porta e la corte di Rus-
» sia, e che la Russia ancora usando delle occulte astuzie avea
» avute diverse fortezze vicino ai confini dell' Eccelsa Porta,
» e con questo dinotava le occulte sue mire. Ma la Sublime
» Porta siccome conveniva alla sua alma dignità conforman-
» dosi amichevolmente al tenore delle sacre capitulazioni di
» quando in quando le dava ad intendere, che il desistere da
» simili azioni contrarie ai patti dell' amicizia fosse un mezzo
» della tranquillità dei sudditi d'ambe le parti, ed ancora mo-
» tivo dell' accrescimento dell' amicizia; il suo residente poi
» con memoriali opposti alla realtà, cercava di addormentare
» la Sublime Porta ; ma la Sublime Porta con tutto che fosse
» esenta e lontana di incauzione, però simulava di esser in-

» cauta, per provare alle altre corti nostre amiche duranti » nell' amicizia ed anche alla stessa Russia, ch'essà è costante » e persistente nelle condizioni dell' amicizia e perseverava » nella buona corrispondenza, considerando, che la stessa » Russia col tempo verrà a cascare nei lacij degl' intrighi ed » inganni tramatti dalla medesima, ed in tal maniera tenendo » il più dell'amicizia senza far alcun mancamento, aveva ogni » cura di adempire dovutamente le condizioni dell' amicizia, » però sono note a tutti le inconvenevoli azioni intraprese » della Russia contrarie alle condizioni dell' amicizia. Oltre » di questi quando morì Agosto il terzo rè di Polonia, la » Russia introdusse le sue truppe in quel paese con preten- » sioni di garanzia; questa introduzione delle truppe dentro » in Polonia è causa producente di diversi danni ai confini » delle frontiere ed ai sudditi della Sublime Porta, e conturba » il buon ordine degli stati di questo dominio e per esperienza » divenne motivo d'inimicizia; perciò è interdetta nelli anti- » chi trattati. La Russia con pretesto di ricercare il buon or- » dine alla repubblica, ed alli stati della repubblica, di giorno » in giorno aumentava le sue truppe, munizioni e viveri, e » così con astuzia mutando e riformando i diritti della libertà » polacca, opprimeva la repubblica a forza di truppe, ha co- » stituito per rè di Polonia il figlio di Poniatowski e rinfor- » zando gli aderenti della Russia, importava diversi danni e » dommaggi alla repubblica, ed a poco a poco cercando i » mezzi d'indebolirla, annichilava i diritti della libertà po- » lacca, ed escludeva dalla Polonia quelli che avevano zelo per » la repubblica; sequestrava il loro bene, rovinava le antiche » loro famiglie, ammazzando tutti quei deboli sudditi Polac- » chi, che si opponevano, sicchè i zelanti della repubblica » polacca si sono dispersi, i restanti rimasti come schiavi » sforzati nelle mani della tirannia della Russia, sottomet- » tendosi alla stessa Russia; finalmente la Russia per ese- » guire i suoi maliziosi interni intenti in tanto ha mandato » truppa ai confini della Sublime Porta, con cannoni ed arti-

» glieria, ed ha guastato Balta ed il villaggio nominato Crascova, ha ammazzato alquante migliaja di Ottomani e così imprudentemente ha rotto i patti dell' amicizia evidentemente, » onde siccome è noto a tutte le corti nostre amiche secondo » la sacra sentenza si è deliberata contro essa Russia l'imperiale bellica espedizione e si era notificato con manifesti antecedenti la rottura dei patti. Al defonto Kringirai Han di » Crimea era data licenza dall' imperial Porta a far una scorreria ai pæsi di Russia, e così venendo a Bender avea dimandato lo licenza di far scorreria non solamente in Russia, » ma anche in Polonia. Ma siccome non era accaduto da parte » della republicca polacca alcuna cosa che fosse contraria ai » patti della pace conchiusa in Carlowicz fra la Sublime Porta » e la repubblica di Polonia, ed essendo anche sotto la protezione della Sublime Porta era dato ordine al sopradetto Han » di Crimea, di non metter piede in nissuna maniera al pæse » di Polonia, ed eran emanati sublimi comandi ai presidiarii e » governatori delle frontiere, acciò di astenessero di far qualche danno a Polonia, e così si supponeva su la repubblica » di Polonia riconoscendo la protezione della Sublime Porta » osserverà i patti di Carlovicz e si asterrà dalla rottura della » pace, i Russi nemici della Sublime Porta formando i loro » squadroni dentro in Polonia, e provvedendo anche i loro » viveri per le truppe, hanno finalmente effettuati quei danni » che provengono ai confini della Sublime Porta dal diuturno » soggiorno delle truppe russe dentro in Polonia ed improvvisamente gettandosi sopra le fortezze di Cocim l'aveano assediate, ma coll' ajuto di Dio vendicatore le truppe ottomane furono vittoriose e triomfanti ed i Russi sconfitti ed » esterminati, ma siccome si è saputo dagli scritti venuti dai » presidiarii delle frontiere come anche dai prigionieri presi, » ed anche da alcuni confederati, che solamente la terza » parte di quelli squadroni si erano venuti per assediare Cocim erano Russi e la maggior parte Polacchi, dai quali alcuni voloutariamente, ed alcuni sforzatamente seguitarono

» i Russi, si esaminò come potrebbe esser che la maggior parte
» di essi fossero Polacchi e seguitassero i Russi, e si è risaputo
» da Potocki e Crasinski uomini riguardevoli della repubblica
» polacca, i quali si erano confugiati alla Sublime Porta, che
» due anni avanti i Russi coi Polacchi contra i trattati di Car-
» lovicz aveano rinovato gli antichi loro trattati in maniera
» che ogni qual volta accadesse una guerra frà la Sublime
» Porta e la Russia, anche i Polacchi unitamente coi Russi
» facessero la guerra contra la Sublime Porta, quando acca-
» desse una guerra fra la Sublime Porta e la Polonia, i Russi
» anche unitamente facessero la guerra contro la Sublime
» Porta, e sopra questo si sono dati e ricevuti istrumenti fra
» loro, e si è interrogato anche Obrescoff residente di Russia,
» il quale secondo l'antico costume della Sublime Porta si
» trova custodito nell' imperiale campo, il qual residente con
» memoriale sottoscritto con proprio nome ha verificato il
» fatto così, dunque la repubblica di Polonia parte con
» propria voluntà, e parte sforzatamente facendo la rottura
» della pace, è notorio che hanno rotto anche i trattati di Car-
» lovicz; dunque la Sublime Porta osservando sempre i patti
» e le condizioni dell' amicizia e buona armonia, e conser-
» vando da ogni danno ed iugiuria i Polacchi che si trovano
» confinanti, e tranttando sempre con ogni cautela acciò non
» sieno oltraggiati i sudditi d'ambe le parti, con tutto che ve-
» desse da molto tempo le cattive azioni dei Russi, i Polacchi
» non conoscendo questa esimia grazia, ansi entrando in si-
» mili astuzie, come che hanno dichiarato la loro ostilità',
» così la Sublime Porta è costretta di far la guerra contro tali
» nemici per esterminarli ovunque si trovino, ed in questo
» punto la Sublime Porta ha le sue ragioni, ed i Polacchi ve-
» nendo ad esser simili ai Russi nella rottura della pace se-
» condo le sacre sentenze, a tenore delle quali bisogna che si
» faccia la guerra anche contra loro, legalmente conviene che
» si tratti con quei Polacchi, i quali essendo uniti coi Russi
» vengono ad attaccare le truppe ottomane conforme si tratta

» coi medesimi Russi, e siccome Crasinski e Potozki gran ma-
» rescialli della repubblicca polacca hanno pregato acciò le
» truppe ottomane entrino dentro in Polonia ed escludino ed
» esterminino i Russi ed i loro aderenti, E. Potocki stesso
» venendo all' imperial campo ed andò da parte di Crasinski
» anche una sigillata scrittura essendo noto a tutti irragione-
» voli uomini che bisogna vendicarsi dal nostro nemico, e
» combattere coi Russi, e quei Polacchi che sono aderenti dei
» Russi, con introdurre dentro in Polonia truppe ottomane,
» così si notifica alle altre corti nostre amiche acciocchè
» sappino, che si manda dentro in Polonia un generalissimo
» con molte truppe, e con cannoni ed artiglieria, e gli si è
» commesso acciò ammazzasse i Russi, e quei Polacchi che
» aderendosi ai Russi combattono, e conservasse senza danno
» quei Polacchi che dimandano protezione e sono amici. *Bro-*
» *gnard's Bericht vom* 3 *julius* 1769. »

III. — Page 225.

Déclaration que le reïs-efendi et le nischandzi, par ordre de la Porte ottomane ont fait aux ministres de leurs majestés impériales et royales et de sa majesté prussienne, dans une conférence tenue la nuit du 1 *au* 2 *décembre* 1770 (Pièce écrite en français).

« La Porte ottomane ayant été informée du contenu de la réponse que la cour de Russie a donnée à Pétersbourg au ministre de Sa Majesté le roi de Prusse, par rapport à la médiation, et dont le but principal tend à une négociation particulière à établir entre les deux puissances belligérantes pour rétablir la paix par ce moyen; que la Porte, après avoir délibéré mûrement sur cette affaire, les avait chargés de déclarer aux ministres de la cour de Vienne et de Berlin que la constitution actuelle de l'Empire ottoman ne permettait pas d'entrer en aucune négociation particulière avec une puissance

chrétienne, avec laquelle elle est en guerre ; qu'en conséquence elle avait choisi les deux cours respectives pour la médiation, comme également amies de la Porte et de la cour de Russie ; que la Porte, incapable de changer de sentiment sur une affaire unanimement résolue par le grand divan, et approuvée par sa Hautesse le Sultan, persistait fermement dans sa résolution, savoir : qu'elle n'entrerait jamais dans aucune négociation particulière avec la cour de Russie, comme elle l'avait déjà fait connaître précédemment par la réponse que le grand-vizir avait faite au général comte de Romanzoff ; qu'elle ne pourrait traiter avec la cour de Russie, que par le moyen de la médiation de leurs Majestés Impériales et de Sa Majesté le roi de Prusse, et sans y admettre même aucune autre puissance quelconque ; que la Porte espérait que les deux cours médiatrices feraient connaître leurs sentimens à la cour de Russie, et qu'en même temps elles feraient tout leur possible pour porter la cour de Russie à une formelle acceptation. Que la Porte était sincèrement portée pour le rétablissement de la paix ; et comme la cour de Russie avait déjà fait connaître le même désir, elle espérait que cette cour ne ferait aucune difficulté d'accepter aussi, de son côté, et formellement la médiation des deux cours respectives ; mais que, si contre toute attente la cour de Russie déclinait par continuation la médiation proposée, la Porte se flattait que les deux cours médiatrices distingueraient facilement de quel côté les obstacles provenaient, de quel côté ensuite elles trouveraient le plus de confiance et l'amitié des deux cours médiatrices. Quant à la liberté du ministre de Russie, d'Obreskoff, que la cour de Russie demandait comme un article préliminaire, la Porte ne le refusait pas ; elle avait déjà fait connaître plusieurs fois à Sa Majesté le roi de Prusse ses raisons pourquoi cet article, jusqu'à présent, n'avait pas encore été effectué ; cependant elle déclare : qu'aussitôt que la cour de Russie sera sincèrement portée pour le rétablissement de la paix, et qu'elle aura accepté la médiation des deux cours respectives, la Porte fera incessamment mettre en liberté le ministre

de Russie. Elle répète cependant ses instances auprès des deux cours médiatrices de prier sa majesté impériale de Russie de munir ledit Obreskoff de son plein-pouvoir, afin que, pour abréger les longueurs d'un congrès, il puisse, sous la commune médiation, traiter ici à Constantinople pour parvenir par ce moyen à une prompte réconciliation; mais si la cour de Russie persiste à traiter dans un congrès à établir, alors la Porte promet de renvoyer honorablement ledit Obreskoff jusqu'aux frontières, et de le mettre en liberté. Cependant, comme personne ne connaît mieux que lui les affaires qui ont occasionné la présente guerre, la Porte serait charmée si la cour de Russie voulait le nommer aussi dans ce cas un de ses ministres plénipotentiaires. Les deux ministres de la Porte ci-mentionnés prient les deux ministres des cours médiatrices d'expédier cette déclaration aussitôt par un courrier extraordinaire à leurs cours respectives, afin de la faire parvenir au plus tôt à la cour de Russie, et d'insister sur une réponse prompte et définitive, et de la faire parvenir à la Sublime-Porte avec toute la célérité possible, afin que par là elle fût mise en état de prendre ses arrangemens ultérieurs, si elle doit espérer la paix, ou penser à continuer la guerre.

IV. — Page 228.

Comme la cour impériale et la Sublime-Porte ottomane se sont toujours occupées à remplir avec sincérité les devoirs mutuels d'une amitié fondée sur le puissant lien du bon voisinage et d'une paix perpétuelle, et n'ont jamais cessé de rechercher avec affection et cordialité tous les moyens les plus propres à consolider et resserrer de plus en plus les nœuds fortunés de la bienveillance réciproque; sur ces entrefaites les jours du repos des nations et de la prospérité publique ayant été interrompus par le commencement et la durée de la guerre, qui depuis quelque temps s'est élevée entre la Sublime-

Porte et la Russie par le concours de certains accidens, les deux cours, en conséquence de leurs sentimens mutuels, ont cru devoir prendre amicalement en considération la manière la plus efficace pour faire cesser au plus tôt un fléau aussi préjudiciable à la tranquillité générale, en rétablissant la paix d'une façon convenable à la dignité de l'Empire ottoman : et comme à cette fin on a cru à propos et jugé nécessaire pour la plus prompte exécution d'un dessein aussi salutaire d'établir un concert de conventions sur certains points, et les désirs et les vœux des deux partis ne pouvant que se réunir pour l'arrangement d'un objet qui devait produire un succès aussi heureux : à cet effet, et pour régler et consommer au plus tôt cet ouvrage salutaire, la Sublime-Porte ayant constitué pour ses plénipotentiaires le très-excellent Atif Mohammed Emin-Efendi kadileskier actuel d'Anatolie, et Raïf Ismaïl-beg, substitué à la charge de reisulkuttab auprès de l'étrier sultanique, et Seïd Osman-Efendi qui, ayant ci-devant occupé la charge de reisulkuttab, se trouve actuellement substitué à celle de nichangi, également auprès de l'étrier sultanique, et la cour impériale ayant de même nommé pour son plénipotentiaire le sieur François de Thugut Chevalier, conseiller actuel et ministre résident de leurs Majestés Impériale et Royale apostolique près la Sublime-Porte, les plénipotentiaires des deux côtés, après avoir, conformément à l'usage, produit leurs pleins-pouvoirs respectifs, ayant discuté la matière dans plusieurs conférences tenues à ce sujet, on est convenu sous la bénédiction du Très-Haut sur les cinq articles suivants, dont la teneur se trouve insérée ci-dessous mot pour mot.

Article premier. La Sublime-Porte paiera à la cour impériale, pour frais de préparatifs de guerre, vingt mille bourses d'argent, dont chacune sera de cinq cents piastres. De sorte que d'abord et immédiatement après le jour de la signature de la présente convention, il sera envoyé quatre mille bourses aux frontières, et que les seize mille bourses restantes seront de même remises au même endroit avec promptitude par par-

ties l'une après l'autre, en observant toujours les précautions nécessaires au secret. Toute la somme sera livrée de cette façon, en entier, dans l'espace de huit mois, à raison de huit mille bourses par chaque quatre mois. Que si cependant la nécessité du secret l'exigeait, le délai d'un seul mois ne serait pas imputé à contravention ni à dommage ; et si, de plus, la cour impériale, ainsi que les plénipotentiaires respectifs en sont convenus dans leurs conférences, jugeait à propos d'employer deux ou trois mille bourses à la réussite de certaines vues secrètes. elle pourra le faire, et dès qu'elle en donnera avis, elle en sera indemnisée, et la susdite somme sera payée par la Sublime-Porte.

Article deuxième. La Sublime-Porte, pour témoigner sa gratitude et reconnaissance parfaite des procédés généreux, qui ont été manifestés de la part de leurs majestés impériale et impériale royale apostolique, leur remettra de plein gré et leur cédera en don toute la partie des dépendances de la province de Valachie, qui se trouve bornée par les frontières de la Transilvanie et du Banat de Temeswar, d'un autre côté par le Danube, et de l'autre côté par la rivière Olte, et la cour impériale exercera de plus la supériorité sur la rivière Olte.

Article troisième. Comme les habitans de la Valachie et de la Moldavie, depuis plusieurs années, n'ont point cessé de troubler la tranquillité des frontières de la Transilvanie et d'étendre leurs usurpations sur le territoire de la cour impériale, pour qu'à l'avenir il ne subsiste plus aucun prétexte de contestation ni de transgression, on recherchera et distinguera à l'amiable les anciennes limites incontinent après la conclusion de la paix, et dans cet arrangement encore on s'appliquera à satisfaire la cour impériale.

Article quatrième. Le commerce des sujets de leurs majestés impériale et impériale royale apostolique jouira dans toute l'étendue de l'Empire ottoman de la protection la plus décidée de la Sublime-Porte, en sorte que tous les articles de sûreté, franchise, utilité et autres accordés aux marchands et

sujets de toute nation quelconque seront aussi exécutés et observés en faveur des marchands et sujets de la cour impériale : surtout on n'exigera plus désormais des susdits sujets et marchands la mesettene (masztarie) de la douane, et si à l'avenir les ministres qui résident de la part de la cour impériale près la Sublime-Porte proposent quelque chose qui tende à faciliter et à augmenter le commerce de leur nation, leurs représentations seront favorablement écoutées et admises d'une manière correspondante aux devoirs étroits d'amitié et de bienveillance qui subsistent entre les deux Empires; de plus, la Sublime-Porte s'engagera et s'obligera, dans le sens qu'exige la bienveillance réciproque, à être garante et caution de ce que les régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli, de Barbarie observent à l'avenir, avec la plus scrupuleuse exactitude, les règles d'amitié vis-à-vis des bâtimens qui parcourent les mers avec pavillon et patentes de leurs majestés impériale et impériale royale apostolique, à quoi la Sublime-Porte ne leur permettra désormais d'aucune façon de contrevenir et empêchera absolument et fera cesser toute violation et prévarication contraires.

Article de compensation qui est respecté le cinquième. Leurs majestés impériale et impériale royale apostolique, eu égard aux quatre articles ci-dessus, et aux sentimens qui sont dus au bon voisinage, s'engageront à délivrer des mains de la Russie, par la voie des négociations, ou par la voie des armes, et à faire restituer, comme ci-devant, à la Sublime-Porte les forteresses, provinces, territoires qui, se trouvant dans la possession de la Sublime-Porte, ont été envahis par les Russes depuis le commencement de la guerre qui s'est élevée entre l'Empire ottoman et la Russie ; et à ce que, sans que l'indépendance et les libertés de la république de Pologne, sujet de la présente guerre, souffrent la moindre altération, le traité de paix, sous l'aide du Tout-Puissant, soit fait conformément aux conditions de la paix conclue avec la Russie sous Belgrade, l'an 1739; ou que, selon que les circonstances du

temps l'exigeront, la paix soit rétablie à des conditions qui s'accordent avec la dignité et qui puissent convenir à l'adhésion et au libre acquiescement de la Sublime-Porte, et dont l'acceptation et l'admission soient, à son égard, exemptes d'inconvéniens majeurs. De plus, leurs susdites majestés ne permettront pas que désormais la Russie mette en avant de vains prétextes tendant à retarder la conclusion de l'affaire; mais levant au plus tôt les obstacles contraires à cet utile dessein, et préférant à tout le rétablissement de la tranquillité générale, elles consommeront l'ouvrage salutaire de la paix. En foi de quoi, et pour l'exacte observation des stipulations contenues dans les articles ci-dessus, nous soussignés, ministre résident et plénipotentiaire de leurs majestés impériale et impériale royale apostolique, en vertu des pleins-pouvoirs qui nous ont été donnés par leurs susdites majestés, avons signé le présent instrument et y avons fait apposer le cachet de nos armes, pour être échangé contre un exemplaire écrit en langue turque, signé et scellé en dite forme par le très-magnifique vizir Mehmed-Pascha, kaimakam de l'étrier sultanique, en vertu de sa charge et de ses pleins-pouvoirs.

Fait à Constantinople ce 16 juillet 1771.

(L. S.) François de Thugut.

V. — Page 281.

Quelque précieux que soit l'ouvrage de Ferrand, *Histoire des trois démembremens de la Pologne*, il contient beaucoup d'erreurs, surtout en ce qui concerne la politique de l'Autriche, l'auteur n'ayant puisé que dans des sources françaises; de plus, il passe sous silence plusieurs faits que les documens français auraient pu lui apprendre; de ce nombre sont les efforts constans du duc de Choiseul pour déterminer la Porte à

une alliance maritime, et les démarches extérieurement faites par le duc d'Aiguillon, pour comprendre dans cette alliance le roi de Prusse, Frédéric II, mais qui s'y refusa. Ferrand dit (t. 1, p. 97) : « Dès lors (1770) Thugut versé dans la langue » turque, qui connaissait bien Constantinople, et que sa cour » savait être un homme adroit, établit auprès du diwan et » mena de front, avec une grande habileté, une double négo- » ciation ; l'une pour joindre le roi de Prusse à la médiation, » si elle avait lieu, l'autre pour écarter la France de l'alliance » si l'Autriche en faisait une avec les Turcs. » Mais il y a là trois graves erreurs : en effet, Thugut n'a fait aucune démarche pour faire échouer l'alliance maritime désirée par la France ; en second lieu, le prince de Kaunitz ne songeait pas encore, en 1770, à une alliance avec la Turquie, et Thugut, par conséquent, ne pouvait pas avoir reçu des instructions à ce sujet, car celles qu'il reçut à l'occasion du traité de subsides datent du 27 janvier 1771 ; enfin, Thugut n'ayant entamé aucune négociation avec les ministres de la Porte pour joindre l'ambassadeur de Prusse à la médiation, mais, fidèle aux instructions qu'il avait reçues après l'entrevue de l'empereur Joseph et de Frédéric II, à Neisse, il ne fit rien non plus pour l'en éloigner. A la page 104, Ferrand dit : « Obreskoff avait une connais- » sance parfaite de la Turquie, qu'il habitait depuis près de » quarante ans. » Obreskoff n'y était que depuis dix-huit ans, comme il le dit lui-même dans son mémoire, daté des Sept-Tours. Ferrand se trompe encore lorsqu'il dit, page 155 : « Kaunitz croyait trouver dans une alliance avec les Turcs » plus d'avantages qu'avec la Russie ; » or il ne s'agit jamais d'une alliance, mais seulement d'un traité de subsides conclu dans le but de forcer la Russie à faire la paix et à accepter la médiation de l'Autriche. A la page 233, il dit : « Obreskoff » était en liberté ; — le lieu même dans lequel on le fit con- » duire, Semlin, prouvait l'influence que l'Autriche avait eue » dans cette affaire. » Il est très vrai que Thugut avait obtenu a mise en liberté d'Obreskoff, que les demandes instantes du

ministre de Prusse et de l'ambassadeur d'Angleterre n'avaient pu obtenir; mais la circonstance qu'Obreskoff se rendit à Semlin, n'avait d'autre raison qu'un désir exprimé par la Porte, de ne pas le faire passer à travers le camp du grand-vizir, parce qu'on craignait que sa vue n'excitât les murmures des troupes. — On lit à la page 286 : « Le diwan ne put se dissimuler » alors qu'il avait été joué dans le traité du 6 juillet, et que la » somme déjà payée à compte de vingt mille bourses était » perdue ; » cette note : « Je n'ai trouvé aucun indice qu'il ait » été payé au-delà de quatre mille bourses, » est erronée comme la remarque précédente, car la Porte payait encore deux mille autres bourses quelque temps après. Plus loin, il faut lire Yedisan, tribu de la Bessarabie, au lieu de « tribu de » la Basse-Arabie, appelée Diedsan. » Une autre erreur plus grave est celle où il dit, page 474 : « La Porte envoya le » grand-vizir Osman-Efendi et Abdulkérim qui avaient négo- » cié l'armistice. » Osman-Efendi était nischandji et non grand-vizir, et son collègue, envoyé avec lui de Constantinople, était le scheïkh de l'Aya Sofia, Yasindjizadé, et non pas Abdoulkérim. Le grand-vizir d'alors était Mouhsinzadé-Pascha. « Tant que Schain-Guerai (c'est le nom de ce concurrent) » ne voyait pas arriver un Can : » mais le concurrent de Dewlet-Ghiraï, nommé par la Porte, s'appelait Sahib et non Schahin, qui était son kalgha et que les Russes conduisirent à Saint-Pétersbourg. La question toute pragmatique de Ferrand (page 250) : « Par quel aveuglement la Porte avait-elle con- » senti à tenir secret un traité payé si cher qui ne pouvait lui » être utile qu'autant qu'il eût été publié, et à s'en reposer » uniquement sur l'Autriche pour le moment et le mode de » son exécution? Comment n'en avait-elle pas fait donner au » moins indiscrètement avis à la France? et comment n'avait- » elle pas senti qu'en faisant passer au moins quelques soup- » çons à Pétersbourg, elle rendait la Russie plus facile sur la » condition de la paix, » trouve sa solution si l'on réfléchit à l'inquiète jalousie du Sultan de régner par lui-même et au

choix de ses négociateurs, le substitut du reïs-efendi à Constantinople, Ismaïl Raïf, et Osman-Efendi, tous les deux hommes pleins de zèle, mais dont le premier était dans une continuelle ivresse d'opium, et le second subjugué par la haute idée qu'il avait de lui-même. Il était d'autant plus nécessaire de garder un profond silence à ce sujet, que les oulémas n'en avaient aucune connaissance, et que le moindre indice de l'existence de ce traité de subsides aurait coûté aux négociateurs leurs places, et plus tard, lorsque les Autrichiens eurent déjà reçu un à-compte de trois millions, même leurs têtes. La France, qui avait excité la Porte à cette guerre, lui était suspecte pour cette raison, et son ressentiment fut encore nourri par les incessantes calomnies politiques de l'ambassadeur anglais, lord Murray. Thugut, par ses connaissances de la langue turque et des affaires, au contraire, jouissait de toute la confiance de la Porte, et M. de Saint-Priest a écrit la vérité lorsqu'il a dit : « Il a su leur persuader qu'il leur était personnellement favorable. — Il ne manquait plus à leur bêtise » que d'acquitter de toute imputation celui qui a été l'instrument du traité du 6 juillet 1771, et que je crois aussi » subtil qu'ils le sont peu, etc. »

VI et VII — Page 283.

« La Sublime-Porte est trop juste et trop éclairée pour ne pas rendre le témoignage le plus décidé, que le roi, mon maître, vrai ami des deux parties belligérantes (depuis que la médiation lui a été déférée de la part de la Russie dès le commencement des troubles présens et que la Sublime-Porte, en acceptant celle que Sa Majesté lui offrait, a marqué ses bonnes dispositions et son acquiescement à la paix et n'a eu d'autre désir que celui de ramener la tranquillité générale) n'a point négligé de s'employer à avancer par toutes sortes de bonnes insinuations cet ouvrage salutaire et à s'acquitter des devoirs de pacificateur en employant les voies les plus sûres et les plus convenables. — Et quoique Sa Majesté ait éprouvé jusqu'à

présent de la part de la Russie un procédé auquel elle ne s'attendait point et qui fait clairement voir que cette cour s'est laissée éblouir par les succès de fortune, sans songer à son inconstance; le roi, cependant, se croyant obligé, dans ces circonstances, de préférer une sage activité à toute autre réflexion, a le dessein le plus sérieux de poursuivre et d'achever cette œuvre désirable, en observant les précautions qui pourront mettre à l'abri de tout détriment l'honneur de la Sublime-Porte. *Traduction du mémoire, remise de la part de M. l'envoyé de Prusse à la Sublime-Porte. Mars 1771.*

VIII. — Page 286.

Traduction d'une déclaration de la Sublime-Porte touchant la Pologne, par le drogman autrichien à la Porte.

« Quoique les articles de la paix de Carlovicz stipulée entre la Sublime-Porte et la république de Pologne fussent duement observés, et que tous les Polonais, moyennant les justes égards que l'on avait pour eux jouissent d'une sûreté et d'une tranquillité parfaites : cependant comme, vu les circonstances et les combinaisons des événemens, on ne pouvait douter que la désolante guerre, survenue par la fatalité des choses d'ici bas, ne dût être aussi pour les Polonais une source de malheurs et de calamités ; et que par des avis et notions reçus de quelques seigneurs du royaume de Pologne (gens de la probité et de l'intégrité la plus exacte, et dont on était plus que sûr que les propos et les vœux étaient entièrement d'accord avec le vrai intérêt de l'état), on a eu la connaissance de ceux des particuliers de la république, qui, animés contre leur patrie, y soufflaient le feu de la guerre et de la destruction; on a voulu publier la conduite qu'on se croyait obligé de tenir vis-à-vis de ces gens-ci, et la Sublime-Porte a, en conséquence, donné un manifeste rempli d'admonitions et a eu des raisons d'y employer un tour d'expression, qui pût aussi être entendu, comme en voulant à toute la Pologne en général.

On a donné les explications les plus forcées à ce manifeste, et le mettant sous le point de vue le plus haïssable, on a tâché d'imposer à ceux de la république qui, n'ayant pas assez de lumières pour discerner le bon d'avec le mauvais et l'utile d'avec le nuisible, étaient les plus susceptibles de surprise. On a empêché des esprits faibles de s'apercevoir de la délicatesse du dit manifeste, lequel, selon les vrais principes de la politique et de l'humanité, tendait uniquement à intimider les uns et à rassurer les esprits déconcertés des autres, n'ayant absolument autre chose en vue que la paix et la concorde, et il a été facile d'entrevoir et de s'assurer que tout ceci n'était que l'effet du désir que l'on avait de se frayer un chemin pour venir à bout de desseins dangereux.

Des gens donc, dont la bonne foi et la véracité n'avaient pas besoin de preuves et de témoignages, et dont on ne pouvait seulement révoquer en doute l'attachement au vrai bien-être de leur patrie, étant venus de la part de ce qu'il y a de plus respectable en Pologne se jeter entre les bras de la Sublime-Porte; il serait très superflu de détailler que c'est par pitié pour eux, qu'on a été obligé de sacrifier la tranquillité publique.

La très-brillante majesté du Grand-Seigneur à la pénétration, de laquelle rien ne peut échapper s'étant aperçue depuis quelque temps, par quelques indices, qu'en déguisant par des interprétations amenées de loin le vrai et réel sens, l'on avait envie de substituer et de faire valoir le sens apparent et étranger du manifeste que, comme il a été dit ci-dessus, feu Hadji Mehmet Emin-Pascha, exécuté à mort sur de justes soupçons de mauvaise conduite dans le dessein d'appuyer et de contenir ceux, parmi les grands et le peuple de Pologne, qui ne s'étaient point laissés entraîner dans les troubles, avait ci-devant publié contre ceux qui tâchaient de renverser la paix de Carlovicz subsistante inviolablement entre la république de Pologne et la Sublime-Porte, et qui étaient assez imprudens pour adhérer et suivre des maximes dont il ne pouvait que résulter l'altéra-

tion des constitutions sacrées de la république, et qui, enfin, se raidissant contre tous leurs concitoyens, cherchaient de l'honneur dans le beau titre d'ennemis de la patrie, que des gens éclairés et sans préoccupation n'ont pas balancé à leur donner : et la Sublime immortelle Porte, si célébrée dans tout l'univers par ses bienfaits et son humanité, étant, grâce au ciel, si pure et si exempte de toute tache d'injustice et de perfidie semblable, que cette imputation recherchée et précaire ne peut aucunement auprès des gens sans préjugés, être mise sur son compte, il y a tout lieu d'être surpris d'une pareille récrimination.

Puis donc qu'il est nécessaire de manifester et faire savoir à tout le monde que toute la république de Pologne, aussi bien que chacun de ses individus en particulier, est l'objet de la miséricorde et de l'humanité de la Sublime-Porte, et doit être assistée de tout le pouvoir à elle confié par le Très-Haut; que la très bienfaisante majesté du Grand-Seigneur ne souffrira jamais, que les grands et les petits bien intentionnés de la Pologne malgré des insinuations malignes, qui les effraient et les remplissent de méfiance, aient d'autres choses à éprouver de la part de la Sublime-Porte, que l'appui et le soutien le plus sincère et le plus sérieux, et que la belle qualité de juste et d'équitable qui fait le caractère de Sa Majesté sultanique, est actuellement dans toute sa vigueur, et le sera inviolablement à l'avenir en faveur de la république : on a cru devoir, par cette déclaration authentique, publier et mettre devant les yeux de tout le monde les sentimens ci-dessus de la Sublime-Porte. Ecrit vers le milieu de la lune mouharrem, l'an de la Higré 1185. *Traduxit Herbert*, 24 *junius* 1771.

IX. — PAGE 313.

Intimation faite à la Starostie de Zipz de la part de la lieutenance suprême de Pressbourg.

« Quandoquidem circa vigentes in regno Poloniæ dissen» siones relatum haberetur, quod cum commendans arcis lu-

» bliviensis cum vero gubernatore Starostiæ 13 oppida Scapus-
» ciensia respicientis a Marescallo reconfœderatorum Polono-
» rum mandatum illud obtinuerit, quo tam ipse quam et ejus-
» dem proventus dicto marescallo resignentur ; secus arcem
» armis occupaturus sit, a principe Poniatowski autem velut
» Starostiæ possessore eos ordines acceperint, ut præfatis recon-
» fœderatis armis omni possibili modo resistant, ea propter
» prætitulatis dominationibus vestris harum serie suadendum
» duxi, quatenus antelato confœderatorum Marescallo indilate
» circaque omnem moram scripto notum reddere velint, qua-
» liter ad 13 oppida in hæreditario S. M. Serenissimæ meæ
» dominæ clementissimæ regno sita, et ejusdem supereminen-
» tibus regni juribus subjecta, seu ingressus extranearum mili-
» tarium copiarum seu aliæ quæcunque violentiæ nulla ra-
» tione admitti valeant; præter id autem ipsi quoque suprafacto
» Starostæ velut modo fatorum 13 oppidorum hypothecario
» possessori aut loco hujus ibidem existenti ejusdem officiali
» ipsum id prævia modalitate scripta æque ac indilate intelli-
» gendum præbeant prædictæ dominationes, quod nimirum ad
» prærepetita regno huic Ungarico ingremiata et ejusdem su-
» pereminenti juri subjecta coronæ interim Poloniæ cum utili-
» tatibus duntaxat in litteris pignoratitiis expressis inhypo-
» thecata 13 oppida seu ingressus extranearum militarium
» copiarum sive aliæ quæcunque violentiæ nulla ratione ad-
» mitti queant, et prout declaratio ejusmodi Marescallo con-
» fœderatorum æque jam facta haberetur, ita nec annui possit,
» ut eadem oppida semet ad vigentes in regno Poloniæ dis-
» sensiones quoque modo immisceant. In reliquo solito cum
» æstimio persevero.

» Posoniæ, 22 julii 1768.

» Dominationum, etc.,

COMES JOHANN. CSAKI.

X. — Page 376.

Un aperçu de la vie et de l'administration de Melek Mohammed-Pascha,[1] le second grand-vizir célèbre de ce nom, époux d'une sultane comme le premier qui avait été fiancé à la fille de Mourad IV, âgée de 14 ans, trouvera ici sa place, d'autant mieux que nous pourrons rectifier quelques erreurs commises par M. le comte Racsinski dans son *Voyage pittoresque de Constantinople*.

Le père de Melek Mohammed était le kapitan-pascha Fündüklü Souleïman, né Bosnien; son fils Mohammed, surnommé dans sa jeunesse Melek, c'est-à-dire l'ange, à cause de sa rare beauté, avait été élevé à l'âge de 14 ans, en l'année de l'hégire 1148 (1735) et sous le grand-amiralat de son père, au rang de prince de la mer (capitaine de haut bord d'un vaisseau); plus tard il fut nommé intendant de l'arsenal (tersané kiayasi) et en l'année 1165 (1751) kapitan-pascha avec rang de beglerbeg. L'année d'après il fut promu à la dignité de vizir à trois queues de cheval et conserva le commandement de la flotte jusqu'à l'avènement du sultan Osman III, sous le règne duquel il fut destitué; depuis il vécut en exil à Stankhio jusqu'en l'année 1169 (1755). Réintégré dans la dignité de vizir, il fut envoyé comme gouverneur à Selanik. Sous le règne du sultan Moustafa III, il fut nommé nischandji et reçut la main de la sultane Seïneb (veuve du grand-vizir). Après avoir été investi en 1172 (1758), du gouvernement de Yanina, il fut rappelé à Constantinople où il occupa pour la seconde fois la place de nischandji, vizir

[1] Melek Mohammed-Pascha est le père du savant juge d'armée Abdoulkadirbeg, l'ami de l'auteur de cette histoire. C'est grâce aux communications de ce haut dignitaire que M. de Hammer a été mis à même de rectifier quelques erreurs du comte Racsinski et à compléter la notice biographique de Melek Mohammed-Pascha, insérée dans la biographie des vizirs par Djawid.

de la coupole; gouverneur de Widin en 1177 (1763), puis l'année suivante gouverneur de Belgrade, il retourna dans la capitale où le Sultan lui assigna pour demeure un de ses palais: distinction qui ne pouvait avoir lieu sous l'administration de Raghib-Pascha dont la jalousie retenait les gendres du Sultan dans leur province. Investi du gouvernement d'Anatolie, il fut, à la mort du grand vizir Moustafa-Bahir, nommé administrateur provisoire (Kaïmakam), place qu'il occupa pendant un mois jusqu'à l'arrivée du grand-vizir Mouhsinzadé-Pascha; gouverneur d'Aïdin, puis en 1179 (1765) gouverneur de Roumilie, et l'année suivante kapitan-pascha pour la seconde fois, il fut revoqué dans la même année. Mais bientôt il fut réinstallé dans les fonctions de Nischandji, qu'il remplit pendant six ans. Durant la guerre de Russie, il géra pour la seconde fois les affaires de l'Empire en qualité de kaïmakam, pendant tout le temps que le grand-vizir fut absent de Constantinople. A l'avénement du sultan Abdoulhamid, il fut révoqué et reçut pour la troisième fois le commandement de la flotte. Après la paix de Kaïnardjé et la mort de son épouse, la sultane Seïneb, il fut envoyé à Chocim pour présider à l'échange de l'ambassade extraordinaire; de retour de cette mission, il se rendit comme gouverneur à Belgrade, où il fit rentrer sous l'obéissance les yamaks mutinés. En récompense de ce nouveau service, il obtint la place de receveur des impôts de Morée et lorsque, peu de temps après, il dut la céder à Ghazi Hasan-Pascha, Melek Mohammed se rendit en qualité de gouverneur à Négrepont, d'où il marcha sur Thèbes pour comprimer une rébellion des Arnautes. En l'année 1195 (1701), il fut nommé gouverneur du Caire; l'année suivante, il passa pour la seconde fois à Belgrade, d'où il se rendit, deux mois plus tard, à Candie investi des mêmes fonctions. Il y resta jusqu'en l'année 1198 (1783), où il repassa en Morée comme receveur des impôts; l'année d'après, il fut envoyé en qualité de gouverneur à Bender, puis à Widin, d'où il expulsa Pasbanoghli-Omer, dont le fils est devenu, sous le règne de Sélim III, un des plus fameux rebelles

qui aient ensanglanté les pages de l'histoire ottomane. Après qu'il eut perdu tous ses biens par suite d'un incendie, le grand-vizir Yousouf-Pascha lui retira le fermage des impôts qu'on prélevait en Roumilie sur les sujets appelés les enfans des conquérans (ewladi fatihan) et l'exila à Khios. Sélim III le réinstalla, à son avènement, dans son ancienne dignité de vizir et lui donna le gouvernement de Candie. Lorsqu'en 1206 (1791) le grand-vizir Kahwedji Yousouf-Pascha, l'ennemi personnel de Melek Mohammed-Pascha fut destitué, ce dernier fut appelé au grand-vizirat; il occupait ce poste depuis deux ans huit mois et sept jours, lorsque le Sultan vint lui redemander inopinèment le sceau impérial, le dimanche 24 octobre 1794 (29 rebioul-ewwel 1209). Le Sultan lui permit d'aller habiter le seraï de la sultane Aïsché qu'il avait acheté autrefois à Ortakœï, où il demeura pendant sept années encore, jusqu'à sa mort qui eut lieu dans la nuit du 16 schewwal 1216 (19 février 1802). Ses restes furent déposés dans la mosquée que son épouse avait fait construire en face de Sououktscheschmé (*la fontaine froide*). Djawid, l'impartial biographe des grands-vizirs, lui accorde cette louange méritée confirmée, d'ailleurs par les rapports des ambassadeurs européens, que sa loyauté et la douceur de son caractère lui avaient valu l'estime et la considération de tout le monde. Après la mort de son épouse, la sultane Seïneb, en 1774, Melek Mohammed s'était remarié; de ce mariage il eut trois fils, dont le dernier, Abdoulkadirbeg, actuellement grand-juge, est né en 1776. Son père était alors âgé de 55 ans et non pas de 95, comme le prétend le comte Racsinski.

XI. — Page 392.

Clauses additionnelles du traité de Kaïnardjé. (Voyez Martens, *Recueil des Traités*, t. II, p. 287).

Article I. Par cet article séparé, il est arrêté que la Sublime-Porte s'engage à payer à la Russie pour les frais de guerre

quinze mille bourses, c'est-à-dire, sept millions et demi de piastres, qui d'après le cours de la monnaie russe forment la somme de quatre millions de roubles. Cette somme sera payée en entier dans trois ans et dans les trois termes suivans : le premier au 1er janvier 1775; le second au 1er janvier 1776, et le troisième au 1er janvier 1777; chaque paiement se composera de cinq mille bourses qui seront reçues par l'ambassadeur russe. Si la cour de Russie demandait au sujet du paiement de cette somme une garantie quelconque, la Sublime-Porte la contentera aussi sous ce rapport et lui donnera la sûreté demandée. La Sublime-Porte s'engage par la présente, d'observer cet article comme s'il avait été inséré mot à mot dans le traité conclu entre les deux cours. En foi de quoi nous avons apposé notre signature et notre sceau : le 11 (21) juillet 1774, à Kaïnardjé.

Article II. — Bien qu'il ait été convenu dans l'article XVII du traité de paix signé aujourd'hui, que la flotte russe devra évacuer les îles de l'Archipel dans l'espace de trois mois, les deux puissances contractantes ont arrêté d'un commun accord que, puisqu'il n'est pas question d'un ajournement dans l'article XXIV, on se tiendra de part et d'autre au sens de cet article XXIV d'après lequel la flotte russe doit quitter au plus tôt l'Archipel, et que, pour accélérer le départ de ladite flotte, la Sublime-Porte promet de lui fournir tout ce dont elle aura besoin et autant qu'elle le pourra. Cet article est obligatoire comme s'il avait été inséré dans le traité lui-même. En foi de quoi nous avons apposé notre signature et notre sceau; le 10 (21) juillet 1774, à Kaïnardjé.

XII. — Page 395.

Nous donnons ici quelques extraits des rapports du baron de Thugut qui témoignent et de son habilité comme diplomate et de son jugement sain et juste sur les affaires de cette époque.

Extrait d'un rapport daté du 3 septembre 1774.

« En présence de cette triste situation des affaires, mais qui ne laisse plus aucun doute, je n'ai pas encore pu faire usage des sages observations de V. E. relatives au commerce des pays héréditaires et à la navigation sur le Danube et dans la mer Noire, ni de celles qui ont trait aux faveurs à obtenir pour la religion catholique; au contraire, persuadé que je ne pourrais réussir en rien, j'ai cru devoir m'abstenir de toute démarche intempestive, d'autant plus qu'il m'a paru que, plus l'importance de ces objets est grande, plus aussi V. E. trouvera utile de suspendre toute démarche, qui n'étant suivie d'aucun résultat, pourrait compromettre l'avenir; il m'a donc semblé qu'il conviendrait de prendre d'avance telles mesures qui assureront la réussite des intentions de Sa Majesté.

En outre, comme d'un côté le droit de protection sur la religion schismatique est accordé à la Russie par une stipulation formelle du traité, et que de l'autre côté on prétend que le cabinet russe s'est réservé la libre navigation dans la mer Noire à l'exclusion de toutes les autres nations chrétiennes, j'ai jugé utile de ne faire aucune démarche intempestive à ce sujet, jusqu'à ce que la connaissance parfaite du mal me facilite elle-même les moyens de le combattre; d'ailleurs, l'esprit éclairé de Votre Excellence sera à même de choisir d'ici-là les moyens les plus efficaces pour faire lever les obstacles qui pourraient résulter pour la navigation des Etats héréditaires d'un traité exclusif conclu entre la Russie et la Porte, et pour prévenir sûrement l'oppression ou l'extermination de la religion catholique dans le Levant.

Mais si j'ai cru devoir attendre sur les deux objets en question les ordres ultérieurs de Votre Excellence, j'ai jugé nécessaire de garder envers la Porte un silence absolu sur les mesures dont Votre Excellence a daigné m'entretenir, et qui ont pour objet de protéger la Porte contre des attaques fu-

tures, de construire une forteresse à l'embouchure du Danube, etc. Sans doute, la réalisation de ces projets aurait été, dans la situation critique où cet empire se trouvait tout récemment encore, très salutaire; mais depuis que Votre Excellence a pris connaissance des conditions de la paix, elle se sera probablement convaincue que la position des deux empires, telle que l'avait faite le traité d'alliance offensive et défensive, a été totalement changée par le traité de Kaïnardjé, et que, par conséquent, s'il était encore possible de sauver la Porte, il conviendrait de trouver des mesures toutes nouvelles.

En effet, comme les stipulations de la paix actuelle assurent à la Russie d'un côté la partie Est de la presqu'île de Crimée, la forteresse de Yénikalaa et surtout l'excellent port de Kertsch, de l'autre côté, la possession de Kilbouroun, les deux rives et l'embouchure du Dniéper; comme, en outre, elle songe à rétablir non seulement les fortifications d'Azof à l'embouchure du Don, mais aussi à compléter la défense du beau port de Taganrok; enfin, comme ces contrées abondent en bois de construction, en fer, en chanvre, et en toutes choses nécessaires à la construction des vaisseaux, il lui sera facile de construire prochainement à Kertsch, et à peu de frais, une flotte de douze à quinze vaisseaux de haut-bord et autres navires, et dans ses autres établissemens, nouvellement acquis, un grand nombre de bâtimens de grandeur inférieure : par conséquent, d'avoir toujours prêt tout ce qui est nécessaire à de grands transports de troupes.

Comme, d'un autre côté, on ne peut pas douter que la Russie ne négligera pas d'entretenir en tout temps, dans ses nouvelles acquisitions un corps de trente à quarante mille hommes, soit qu'elle y emploie les milices chargées jusqu'alors de la défense des lignes de l'Ukraine, soit qu'elle ait recours à d'autres expédiens qui lui sont si faciles, il en résulte qu'à l'avenir la Russie sera toujours maîtresse, aussitôt que le cabinet de Saint-Pétersbourg le jugera à propos, d'opérer, sans aucun

armement extraordinaire et préalable, des descentes sur les côtes de la mer Noire, et à conduire, favorisée par le vent, en trente-six à quarante-huit heures, de sa nouvelle frontière de Kertsch, un corps de vingt mille hommes jusque sous les murs de Constantinople. Dans ce cas, une conjuration, concertée d'avance avec les chefs de la religion schismatique, éclatera sans nul doute, et il ne restera au Grand-Seigneur que de quitter son palais à la première nouvelle du mouvement des Russes, de s'enfuir au fond de l'Asie et d'abandonner le trône de l'Empire d'Orient à un possesseur plus habile.

Lorsque la capitale sera conquise, la terreur et l'assistance fidèle des chrétiens schismatiques soumettront indubitablement et sans peine, au sceptre de Russie, tout l'Archipel, les côtes de l'Asie-Mineure, toute la Grèce, jusqu'aux bords de l'Adriatique. Alors la possession de ces pays, tant favorisés par la nature, avec lesquels aucune autre contrée du monde ne peut rivaliser de fertilité et de richesse du sol, élèvera la Russie à ce degré de supériorité qui surpassera tout ce que l'histoire raconte de fabuleux de la grandeur des monarchies des temps anciens. Comme dans une époque à venir cette grande révolution peut se faire du côté de la mer Noire, d'une semaine à l'autre, sans bruit et sans grands préparatifs coûteux, et qu'elle peut être conduite à fin en très peu de temps, il n'est pas à croire que la Russie se trouvera jamais dans le cas de choisir de nouveau pour théâtre de ses opérations les bords du Dniester et du Danube; car une guerre à une telle distance de ses propres frontières, trop coûteuse et trop pénible, ne peut être terminée qu'après plusieurs campagnes, et ne laisse pas d'être sans résultats bien décisifs, tandis que de sa nouvelle frontière elle peut, en tout temps et dans l'espace de deux jours, faire, en venant par la mer Noire, une attaque contre les murs mêmes de la capitale.

D'autres raisons encore ne laissent aucune probabilité que la Russie tentera à l'avenir une guerre aux bords du Dniester et du Danube. Jusqu'à présent les véritables intérêts d'Etat

de la Russie ne lui ont jamais permis de demander sérieusement à conserver les conquêtes faites de ce côté du Danube; dorénavant, il sera d'autant plus difficile de lui prêter cette intention que, vu la position nouvelle que lui a faite le traité actuel, les côtes de la mer Noire lui offrent des conquêtes d'une bien autre importance. D'ailleurs, la Russie ne peut se flatter d'occuper tout ce pays d'un seul coup et de s'y maintenir; elle doit donc s'attendre à ce que, dans le renversement futur de l'Empire ottoman, les provinces situées aux frontières des Etats héréditaires deviennent le partage de la cour impériale; le cabinet russe songera d'autant moins à s'élever contre cette prise de possession qu'il ne pourra l'empêcher, et que cet accroissement de territoire par l'Autriche, ne saurait exciter sa jalousie. La raison en est que les acquisitions que l'Autriche ferait de la Bosnie, de la Servie, etc., bien que d'une grande importance dans d'autres circonstances, ne peuvent être d'aucune utilité pour la Russie, du moment que le reste des Etats de la Porte sera tombé entre ses mains. Or, ces provinces sont habitées presque uniquement par des mahométans et des chrétiens schismatiques; les premiers ne sauraient y être soufferts; les seconds, vu le voisinage de l'empire d'Orient russe, ne tarderont pas à émigrer, ou, s'ils restaient, leur infidélité causerait des troubles continuels, et une extension de territoire, sans force intrinsèque, loin d'augmenter la puissance de Sa Majesté impériale, ne servirait qu'à l'affaiblir.

En prenant en considération toutes ces raisons, la construction d'une forteresse à l'embouchure du Danube pourra donc paraître superflue à Votre Excellence, car les clauses du traité, obtenu par la Russie, ne laissent plus aucun doute que cette guerre n'ait été la dernière que les Russes auront faite sur le Danube. D'un autre côté, il est malheureusement trop vrai que la fortification du canal de la mer Noire ne saurait donner à la Porte la moindre sécurité; les fortifications élevées par le brigadier français, M. de Tott, auraient pu être de quelque utilité dans le passé et dans le cas où il se serait

agi seulement d'arrêter une petite flottille, dépourvue de troupes suffisantes pour opérer une descente et n'ayant d'autre destination que d'effrayer la capitale par un bombardement ou d'y jeter le trouble et la consternation de toute autre manière; aujourd'hui elles sont sans importance aucune, car la Russie, par ses nouvelles acquisitions, peut, à l'avenir, opérer avec la plus grande facilité des transports de troupes considérables; enfin, la fermeture du canal pourrait d'autant moins sauver la capitale, que les Russes peuvent sans aucune difficulté débarquer en dehors du canal sur plusieurs points, situés le long de la côte européenne de cet empire.

Mais ce qu'il y a de plus délicat et de plus périlleux en tout cela, c'est que l'existence de la Porte paraît ne devoir plus dépendre, à l'avenir, de la volonté des autres cours; car aussitôt que les travaux à exécuter dans les nouveaux établissemens russes auront acquis un certain degré de consistance, ce qui peut se faire en peu de temps, on doit s'attendre, d'un jour à *l'autre, ainsi que je l'ai déjà* humblement fait remarquer, à la prise de possession de Constantinople par les Russes; cette capitale pourra être conquise à la suite d'une attaque imprévue, avant même que la nouvelle d'un mouvement de l'armée russe ne soit parvenue aux frontières des autres puissances chrétiennes.

Si le peu d'étendue de ce rapport ne me permet pas d'énumérer les maux infinis que le malheureux jour de la signature du traité actuel a engendrés pour le présent et pour l'avenir, j'ai cru cependant devoir donner, en réponse aux instructions de Votre Excellence, ce court aperçu de la situation actuelle de cet empire. C'est à la haute sagesse de Votre Excellence de décider s'il convient de remédier à ce triste état de choses et quels moyens il faut y employer.

La Porte continue à garder envers tout le monde le secret sur les clauses véritables du traité; et pour excuser une conduite aussi singulière, elle prétend tantôt qu'elle-même attend de la prochaine arrivée des deux plénipotentiaires Resmi Ahmed-Efendi et Mounib Ibrahim-Efendi, quelques explica-

tions verbales; tantôt elle a recours à d'autres subterfuges tout aussi vains.

On ignore encore si cette retenue de la Porte est due à un sentiment de honte d'avoir signé un traité aussi humiliant, ou si elle est la conséquence d'une convention secrète, afin de soustraire, pour quelque temps encore, les véritables conditions de cette paix, si nuisible au reste du monde, à la connaissance publique; enfin, on ne sait pas si ce silence obstiné provient de ce que les ministres de la Porte craignent pour leur sûreté et redoutent l'explosion du mécontentement de la nation, aussi long-temps du moins que l'étendard sacré n'est pas rentré dans Constantinople.

Quoi qu'il en soit, le peu qu'on sait de ce traité dans le public suffit pour en tirer cette conclusion : à savoir que tout l'échafaudage des stipulations est un modèle d'habileté de la part des diplomates russes et un rare exemple d'imbécillité de la part des négociateurs turcs; par l'adroite combinaison des articles de ce traité, l'Empire ottoman devient dès aujourd'hui une sorte de province russe, d'où la cour de Saint-Pétersbourg peut tirer de l'argent et des troupes, etc.; enfin, comme à l'avenir la Russie est à même de lui dicter ses lois et qu'elle a entre ses mains les moyens de forcer le Sultan à les accepter, elle se contentera peut-être, pendant quelques années encore, de régner au nom du Grand-Seigneur, jusqu'à ce qu'elle juge le moment favorable d'en prendre possession définitivement.

XIII. — Page 397.

Extrait d'un postscriptum, joint au rapport du baron de Thugut, daté du 18 *juillet* 1774.

L'affreux désordre qui règne ici et qui, depuis le commencement de la guerre, n'avait jamais atteint le degré où l'administration insensée de Muhzun Oghlu (Mouhsinzadé-Pascha)

a conduit cet empire, l'imbécillité et la faiblesse du gouvernement, tout-à-fait incapable de choisir les moyens convenables pour réparer ses malheurs, la nature des futures négociations dont la direction est confiée au pusillanime grand-vizir, subjugué d'avance par la terreur que lui inspirent les armes russes : tout cela et d'autres causes encore n'admettent presque aucun doute que l'habileté connue des Russes saura cette fois pousser leurs exigences plus loin que jamais; qu'elles forceront les Turcs à leur céder Kertsch et Yenikalaa, à leur payer une indemnité en argent, à leur accorder la libre navigation, et, en général, qu'eux seuls dicteront les conditions de la paix.

L'article relatif à la liberté des Tatares est, à mon avis, le seul dont la ratification présentera des difficultés, vu l'obstination des légistes qu'il ne sera pas si facile de vaincre; mais comme, au fond, il s'agit de la chose elle-même et non de paroles, il est à croire que la Russie parviendra sans beaucoup de peine à mettre sur le tapis et à faire accepter une modification quelconque de cet article, conçue dans des termes qui, tout en évitant d'effrayer la Porte, lui garantisse la réussite de ses projets. D'un autre côté, je ne doute pas que, malgré les déclarations insignifiantes du reïs-efendi contre les prétentions des Russes qui réclament le droit de protection sur leurs coreligionnaires grecs, les plénipotentiaires russes ne démentiront pas leur habileté et sauront parvenir à leurs fins par une stipulation plus ou moins claire du traité.

C'est avec douleur que je prévois les tristes conséquences qui résulteront de la supériorité de la religion schismatique pour la religion catholique dans le Levant; cependant je me ressouviens des ordres que Votre Excellence a daigné m'envoyer sur cet important sujet, sous la date du 6 août et du 9 novembre de l'année passée; j'aurais déjà commencé à agir en conséquence si mon zèle n'était pas retenu par cette considération que je ne vois presque aucune possibilité de réussir. En effet la position des choses est telle que nos représentations ne peuvent en ce moment exercer aucune influence sur la

relation et la persévérance de la Porte qui dépendront uniquement des événemens ultérieurs. Dans cet état de choses, je ne sais comment me tirer d'embarras ; d'avance je n'espère aucun succès d'une démarche que je pourrais tenter à ce sujet ; il s'agit donc de savoir jusqu'à quel point je dois hasarder une réclamation impuissante et m'exposer à la maligne interprétation que les Russes ne manqueront pas de donner à ma démarche.

Extrait du rapport de M. de Thugut, daté du 3 août 1774.

A mesure que certaines circonstances viennent à se faire connaître, à mesure aussi mon étonnement augmente et je ne puis comprendre la hardiesse impudente avec laquelle le grand-vizir a trahi l'Empire, en sacrifiant le salut de l'Etat à sa pusillanimité et à ses vues personnelles. Au nombre des lettres de Tschanikli Ali-Pascha s'en trouve une entre autres dans laquelle ce général s'excuse auprès de ses amis, de son *inactivité et du* retard qu'il a mis dans l'entreprise contre la Crimée, en invoquant les ordres du grand-vizir qui lui aurait écrit, il y a quelques mois, de se tenir tranquille et de ne point exciter le mécontentement du généralissime russe.

Comme cette conduite inexcusable de Muhzun-Oghlu est connue de tout le monde, personne ne doute que suivant le cours ordinaire de choses, la paix honteuse qu'il est sur le point de conclure, lui coûtera la tête; mais s'il est vrai que la plus terrible punition qu'on pourrait lui infliger ne saurait remédier aux maux innombrables que sa conduite prépare à l'avenir de cet empire, il est vrai aussi qu'on ne peut rien prévoir avec certitude sous le règne d'un prince dont la faiblesse et la timidité dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Les derniers malheurs et la consternation générale qui en était la conséquence, l'avaient forcé tout récemment à interrompre pour quelques jours seulement le cours de ses plaisirs ordinaires ; cette interruption avait produit sur son esprit un effet si

étrange, que son orgueil se changea tout à coup en une pusillanimité et une bassesse telles qu'il n'eut pas honte de s'adresser en personne aux légistes pour obtenir d'eux le fetwa nécessaire pour la conclusion de la paix. A cette occasion, il oublia la décence et l'honneur du souverain au point que, lorsqu'on vint lui apporter au seraï la nouvelle que le corps des légistes avait enfin cédé, il ordonna une sorte de fête et qu'au grand scandale de la nation, il ratifia au bruit de la musique, le fetwa qui, suivant toute apparence, mettra prochainement fin à l'existence politique de la Porte.

XIV. — Page 398.

Extrait d'un rapport de M. de Thugut, daté du 17 août 1774.

Si à ces exemples d'une frénésie incroyable, on ajoute la mauvaise administration de la Porte, qui viciée dans ses fondemens prépare depuis quelque temps, comme à dessein et mieux que ne l'ont pu faire les armes de la Russie, la destruction de cet Empire d'Orient, on sera convaincu que jamais une nation prête à disparaître de la scène politique n'aura moins mérité la compassion des autres peuples que les Ottomans; malheureusement les événemens qui se passent en ce moment dans cet empire exerceront à l'avenir la plus grande influence sur la politique de tous les autres états, et feront naître des maux et des troubles sans fin.

FIN DES NOTES DU TOME SEIZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SEIZIÈME.

LIVRE LXXI.

LIVRE LXXII.

LIVRE LXXIII.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEIZIÈME.

TABLES GÉNÉALOGIQUES

PAR ORDRE DE SUCCESSION,

DES PRINCES ET DES GRANDS DIGNITAIRES MENTIONNÉS DANS LES TOMES QUINZIÈME ET SEIZIÈME DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

I.

Table généalogique des Princes ottomans.

SULTAN MAHMOUD I, fils de Moustafa II,
né le 3 moharrem 1108 de l'hégire (2 août 1696), mort le 27 safer 1168 (13 décembre 1754).

SULTAN OSMAN III, fils de Moustafa II,
né en l'année 1108 (1696), mort le 16 safer 1171 (30 octobre 1757).

SULTAN MOUSTAFA III, fils d'Ahmed III,
né au mois de safer 1129 (février 1717), mort le 3 schewwal 1187 (24 décembre 1773).

Fils.

SULTAN SÉLIM, né le 27 djemazioul-ewwel 1175 de l'hégire (24 décembre 1761), détrôné le 29 juillet 1808.

SULTAN MOHAMMED, mort le 9 schewwal 1180 (10 janvier 1767).

Filles.

HEBETOULLAH SULTANE, née le 15 redjeb 1172 (14 mars 1759), morte au mois de silhidjé 1175 (juillet 1762).

SCHAH SULTANE, née le 14 ramazan 1174 (19 avril 1761), mariée à Mohammed Emin-Pascha en l'année de l'hégire 1181 (1767).

MIHRMAH SULTANE, née le 17 rebioul-ewwel 1169 (6 octobre 1762), morte le 21 février 1776.

BEÏGHKHAN SULTANE, née le 2 schâban 1179 (14 janvier 1766).

KHADIDJA SULTANE, née le 7 moharrem 1182 (24 mai 1768).

SULTAN ABDOULHAMID I, fils d'Ahmed III,
né le 5 redjeb 1137 (2 mars 1725).

II.

Usurpateurs en Perse.

rès la mort de Nadirschah ce royaume devint la proie d'un grand nombre de prétendans, dont es uns descendaient de l'ancienne dynastie des Safewis et les autres de la famille de Nadirschah; e reste étaient des chefs des tribus les plus puissantes de Perse et des contrées voisines.

A.

Famille de Nadirschah.

ALIKOULIKHAN; il prit plus tard le nom d'Aadilschah.
IBRAHIMKHAN, frère d'Alikoulikhan.
SCHAAROKH, héritier présomptif désigné par Nadirschah.

B.

Descendans des Safewis.

SEÏD MOHAMMEDKHAN, petit fils du schah Souleïman.
ISMAÏL-MIRZA, neveu du schah Houseïn.
HOUSEÏN-MIRZA, prétendu fils du schah Tahmasip.
SAFI-MIRZA.

C.

Chefs de tribus prétendant au trône de Perse.

BAKHILI MOHAMMEDKHAN, de la tribu des Efschares; dans l'ARRAN.
AZADKHAN, de la tribu des Efschares; dans l'ARDELAN.
ALI MERDAN, de la tribu des Bakhtiares; dans l'IRAK.
SEND KERIM, de la tribu des Send; dans le FARSISTAN.
AHMEDKHAN, l'Afghan; à KANDAHAR.
TAHMOURAS et son fils HÉRAKLIUS; en Perse, puis dans le Gourdjistan.
MOHAMMED HOUSEÏNKHAN, le Katschare, aïeul de la dynastie actuellement régnant en Perse.

III.

Grands-Mogols.

SCHAH ALEM; il régna jusqu'en l'année de l'hégire 1118 (1707).
MOAZÉDDIN DJIHANDAR SCHAH; il régna jusqu'en l'année 1124 (1712).
MOHAMMED FERROUKHSIR; il n'est resté sur le trône que peu de temps; 1124 (1712).
ABOUREREKAT REFI-ED DEREDJET; il régna jusqu'en l'année 1131 (1718).
REFI-ED DEWLET et
NASSIREDDIN MOHAMMEDSCHAH; ils régnèrent tous les deux jusqu'en l'année 1131 (1719).
ABOUNNAZSER AHMEDSCHAH; il régna jusqu'en l'année 1161 (1748).
AZIZEDDIN MOHAMMED ALEMGHIR II; il régna jusqu'en l'année 1167 (1754).
DJELALEDDIN ALEMSCHAH; il régna jusqu'en l'année 1175 (1762).

IV.

Khans de Crimée.

Sélim-Ghiraï, destitué en l'année 1743.
Selamet-Ghiraï, destitué en l'année 1743.
Sélim-Ghiraï, destitué pour la seconde fois au mois de mai 1748.
Arslan-Ghiraï, n'est resté au pouvoir que peu de temps.
Halim-Ghiraï [1], destitué en l'année de l'hégire 1172 (1758).

Ibalim (le doux) et non pas *Aalim* (ce lui qui sait) comme le dit l'*histoire de la Chersonèse rique :* elle contient une autre erreur lorsqu'elle dit qu'il avait eu pour successeur Kerim (Krim-raï).

47. Krim-Ghiraï [1]; il arriva au pouvoir en l'année 1172 et fut révoqué le 5 redjeb 1177 (9 janvier 1764).
48. Sélim-Ghiraï [2], destitué au mois de silkidé 1180 (avril 1767).
49. Arslan-Ghiraï, destitué en l'année 1181 (1768).
50. Makssoud-Ghiraï.
51. Krim-Ghiraï, pour la seconde fois; il mourut empoisonné au mois de mars 1769.
52. Dewlet-Ghiraï, destitué le 2 mars 1770.
53. Kaplan-Ghiraï, fils de Sélim-Ghiraï, destitué en l'année 1184 (1770).
54. Sélim-Ghiraï, pour la seconde fois.
55. Makssoud-Ghiraï.
56. Schahin-Ghiraï, élu par les Tatares après la conquête de la Crimée par les Russes.
57. Dewlet-Ghiraï, nommé pour la troisième fois par les Ottomans.

V.

GRANDS-VIZIRS DE LA HUITIÈME PÉRIODE.

Sous Mahmoud I.

140. Elhadj Aouzzadé Mohammed-Pascha, révoqué le 28 rebioul-ewwel 1153 (23 juin 1740).
141. Elhadj Ahmed-Pascha, destitué le 1er safer 1155 (7 avril 1742).
142. Hekkimzadé Ali-Pascha, pour la seconde fois; révoqué le 10 schâban 1156 (10 septembre 1743).
143. Hasan-Pascha, destitué le 22 redjeb 1159 (10 août 1746).
144. Elhadj Mohammed-Pascha Teryaki, destitué le 17 schâban 1160 (24 août 1747).
145. Esseïd Abdoullah-Pascha, destitué le 23 moharrem 1163 (3 janvier 1750).
146. Emin Mohammed-Pascha Diwitdar, destitué le 17 schâban 1165 (30 juin 1752).
147. Moustafa-Pascha, destitué le 5 djemazioul-ewwel 1168 (16 février 1755).

Sous Osman III.

148. Hekkimzadé Ali-Pascha, pour la troisième fois; révoqué le 7 schâban 1168 (19 mai 1755).
149. Naïli Abdoullah-Pascha, révoqué le 16 silkidé 1168 (24 août 1755).
150. Nischandji Ali-Pascha, exécuté le 16 moharrem 1169 (22 octobre 1755).
151. Mohammed Saïd-Pascha, destitué le 1er redjeb 1169 (1er avril 1756).
152. Moustafa-Pascha, pour la seconde fois, destitué le 20 rebioul-ewwel 1170 (13 décembre 1756).
153. Raghib Mohammed-Pascha, mort le 24 ramazan 1176 (8 avril 1763).

Sous Moustafa III.

154. Hamid Hamza-Pascha, destitué le 24 rebioul-ewwel 1177 (2 octobre 1763).
155. Moustafa Bahir-Pascha, destitué le 7 schewwal 1178 (30 mars 1765); puis exécuté un mois après.
156. Mouhsinzadé-Pascha, révoqué le 23 rebioul-ewwel 1182 (7 août 1768).
157. Hamza-Pascha, destitué le 8 djemazioul-akhir 1182 (20 octobre 1768).
158. Nischandji Mohammed Emin-Pascha, exécuté le 9 rebioul-akhir 1183 (12 août 1769).
159. Moldawandji Ali-Pascha, révoqué le 13 schâban 1183 (12 décembre 1769).
160 Khalil-Pascha, destitué le 6 ramazan 1184 (24 décembre 1770).
161. Silihdar Mohammed-Pascha, destitué le 4 ramazan 1185 (11 décembre 1771).
162. Mouhsinzadé, pour la seconde fois; mort le 21 djemazioul-ewwel 1188 (4 août 1774).

VI.

KAPITAN-PASCHAS.

Sous Ahmed III.

113. Souleïman-Pascha, mort le 12 silhidjé 1153 (28 février 1741).
114. Yahya-Pascha, destitué en l'année 1156 (1743).
115. Eltschi Moustafa-Pascha, destitué le 3 juillet 1743.
116. Ahmed-Pascha, destitué le 11 schewwal 1157 (17 novembre 1744).
117. Mirakhor Moustafa-Pascha, destitué le 24 rebioul-akhir 1159 (16 mai 1746).
118. Soghanyemez Mahmoud-Pascha, destitué le 14 silkidé 1159 (28 novembre 1746).
119. Schehsouwarzadé Moustafa-Pascha, destitué en l'année 1163 (1750).
120. Eboubekr-Pascha, destitué le 18 safer 1164 (16 janvier 1751).
121. Torak Mohammed-Pascha, destitué en l'année 1164 (1751).
122. Mohammedbeg, destitué en l'année 1168 (1754).

Sous Osman III.

123. Karabaghi Souleïman-Pascha, destitué en l'année 1171 (1757).
124. Ali Kel Ahmed-Paschazadé, destitué en l'année 1173 (1759).
125. Abdoulkerimbeg, exécuté en l'année 1174 (1760).
126. Moustafa-Pascha, destitué au mois de redjeb 1174 (février 1761).
127. Hasan-Pascha, destitué en l'année 1175.
128. Mohammed-Pascha Toursoun, nommé gouverneur d'Egypte peu de temps après sa destitution.

Sous Moustafa III.

129. Karabaghi Souleïman-Pascha.
130. Koutsckouk Mohammed-Pascha, pour la seconde fois; desitué le 19 janvier 1767.
131. Osman-Paschazadé Ibrahim-Pascha, destitué le 50 silhidjé 1183 (26 avril 1770).
132. Hosammeddin, petit-fils de Djanüm Khodja, destitué après la btaille de Tscheschmé.
133. Djâfer-Pascha.
134. Hasan-Pascha d'Alger, destitué après la bataille de Tscheschmé.
135. Melek Mohammed-Pascha, plus tard grand-vizir, père de Khadirbeg.

[1] Il s'appelait Krim-Ghiraï et non Kerim (le bienfaisant comme on lit dans l'histoire précitée.

[2] Le Khan manque dans l'*histoire de la hersonèse taurique,* qui fait succéder à Krim-Ghiraï, Makssoud-Ghiraï.

VII.

GOUVERNEURS D'ÉGYPTE.

Sous Ahmed III.

101. Ali-Pascha Hekkimzadé, ancien grand-vizir, révoqué en l'année 1154 (1741).
102. Yahya-Pascha, destitué le 11 djemazioul-ewwel 1156 (3 juillet 1743).
103. Mohammed-Saïd, destitué au mois de moharrem 1157 (février 1744).
104. Raghib Mohammed-Pascha, destitué au mois de ramazan 1161 (septembre 1748).
105. Ahmed-Pascha, l'ancien grand-vizir.
106. Melek Mohammed-Pascha, destitué en l'année 1165 (1751).
107. Baltadji Moustafa.
108. Ali-Pascha Hekkimzadé pour la seconde fois, revoqué au mois de moharrem 1169 (octobre 1755).
109. Seadeddinzadé, destitué en l'année 1757.
110. Mohammed-Saïd, destitué au mois de schâban 1170 (mai 1757).
111. Moustafa-Pascha, ancien grand-vizir, mort en l'année 1176 (1762).
112. Bekir-Pascha.
113. Ahmed-Pascha, destitué en l'année 1178 (1764).
114. Melek Mohammed-Pascha, destitué au mois de silkidé 1180 (avril 1766).
115. Rakim Mohammed-Pascha, destitué au mois de silkidé 1180 (1766).
116. Diwitdar Mohammed-Pascha, destitué en l'année 1182 (1768).

VIII.

MOUFTIS.

Sous Mahmoud I.

84. Moustafa-Efendi, mort le dernier moharrem 1158 (4 mars 1745).
85. Pirizadé Mohammed-Efendi, révoqué le 13 rebioul-ewwel 1159 (5 avril 1746).
86. Hayatizadé Mohammed Emin-Efendi, destitué le 10 schewwal 1159 (26 octobre 1746).
87. Mohammed-Sanoullaabidin El-Housseïni, destitué le 27 redjeb 1161 (20 juillet 1748).
88. Mewlana Esaad Mohammed-Efendi, destitué le 27 redjeb 1162 (13 juillet 1749).
89. Mohammed Saïd-Efendi, destitué le 28 djemazioul-akhir 1163 (4 juin 1750).
90. Mourteza-Efendi, destitué le 28 rebioul-ewwel 1168 (12 janvier 1755).

Sous Osman III.

91. Wassaf Abdoullah-Efendi, destitué le 27 schâban 1168 (8 juin 1755).
92. Damadzadé Feïzoullah-Efendi, destitué le 12 schâban 1169 (12 mai 1756).
93. Dürrizadé Mohammed-Efendi, destitué le 28 djemazioul-ewwel 1170 (février 1757).
94. Damadzadé Feïzoullah-Efendi, pour la seconde fois; destitué le 16 djemazioul-ewwel 1171 (26 janvier 1758).

Sous Moustafa III.

95. Mohammed Salih-Efendi, destitué le 1er silkidé 1172 (26 juin 1759).
96. Aassim Ismaïl-Efendi; mort le 28 djemazioul-akhir 1173 (16 février 1760).
97. Welieddin-Efendi, destitué le 5 safer 1175 (5 septembre 1761).
98. Bekir Efendizadé Ahmed, destitué huit mois après sa nomination, en l'année 1175 (1762).
99. Durrizadé Moustafa-Efendi, pour la seconde fois; destitué au mois de silkidé 1180 (avril 1767).
100. Welieddin, pour la seconde fois; mort au mois de djemazioul-ewwel 1182 (septembre 1768).
101. Pirizadé Osman-Efendi, destitué le 5 silkidé 1183 (2 mars 1770).
102. Mirzazadé-Efendi.
103. Molla Mohammed, destitué le 15 silhidjé 1187 (26 février 1774).
104. Durrizadé Moustafa, pour la troisième fois.
105. Yahya-Efendi.

IX.

REIS-EFENDIS.

Sous Mahmoud I.

89. Taoukdji Moustafa, plénipotentiaire au congrès de Niemirow, révoqué en 1153 (1740).
90. Raghib Mohammed-Efendi, révoqué en 1157 (1744).
91. Taoukdji Moustafa, pour la seconde fois; révoqué au mois de silkidé 1160 (novembre 1747)
92. Naïli-Efendi, révoqué en 1166 (1752).

Sous Osman III.

93. Abdi-Efendi, révoqué le 16 silkidé 1168 (24 août 1755).
94. Kamil Ahmed-Efendi surnommé Soba Salan; destitué le 9 moharrem 1169 (15 octobre 1755).
95. Hamza Hamid, plus tard grand-vizir, 1169 (1755).

Sous Moustafa III.

96. Aouni-Efendi, révoqué le 21 redjeb 1170 (11 avril 1757).
97. Eboubekr-Efendi, destitué le 8 décembre 1757.
98. Abdi-Efendi, pour la seconde fois, révoqué le 10 djemazioul-ewwel 1171 (20 janvier 1758).
99. Kaschif Mohammed-Emin-Efendi, destitué au mois de schewwal 1172 (juin 1759).
100. Dilawer Agazadé Mohammed-Efendi, mort le 23 silkidé 1172 (18 juillet 1759).
101. Abdoullah-Efendi, destitué le 2 silkidé 1173 (16 juin 1760).
102. Kaschif Mohammed-Emin, pour la seconde fois; destitué au mois de moharrem 1175 (août 1761).
103. Ridjayi Elhadj Mohammed-Efendi, nommé kiaya au mois de djemazioul-akhir 1177 (décembre 1763).
104. Abdi-Efendi le defterdar pour la troisième fois; mort d'apoplexie le 22 safer 1178 (21 août 1764).
105. Mohammed-Emin, plus tard grand-vizir, révoqué en 1178 (1764).
106. Hamamizadé Omer-Efendi, destitué au mois de schewwal 1181 (mars 1768).
107. Osman-Efendi d'Yenischehr, destitué le 10 djemazioul-ewwel 1182 (22 septembre 1768).
108. Ridjayi-Efendi, pour la seconde fois, destitué le 15 schewwal 1185 (21 janvier 1772).

Sous Abdoulhamid I.

109. Ismaïl-Raïl; il restait à Constantinople pendant la guerre.
110. Abdourrizak; il suivit le camp; révoqué au mois de juin 1774.
111. Mounib-Efendi, plénipotentiaire au traité de Kaïnardjé.

X.

KISLARAGAS.

41. Elhadj Beschiraga, mort en l'année 1159 (1746) après être resté kislaraga pendant trente ans et après avoir nommé douze grands-vizirs.
42. Beschiraga II, exécuté en 1165 (1752).
43. Beschiraga III, destitué au mois de silhidjé 1168 (septembre 1755).
44. Aboukouf Aboukaouk (le père du turban) Ahmedaga, destitué le 24 safer 1171 (7 novembre 1757) et exécuté vingt jours après.
45. Beschiraga IV, mort le 17 moharrem 1182 (3 juin 1768).

XI.

INTERPRÈTES DE LA PORTE.

16. Jean Callimachi, destitué le 1er août 1752.
17. Ghika, fils du prince de Valachie et neveu de l'interprète exécuté.
18. Jean Callimachi, pour la seconde fois, le 7 septembre 1753.
19. Georges Ghika, fils de l'interprète exécuté, révoqué le 7 août 1758, après l'élévation de son prédécesseur à la principauté de Moldavie.
20. Karadja, révoqué le 29 mars 1764.
21. Drako Suzzo, exécuté en 1769.
22. Nicola Karadja, disgrâcié.
25. Alexandre Ipsylanti.

XII.

HISTORIOGRAPHES DE L'EMPIRE.

Sous Bayezid II.

1. Idris, mort en 930, auteur du *Hescht Bihischt*, c'est-à-dire les Huit Paradis.

Sous Sélim Ier.

2. Kemal-Paschazadé, mort en 940 (1533).

Sous Souleïman le Législateur.

3. Moustafa-Djelalzadé, le grand nischandji, mort en 975 (1567) auteur du *Tabakatol-memalik*, c'est-à-dire la Classification des Pays.

Sous Mourad III.

4. Seadeddin, le khodja des princes, plus tard moufti; mort en 1007 (1599), auteur du *Tadj-et-Tewarikh*, c'est-à-dire la Couronne des Histoires.

Sous Mourad IV.

5. Nerkesizadé, nommé en 1044 (1634).

Sous Ahmed I.

6. Safi, mort en 1025 (1616), auteur de l'histoire du règne d'Ahmed Ier.

Sous Mohammed IV.

7. Abdi-Pascha, le nischandji, mort en 1102 (1690), auteur du *Wekaïnnamé*, c'est-à-dire, Livre des Evénemens.

Sous Souleïman II, Ahmed II et Moustafa II.

8. ~~Naïma, mort en 1128 (1715), auteur d'une~~ *~~Histoire de l'Empire~~* depuis l'année 1000 (1592) jusqu'à l'année 1070 (1659).

Sous Ahmed III.

9. Raschid, nommé juge de Haleb en 1133 (1721), auteur d'une histoire depuis l'année 1071 (1660)—1134 (1721).
10. Aassim Tschelebizadé, successeur du précédent, écrivit l'*Histoire de l'Empire* depuis l'année 1135 (1722)—1141 (1728).

Sous Mahmoud Ier.

11. Sami.
12. Schakir.
13. Mohammed Soubhi.
14. Soubhi, frère du précédent; ces trois historiographes écrivirent l'*Histoire de l'Empire* depuis l'avénement du sultan Mahmoud, en l'année 1143 (1736), jusqu'à la fin de l'année 1156 (1743).

Sous Osman III.

15. Izi, écrivit l'*Histoire de l'Empire* depuis l'année 1157 (1744) jusqu'à la fin de l'année 1163 (1750).

Sous Moustafa III.

16. Hakim.
17. Tscheschmizadé.
17. Mousazadé.
19. Behdjeti Hasan.
20. Enweri. L'histoire du règne du sultan Moustafa III, due à ces cinq historiographes a été publiée en abrégé par :
21. Wassif, dont l'ouvrage se termine avec l'année 1774.

